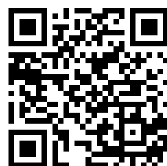
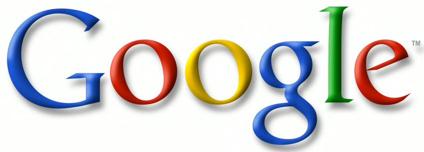










LE DRAME

DU

CAMP DE VAUSSIEUX

Roman Normand

PAR



GASTON LAVALLEY



CAEN 1889

LE DRAME

DU

CAMP DE VAUSSIEUX

LE DRAME
DU
CAMP DE VAUSSIEUX

PREMIÈRE PARTIE
LE BILLET DE LOTERIE



I
Le cidre à goûter

Au bord de la route de Caen à Bayeux, sur une hauteur qui domine le vallon où serpente la jolie rivière de la Seulles, on voyait en 1778 une auberge qui eut longtemps une vogue méritée. De chétive apparence au début, elle s'était agrandie peu à peu comme la fortune de son fondateur, un ancien soldat qui avait suspendu, au-dessus de la porte d'entrée, une peinture sur bois rappelant son ancien métier. L'enseigne figurait, en effet, un grenadier en grande tenue qui présentait éternellement les armes aux passants.

Sous le beau militaire, on lisait : « *Au Grenadier de Champagne*. Thomas Descourtilles loge à pied et à cheval, donne à boire et à manger. » Trouver un bon titre pour un roman, une bonne enseigne pour un cabaret, n'est pas chose réputée facile. Il paraîtrait pourtant que Thomas Descourtilles eut une fière inspiration ; car l'enseigne, qu'il avait imaginée, lui porta bonheur. L'auberge prospéra ; et la chaumière fut obligée de s'agrandir en s'annexant des constructions qui, en peu d'années, donnèrent, contre toute logique, plus d'importance à l'accessoire qu'au principal.

Le *Grenadier de Champagne* était devenu le rendez-vous de tout ce qui, à dix lieues à la ronde, savait tenir tête, le verre en main, à de joyeux compagnons. Mais les meilleurs aubergistes du monde ont souvent le pire destin. Un jour qu'il poussait à la porte de son cabaret un ivrogne qui, par ses propos et ses injures, en aurait compromis la bonne réputation, Thomas Descourtilles reçut un mauvais coup. Une maladie grave se déclara et, quelques semaines après, l'ancien soldat, que les

balles avaient tant de fois épargné, mourait des suites d'un vulgaire coup de poing.

Restée veuve avec un petit garçon de dix ans, la femme de Descourtilles, en attendant que son fils fût en âge de la protéger, sut maintenir dans son auberge les traditions de discipline que le grenadier y avait introduites. La gaieté y était certainement permise ; mais l'aubergiste ne tolérait jamais que les chants dégénérassent en cris, ni les provocations en querelles.

Malgré le milieu périlleux dans lequel sa profession l'obligeait de vivre, Mme Françoise — comme on l'appelait depuis la mort de son mari, — avait réussi à passer, sans que sa réputation en souffrît, de l'âge où la femme peut encore être compromise à celui que la malignité publique ne peut plus attaquer. Tout le monde l'estimait, tout le monde la respectait. Les dimanches et jours de fête, les pères de famille n'hésitaient pas à conduire leurs femmes et leurs enfants dans le clos de pommiers de l'auberge. C'était là qu'on faisait de bonnes petites collations, tout en regardant les jeunes gens qui jouaient aux quilles, ou les vieux qui alignaient avec fracas leurs dominos sur une longue table en bois.

Un dimanche, longtemps après la mort de son mari, Mme Françoise, déjà grisonnante mais encore alerte, se promenait avec une serviette sous le bras au milieu de son fameux clos de pommiers. Le petit herbage, bien ombragé et fermé de trois côtés par une haie d'épines, était rempli de gens du village ou des pays voisins. Mme Françoise les connaissait tous par leur nom. A celui-ci elle adressait un compliment, donnait à celui-là une petite tape d'amitié, demandait à un autre des nouvelles de sa récolte.

On l'aimait, et chacun aurait voulu lui offrir quelque chose, trinquer avec elle. Mais Mme Françoise s'était fait une règle de ne jamais rien accepter. C'était de sa part discrétion, et aussi précaution; car son tempérament lui faisait une loi d'être sobre. Petite et replète, le cou très court, elle avait le teint si coloré qu'on aurait pu supposer, bien à tort, qu'elle encourageait fréquemment par son exemple les buveurs qui venaient chez elle donner le croc-en-jambe aux règles de la tempérance.

Après avoir traversé les groupes, Mme Françoise s'arrêta devant un vieux paysan, à l'air rusé, qui était assis à l'extrémité d'une table, très attentif à une partie de dominos qui se jouait dans son voisinage.

— Eh bien, père Grandin, dit-elle en s'asseyant en face du paysan qui parut très flatté de cette marque d'attention, vous voilà toujours seul, tête à tête avec votre bouteille?... Pourquoi ne jouez-vous pas, comme les autres ?

— J'ai les mains trop lourdes pour remuer ces petits os-là ! dit le fermier... Je les perdrais.

— Ce n'est pas ça qu'il a peur de perdre, Mme Françoise ! dirent en riant les joueurs, qui connaissaient l'avarice du bonhomme.

— Que ne jouez-vous aux quilles alors ? reprit Mme Françoise.

— Moi ! se récria le paysan, jouer aux quilles avec des garnements de vingt ans?... Ce serait folie, à mon âge !

— Vous êtes pourtant bien conservé, père Grandin !... Et vous avez beau prendre des années...

— Oh ! c'est cela seulement qu'il ne tient pas à amasser ! interrompit encore un joueur au milieu des éclats de rire.

— Vous êtes de mauvais plaisants ! dit Mme Françoise sans se fâcher, mais en songeant en même temps à s'éloigner de voisins incommodes.

Et, s'adressant de nouveau au fermier :

— Vous devriez bien me rendre un service? lui dit-elle.

Le vieux se gratta l'oreille, comme s'il eût été profondément étonné qu'on attendît quelque chose de lui.

— Qu'est-ce que je pourrais donc bien faire pour vous? fit-il avec une anxiété comique.

-- Cherchez ! dit Mme Françoise en s'amusant un instant de son air inquiet... D'abord, il ne s'agit pas d'argent... J'aurais été la dernière à vous en demander.

La figure du paysan s'éclaircit.

— Je veux simplement vous demander un conseil, reprit l'aubergiste.

— Deux et trois, si cela vous plaît, Mme Françoise !

— Un seul suffira. J'ai du cidre nouveau à vous faire goûter. Vous êtes un fin connaisseur, et je compte sur vous pour me donner franchement votre avis.

— Franchement, comme s'il s'agissait d'un marché que je ferais moi-même ! dit le père Grandin enchanté.

Songez donc ! boire du cidre nouveau sans rien débourser ! recevoir sans donner ! Le fermier quitta son banc avec joie et suivit Mme Françoise. Il traversa fièrement les groupes, de l'air triomphant d'un courtisan qui vient de recevoir une marque particulière de faveur.

Ce petit événement fut très remarqué par les habitués du clos de pommiers, et la comédie que Mme Françoise avait imaginée, pour parler sans témoins au fermier, eut peut-être ainsi un dénouement tout à fait opposé à celui qu'elle désirait ; car son départ donna lieu à mille commentaires.

Au moment où elle poussait la porte du cellier, pour y faire entrer le paysan, un remue-ménage singulier se fit dans l'ombre de la pièce mal éclairée.

Lorsque ses yeux se furent habitués au demi-jour du cellier, Mme Françoise reconnut son fils, un grand garçon de vingt-cinq ans environ, qui passa rapidement en emportant des bouteilles sous son bras. A quelques pas de là, une servante de l'auberge, accroupie dans un coin, semblait très occupée à remplir un panier de haricots.

— Que faites-vous là, Félicité ? s'écria rudement Mme Françoise.

— Moi ? Madame... moi ? Je fais... ce que m'a demandé la cuisinière...

— La cuisinière peut bien se déranger elle-même, reprit Mme Françoise d'un ton courroucé... Votre place n'est pas ici... Vous devez rester dans la salle de l'auberge.

— Mais, Madame...

— Allons, sortez !

La jeune fille obéit ; mais, en se retirant, elle jeta sur sa maîtresse un regard effronté.

— Elle n'a pas froid aux yeux ! dit le paysan qui avait observé cette scène d'un air narquois... Ma foi ! vous avez-là un beau brin de fille, Mme Françoise. Je vous en fais mon compliment !

L'aubergiste ne répondit rien. Elle était fort contrariée de ce qui venait de se passer, et, comme si elle eût voulu détourner immédiatement l'attention du fermier, elle s'empressa d'aller chercher une grosse bouteille de grès dont elle fit lestement sauter le bouchon. Puis, prenant un verre sur une planche, elle le remplit jusqu'aux bords.

— Goûtez-moi ça ! dit-elle en présentant le verre au fermier.

Avant de boire, celui-ci, suivant l'usage de la campagne, porta la main à son chapeau. Le corps droit et allongé, la tête renversée, il absorba lentement, mais sans interruption, le contenu du verre.

— Il faut s'y faire ; il faut s'y faire ! dit-il avec le ton solennel d'un oracle qui prépare sa réponse.

Et, pour ne pas émettre un avis légèrement, il présenta de nouveau son verre à Mme Françoise. Celle-ci le remplit complaisamment une seconde fois. Le coude appuyé sur un tonneau, les jambes croisées, le vieux paysan goûta encore le plaisir de boire aux dépens d'autrui. Au troisième verre, son opinion commença à se former ; au cinquième, elle était favorable.

Quand elle crut le fermier suffisamment bien disposé, Mme Françoise résolut d'aborder le grave sujet qui la préoccupait ; car le nouveau cidre à goûter n'avait été qu'un prétexte pour attirer le paysan dans un endroit où elle pourrait lui parler sans témoins. Mme Françoise savait avoir affaire à forte partie ; mais il n'est homme si rusé qui ne se laisse deviner par une femme de bon

sens, quand celle-ci, surtout, est inspirée par son dévouement maternel.

— Puisque nous sommes seuls, dit-elle au fermier, je puis maintenant vous faire des reproches.

— A moi, Mme Françoise ?... des reproches ?

Et le vieux paysan, silencieusement, fit un rapide examen de conscience.

— Je ne me rappelle pourtant pas vous avoir vendu quelque chose ! dit-il naïvement.

— Je ne vous accuse pas de m'avoir trompé, reprit l'aubergiste en souriant... D'ailleurs vous auriez fait avec moi un... un trop bon marché, que je ne me plaindrais pas... Tant pis pour ceux qui se laissent attraper !

— Vous avez bien raison, Mme Françoise... Les affaires sont les affaires, que diable !... Quant aux amis, c'est autre chose !

— Justement, c'est à propos de notre amitié que j'ai à vous gronder. Pourquoi venez-vous toujours seul ici ? Pourquoi n'amenez-vous jamais votre femme et votre fille?

Ici, recourant à son geste favori, le fermier se gratta l'oreille, comme un homme qui prend le temps de répondre à une question embarrassante. Le père Grandin avait une avarice particulière et cependant assez commune. Il dépensait volontiers pour lui, pour ses plaisirs; mais l'idée ne lui serait jamais venue d'offrir quoi que ce fût à un autre, même à sa fille Claudine, qui occupait le premier rang dans son affection, après l'argent.

— Les familles les plus honorables du pays, continua l'aubergiste, se donnent rendez-vous tous les dimanches dans mon clos de pommiers. On y fait gaiement de bonnes petites collations, on y joue, on y danse même quelquefois ; et tout le monde s'amuse sans que personne n'y trouve à redire... Jusqu'ici, votre femme et votre fille seules ne sont pas venues... Et cela me chagrine, père Grandin, cela me chagrine ; je ne vous le cache pas !

— Vous avez tort de vous faire de la peine pour si peu de chose, Mme Françoise !

— Vous vous trompez : ce n'est pas peu de chose que l'estime de Marianne Grandin et de sa fille Claudine !

Un sourire malicieux erra sur les lèvres du vieux paysan.

— Ecoutez-moi, Mme Françoise ! dit-il en se préparant à mentir, je vas vous dire toute la vérité... Si ma femme ne vient pas ici, c'est que, voyez-vous, une femme peut aller où une fille ne va pas.

— Il ne se passe rien chez moi, je suppose, qui pourrait blesser les yeux de Claudine ?

— Oh ! pour cela non, Dieu merci ! non certainement...

Mais... on dit... on prétend... Oh! Mme Françoise, je vous jure que je n'en crois pas un mot... Cependant... on dit... on suppose... il y a de mauvaises langues qui...

— Qu'est-ce qu'on dit enfin ? s'écria Mme Françoise, à bout de patience.

— Ah ! si vous vous fâchez, Mme Françoise !...

— Je ne me fâche pas ; mais je veux savoir ce qui se passe ici que Claudine ne doit pas voir ?

— Bien certainement... C'est une idée que se font les gens... On trouve, par exemple, que votre nouvelle servante est bien jeune...

— Et que mon fils n'est pas assez âgé ?... N'est-ce pas cela ?

— Justement, justement !... Voilà ce qui s'appelle marcher droit. Ah ! vous allez bien, Mme Françoise !... On n'a pas besoin de vous donner de coups de fouet, à vous !

— Je suis assez maltraitée sans cela ! dit la brave femme avec un sourire amer. Car je vois que les gens ne me ménagent guère !

— Vous vous trompez, Mme Françoise ; tout le monde ici vous respecte.

— Oui, mais on soupçonne mon fils... On le croit capable...

— Eh bien, Mme Françoise, quand ça serait vrai après tout !... Il n'y a pas dans tout cela de quoi fouetter un chat... Il faut bien que jeunesse se passe !

— On se corrige, n'est-ce pas, père Grandin ? dit Mme Françoise.

Et, en appuyant sur ces mots, elle arrêta sur le paysan un long regard qui cherchait à deviner sa pensée.

— Se corriger, se corriger ? répéta le vieux renard en hochant la tête... ça, c'est plus difficile !

— Cependant, reprit Mme Françoise en continuant d'interroger des yeux son interlocuteur, si je chassais ma servante ?

— L'idée n'est pas mauvaise... Oui, vous pouvez la mettre à la porte... Seulement... si elle rentrait par la fenêtre ?

— Oh ! alors, j'emploierais les grands moyens .. On m'a dit qu'en Amérique — dans ce pays dont on parle tant aujourd'hui — on m'a dit que pour éteindre les incendies dans les grandes herbes, on allumait un autre feu qui éteint le premier... Je ferai de même avec Dominique... Pour l'empêcher d'aimer ici, je tâcherai qu'il aime ailleurs.

— Parbleu ! dit le paysan, qui devenait attentif, ce n'est pas bête ça !... C'est comme moi; pour chasser un verre de cidre, j'en bois un autre !

C'était une invitation à remplir son verre.

— Grâce au ciel ! reprit Mme Françoise en versant à boire au paysan, mon fils est en état maintenant de faire un bon mariage... Il peut choisir, bien choisir, sans avoir à craindre d'être refusé.

— C'est bien vrai cela ! dit le rusé compère, qui commençait à deviner où on voulait le mener. C'est un fameux parti votre fils... Car le gaillard sera riche après vous, Mme Françoise ?

— Après moi?... Ce sera plus tôt que vous ne pensez... Car j'espère bien ne pas le faire attendre longtemps.

— Oh ! oh ! oh ! Mme Françoise .. Vous n'avez guère la mine d'une personne qui prend le chemin du cimetière !

— Dieu merci !... C'est un voyage que je tiens à faire le plus tard possible... Mais vous me comprenez mal; ce n'est pas cela que je voulais dire. Je prétends faire du bien de mon vivant, moi... Ça serait-il votre manière de voir, père Grandin ?

— Je n'ai pas eu le temps de penser à cela, Mme Françoise !

— Eh bien, moi, j'y pense tous les jours, et ma résolution est prise. Si mon fils trouve une bonne et brave fille, capable de me remplacer ici, je lui abandonnerai mon auberge, avec toutes ses dépendances. Nous y avons fait fortune, mon pauvre mari et moi. Avec de la conduite et de l'économie, le jeune ménage pourra y prospérer comme nous.

Le rusé paysan prit la main de Mme Françoise et la serra avec émotion.

— C'est bien ce que vous faites-là, Mme Françoise !... Mais cela ne suffit pas de penser à ses enfants. Quand votre fils sera marié, vous, que deviendrez-vous ?

— Je me retirerai chez le fils que j'ai eu de mon premier mariage.

— Chez M. Delalande, le curé de Sommervieu ?

— Oui ; un presbytère convient à une vieille femme comme moi. Je pourrai m'y rendre utile, tandis qu'ici, auprès d'un jeune ménage, ma présence serait quelquefois gênante. Voyez-vous, père Grandin, ceux qui finissent la vie ne doivent pas s'imposer à ceux qui la commencent. La vieillesse a des lunettes ; elle ne voit pas les choses comme des yeux de vingt ans. On croit donner des conseils et on a l'air de gronder ; puis ça se gâte ! Les jeunes nids aiment l'air libre ; les vieux peuvent y venir ; il ne faut pas qu'ils y restent !... Qu'en dites-vous, père Grandin ?

— Je dis que votre fils a une fameuse chance !

— Votre fille pourrait en avoir une pareille... si vous le vouliez ?

— Oh moi, dit le paysan, qui voyait déjà sa fille mariée sans qu'il eût un sou à débourser, moi, c'est une autre affaire !... Je ne suis qu'un pauvre diable de fermier qui vit du travail de ses bras. C'est avec bien de la peine que j'arrive à amasser ce qu'il faut pour payer notre maître, M. de Longueval. Les terres que je laboure, c'est à lui !

— Il y a bien quelques petits sillons, par-ci par-là, qui vous appartiennent ! fit remarquer Mme Françoise en souriant.

— Ceux-là, c'est une réserve pour les mauvaises années... On m'arracherait les yeux plutôt que...

— Que de vous en arracher un morceau ! interrompit Mme Françoise... Eh bien, rassurez-vous, père Grandin ; Claudine trouvera bien à se marier sans cela... C'est une honnête et jolie fille, qu'on dit aussi très intelligente. Car je ne la connais guère que par renommée, puisqu'elle ne vient jamais ici avec sa mère... Si j'avais pu prévoir que cette maudite servante... On en a donc parlé beaucoup dans le village ?

— Un peu, Mme Françoise, très peu !

— Ce peu a cependant suffi pour empêcher votre femme et votre fille de vous accompagner ici... Entre elles et cette méchante fille, mon choix ne sera pas long. Elle aura délogé d'ici avant la fin de la semaine !

— Oh ! Mme Françoise, vous êtes trop bonne pour la mettre comme cela à la porte... sans motifs ?

— Sans motifs ! répéta Mme Françoise d'un ton indigné.

Elle s'interrompit pour écouter ; car un cri perçant, qui semblait venir de la salle de l'auberge, fut suivi immédiatement d'un fracas pareil à celui que causerait le passage d'un boulet dans la boutique d'un marchand de faïence.

— Vous demandiez un prétexte ? s'écria Mme Françoise en rougissant de plaisir... Le voilà !

A ces mots, elle s'élança dans la cour qu'elle traversa, malgré son embonpoint, avec assez de rapidité pour jeter l'effroi parmi la volaille qui s'enfuit en époussetant de l'aile la terre parsemée de brins de paille.



II

Le caporal Graindorge

Après avoir déposé sur la table du cabaret les bouteilles que les buveurs réclamaient à grands cris, Dominique, le fils de Mme Françoise, attendit, à l'entrée de la cuisine, le retour de la servante, qui venait y apporter son panier de haricots.

— Eh bien ? fit-il à la jeune fille.

Et il l'interrogeait du regard, encore plus que de la voix.

— Laissez-moi ! dit la servante d'un ton qu'elle chercha à rendre maussade. Voulez-vous encore me faire gronder?

— Est-ce que ma mère se serait aperçue ?...

— De quoi ? interrompit la servante, comme si une pareille supposition l'eût offensée. Si quelqu'un ici se montrait trop hardi avec moi, je n'attendrais pas que Mme Françoise prît ma défense... Je suis une honnête fille, moi !... Allons ! ne me troublez pas, laissez-moi faire ma besogne... Je ne suis qu'une domestique !

— Félicité ! dit le jeune homme avec conviction : vous ne serez jamais une servante pour moi !

— Hé ! que voulez-vous que je sois alors? demanda la jolie fille en regardant son jeune maître en face.

Il y avait dans la fixité de son regard, dans la dignité de son attitude quelque chose de si imposant que le jeune homme baissa les yeux, comme s'il eût craint de laisser surprendre dans sa pensée quelques replis inavouables.

Dominique avait de la loyauté ; mais il était de ces natures faibles qui manquent de l'énergie que réclament les situations douteuses ou compromettantes. Profondément épris de la jeune servante, il n'osait ni en faire sa maîtresse, ni avouer à sa mère qu'il songeait à en faire sa femme.

Malgré la prudente réserve de Dominique, la servante n'avait pas été longtemps à deviner ce qui se passait dans le cœur de son jeune maître. Un homme peut demeurer des mois entiers, sans la soupçonner, auprès d'une passion qui tient à rester ignorée ; mais il n'en est pas de même des femmes. Le sentiment est une science qu'elles possèdent d'instinct, et la plus ignorante n'a pas besoin d'étude pour lire couramment dans la pensée de celui qui l'aime.

A cette pénétration qu'elle devait à sa qualité de femme, Félicité joignait une aptitude particulière pour l'intrigue. Quand elle eut compris la place qu'elle occupait dans l'esprit de Dominique, elle combina immédiatement le

plan qui lui permettrait de résister aux influences hostiles.

Dès la première heure, en effet, l'intrigante avait deviné une ennemie dans Mme Françoise. Comme une sentinelle attentive, la mère, qui connaissait la faiblesse de son fils, attendait silencieusement qu'une imprudence lui fournît l'occasion de jeter le cri d'alarme. Mais la rusée servante avait su habituer son amant à une telle discipline que celui-ci n'aurait osé la toucher du bout du doigt en présence de sa mère. Toutefois, dans les rapprochements forcés du service de l'auberge, comme elle prenait habilement sa revanche ! Passait-elle des assiettes à Dominique ? sa main, par un retard calculé, restait assez longtemps sous le fardeau dont elle se débarrassait, pour que la main du jeune homme effleurât la sienne. Rencontrait-elle Dominique dans un corridor ? elle commettait volontairement la maladresse que font involontairement les gens qui veulent se céder le passage, et qui finissent par se heurter ou tomber dans les bras l'un de l'autre.

Plus imprudente ce jour-là, Félicité avait été surprise, dans la demi-obscurité du cellier, de compagnie avec Dominique. En fuyant, elle se préoccupait surtout des soupçons qui avaient pu naître dans l'esprit de Mme Françoise. Aussi n'avait-elle qu'une idée : revenir au plus vite pour écouter ce qui allait se dire entre sa maîtresse et le vieux paysan. La présence de Dominique, qui venait à sa rencontre, lui permit de mettre immédiatement son projet à exécution.

— Puisque vous voilà, lui dit-elle, vous ne refuserez pas de me rendre un petit service ?

Elle lui lançait en même temps, à bout portant, un de ces regards qui l'enveloppaient comme d'une caresse.

— Que faut-il faire ? demanda Dominique.

— Me débarrasser de ce panier de haricots et le porter immédiatement à la cuisine.

Le jeune homme s'empara du panier et partit en courant.

— Pas si vite ! lui dit la servante en le retenant. J'ai encore une demande à vous faire. Pouvez-vous me remplacer quelques instants dans la salle des voyageurs ?

— Tout le temps que vous voudrez, Félicité ! dit Dominique avec joie.

La servante s'éloigna rapidement en envoyant de la main un baiser au jeune homme. Après l'avoir suivie des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu dans la cour, Dominique s'empressa d'ouvrir la porte du cabaret d'où partaient des cris d'impatience.

La salle principale de l'auberge était une grande pièce carrée dont les murs, jadis blancs, brunissaient sous

l'action de la fumée. L'aire, en terre battue, comme celle des granges, laissait voir, çà et là, de larges plaques rapportées qui indiquaient, comme les morceaux neufs d'un vêtement souvent réparé, que l'on en avait fait un usage trop prolongé.

Ce délabrement avait d'ailleurs son éloquence et valait une réclame ; car il attestait la vogue de l'auberge. Le mobilier n'était guère moins simple que le cadre rustique au milieu duquel il figurait. Deux grandes tables massives, aussi épaisses que les ais d'un établi de menuisier, offraient aux coudes des buveurs un appui d'une résistance à toute épreuve. Des bancs, plantés sur six pieds à peine équarris, s'alignaient à demeure des deux côtés de chaque table, complétés par une douzaine de tabourets, à moitié défoncés, seuls sièges mobiles de l'établissement.

Dans cette salle de cabaret, l'art était représenté — de très loin il est vrai — par des gravures grossièrement coloriées, qu'on avait fixées aux murs avec des clous à sabots. C'était une série de dessins représentant les fêtes données par la ville de Strasbourg, en 1744, pour le rétablissement de la santé du roi, estampes qui jouirent à cette époque d'une popularité comparable à celle qu'obtinrent plus tard, après la mort de Napoléon Ier, les fameux *Adieux de Fontainebleau.*

Les paysans, qui étaient réunis dans la salle du cabaret, n'accordaient plus qu'un regard distrait à ces gravures, qui avaient vieilli. Ils ne pensaient qu'à l'heure présente, à la guerre d'Amérique dont tout le monde parlait, et surtout au camp de trente mille hommes qu'on devait réunir, entre Caen et Bayeux, à peu de distance de la mer, pour inquiéter, disait-on, l'Angleterre et lui faire redouter la possibilité d'une descente sur ses côtes.

Des souvenirs que rappelaient les gravures, il n'était donc plus question. Aussi peindrait-on difficilement l'étonnement des buveurs lorsqu'ils virent un soldat, qui venait d'entrer dans l'auberge, se diriger vers l'une de ces gravures, devant laquelle il s'arrêta et demeura longtemps immobile, rêveur, les mains appuyées sur le canon de son fusil.

Les paysans se le montrèrent entre eux en échangeant des plaisanteries sur son compte. Mais cette critique se faisait à voix basse ; car le nouveau venu avait un air terrible, qui en aurait imposé à de moins timides.

Le soldat portait l'uniforme du régiment de Champagne, c'est-à-dire l'habit bleu et la veste et culotte de même couleur. Mais celui, pour qui les détails de l'équipement à cette époque eussent été familiers, aurait remarqué, non sans surprise, que le caporal Graindorge s'était

permis de s'écarter, en plus d'un point, de la tenue exigée pour les troupes en 1778. Ainsi, au lieu du sabre à courte lame, qu'on devait bientôt appeler le *sabre-briquet* ou *coupe-chou*, il portait encore l'épée au côté. Quoique le fourniment fût fixé à deux buffleteries se croisant sur la poitrine, le caporal avait aussi conservé l'ancien ceinturon avec la giberne et le pendant qui soutenait l'épée.

Son large chapeau tricorne, galonné d'or, protestait aussi, par ses dimensions et par sa cocarde de ruban, contre le nouveau modèle qui se distinguait à peine de la coiffure civile.

Point n'est besoin d'ajouter qu'il n'avait pas abandonné l'usage des queues et de la poudre, malgré les ordonnances. Avec sa moustache, il se retrouvait encore en état d'insurrection contre la mode ; au lieu de la tenir courte et relevée, il la gardait épaisse et rude, se redressant perpendiculairement à ses lèvres, comme les poils d'une brosse.

Avec un tel esprit d'opposition, le caporal Graindorge, malgré sa bravoure et ses longs états de service, n'avait jamais réussi à dépasser l'humble grade qu'il avait conquis sur son premier champ de bataille.

C'était vers ces premières années de sa vie militaire que le ramenait l'épisode représenté par la gravure qui avait attiré son attention.

Ce qu'il y voyait, ce qu'il interrogeait du regard, c'était la longue ligne des troupes de la garnison, rangées en haie, comme une muraille vivante destinée à repousser les empiètements de la multitude. Son œil exercé parcourait le front des troupes, comme celui d'un général qui passe une revue.

— C'était là que j'étais ! murmura-t-il tout à coup... et à côté de moi, à ma gauche, mon vieux camarade qui n'est plus !

Et une larme roula jusqu'à sa moustache grise. Les buveurs qui, de leurs tables, n'avaient cessé de l'observer, devant cette émotion, dont ils ne voyaient que le côté grotesque, perdirent toute prudence et se regardèrent en riant.

— Cré nom !... s'écria le caporal d'une voix de tonnerre, qu'y a-t-il là de si plaisant ?

Il fit, par habitude, un demi-tour à droite et se trouva tout à coup en face des paysans. Ses yeux lançaient des éclairs et sa grosse moustache se hérissait comme autant de dards. La plupart des paysans, pour se donner une contenance, portèrent leurs verres à leurs lèvres.

— Hé, mon Dieu ! balbutia le plus hardi d'entre eux, il ne faut pas se fâcher pour si peu... Nous nous amusions entre nous.

— A la bonne heure ! fit le caporal.

En même temps, il appuya son fusil dans un des coins de la salle. Mais, tout en s'éloignant, il tournait son visage irrité du côté des buveurs, comme un bouledogue qui ne consent à se retirer qu'en montrant les crocs. Il prit un tabouret dans un coin et, le regard encore menaçant, vint s'asseoir à la place qui restait libre, au bout des tables.

Les paysans se serrèrent entre eux pour lui faire une place plus large. Cette terreur qu'il avait inspirée sembla flatter le caporal ; car il y a un peu de pose au fond des caractères qui ont le plus de naturel. Pour le vieux grognard, avoir l'air terrible, c'était le complément et comme l'uniforme de la bravoure.

— Ne vous dérangez pas ! dit-il d'une voix moins rude aux paysans, en occupant toutefois avec ses deux coudes toute la place qu'on lui avait abandonnée... Je ne suis pas difficile, pourvu qu'on ne joue pas avec ma douleur !

— Vous avez donc du chagrin ? lui demandèrent ses voisins avec intérêt.

— C'est cette vieille gravure, voyez-vous, qui m'a remué !...

Le caporal se leva très ému et, s'approchant de l'estampe, il montra du doigt aux paysans la place qu'il occupait dans les troupes qui formaient la haie.

Les buveurs avaient quitté les tables pour se grouper autour du caporal.

— Voilà où j'étais ! disait-il avec orgueil... Et là, à côté de moi, derrière cet officier qui porte un drapeau, se tenait mon vieux camarade, le grenadier Thomas Descourtilles !

— Thomas Descourtilles ! répétèrent les buveurs avec étonnement... Ce serait donc le *défunt* de Mme Françoise ?

— Justement ! répondit le caporal : Thomas Descourtilles, grenadier au régiment de Champagne, ami de Graindorge, ici présent !

— Et vous ne nous disiez pas cela ? s'écrièrent les paysans.

— Ah ça ! fit le caporal d'un air offensé, Thomas Descourtilles ne vous a donc jamais parlé de moi ?

— Au contraire ! dirent les plus âgés... Mais nous ne pouvions pas vous reconnaître, puisque nous ne vous avions jamais vu au pays.

— Vous avez parbleu raison ! dit le caporal... Je ne suis venu ici que deux fois, et de grand matin... La première fois, quoique très pressé, en voyant l'enseigne qui me rappelait mon régiment, j'entrai... Ah ! ventre de bière ! je ne m'attendais pas à cette émotion là !... Comme je parlais de mon ami Descourtilles à Mme Fran-

çoise, que je ne connaissais pas, voilà que je vois la brave femme pâlir et chanceler... Je la reçois dans mes bras... Elle était tout en larmes !... On s'explique, et j'apprends que je suis dans l'auberge de mon vieux camarade. . Mais j'apprends en même temps que le brave grenadier n'est plus... Alors — vous ne le croirez pas ! — moi, caporal Graindorge, je me mets à pleurer avec Mme Françoise, moi, cré mille sabretaches ! qui n'ai pas versé une larme quand le chirurgien est allé me chercher une balle autrichienne entre deux côtes !... Mais elle, ajouta le caporal en interrogeant les paysans, elle n'a pas rejoint son grenadier ?

— Non, Dieu merci ! firent plusieurs paysans... Elle est toujours vaillante, Mme. Françoise. Vous la verrez bientôt.

— Tant mieux ! s'écria le caporal. En attendant, parlons un peu de son mari, le verre en main !

Dix bras s'offrirent au caporal qui fut, pour ainsi dire, porté en triomphe jusqu'à une table, au centre de laquelle on le fit asseoir pour présider la réunion. En même temps, de tous les côtés, on lui versait à boire.

Le visage allumé, mais les jambes encore solides, le caporal se leva, le verre à la main, et entonna une chanson sur Louis XV, qui se terminait ainsi :

Sur l'autre rivage,
Où donc est Louis ?
Par mon brûle-gueule,
Et mon havre-sac,
Sa présence seule
Nous vaut du cognac !

Lorsque les couplets eurent été autant de fois arrosés qu'acclamés, le caporal fit, en s'attendrissant, la réflexion suivante :

— Comme le roi, mon vieux camarade n'est plus !... Pour nous donner du cœur, il nous faut donc du cognac !... Est-ce raisonné ça, mes agneaux ?

A ces mots, il frappa sur la table un coup de poing qui fit trembler tous les verres. Puis, d'une voix de tonnerre, il cria plusieurs fois :

— A la cantine ! à la cantine !

Ce bruit arriva aux oreilles de Dominique au moment où la jeune servante l'avait prié de la remplacer dans la salle du cabaret.

— Enfin ! s'écrièrent les paysans en voyant entrer le jeune homme, voilà le fils de Mme Françoise !

Dès qu'il entendit nommer le fils de son ancien camarade de régiment, le caporal quitta la table ; mais, au lieu de le recevoir dans ses bras selon son désir, il tomba

dans ceux du jeune homme, qu'il embrassa comme s'il eût voulu l'étouffer.

Le caporal recula ensuite de quelques pas, comme un peintre qui juge un portrait.

— Comme il ressemble à son père ! s'écria-t-il.

Toute la salle partit d'un éclat de rire bruyant. La plupart des habitués de l'auberge se rappelaient en effet que l'ancien grenadier avait le nez fortement aquilin et les joues colorées, tandis que son fils était pâle et avait le nez plat et même légèrement écrasé. On fit aussi remarquer au caporal que Thomas Descourtilles avait les cheveux noirs, tandis que son fils les avait d'un blond tendre.

— Vous verrez que ça foncera avec l'âge ! dit le caporal qui ne savait pas reculer, même dans la discussion... Mais parlons de choses sérieuses ! ajouta-t-il en s'adressant à Dominique... Il nous faut du cognac, mon garçon !

— Un demi-setier ? demanda le jeune homme.

Le caporal haussa les épaules de pitié.

— Deux chopines ! dit-il en poussant Dominique vers la porte.

— Et combien de verres ?

— Autant qu'il y a d'amis ici ! répondit le caporal en indiquant, par un geste arrondi d'ivrogne, tout le cercle des buveurs.

Dominique parut embarrassé. Il était seul pour faire le service et il n'eût voulu, pour rien au monde, rappeler la jeune servante qu'il s'était engagé à remplacer.

— Patientez alors, dit-il aux paysans, je ferai plusieurs voyages.

— La petite *brunette* n'est donc pas là ? demandèrent les habitués d'un air malin.

C'est ainsi qu'ils appelaient entre eux la jolie servante aux yeux noirs. Dominique se sentait rougir ; mais il fut tiré d'embarras par le caporal. Celui-ci lui offrit en effet sa dangereuse assistance, avec l'obstination que les ivrognes mettent à réaliser l'idée fixe qui les poursuit.

— J'veux aller à la cuisine ! disait-il sans cesse avec le geste d'un homme qui donne la chasse aux mouches... Puisqu'elle ne vient pas, j'veux aller trouver la maman Françoise !

Dominique accepta ses services et sortit avec lui de la salle du cabaret.

III

La vaisselle brisée

Au même instant un cavalier s'arrêtait devant le *Grenadier de Champagne*, sautait sur la route et venait atta-

cher son cheval à un anneau de fer qui était scellé dans l'un des montants de la porte de l'auberge. Cela fait, il approcha de la bête une auge portative, dans laquelle on donnait à manger aux chevaux que les voyageurs n'avaient pas le temps de mettre à l'écurie. Et comme l'animal reniflait lamentablement au fond de l'auge vide, son maître, impatienté de ne voir personne répondre à son appel, se décida à entrer dans le cabaret.

— Il n'y a donc pas de garçon d'écurie ici ? demanda-t-il d'un ton de mauvaise humeur, en promenant un rapide regard autour de lui.

— Non, répondit un des buveurs... Ce que vous avez de mieux à faire, c'est de vous asseoir et de boire un coup pour patienter.

— Je ne prends rien, dit brutalement le nouveau venu, tant que ma bête a besoin de quelque chose.

— Vous avez raison, fit observer un vieux paysan à l'air rusé ; il faut toujours penser aux autres avant de penser à soi.

Un regard étincelant de l'étranger, non direct, mais lancé à la dérobée, fit baisser les yeux au mauvais plaisant.

— Il n'a pas l'air commode ! murmura le paysan à l'oreille d'un camarade... Qu'est-ce que ça peut bien être, cette espèce de soldat là ?

L'étranger portait en effet un costume qui devait exciter la curiosité. Ce n'était ni l'uniforme, ni le costume civil, mais quelque chose qui tenait de l'un et de l'autre. Pour coiffure il avait un bonnet à la dragonne, orné d'une cocarde, et, pour vêtement, un sarrau bleu, brodé de laine rouge, avec des boutons en métal. Une moustache noire et un nez hardiment relevé donnaient, au premier abord, à sa physionomie quelque chose de martial. Mais il n'avait pas le regard franc et assuré qu'on remarque habituellement chez les militaires. Ses yeux n'allaient jamais droit au but et revenaient, par un retour équivoque, sur l'interlocuteur, auquel ils devaient alors inspirer un vague sentiment de malaise et de défiance.

Tandis que les paysans observaient cet homme, une porte intérieure s'ouvrit, livrant passage à Dominique et au caporal, qui rentraient chargés d'une lourde provision de verres et de bouteilles.

— Enfin ! dit le cavalier d'un ton bourru.

Et, retenant par l'épaule Dominique, qui se disposait à faire un second voyage à la cuisine :

— Je ne vous laisse pas partir, lui dit-il durement, avant que vous n'ayez donné l'avoine à mon cheval.

Les buveurs réclamèrent de leur côté. Sans la com-

plaisance du caporal, qui consentit à retourner à la cuisine, Dominique eût été obligé de choisir entre les exigences du service et la promesse qu'il avait faite à la jeune servante.

Pour comble de malheur, quatre charretiers, qui venaient d'entrer dans le cabaret, réclamèrent à grands cris qu'on leur servît au plus vite à dîner. Le pauvre garçon ne savait où donner de la tête. Les charretiers frappaient sur une table avec le manche de leur fouet, et les habitués faisaient pleuvoir sur le malheureux une grêle d'invectives à double sens. Il s'enfuit, tant pour échapper à leurs malins propos que pour chercher l'avoine demandée.

La provision d'avoine de l'écurie étant épuisée, Dominique fut obligé de traverser la cour et de monter, par une échelle extérieure, à un grenier qui était situé au-dessus du cellier, où M[me] Françoise avait conduit le père Grandin. Ce grenier n'était séparé du rez-de-chaussée que par un mince plancher, qui avait la sonorité d'une table d'harmonie. Au moment où Dominique parut, Félicité, agenouillée dans l'ombre, se penchait comme si elle eût voulu écouter ce qui se disait dans le cellier.

Quand elle aperçut le jeune homme, qui arrivait au haut de l'échelle, elle se leva précipitamment et, d'un geste, lui imposa silence.

— Ne parlez pas ! lui dit-elle à voix basse : vous me feriez gronder par votre mère, qui peut nous entendre... Je venais ici chercher de l'avoine...

— Vous saviez donc qu'on en manquait ? demanda le jeune homme avec une naïve surprise.

— Probablement ! répondit avec aplomb la servante, qui savait, avec une rare présence d'esprit, s'accrocher à la première excuse qu'on lui tendait...

— Puisque me voilà, reprit Dominique, hâtez-vous de retourner dans la salle du cabaret. Elle est pleine de monde, et il y faut plusieurs couverts...

Heureuse d'avoir détourné les soupçons de son jeune maître, la servante s'empressa de descendre et de gagner la cuisine.

Elle prit dans un dressoir une pile d'assiettes, sur laquelle elle posa une salière, des couteaux et des fourchettes. Quant aux verres, elle en saisit deux entre les doigts, tandis qu'elle tenait les autres en équilibre, entre son menton et le sommet de la pyramide de faïence.

Ainsi chargée, elle se fit ouvrir la porte de la cuisine et celle qui donnait entrée dans la salle du cabaret.

— Par ici ! par ici ! crièrent aussitôt les charretiers du fond de la salle.

Et ils faisaient des signes à la servante, avec l'égoïsme

féroce de gens qui ont faim et de paysans qui défendent leur droit.

La jeune fille traversa sans encombre, avec son haut échafaudage de vaisselle, les groupes animés des buveurs. Arrivée au port, c'est-à-dire à la table qu'occupaient les charretiers, elle pouvait se croire à l'abri. Malheureusement, au moment où elle allait se débarrasser de son fardeau, une main brutale lui saisit le bras et l'obligea à se retourner.

En même temps, une voix furieuse lui criait aux oreilles :

— Et mon cheval ?

C'était le cavalier, l'homme au sarrau et au bonnet à la dragonne, qui s'impatientait de ne pas voir revenir le garçon d'écurie.

Quand elle eut aperçu l'étranger, la servante recula terrifiée, et ses joues se couvrirent d'une pâleur mortelle. Au même instant ses mains, agitées d'un tremblement nerveux, laissèrent échapper le fardeau dont elles étaient chargées.

Au milieu du fracas de la vaisselle, tombant sur l'aire avec le bruit sec de la faïence qui se rompt et le son métallique du verre qui se brise, on entendit un double cri : l'un d'effroi, l'autre de surprise.

Tandis que la servante pâlissait, le cavalier, qui venait de la reconnaître à son tour, rougissait de colère et faisait un geste menaçant.

Sans oser relever la tête, qu'elle tenait courbée sous l'orage qui grondait, la jeune fille joignit les mains, dans l'attitude d'une suppliante.

— Pitié ! murmura-t-elle... Pas un mot ici !

Et, pour échapper à la surveillcnce de tous les regards qui l'épiaient, la malheureuse se précipita sur les débris de la vaisselle, comme si elle eût voulu en retirer les assiettes qui avaient échappé à la destruction. Elle était si troublée qu'elle ne paraissait pas sentir les blessures qu'elle se faisait au tranchant des verres brisés.

Tout en se traînant sur les genoux, elle s'approcha assez du cavalier pour en être entendue.

— Jean, murmura-t-elle, ne me perds pas !... N'aie pas l'air de me connaître... il faut que je te parle sans témoins !

Il était temps. Mme Françoise, accompagnée du père Grandin, venait de paraître sur le seuil de la porte.

— Grand Dieu ! s'écria la grosse petite femme, en levant les bras au ciel par un geste indigné.

Et, comme si la violence de son émotion eût paralysé ses mouvements, la bonne dame demeura quelque temps immobile. Il y avait certainement quelque chose de théâtral dans sa colère, mais il faut avouer aussi que,

tout en se réjouissant de la maladresse qui lui permettait de renvoyer sa servante, elle ne s'attendait pas à un désastre aussi complet. L'indignation de la maîtresse de maison, qui se voit atteinte dans ses économies, contribua donc au développement de la petite comédie qu'elle avait préparée pour se débarrasser de sa domestique.

D'abord muette, sa colère éclata en une tempête d'invectives.

— Ah ! drôlesse ! s'écria-t-elle en accourant vers la coupable, vous avez donc juré de me ruiner ? En moins de deux minutes, vous trouvez le moyen de me perdre plus d'argent que vous n'en gagneriez honnêtement en six mois !... Allons ! cessez de ramasser ces morceaux... Tout est en miettes, vous le voyez bien !... N'essayez pas de montrer un repentir qui n'est pas dans votre cœur... Je vous connais : je sais ce que vous valez ! Et, Dieu me pardonne ! je ne suis pas fâchée d'avoir l'occasion de me débarrasser de vous !... Allons, debout ! et balayez-moi cela, avant qu'on ne vous balaye vous-même !... Car vous ne resterez pas un jour de plus ici !

Au grand étonnement des habitués du *Grenadier de Champagne*, la jeune servante n'essaya même pas de balbutier un commencement de défense. Toujours agenouillée sur l'aire, au-dessus des débris amoncelés, elle baissait la tête comme une coupable qui implore son pardon.

— Vous lèverez-vous enfin ! s'écria Mme Françoise, impatientée de cette attitude.

La jeune fille se leva ; mais ce fut pour se cacher le visage dans son tablier, comme sous les plis d'un voile. Et bientôt on entendit des sanglots étouffés.

Un public d'hommes ne reste jamais insensible aux pleurs d'une femme ; aussi les habitués de l'auberge ne tardèrent-ils pas à intervenir pour implorer la grâce de la malheureuse.

— Comédie ! leur répondit Mme Françoise en haussant les épaules... Ces filles-là, ça pleure à volonté !... Allons, allons ! la belle inconsolable, ne perdez pas votre temps à pleurer ; car je ne vous donne que vingt-quatre heures pour faire vos paquets !

Le cavalier, à son tour, implora la propriétaire de l'auberge pour la servante.

— Je dois avouer, dit-il, que je suis pour beaucoup dans le malheur qui vient de lui arriver.

— J'aurais dû m'en douter ! reprit Mme Françoise en toisant l'étranger de la tête aux pieds... Lorsqu'il vient des soldats dans l'auberge, cette fille-là ne pense plus à son service... Je crois vraiment que la vue d'un uniforme lui fait perdre la tête !

— Pour cela, vous vous trompez, Mme Françoise ! dit une voix avinée derrière l'aubergiste.

Mme Françoise se retourna vivement et reconnut le caporal Graindorge, qui rentrait dans la salle avec un plateau chargé de verres et de carafons.

— Le caporal ! dit-elle avec autant de joie que de surprise ; vous voilà donc de retour au pays ?

— Pour vous servir, comme vous voyez, Mme Françoise ! répondit le soldat en désignant des yeux le plateau qu'il apportait.

— Et que disiez-vous donc à propos de cette fille ?

— Que vous avez tort de lui reprocher d'être coquette avec nous... Tel que vous me voyez, Mme Françoise, je vous jure que votre servante ne s'est jamais troublée à mon aspect !... Il ne faut donc pas la soupçonner de se laisser séduire par les militaires... Elle est sage, vous pouvez m'en croire !

— Votre garantie me suffit certainement, reprit Mme Françoise en souriant... Mais ce n'était pas de vous qu'il s'agissait.

— De qui donc ?

— De ce militaire, dit Mme Françoise en désignant le cavalier, qui venait d'entamer avec le père Grandin une conversation très animée.

— Ça, un soldat ! fit le caporal avec un geste méprisant... Vous vous moquez... C'est un valet d'armée, tout au plus un charretier des vivres !

— Vous avez raison, caporal, dit le cavalier qui avait tout entendu. Je m'occupe en effet de vous nourrir, puisque je suis envoyé ici par le régisseur général des fourrages.

Fort heureusement pour l'étranger, son allusion blessante ne fut pas comprise du caporal, qui se contenta de lui demander s'il venait pour l'affaire du camp de Vaussieux.

— C'est justement pour cela que je suis venu, répondit le cavalier après un instant d'hésitation, comme quelqu'un qui se donne le temps de préparer un mensonge. Le régisseur général de l'armée du maréchal de Broglie m'a fait prendre les devants, avec beaucoup d'autres, pour étudier les ressources du pays et voir ce qu'on y pourrait trouver de vivres et de fourrages... Trente mille hommes qui doivent camper ici au mois d'août ?... Ce ne sera pas facile à nourrir... Il faut y songer d'avance !... Vous, caporal, vous êtes chargé de tuer les gens, moi de les faire vivre... Chacun sa besogne... La mienne ne paraîtra pas si méprisable aux paysans qui feront des affaires avec moi !

A ces mots, il passa son bras sous celui du père Grandin,

qu'il traitait déjà de pair à compagnon, et il entraîna le fermier vers la porte de l'auberge.

— Voyez, dit-il avant de sortir, si je mène les affaires rondement ! A peine arrivé, je suis en train de faire un marché avec un des gros fermiers du pays, qui va me montrer les seigles et grains qu'il a sur pied !

Un murmure circula autour des tables qu'occupaient les paysans.

— Le rusé compère ! disaient les uns, en regardant avec envie le vieux fermier ; tandis que nous perdions notre temps à boire, il flairait une bonne affaire !

— Le vieux ladre ! disaient les autres en frappant du poing sur la table : il nous coupera toujours l'herbe sous le pied !

IV

Pierre et Claudine

Le père Grandin était l'un des fermiers d'un certain marquis de Longueval, ancien colonel, qui habitait, à une lieue de là environ, son château de Sommervieu. Mais le vieux paysan ne se contentait pas de labourer ou de semer pour le compte d'autrui. Il avait, comme on dit aux champs, du bien au soleil, et possédait plusieurs sillons dans le voisinage de la ferme qu'il occupait à l'autre extrémité du village. Cette ferme se composait d'un ensemble de constructions qui fermaient les trois côtés d'une cour, au centre de laquelle s'élevait un vaste monticule de fumier. Toute une colonie de poules, de dindons et de canards s'ébattait, barbottant ou piétinant aux environs, tandis que des porcs s'enfouissaient avec délices dans la bourbe d'une mare, qui prenait sa principale source au pied de la montagne d'engrais.

On n'échappait à ce cloaque qu'en gagnant un trottoir étroit, composé de cailloux arrondis, qui circulait devant le rez-de-chaussée de la maison d'habitation. Là encore, comme dans les bâtiments qui servaient de granges, d'étables ou d'écuries, l'utile empiétait sur l'agréable. Les murs, exposés au midi, étaient tapissés d'arbres fruitiers, tandis que des cordes, tendues à toutes les fenêtres, soutenaient des guirlandes de haricots qui séchaient au soleil.

Une de ces fenêtres cependant avait de blancs rideaux, sur lesquels des vitres en verre de bouteille déposaient des reflets verdâtres. C'était la chambre habitée par Claudine, le seul coin poétique de cet entassement de réalités brutales, le sanctuaire de ce temple rustique.

La jeune fille ne faisait pas un long séjour dans cette

pièce. Lorsqu'elle avait préparé avec sa mère le repas des gens de la ferme, lorsqu'elle avait jeté du grain aux pensionnaires de la basse-cour, lorsqu'elle avait conduit aux champs ou ramené à l'étable les deux vaches dont elle avait le soin, elle revenait promptement à son occupation favorite, c'est-à-dire à son grand métier à dentelles. C'était là sa distraction, sa joie, et — faut-il l'avouer — son seul gagne-pain !

En effet, le père Grandin, qui trouvait tout naturel d'économiser les gages d'une servante en profitant du travail que faisait sa fille dans la maison, le vieil avare aurait rougi de porter la main sur le produit du métier à dentelles. Avec son adresse à manier les fuseaux de buis, Claudine s'était créé un petit coin d'indépendance dans sa vie soumise et monotone. Elle possédait ainsi son petit trésor, sa caisse à elle, d'où sortaient quelquefois une surprise pour sa mère, pour elle une parure et, pour les autres, un service ou un secours.

Aussi, avec quelle joie elle courait à son cher métier ! Dès qu'elle avait un instant, s'il faisait beau, elle le portait au dehors avec la petite table, étroite et longue, à laquelle les dentellières bas normandes ont donné assez improprement le nom de *bancelle*. Alors elle s'asseyait, heureuse, devant son métier, à l'entrée de la ferme et près de la margelle d'un puits couronné de lierre et de fleurs.

Au-dessus de sa tête s'arrondissait une voûte de verdure que constellait en maint endroit l'étoile bleue des pervenches. Ainsi placée, elle ressemblait à ces madones que la piété poétique des paysans encadre dans un nid de feuillage. Et, soit que la fleur rappelât l'azur de ses yeux, soit que ses yeux rappelassent le bleu de la fleur, on la désignait quelquefois dans le pays sous le nom de la vierge aux pervenches.

De l'autre côté du chemin, un petit bois bornait, avec son rideau de verdure, l'horizon étroit de la jolie dentellière. Trop appliquée à son travail pour chercher des distractions extérieures, Claudine ne paraissait pas se plaindre de ce voisinage, qui la privait de la vue du frais vallon au fond duquel serpentait la rivière. Seulement, par moments, elle semblait tressaillir au moindre bruit qui se faisait sous les arbres. Qu'était-ce ? Sans doute une pauvre femme qui ramassait des branches mortes, ou un enfant qui cherchait des nids.

Quoi qu'il en soit, la jeune fille, lorsqu'elle entendait le craquement des branches, se sentait agitée et, au lieu de regarder en face un danger imaginaire, elle baissait vite les yeux sur son métier, comme si elle eût voulu cacher sa rougeur. En présence d'un danger on ne rougit

pas cependant, on pâlit. Que se passait-il donc dans l'esprit de la jeune dentellière? Avait-elle deviné qu'elle était la cause involontaire de l'agitation qui troublait le silence du bois?

Il eût fallu le deviner vraiment. Car jamais, au grand jamais, Claudine n'aurait pu surprendre le secret de la passion qui se cachait au fond du cœur du pauvre diable, tapi, comme un lièvre dans les buissons, pour contempler de là, sans être vu, celle qu'il n'aurait jamais osé regarder en face.

Que de fois il s'était blotti à cette place, sous le feuillage le plus épais, pour épier Claudine lorsqu'elle sortait de la ferme et venait s'asseoir, auprès de la grille, devant son grand métier à dentelles! Que d'heures il avait passées là, à suivre des yeux le mouvement de ses doigts qui couraient agilement entre les fuseaux de buis!

Pierre Boivin, ce pauvre amoureux qui se cachait ainsi sous les arbres, n'avait cependant rien à craindre du jugement d'une fille intelligente et bonne. Il était grand, bien fait, et l'expression de ses yeux noirs n'annonçait pas moins d'énergie que de douceur. Mais il avait le tort de se défier de lui-même. Chez lui, la timidité n'était pas faiblesse; car il pouvait, à l'occasion, prendre les résolutions les plus fermes. Malheureusement, sa modestie exagérait l'humilité de sa position.

Orphelin de très bonne heure, Pierre avait été privé trop tôt de la tutelle d'un père et de la tendresse d'une mère. Se croyant abandonné de tout le monde, il vécut longtemps isolé dans la chaumière que lui avaient laissée ses parents. Puis, cet amour de l'isolement, né d'un chagrin qui ne voulait pas de consolation, prît bientôt chez lui la force d'une habitude. Il ne sortait d'abord que pour cultiver les sillons qu'il avait hérités de son père; mais, comme son champ n'était pas grand, il lui fallut bientôt, pour vivre, louer ses bras aux fermiers du pays.

C'est alors que commença son supplice. Il lui arrivait, comme à tous les solitaires qui abandonnent leur retraite, de prendre l'étonnement que causait son apparition pour des marques de malveillance. De là dans son attitude une gêne qui redoublait son malaise, en redoublant en même temps la curiosité des autres.

Tant qu'il ne s'agissait que de battre le blé entre les quatre murs d'une grange, Pierre ne se trouvait qu'à moitié malheureux. Il ne souffrait réellement que lorsqu'il était obligé de se mêler aux joyeux *ateliers* qui font la moisson. Il lui semblait toujours qu'on se moquait de lui; et il ne redoutait rien tant que l'heure où l'on s'asseyait en rond, hommes et femmes, à l'ombre d'une haie, pour manger les provisions que la fermière apportait sur

son âne. C'était là le moment terrible! Le pauvre garçon était exposé sans défense à un feu roulant de mauvaises plaisanteries. Les filles surtout se montraient impitoyables.

— Vous n'avez pas raison de vous moquer de ce garçon-là ! disait alors la fermière. C'est un bon travailleur : il est toujours à la besogne avant vous !

En effet, Pierre, rouge jusqu'aux oreilles, s'était levé le premier et coupait les blés avec rage. Les autres faucheurs se remettaient au travail en murmurant et en se disant entr'eux que le *vieux garçon* — c'est ainsi qu'ils l'appelaient — gâtait le métier.

La fermière n'en continuait pas moins l'éloge de son protégé ; et elle disait aux filles, qui riaient :

— Allez, allez ! vous ne seriez pas si à plaindre d'avoir un mari comme lui !

Les filles haussaient les épaules et riaient de manière à être entendues du pauvre diable. Pour lui, il se sentait le cœur gros.

— Je suis donc fait pour déplaire à tout le monde ! pensait-il avec amertume... Je ne serai jamais aimé !

Cette idée le désolait. Car il aimait Claudine, la fille du père Grandin, un des *gros* du pays. Il l'aimait tant qu'il n'avait qu'à fermer les yeux pour la retrouver dans le miroir de sa mémoire.

Lorsqu'il entendait les railleries des filles du pays, il se disait avec tristesse que Claudine ne lui trouverait sans doute pas moins de ridicules que les autres. Alors tout l'assombrissait. Il se rappelait sa position d'orphelin, il comparait sa petite fortune à la richesse du gros fermier ; et ces idées lui faisaient perdre tout espoir. Comment en effet le père Grandin, connu pour son avarice, consentirait-il jamais à donner sa fille à un pauvre diable, dont le plus clair revenu dépendait du travail de ses bras?

Aussi, Pierre cachait-il soigneusement son amour dans le coin le plus retiré de son cœur. Du plus loin qu'il apercevait le fermier, il prenait la fuite comme s'il eût craint que le terrible homme n'eût deviné, à son trouble, les causes secrètes de sa rougeur.

Les moments les plus doux de sa vie, c'étaient les heures qu'il passait à contempler la jeune fille, quand elle travaillait toute seule devant la grille de la ferme. Caché au plus épais du bois, du fond de sa retraite il pouvait la voir tout à son aise, la posséder des yeux sans être torturé par le démon de la jalousie. Il n'y avait plus là de galants danseurs pour lui glisser des compliments à l'oreille. Elle était toute seule, bien à lui, au moins dans sa pensée !

Ce jour là, malheureusement, cette joie ne fut pas

sans mélange. La mère de Claudine vint tout à coup interrompre le travail de la jeune fille qui se penchait, le cou gracieusement allongé, au-dessus de son grand métier à dentelles.

Marianne Grandin, la mère de Claudine, avait quarante ans, attestés authentiquement par son acte de naissance; mais ses traits fatigués, usés avant l'âge, annonçaient une femme de soixante ans.

A force de se courber sous des fardeaux trop lourds, la pauvre femme s'était voûtée ; et sa taille, autrefois élégante, ne s'était plus redressée. Ses mains noircies par la terre, gercées en hiver, brûlées en été, commençaient à trembler comme les mains d'un vieillard. Des rides précoces sillonnaient son visage et faisaient encore ressortir, par leurs ombres projetées, le hâle qui avait bruni ses joues. Elle portait ainsi les signes visibles de l'esclavage, auquel l'avarice du père Grandin l'avait condamnée.

Malgré cela, la bonne créature ne se plaignait jamais. Il lui suffisait de regarder sa fille pour oublier toutes ses misères. Mariée toute jeune à un homme beaucoup plus âgé qu'elle, Marianne n'avait jamais connu que les devoirs et les fatigues de la vie en commun. Aussi, toutes ses tendresses, brutalement comprimées par une union sans amour, s'étaient-elles puissamment réveillées lors de la naissance de sa fille.

Elle n'eut plus qu'une pensée, qu'un but : Claudine ! C'était pour Claudine qu'elle se résignait au travail excessif qui la tuait, c'était pour Claudine qu'elle amassait. Créer à Claudine un avenir indépendant, qui lui permettrait de choisir son mari, d'aimer là où son cœur lui conseillerait d'aimer, tel était son but. Par sa fille, peut-être espérait-elle prendre sa revanche d'une vie manquée !

Elle avait aussi une autre tâche. Il lui fallait défendre contre son mari les distractions innocentes de Claudine. Depuis quelque temps, en effet, le fermier commençait à jeter un regard soupçonneux sur le grand métier à dentelles. Il lui semblait que la dentelle avançait trop vite, et que l'on profitait de ses absences pour négliger les travaux de la fermé. Alors, c'étaient des discussions, des menaces.

Pour éviter le retour de ces scènes de colère, Marianne imagina mille moyens de dérouter les soupçons de l'avare. Dès que le fermier était sorti, la mère avertissait sa fille. Alors Claudine s'en allait à sa place favorite et se mettait à l'ouvrage. Et, tant que Claudine travaillait, Marianne, l'oreille tendue, l'œil au guet, épiait le retour du redoutable maître du logis.

Ce jour-là, Marianne Grandin avait, comme d'habitude, exactement rempli son rôle de sentinelle. Tout à coup, elle accourut en criant :

— Le voilà ! le voilà !

Claudine se leva précipitamment.

— J'aurais dû le voir, dit-elle, s'il vient par le chemin.

— Malheureusement, répondit la mère, il rentre par la cour. Je l'ai aperçu qui sortait de l'herbage aux joncs avec un soldat... Dans moins de deux minutes, ils seront ici.

— Oh ! mon Dieu ! dit Claudine... J'ai oublié de ramener les deux vaches à l'étable !... Mon père sera furieux... Quelle scène nous allons avoir !... Je me sauve !

Elle souleva son métier à dentelles et le porta du côté de la grille.

— As-tu perdu la tête ? lui dit sa mère en la retenant. Il n'est plus temps de cacher ton métier dans ta chambre. Tu rencontrerais ton père dans la cour ; ou, du moins, il te verrait la traverser.

— Que faire alors ? s'écria Claudine.

— Gagner l'herbage en faisant un détour par le chemin, dit la mère. Tu ramèneras ensuite les vaches à l'étable.

— Et mon métier ? demanda encore la jeune fille.

— Je m'en charge, répondit Marianne Grandin.

Tandis que sa fille disparaissait au tournant de la route, la mère s'empara du métier à dentelles et de sa *bancelle*. Puis, prenant subitement son parti, elle traversa le chemin, escalada la berge d'un fossé et entra dans le petit bois, pour y cacher provisoirement sous les feuilles ces pièces de conviction du délit.

Au moment où elle pénétrait dans le taillis, un grand bruit la fit tressaillir. C'était un craquement de branches rompues et de bois mort, qu'on foulait aux pieds. Mais, si prompte qu'eût été la fuite de celui qui s'était caché là sous les feuilles, Marianne eut le temps d'apercevoir et de reconnaître le jeune paysan qui traversait, avec la rapidité d'un fauve lancé par les chiens, une des clairières du bois.

— Tiens ! tiens ! fit la mère d'un air songeur.

En se baissant pour cacher le métier à dentelles, elle remarqua qu'à cet endroit l'herbe était complètement foulée. Les branches flexibles avaient perdu l'habitude de se relever ; et les broussailles mêmes avaient gardé l'empreinte du mystérieux visiteur, comme le duvet et la paille d'un nid prennent la forme de l'oiseau qui l'habite.

— Ce n'est donc pas la première fois ? se dit la mère d'un air rêveur.

Et elle pensa qu'elle avait beaucoup à surveiller.

Cependant Pierre continuait de courir à toutes jambes. Et, quoique le proverbe prétende que la peur est mauvaise conseillère, il arriva que, cette fois, elle eut pour le pauvre timide un heureux résultat

Dans sa fuite, Pierre passa en effet près de l'herbage où Claudine venait chercher les deux vaches, pour les ramener à la ferme. Il s'arrêta subitement et, profitant de cette bonne fortune, il se blottit derrière la haie d'épines qui entourait le clos de pommiers. De là, en écartant un peu les branches, il put encore voir la jeune fille sans être vu.

A cet instant Claudine ramassait dans l'herbe un marteau de bois, dont elle se servit pour ébranler la cheville de fer à laquelle était fixée la corde qui retenait l'une des vaches. Après avoir arraché le piquet, elle enroula l'extrémité de la corde autour de son poignet.

— Hue ! la *rouge !* fit-elle.

Elle alla de même délivrer la *grise*. Mais cette dernière abusa de la liberté qu'on lui donnait. Soit qu'elle sentît la piqûre des mouches, soit qu'il lui prît fantaisie de brouter quelques frais bourgeons, elle tendit brusquement la corde à laquelle elle était attachée.

— Allons ! allons ! disait Claudine en essayant de vaincre la résistance de la bête récalcitrante.

Malheureusement l'autre vache, se laissant gagner par le mauvais exemple, se mit à tirer opiniâtrément dans un sens opposé. La jeune fille était toute rouge, par suite des efforts qu'elle faisait. Les animaux s'entêtaient. Il y eut un moment où Claudine, se sentant trop faible, voulut lâcher l'une des cordes ; mais la maudite corde était enroulée autour de son poignet. Elle poussa un cri de douleur.

Un second cri lui répondit et Pierre, le visage ensanglanté par la haie d'épines, à travers laquelle il s'était frayé un chemin, entra dans l'herbage. Il allait se précipiter au secours de la jeune fille ; mais il recula bientôt, honteux, la rage au cœur. Un autre avait pris sa place !

— Ah ! merci, Monsieur ! dit Claudine à l'homme qui venait d'accourir à son aide.

C'était le cavalier qui avait quitté le père Grandin pour regagner, avant la nuit, l'auberge du *Grenadier de Champagne*. Pierre, qui l'aperçut, crut remarquer que le soldat portait son bonnet à la dragonne sur l'oreille, d'un air crâne.

— Sans vous, dit la jeune fille en montrant les vaches à l'étranger, elles m'auraient arraché les bras ! Car elles sont folles, ce soir !

— Je me charge de les rendre raisonnables ! dit le

soldat en tirant les cordes violemment, pour faire parade de sa force.

— Hé ! dit la jeune fille avec un certain effroi, vous allez les étrangler, les pauvres bêtes !

— Ne craignez rien : je vais seulement les mener tambour battant !

— Elles sont calmes maintenant; je les conduirai bien moi-même.

— Je ne le souffrirai pas ! reprit galamment le soldat; je les ramènerai jusque chez vous..

Pierre n'en entendit pas davantage. Il les vit s'éloigner en causant. Claudine était toute souriante ; le soldat paraissait heureux.

— Oh! vois-tu, Pierre, se dit le pauvre garçon en serrant les poings, tu ne seras jamais qu'un mouton! Tu te laisseras toujours tondre la laine sur le dos !

Il évita de passer dans le village, et il fit un long détour pour rentrer chez lui.

Et il se disait en marchant :

— Ah! si j'étais soldat?... Mais non!... ça n'aurait rien fait!... On n'a pas besoin d'aller à la guerre pour parler à une fille... Va ! mon pauvre Pierre, Claudine ne sera jamais à toi !

V

Deux anciens

La nuit commençait à étendre son ombre sur la campagne. Le vent chassait au ciel de grands nuages aux contours bizarres ; et, de temps à autre, la lune apparaissait au milieu de vapeurs irisées, brillante comme un miroir d'argent.

Entre ces alternatives d'ombre et de lumière, le cavalier, que nous avons vu accourir si à propos au secours de Claudine, marchait à grands pas sur la route qui conduisait au village.

Tout à coup, du fond d'un chemin creux, une forme humaine s'élança comme pour barrer le passage au piéton. Celui-ci porta vivement la main sous son manteau, comme pour y chercher une arme.

— Ce n'est pas la peine! dit une voix moqueuse. Vous n'avez affaire qu'à une femme !

— Une femme peut quelquefois être plus dangereuse que l'homme le plus mal intentionné! répliqua le soldat d'un ton amer en reconnaissant la servante de l'auberge.

— Rassure-toi, Jean, reprit la femme ; je viens ici en amie.

— Je m'en doute bien ! répondit ironiquement le soldat, car vous avez besoin de me ménager. Le rendez-vous que vous m'avez demandé pour ce soir le prouve bien.

Un éclair de haine brilla dans les yeux profonds de la servante. Mais elle était habile à dissimuler ; et sa voix ne trahit plus qu'une émotion dont il eût été difficile de déterminer le caractère.

— Jean, reprit-elle, écoute-moi !

— D'abord, interrompit le soldat, je te prierai de ne plus m'appeler Jean, ni surtout de mettre à la suite de ce nom un autre nom encore plus compromettant... Je te serai donc très reconnaissant de bien vouloir m'appeler désormais Barthélemy Luro. C'est sous ce nom que je suis attaché — de très loin il est vrai — à la direction des vivres de l'armée qui doit camper, cet été, à Vaussieux.

A ce moment, la servante se posa un doigt sur les lèvres pour commander le silence au soldat. Tous les deux prêtèrent l'oreille. On entendait un bruit de pas et le murmure de voix qui semblaient se rapprocher.

— Ce sont des paysans qui sortent de l'auberge pour rentrer chez eux, dit-elle d'une voix tremblante. S'ils me voyaient ici avec toi, je serais perdue !... Il faut pourtant que je te parle le plus vite possible.

— Moi aussi. Entrons dans le champ voisin. La haie nous protègera contre les regards.

— Si l'on ne nous voit pas, on pourra nous entendre, fit observer la servante.

Puis, après avoir réfléchi un instant :

— Une idée ! dit-elle.

Elle descendit dans le fossé, écarta les branches de la haie et sauta dans le champ voisin. Barthélemy Luro n'avait pas attendu qu'on l'appelât pour prendre le même chemin.

Devant eux s'étendait une vaste plaine, où le soc de la charrue avait soulevé des vagues de terre d'un brun sombre.

— Voilà, dit Félicité en montrant la plaine, un endroit où nous pourrons nous expliquer sans crainte d'être entendus.

— La place est en effet bien choisie, répondit Barthélemy Luro, mais la lune envoie tant de lumière par instants qu'on nous apercevra.

— C'est juste, fit la servante.

Elle indiqua de la main à son compagnon un point noir qui faisait tache au milieu de la plaine.

— Vois-tu ce chariot ? dit-elle ; c'est la voiture où se couche le berger pour garder les moutons, quand on laisse les troupeaux la nuit dans les champs. Le chariot est vide, puisqu'il n'y a pas de moutons à garder.

— Je comprends ! dit Barthélemy en souriant : ce sera notre salon de conversation.

— Il s'agit seulement d'y arriver sans être aperçus.

— Rien de plus facile. Ce gros nuage, qui va obscurcir la lune, nous donnera le temps de gagner le chariot.

Ils se turent tous les deux à l'approche des paysans, qui passaient en causant sur la route.

— Il paraît, dit l'un des paysans, que Mme Françoise a mis sa servante à la porte.

— Eh bien, fit un autre en riant, je connais quelqu'un qui ne va pas être content !

— Qui ça ?

— Dominique, parbleu !

— C'est déjà fait, ajouta une autre voix... Je l'ai entendu traiter sa maman d'une belle manière !... Ah ! dame ! il n'est pas hardi souvent... mais, quand il s'en mêle !...

Le parleur fut interrompu par les pas retentissants d'un homme qui s'approchait en courant.

— Vous ne savez pas, vous ne savez pas ? dit le nouveau venu avec l'importance d'un homme qui apporte une nouvelle à sensation.

— Quoi donc ? demandèrent avidement les autres paysans.

— La servante a quitté subitement l'auberge, sans réclamer le paiement de ses gages.

— Pas possible !

— Rien de plus vrai... Et ce n'est pas tout !

— Quoi encore ?

— Oh ! ça, c'est ce qu'il y a de plus beau !

— Parle donc, parle donc !

Mais le porteur de nouvelles mit autant de malice que d'amour-propre à faire attendre son auditoire. Plus ses camarades s'impatientaient, plus il jouissait à l'avance de l'effet qu'il allait produire.

Il ne se doutait guère qu'à deux pas de lui, derrière la haie, une femme attendait avec anxiété la fin de ses révélations.

— Eh bien, voilà, voilà ! dit enfin le paysan... Dominique a disparu aussi. Sa mère a eu beau supplier... verser des larmes... il s'est échappé des bras de Mme Françoise, qui voulait le retenir... Et il est parti comme un fou, en disant qu'il ne rentrerait pas avant d'avoir retrouvé Félicité.

— Et où est-il allé ?

— Du côté de la rivière.

— Diable !... Est-ce qu'il aurait l'idée de ?...

— Je ne sais... Il paraît qu'on lui aurait dit que Félicité voulait se jeter à l'eau !

— Ce serait dommage... Un beau brin de fille !

Et les paysans s'éloignèrent en se livrant à mille commentaires sur les événements de la soirée.

A cet instant, la lune était complètement obscurcie par un nuage.

— Partons ! dit brusquement la servante à son compagnon.

Ils s'élancèrent tous les deux dans la direction du chariot, sorte de boîte carrée, portée sur deux roues basses, et qui ressemblait assez aux gabions dans lesquels les chasseurs attendent, la nuit, le passage des canards et des oies sauvages.

Avant de s'asseoir à l'ombre de cette cabane mobile, Barthélemy Luro, en homme de précaution, frappa deux coups de poing vigoureux contre les planches qui résonnèrent comme une table d'harmonie.

— La cage est bien vide, dit-il ; nous pouvons nous expliquer sans crainte d'être entendus.

Et, après un instant de silence :

— Avoue, dit-il à la servante d'un ton ironique, que tu n'espérais pas me revoir sitôt ?... La dernière fois que nous nous sommes vus, j'étais enfermé dans un des cachots du Petit Châtelet... Tu dois te rappeler ce cachot, dont le soupirail était presque au niveau de la Seine ?... Tu vois cela d'ici, n'est-ce pas, Pauline... pardon, Mlle Félicité ?

Et, en appuyant méchamment sur chaque mot, de manière à l'enfoncer, comme un trait empoisonné, dans les souvenirs encore sanglants du passé, Barthélemy Luro remarquait avec joie les signes non équivoques de terreur que Félicité essayait en vain de dissimuler.

Il poursuivit :

— Lorsque tu as donné un coup de couteau à ta mère, qui voulait t'empêcher de jeter ton enfant dans la Seine, tu te croyais assurée de l'impunité ; tu comptais sur l'obscurité profonde d'une nuit sans étoiles et sur la solitude du lieu. Lorsque tu descendis au bord de l'eau, lorsque tu enfonças d'un coup de rame le pauvre petit qui surnageait, tu te croyais seule encore. Et ce ne fut pas sans effroi que tu t'entendis appeler tout à coup par une voix connue... J'étais là, à deux pas de toi, et j'avais tout vu !

— C'est bon, c'est bon ! dit Félicité avec impatience... Nous sommes pressés, et tout cela, c'est de l'histoire ancienne !

— J'ai poussé assez loin mes études, Mlle Félicité, reprit le bandit avec un méchant sourire, pour savoir que l'histoire ancienne est la préface de l'histoire moderne... Vous regretterez peut-être bientôt que je ne me sois pas arrêté plus longtemps à ces vieux souvenirs !...

La servante de l'auberge devint très pâle.

— Il me menace ! pensa-t-elle... Quels peuvent être ses projets ?

— Le premier moment de terreur passé ; continua Barthélemy Luro, tu fis cette réflexion fort juste qu'un condamné à mort, enfermé dans un des cachots du Petit Châtelet, en attendant son exécution en Place de Grève, n'était pas un témoin bien redoutable... Et tu partis, en te raillant du prisonnier, de ton ancien amant, de celui que tu avais trahi, dénoncé ! Car c'est toi qui m'as livré à la justice !

La servante baissa la tête sous le regard haineux du bandit. Elle se croyait perdue, se sentant à la merci d'un misérable qui ne paraissait songer qu'à se venger.

— Trahir un complice, continua Barthélemy Luro, c'est le plus odieux des crimes ; car les coquins les plus éhontés ont encore ce point d'honneur de se défendre entre eux devant les juges.

Félicité redressa tout à coup la tête et arrêta ses grands yeux noirs, tout pleins de larmes, sur son ancien amant.

— C'est vrai, dit-elle, j'en conviens : c'est infâme ce que j'ai fait là ! Mais j'avais perdu la tête. J'étais folle de jalousie. Je venais d'apprendre que tu m'avais trompée, que tu en aimais une autre. Et, dans un moment de colère, d'exaspération, pour me venger, je t'ai dénoncé !

Un ricanement amer accueillit cette confidence.

— Admettons, reprit Barthélemy Luro, que, par jalousie, tu m'aies dénoncé et fait condamner à mort... Mais, après ce premier mouvement, qui n'était pas le bon, au moins pour moi, comment n'as-tu pas songé à me sauver, à me faciliter, par exemple, une évasion ?... Au lieu de cela, tu t'enfuis, tu quittes Paris, sans attendre même le jour de mon exécution. Tu me croyais, sans doute, mort en Place de Grève et tu t'imaginais être bel et bien débarrassée de moi... Mais tu te trompais... Le hasard a eu plus de pitié que toi... Tandis que tu prenais la fuite, un incendie se déclarait la nuit dans la partie du Châtelet où j'étais renfermé... On dut faire sortir les prisonniers dans la cour, et je sus profiter du premier moment de désordre et de confusion pour m'échapper. . Et voilà ! Quant à ton histoire, je peux te dispenser de la raconter... Car le père Grandin m'a mis au courant de la situation... Il paraît que tu as pris goût au travail, que tu t'habitues à la vie régulière, que tu fais des économies. On m'a dit aussi que tu as réussi à te faire aimer du fils de Mme Françoise, et que, de servante, tu deviendras très probablement maîtresse au logis... Mes compliments !... La vertu est toujours récompensée !

Tout cela fut débité d'un ton tellement persiffleur que Félicité trembla, comme à l'approche d'un danger mal défini, mais redoutable.

— Tu n'as oublié qu'une chose, lui dit-elle en pâlissant, c'est de m'apprendre le motif de ton voyage à Vaussieux, dans ce coin perdu de la Basse-Normandie... Est-ce que tu avais su que je demeurais au *Grenadier de Champagne* ?

— Non, je veux bien te rassurer sur ce point... Tu es bien oubliée, bien cachée ici... C'est le hasard seul qui m'a conduit à Vaussieux. J'avais appris qu'on devait y réunir, sous le commandement du maréchal de Broglie, un camp de 30,000 hommes. Or, tu n'ignores pas que rien n'est plus facile à un garçon d'esprit, suspect à la maréchaussée, que de passer inaperçu au milieu de la foule de valets, domestiques, vivandiers et charretiers, qui suivent les grands rassemblements de soldats. C'est là qu'il peut y exercer impunément toutes sortes de petites industries qui permettent, sinon de faire fortune, au moins de vivre agréablement. Je suis donc arrivé ici, avant les troupes, pour prendre connaissance du pays. Mon premier projet était de m'aboucher avec les boulangers de la manutention, pour leur acheter, à bas prix, de la farine tamisée. C'est un genre de commerce qui rapporte assez, mais qui expose le commerçant à être mal vu du Prévôt de l'armée. S'il tombe entre les mains de ce personnage, le négociant en question est inévitablement envoyé aux galères, ou pendu !... Cette perspective me souriait peu... C'est à ce moment que j'ai eu la douce surprise de te retrouver au *Grenadier de Champagne*. Immédiatement, ta vue a modifié mes premières résolutions.

La servante, mortellement inquiète, était devenue très pâle.

— L'aveu que je te fais n'a rien qui doive te déplaire, continua Barthélemy Luro. En te revoyant si fraîche, si jolie, rajeunie par une vie d'ordre et de travail, ma foi ! j'ai été remué ! Oui, Dieu me pardonne ! le souvenir de notre première rencontre m'a fait regretter un bonheur qui n'est plus... Et j'ai pensé de nouveau à associer ma vie à la tienne !...

— Je croyais que tu avais renoncé à disposer de moi, sans mon consentement ? demanda Félicité.

— Rassure-toi, ma chérie ! fit l'escroc. J'ai une deuxième fois changé d'idée.

— Et, cette fois ?

— Cette fois, ma combinaison te permettra de rester libre.

Félicité serra les mains de son ancien amant ; mais elle les trouva froides et inertes.

— Ces remerciements ne me sont pas dûs, reprit Barthélemy Luro avec un méchant sourire. Il faut les adres-

ser au père Grandin qui m'a ouvert, avec ses renseignements, de nouvelles perspectives. Grâce à lui, je me vois assuré de faire fortune, sans courir trop de risques avec les archers du Prévôt.

— Tant mieux ! s'écria Félicité en reprenant courage. Ce n'est pas moi qui m'opposerai à ton bonheur !

— J'espère même que tu y contribueras.

— Comment ?

— Je vais te l'expliquer... Tantôt, dans l'auberge, assailli de questions qu'on me posait sur les motifs de mon arrivée à Vaussieux, jai dit aux paysans, pour ne pas m'exposer à leurs soupçons, que je venais dans leur pays en qualité de commis des vivres, attaché à l'armée. C'était un mensonge. Eh bien, depuis ma conversation avec le vieux fermier, ce mensonge est en train de devenir une vérité. Lorsque le camp sera établi à Vaussieux, il y aura là de gros bénéfices pour ceux qui s'occuperont de fournir de la paille et des fourrages aux troupes... Malheureusement, pour commencer mes achats, il ne me manque qu'une chose : les premiers fonds. J'aurais été longtemps dans l'embarras, si je n'avais eu tout à coup l'heureuse inspiration de m'adresser à toi.

— A moi ? s'écria Félicité en pâlissant... As-tu perdu la raison ? Je ne suis qu'une pauvre servante d'auberge, à vingt-cinq livres de gages par an. Est-ce avec cela que tu pourrais commencer un pareil commerce ?

— Non. Aussi ai-je l'intention de te demander d'abord quatre cents livres.

— Quatre cents livres !· répéta la servante en s'efforçant de sourire. C'est une mauvaise plaisanterie, n'est-ce pas ?

— Rien de plus sérieux, reprit le bandit d'un ton sec.

Et, comme Félicité avait fait un pas pour s'éloigner, il la ramena si rudement qu'elle ne put retenir un cri de douleur.

— Tu voulais donc me quitter ? lui dit-il brutalement.

— Pour te donner le temps de revenir à la raison, répondit Félicité ; car il faut être insensé pour me demander une pareille somme ! Où la trouverai-je ?

— Cela ne me regarde pas... Il me la faut ! voilà tout.

— Avoue plutôt que tu veux me perdre, et que tu n'es venu ici que pour me persécuter ?

— Du tout, puisque je tiens à t'associer à une bonne affaire. D'ailleurs, si tu n'acceptes pas mon marché, je reviens à mon premier projet ; en d'autres termes, je me fais vivandier et je t'emmène avec moi à la suite de l'armée.

— Ainsi, tu m'obligerais à quitter le pays, à partager de nouveau ta vie errante et criminelle ?

— Evidemment ; à moins que tu ne préfères verser demain matin entre mes mains, avant mon départ de l'auberge, la première mise de fonds que je crois nécessaire pour commencer mon honnête commerce ?

— Quatre cents livres ?

— Quatre cents livres !

— Impossible ! dit la servante en pleurant de rage.

— Je te croyais plus de ressources que cela dans l'esprit... A ta place, il y a longtemps que j'aurais pris mon parti... et autre chose !

— Quoi ! tu me conseillerais ?...

— De faire un emprunt à Mme Françoise, comme j'en ai fait pour toi, autrefois, à tant de gens !

— Mais, c'est renoncer à toutes mes espérances ! Tout se découvrira... Dominique me méprisera... Il sera le premier à me maudire, à me chasser, peut-être à me livrer à la justice. Quel sera mon refuge ?

— Mes bras, qui te resteront toujours ouverts ! dit le bandit, avec un geste d'une ironie cynique.

Devant cette exploitation indigne, un changement subit se fit dans l'attitude de la servante. Elle avait d'abord supplié son complice, sans trop d'espoir. Mais, quand elle vit qu'elle était décidément la victime d'une odieuse persécution, quand elle comprit qu'on se jouait d'elle et qu'on lui extorquerait jusqu'à son dernier sou, en la menaçant de révéler les crimes de son passé, elle retrouva tout à coup l'énergie de sa nature corrompue et violente.

Timide et suppliante tout à l'heure, elle releva la tête et, de la parole et du regard, elle menaça à son tour le coupeur de bourses.

— Ah ! scélérat ! s'écria-t-elle avec un torrent d'injures, j'aurais dû te deviner plus tôt !

Mais les outrages et les menaces produisirent, sur cette nature de coquin, le même effet qu'une pluie de balles sur le cuir impénétrable de certains fauves. Cela glissait sans le blesser. Et ce fut en riant qu'il se baissa pour ramasser son manteau.

Dans le mouvement que fit Barthélemy Luro en se courbant, une de ses poches entr'ouvertes laissa dépasser la crosse d'un pistolet. La servante avança vivement la main et s'empara de l'arme qui semblait s'offrir à elle.

— A mon tour ! s'écria-t-elle avec un ricanement de triomphe.

Elle recula de deux pas en faisant craquer le ressort de la batterie.

La lune, qui venait de sortir d'un nuage, éclaira vivement les traits résolus de Félicité.

— Pas de bêtises ! dit Barthélemy Luro en essayant de plaisanter.

Mais l'inflexion tremblante de sa voix donnait un significatif démenti à l'air d'assurance qu'il voulait prendre. Quand il se vit mettre en joue, le regard étincelant, qui arrivait à lui en suivant la ligne bleue de l'acier, arrêta subitement sur ses lèvres le sourire qu'il avait ébauché.

— C'est donc sérieux ? balbutia-t-il. Tu as résolu de me tuer ?

— Oui, répondit Félicité avec un accent farouche.

Elle était redevenue la Pauline des mauvais jours.

— Je sais bien qu'un assassinat ne te coûte pas, dit Barthélemy Luro en feignant l'audace d'un homme qui brave le danger... Mais à quoi cela te mènerait-il ? A être pendue à ma place !

— Je laisserai tomber le pistolet à côté de ton cadavre. Et l'on croira à un suicide.

— N'espère pas cela !... Avant de venir à notre rendez-vous, comme je te savais capable de tout, j'avais pris mes précautions. En un mot, après ma mort, si tu avais la sottise de me tuer, on trouverait, entre les mains d'une personne sûre, un écrit dans lequel je raconte ce qui s'est passé sous mes yeux au bord de la Seine.

— Imagines-tu qu'on tiendrait compte de ta déposition écrite ?

— Evidemment non. Aussi me suis-je assuré d'un témoignage qui produira sur l'esprit des juges un effet irrésistible... Je n'étais pas seul dans mon cachot, au moment où tu as jeté ton enfant dans la rivière. Le geôlier, qui m'apportait des vivres, a tout vu comme moi. Et il te reconnaîtra !

La servante poussa un cri de rage.

Barthélemy Luro la regardait d'un air moqueur.

— Je devrais bien, lui dit-il, me venger un peu de la frayeur que tu m'as faite ! Car — il faut bien l'avouer — j'ai eu la sottise, un instant, de me laisser intimider, au lieu de réfléchir à la puérilité de tes menaces. Tu voulais me tuer et, grâce à cette séparation... un peu trop brutale, tu espérais jouer à ton aise le rôle de jeune personne vertueuse, triompher des résistances de Mme Françoise, empêcher les projets de mariage du père Grandin et épouser triomphalement M. Dominique ! C'était bien là ton plan ?

Atterrée, Félicité baissait la tête. Son passé lui semblait creuser à ses pieds un abîme, où elle ne pouvait pousser son ennemi sans s'y précipiter avec lui. Elle se voyait enchaînée pour la vie au misérable, qui tenait son repos et son honneur entre ses mains.

— Autant en finir tout de suite ! murmura-t-elle d'un air sombre.

Par un mouvement rapide, elle appuya sur son front le canon du pistolet.

— Pas de sottises ! s'écria le coupeur de bourses en lui arrêtant le bras.

Et il lui arracha l'arme de la main.

— Je n'abuserai pas de ma victoire, dit le coquin en enfonçant vivement le pistolet dans sa poche. Je veux bien même oublier ce que tu as eu la pensée de faire. Ce n'était pas gentil cependant ! Mais il faut savoir se pardonner quelque chose. Voyons, Félicité, consens-tu à signer avec moi un traité de paix ?

La servante demeurait immobile, muette, accablée sous le poids de son désespoir.

— Finissons-en ! lui dit brutalement Barthélemy Luro. Es-tu toujours décidée à épouser Dominique ?

Félicité jeta sur son ancien amant un regard plein de défiance.

— Tu peux avouer cela sans crainte. Je ne t'en veux pas ; car, sur ce point, les événements ont modifié mes idées... Entre nous, maintenant, il n'y aurait plus de possible qu'un mariage de raison. Or, tu n'as pas le sou, moi non plus. Il faut donc que nous cherchions fortune chacun de notre côté. Tu es déjà sur le point de faire un mariage superbe. Eh bien, si tu as Dominique, moi, j'aurai peut-être Claudine !

— La fille du père Grandin ? s'écria Félicité.

— Oui, c'est une très jolie fille, dont — je puis te dire cela maintenant sans t'offenser — je deviendrais volontiers amoureux. Il n'y a pas deux heures que j'ai eu l'occasion de lui rendre un service. Elle a été très aimable, et je ne suis pas sans espoir. Quant au père, il ne s'agit, pour le gagner, que d'avoir beaucoup d'argent.

— Et c'est ce qui n'est pas facile à trouver, interrompit Félicité.

— Comme le premier pas, il n'y a que le premier millier de livres qui coûte, fit sentencieusement Barthélemy Luro. Et, sur cette base de ma fortune future, ne m'as-tu pas déjà promis quatre cents livres ?

Le front de la servante se rembrunit, et un éclair de haine traversa ses yeux.

— Tu ne veux peut-être pas prêter sans garanties ? fit Barthélemy Luro d'un ton menaçant. Tu exigerais peut-être de moi l'engagement de ne plus troubler ta vie ? Mais à quoi bon ? Notre situation réciproque n'est-elle pas la meilleure des promesses ? Puisque, d'un jour à l'autre, tu peux me livrer à la justice, je ne tenterais rien contre toi sans me nuire à moi-même. De même, en voulant me trahir, ne t'ai-je pas démontré que tu te perdrais toi-même ? Nous ne pouvons donc nous associer que pour nous faire du bien.

La servante réfléchit quelques instants ; puis, prenant subitement son parti :

— C'est juste ! dit-elle. Demain matin, tu auras tes quatre cents livres !

Et ils se séparèrent.

VI

Une Sirène

Occupé à servir les habitués de l'auberge, qui buvaient dans le clos de pommiers, Dominique n'avait pas assisté à la scène violente qui avait eu lieu entre sa mère et la servante. Vers la fin de la journée seulement, un incident lui donna l'éveil. En passant auprès de Félicité, il crut entendre des sanglots étouffés

— Vous pleurez, Félicité ! fit-il d'une voix émue. Que vous est-il arrivé ?

— Peu de chose !... balbutia la servante. Ce n'est rien... de la vaisselle brisée... Une querelle avec votre mère !...

Elle ne voulut pas en dire davantage et, s'essuyant les yeux avec le revers de son tablier, elle disparut. Dominique s'élança sur ses pas ; mais elle lui défendit de la suivre.

— Laissez-moi ! lui dit-elle. J'ai besoin d'être seule !

En même temps, elle monta rapidement les marches de l'escalier qui conduisait à la mansarde qu'elle occupait sous le toit.

— Oh ! murmura le jeune homme avec une sourde colère, je saurai bien ce qui s'est passé !

Et il se mit à la recherche de sa mère.

C'est ce que demandait la rusée servante. Depuis sa rencontre avec le cavalier, elle ne pensait plus qu'à trouver un prétexte pour s'absenter, afin d'avoir une entrevue secrète avec l'homme qui lui avait causé une si vive terreur. Mais comment quitter l'auberge sans éveiller les soupçons ? La situation d'ailleurs était si désespérée qu'il devenait urgent de mettre les sentiments de Dominique à l'épreuve. Qu'est-ce qui l'emporterait enfin de l'amour du fils ou de l'antipathie de la mère ? Elle voulait le savoir.

Félicité avait compris que cette journée serait décisive. Après mûre réflexion, elle prit une résolution aussi rapide qu'énergique. Outre de rares dispositions pour l'intrigue, elle avait l'audace qu'il faut pour mener intrépidement une combinaison jusqu'à son dénoûment.

La petite scène de larmes, qu'elle venait de jouer en passant auprès de Dominique, n'était que le commence-

ment de la comédie qu'elle avait imaginée. Sachant bien que le jeune homme, dans l'esprit duquel elle avait semé l'inquiétude, ne tarderait pas à la suivre, elle monta à sa mansarde, où elle se hâta d'ouvrir l'armoire qui renfermait ses robes, son linge et tous ses objets de toilette. Cela fait, elle jeta tout pêle-mêle sur son lit, comme dans la précipitation d'un départ.

— Il ne vient pas encore ! se dit-elle avec des signes d'impatience.

Elle eut soin de laisser sa porte entre-bâillée. Alors, lentement, tout en observant à la dérobée le palier de l'escalier, elle étendit à terre une large serviette, sur laquelle elle empila son linge.

A cet instant, un pas rapide résonna sur les marches en bois de l'escalier. Tout en pliant une robe, la servante s'essuyait de temps en temps les yeux.

— Félicité, s'écria Dominique en poussant violemment la porte, que faites-vous là ?

La jeune fille ne répondit pas. Elle se cacha la tête dans les mains et pleura.

— Ah ! reprit Dominique en jetant un regard triste sur le paquet commencé, vous aviez donc résolu de quitter la maison ?

— Je ne puis y rester une minute de plus ! dit la servante.

Et, comme si les larmes eussent étouffé sa voix, elle s'interrompit, haletante, le sein agité.

— J'ai vu ma mère, dit Dominique, et je vous jure que le mal n'est pas aussi grand que vous le croyez... Voyons, Félicité, ne pleurez plus !

Le jeune homme essaya d'écarter les mains qu'elle tenait étroitement serrées contre son visage. L'habile comédienne opposa une douce résistance. Puis, cédant tout à coup, elle abandonna ses mains à Dominique, laissant ainsi à découvert son visage baigné de larmes. Elle était alors d'une beauté irrésistible ; ses yeux, habituellement d'un noir étincelant, brillaient d'un éclat velouté, comme un rayon de soleil qui traverse la pluie.

— Ah ! s'écria Dominique ébloui et attendri, je ne saurais vous voir souffrir ainsi ! Non, cela me fait trop de mal !

— En ce cas, reprit la perfide créature, résignez-vous à me laisser partir. Car, si je dois rester ici, vous n'aurez que trop souvent l'occasion de me voir malheureuse !... Mme Françoise me déteste !

— Vous vous trompez, Félicité. Ma mère a été la première à reconnaître qu'elle vous avait traitée trop durement...

— Il est bien tard pour se repentir des injures dont elle m'a accablée devant les habitués de l'auberge !...

Vous n'étiez pas là vous, Dominique, et vous ne savez pas quels outrages j'ai dû subir !... Quand j'y songe, le rouge de la honte me monte au visage !... Si vous aviez vu comme on me regardait après cela !... Ce n'était pas de la pitié, c'était du mépris !... Non, non ! je ne peux pas rester ici !

Et, portant la main à son cœur, elle se laissa tomber sur une chaise.

— Félicité, Félicité ! dit le jeune homme d'un ton suppliant, ne nous abandonnez pas !... Si vous avez quelquefois du chagrin, ne serai-je pas là pour vous consoler ?

— C'est justement ce qu'il ne faut pas ! reprit l'intrigante entre deux hoquets. Si votre mère vous voyait prendre mon parti, ce serait une brouille entre vous deux... Et ce n'est pas moi qui consentirai jamais à séparer une mère de son fils... Oh ! non. J'aime mieux vous quitter, j'aime mieux être malheureuse !

— Écoutez moi ! reprit Dominique... Ma mère a pu vous rudoyer dans un moment de colère, mais elle est bonne au fond. Elle n'a pas de haine contre vous.

La servante se leva en joignant les mains.

— Mon Dieu, s'écria-t-elle avec des larmes dans la voix, vous qui lisez dans les cœurs, vous savez bien que j'étais décidée à fuir, plutôt que d'être un sujet de trouble dans cette maison !

Puis, brusquement, sans transition, s'adressant directement au jeune homme, qui l'écoutait :

— Dominique, s'écria-t-elle, pourquoi êtes-vous entré ici ? Pourquoi êtes-vous venu me surprendre ? Je serais partie sans vous voir, sans vous dire tout ce que je sais.

— Grand Dieu ! interrompit le jeune homme, qu'allez-vous m'apprendre ?

Ses mains tremblaient, et son visage était devenu très pâle.

— Je ne parlerai, reprit la servante, que si vous me promettez de ne pas garder de rancune contre votre mère. Il faut lui pardonner la haine qu'elle a contre moi.

— Vous croyez donc qu'elle vous hait ?

— J'en suis sûre. En passant près du cellier, j'ai entendu, par hasard, ce qu'elle disait au père Grandin.

— Il s'agissait de vous ?

— De nous deux. Mme Françoise trouve que je suis un danger pour vous.

— Quelle indignité ! s'écria le jeune homme.

— Ne parlez pas ainsi de votre mère, reprit la perfide servante. Mme Françoise n'est pas coupable parce qu'elle me juge mal. C'est à vous, qui me connaissez bien, de me rendre justice. Vous ai-je jamais dit que je vous aimais ?

La jolie fille accompagna cette dernière question d'un regard si ardent que Dominique ne put s'empêcher de s'écrier :

— Oh ! non, malheureusement. Mais c'est à moi de vous le dire !

— Rappelez-vous, continua Félicité en baissant les yeux, que nous n'avons pas le droit de nous aimer sans la permission de votre mère. Il est vrai, ajouta-t-elle avec un sourire triste, que nous aurions pu attendre longtemps son autorisation. Car Mme Françoise a résolu de vous marier, au plus vite, avec une fille de son choix. Et vous auriez tort de ne pas accepter ; car votre mère a bien choisi. Il s'agit d'une charmante fille, la petite Claudine, qu'on appelle quelquefois la vierge aux pervenches.

— Vous avez bien entendu ?

— Parfaitement. La demande de Claudine a été faite au père Grandin.

— Il me semble que ma mère aurait bien pu me consulter !

— C'est ce qu'elle fera, dès que je ne serai plus là ! Car Mme Françoise a eu grand soin de prévenir le père Grandin de mon prochain renvoi... Tout était calculé d'avance. La vaisselle brisée n'a été qu'un prétexte... On s'en est servi pour me mettre immédiatement à la porte.

— C'est affreux ce que vous m'apprenez-là ! dit Dominique. Oh ! ma mère, ma mère, que vous m'avez fait de mal !

Debout au milieu de la mansarde, les bras pendants, l'air désespéré, le pauvre garçon courbait la tête. C'était une bonne, mais faible nature, qui manquait du ressort qu'il faut pour résister aux orages de la vie. La rusée servante l'avait depuis longtemps jugé. Elle comprit que le moment était décisif et que, pour lui donner la force de lutter contre les volontés de sa mère, elle devait le conduire jusqu'aux dernières limites du désespoir.

Sans ajouter un mot de plus, elle alla plusieurs fois, en exagérant le bruit de ses pas, de son lit au paquet de hardes qu'elle avait commencé. Elle apporta ainsi plusieurs objets de toilette, tout en jetant à la dérobée des regards du côté de Dominique, qui demeurait immobile et pâle, comme une statue, au milieu de la chambre.

Elle prit deux des coins de la serviette, qui servait d'enveloppe, pour faire un premier nœud. Puis, comme si elle eût manqué de force, elle appela le jeune homme à son aide.

— Vous ne me refuserez pas ? lui demanda-t-elle.

Arraché subitement à ses sombres réflexions, Domi-

nique aperçut la servante qui essayait de fermer son paquet.

— Pour ce service-là, dit le jeune homme, ne comptez pas sur moi !

— En ce cas, je le terminerai seule !

A ces mots, avec un sourd gémissement, comme si elle eût fait un grand effort, Félicité rapprocha, pour les nouer, les deux extrémités de la serviette.

Quand les nœuds furent achevés, elle se releva, en soutenant le paquet d'une main.

— Laissez cela ! s'écria Dominique en lui arrachant le paquet, qu'il jeta sur le lit. Pourquoi partiriez-vous ?

— Pour votre repos.

— Dites : pour mon malheur !

— Non ; car vous, du moins, vous aurez votre mère pour vous consoler.

— Ne me parlez pas de ma mère ! fit Dominique d'un air sombre.

— Vous auriez tort de lui en vouloir, reprit Félicité avec une compassion hypocrite. Elle a cru, en me chassant de sa maison, travailler à votre bonheur.

— En vous chassant !... Ah ! ne répétez pas ce mot ; car je la maudirais !

— Vous voyez bien qu'il faut que je parte, Dominique !... Vous parlez déjà comme un mauvais fils. Et je ne dois pas vous exposer à choisir entre moi et votre mère.

— Il ne s'agit pas de cela ! dit le jeune homme, avec une résolution que Félicité ne lui avait jamais connue. Il s'agit de voir ma mère et de lui demander, au besoin d'exiger votre pardon !

— Inutile ! fit la servante : aujourd'hui elle me pardonnera pour éviter une querelle, demain elle me mettra à la porte en m'injuriant... Allons, allons ! ne soyez pas déraisonnable, et laissez-moi partir.

Et, écartant doucement le jeune homme, elle fit un pas comme pour aller reprendre son paquet. Dominique l'arrêta et lui saisit les mains, qu'il couvrit de baisers.

— Restez ! lui dit-il avec passion, restez !

— Impossible !

— Vous ne m'aimez donc pas ?

A cette question, la jolie fille baissa les yeux en rougissant.

— Epargnez-moi ! dit-elle en se débattant. J'ai besoin de toute ma force, et mes larmes s'échappent malgré moi !... Ne soyez pas moins courageux que moi et examinons froidement la situation... Ce n'est pas à moi d'implorer Mme Françoise. Elle serait la première à me mépriser, et elle aurait raison... D'ailleurs, la question

n'est plus entre votre mère et moi ; elle est entre moi et Claudine...

— Ne me rappelez pas cette fille-là, interrompit Dominique avec irritation ; vous me la feriez détester !

— Il faut bien cependant que je vous en parle, puisqu'elle est la cause, peut-être la seule cause de mon renvoi.

— Je ne souffrirai pas que vous partiez ! s'écria Dominique avec emportement.

— Dans votre intérêt, au contraire, il est bon que je parte, et tout de suite. Sans cela, nous perdrions la seule chance qui me reste de revenir... Ce n'est plus à moi d'avoir une explication avec Mme Françoise. Ecoutez-moi bien, Dominique... Quand j'aurai quitté la maison, allez trouver votre mère, ouvrez-lui votre cœur... Dites-lui franchement ce que vous pensez de Claudine... Après, si vous pensez qu'elle entende mon nom sans trop de colère, eh bien, vous viendrez m'avertir dans la maison où je vais me réfugier... Quoi ! vous pleurez, Dominique ?... Espérez plutôt !... C'est l'espoir qui me donne la force de vous parler... Allons, adieu !

Elle retira doucement ses mains, que le jeune homme tenait encore serrées dans les siennes, et fit quelques pas vers la porte.

— C'est donc vrai ? vous partez ? demanda Dominique d'une voix à peine distincte. Où vous retrouverai-je ?

— Au bas de la côte, au moulin du bonhomme Gervaise... Je vous y attendrai ce soir, toute la nuit s'il le faut !... Si votre mère refuse de me revoir, eh bien, je compte sur vous pour m'apporter ce paquet... De loin, en vous voyant venir ainsi, je saurai déjà si les nouvelles sont bonnes... ou mauvaises.

Le jeune homme pleurait à chaudes larmes. La servante restait silencieuse.

— Après tout ! reprit-elle subitement, les yeux hagards, fixes, comme si elle se fût parlé à elle-même sous l'impression d'un rêve affreux ou d'une pensée sinistre, après tout, pourquoi ce paquet ?... Si Mme Françoise me condamne, à quoi bon ces objets de toilette ?... Je n'en aurais plus besoin !... Ce sera fini !

— Félicité ! Félicité ! s'écria Dominique, qui était devenu plus pâle qu'un mort.

Et il poussait la jeune fille comme on pousse une personne qu'on veut arracher à un cauchemar.

— Quoi ? qu'y a-t-il donc ? fit l'habile comédienne, comme si elle se fût réveillée après l'anxiété d'une crise de somnambulisme... Qu'ai-je donc voulu dire ?

— Des choses affreuses ! balbutia Dominique épouvanté.

— Rassurez-vous ! reprit Félicité. J'ai eu comme une sorte d'étourdissement... Je ne savais ce que je disais !

Puis, tout à coup, après une minute de silence :

— Tenez ! reprit-elle, en réfléchissant bien : ce qu'il y aurait de mieux à faire, si les nouvelles étaient mauvaises, ce serait de ne pas me les apporter... Dans ce cas-là, j'aimerais mieux ne pas vous revoir... Allons, Dominique, du courage ! Et faisons-nous nos adieux !

Et la perfide sirène tomba, tout en larmes, entre les bras du jeune homme.

Puis, laissant Dominique sous l'impression ardente du premier baiser qui lui eût été accordé, elle s'en détacha et sortit précipitamment de la mansarde.

— Il viendra ! se dit la redoutable fille d'un air triomphant, quand elle eut franchi le seuil de l'auberge.

Et elle s'élança sur la route pour aller au rendez-vous qu'elle avait donné au cavalier.

VII

Mère et fils

On se rappelle qu'avant de monter à la mansarde de la servante, Dominique, après avoir rencontré Félicité tout en larmes, s'était mis à la recherche de sa mère pour lui demander l'explication de ce qui s'était passé. Le jeune homme trouva Mme Françoise dans la grande salle de l'auberge, où elle rangeait les verres et bouteilles abandonnés sur les tables. Malgré l'heure avancée, quelques buveurs attardés devisaient, tandis que le caporal Graindorge, la tête appuyée sur ses bras qui lui servaient d'oreiller, faisait à leurs paroles une sorte d'accompagnement avec la base sonore de ses ronflements.

— Me direz-vous ce qui vient de se passer ? demanda Dominique d'un ton décidé... Félicité pleure à chaudes larmes !

— Ah ! elle pleure ? fit Mme Françoise d'un air indifférent.

Elle continuait de ranger les verres ; mais la manière violente dont elle les choquait les uns contre les autres trahissait l'effort qu'elle faisait pour paraître calme.

— Ah ! elle pleure ! répéta-t-elle, sans lever les yeux sur son fils ; cela me prouve qu'elle a le cœur moins sec que je ne le croyais !... Mieux vaut tard que jamais... Il est toujours bon de se repentir de sa faute.

— Enfin, ma mère, s'écria Dominique avec impatience, qu'avez-vous à lui reprocher ?

— Tu ne le sais pas encore? Cela a fait pourtant assez de bruit !

— Elle a brisé quelque chose ?

— Oui, quelque chose comme une douzaine d'assiettes et autant de verres !

— Le cas n'est pas pendable ! fit Dominique d'un ton aigre.

L'attitude révoltée de son fils, habituellement si soumis, causa à Mme Françoise une émotion pénible. Dans son trouble, elle laissa échapper un verre qui se brisa.

Ce bruit réveilla le caporal ; et le soldat allongea les membres, comme quelqu'un qui bâille en étendant les bras.

— Bravo ! fit Dominique en frappant ironiquement dans ses mains, je suis enchanté de ce qui arrive ! Ça t'apprendra à ne pas savoir pardonner une maladresse aux autres !

Confuse, Mme Françoise se baissa pour ramasser les débris. Debout et ricanant, Dominique la regardait faire.

— Cré mille sabretaches ! s'écria tout à coup le caporal, qui venait de se lever, est-ce ainsi qu'on se conduit avec sa mère ?... Allons, ramasse-moi ça, ou nom de...

Le blasphème s'arrêta à regret dans la moustache hérissée du soldat.

— Pardon, Mme Françoise, dit-il en cherchant à s'excuser, c'est ce nom de... de caserne qui me revient toujours malgré moi !... Je sais pourtant ce qu'on doit aux dames... Je m'observe devant elles...

Et, s'interrompant, pour s'adresser à Dominique :

— Pourquoi diable aussi, nom de... d'animal ! lui dit-il en le saisissant au collet, pourquoi te permets-tu de parler comme cela à ta mère, à Mme Françoise, la veuve de mon vieux camarade, du grenadier Thomas !... Allons, ramasse-moi ça !

Et, de sa main de fer, le grognard ploya le jeune homme en deux et l'obligea à ramasser les débris du verre.

— A la bonne heure ! dit-il en voyant qu'on lui obéissait.

— Ne le rudoyez pas, Graindorge, dit Mme Françoise au caporal; car s'il a été trop vif, j'ai eu aussi des torts.

— Voilà bien les mamans ! dit le caporal en haussant les épaules. Voilà bien comment elles nous gâtent ces gaillards-là ! Cré mille sabretaches ! on a tort, ou on a raison... Mais, quand on commande, Mme Françoise, on a toujours raison !... Ça n'empêche pas les sentiments, nom d'un tonnerre ! Oh ! non. Car, du temps de votre défunt, du brave Thomas, nous avions un capitaine qui était un père pour nous, voyez-vous !... Eh bien, nom de... ! pardon: sacrebleu ! ça ne l'empêchait pas de nous f..... à la salle de police !... Après tout, chacun a sa manière... Et puis, ça ne me regarde pas... Faites vos petites affaires... Allons, toi, une, deux, en avant ! et embrasse ta maman !

Là-dessus le caporal poussa Dominique dans les bras de sa mère et s'éloigna, par discrétion, en bourrant sa pipe.

On dit qu'il n'y a que le premier pas qui coûte. Lorsque le fils et la mère se trouvèrent dans les bras l'un de l'autre, cette étreinte obligatoire se termina par une réconciliation volontaire. En embrassant sa mère, qu'il aimait et dont il se savait aimé, Dominique se repentit de son impertinente entrée en matière. Mme Françoise, de son côté, consentit à oublier qu'on lui avait manqué de respect.

Ce fut elle qui, la première, fit amende honorable.

— Si je ne t'ai pas averti de ce qui s'est passé entre moi et Félicité, dit-elle avec franchise, c'est que je n'ai pas tardé à reconnaître que j'avais eu des torts. Et c'est chose qu'on n'aime pas à avouer, surtout lorsqu'on vous interroge comme tu viens de le faire. J'ai été trop vive, j'en conviens ; je n'aurais pas dû la renvoyer tout de suite.

— Vous l'avez donc chassée définitivement ? demanda Dominique en pâlissant... Ah ! ma mère, vous ne commettrez pas cette injustice de la renvoyer pour un simple maladresse ?

— Le dommage est grand ! fit observer Mme Françoise avec embarras.

— S'il n'y a que cela qui vous empêche de lui pardonner, reprit Dominique avec vivacité, je m'engage à payer, sur mes économies, le prix des objets qu'elle a brisés.

Mme Françoise sourit avec tristesse.

— Je sais que tu as bon cœur, dit-elle, trop bon cœur peut-être !

Et, en appuyant sur ces mots, elle jeta sur son fils un de ces regards pénétrants, comme en trouvent les mères qui cherchent à mesurer la profondeur de l'abîme où leur enfant peut tomber.

Le jeune homme détourna la tête, pour éviter ce regard, qui le gênait ; car il se sentait rougir.

— Ainsi vous lui pardonnez ? demanda-t-il à sa mère qui fléchissait... Je puis le lui dire ?

Et, sans attendre la réponse, il partit précipitamment pour monter à la mansarde, où se passa la scène que nous avons racontée.

Mme Françoise était tombée anéantie sur un banc.

— Comme il l'aime ! murmura-t-elle.

Et, s'appuyant la tête dans les mains, la mère se prit à réfléchir.

— Il l'aime, pensait-elle, et je la crains... Cependant qui de nous deux a raison ?... Cette fille est pauvre, il est vrai ; j'ai commencé aussi par la pauvreté, et mon

mari a été heureux... Peut-être cette fille est-elle honnête ?... Eh bien, non ! Je n'en crois rien !... Je n'ai aucune preuve contre elle, mais mon instinct ne m'égare pas... Je suis sûre qu'il y a un malheur qui menace mon fils... Car il l'aime, et son cœur sera brisé!... Hélas! s'il n'est que malheureux !... Oh ! mon Dieu, que faire?...

Et la pauvre femme ne put retenir ses sanglots.

Depuis un instant, la salle de l'auberge était déserte. Seul, le caporal restait debout sur le seuil de la porte, fumant gros comme le bras et regardant, à travers le nuage bleuâtre qui sortait de sa pipe, les derniers buveurs qui s'éloignaient d'un pas mal assuré.

Fidèle à la consigne qu'il s'était donnée, le grognard avait fait les plus honorables efforts pour ne rien entendre de ce que la mère et le fils s'étaient dit dans l'intérieur de la salle. Mais lorsque le bruit des sanglots de Mme Françoise arriva jusqu'à lui, le caporal, se sentant remué jusqu'au fond du cœur, pensa que ce serait une lâcheté de ne pas intervenir. Comme il ne s'était pas aperçu de la disparition de Dominique, il s'imagina que le jeune homme avait encore, et plus gravement cette fois, offensé sa mère.

Alors, faisant un demi-tour, il rentra dans l'intérieur de la salle, l'œil allumé, le poing menaçant.

Mais il s'arrêta court, avec une expression grotesque de surprise lorsqu'il reconnut que Mme Françoise était seule.

— Excusez-moi, dit-il à Mme Françoise. Je croyais que c'était ce garnement de Dominique qui vous faisait pleurer, et je m'apprêtais...!

Le caporal agita sa large main, comme s'il eût mesuré, avant le soufflet, la joue qui devait le recevoir.

— Vous vous trompez sur le compte de Dominique, lui dit Mme Françoise, qui ne voulait pas avouer la vraie cause de son chagrin, car c'est un bon fils, malgré ses défauts.

— Ce n'est donc pas lui qui vous afflige ?

— Croyez-vous donc, Graindorge, qu'on n'ait pas toujours quelque sujet de tristesse ?... Vous avez connu mon mari, vous, Graindorge? Vous savez ce qu'il était?... Un brave cœur, n'est-ce pas? Quand on a perdu un homme comme celui-là, on est bien excusable de pleurer un peu... surtout si l'on se croit seule !

Les yeux baissés, le caporal roulait une chique dans le creux de sa main, tout en faisant des efforts visibles pour calmer l'émotion qui le suffoquait.

— Oh ! oui ! murmurait-il : un bon camarade ! un fameux lapin, le grenadier Thomas !

Et, comme il sentait que sa voix allait trahir une fai-

blesse qu'il croyait indigne d'un soldat, il ne trouva rien de mieux que de prendre son fusil qu'il avait appuyé contre la muraille, dans un des angles de la salle.

— Vous partez donc ? lui demanda Mme Françoise.

— Il le faut bien, puisque je dois rejoindre, ce soir, ma compagnie à Bayeux.

— Je croyais que les troupes ne devaient arriver qu'au mois d'août ?

— Vous avez raison. Mais une partie de notre compagnie a été envoyée en détachement à Bayeux, pour y préparer les logements des officiers généraux. Notre capitaine a demandé cela comme une faveur.

— Vous m'étonnez, reprit Mme Françoise. Car mon pauvre mari, qui connaissait le service militaire, regardait cela comme une corvée.

Le caporal cligna de l'œil d'un air fin et, en souriant, fit une grimace qui lui fendit la bouche jusqu'aux oreilles.

— Il n'y a pas de corvée pour les amoureux, Mme Françoise, dit-il avec un gros rire.

— Ah ! votre capitaine ?...

— Notre capitaine, interrompit Graindorge, est un gaillard qui a de la chance, et qui mène l'amour tambour battant. Je ne sais pas s'il cherche des logements pour l'état-major sur la route de Bayeux à Sommervieu ; mais, ce que je sais bien, c'est que, lorsqu'il n'y galope pas sur son bon cheval alezan, c'est moi qui parcours la dite route sur mes pauvres jambes, pour porter des lettres à Mlle de Longueval !

— A Mlle Isaure ? demanda Mme Françoise avec étonnement.

— Tiens ! fit le caporal, vous connaissez Mlle de Longueval ?

— Je crois bien ! elle est venue plus d'une fois à Vaussieux avec son père chez Grandin, qui est leur fermier.

— Une belle fille, hein ! que Mlle de Longueval ? fit le caporal.

— Et bonne, et riche, et charitable ! ajouta Mme Françoise d'un ton rapide et convaincu.

— Ce gueux de capitaine, murmura le caporal, a-t-il de la chance !

— Et le mariage doit se faire bientôt ? demanda Mme Françoise.

— Je l'espère bien ! répondit le caporal, car j'aime mieux faire l'exercice que la petite poste entre Bayeux et Sommervieu ! On dit que ça se fera pendant les fêtes du camp, au mois de septembre.

— Ah ! fit Mme Françoise, tant mieux !

Et elle tomba dans de profondes réflexions.

— Tout ce que vous m'apprenez-là me surprend, dit-elle au caporal après un instant de silence. Si Mlle de Longueval doit se marier, il est bien étonnant que mon fils ne m'en ait pas encore parlé.

— Comment diable! voulez-vous que Dominique sache cela ? dit le caporal.

— Il ne s'agit pas de Dominique, mais d'un autre fils que j'ai eu d'un premier mariage, M. Delalande, curé de Sommervieu, un brave et digne cœur que je vous ferai connaître, caporal, et que vous apprendrez à aimer.

A cet instant, le tic-tac monotone du balancier d'une horloge fut couvert par le bruit des heures qui sonnaient.

— Huit heures ! s'écria le caporal en pâlissant, autant que le lui permettait son teint d'ivrogne.

Et il empoigna violemment son fusil.

— Cré mille sabretaches ! fit-il en s'élançant vers la porte, si, dans une heure, je ne suis pas à Bayeux, me voilà à la salle de police pour quinze jours !... Bonsoir, Mme Françoise, bonsoir !

Il était déjà au milieu de la route. Mme Françoise, restée debout sur le seuil de sa porte, le suivit longtemps des yeux.

— Voilà un brave cœur, murmura-t-elle, qui me rendra peut-être de grands services !

Elle espérait en effet que, par son capitaine, le caporal pourrait intéresser la famille de Longueval au projet qu'elle avait formé de marier Dominique avec Claudine. Le père Grandin, comme fermier de M. de Longueval, ne serait-il pas obligé de tenir compte des conseils qui lui viendraient de son propriétaire ? Mme Françoise pensait avec raison qu'il ne fallait pas mépriser les petits moyens. Car, dans le jeu ordinaire de la vie, ce sont souvent les rouages les plus modestes qui font le plus de besogne.

Malheureusement, la passion devait être plus forte que sa prévoyance. Tandis que la pauvre mère songeait à préserver son fils d'un amour qui devait le perdre, celui-ci accourait, éperdu, irrité, en sortant des bras de l'intrigante, qui s'était emparée de son cœur.

Mme Françoise venait d'allumer une lampe dont le réservoir de fer était suspendu à un pied en bois. Malgré le peu de lumière que distribuait ce mode primitif d'éclairage, la malheureuse mère ne fut que trop vivement frappée de l'air exalté de son fils. Aux premiers mots que Dominique prononça, elle comprit qu'une scène violente allait éclater.

— A l'instant, je suis à toi, dit-elle avec un accent douloureux, mais ferme.

Elle alla pousser le verrou de la porte extérieure de

l'auberge, prit la lampe et ouvrit une petite porte vitrée, garnie de rideaux blancs.

— Entre ! dit la mère en montrant le chemin à son fils. C'est ici que nous nous expliquerons... Car je vois bien qu'il ne faut pas qu'on nous entende...

Lorsque Dominique fut entré, elle referma avec soin la porte de sa chambre, et s'assit au pied de son lit.

Était-ce l'air digne et résigné de Mme Françoise, était-ce la pâleur qu'il voyait répandue sur ses traits, était-ce l'émotion qui le saisit en entrant dans cette chambre, où son père était mort, où sa mère lui avait donné tant de soins dévoués, étaient-ce tous ces sentiments réunis qui troublèrent tout à coup le jeune homme ? Dans tous les cas, il se fit en lui une sorte d'apaisement.

— Vous vous trompez, dit-il à sa mère : Je ne suis pas venu ici faire une scène, mais vous demander pourquoi vous avez poussé Félicité à un acte de désespoir ?... Elle est partie !

-- Partie ? répéta Mme Françoise avec une expression de soulagement qu'elle n'eut ni le courage, ni la présence d'esprit de dissimuler.

— Ah ! fit Dominique avec une sourde colère, je vois que vous vous réjouissez de ce qui me rend si malheureux !

— J'aurais tort de me réjouir, reprit Mme Françoise avec un sourire triste ; car je suis sûre que Félicité ne tardera pas à revenir... Elle ne m'a pas d'ailleurs demandé le paiement de ses gages.

— Pouvez-vous lui prêter des sentiments si bas ! s'écria le jeune homme. Détestez-là, puisque vous ne savez pas lui rendre justice, mais ne la méprisez pas !

— Je ne la méprise pas : je la crains !

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai deviné depuis longtemps qu'elle m'enlèverait le cœur de mon fils !

Les sanglots étouffaient sa voix. Elle se couvrit le visage de ses mains et versa des larmes abondantes. Ce spectacle avait quelque chose de si pénible que Dominique, malgré son irritation, ne put s'empêcher d'en être touché.

— Ne pleurez pas ! dit-il en se penchant au-dessus de sa mère ; il y aura toujours une part de mon cœur pour vous, mais ne m'empêchez pas de disposer de l'autre... Je sais tout maintenant et vous allez reconnaître que j'avais le droit de me plaindre. Car, si vous avez renvoyé Félicité, ce n'est pas pour la punir d'une maladresse. Vous l'avez renvoyée parce qu'elle vous inquiétait, parce que vous croyiez qu'elle m'empêcherait d'épouser Claudine, à qui vous avez résolu de me marier... Eh bien

renoncez à ce projet, car je n'aime pas Claudine et ne l'aimerai jamais !... Vous n'avez donc plus de raison d'éloigner Félicité... Pardonnez-lui, rappelez-là... Dites un mot et je cours la trouver... Vous ne lui refuserez pas de rentrer ici. Ce ne sera que justice... Mais, parlez! parlez donc, ma mère ! Si vous ne répondez pas, si vous ne rappelez pas Félicité, c'est moi qui vais la rejoindre ! On la renvoie, on lui défend de revenir, eh bien ! je quitterai aussi la maison !

— Dominique ! Dominique ! s'écria douloureusement Mme Françoise, avais-je raison de dire qu'elle me prendrait mon fils ?

— Ce n'est pas moi qui vous abandonne, reprit le jeune homme avec une fermeté qui ne lui était pas habituelle, c'est vous qui me renvoyez !

Dominique était encore sous l'impression des premières et chaudes faveurs que lui avait accordées la jolie servante. Ce souvenir, aussi vif que récent, lui donnait une audace qui étonnait sa mère, tout en la désespérant.

— Mon pauvre enfant ! fit Mme Françoise en attirant son fils près d'elle, faut-il que tu l'aimes, cette femme, pour refuser d'écouter les sages conseils de ta mère !

— Enfin, qu'avez-vous à lui reprocher ? demanda Dominique... Est-ce sa pauvreté ?

— Non, oh ! non ! répondit Mme Françoise ; car il ne m'est pas permis d'oublier comment nous avons commencé, moi et ton père. Un ménage, à ses débuts, peut avoir à lutter contre les difficultés de la vie, sans cesser pour cela d'être honorable...

— Quoi ! vous supposeriez que Félicité ?...

— Je ne suppose rien ; seulement je ne connais pas son passé, et cela m'inquiète !... Où l'as-tu rencontrée pour la première fois ? Sur un champ de foire, où les domestiques viennent se louer aux fermiers ! Quel est son pays ? quels sont ses parents ? qui est-elle ? Peux-tu le dire toi-même, peux-tu répondre à ces questions ?

Le jeune homme baissait la tête, comme s'il eût reconnu la justesse et la logique de ces observations.

— Tu ne réponds pas ? continua la mère. Tu conviendras cependant que je ne puis t'autoriser à prendre pour femme une inconnue. Il y a une part de ton cœur qui t'appartient, m'as-tu dit ? Mais cette part, c'est ton bien le plus précieux, c'est ton honneur, c'est l'avenir de tes enfants, c'est le bonheur ou le malheur de ta vie !... Ecoute-moi, Dominique ! Oui ! je consens à ne plus te parler de Claudine. J'aurais été fière pourtant de l'appeler ma fille ; car elle est aussi jolie que bonne... Soit ! je ne t'en dirai plus jamais un mot !... Tu aimes ailleurs ;

je ne m'y oppose pas. Aime Félicité, aime-là... Seulement, au nom du ciel, avant d'en faire ta femme, donne-moi le temps, à moi qui ne suis pas aveuglée, donne-moi le temps de la connaître.

— Le temps de juger Félicité? s'écria le jeune homme. Ah ! ma mère, est-ce que sa bonté, sa douceur, sa loyauté, ne sautent pas aux yeux ? Il suffit de la voir pour l'aimer !

Mme Françoise eut un sourire plein de tristesse.

— Mon pauvre enfant ! dit-elle en se levant et en appuyant sa main sur l'épaule de son fils, comme tu connais peu la vie !

— Enfin, demanda Dominique, me permettez-vous de dire à Félicité que vous lui pardonnez et qu'elle peut rentrer ici ?

— Oui ! répondit Mme Françoise avec un effort douloureux.

Elle n'eut pas plus tôt prononcé ce mot que le jeune homme se jeta dans ses bras.

— Ingrat ! dit la pauvre femme en acceptant avec peine ces marques de tendresse, ce n'est pas à moi que tu penses, en m'embrassant ainsi !

— Pardon, répondit Dominique en s'arrachant des bras de sa mère. Je n'oublierai jamais ce que vous venez de faire pour moi !

Il était déjà auprès de la porte. Sa mère le rappela. Il revint sur ses pas, visiblement contrarié.

Alors, Mme Françoise s'empara des mains de son fils, qu'elle serra dans les siennes, en le regardant bien en face :

— Si je t'autorise à ramener Félicité, lui dit-elle, rappelle-toi bien mes conditions. J'ai des doutes, et je veux les éclaircir. C'est donc une épreuve à laquelle tu dois te soumettre. Si, dans quatre mois, à partir d'aujourd'hui, les informations que je prendrai te donnent raison, Félicité sera ta femme... Si, au contraire, mes soupçons se trouvent confirmés...

— Quant à cela, interrompit Dominique, vous pouvez être tranquille.

— Il faut cependant tout prévoir, reprit Mme Françoise avec fermeté. Dans ce cas...

— Dans ce cas, répéta Dominique en essayant de gagner la porte, je vous obéirais !

— Attends ! dit la mère en retenant son fils, j'ai encore une recommandation à te faire. Tu es jeune, Félicité est jolie, et je te demande quatre mois d'épreuve !... Si tu ne respectais pas la maison où je demeure, c'est moi — souviens-t'en — c'est moi que tu chasserais d'une maison où, ton père et moi, nous avons toujours

donné l'exemple d'une vie honnête... Tu as compris, Dominique ?

— Oui, ma mère ! répondit le jeune homme en baissant les yeux.

— Eh bien, va !

Et Mme Françoise ouvrit elle-même la porte de sa chambre.

Comme ils traversaient la salle du cabaret, on frappa à la porte extérieure.

— Ouvrez, ouvrez donc ! crièrent des voix animées.

Lorsque Dominique eut tiré les verrous, plusieurs paysans, l'air effaré, entrèrent dans la salle.

— Vous alliez vous coucher ? dit l'un d'eux. Vous ne savez donc pas ce qui se passe?... Votre servante court comme une folle à travers champs. Je l'ai rencontrée qui levait les bras en l'air. Elle parlait toute seule. Et je l'ai entendue dire : « C'est trop de malheur !... Mieux vaut mourir ! »

— Grand Dieu ! s'écria Dominique.

— Je l'ai interrogée, continua le paysan. Mais elle n'a rien répondu... Elle courait, courait toujours...

— De quel côté? demanda Dominique, plus pâle qu'un mort.

— Du côté du moulin du père Gervaise.

— Malheur ! s'écria le jeune homme en écartant les paysans et en se précipitant sur la route... J'arriverai peut-être trop tard !

— Puisse-t-il dire vrai ! fit Mme Françoise, dans un cri féroce d'amour maternel.

VIII

Le suicide

Sur les bords de la Seulles, on voyait alors un moulin, dont le locataire avait dans le pays une réputation équivoque. Les habitants de Vaux-sur-Seulles et de Vaussieux disaient en effet du bonhomme Gervaise qu'il n'y avait de blanc chez lui que son éternel bonnet de coton et ses vêtements couverts de farine. Et, par malheur, ces propos s'appuyaient sur ce fait indéniable que le bonhomme Gervaise avait été deux fois logé et nourri aux frais de l'Etat.

Les juges lui avaient reproché de ne pas rendre aux personnes, qui lui apportaient leur blé à moudre, la quantité de farine qui devait leur revenir. C'était là, suivant le bonhomme Gervaise, une déplorable erreur. On avait bien, il est vrai, trouvé deux ou trois fois une grosse pierre au fond du sac dont il venait de peser la

farine, avant de la verser à ses clients. Seulement, au dire du meunier, cette pierre n'aurait pas été un pavé lancé par un *ignorant ami*, mais bien par des ennemis inconnus.

Si Dominique avait été moins aveuglé par son amour, il aurait pu s'étonner, à bon droit, que Félicité, en quittant l'auberge, eût pensé à chercher un refuge chez un homme aussi suspect. Mais ce n'est pas au moment où il craignait, de la part de la jeune fille, un acte de désespoir, ce n'est pas à ce moment qu'un tel soupçon eût pris naissance dans son esprit. Tout entier à ses inquiétudes, le pauvre garçon ne songeait qu'à franchir le plus vite possible la distance qui le séparait du moulin, où il espérait arriver avant que la servante n'eût mis à exécution son terrible projet.

En entrant dans la cour du moulin, Dominique aperçut le vieux meunier qui fumait tranquillement sa pipe, assis sur une pile de sacs. Le jeune homme était si haletant, si ému, que, lorsqu'il essaya de parler, sa voix ne put produire d'abord que des sons discordants. Les gestes violents, qu'il faisait pour suppléer par des signes à la parole qui lui manquait, frappèrent d'étonnement le vieux fainéant, qui se décida enfin à sortir de son immobilité contemplative.

— Félicité ! balbutia enfin le pauvre garçon d'une voix sourde.

Ce fut son premier mot, ou, pour être plus exact, son premier cri.

— Ah ! je comprends ! fit en souriant le bonhomme Gervaise, qui était fort au courant de tous les petits événements du village et, par suite, des amours de Dominique et de la jolie servante.

— L'avéz-vous vue ? demanda vivement Dominique.

— Pas le moins du monde.

— Elle m'avait pourtant promis de m'attendre chez vous ; si vous ne l'avez pas vue, c'est qu'elle s'est jetée à la rivière.

— On ne se noie pas si facilement que ça ! dit le meunier au jeune homme sous forme de consolation ; surtout une femme, dont les vêtements flottent longtemps sur l'eau.

— Allons à son secours ! s'écria Dominique.

Et il s'élança du côté de la Seulles.

— Pas par là ! pas par là ! lui cria le vieux meunier... Je connais la rivière, que diable ! De ce côté là, il n'y a pas de quoi noyer un chat !...

Tout en parlant ainsi, le meunier s'était armé d'un long bâton, terminé par un crochet de fer, et avait pris la lanterne qui éclairait l'entrée de la pièce où l'on entendait le bruit des meules.

— Suivez-moi ! dit-il à Dominique en lui donnant la lanterne.

Il s'engagea sur une planche étroite qui passait au-dessus d'un déversoir, d'où la rivière se précipitait avec fracas.

A cet endroit, le courant, très rapide, charriait des flots d'écume qui faisaient ressembler cette partie de la Seulles à un coin agité de la mer. Dominique tremblait, comme s'il avait eu le vertige. Une pensée sinistre lui avait traversé l'esprit.

— Elle est là peut-être ! murmura-t-il en regardant les eaux tumultueuses.

— Non, mon petit, dit le meunier. Si elle avait passé par là, mes filets l'auraient arrêtée !

Lorsqu'ils furent arrivés sur l'autre bord, le bonhomme Gervaise remonta le courant. Dominique, plus pâle qu'un mort, le suivait pas à pas, éclairant d'une main tremblante la surface de la Seulles. A cet endroit, la rivière était aussi calme que profonde. Quelques feuilles glissaient lentement sur le miroir des eaux, pour aller se précipiter un peu plus loin dans le tourbillon du déversoir.

— Vous ne sondez pas? balbutia Dominique en voyant que le meunier, s'appuyant sur son long crochet, se contentait d'examiner les deux rives de la Seulles.

— Inutile ! répondit laconiquement le meunier. La petite n'est pas là, Dieu merci ! De l'autre côté de la rivière, une haie impénétrable empêche d'arriver jusqu'au bord; du côté où nous sommes, les hautes herbes n'ont pas été foulées. Personne n'est venu là, ce soir... Allons pourtant jusqu'au bout.

Le meunier continua son exploration, toujours suivi de Dominique, qui commençait à reprendre courage. Au bout de deux cents pas environ, le meunier s'arrêta de nouveau.

— Ce n'est pas la peine d'aller plus loin, dit-il ; les eaux profondes finissent ici... Puisque tu crois que Félicité veut se noyer, rappelle-toi bien qu'elle ne pourrait perdre pied qu'entre ce vieux saule et le déversoir. Reste-là à faire bonne garde ; pour moi il faut que je rentre au moulin. J'y trouverai peut-être la petite. Dans ce cas, je t'avertirais avec la cloche.

Le père Gervaise s'éloigna lentement. Lorsqu'il eut franchi la planche du déversoir, lorsque le pâle rayon de sa lanterne se fut éclipsé derrière les bâtiments du moulin, une grande agitation se fit à l'extrémité des rameaux d'une oseraie, qui formait une sorte de bois, à peu de distance de l'endroit où Dominique veillait. Le bas des arbustes flexibles, en s'écartant, livra passage à une femme qui s'élança dans la prairie.

C'était la servante de l'auberge.

En se séparant de Barthélemy Luro, Félicité s'était enfoncée dans un sentier qui conduisait, entre des arbres touffus, jusqu'au bord de la rivière. Ses pensées n'étaient pas moins sombres que les profondeurs noires dans lesquelles elle entrait. Désormais à la merci d'un misérable, qui l'exploiterait sans pitié, elle se demandait avec épouvante comment elle pourrait, sans éveiller les soupçons, recueillir la somme, relativement énorme, qu'il avait exigée pour prix de son silence.

Si elle n'était pas prête au jour et à l'heure fixés, c'est-à-dire le lendemain matin, Barthélemy Luro parlerait ! Ainsi, l'insoluble difficulté se représentait toujours à son esprit ! Comment se procurer cette somme de quatre cents livres ? A qui l'emprunter et, si elle trouvait un emprunteur, quelle explication et quelles garanties lui donner ?

Tout d'abord, et naturellement, elle songea à Dominique. Celui-là seul serait capable de lui avancer une pareille somme sans discuter. Cependant cet argent qu'il lui fallait sur le champ, dès le soir même, que voulait-elle en faire? Quelle nécessité la contraignait à le trouver si rapidement? Il y avait là des questions qui se posaient d'elles-mêmes. Ne pas y répondre d'avance, c'était s'exposer à jeter des doutes dans l'esprit du jeune homme. Il était donc urgent d'imaginer un mensonge, une fable vraisemblable. Sur ce point, l'intrigante avait l'esprit d'une fertilité remarquable.

— C'est cela ! dit-elle d'un air triomphant après quelques minutes de réflexion.

Et, subitement, elle se mit à courir dans la direction du moulin. Au moment où elle approchait de l'oseraie, elle aperçut le meunier qui franchissait avec Dominique la planche du déversoir.

Instinctivement, pour ne pas être vue, elle se jeta dans le petit bois. De là, il lui fut aisé d'observer tout ce qui se passait et même de saisir quelques-unes des paroles qu'échangèrent les deux hommes. Il ne lui fallut pas beaucoup de peine pour deviner ce dont il s'agissait. Et cette découverte la remplit de joie.

— Le pauvre garçon ! murmura-t-elle avec un singulier sourire, il me croit noyée !

L'œil ardent, l'oreille au guet, la perfide créature, tout en restant attentive, combinait le plan de sa nouvelle comédie. Une inspiration, digne des plus fameuses intrigantes, lui était venue. Si l'exécution se maintenait à la hauteur de l'idée, Félicité s'attacherait définitivement le cœur de son jeune maître, tout en se ménageant les moyens de détourner les soupçons de Mme Françoise.

Dès que le meunier fut rentré au moulin, dès qu'elle eut bien constaté que Dominique restait seul en observation au bord de la rivière, la servante sortit de sa cachette et traversa rapidement l'espace qui la séparait de la Seulles.

Dominique était à vingt pas d'elle environ. Elle s'approcha silencieusement d'un saule, au pied duquel la rivière s'était creusé un bassin paisible et profond. Puis elle attendit. Un cri l'avertit qu'on venait de l'apercevoir.

Aussitôt, levant les mains vers le ciel :

— Mon Dieu, s'écria-t-elle, faites que Dominique me pardonne !

Elle se pencha au bord de l'eau et s'élança.

Au même instant, deux mains la saisirent par ses vêtements.

La jeune fille poussa un cri et tomba, comme si elle eût perdu connaissance, entre les bras de son sauveur. Lorsqu'elle rouvrit les yeux, Félicité aperçut, à genoux à ses côtés, Dominique qui lui jetait de l'eau sur le visage.

— Ah ! soupira la jolie servante en enveloppant le jeune homme d'un regard caressant, pourquoi vous êtes-vous trouvé là ?... Je n'aurai peut-être pas une seconde fois le courage d'en finir avec la vie !

— Mourir ! s'écria Dominique, il ne faut plus y songer ; ou bien vous m'obligerez à vous suivre !

Alors il voulut aider la jeune fille à se relever.

— Non ! fit celle-ci en retombant, je suis sans forces... Laissez-moi, Dominique !

— Je ne consentirai pas à vous laisser ici plus longtemps, reprit la pauvre dupe. L'herbe est humide, et le froid vous tuerait !

Alors il emporta dans ses bras la servante, à demi évanouie, et la fit asseoir sur la souche d'un vieux saule, que le vent avait déraciné.

— Etes-vous mieux ? demanda-t-il en essayant de réchauffer dans ses mains les mains glacées de la jolie fille.

— Comment serais-je mieux, répondit Félicité d'un air sombre, puisque je me sens haïe de tout le monde ?

— Excepté de moi, ingrate ! fit le jeune homme avec un doux reproche.

— A quoi bon votre affection, Dominique, puisqu'on tient à nous séparer ?

— Personne n'y songe maintenant. Car ma mère vous pardonne, car ma mère m'a permis de vous ramener à la maison !

Et, tout en disant cela, Dominique regardait la jeune fille avec une indicible expression d'espérance. Il pensait

en effet que cette grande et heureuse nouvelle lui ferait oublier en un instant les angoisses de l'heure passée. Mais, au lieu de sourire, Félicité avait baissé la tête.

— Hélas ! soupira-t-elle, comme si elle se fût parlé à elle-même, ce qui aurait dû faire ma joie fait mon désespoir !

— Que dites-vous là, Félicité ? s'écria Dominique en pâlissant.

— Je dis, répondit la jeune fille d'une voix rapide et saccadée, que vous avez eu tort de m'arrêter au moment où j'allais me précipiter dans la rivière !... A ce moment là, avant de savoir que Mme Françoise me permettrait de rentrer chez elle, je serais morte sans trop de regrets... Maintenant, maintenant ce sera affreux !

Puis, se levant subitement :

— Il le faut pourtant ! s'écria-t-elle... Je ne peux plus vivre avec cette pensée !

Elle s'échappa des bras du jeune homme et, comme une folle, les cheveux au vent, elle courut vers le bord de la rivière.

Dominique s'élança au-devant d'elle et lui barra le passage.

— Vous ne m'échapperez plus ! s'écria-t-il en lui saisissant le poignet d'une main fiévreuse.

Il l'obligea à se rasseoir. La jeune fille pleurait abondamment. Dominique respecta sa douleur et, s'asseyant auprès d'elle, il attendit silencieusement qu'elle se fût calmée.

— C'est mal ce que vous faites-là ! dit la servante en levant sur son jeune maître ses beaux yeux, encore pleins de larmes. Car il ne me reste plus de ressource que dans la mort.

— Encore cette menace ! fit Dominique d'un ton sévère. Ne vous ai-je pas dit que ma mère vous autorise à rentrer à la maison ?

— Elle, c'est possible, répondit Félicité avec un air farouche ; mais moi, je n'y consentirai jamais !

— Je ne vous comprends plus ! dit Dominique avec désespoir.

La servante courbait la tête, comme si elle eût été accablée sous le poids d'une faute trop lourde à supporter.

— C'est vous qui m'arrachez cet horrible aveu ! dit-elle tout à coup... Sachez-le donc !... Si je ne rentre pas chez votre mère, c'est que l'entrée de toute maison honnête m'est désormais interdite !... Je suis déshonorée !

Dominique eut un cri déchirant. En un instant toutes les observations, toutes les craintes de sa mère se représentèrent à son souvenir. Elle avait donc raison ? Ses soupçons étaient donc justifiés ? Ce fut une minute horrible !

Au bouleversement des traits de Dominique, la servante comprit qu'il était grand temps de faire cesser la confusion qui avait pu naître dans son esprit.

— Me croiriez-vous donc coupable moi-même? s'écria-t-elle. Ne savez-vous pas que les fautes ont des ricochets affreux, qui frappent les innocents ? Ne savez-vous pas que le crime des parents est souvent expié par les enfants ? Ne savez-vous pas que les mauvaises actions d'un frère peuvent atteindre la sœur ?... Si vous ne m'avez pas trouvée au rendez-vous que je vous avais donné, c'est que, depuis mon départ de l'auberge, j'ai appris des choses terribles... Alors, j'ai mieux aimé mourir que d'avoir à rougir devant vous !

— Félicité ! fit Dominique avec un accent douloureux, vous avez manqué de confiance en moi ! C'est mal ; dites-moi toute la vérité !

— Vous le voulez? reprit l'intrigante, eh bien, écoutez-moi ! Ce soir, comme je me rendais au moulin où je devais vous attendre, j'ai rencontré par hasard le cavalier qui a été la cause de mon renvoi. Il m'accompagne un instant et m'apprend qu'il arrive de Rouen. Je savais que mon frère, le seul parent qui me reste, était en garnison dans cette ville ; j'en demande naturellement des nouvelles. Aussitôt, je vois le cavalier se troubler et pâlir.

— Ah ! s'écria-t-il, je vous plains !... Il se taisait, et il me fallut le supplier pour en obtenir des éclaircissements... Hélas ! c'était horrible !... J'apprends que mon frère est accusé d'avoir dérobé quatre cents livres chez un bourgeois, qui avait des soldats à loger !... Il va passer devant un conseil de guerre. Si l'on pouvait se procurer les quatre cents livres, pour en faire la restitution avant l'ouverture du procès, son avocat affirme qu'il sauverait la vie et l'honneur du prévenu !... Lorsque j'ai su qu'il ne fallait que de l'argent pour arracher mon frère au bourreau, j'ai eu un moment de folie !... Comme je suis pauvre et que je ne pouvais songer à emprunter cette somme, vous l'avouerais-je, Dominique, j'ai pensé un instant à la voler !

La servante s'interrompit, comme accablée sous le poids de la honte, et se cacha le visage dans les mains.

— Et moi, moi ? s'écria Dominique, en essayant de consoler la jeune fille, vous m'aviez donc oublié ?

— Hélas ! reprit l'intrigante, j'avais la tête perdue ! Et, si je ne doutais pas de votre bon cœur, je me disais que vous auriez peut-être des soupçons, que cette histoire, si extraordinaire, quoique vraie, vous semblerait suspecte... Et ma foi ! l'idée d'être soupçonnée par vous... Cette idée, Dominique, je n'ai pu la supporter!...

Je suis venue au bord de la rivière... Vous savez le reste !

Elle s'arrêta, suffoquée, haletante, comme si elle eût fait un suprême effort pour retenir les sanglots qui l'étouffaient.

— Félicité, Félicité ! s'écria le jeune homme, ne pleurez plus ! Votre frère vous sera rendu ! Votre nom ne sera pas déshonoré ! Car cet argent dont vous avez besoin, je vous le donnerai !

— Il sera trop tard ! balbutia la servante. Car vous ne pourrez vous procurer ces quatre cents livres pour demain matin.

— Demain matin ? répéta Dominique. Le délai est court en effet !

— Trop court, c'est vrai ! reprit timidement Félicité. Le cavalier, qui veut bien se charger de cette somme, est obligé de partir dès demain matin. Mais, il faut peut-être en remercier le ciel ; car, s'il arrivait plus tard à Rouen, mon frère aurait déjà... Oh ! je ne veux pas penser à cela !

— Calmez-vous, lui dit Dominique après avoir réfléchi. J'ai un moyen sûr de me procurer la somme exigée. Si mes économies ne suffisent pas, en lui promettant de gros intérêts, j'emprunterai le reste au père Grandin.

— Pour cela, jamais ! fit l'intrigante en simulant de vifs sentiments de jalousie... Je t'aime trop, Dominique, pour te laisser aller chez le père de Claudine !

Dominique était ravi. Et, comme s'il s'était cru obligé de rassurer Félicité en lui donnant des preuves de son amour, il l'attira doucement dans ses bras.

— Eh bien, eh bien, mes petits poulets ! cria le meunier en agitant de loin sa lanterne, vous n'allez pas me faire passer la nuit à la belle étoile ?... Il est temps de rentrer : on va fermer la barrière !

IX

La première rencontre

Le lendemain matin, au moment où la servante descendait pour ouvrir la porte de l'auberge, elle rencontra au bas de l'escalier son ancien amant qui l'attendait.

— Tu te rappelles mes conditions ? lui dit-il d'un air goguenard.

— Parfaitement.

L'assurance de la servante étonna Barthélemy Luro. Il ne pouvait croire en effet qu'elle eût réussi à trouver, dans un si bref délai, la somme qu'il avait exigée comme condition de son silence.

— En ce cas, reprit-il, c'est à toi de décider si je dois rester, ou si je dois partir. As-tu les quatre cents livres?

— Ici ! dit laconiquement Félicité en frappant sur sa poche, qui rendit un son métallique.

Sans ajouter un mot, elle sortit de la maison, traversa la cour, entra dans l'écurie et détacha le cheval de l'aventurier, qui l'avait suivie.

— Tu es donc bien contente de me voir partir ? demanda Barthélemy Luro.

— Contente n'est pas le mot; car ton départ me coûte cher !

Lorsque l'ancien coupeur de bourses fut monté à cheval, la servante lui compta son argent, comme si elle eût réglé la dépense faite dans l'auberge par le voyageur. En même temps, elle lui racontait par quel ingénieux mensonge elle se l'était procuré.

— Voilà un bon garçon! dit l'escroc en faisant allusion à la naïve confiance de Dominique. Ça fera un bon mari!

— Oui, si tu me donnes le temps de l'épouser ? fit la servante en jetant sur son complice un regard interrogateur. Je ne serais pas fâchée — tu le comprends — de savoir si ton absence sera longue ?

— Elle durera autant que mes quatre cents livres ! répondit le drôle en riant.

Et, donnant de l'éperon dans les flancs du cheval, il partit au grand trot, après avoir lancé ce trait du Parthe.

— Coquin ! murmura la servante en le regardant s'éloigner.

Puis, après avoir réfléchi :

— Après tout, pensa-t-elle, ce ne sera qu'une affaire d'argent... Quand j'aurai épousé Dominique, ce gredin-là ne sera plus maître de ma destinée !

Dominique avait raconté à Félicité tout ce qui s'était passé entre lui et sa mère. L'intrigante savait donc qu'elle serait, de la part de Mme Françoise, l'objet d'une surveillance active. Aussi, employa-t-elle désormais tout ce que la nature lui avait richement départi de ruse et d'habileté pour gagner les bonnes grâces de la mère de Dominique.

Cependant sa patience ne devait pas tarder à subir une nouvelle épreuve. Le dimanche suivant, comme il l'avait promis à Mme Françoise, le père Grandin réussit à amener sa femme et sa fille à l'auberge du *Grenadier de Champagne*. Ce fut, parmi les habitués du clos de pommiers, un véritable événement. Claudine et sa mère devinrent le centre d'attraction de tous les regards et le sujet de toutes les conversations.

Quand on vit Mme Françoise s'approcher des deux femmes, s'asseoir auprès d'elles, les accabler de soins

et de prévenances, on ne douta plus qu'il ne fût question d'un projet de mariage avec Dominique.

Une fois mise en circulation, cette idée fit rapidement le tour des tables. Ce qui n'était d'abord qu'une supposition devint en quelques minutes une chose certaine. On en vint même à discuter la dot de Claudine et à fixer le chiffre de ce que Mme Françoise pourrait bien abandonner à son fils en le mariant.

Tous ces propos se tenaient à haute voix. L'écho même en arrivait quelquefois jusqu'aux oreilles de Mme Françoise, qui ne semblait pas le moins du monde s'en offenser. Au contraire, elle montrait une gaieté qu'on ne lui avait jamais connue depuis la mort de son mari. Elle riait des mauvaises plaisanteries du père Grandin qui faisait, tout en buvant, des allusions, plus que transparentes, au projet qui était jusqu'ici resté à l'état de secret entre lui et Mme Françoise.

Quoique très occupé du service de l'auberge, Dominique fut plus d'une fois appelé pour choquer son verre contre celui des nouveaux hôtes du *Grenadier de Champagne*. Claudine était, ce jour-là, encore plus jolie peut-être que d'habitude. Son sourire, un peu triste, donnait à sa beauté un charme nouveau. Peut-être avait-elle des regrets ? Peut-être pensait-elle à son cher métier à dentelles et à l'horizon borné, mais plein de mystères, du petit bois, dont le bruissement des feuilles l'avait plus d'une fois fait tressaillir.

Quoi qu'il en soit, ses yeux rêveurs et son air préoccupé furent remarqués des personnes qui la connaissaient le mieux. On en tira immédiatement cette conséquence qu'elle était au courant des projets de mariage dont tout le monde parlait, et qu'elle se sentait intimidée en présence de Dominique.

La servante de l'auberge voyait et entendait tout. Menacée dans ses intérêts les plus chers, furieuse, et cependant obligée de se taire, elle enveloppait dans la même haine Mme Françoise, qui avait combiné l'intrigue, et Claudine qui l'ignorait. A peine débarrassée des menaces de son ancien complice, elle se trouvait maintenant en face d'un nouveau danger.

Tout en dissimulant sa colère, la perfide créature roulait dans sa tête mille projets de vengeance. Sa première idée fut naturellement de ramasser dans la boue l'arme qui frappe, et tue quelquefois, sans que l'innocence puisse se défendre, l'arme des gredins et des lâches : la calomnie !

A partir de ce moment, Claudine eut à ses trousses une ennemie mortelle. Par elle-même, ou par les autres, Félicité observa les actions et épia les moindres

démarches de la jeune fille. Elle l'espionna, sans espoir de trouver dans sa vie une faute réelle, mais avec la rage du méchant qui cherche des prétextes, pour salir et perdre celui qui lui est nuisible ou odieux.

Un jour qu'elle était allée à la fontaine, où les femmes du pays avaient l'habitude de laver leur linge, la servante remarqua, en partant, que Claudine était restée seule au lavoir. Les premières ombres du soir commençaient à étendre leur voile gris sur la campagne ; et cette circonstance fit naître tout à coup un soupçon dans l'esprit corrompu de l'intrigante.

— Tiens ! se dit-elle en réfléchissant, pourquoi Claudine reste-t-elle si tard à la fontaine ?... Est-ce qu'il y aurait quelque chose... ou quelqu'un ?

Un instant elle pensa à revenir sur ses pas. Mais elle craignit que son retour, en éveillant les soupçons de Claudine, n'obligeât celle-ci à se tenir sur ses gardes. Elle préféra l'attendre au haut d'une côte qui conduisait au village.

— Elle sera bien forcée de passer par là ! se dit la servante. Et d'ailleurs je peux facilement surveiller d'ici l'entrée du lavoir.

Tout en faisant ces réflexions, elle se cacha de manière à tout voir sans être vue.

Ce soir-là, Pierre Boivin, la bêche sur l'épaule, revenait de son champ, où il avait travaillé toute la journée. Quand il fut arrivé sur la route, il s'essuya le front avec son mouchoir et monta lentement la grande côte qui conduisait au village. Pourquoi se serait-il pressé ? Personne ne l'attendait !... Cette idée le rendait triste, et il s'en allait la tête basse, les yeux fixés sur la poussière du chemin.

Tout à coup il tressaillit. Il lui sembla qu'on l'avait appelé. A cet endroit la route était déserte, mais il n'avait dépassé que de quelques pas la fontaine où les femmes du pays avaient l'habitude de laver leur linge. La voix avait pu venir de là, sans qu'il eût aperçu la personne qui lui avait parlé ; car le lavoir, creusé dans la colline, était couvert de plantes grimpantes qui formaient au-dessus de la source un dôme épais de verdure. Pierre eut un instant l'idée de revenir sur ses pas, mais il pensa qu'on ne l'appelait ainsi que pour s'amuser à ses dépens, et il continua son chemin.

— Eh bien, Pierre, eh bien ! c'est comme cela que vous vous échappez ? cria-t-on derrière lui.

La voix était fraîche, jeune, mais point moqueuse. Pierre dut même la reconnaître : car il se sentit tout à coup frissonner de peur et de plaisir. Il eut enfin le courage de se retourner, et il vit une jeune fille qui se

penchait en dehors de la fontaine en lui faisant signe d'approcher.

C'était Claudine, la fille du père Grandin.

-- C'est pourtant vrai! murmura-t-il, elle m'a appelé!

— Vous ne voulez donc pas me venir en aide, Pierre? dit la jeune fille.

Il jeta précipitamment sa bêche et son sac sur le chemin pour avoir plus tôt les mains libres.

— Mon paquet de linge est plus lourd que je ne l'aurais cru, ajouta Claudine, et j'ai pensé qu'avec vous je le porterais facilement là-bas sur ma brouette.

Elle n'avait pas achevé de parler que Pierre entrait dans le lavoir et en ressortait avec un énorme paquet de linge sur le dos.

— Je ne vous demandais pas cela ! dit la jeune fille en le grondant; vous allez vous mouiller jusqu'aux os!

Mais Pierre n'écoutait rien et courait avec son fardeau qu'il déposa dans la brouette.

— Et votre bêche, et votre sac, que vous oubliez ? reprit Claudine.

Elle les rapporta au jeune paysan.

— Ah ! merci ; vous pensez à tout, vous !

Il se baissa pour saisir les bras de la brouette, qu'il poussa devant lui d'un coup de rein vigoureux.

— Non! s'écria la fille du père Grandin, je ne souffrirai pas cela ! vous êtes trop fatigué !

— Moi ?... il me semble que je n'ai pas travaillé depuis quinze jours !

— Puisque vous êtes si obligeant, nous ferons chacun notre bout de chemin ; la côte est longue !

-— Je ne m'en plains pas ! répondit Pierre en rougissant.

Ils restèrent quelque temps l'un et l'autre sans se parler, la jeune fille parce qu'elle n'avait peut-être rien à dire, le jeune homme parce qu'il ne savait par où commencer.

Ils arrivaient à l'endroit le plus escarpé de la colline. A leur droite, ils apercevaient déjà la plaine avec ses vagues ondoyantes de rouges sainfoins tandis qu'à leur gauche, la cime des arbres, qui remplissaient le vallon de la Seulles, s'agitait avec un petit bruissement pareil à celui du flot qui vient expirer sur la rive.

— Reposons-nous ! dit la jeune fille en s'asseyant sur la crête d'un fossé.

Pierre s'assit aussi, mais à quelque distance.

— Approchez-vous ! lui dit Claudine, vous êtes dans les orties ; et ici, il y a de la mousse.

Le malheureux garçon se rapprocha, mais d'un air si embarrassé que sa gaucherie aurait pu passer pour de la mauvaise volonté.

— Après cela, Pierre ! dit Claudine d'un petit ton fâché, si vous êtes pressé de rentrer chez vous, je ne veux pas vous retenir !

— Rentrer chez moi ! répéta le paysan en essuyant une larme. Et pourquoi, je vous le demande ? Quand j'avais encore mes vieux parents, à la bonne heure ! A présent, qui pense à moi ? Je ne fais attendre personne pour le repas du soir ; la soupe ne refroidit pas à cause de moi ! Je peux même ne pas rentrer du tout, être écrasé par une charrette, ou tué par le tonnerre, sans que cela empêche les autres de s'amuser et de danser le dimanche !

— Vous êtes injuste, Pierre ! S'il vous arrivait malheur, tout le monde serait en deuil. Car le village est comme une grande famille; et c'est être un peu parents que d'être si voisins que nous le sommes !...

— Parce que vous êtes bonne, Mlle Claudine, vous croyez que tout le monde vous ressemble. Moi, je vous dis que personne ne me regretterait. Je me trompe ; les gens diraient : « Vous savez ? *le vieux garçon* — ils m'appellent comme cela ! — le vieux garçon est mort ! C'est dommage ! il nous amusait bien ! » Ils me regretteraient parce qu'ils ne pourraient plus se moquer de moi !

— Que ne vous moquez-vous d'eux aussi ?

— Je trouve plus commode de fuir le monde.

— C'est pourtant bien triste d'être toujours seul !

— A qui le dites-vous, Mlle Claudine ?

Le pauvre garçon avait des larmes dans les yeux. La jeune fille en eut pitié.

— Tenez ! Pierre, dit-elle en appuyant la main sur le bras du jeune homme, il faudrait vous marier !

— Me marier ?... Personne ne voudrait de moi ! On me l'a dit bien souvent.

— Qui ?

— Toutes les filles du pays !

— Toutes ?... En êtes-vous sûr ?

— Il y en a peut-être qui me plaignent. Celles-là se taisent pour ne pas me faire de la peine ; elles ont du cœur, elles sont bonnes. Mais si je leur parlais de mariage, elles se moqueraient de moi, comme les autres !

— Pourquoi donc, Pierre ?

— Je ne sais pas, moi !

— N'êtes-vous pas un bon travailleur ?

— Pour ça, je peux m'en vanter !

— N'avez-vous pas toujours été un honnête garçon ?

— Il est vrai... Je n'ai jamais fait de tort à personne.

— N'êtes-vous pas obligeant ?

— Je ne le nie pas : j'aime à rendre service.

— Que demandez-vous de plus ?

— Oh ! ce n'est pas ça qu'il faut pour plaire aux filles... Voyez-vous !... Je ne sais pas plaisanter avec elles, les prendre par la taille, leur dire des choses qui les font rire. Je tremble auprès d'elles, je me sens maladroit, je n'ai pas d'esprit !... Et, pourtant, quand je suis un peu plus loin, il me semble que j'aurais de si belles choses à dire !

— C'est la hardiesse seulement qui vous manque.

— Je le crois... Ah ! si j'avais un uniforme, comme le soldat qui, l'autre soir, a ramené vos deux vaches à l'étable, je crois que cela me donnerait du cœur !... Peut-être que vous m'estimeriez davantage, Mlle Claudine, si j'avais, comme lui, l'air terrible... J'ai toujours entendu dire que les filles aiment beaucoup les militaires.

Une jalousie naissante se faisait jour, à travers ces vœux timidement exprimés. Instinctivement la jeune fille le devina et, d'une façon générale, essaya de rassurer le pauvre garçon.

— Je ne sais ce que pensent les autres filles, dit-elle en souriant. Mais pour moi, les uniformes me touchent peu. Un paysan pour moi vaut un soldat, s'il a du cœur à l'ouvrage comme l'autre à la guerre.

A ces mots, Claudine se leva et alla soulever les bras de la brouette. Comme si le pauvre timide eût déjà profité de la leçon qu'il avait reçue, il accourut auprès de la jeune fille et la repoussa doucement pour prendre sa place.

— Puisque vous êtes si complaisant, dit Claudine, vous viendrez bien jusqu'à la maison, pour vous rafraîchir ?

Pierre aurait bien voulu accepter, n'eût été la peur qu'il avait de se trouver en présence du terrible père Grandin. Et puis, faut-il le dire, il était en quelque sorte blessé de voir qu'on songeait déjà à le récompenser du petit service qu'il venait de rendre. Il lui semblait qu'on désirait être quitte avec lui. Cette pensée n'était pas très claire dans son esprit ; cependant elle y était. Il refusa.

— Je vous remercie, Mlle Claudine, dit-il.

Et il ajouta maladroitement :

— J'ai bien des choses à faire chez moi en rentrant, et voilà déjà les étoiles ! Il est tard, il faudra que je sois levé de grand matin, et j'ai bien besoin de repos !

— Là ! s'écria la jeune fille, avais-je tort de vous dire que vous étiez fatigué ?... Cependant, avant de nous séparer, je veux vous retenir encore pour vous obliger à me promettre une chose. Dimanche prochain, après vêpres, vous viendrez avec les autres garçons de votre âge dans le pré où l'on danse, et vous m'inviterez pour le premier quadrille.

Pierre rougit jusqu'aux oreilles.

— Je ne sais pas danser ! dit-il d'un ton désolé.

— Je vous apprendrai.

— On se moquera de moi.

— Eh bien, nous serons deux à nous moquer des autres !... A dimanche.

Et Claudine s'éloigna en poussant devant elle la brouette dans le chemin ombragé qui conduisait à la ferme de son père.

Interdit, rêveur, Pierre était resté au milieu de la route. Et il lui semblait toujours entendre une voix qui lui répétait, comme un doux écho :

— A dimanche ! Pierre, à dimanche !

X

Le quadrille

Pierre ne pouvait croire qu'il fût aimé de Claudine. Mais il était bien heureux de voir qu'elle s'occupait de lui. Il n'est pas besoin de dire que, dans son sommeil, il lui sembla plus d'une fois entendre le violon du ménétrier et la voix de la jeune fille, qui l'entraînait au milieu des danseurs. Dans des rondes joyeuses, il passait fièrement sous les regards étonnés des galants les plus renommés du pays. On ne songeait plus à se moquer de lui, les filles le regardaient avec surprise, les garçons déjà paraissaient jaloux. Le pauvre timide se sentait brave... en rêve !

Cependant, le matin, il lui resta quelque chose de son courage de la nuit. Il lui prit la fantaisie de mettre ses *beaux habits* du dimanche. C'était comme une sorte de répétition qu'il se donnait à lui-même dans la solitude de sa chaumière. Là, n'ayant pour témoin qu'une mauvaise petite glace, large comme la main, il noua autour de son cou sa cravate aux plus riches couleurs et essaya son bel habit de drap bleu. Il paraît qu'il ne fut pas trop mécontent de lui ; car une femme qui l'observait, de la route, sans qu'il s'en doutât, l'entendit s'écrier :

— Oui ! j'aurai du courage, et j'irai à la danse !

Au même instant une voix lui répondit :

— Bravo, Pierre ! voilà une bonne résolution !

C'était Félicité, la servante du *Grenadier de Champagne*. L'intrigante n'avait pas perdu un mot de la conversation qui avait eu lieu, la veille au soir, entre Pierre et Claudine. Et cette découverte l'avait remplie de joie.

— Ils s'aiment ! se dit-elle en riant... Il ne me reste plus qu'à les marier. C'est le meilleur moyen de me débarrasser de Claudine. Je n'ai maintenant aucune

raison de détester cette fille-là. Elle ne pense pas à Dominique. Tout est pour le mieux ; et il ne s'agit plus que de la marier au plus vite à son ami Pierre.

La servante songeait toutefois à la résistance qu'on rencontrerait dans l'avarice bien connue du père Grandin. Elle se disait, non sans raison, que le vieux fermier n'accorderait jamais la main de sa fille à un garçon qui n'avait, pour tout bien, sauf un petit morceau de terre, que sa jeunesse et son ardeur au travail. Mais, après réflexion, elle imagina une combinaison qui eut pour premier résultat de lui arracher un joyeux éclat de rire.

— La bonne farce ! dit-elle en frappant dans ses mains. Ce qu'il faut au vieil avare, ce n'est pas un gendre réellement riche, mais un gendre qu'il croira plus riche que lui !

Et c'est à ce moment qu'elle avait interpellé le pauvre timide. Celui-ci se troubla et voulut balbutier quelques explications.

— N'essayez pas de me tromper, lui dit la servante avec bienveillance, je sais tout !

— Comment, tout ? demanda Pierre, qui croyait son secret caché au plus profond de son cœur.

— Oui, reprit l'intrigante, je sais qui vous aimez et — chose encore plus intéressante pour vous — je sais qui vous aime !

— Impossible ! dit le jeune paysan en rougissant.

— Je dois cependant être bien informée, puisque c'est Claudine elle-même qui m'a tout dit.

— Claudine ! s'écria Pierre avec une joie mêlée de tristesse... Ah ! vous vous moquez de moi !... Car Claudine ne vous aurait pas dit à vous ce qu'elle ne m'a jamais dit à moi-même.

— Voilà une bien mauvaise raison ! reprit la servante avec assurance. Vous ne savez donc pas qu'une fille, avant d'avouer son amour à celui qu'elle aime, commence toujours par en parler à une amie ?

— Vous connaissez donc Claudine ? demanda naïvement Pierre. Je ne le croyais pas.

— Je la connaissais peu, répondit l'intrigante sans se troubler ; mais la confiance naît quelquefois tout d'un coup, à la suite d'un danger.

— De quel danger voulez-vous parler ? demanda Pierre en pâlissant.

— Du danger que redoute le plus une fille qui aime : c'est-à-dire la crainte d'être mariée, malgré elle, à un autre qu'elle n'aime pas.

— Quoi ! fit le pauvre amoureux d'une voix tremblante, Claudine...

— Claudine a su que son père prétend la marier à Dominique !

— Au fils de Mme Françoise ?

— Hé oui ! si vous ne viviez pas comme un hibou, si vous sortiez un peu, si vous parliez aux gens, je n'aurais pas à vous apprendre que, dimanche, Claudine et sa mère ont été amenées par le père Grandin dans le *clos de pommiers*. Claudine n'avait pas l'air gai, allez !... Je l'ai interrogée, et ce qu'elle ne m'a pas dit, je l'ai deviné... Mais, surtout, quand vous la verrez, pas un mot de tout cela !... Elle ne me pardonnerait pas de vous avoir raconté ce qui s'est passé... Ne me trahissez pas ! d'ailleurs il y va de votre intérêt. Si Claudine apprenait quelque chose, ce serait un malheur pour vous. Je ne m'occuperais plus de rien, et cependant je suis aux premières places pour observer bien des choses... Adieu ! bon espoir et courage !

Il essaya de retenir la servante; car c'était la première fois qu'il avait eu la joie de parler de Claudine avec quelqu'un. Mais Félicité donna les meilleures raisons du monde pour se retirer. Toutefois, avant de s'éloigner, elle cria au timide, du milieu de la route :

— N'oubliez pas qu'on dansera dimanche !... On compte sur vous !

Et l'intrigante partit en riant.

La croyant au courant de tout, Pierre se persuada facilement qu'il devait accorder toute sa confiance à Félicité. On ne pouvait la plus mal placer. Cependant la puissance de la foi est telle que cet appui périlleux, qu'on lui offrait, l'affermit tout d'abord dans la résolution qu'il avait prise d'aller à la danse.

Lorsque le moment redoutable arriva, c'est-à-dire le fameux dimanche, le pauvre diable se sentit défaillant. Son bel habit bleu, à ses yeux, avait perdu tout son prestige. Ses gros souliers lui semblaient difformes. Il se trouvait sans grâce, sans jeunesse. Triste, tremblant, le cœur plein de secrètes appréhensions, il prit le chemin qui conduisait à la prairie, où les habitants de Vaux-sur-Seulles et de Vaussieux se réunissaient, à de certains jours, pour boire et danser.

L'endroit n'avait pourtant rien d'effrayant ; c'était au contraire un des sites les plus agréables du frais vallon de la Seulles. La salle de danse en plein air était installée au bord du cours sinueux et fantaisiste de la rivière. La nature avait étendu sous les pieds des danseurs un vaste tapis vert, encadré dans un cercle de hauts peupliers.

Lorsque Pierre arriva, les préparatifs de la fête étaient terminés. Ils étaient simples d'ailleurs. Une tente avait été dressée dans un coin pour recevoir les amis de la bouteille, des cartes et des dominos. Non loin de là, un petit tonneau, planté debout, attendait l'arrivée du

ménétrier. Devant cette estrade, d'une simplicité primitive, on voyait un vaste espace dont l'herbe foulée indiquait le lieu ordinaire de la danse.

Quelques jeunes gens étaient déjà réunis sur le théâtre de leurs futurs exploits, et des groupes de buveurs jouaient sous la tente. Quand il vit les regards se diriger de son côté, Pierre se tint à l'écart. Bientôt les cloches de l'église sonnèrent la sortie des vêpres, et toute une foule endimanchée envahit la prairie.

— Voilà le moment terrible ! se disait Pierre.

Il avait aperçu Claudine qui dirigeait la main de son côté, comme si elle eût voulu le désigner à ses compagnes. Les jeunes filles riaient, et le pauvre garçon crut entendre, au milieu de leurs rires, ces mots répétés à haute voix : le voilà ! le voilà ! Le malheureux ne douta plus qu'il ne fût question de lui. Et il s'imagina que Claudine avait voulu s'amuser, comme les autres, à ses dépens.

C'était bien mal juger Claudine. Mais, à ce moment, Pierre avait perdu la tête. Rougissant et pâlissant, il eut une sorte de vertige. Il songeait même à fuir, lorsque la servante du *Grenadier de Champagne*, qui l'observait depuis un instant, l'arrêta au passage en lui reprochant vivement son manque de résolution.

— C'est ton bonheur que tu fuis, imbécile ! lui dit-elle en forme de conclusion. Claudine t'aime, Claudine compte sur toi pour le premier quadrille. Si tu manques à ta promesse, elle ne te pardonnera pas... Et un autre prendra ta place. Ce sera bien fait !... Allons, va ! elle te voit sans te regarder. Ne la fais pas attendre, va !

Tout en lui parlant ainsi familièrement, comme à un vieux camarade, elle l'obligea à revenir sur ses pas.

L'intervention de l'intrigante eut, sur l'esprit du timide, l'influence que peut avoir l'apparition de troupes fraîches sur le moral d'une troupe qui va se mettre en déroute. Il s'approcha de Claudine et l'invita pour le premier quadrille.

Au premier coup d'archet du ménétrier, Pierre eut un frissonnement. Mais ce trouble fut de courte durée. Le bonheur de se sentir si près de Claudine, de lui parler, de lui serrer la main, lui fit oublier qu'on le regardait.

Les débuts de Pierre furent assez brillants pour étonner tout le monde. Il avait une telle confiance dans les révélations que lui avait faites la servante, qu'il finit par où il aurait dû commencer, c'est-à-dire par mettre sa confiance en lui-même. La foi, qui peut transporter des montagnes, n'eut pas grand'peine à donner de l'assurance à des jambes de vingt ans. Il avait d'ailleurs dans Claudine un guide accompli ; et l'on sait que l'amour,

quand il professe, rétablit vite le niveau entre le maître et l'élève.

En un mot le succès du débutant fut si complet que la plupart des filles du pays n'avaient d'yeux que pour le *vieux garçon* transformé. De tous côtés on entendait dire : « Est-ce bien lui ?... Si c'est lui, il faut qu'il ait bu ! » Ils savaient pourtant que Pierre ne mettait jamais les pieds au cabaret. Malgré cela, le propos circula assez pour arriver jusqu'aux oreilles de Claudine.

— On prétend que vous avez bu ? dit-elle en souriant à son danseur.

— Qui dit cela? répondit le jeune paysan en promenant autour de lui un regard agressif.

— Quoi ! seriez-vous devenu querelleur ?

— Non, seulement je ne veux pas qu'on se moque de moi devant vous !

— Que vous êtes changé, Pierre !

— Ne m'avez-vous pas fait promettre d'avoir du courage?

— C'est vrai, mais vous en avez tant à présent qu'on vous prendrait pour une mauvaise tête... On ne rit pas de vous, on s'étonne de vous voir danser si bien, et j'en suis moi-même toute surprise.

— Pour vous, Mlle Claudine, je serais capable de tout !

— Vous voyez bien que vous n'êtes pas plus maladroit qu'un autre ?

— Grâce à vous !

— Vous aurez confiance en moi une autre fois ?

— Toujours ! car vous m'avez rendu bien heureux ! Il ne me manque plus qu'une chose !

— Quoi donc ?

— Oh ! ça, je n'oserais vous le dire que si j'étais aussi riche que votre père !

Et, craignant d'en avoir trop dit, Pierre rougit jusqu'aux oreilles.

Comme le quadrille venait de finir, Pierre profita de cette circonstance pour se perdre dans la foule, où il espérait cacher son trouble. Mais le hasard — hasard un peu préparé — voulut qu'il rencontrât sur son chemin la servante du *Grenadier de Champagne*.

— Comme vous êtes animé ! lui dit cette fille. Vous étiez pâle quand je vous ai rencontré et, maintenant, vous voilà tout coloré par le plaisir ! Avais-je raison ? Vous êtes heureux à présent ?

— Hélas ! soupira le jeune homme, mon bonheur durera peu !

— Au diable les amoureux ! fit la servante avec un geste violent... Ils ne peuvent pas se contenter d'être heureux tout bonnement... Que craignez-vous ?

— Le père Grandin. Celui-là n'accordera sa fille qu'à un riche fermier comme lui !

— Eh bien, devenez riche.

— Comme c'est facile lorsqu'on n'a, comme moi, pour tout revenu que ses bras !

— Souvent le bien nous vient en dormant.

— J'ai eu beau dormir, en ne faisant qu'un somme depuis le coucher du soleil jusqu'au chant du coq, je ne me suis jamais réveillé riche !

— Parce que vous ne connaissez pas la manière d'attendre la fortune. Comme à une jolie fille, il faut lui faire les avances. Sans ça, le hasard ne sera pas pour vous.

— Qu'est-ce que vous appelez le hasard ?

— Ah ! ça, vous n'avez donc jamais entendu parler de la loterie royale de France ?

— Pardon, répondit Pierre en hochant la tête, j'ai beaucoup entendu parler des gens qui s'y sont ruinés. Si c'est là le moyen que vous me proposez, je crains bien de rester pauvre !

Pierre avait un grand bon sens. Quoique la loterie royale eût allumé, jusque dans les campagnes, la cupidité des malheureux qui risquaient, pour un gain impossible, leurs dernières épargnes, le jeune homme avait su résister à l'entraînement général.

Cette sagesse arracha un cri d'impatience à Félicité.

— Après tout ! dit-elle, si vous vous croyez plus intelligent que tout le monde, j'aurais bien de la bonté de perdre mon temps à vous conseiller !... Tant pis pour les esprits forts !... La chance ne vient trouver que ceux qui ont la foi... Puisque vous vous imaginez qu'on ne gagne jamais à la loterie, il est inutile d'insister... C'est dommage !... J'avais eu une bonne inspiration !...

Sur ces mots alléchants, elle quitta le pauvre amoureux.

Mais elle n'eut pas fait dix pas qu'elle l'entendit courir après elle.

— Que me voulez-vous encore? dit-elle d'un air irrité.

— Ne m'abandonnez pas ! fit Pierre d'un ton suppliant... J'ai entendu dire qu'il y avait des combinaisons sûres pour gagner à la loterie...

— On vous a dit une absurdité ! reprit l'intrigante qui ne demandait qu'à renouer l'entretien. Ce sont les escrocs qui vendent des combinaisons infaillibles ! La chance fait tout... Il y a toutefois des pressentiments qui ne trompent pas. Ainsi, j'ai connu une femme qui a gagné un gros lot pour avoir pris, à une loterie, un numéro qu'elle avait rêvé.

— Vraiment ! fit le jeune homme, qui commençait à être impressionné.

— Ça, je vous l'affirme, je l'ai vu !... Et ce souvenir

m'est revenu à la suite d'un rêve que j'ai fait moi-même, cette nuit... Je pensais à vous et à Claudine — car vous saurez que j'y pense souvent. — Je vous voyais tous les deux, fuyant devant le père Grandin qui voulait vous séparer... Puis, tout à coup, je vis le fermier s'arrêter, avec un cri. Vous et Claudine, vous vous étiez retournés et, de loin, vous montriez, en l'élevant au-dessus de votre tête, un billet de loterie, dont le numéro brillait, rouge comme un feu ardent !

— Est-il possible ! fit Pierre, qui se sentait envahi par une émotion extraordinaire... Et ce numéro ?...

— Ce numéro, continua Félicité, il me semble le voir encore !... C'était le numéro 378... Depuis ce moment, je n'ai pensé qu'à cela... Et une idée m'est venue... Mais bah ! vous êtes un esprit fort, et vous vous moquerez de moi ?

— Oh ! non, non ! je vous jure ! s'écria Pierre, très intrigué.

— A force de penser à ce chiffre, j'ai voulu y trouver une signification... Et, savez-vous ce que j'ai découvert?

— Je ne devine pas.

— Quel âge avez-vous ?

— 21 ans.

— Et Claudine ?

— 18 ans.

— A merveille ! fit l'intrigante avec enthousiasme. Mes calculs étaient justes... En multipliant votre âge par celui de Claudine, on trouve 378 !

— Ce qui veut dire ?... demanda le jeune homme, dont les yeux étincelaient.

— Ce qui veut dire, répéta la servante en souriant, que vous et Claudine, vous serez unis par ce chiffre... C'est mon idée. Rien ne me l'ôtera !... Mais, vous savez, moi, je crois à ces sottises-là !

— Enfin, dit Pierre, que feriez-vous à ma place ?

— A votre place, si je pouvais disposer de trois livres — ce qui est le minimum de la mise, — j'achèterais le numéro 378.

— Où cela ?

— Parbleu ! au bureau de loterie le plus rapproché, c'est-à-dire à Bayeux. Seulement, il faudrait se hâter. Car le tirage aura lieu dans peu de jours.

— Dès demain, j'irai ! dit Pierre.

— Bonne chance alors ! fit la servante en s'éloignant.



XI

Le billet de loterie

La conversation, qui venait d'avoir lieu entre Pierre et la servante, n'était pas un jeu du hasard. La veille, en allant au marché de Bayeux pour les provisions de l'auberge, Félicité avait eu soin de nouer les premiers fils de l'intrigue qu'elle avait imaginée, pour préparer le mariage de Pierre avec Claudine.

Son esprit inventif avait combiné un plan, qui n'aurait pu réussir sans le concours d'une institution, qui fut une des fautes de l'ancien régime. Nous voulons parler de la fameuse *Loterie royale de France*. Sous le couvert royal, la passion du jeu s'infiltrait dans toutes les veines de la nation. Alléchés par l'appât d'un gain rapide, obtenu sans travail, les riches, pour tenter la fortune, exposaient leurs revenus ; les ouvriers risquaient leur épargne, et les pauvres jouaient jusqu'à l'aumône qui devait leur procurer du pain.

Dans cette exploitation de la crédulité publique, on se servait des plus vils agents pour allumer la convoitise de la foule, si facilement dupe de ses espérances. Ces employés séducteurs étaient salariés par l'Etat pour racoler les dupes qui rapportaient, bon an mal an, au Trésor, un bénéfice de neuf à dix millions.

Comme beaucoup d'autres villes, Bayeux avait alors son bureau de loterie, tenu par un de ces honorables fonctionnaires, qui avaient pour mission d'attirer les ignorants et de les éblouir par des calculs illusoires. Le bureau était installé devant une place où se réunissaient les paysans, les jours de foire ou de marché. Et l'industriel, qui en avait la direction, y étalait tout son appareil de billets préparés, de roues de fortune, d'inscriptions pompeuses, de rubans entrelacés. C'était comme la livrée de l'espérance et de la fortune.

Quand il vit entrer la servante, qui portait le costume des femmes de la campagne, le buraliste s'empressa de commencer son boniment, destiné à mettre en relief les promesses des combinaisons infaillibles.

— Je sais tout votre sermon par cœur ! fit l'intrigante en l'arrêtant... Je suis une habituée...

Alors, croyant avoir affaire à quelque victime incorrigible de la passion du jeu, l'employé étala devant la jeune femme un grand nombre de billets à choisir.

— Merci ! fit la servante, je sais ce que tout ça vaut !... Il y a bête et bête, voyez-vous ! Et les renards ne se laissent pas prendre deux fois au même piège !

— Pouvez-vous parler ainsi d'une institution qui rend

tant de services ! fit l'employé avec une indignation de commande... C'est dans l'intérêt de la nation que le gouvernement se fait banquier; s'il s'abstenait, le peuple mettrait aux loteries étrangères, et l'argent sortirait du royaume.

— Je voudrais bien savoir, répliqua l'intrigante en riant, ce que vous répondriez à un filou qui vous dirait: « Je vais prendre votre argent; car je m'intéresse à vous et votre poche pourrait être percée ! »

Le buraliste allongeait la mine et ne savait trop s'il devait rire ou se fâcher.

— C'est bon ! fit-il en ramassant avec humeur ses billets, qu'il battait comme un jeu de cartes ; je vois bien qu'il n'y a rien à faire avec vous !

— Pardon ! reprit la rusée créature en interrogeant l'employé du regard. Il y a près de mon village, à Vaussieux, un garçon auquel je m'intéresse. Il viendra vous trouver et vous demandera le numéro 378 du prochain tirage. Pouvez-vous faire gagner ce billet ?

— Impossible ! fit brusquement l'employé.

— Comprenez-moi donc ? Je ne vous demande pas que le numéro 378 gagne réellement, mais ait l'air de gagner... Vous tenez des registres de tirages ?

— Oui. Je devine. C'est un faux que vous me demandez !

— Seulement une erreur... Il est si facile de se tromper, surtout quand il s'agit de chiffres...

Tout en parlant, l'intrigante avait posé sur le comptoir quelques pièces d'argent. Le buraliste les repoussa du bout des doigts, comme s'il eût été inaccessible à la corruption.

— Voyons ! fit-elle en souriant, ne soyons pas plus royalistes que le roi ! Tous les jours vous trompez le public en promettant des combinaisons sûres pour gagner... Je ne vous demande pas tant que cela, moi. Je ne vous demande pas de tromper les autres, mais de vous tromper... Vous porterez le numéro 378 comme gagnant sur vos registres. Et si un certain fermier de Vaussieux, le père Grandin, demande à les voir, eh bien, vous les lui montrerez.

— Et l'erreur, demanda le buraliste en jouant avec les pièces de monnaie laissées sur le comptoir, l'erreur devrait figurer sur mes registres jusqu'à ?...

— Jusqu'au mariage de mon protégé, acheva l'intrigante.

— Diable ! fit l'homme de la loterie, en soupesant les pièces d'argent, ça peut durer longtemps !

— Rassurez-vous, dit la servante en riant, j'ai plus d'intérêt que vous à hâter la chose !

— En ce cas, fit l'employé en laissant tomber négli-

gemment l'argent dans son gousset, on pourra s'entendre !

Félicité avait ainsi tout préparé d'avance. Le surlendemain , lorsque Pierre entra dans le bureau de loterie, il n'eut qu'à faire sa demande pour être immédiatement servi.

— C'est le seul numéro qui me reste ! lui dit impudemment le buraliste en lui présentant le numéro 378. Vous avez de la chance, mon jeune ami. Et ce début promet !

Devant ce hasard extraordinaire — car c'était bien pour lui un hasard — Pierre ne douta plus que le rêve de Félicité ne se changeât en une merveilleuse réalité. Ses espérances se traduisirent si vivement sur ses traits que l'employé de la loterie n'hésita pas à mettre aussitôt en coupe réglée l'enthousiasme du naïf garçon.

— Je veux vous traiter en ami, lui dit-il après lui avoir expliqué le mécanisme de la loterie. Je sais ce qu'il vous faut. Si vous pouvez , sans vous gêner, faire une mise de vingt livres , prenez-moi un *extrait déterminé*... J'ai vu plusieurs personnes gagner avec cette combinaison.

Pierre remercia le buraliste , déposa ses vingt livres sur le comptoir et sortit enchanté.

Le cœur léger, le pied leste, il reprit le chemin qui conduisait à Vaussieux. Il n'avait pas le temps de songer à la fatigue, et son imagination allait encore plus vite que ses jambes. Il se voyait déjà à la tête d'un capital de cinquante ou soixante mille livres. Le père Grandin lui faisait bonne mine. Il était admis auprès de Claudine. Il passait de longues heures, le soir, penché sur son métier à dentelle , regardant ses jolis doigts qui s'agitaient comme sur un clavier entre les fuseaux. Puis le grand jour arrivait. Il entrait triomphalement à l'église avec Claudine. Le curé venait au-devant d'eux jusqu'au seuil du chœur. Le brave homme leur faisait un beau discours, auquel personne ne comprenait rien, mais qui faisait pleurer tout le monde. Il lui prenait enfin la main pour la mettre dans celle de sa bien-aimée. Tous les deux disaient encore : oui ! Ils sortaient bientôt de l'église au bruit des cloches , et ils passaient , lui fier, elle rougissante, entre une haie de garçons, qui saluaient les jeunes mariés avec tous les vieux fusils du village !

Escorté de ce rêve charmant , qui lui tenait lieu de compagnon de route, le jeune paysan n'eut pas le temps de s'apercevoir de la longueur du chemin. Quand il fut rentré chez lui , pour la première fois de sa vie , avant de se coucher, il poussa le verrou de sa porte. Il avait une telle foi dans le chiffre , rêvé par sa perfide confidente , que son billet de loterie représentait déjà à ses

yeux une valeur certaine. Après l'avoir examiné à plusieurs reprises, il le cacha au fond d'un bas qu'il glissa lui-même sous des serviettes, dans le haut de son armoire. Cela fait, il s'endormit en pensant à Claudine.

Le lendemain, le riche possesseur du billet de loterie travailla à son champ comme s'il avait eu sa fortune à faire. Il est vrai qu'il ne voulait que s'étourdir. Il avait ses nerfs, comme un bourgeois, et, pour les calmer, il condamnait ses muscles à un exercice sans mesure. Il attendait le dimanche avec impatience. Son secret l'étouffait !

Le jour de la danse, il arriva le premier sur le théâtre de ses récents exploits.

— Il n'est plus besoin de vous prier, lui dit gaiement Claudine en acceptant le bras qu'il lui offrait.

Les plus petits événements semblaient s'être donné le mot pour concourir, ce jour-là, au bonheur de Pierre. Le ménétrier étant allé jouer du violon à une noce dans un village voisin, on dut se contenter de danser des rondes. Chacun chantait la sienne et, ce qui faisait bien l'affaire des amoureux, à la fin de la ronde, on embrassait sa danseuse. C'était la première fois que Pierre approchait ses lèvres des joues de Claudine. Son trouble fut si grand, qu'il craignit un instant de livrer à tout le monde le secret de son cœur.

Il se sentait si heureux, il avait tant de confiance dans l'avenir, tant d'aveux sur les lèvres, qu'il ne put résister plus longtemps au désir d'associer Claudine à ses espérances.

— Dans quelques jours, lui dit-il, je serai peut-être un des plus gros fermiers du pays !

— Vous allez recueillir un héritage? demanda la jeune fille en souriant.

— Non.

— Ou faire un beau mariage ?

— Oh ! non, je ne voudrais pas me marier pour être riche ; mais j'ai voulu être riche pour me marier.

— Et vous avez réussi ?

— Je le crois.

— Vous avez donc trouvé un trésor ?

— J'ai acheté un billet de loterie.

— C'est là cette fortune dont vous me parliez ?

— Oui, Mlle Claudine. Cinquante mille livres peut-être pour vingt livres ! Voyez. Voilà le billet !

— 378 ! dit Claudine en lisant le numéro... Ainsi, sans compter les autres billets, vous avez déjà 378 chances contre vous, et vous croyez gagner le gros lot ?... Pierre, écoutez-moi : si vous êtes raisonnable, ne parlez de cela à personne. On se moquerait de vous et, cette

fois, on n'aurait pas tort. Promettez-moi de ne plus penser à de pareilles folies. Il n'en a pas fallu davantage pour faire perdre la tête à bien des gens.

— On m'a donc volé, Mlle Claudine ? dit Pierre avec un accent douloureux.

— Ne vous désolez pas trop : ce ne sera jamais que vingt livres de perdues.

— Ah ! ce sera bien plus que cela, si vous dites vrai !

Le pauvre garçon ne pouvait, ni ne voulait livrer toute sa pensée. Cependant, la jeune fille le désespéra par un mot involontairement cruel.

— Si vous ne comptez pour vous marier, lui dit-elle, que sur votre billet de loterie, on vous appellera longtemps encore le *vieux garçon !*

Un dernier coup acheva de l'abattre. A la vue du fermier, qui sortait de la tente des buveurs, Claudine crut devoir, par prudence, se séparer de son danseur.

— Voilà mon père, lui dit-elle ; je vous quitte. Car on trouve déjà que nous dansons trop souvent ensemble.

Elle s'éloigna, laissant Pierre dans une affliction profonde. Le malheureux garçon se retira à l'écart et regagna lentement sa maison, comme un pauvre oiseau blessé qui rentre au nid en battant d'une aile. Le plomb qui l'avait frappé, lui, c'était le doute ! Il se disait : — Si j'étais riche, elle ne craindrait pas de me donner le bras devant son père !... Ah ! si j'avais gagné le gros lot !

Sa foi était ébranlée. Il ne croyait plus à la vertu de son billet. Il était loin de ce beau rêve qu'il portait si légèrement avec lui en revenant de la ville !

XII

Une singulière demande en mariage

A quelques jours de là, Pierre, penché sous le grand manteau de la cheminée, jetait du bois sec dans le foyer. La flamme léchait une grande marmite de terre, tandis que le chat, accroupi jusque dans les cendres, surveillait, du coin de l'œil, les préparatifs du dîner de son maître. Lorsque midi sonna à l'horloge, le jeune paysan se releva pour placer sur la table une assiette illustrée, en terre de pipe, au fond de laquelle on voyait, au milieu d'un nuage de fumée, quelques bouts de fusils et la moitié d'un général qui levait fièrement la main en face de l'ennemi, représenté par une demi-douzaine de baïonnettes. Le jeune homme posa encore sur la table une fourchette, un verre et un cruchon rempli de cidre ; puis il découvrit la marmite.

A ce moment, une ombre passa sur le chemin, devant

la fenêtre, et une main vigoureuse ouvrit la porte de la chaumière avec fracas. Pierre, en se retournant, poussa un cri. Il avait devant lui le terrible fermier, le père de Claudine !

Pour faire cette visite, le père Grandin ne s'était pas mis en frais de toilette. Il avait sur la tête un méchant chapeau, autrefois noir, ce jour-là roux comme les cheveux de son propriétaire, de telle sorte qu'on n'aurait pu dire où commençait la toison ni où finissait le couvre-chef.

— Ah ! ah ! fit le vieux fermier en appuyant contre un mur la fourche avec laquelle il venait de remuer son foin, tu ne m'attendais pas, mon garçon ?

— C'est vrai ! répondit Pierre d'une voix tremblante.

Il sentait ses jambes fléchir sous lui.

— Il sait quelque chose, pensait-il... On lui aura dit que j'ai embrassé sa fille dimanche !

A cet instant, la marmite se mit à siffler, et, par son couvercle entr'ouvert, envoya un jet de bouillon dans les cendres. Le pauvre timide, profitant de cette complaisante intervention de la vapeur, se pencha vers le foyer, de manière à échapper au regard scrutateur du fermier. Mais il lui semblait si bien, malgré cela, que les yeux du père Grandin exploraient les coins les plus retirés de sa conscience, qu'il perdit tout à fait la tête et renversa la moitié de son dîner dans le feu.

— Maladroit ! s'écria le fermier en écartant brusquement le jeune homme et en soulevant, à sa place, la marmite qu'il posa au milieu de la table, tu as donc des mains de beurre ?... Après tout, ajouta-t-il d'un air narquois, ça n'est pas bien étonnant ! Un garçon comme toi ne peut pas faire la besogne d'une femme. Il te faudrait une ménagère. Mais il paraît que tu ne veux pas te marier... Tu aimes mieux braconner sur les terres d'autrui... Ah ! on m'en a appris de belles sur ton compte !

L'allusion ne pouvait être plus claire, et le malheureux garçon ne douta plus qu'on ne l'eût dénoncé.

— Ah ! brigand, tu rougis ! poursuivit impitoyablement le père Grandin. Voyez vous l'hypocrite ! Personne ne se défiait de lui, tout le monde le prenait pour un imbécile. Moi tout le premier ! Son pauvre petit sillon a beau être entouré de mes terres, je vivais sans crainte. Je me disais : « Qui a bon voisin a bon matin » ... J'oubliais que le proverbe ne parle pas du soir ; c'est pourtant l'heure des mauvais sujets ! J'aurais dû veiller. Enfin d'autres, de bons amis, m'ont averti. Voilà pourquoi je suis venu te trouver... Il faut que nous vidions cette affaire-là !

Et, pour vider l'affaire, le vieux paysan commença par remplir son verre jusqu'au bord.

— Tiens ! tiens ! dit-il en faisant claquer sa langue après avoir bu, il n'est pas mauvais ton cidre ?

Il s'en versa un second verre, s'assit devant la table, attira à lui l'assiette en terre de pipe et la chargea d'un énorme morceau de lard, accompagné d'une moitié de chou.

— Il ouvre l'appétit, ton cidre ! continua le père Grandin.

Sans s'inquiéter de ce que cet aveu renfermait de menaces pour le reste de son dîner, Pierre demeurait debout, immobile, pâle, la langue à demi paralysée par la terreur.

— Eh bien, à quoi penses-tu ? lui dit le fermier après avoir inutilement cherché sur la table. Donne-nous donc du pain !

Pierre obéit machinalement, et se tint debout, silencieux, auprès du fermier, comme un laquais de grande maison qui attend les ordres de son maître.

— Que fais-tu là ? lui dit tout à coup le père Grandin entre deux bouchées. Prends une assiette et assieds-toi, là, devant moi.

Pierre se conforma en tremblant aux volontés du terrible homme. Celui-ci plongea sa fourchette dans la marmite et en ramena une copieuse part qu'il posa généreusement dans l'assiette de son convive ; car les rôles étaient changés. Pierre semblait être l'invité ; le fermier le régalait à ses dépens.

— Ah ! ça, reprit le père Grandin en se donnant quelques minutes de repos, qu'il employa à cimenter, avec une forte rasade, deux nouvelles assises de lard au chou, ah ! çà, mon garçon, tu ne veux donc pas être raisonnable ? J'aime la paix, il est vrai ; mais je connais mes devoirs de chef de famille. Je te prouverai que j'ai le bon droit pour moi... Je commence à me lasser de ton voisinage. Il faudra que cela cesse enfin, ou les juges parleront !

— Les juges ? balbutia Pierre en pâlissant...

— Oui, les juges !... Rappelle-toi ce que tu as fait, le soir où tu t'es permis d'accompagner ma fille, depuis la fontaine jusqu'à l'entrée du village.

— Je vous jure, maître Grandin, que je n'ai rien fait de mal !

— Ce n'est pourtant pas ce qu'on m'a dit...

— Qu'a-t-on pu vous dire, mon Dieu ?

— Que tu n'as pas su respecter ce qu'un honnête homme doit respecter avant tout.

— C'est faux !

— C'est vrai.

— Alors, on s'est trompé ; on aura mal vu ?

— Très bien au contraire ; la lune brillait assez pour éclairer ta mauvaise action.

— Encore une fois, maître Grandin, que me reproche-t-on ?

— Tu ne rougis pas de le demander ? Malheureux ! pourquoi, au lieu de suivre le grand chemin, as-tu pris à travers champs, comme font les mauvais sujets ?

— Je n'ai rien à me reprocher. Mlle Claudine peut vous le dire.

— La pauvre innocente ! est-ce qu'elle aurait deviné ce qu'il y avait de coupable, au fond de tes intentions ?

— Elle seule pourtant peut dire ce dont vous avez à vous plaindre, ce que j'ai fait de mal, où je me suis arrêté...

— Rien ne t'a arrêté, ma foi !... D'un bout à l'autre de mon champ, j'ai suivi la trace de tes pas ; tu as foulé aux pieds ma meilleure récolte de l'année !

— Ah ! n'est-ce que cela ? s'écria Pierre, en découvrant avec joie qu'il avait été la victime d'un quiproquo.

— Hé ! que te faudrait-il de plus ? reprit le père Grandin d'une voix courroucée... Attaquer la propriété?... Passer sur le terrain d'autrui ?... il ne te manque plus que d'attendre les gens, le soir, au coin d'un bois !... Allons ! allons ! ne baisse pas ainsi la tête... Je sais qu'après tout tu n'es pas un méchant garçon. Mais, vois-tu, je suis vif ; c'est mon défaut ; et si tu ne consens pas à un arrangement, j'ai bien peur que nous ne finissions par quelque procès... Je t'avais déjà proposé d'acheter ton sillon ; refuseras-tu encore de me le vendre ? Ce serait le meilleur moyen de ne pas avoir de difficultés.

— J'en conviens, maître Grandin ; mais je ne me résignerai pas à vendre le champ que m'ont laissé mes parents.

— Des bêtises !... Eh bien, puisque cela te plaît, je vais t'en faire aussi du sentiment !... Tu as vingt ans ; tu n'es pas si bête qu'on le pense, et tu n'as pas, je suppose, l'idée de rester éternellement vieux garçon ? Eh bien, m'est avis que le jour où tu te marieras, il te faudra acheter un mobilier et, pour cela, vendre ton sillon...

— Oh ! ce jour-là ne viendra jamais, maître Grandin ! dit Pierre avec tristesse.

— Pourquoi donc ?

— Parce que j'ai eu le malheur d'aimer une personne à qui je n'oserai jamais faire l'aveu de mon amour.

A cette révélation, le vieux paysan se leva d'un air

irrité et frappa un formidable coup de poing sur la table.

— Ah ! drôle, s'écria-t-il avec colère, tu as déjà un amour en tête, et tu te permets de laisser croire aux gens que tu fais la cour à Claudine ? Voyez-vous le monstre ! On a bien raison de dire qu'il n'est rien de pis que l'eau qui dort ! Et moi qui étais sans défiance, moi qui le laissais danser le dimanche avec ma fille !... Oui ! viens maintenant lui demander un quadrille !...

— Au nom du ciel, maître Grandin !...

— Oui ! joins les mains ; tu auras beau prier, je te romprai ma fourche sur le dos !

— Maître Grandin !

— N'essaie pas de m'attendrir, hypocrite !... Je t'apprendrai à compromettre nos filles !...

— Maître Grandin, maître Grandin ! Ecoutez-moi. Oui, je suis coupable, mais point comme vous croyez... J'aime mieux tout avouer... Je ne suis pas un mauvais sujet... Je n'ai qu'un amour au cœur !

— Ah ! voyons ça, dit le rusé paysan d'un ton moins rude.

Et il se rapprochait du pauvre timide, qui baissait la tête, comme un accusé sous le regard du juge.

— Voilà la vérité, reprit le jeune homme d'une voix à peine distincte ; c'est Mlle Claudine que j'aime, que j'ai toujours aimée et que j'aimerai toujours, quand je devrais en mourir !

— Imbécile ! s'écria le fermier en riant aux éclats, voilà donc le secret qui t'étouffait !

Et comme Pierre était encore tout pâle et tout tremblant, il remplit les deux verres et en présenta un au jeune homme.

— Allons, avale-moi çà, lui dit-il, et trinquons !

— Vous n'êtes donc pas fâché ? murmura Pierre avec stupéfaction.

— De quoi et contre qui ? demanda le fermier. Un père est toujours flatté d'apprendre qu'un honnête garçon aime sa fille.

— Vous savez, dit Pierre timidement, que je n'ai pour toute fortune que mes bras et ma bonne volonté ?

— Je n'avais pas autre chose quand je me suis marié ! dit le fermier.

— Quoi ! s'écria Pierre, en sautant, avec l'élan de la jeunesse, des idées les plus sombres aux plus folles espérances, quoi ! maître Grandin, vous consentiriez ?...

— Je ne dis pas cela, interrompit le vieux renard, je dis seulement que je ne contrarierai pas les goûts de ma fille... Celui qui lui plaira sera mon gendre ; voilà tout !

A ces mots, le fermier gagna la porte. Avant de sortir, il s'arrêta sur le seuil et, se retournant vers le jeune homme aussi défait par son bonheur qu'il l'eût été par une catastrophe :

— A propos, lui cria-t-il, et notre procès ?

— Notre procès ? répéta Pierre machinalement.

— Oui, ton sillon que tu ne veux pas me vendre ? Il y aurait un bon moyen de tout arranger. Fais-toi aimer de Claudine, nos deux propriétés n'en feront plus qu'une !

Et le vieux paysan s'éloigna en riant.

XIII

La fleur refusée

Le soir même, tout le village savait que le père Grandin était allé chez Pierre et qu'il lui avait fait l'honneur de partager avec lui son modeste dîner. Pierre avait été le premier à répandre la nouvelle ; car le bonheur délie la langue encore mieux que le vin ; et c'est une des invraisemblances de la tragédie que de donner des confidents aux princesses ou aux princes malheureux ; on n'a jamais tant besoin de l'oreille d'un ami que lorsqu'on a le cœur joyeux.

La capitale d'un royaume n'est pas plus agitée par un changement de ministère que ne le fut le village en apprenant ces petits événements. Chacun les expliquait à sa manière. Quelques-uns soutenaient que le père Grandin avait perdu la raison ; d'autres, qui le connaissaient mieux, disaient que le rusé compère n'était pas homme à s'en aller à la pêche sans qu'il y eût quelque anguille sous roche. Les méchants prétendaient qu'il y avait lieu de se hâter et que la vierge aux pervenches pourrait bien avoir cessé de mériter son surnom.

Tandis qu'elle était, sans le savoir, le sujet de toutes les conversations, la fille du vieux fermier portait du linge à la fontaine. De loin, elle entendait des cris, des interpellations, des rires bruyants qui partaient du lavoir. Quand elle y entra, tout le bruit cessa comme par enchantement. Les commères se regardaient entre elles en souriant, ou chuchotaient. Ce silence, qui se faisait tout à coup à son arrivée, frappa Claudine d'étonnement.

— Eh bien, dit-elle aux femmes, vous ne parlez plus ? Est-ce moi qui vous empêche de parler ?

— Au contraire ! répondit impudemment une des plus hardies.

Le mot eut du succès ; toutes les autres partirent d'un éclat de rire. Claudine rougit, et son embarras fut un

nouveau sujet d'amusement pour les lavandières. Celles-ci, pour augmenter le supplice de la jeune fille, prirent un malin plaisir à lui apprendre indirectement tout ce qu'elle ignorait.

Claudine souffrait horriblement ; elle se hâta de laver son linge et s'éloigna à grands pas. Ce n'étaient pas les plaisanteries, dont elle avait été l'objet, qui l'avaient le plus affligée ; car elle était trop intelligente pour ne pas mépriser de tels bavardages ; mais la conduite de Pierre lui semblait odieuse. Elle ne pouvait lui pardonner d'avoir montré au grand jour des sentiments, qui ne gardent leur fraîcheur, qu'à la condition de rester dans la solitude du cœur où ils ont pris naissance.

Elle n'était plus qu'à trois cents pas de sa maison lorsque, au détour d'un chemin, elle rencontra Pierre.

— Mlle Claudine, dit le jeune homme en accourant pour la débarrasser de son paquet de linge, permettez-moi de porter cela jusque chez vous ?

— Merci ! répondit sèchement la jeune fille.

Et elle continua son chemin.

— Ah ! fit Pierre en la suivant, vous ne m'avez pas ainsi repoussé le soir où vous m'avez appelé, de la fontaine, pour venir à votre aide !

— Ce jour-là est loin, Pierre !

— Il a beau être loin, Mlle Claudine, je n'ai pas changé depuis ce temps-là. Ou, si j'ai changé, c'est que je vous aime encore plus aujourd'hui qu'alors !

Le pauvre garçon avait des larmes dans les yeux. La jeune fille était aussi très émue, et, comme elle ne voulait pas laisser voir son émotion, elle allongea le pas pour prendre les devants.

— Vous me fuyez ? dit Pierre.

— Non, mais je suis pressée de rentrer.

— Que le temps vous semblait moins long quand vous me fîtes asseoir près de vous sur le bord de la route ! Vous rouliez une fleur d'églantier dans vos doigts, tout en regardant le soleil qui disparaissait ; puis je vous la vis jeter dans le chemin. Vous partie, je ramassai la petite fleur dans la poussière... Tenez, la voilà ! Elle est bien fanée aujourd'hui !... Si vous n'aviez pas l'air si mécontente, je vous demanderais de la remplacer, et de me donner la rose que vous portez à votre corsage.

— A quoi bon ? Elle se fanerait comme l'autre !

— Oh ! non ! l'autre, je l'avais ramassée ; celle-là me viendrait de vous ; ne me refusez pas !

— Non, non ! vous iriez dire à tout le monde que je vous ai donné cette rose... J'aimerais mieux la jeter !

— Oh ! vous ne feriez pas cela, de gaieté de cœur ?

— Voyez plutôt !

A ces mots, la jeune fille jeta la fleur par-dessus la haie d'un jardin.

-- Merci, mademoiselle ! cria un homme en montrant la tête au-dessus de la haie.

C'était Barthélemy Luro qui, un soir, avait aidé Claudine à rentrer ses vaches à l'étable. Il n'y avait eu, dans cette scène, qu'un jeu du hasard ; mais un horrible soupçon traversa l'esprit du pauvre Pierre.

— Vous saviez qu'il était là ? demanda-t-il d'une voix tremblante.

— Je n'ai rien à vous répondre ! dit Claudine d'un air offensé.

— Eh bien, qu'il prenne aussi celle-là ? s'écria Pierre en lançant sa fleur flétrie d'églantier par-dessus la haie.

Puis il s'enfuit en pleurant. Claudine eut pitié de son désespoir et fut tentée de le rappeler ; mais ce premier mouvement, qui cette fois était le bon, fut bientôt arrêté par les conseils de son amour-propre blessé. Elle laissa Pierre s'éloigner et rentra chez elle, mécontente de tout, de tout le monde et principalement d'elle-même.

Au moment où elle entra dans la cuisine de la ferme, elle aperçut son père qui tenait une gazette et qui semblait la parcourir avec un vif intérêt. Son étonnement fut grand ; car son père ne savait pas lire.

— Tiens ! dit le fermier d'un ton joyeux dès qu'il vit entrer sa fille, voilà un chiffon de papier qui vaut pour nous une fortune !

— Pour nous ? dit la jeune fille surprise.

— Oui, si nous sommes habiles et si tu ne contraries pas mon jeu.

— Vous savez bien, mon père, que j'ai toujours contribué autant que je l'ai pu, à augmenter votre aisance.

— Il ne s'agit pas de ma fortune, mais de la tienne.

— Et c'est avec cette gazette que vous espérez m'enrichir ? Vous plaisantez !

— Je ne plaisante pas ; il y a là, m'a-t-on assuré ; car je ne sais malheureusement pas lire ; il y a là une nouvelle qui vaudra, pour nous, son pesant d'or tant qu'il n'y aura que nous à la connaître !

— Que voulez-vous dire, mon père ? demanda Claudine très intriguée.

— Ah ! voilà, dit le paysan d'un air fin ; c'est toute une histoire ! Il y a quelques jours, j'étais allé vendre du blé à Bayeux. En passant devant le bureau de la loterie, j'entends qu'on m'appelle. Je me retourne. Et qu'est-ce que je vois ? Félicité, la servante du *Grenadier de Champagne*, qui parlait avec l'employé du bureau et qui me faisait signe d'approcher.— Vous ne savez pas la grande nouvelle ? me criait-elle de loin. Pierre Boivin,

le *vieux garçon* comme on l'appelle à Vaussieux, vient de gagner à la loterie... Tiens ! cela te fait de l'effet ? dit le père Grandin en s'interrompant.

Claudine était en effet devenue subitement très pâle.

— Ce n'est rien, ce n'est rien ! balbutia-t-elle. Un peu d'étonnement. Car, enfin, il y a bien lieu d'être étonnée. On gagne si rarement à la loterie !

— C'est bien ce que je pensais aussi ! reprit le père Grandin, qui avait parfaitement deviné la vraie cause du trouble de Claudine. Je ne voulais pas croire ce que me disait la servante de l'auberge ; mais l'employé du bureau de loterie me fit entrer et ouvrit ses registres devant moi. — Tenez ! s'écria-t-il, en me désignant le numéro gagnant : voilà le numéro de Pierre Boivin, le numéro 378, qui gagne trente mille livres ! — C'est possible, lui dis-je, mais il y a un malheur ; c'est que je ne sais pas lire ! Et je m'en allai, en maudissant mon ignorance. Dès le lendemain, la servante du *Grenadier de Champagne* m'apporta une gazette que voici, où la nouvelle était annoncée. Elle me la lut. Seulement, je n'avais pas beaucoup de confiance dans cette fille-là. Quand elle m'eut quitté, j'allai trouver M. le curé de Vaussieux pour lui mettre la gazette sous les yeux. On ne m'avait pas trompé. Le numéro de Pierre a gagné !...

— Est-il possible ! s'écria Claudine.

— Vérifie toi-même. Voici la liste des numéros gagnants, dit le fermier en tendant la gazette à sa fille.

— C'est vrai ! dit Claudine après avoir lu, il a gagné !... Et le pauvre garçon ne connaît pas encore son bonheur !

— Tu viens donc de le voir ?

— A l'instant. Il m'a quittée, la mort dans l'âme !

— Pourquoi donc ?

— Une petite querelle, à propos d'un rien.

— Maladroite !... Il s'en est allé fâché ?

— Furieux, jurant qu'il ne me reverrait jamais !

— Malheur ! s'écria le père Grandin en frappant du poing sur la table.

— Ne vous emportez pas, mon père, je suis enchantée de ce qui est arrivé.

— Enchantée ? Et pourquoi ?

— Pierre ne pourra pas supposer que je lui ai fait bonne mine à cause de la fortune qui lui tombe du ciel.

— Tiens ! cria le vieux paysan d'une voix irritée, tu ne connaîtras jamais rien aux affaires !... Moi, qui avais pris tant de précautions pour amener Pierre à t'épouser !... Cherche un mari maintenant !... Du diable si je m'en mêle !... Ah ! tu crois qu'on lève tous les jours des lièvres de ce poids-là ! Trente mille livres au contrat !... Tu t'imagines donc que je remue l'or à la pelle et que je te donnerai une dot de princesse ?

— Vous me donnerez ce que vous voudrez, mon père, et je m'en contenterai.

— Bon ! la voilà résignée à présent !... Mais je ne veux pas que tu te résignes, entends-tu !... Je te le défends !... Je n'aurai pas en vain travaillé à ton bonheur. J'ai mis dans ma tête que tu épouserais Pierre, et tu l'épouseras !

— Je n'épouserai pas un homme qui s'est vanté d'avoir obtenu ma main, avant même de l'avoir demandée. Je veux qu'on me respecte, et j'ai le droit de m'offenser des bavardages auxquels on m'a imprudemment exposée.

— Hé ! tant mieux qu'on jase ! Plus on parlera de ton mariage, plus ça avancera nos affaires. Si Pierre devenait difficile en se voyant riche, tout cela le pousserait dans tes bras. Il n'aura pas besoin d'y être conduit d'ailleurs ; car il t'aime !

— Qui vous l'a dit, mon père?

— Pierre lui-même... Je suis allé chez lui, je l'ai interrogé, il m'a tout avoué... Ah ! si tu avais vu sa joie lorsque je lui ai fait entendre qu'il pourrait bien un jour aller avec toi, la main dans la main, devant monsieur le curé !...

— Quoi ! interrompit Claudine en rougissant, vous auriez été jusqu'à lui faire espérer?...

— Il le fallait bien ! Est-ce qu'il aurait jamais eu la hardiesse de te demander en mariage?

— Ah ! je m'explique tout maintenant ! dit la jeune fille en soupirant... Il n'est pas étonnant, après cela, qu'il ait parlé de son bonheur à tout le monde... Je le vois à présent : tous les torts étaient de mon côté.

— Je me doutais bien que votre querelle n'était pas sérieuse, dit le fermier d'un air joyeux. Je me charge de tout raccommoder et, sans plus tarder, je vais m'expliquer avec Pierre.

— Restez, dit Claudine en retenant son père. J'aime mieux lui écrire.

XIV

Le soupçon

En quittant Claudine, Pierre se hâta de retourner chez lui. Car il voulait être seul et cacher sa douleur dans le coin le plus secret de sa maison. Malheureusement, il ne put aller assez vite pour devancer la curiosité des passants.

— Quoi ! Pierre, lui dit Félicité, la servante de l'auberge, qui le rencontra en chemin, vos yeux sont rouges comme si vous aviez pleuré?

— Il est vrai que je n'ai pas le cœur gai ! soupira le pauvre garçon.

— En vérité, dit la servante, on a bien raison de dire que vous ne faites rien comme les autres !... Si c'est là votre manière de vous réjouir, la fortune aurait bien mieux fait de frapper à une autre porte que la vôtre.

— La fortune ? répéta Pierre d'un air étonné.

— Vous ne connaissez donc pas votre bonheur ? demanda la servante très surprise. Tout le monde en parle !

— Hélas ! fit Pierre, je vois bien que vous croyez comme les autres que je vais épouser Claudine !

— Vous pouvez faire mieux que cela maintenant ! Il ne tient qu'à vous d'épouser une fille trois fois riche comme Claudine !

— Vous vous moquez de moi !

— Ni moi ni les autres ne se moqueront de vous désormais. Tout le monde, au contraire, vous enviera. N'êtes-vous pas le plus riche du village maintenant ? N'avez-vous pas gagné, au dernier tirage de la loterie royale, un lot de trente mille livres ?

— Trente mille livres ! s'écria Pierre en pâlissant. Est-ce possible ?... Je n'y pensais plus à ce billet !... Trente mille livres !... à moi ? pour moi ? C'est un mensonge cela ! On vous a trompée. Je n'ai pas gagné !

— Hé ! pauvre innocent ! fit la servante en haussant les épaules, la preuve que vous avez gagné un gros lot, c'est que le père Grandin, qui savait la nouvelle avant tout le monde, est allé immédiatement chez vous, chez vous où il ne mettait jamais les pieds. La preuve, c'est que le rusé bonhomme vous a laissé entendre qu'il ne serait pas fâché de vous voir épouser Claudine. Est-ce vrai, cela ?

Pierre, rougissant et pâlissant tour à tour, écoutait la servante avec une sorte de stupeur.

— Ah ! je commence à comprendre ! disait-il en frappant la terre du bout de son bâton... C'est égal ; ce n'est pas bien ce qu'il a fait là, le père Grandin !

— Quel drôle de garçon vous faites ! s'écria Félicité avec impatience. Pourquoi diable ! vous occuper du fermier ? c'est un vieil avare ! chacun sait ça. Mais on n'épouse pas son beau-père, sapristi ! Avec vos trente mille livres, vous prendrez bien Claudine sans dot. Toute la question est là pour le bonhomme. Sans cela, pas de mariage. Le père Grandin, comme auparavant, tournera autour de sa fille pour vous empêcher d'en approcher.

Pierre, la tête baissée, réfléchissait.

— Je vous remercie, dit-il tout à coup en tendant la main à la servante, je vous remercie de m'avoir appris cette nouvelle. Car on aime toujours à s'enrichir... Mais j'ai besoin d'être seul.

Et il s'éloigna d'un air triste.

— A-t-on idée d'un animal pareil ! s'écria la servante avec colère.

Et, menaçant du poing le jeune paysan qui lui tournait le dos, elle ajouta :

— Ah ! ça, mon petit, crois-tu que je travaille pour ton compte et que j'aie le temps d'attendre ?... Je veux que tu te maries, et le plus vite possible, parce que ton mariage empêchera celui de Dominique avec Claudine. Le reste m'importe peu. Et je vais te le prouver !

Et la terrible fille, qui était aussi violente que rusée, se mit à la poursuite de l'amoureux indécis.

Mais elle eut à peine fait dix pas qu'elle s'arrêta subitement avec un geste d'effroi.

Devant elle, au détour du chemin, venait de paraître la figure sinistre de son ancien complice, qui lui avait promis de ne revenir au pays que lorsqu'elle aurait épousé Dominique.

Cependant Pierre s'éloignait en réfléchissant aux événements de la journée. Malgré la bonne nouvelle qu'il venait d'apprendre, il paraissait soucieux. Quelques gens du village, qui le virent passer, remarquèrent même qu'il y avait sur sa figure des traces de larmes.

— Est-il fou ! disaient, en haussant les épaules, ceux qui savaient qu'il avait gagné un lot de trente mille livres.

Si l'on doit considérer comme un fou celui qui ne pense pas comme tout le monde, Pierre en ce moment était réellement fou ; car il songeait moins à ses trente mille livres qu'à la querelle qu'il avait eue avec Claudine. Ressentir moins de joie à s'enrichir que de chagrin à perdre une illusion, aux yeux du plus grand nombre, n'est-ce pas folie ?

Qu'auraient encore dit les gens qui se moquaient du pauvre garçon, s'ils avaient vu ce qu'il fit en rentrant chez lui ?

Pierre s'était assis devant sa cheminée sans feu, et il pensait avec amertume à cette fleur que Claudine lui avait refusée, pour la jeter à un autre. Car il ne pouvait, ou plutôt ne voulait pas admettre que le soldat se fût trouvé là par un effet du hasard.

Pendant que Pierre s'abandonnait à ces sombres rêveries, son chat, après avoir rôdé autour de la chaise, lui sauta sur les genoux. Le jeune homme n'avait jamais fait tant d'accueil à la pauvre bête. Il lui parla comme à un vieil ami.

— Ainsi, lui dit-il après l'avoir caressé, nous voilà riches !... Qu'est-ce que cela te fait, à toi ? N'as-tu pas ici tout ce qu'il te faut ? Si l'on te met dans une cuisine plus grande, en mangeras-tu davantage ? Quand j'aurai

mes trente mille livres, qui sait si je ne t'oublierai pas? Qui sait si je ne te laisserai pas mourir de faim ? Je deviendrai peut-être comme le père Grandin. Mon cœur s'endurcira. Je n'estimerai plus les gens que pour ce qu'ils rapportent !... Eh bien, non ! n'aie pas peur... Je ne t'oublierai pas... Il y a encore de bons cœurs... Tout le monde ne ressemble pas, Dieu merci ! au père Grandin !... Sa fille vaut mieux que lui... Si elle ne m'aime pas, elle a eu au moins la franchise de me le dire !... En me voyant riche, bien d'autres, à sa place, auraient essayé de me plaire... Elle ne m'a pas trompé, elle !... C'est cela qui me console !

Mais le malheureux garçon était si peu consolé qu'il se mit à pleurer. Tout à coup, à travers ses larmes, il crut voir un papier qu'on avait glissé sous la porte. Il se leva précipitamment et ouvrit, pour regarder sur la route. Il aperçut, à une assez grande distance, une femme qui s'éloignait en courant. A la tournure, il crut reconnaître Marianne Grandin, la mère de Claudine.

Il ramassa vivement le billet, l'ouvrit et y trouva en effet la signature de Claudine.

« Pierre, écrivait Claudine, pardonnez-moi et oubliez ce qui s'est passé. Quand je vous ai refusé ce que vous m'aviez demandé, je me figurais, bien à tort, que j'avais à me plaindre de vous. Je croyais que vous vous étiez vanté de m'épouser. J'ignorais que mon père vous avait parlé ; maintenant je comprends tout, et je reconnais, avec bien du plaisir, que je vous avais mal jugé. J'apprends que vous avez gagné à la loterie. Je m'en réjouis. Et pourtant je vous aimerais mieux moins riche. Comment vous dire maintenant ce que je pense de vous? Je n'ose plus vous dire : venez ! Faites ce que votre cœur vous conseillera. Je ne vous demande plus qu'une chose: si je vous ai fait de la peine, ne m'en voulez pas ! »

Pierre relut plusieurs fois le billet, comme pour en peser chaque mot; puis il le déchira et en jeta les morceaux au feu.

— Elle ne vaut pas mieux que son père ! dit-il avec une profonde angoisse.

Il n'avait plus la force de pleurer. Il lui semblait que la vie allait l'abandonner.

— Ah ! fit-il avec une sorte de rage en passant de l'abattement à la colère, elle me dit de ne pas lui en vouloir !... Lui en vouloir? Mais ce serait encore penser à elle !... Je ne la connais plus !... J'en aimerai une autre ! Et je me ferai aimer pour mon argent, puisqu'il n'y a plus que cela qu'on aime aujourd'hui !... J'aurai la force de me venger. Car je veux me venger ! Je veux que le père Grandin souffre dans son avarice ! J'irai à la

ville, je demanderai la fille d'un bourgeois, je l'épouserai, je lui achèterai de belles robes et, quand Claudine nous verra passer, elle sera jalouse !

Pierre ne dormit pas de la nuit. Il pensait à ses beaux projets de vengeance. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir que, chez les amoureux, la haine n'est que le revers de l'amour, qu'un rien peut les retourner et qu'ils ne sont jamais si près d'aimer que lorsqu'ils détestent le plus.

En effet, le lendemain, jour de la fête du village, jour où l'on sablait du gros cidre sous les tentes, entre une longue avenue de tonneaux, Pierre, au lieu de se rendre dans la prairie où se réunissaient les fidèles de la bouteille, prit le chemin qui conduisait devant la maison de Claudine. Hâtons-nous de dire, pour l'excuser, qu'il croyait le fermier et sa fille à la fête et qu'il voulait seulement revoir, sans témoin, le puits couronné de pervenches, devant lequel il avait passé les plus doux instants de sa vie.

Il entra dans le petit bois, s'assit à sa place habituelle et là, les yeux fixés sur la façade de la maison, il pleura silencieusement, en pensant à son amour perdu. Tout à coup, une voix jeune commença une chanson bien connue. Cent fois, Pierre avait entendu cette romance chantée par la même voix ; et pourtant il lui semblait que la romance était nouvelle et que la voix n'était plus la même. Dans cet air si naïf, on sentait que la chanteuse avait mis quelque chose de sa vie. Ce n'était plus le refrain banal qu'on répète avec indifférence ; c'était une note personnelle, une plainte.

La voix disait :

Chante, rossignol, chante,
Si tu as le cœur gai.
Le mien n'est pas de même ;
Il est bien affligé
Depuis qu'mon ami Pierre
Au loin s'en est allé,
Pour un bouton de rose
Que je lui refusai.
Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier,
Que le rosier lui-même
Fût encore à planter !

Ce dernier couplet fut comme un cri déchirant.

— Malheureux que je suis ! s'écria Pierre. J'ai douté de l'amour de Claudine, et elle souffre plus que moi !

Il écarta les branches, passa à travers les ronces et sauta sur la route.

— Claudine, Claudine ! criait-il en courant sous la fenêtre de la jeune fille, ne pleurez plus, me voilà !

En traversant le chemin, Pierre aperçut la figure rail-

leuse du vieux fermier qui l'observait, en se tenant caché derrière une des fenêtres de la cuisine. Cette découverte fit naître dans son esprit un affreux soupçon. Il s'imagina que le rusé paysan l'avait vu entrer dans le bois et qu'il avait préparé, avec sa fille, toute une petite comédie, qu'ils espéraient dénouer par le mariage de ses trente mille livres avec les *espérances* immobilières de Claudine.

Le pauvre garçon ne voulut pas rester une minute de plus dans un doute cruel. Il s'élança dans la cour de la ferme, ouvrit la porte de la cuisine et s'assura qu'elle était déserte. Puis il alla jusqu'au pied de l'escalier qui conduisait à la chambre de Claudine. Il n'y avait personne dans l'escalier. Le père Grandin s'était enfui, lui laissant le champ libre !

— Ah ! fit Pierre en portant la main à son cœur, ils étaient d'accord !

Et il sortit précipitamment, sans regarder derrière lui. S'il avait eu sous les yeux, comme les gens de la ville, des exemples fréquents de suicide, il aurait certainement appelé la mort à son secours. Il marchait au hasard, lorsqu'il rencontra un ivrogne qui revenait de la fête du village. La route n'était pas assez large pour cet homme; il allait d'un fossé à l'autre, en gesticulant et en chantant à gorge déployée. Il ne s'arrêtait que pour rire aux éclats, ou adresser des discours aux obstacles qui menaçaient un équilibre déjà compromis.

Pierre connaissait cet homme ; c'était un des ouvriers les plus pauvres du pays, un de ces malheureux sur qui, pour achever les ravages de la misère, les enfants tombent comme une nuée de sauterelles. Habituellement, le pauvre diable était sombre, taciturne ; aujourd'hui, il chantait !

Pierre se dérangea pour laisser passer l'ivrogne. Longtemps il le suivit des yeux.

— Il a raison ! dit-il quand il l'eut perdu de vue. Pourquoi ne ferais-je pas comme lui ?

XV

L'engagement

Au lieu de se diriger vers le champ où Vaussieux et les villages voisins s'étaient donné rendez-vous pour boire, jouer et danser, Pierre tourna le dos à cette fête, ou *assemblée*, comme on appelle ce genre de réunions en Normandie. Bien résolu à chercher l'oubli de ses maux au fond du verre, le pauvre garçon voulait l'ivresse soli-

taire des désespérés. La joie des autres lui aurait été trop dure à supporter.

D'ailleurs sa nature de timide lui conseillait de fuir le monde, pour dérober aux regards le chagrin qui le dévorait. A peu près sûr de ne rencontrer personne au *Grenadier de Champagne*, le jeune paysan prit le chemin de l'auberge de Mme Françoise.

Ses prévisions ne l'avaient pas trompé ; la salle du cabaret était vide. On n'y voyait qu'un seul buveur, le caporal Graindorge, que son capitaine, le chevalier de Guillebon, envoyait souvent à Vaussieux ou dans les environs. Lorsqu'il s'était acquitté de son service, et qu'il avait pris des informations sur les ressources qu'on pourrait trouver dans le pays lors de l'établissement du camp projeté, le vieux soldat faisait de longues stations chez la veuve de son ancien compagnon d'armes.

A l'heure où Pierre entra au *Grenadier de Champagne*, l'auberge n'avait donc qu'un habitué : le caporal, et qu'un seul représentant de l'établissement : Mme Françoise. Clients et personnel, tout le monde était à la fête du village de Vaussieux.

Malgré cette heureuse circonstance, Pierre, comme s'il eût encore trouvé trop de monde dans la salle, alla s'asseoir dans le coin le plus obscur du cabaret.

Mme Françoise avait connu les parents du jeune paysan. Quant à celui-ci, elle l'avait moins vu qu'elle n'en avait entendu parler.

Pierre ne mettait jamais les pieds au cabaret. Son arrivée au *Grenadier de Champagne* parut donc assez extraordinaire pour que Mme Françoise, en l'apercevant, laissât échapper un léger cri de surprise.

L'aubergiste avait des raisons toutes personnelles de s'intéresser à la conduite de Pierre. Au courant, comme tout le monde, de la visite du père Grandin au jeune homme, elle connaissait les chances que celui-ci avait maintenant d'épouser Claudine. Avant qu'il n'eût gagné un gros lot, Pierre n'inspirait aucune inquiétude à Mme Françoise, qui pensait toujours à marier son fils avec la fille du fermier. Mais, depuis que le jeune paysan était devenu le plus riche parti du pays, Mme Françoise était loin d'être rassurée. Malgré les promesses que lui avait faites le père Grandin, elle savait quel compte on devait tenir des paroles de l'avare. Pierre prenait à ses yeux les proportions d'un rival redoutable.

Sa curiosité, aiguisée déjà par sa prévoyance maternelle, fut de plus en plus éveillée par l'air de tristesse qu'elle remarqua sur les traits du jeune homme.

— Il est vraiment singulier ce garçon-là ! pensait l'aubergiste en allant à son nouveau client pour lui deman-

der ce qu'il fallait lui servir. Le voilà riche tout à coup, et il semble au désespoir !

Comme tous les gens du pays, Pierre connaissait et estimait Mme Françoise. En la voyant venir de son côté, il la salua.

— Tiens ! c'est vous, Pierre? fit l'aubergiste, comme si elle ne l'eût pas déjà reconnu... C'est un miracle de vous voir ici ! Je crois, Dieu me pardonne ! que vous n'êtes jamais entré au cabaret !... Enfin, il y a commencement à tout ! Et je vous remercie de m'avoir donné la préférence. Que peut-on vous offrir ?

— Ce que vous avez de plus fort ! dit le malheureux d'un air sombre. Vous connaissez ça mieux que moi, Mme Françoise. Je m'en rapporte à vous !

— Vous voulez donc vous enivrer ?

— Oui !

— Vous enivrer tout seul, dans un coin, sans camarade ? demanda Mme Françoise stupéfaite.

— Tout seul ! fit Pierre.

Et il ajouta :

— Je sais ce que valent les autres !... Voyons, Mme Françoise, donnez-moi de l'eau-de-vie !

— De l'eau-de-vie ? répéta l'aubergiste, de l'eau-de-vie tout de suite, là brutalement, sans avoir mangé, sans avoir rien pris d'abord? Mais, vous ne savez ce que vous faites, mon pauvre garçon ! On voit bien que vous n'avez pas l'habitude de boire. Et il faut que je vous dise ce qui vous arriverait. Vous seriez malade, si je vous donnais ce que vous demandez, malade à en mourir !

— A en mourir ! dites-vous, Mme Françoise ? reprit le jeune paysan avec un sourire navrant. Eh bien, ce n'est pas cela qui m'arrêtera... Au contraire !

Le malheureux baissa la tête et tomba dans de sombres réflexions. Mme Françoise avait bon cœur ; et l'attitude du jeune homme lui inspira une profonde pitié.

— Ecoutez-moi, mon garçon, lui dit-elle : c'est mal ce que vous voulez faire là. J'ai connu vos parents et, en souvenir d'eux, moi qui suis mère, je vous protègerai contre vous-même...

— Je vous comprends, Mme Françoise, et je vous remercie ! dit Pierre avec des larmes dans la voix... Mais, voyez-vous, c'est plus fort que moi !... Il faut que je boive quelque chose qui me casse la tête !... Puisque vous me refusez, j'irai ailleurs, dans une auberge où l'on ne me connaîtra pas, et où les gens seront moins honnêtes que vous !

Tout en parlant, l'amant de Claudine s'était levé, pour gagner la porte du cabaret.

Mme Françoise l'arrêta.

— Je vois bien que c'est une idée fixe chez vous, lui dit-elle, et que mes bons conseils ne vous arrêteront pas. Les jeunes gens sont comme cela. Ils n'apprennent à être raisonnables qu'en faisant des sottises. Eh bien, rasseyez-vous, et, puisque vous voulez boire, mieux vaut boire de bonne eau-de-vie, que le vitriol qu'on vous servirait ailleurs.

— Merci, Mme Françoise ! dit laconiquement le jeune paysan en reprenant sa première place.

Mme Françoise lui apporta aussitôt un verre et un carafon d'eau-de-vie. C'était un spectacle curieux et émouvant que cette protection, en quelque sorte maternelle, d'une aubergiste pour un jeune homme dont la plupart de ses confrères auraient impitoyablement exploité la douleur et l'inexpérience.

Le caporal Graindorge, tout en buvant et fumant sa pipe, n'avait pas perdu un seul des détails de cette scène touchante.

— Cré mille sabretaches ! s'écria-t-il en venant serrer énergiquement les mains de Mme Françoise, vous êtes tout de même une bonne femme !

Dans son admiration pour la veuve du grenadier Thomas, le caporal dépassait un peu la mesure; car la sollicitude de Mme Françoise pour ce buveur inexpérimenté cachait une arrière-pensée d'égoïsme. En voyant Pierre si triste, elle avait pressenti, avec son instinct maternel, qu'il pourrait bien y avoir dans le malheur du jeune homme quelque chose d'heureux pour son fils.

— Comment n'aurait-on pas pitié de ce garçon-là ? dit-elle au caporal qui la complimentait. Pour qu'un jeune homme, rangé comme lui, en vienne à se griser, il faut qu'il en ait gros sur le cœur !

Et, se tournant du côté de l'amant de Claudine :

— N'est-il pas vrai, mon ami, ajouta-t-elle, que vous avez du chagrin? Vous pouvez bien me dire cela à moi.

— Hélas ! soupira Pierre, vous avez bien deviné, Mme Françoise... Je ne suis pas gai !

— D'autres, à votre place, se réjouiraient, reprit l'aubergiste ; car on prétend que vous avez gagné trente mille livres à la loterie royale.

— Ce n'est que trop vrai ! fit le jeune paysan avec accablement. Cette chance-là m'a porté malheur !

— Que voulez-vous dire ? fit Mme Françoise avec une vive curiosité.

— Je veux dire que j'ai appris, en devenant riche, à me défier des gens... C'est fini maintenant !... Je ne crois plus à rien !

— Qui vous a donc trompé ?

— Le père Grandin d'abord !... Autrefois, il ne voulait

pas me laisser approcher de sa maison, à cause de Claudine.. Eh bien, cette semaine, il est venu chez moi, où il n'avait jamais mis les pieds... Il m'a fait bonne mine et m'a laissé entendre qu'il aimerait un gendre comme moi... Savez-vous pourquoi ? Il venait d'apprendre que j'avais gagné un gros lot à la loterie !

Le caporal, qui avait jusque-là écouté silencieusement, déchargea un formidable coup de poing sur la table.

— Voulez-vous savoir ce que je pense du père Grandin? demanda-t-il... C'est un animal !

— Ah ! soupira Pierre, s'il n'y avait que lui à aimer l'argent, je m'en consolerais!... Mais, ce n'est pas tout!

Il ne put en dire davantage : les sanglots étouffaient sa voix.

— Il me remue moi, ce petit là ! fit le caporal en s'adressant à Mme Françoise.

Il traversa la salle, pour aller chercher son verre et sa bouteille, qu'il vint déposer sur la table où buvait Pierre. Puis, après avoir opéré ce déménagement, il s'assit lui-même en face du pauvre désolé.

— Allons ! fit-il en versant de son eau-de-vie dans le verre du jeune homme, avale-moi ça, mon garçon ! Ça cicatrise les blessures !

Et, avançant son verre pour trinquer :

— Ça ne vaut rien de boire seul ! ajouta-t-il... Et je ne veux plus t'abandonner ; car tu as l'air d'un brave garçon... Voyons ! conte-moi ton malheur... Je suis sûr qu'il y a de la femme là-dedans... Elles n'en font jamais d'autres, les gaillardes ! Je les connais, va ! mon petit. Tiens ! regarde-moi !... J'ai du physique, pas vrai? Eh bien, ça n'empêche pas que les drôlesses m'en ont fait voir de rudes !... Conte-moi ton histoire... Va, mon petit ; nous nous consolerons ensemble !

— Laissez-le donc s'expliquer ! fit Mme Françoise impatientée. Vous parlez à tort et à travers !

— Parce que je dis du mal des femmes ! fit le caporal en riant. Comme elles s'entresoutiennent, hein mon petit ? Allez-vous pas défendre son amoureuse, Mme Françoise, avant de savoir ce qu'elle a fait ?

— Ce qu'a fait Claudine, dit Pierre douloureusement, c'est bien facile à deviner. Elle ne vaut pas mieux que son père... Elle m'a fait bon accueil pour mon argent !

— Ça, fit le caporal, c'est tout ce qu'il y a de pire ! Et je comprends ton dégoût, mon petit !

En même temps, comme pour lui faire oublier l'amertume de son malheur, le soldat obligea le jeune paysan à vider son verre.

Un vague sourire errait sur les lèvres de Mme Françoise. Comme femme, elle plaignait l'amant malheureux ;

comme mère, elle se réjouissait de son dépit. Grâce à ce malentendu, qui arrivait à point, le rival qu'elle craignait pour son fils céderait lui-même la place à Dominique. Pour la forme toutefois, elle crut devoir prendre la défense de la fille du fermier.

— Vous jugez mal Claudine, dit-elle à Pierre ; elle peut avoir des défauts ; mais je ne la crois pas avare comme son père.

— Tout autant ! fit le jeune homme avec une sombre colère. Elle était d'accord avec le fermier pour m'attirer chez eux. Ça, j'en suis sûr !

— Ce que vous m'apprenez-là, reprit Mme Françoise, me fait beaucoup de peine. J'avais de Claudine une toute autre idée.

— C'est qu'elle vous trompait, comme elle me trompait moi-même ! continua le pauvre garçon. Pour l'amour de l'argent, c'est tout le portrait de son père !... J'en ai la preuve !

— Ah ! soupira Mme Françoise, comme si la conviction se faisait dans son esprit, si vous en avez la preuve, je n'ai plus rien à dire !

A force de parler et de boire, Pierre s'était singulièrement échauffé. Chez lui, l'abattement de la première heure avait fait place à l'exaltation.

— A la bonne heure ! s'écria le caporal en complimentant le jeune paysan du changement qui s'était opéré en lui : je vois que tu te conduis en brave ! C'est ainsi qu'un cœur bien trempé doit se venger des femmes. Il ne faut jamais paraître les regretter !

— Pour cela, fit Pierre avec tristesse, vous m'en demandez trop, caporal !... Ici, avec vous, je me crois courageux. Mais je sens bien que si je passais devant la maison de Claudine, ça me fendrait le cœur !

— C'est bien naturel, mon petit ; et je ne t'en veux pas. Mais il y a un moyen d'éviter cela ; c'est de faire une conversion à droite, ou à gauche, avant d'arriver à la maison de ton amoureuse.

— Impossible ! répondit le jeune homme en choquant son verre contre celui que lui présentait le vieux soldat ; pour aller à mon champ, je dois nécessairement passer devant la ferme du père Grandin.

— Diable ! fit le caporal, s'il en est ainsi, tu feras une rechute et tu épouseras une fille qui ne te vaut pas !

— Pour cela, dit Pierre, jamais !

— Jamais ! s'écria le caporal en se tordant de rire.

Et, se tournant vers Mme Françoise qui, tout en feignant de mettre de l'ordre sur les tables, ne perdait pas un mot de ce qui se disait entre les deux buveurs :

— Jamais ! répéta-t-il. Vous l'entendez, Mme Françoise ?.. Ah ! la bonne farce !

Puis, revenant à Pierre :

— Crois-en notre expérience, mon petit. Tu ne te guériras qu'en quittant le pays.

— C'est une idée ! fit Pierre rêveur.

Après un instant de réflexion, il ajouta d'une voix émue :

— J'aurais beau m'éloigner... Je sens que je reviendrais bientôt !

— Alors il n'y a plus qu'un remède à ton mal, s'écria le caporal avec enthousiasme. Un remède agréable, celui-là... Il faut que je sois vraiment stupide pour n'y avoir pas songé plus tôt !

— Que me conseillez-vous donc ? demanda curieusement le pauvre garçon.

— De te faire soldat, parbleu ! fit le caporal avec exaltation. Sous les armes, on va où l'on vous commande de marcher. C'est la manière de voyager qu'il te faut. La discipline sera là pour t'empêcher de revenir au pays, avant ta guérison. Hein, ça te convient-il, cela ?

— Je n'y avais pas pensé ! répondit Pierre avec un long soupir.

Des larmes commençaient à paraître dans ses yeux. Mais le caporal ne laissa pas au jeune homme le temps de s'abandonner à de sombres réflexions.

— Vois-tu, mon petit, lui dit-il avec feu, l'état de soldat c'est tout ce qu'il y a de plus beau au monde ! C'est ce qui fait la force, la joie et la santé ! Remarque comme je suis bien conservé ! vois comme je sais vider un carafon de cognac !... Ah dame ! ce n'est pas tout plaisir et je ne chercherai pas à te tromper. Je ne suis pas un recruteur moi, et je ne mens pas pour gagner une prime ! Ces gens-là ne sont pas de vrais soldats. Ce sont des charlatans qui trompent la jeunesse. Ceux-là te diraient qu'au régiment on danse trois fois par semaine, qu'on y joue aux *battoirs* deux fois, et que le reste du temps est employé aux quilles ou aux barres !... Tout cela, c'est faux !... Au régiment de Champagne, dont je fais partie, on ne vit pas comme un fainéant. Il y a souvent de la besogne, et de la rude ! Mais, en revanche, que de plaisirs ! On voyage pour rien ; on voit des pays nouveaux, on a autour de soi de bons camarades, de francs buveurs. Et quand on entre dans une ville, musique en tête, toutes les femmes sont aux fenêtres... C'est là, vois-tu, qu'on a des occasions d'oublier celles qui nous ont trompé !... Tiens ! moi, tout vieux que je suis... Mais, suffit ! Mme Françoise nous écoute... Seulement, je peux bien te dire ça, si un vieux comme moi... un jeune comme toi... tu comprends, petit ?...

Le caporal s'interrompit, pour rire à gorge déployée. Mme Françoise ouvrait l'oreille. Pierre réfléchissait.

— Puisque vous n'êtes pas recruteur, demanda tout à coup le jeune paysan au caporal, vous ne pourriez pas recevoir mon engagement ?

— Je ne suis pas recruteur et ne voudrais pas l'être, répondit le vieux soldat. Mais je reçois des engagements sans toucher d'argent ; par amour du métier. Car le caporal Graindorge n'a jamais travaillé que pour la gloire ! Ça ne l'a pas empêché de trouver des recrues pour sa compagnie. Et de fameux lapins, cré mille sabretaches ! En veux-tu la preuve, petit ? Tiens, j'ai toujours sur moi des feuilles d'enrôlement.

Tout en parlant, le caporal sortit une feuille imprimée de la poche de son uniforme.

— Regarde-moi ça ! dit-il joyeusement en mettant le papier sous les yeux de Pierre ; tout est imprimé. Il n'y a que ces blancs-là à remplir, et ton nom à mettre au bas... Tu hésites, petit ?... N'en parlons plus !... Moi, je ne prends pas les gens de force ! Pour être heureux dans notre métier, il faut avoir, comme moi, la vocation. Si tu ne l'as pas, tant pis pour toi !... Je dis : tant pis ! parce que tu passes bêtement à côté de ton bonheur... Va, je te pardonne, à cause de ton âge. Mais, sur mon honneur ! petit, tu fais une sottise !

Le caporal était aussi loyal que convaincu. Comme pour affirmer la sincérité de son prosélytisme, il en appela au jugement de Mme Françoise.

— Ai-je raison de lui vanter notre état ? dit-il à l'aubergiste. Vous savez si votre mari était heureux au régiment ?

— Je crois bien ! répondit Mme Françoise ; il parlait avec joie du régiment de Champagne !

— Qu'aurait-il dit, continua le caporal, s'il avait servi sous notre jeune capitaine, M. de Guillebon ! Voilà un brave cœur !

— Il doit être bon en effet, fit observer Mme Françoise, puisque Mlle de Longueval consent à l'épouser.

— Mlle de Longueval ? répéta Pierre, que ce nom avait fait tressaillir. Est-ce que ce serait la fille ?...

— Justement ! fit Mme Françoise sans attendre la fin de la question, c'est la fille du propriétaire de la ferme où demeure le père Grandin. Elle doit se marier avec M. de Guillebon, capitaine au régiment de Champagne, pendant les fêtes du camp de Vaussieux.

— Le régiment viendra donc au camp ? demanda Pierre.

— Dans trois ou quatre mois, dit le caporal.

— Hé ! j'y songe ! dit hypocritement Mme Françoise qui avait conduit la conversation au point où elle la voulait, si Pierre s'engageait aujourd'hui, il reviendrait dans trois mois au pays avec le régiment de Champagne !

— Où avais-je donc la tête de ne pas penser à cela ! s'écria le caporal en admirant la pénétration de Mme Françoise.

Et il ajouta, en s'adressant à Pierre :

— Voilà justement ton affaire, mon petit ! Trois mois d'absence, ça suffira pour te guérir. Et, si tu n'es pas guéri, eh bien tu pourras revoir Claudine !

Cette perspective, si habilement ménagée par Mme Françoise, fit cesser l'irrésolution de Pierre. Et le pauvre désespéré signa la feuille d'enrôlement.

Mme Françoise avait manqué de générosité ; mais, en le débarrassant d'un rival, elle croyait travailler au bonheur de son fils. Son amour maternel lui valait des circonstances atténuantes.

XVI

Trop tard !

Pour rentrer chez lui, après sa sortie de l'auberge, Pierre dut passer devant les tentes de l'*assemblée*. Des éclats de rire en partaient. Le malheureux garçon, qui n'avait pas assez bu pour perdre complètement la mémoire, se sentait maintenant assez d'audace pour affronter les regards d'une nombreuse réunion. En entendant rire les ivrognes, il pensa qu'il pourrait, sinon se mettre au niveau de leur gaieté, au moins perdre le souvenir de ce qu'il avait fait.

A peine eut-il paru sous les tentes qu'il fut entouré, salué par de formidables acclamations, saisi par les bras, attiré et poussé tout à la fois auprès d'une des tables les plus joyeuses. Quand il put voir à quels convives il avait affaire, il regretta amèrement d'être venu. Il se trouvait placé en face de Barthélemy Luro, l'homme pour lequel il avait conçu la plus profonde aversion.

— Voilà Pierre ! cria-t-on... Voilà l'homme au gros lot ! voilà l'homme qui paie à boire !

Il n'y avait plus moyen de reculer, et l'amant de Claudine fit les frais d'une expérience à laquelle doivent se résigner tous ceux qui ont une gloire ou un bonheur à expier. Ce qui l'affligeait le plus, c'était de rester impassible et triste au milieu de la gaieté générale.

— Ne trichons pas, Pierre ! lui dit un mauvais plaisant en voyant une larme qui venait de glisser de la joue du pauvre diable jusque dans son verre : il ne faut pas mettre d'eau dans son vin !

Et, comme pour le punir de cette contravention aux règlements de l'ivrognerie, le farceur profita d'un moment où Pierre détournait la tête pour vider le fond d'un flacon d'eau-de-vie dans son verre. Le jeune paysan, qui ne se doutait de rien, absorba d'un seul trait le fatal mélange. Aussitôt il fut comme foudroyé par l'ivresse. Sa tête tomba lourdement sur sa poitrine ; il lui semblait que les buveurs dansaient autour de lui une ronde étourdissante ; et, de temps à autre, il passait la main le long de sa joue en faisant le geste d'un homme qui cherche à attraper une mouche.

— C'est singulier ! balbutiait le pauvre garçon, je ne suis pas gai... Et, pourtant, je suis ivre !... N'est-ce pas, les amis, je suis ivre ?

On répondit à cette question par des éclats de rire de sauvages.

— Je ne pourrai donc pas chasser ça ? poursuivit le jeune paysan.

— Quoi ? demanda-t-on.

— Ça ! reprit Pierre en se frappant le front, ça !

Il voulait parler de son chagrin. Il recommença sa pantomime, à la grande joie des convives, puis il essaya de se lever et retomba à demi couché sur la table, en éclatant en sanglots.

— Il est malade ? dit-on avec une certaine inquiétude.

— Malade ! répéta Barthélemy Luro en haussant les épaules. J'ai connu au régiment un sergent qui était toujours comme ça quand il avait bu. Il racontait si tristement ses amours qu'il nous faisait tous mourir de rire. Vous allez voir !

A ces mots, il pinça le bras du jeune paysan, qui redressa la tête.

— Voilà comment on ressuscite les morts ! dit l'employé aux fourrages d'un air triomphant... Hé ! Pierre, ajouta-t-il, à quoi penses-tu ? Est-ce que tu aimes toujours la fille du père Grandin ?

— Moi ! dit Pierre en rougissant, le père Grandin et sa fille, je n'en fais pas plus de cas que de ça !

Il prit une bouteille et la brisa sur la table. Barthélemy Luro, qui avait des vues sur Claudine, résolut de tirer immédiatement parti du dépit que montrait son rival le plus sérieux. Quoique fort animé, il avait assez l'habitude de boire pour suivre nettement une idée à travers les vapeurs de l'ivresse. Son plan d'ailleurs était tout simple ; il consistait à calomnier effrontément la jeune fille, de manière à la perdre dans l'esprit de son plus fidèle prétendant.

— Tu as, ma foi ! bien raison de mépriser le père Grandin et sa fille, dit l'aventurier au jeune paysan. En

visant tes trente mille livres, le vieux fermier croyait prendre la poule sur le nid. Montre-lui que la poule est devenue le coq du village ! Oublie Claudine et va à la ville demander la main d'une riche héritière !

— C'est bien mon idée ! murmura Pierre.

— A la bonne heure ! On verra, après cela, si le père Grandin trouvera facilement à se débarrasser de sa fille !

— Il a de l'argent ! dirent quelques buveurs.

— S'il est si riche, reprit Barthélemy Luro, comment se fait-il qu'il n'ait pas encore marié sa fille ? Il faut qu'il y ait quelque chose là-dessous !

— En effet, dit-on, c'est singulier !

— Cela est si singulier, continua l'aventurier que moi, qui n'ai pas le sou, je n'épouserais pas volontiers la vierge aux pervenches.

— Pourquoi ? demanda Pierre d'une voix tremblante.

— Tu es trop jeune pour me comprendre, mon garçon! répondit Barthélemy Luro avec impertinence. Mais les autres me comprennent bien, n'est-ce pas ?

Les paysans se regardèrent entr'eux en riant.

— Avant de refuser Claudine, dit Pierre d'un ton menaçant, il faudrait savoir si elle voudrait de toi ?

— As-tu donc oublié, reprit le soldat, comment Claudine refuse de donner une rose aux gens qui la demandent, pour la donner à ceux qui ne la demandent pas ?

Pierre devint très pâle. Il se leva et, s'appuyant des deux mains sur la table :

— Ainsi, dit-il en regardant Barthélemy Luro en face comme s'il eût voulu lui arracher les yeux, tu prétends être aimé de Claudine ?

— Il faudrait être aveugle pour en douter.

— Elle t'a donc accordé...?

— Ça, mon petit, c'est mon secret !

En même temps le drôle cligna de l'œil avec un air de fatuité, qui fit sourire les autres buveurs.

— Tiens ! s'écria Pierre, j'aimerais mieux que tu dises tout de suite que Claudine n'est pas une honnête fille !

— Pourquoi ?

— Parce que je te répondrais que tu en as menti !

— Ah ! tu m'insultes ? s'écria Barthélemy Luro en levant la main.

— Si tu frappes, répliqua Pierre, je t'assomme !

— Essaie ! dit l'aventurier en souffletant le jeune paysan.

Pierre ne fit qu'un bond du banc sur la table et se jeta, comme un furieux, sur son adversaire.

— Tiens ! disait-il à chaque coup qu'il lui portait, tiens ! voilà pour t'apprendre à respecter les honnêtes filles !

Pour échapper à la grêle de coups de poing qui pleuvaient sur lui, Barthélemy Luro rompit prudemment de quelques pas et sortit de la tente. Excité par les cris des paysans qui se rangeaient, comme toujours, du côté du plus fort, Pierre s'élança à la poursuite de son ennemi. Le traître n'attendait que cet instant pour se venger avec éclat de son premier échec. Se rappelant à propos un des plus mauvais coups que lui avaient appris les rôdeurs de barrières de Paris, il laissa venir à lui son adversaire. Au moment où Pierre s'élançait les poings fermés, il se retourna brusquement et lui envoya, comme une ruade, un coup de pied qui l'atteignit au front.

Le jeune paysan tomba lourdement sur le sol. Il avait perdu connaissance. On le crut mort. Quelques gens crièrent : à l'assassin ! Barthélemy Luro, par prudence, s'esquiva. De tous les côtés, les curieux accouraient et formaient un cercle autour du pauvre Pierre, que personne ne songeait à relever.

Tout à coup, on entendit un cri. Une jeune fille se fit un chemin à travers la foule et vint s'agenouiller auprès du blessé. C'était Claudine.

— Pierre, dit-elle en se penchant à l'oreille du jeune homme, c'est moi ! c'est votre Claudine !

Comme le sang s'échappait abondamment de la blessure, la jeune fille arracha le fichu qui couvrait son cou, et en fit un bandeau autour de la tête de son pauvre ami Pierre.

— Mon père, dit-elle au fermier qui avait relevé le blessé, je vous en supplie, faites-le transporter à la maison, pour qu'on lui donne les premiers soins.

— Tu as raison, répondit le père Grandin, j'y pensais moi-même !

En effet, le rusé paysan s'était dit qu'en donnant asile au blessé il pourrait bien, grâce à cet heureux hasard, s'assurer, avec la reconnaissance de Pierre, un gendre de trente mille livres !

Le père Grandin ne fit pas les choses à demi. Avec l'aide de quelques amis, il transporta le blessé à la ferme et le coucha sur son propre lit. Après un premier pansement, Pierre s'endormit et, pendant son sommeil, il prononça plusieurs fois le nom de Claudine. Quand il se réveilla, il promena les yeux autour de lui d'un air étonné. Il examinait tous les objets dont il était entouré, comme s'il eût fait un grand effort de mémoire pour les reconnaître.

— Je ne suis pas chez moi ? dit-il tout à coup en se soulevant sur un coude.

— Non, lui dit Claudine en s'approchant du lit ; mais

vous êtes chez des gens qui vous aiment et qui vous soigneront bien,

— Quoi ! fit Pierre, c'est vous ?

— C'est moi, qui vous supplie de ne rien faire pour retarder votre guérison.

— Croyez-vous donc que je tienne à guérir ? dit le blessé avec un sourire navrant... Ah ! vous auriez bien mieux fait de me laisser mourir seul chez moi !

— Vous n'aimez donc plus personne au monde ?

— Je ne sais pas ; mais la vérité, c'est que je ne suis aimé de personne. Et c'est pour cela que je veux m'en aller où sont mon père et ma mère. Ceux-là seuls m'aimaient !

— Vous pensez donc qu'il n'y a plus un seul cœur capable de s'intéresser à vous ?

— Oh ! pardon, depuis que j'ai gagné le gros lot, tout le monde s'intéresse à moi !

— Pierre, Pierre ! dit Claudine en fondant en larmes, vous êtes bien injuste, et vous ne savez pas le mal que vous me faites !

— Ne pleurez pas ! Je n'ai pas eu l'intention de vous faire de la peine. Voyez-vous, rien ne m'ôtera de l'idée que ces trente mille livres-là ont fait mon malheur ! Quand j'étais pauvre, je ne me défiais de personne ; mais les choses ont bien changé ! Autrefois on se moquait de moi, on me trouvait sot, aujourd'hui tout le monde me recherche !... Je n'ai pas changé ; mais j'ai de l'argent !

A cet instant, on entendit un grand bruit dans la cuisine de la ferme. On jurait, on criait, on remuait des chaises, comme si l'on se fût querellé. Inquiète, Claudine quitta le blessé et descendit précipitamment l'escalier. Elle craignait que son père, dont elle redoutait le caractère violent, ne se fût attiré quelque méchante affaire. Mais il lui fut bientôt donné d'assister au curieux spectacle d'une lutte sans adversaire. Le fermier était seul dans la cuisine, entouré des victimes qu'il avait faites, dans un combat soutenu contre la vaisselle et les meubles. Pour qui connaissait l'avarice du vieux paysan, l'aspect du champ de bataille était un indice terrible. Sa fille pensa en effet qu'il était devenu fou.

— Que le diable emporte toutes les femmes ! s'écria le fermier, quand il aperçut Claudine.

— Qu'y a-t-il donc, mon père? demanda celle-ci.

— Il y a que je ne veux pas qu'on fasse de ma maison un hôpital ! répondit le fermier... Tiens ! voilà d'abord pour tes tisanes !

En même temps il renversa d'un coup de pied dans les cendres un petit vase de terre, où l'eau commençait à bouillonner.

— Il y a, continua-t-il après ce dernier exploit, que je ne veux pas ramasser chez moi tous les mauvais sujets qui se querellent au cabaret !

— Mais vous savez bien, mon père, que Pierre ne s'est battu que pour prendre ma défense ?

— Joli défenseur ! un ivrogne, dont il faudra que je paie les dettes !

— Oh ! Pierre a du crédit !

— Oui, grâce au mensonge avec lequel il nous a tous trompés !... Tu crois peut-être encore à ses trente mille livres, toi ?.... Eh bien, vois ce qu'on vient de me lire !

Et, rouge de colère, le paysan ramassa une gazette que, dans sa fureur, il avait foulée aux pieds.

— Lis ! dit-il avec rage en montrant à sa fille un entrefilet du journal.

Claudine lut avidement le passage qu'on lui désignait. Aussitôt elle poussa un cri de joie et sortit précipitamment de la cuisine.

— Pierre, dit-elle en entrant dans la chambre du blessé, vous sentez-vous assez de force pour apprendre une mauvaise nouvelle ?

— Il n'y en a plus pour moi de bonnes, ni de mauvaises ! répondit le jeune paysan.

— Puisque vous êtes si résigné, écoutez-moi ! dit Claudine.

Et elle lut la nouvelle suivante :

« ... C'est par suite d'une erreur que nous avions annoncé que le gros lot du dernier tirage avait été gagné par le numéro 378. Ce numéro n'est pas sorti ! »

— Vous voyez bien, dit Pierre avec un calme ironique, que vous auriez eu tort d'obéir à votre père en m'épousant !

— Je le reconnais, dit Claudine avec un adorable sourire. Mais maintenant je pourrai vous épouser en lui désobéissant.

— Vous m'aimiez donc ? dit Pierre qui était devenu très pâle... Pourquoi donc m'aviez-vous refusé la rose que je vous demandais ?

— Pour vous donner aujourd'hui quelque chose de mieux.

A ces mots, elle se pencha sur le blessé et lui donna un baiser.

— Je suis maudit ! s'écria Pierre en retombant évanoui sur l'oreiller... Je ne suis plus libre !... Je suis soldat !

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

LE GUET-APENS

I

L'arrivée des troupes

On se ferait difficilement une idée de l'affluence de piétons et de voitures qui suivaient la route de Bayeux à Caen, dans la matinée du 25 août 1778, jour où les troupes, commandées pour le camp de Vaussieux, devaient prendre leurs positions sous la tente. Tout ce qui n'était pas arrêté par la maladie, ou retenu par des affaires urgentes, s'était donné rendez-vous à l'entrée du camp. Peuple, bourgeois et nobles étaient partis, dès le matin, ceux-ci de Caen, ceux-là de Bayeux, pour arriver les premiers à l'endroit où les régiments opèreraient leur conversion, avant d'entrer dans la plaine de Vaussieux. La précaution n'était pas inutile ; car, les fêtes et spectacles publics ont cela de commun avec notre régime hypothécaire que le premier arrivé prend la meilleure place.

Parmi les nombreuses voitures qui faisaient voler la poussière du chemin, il en était une qui aurait pu attirer l'attention d'un observateur, s'il s'en fût trouvé dans cette foule de gens, préoccupés de l'unique désir de dépasser leurs voisins. C'était un lourd carrosse, traîné par deux petits chevaux pleins d'ardeur. Malgré leur bonne volonté, les pauvres bêtes ne semblaient pas cependant satisfaire l'impatience de leurs maîtres. Car, de cinq minutes en cinq minutes, une des glaces de la voiture s'ouvrait et donnait passage à une charmante tête de jeune fille, qui se penchait à la portière pour encourager de la voix l'attelage et le cocher.

— Tu as donc juré la mort de ces deux innocents animaux? dit un homme âgé qui occupait l'un des coins de la voiture.

Et, pour la vingtième fois au moins depuis leur départ, il referma la portière.

La jeune fille se rejeta au fond de la voiture, en laissant voir, par son silence et par l'expression de son visage, qu'elle gardait un certain ressentiment contre son père.

M. de Longueval, le père de la jolie boudeuse, était un

ancien colonel du régiment de Champagne. A la mort de sa femme, il avait quitté l'armée pour se consacrer exclusivement à l'éducation de sa fille, qu'il adorait et avec laquelle il habitait son château de Sommervieu. A l'époque où ces deux nouveaux personnages font leur entrée dans notre récit, M. de Longueval avait soixante-cinq ans environ, tandis que sa fille ne comptait guère que dix-sept ans.

Isaure était une grande et belle jeune fille, dont les yeux noirs, pétillants d'esprit quand elle s'animait, annonçaient, au repos, une disposition de l'âme qui se plaît dans la rêverie. Était-ce l'isolement de la campagne, où elle passait la plus large part de sa vie, qui avait développé chez elle ce penchant à la méditation? Cela paraissait douteux ; car elle assistait à presque tous les bals qui se donnaient dans les principaux salons de la noblesse de Bayeux. A Sommervieu même, les fêtes ne lui manquaient pas. Tantôt chez son père, tantôt au château des évêques de Bayeux, il y avait de brillantes réunions où se retrouvaient toutes les riches familles des villages voisins.

Cette expression mélancolique qui tempérait pour ainsi dire l'éclat de sa beauté, et donnait à sa physionomie quelque chose de singulièrement attrayant, devait, dans tous les cas, décider bientôt du sort d'Isaure de Longueval.

Quelques mois avant l'arrivée des troupes à Vaussieux, le ministre de la guerre avait envoyé à Bayeux un certain nombre d'officiers, pour étudier le terrain le plus favorable à l'établissement d'un camp. Parmi ces officiers se trouvait un jeune gentilhomme, le chevalier André de Guillebon, capitaine au régiment de Champagne.

Le chevalier appartenait à l'une des plus anciennes maisons du Nivernais. Comme beaucoup de fils de famille, qui n'avaient alors que la peine de naître pour arriver à de hautes situations militaires, il aurait pu gagner ses grades dans les antichambres de Versailles. Mais c'était un cœur vaillant. A l'âge de seize ans, il s'engagea comme volontaire dans un des bataillons qui firent la campagne de Corse ; et il fut nommé lieutenant en second après le sanglant combat de Monte-Nuovo.

Entré depuis au régiment de Champagne, il y parvint au grade de capitaine et fut décoré de l'Ordre de Saint-Louis. Pendant la paix, il resta en garnison à Paris. Sa naissance, sa bravoure, sa mâle beauté en firent bientôt l'homme à succès des salons aristocratiques. Mais, au milieu des plaisirs, le brillant officier n'avait pas oublié les pieux enseignements du foyer. La pureté de ses sentiments ne s'était pas altérée. Il n'avait pas cessé de croire à la vertu des femmes. Ni blasé, ni sceptique, il

était seulement ennuyé et lassé d'une vie trop frivole.

C'est dans cette disposition d'esprit que le chevalier André de Guillebon était arrivé à Bayeux.

Cette petite ville était alors le centre des plaisirs de la Basse-Normandie. Ce n'étaient que dîners, bals et concerts, pour fêter les officiers qui étaient logés dans la ville ou dans les châteaux des environs. A l'un de ces bals, le chevalier retrouva, grande et belle, une cousine qu'il n'avait connue que petite fille. La beauté sérieuse d'Isaure le frappa vivement. La surprise devint, en peu temps, de l'admiration. Au bout d'un mois, André de Guillebon, profondément épris de la jeune fille, la faisait demander officiellement à M. de Longueval.

Comme il n'est guère de bonheur sans larmes, tout en se réjouissant d'un mariage qui ne laissait rien à désirer sous le rapport de l'homme et de la fortune, l'ancien colonel ne pensait pas sans une profonde angoisse au moment où il lui faudrait se séparer de sa fille. Aussi tombait-il fréquemment dans de sombres rêveries.

Ce jour-là, par moments, quand M. de Longueval voyait sa fille se pencher à la portière pour exciter l'attelage, il se sentait pris d'impatience, comme s'il eût reproché à Isaure de vouloir hâter l'heure de la séparation.

— Le chemin est montant, lui dit-il, et les chevaux demandent grâce !... Tu es donc bien impatiente de revoir ton cousin ?

— Je l'avoue. Je ne l'ai jamais vu à la tête de sa compagnie... Cet espoir me fait pardonner quelque chose au camp de Vaussieux, qui va le retenir loin de nous !

— Oh ! fit le père en essayant de sourire, sois sûre qu'André trouvera le moyen de venir à Sommervieu, malgré les exigences du service.

— Tous les jours ? demanda Isaure.

— Si le major le lui permet.

— Qu'est-ce que le major ?

— C'est généralement la bête noire du régiment.

— Ah ! mon Dieu !

— Mais il y a un homme qui est plus puissant que le major ; c'est le commandant de l'armée.

— Le maréchal de Broglie ?

— Oui.

— En ce cas, dit Isaure toute joyeuse, nous ferons aisément la loi à cet abominable major. Car je me rappelle, mon père, que vous avez servi sous le maréchal. Il vous sera facile d'obtenir de lui qu'il fasse fléchir la consigne en faveur d'André. Je serais si heureuse de voir mon cousin aujourd'hui, après l'arrivée des troupes, de lui parler, de le complimenter.

— Aujourd'hui ? le jour du campement ? C'est impossible !

— Comment ! nous le verrions passer à deux pas de nous, sans pouvoir lui dire un seul mot ?

— Ainsi le veut la discipline.

— Quelle sotte invention que la discipline ! conclut la jeune fille.

A cet instant, la voiture s'arrêta au haut d'une côte, à quelques pas de l'auberge de Mme Françoise, c'est-à-dire à l'endroit même où le gros de l'armée devait opérer sa conversion, pour se diriger vers le lieu de campement.

L'auberge et les quelques maisons, qui l'avoisinaient, regorgeaient déjà de spectateurs qu'on voyait s'agiter à toutes les fenêtres. Des deux côtés de la route, et sur le talus des fossés, une foule, compacte et bruyante, occupait un terrain fort large qu'elle s'efforçait encore d'agrandir, malgré les coups de plat de sabre et de crosses de fusil, que distribuaient sans parcimonie les soldats chargés de la maintenir.

Après avoir jeté un rapide coup d'œil autour de lui, M. de Longueval résolut de s'adresser au premier soldat venu pour se faire ouvrir un passage dans la foule. Allongeant le bras au-dessus des derniers rangs, il frappa sur l'épaule d'un caporal occupé, pour le quart d'heure, à ravaler avec son fusil la muraille humaine qui s'obstinait à empiéter sur son terrain.

Le soldat se redressa brusquement, prêt à lâcher le plus gros mot de son répertoire de caserne. Mais, à la vue du gentilhomme, son juron s'arrêta inachevé au bord de ses lèvres. En même temps sa figure se dérida d'une façon si grotesque, sa bouche, en souriant, s'élargit si démesurément, toute sa personne enfin prit une attitude si drôle que M. de Longueval et sa fille eurent toutes les peines du monde à garder leur sérieux.

— Comment ! c'est toi, Graindorge ? fit M. de Longueval, très heureux de retrouver là un des anciens soldats de son régiment.

— Pour vous servir, mon colonel ! répondit le caporal en faisant le salut militaire.

— Bien. Je vais mettre immédiatement ta bonne volonté à l'épreuve. Fais-nous faire un passage pour gagner le pied des maisons.

— Mon colonel, reprit le caporal, vous ne verrez rien de là. Vous serez trop loin. Que ne vous placez-vous là, devant moi ?

— Le premier rang va murmurer ! objecta M. de Longueval.

— Je lui conseille de murmurer ! répéta Graindorge en promenant un regard terrible sur les spectateurs.

En même temps, il frappa violemment la terre de la crosse de son fusil pour préparer le passage de son ancien colonel.

Lorsque M. de Longueval et sa fille se furent placés devant lui, il se posa de trois quarts du côté de la foule, droit, ferme, menaçant, de manière à intimider les mécontents. Cependant quelques murmures s'élevèrent contre les envahisseurs.

— Les gens riches, faut toujours que ça ait les meilleures places ! dit une des commères les plus déterminées.

Une deuxième, s'enhardissant, ajouta aussi son mot. Et bientôt suivirent les mauvaises plaisanteries, que se permettent d'ordinaire les gens désœuvrés et ennuyés d'attendre.

S'il eût été seul, M. de Longueval se fût contenté de hausser les épaules. Mais, en s'animant, les mécontents ne gardaient plus la moindre décence dans leurs paroles. Il songeait à se retirer, lorsqu'une paysanne, qui avait réussi à traverser la foule, s'approcha, avec les signes du plus profond respect, de Mlle de Longueval.

— Claudine ! s'écria Isaure, en reconnaissant la fille du fermier.

— Que nous voulez-vous, ma chère enfant ? lui demanda le colonel avec une grande bienveillance.

— C'est ma mère qui m'envoie vers vous, répondit Claudine, pour vous proposer de venir à la ferme. Là vous n'aurez pas de foule. Et, des fenêtres de la maison, on verra très bien le défilé des troupes.

— Elle a raison, dit M. de Longueval à sa fille. Comment n'avons-nous pas songé à cela plus tôt ?

M. de Longueval remarqua avec surprise que sa fille ne paraissait pas accueillir favorablement la proposition qui leur était faite. Et, quand il la questionna à ce sujet, il la vit rougir.

— Quelle objection as-tu à faire ? lui demanda-t-il.

— Une objection sans réplique, répondit Isaure. Car, si l'on a un si beau coup d'œil des fenêtres de la ferme de Vaussieux, je me demande pourquoi Claudine n'y est pas restée elle-même, avec sa mère, pour voir arriver les troupes.

Ce fut au tour de Claudine de rougir. En obligeant sa mère à l'accompagner à l'endroit de la route où les régiments devaient opérer leur conversion dans la plaine, la petite paysanne avait obéi au même sentiment que la fille du gentilhomme. Toutes les deux espéraient apercevoir les premières, au milieu de cette multitude d'hommes armés, l'une son bien-aimé Pierre, le pauvre engagé volontaire, l'autre le jeune et brillant capitaine auquel elle était fiancée.

Voyant de loin l'embarras de sa fille et l'hésitation des maîtres de la ferme, Marianne Grandin craignit que

Claudine ne se fût mal expliquée. Elle accourut et donna enfin une raison qui décida tout le monde, même les deux jeunes filles.

— C'est devant la ferme, dit-elle, sous les fenêtres de la maison que se dresseront les premières tentes du camp. On vient même de m'assurer que le régiment de Champagne camperait à quelques pas de nous.

— En ce cas, partons! s'écrièrent les deux jeunes filles, comme si elles se fussent donné le mot.

Sur l'ordre de son ancien colonel, le caporal fit écarter les premiers rangs des spectateurs. Suivi de sa fille et des deux femmes qui l'accompagnaient, M. de Longueval eut autant de peine à sortir de la foule qu'il avait eu de mal à y pénétrer. Un long murmure s'éleva même derrière eux, après leur passage.

— Ce n'est pas à de pauvres gens comme nous qu'on serait venu offrir une fenêtre ! disaient les mécontents.

On s'était plaint de l'arrivée de Mlle de Longueval et de son père ; et maintenant chacun trouvait à redire à leur départ.

II

Une amitié spontanée

Lorsque M. de Longueval et sa fille eurent, avec beaucoup de peine, regagné leur voiture, Isaure obligea la jeune paysanne à monter auprès d'elle. Quant à Marianne Grandin, elle s'assit auprès du cocher. On partit, et, quelques instants après, le carrosse se trouva arrêté, devant la grille de la ferme, par une énorme charrette de fourrages qui barrait le chemin. Sur le haut des bottes de foin, un homme, qui paraissait appartenir à l'armée par son uniforme, était étendu paresseusement, tandis que le père Grandin poussait aux roues pour venir en aide à ses chevaux. Le fermier allait sans doute apostropher le fainéant, qui le regardait faire, lorsque la voix bien connue de sa femme lui donna, pour la première fois peut-être, un ordre impérieux.

— Range-toi donc ! lui cria Marianne. Ce sont les maîtres qui arrivent : M. de Longueval et Mlle Isaure !

Et, joignant l'action à la parole, la dévouée créature descendit rapidement du carrosse et alla pousser à l'autre roue de la charrette. Devant cet exemple donné par une femme, Barthélemy Luro, le prétendu employé aux fourrages, se décida à apporter le secours de ses bras. Mais la charrette, profondément embourbée dans la couche de fumier qui formait le sol de la cour, demeurait immobile malgré le double effort des hommes et des chevaux.

M. de Longueval sortit vivement du carrosse, suivi bientôt de sa fille et de Claudine.

— Vous ne réussirez pas ! dit-il au fermier qui, rouge d'émotion, se confondait devant son maître en cérémonies et en excuses.

Aussitôt il ordonna à son cocher de dételer les deux chevaux du carrosse pour les attacher en flèche à la charrette. Le domestique eut vite exécuté l'ordre qu'on lui donnait, et la charrette sortit enfin triomphalement du bourbier.

— Vous étiez occupé, père Grandin. Que je ne vous retienne pas. Allez à votre travail, dit M. de Longueval au fermier qui ne cessait de le saluer en balayant, de la houppe de son bonnet de laine, la poussière du chemin.

— Oh ! monsieur, fit le paysan, je ne me permettrais pas de quitter la ferme dans un pareil moment !

Et, s'adressant à Barthélemy Luro :

— Tu conduiras bien la charrette tout seul? lui cria-t-il.

— Certainement, petit papa beau-père ! répondit le faux soldat avec un sourire narquois.

Il fouetta les chevaux et s'éloigna.

— Ainsi, dit M. de Longueval à son fermier, vous allez marier Claudine ?

— Histoire de rire, monsieur le comte ! fit le père Grandin. C'est un farceur !

Claudine, elle, avait pâli et rougi tour à tour.

— Eh bien ! qu'est-ce que tu fais là à nous écouter ? lui dit le vieux paysan d'un ton grondeur. Tu devrais être déjà avec ta mère qui balaye la cuisine et met le couvert... Car monsieur le comte prendra quelque chose?

— Non; merci, mon ami ! dit l'ancien colonel. En attendant l'arrivée des troupes, je ferai avec toi le tour du propriétaire. Il y a longtemps que je n'ai visité la ferme.

Alors, se tournant vers sa fille :

— Quant à toi, Isaure, lui dit-il, je te laisse avec Claudine. Vous paraissez si bien vous entendre que je ne veux pas vous séparer.

A ces mots, M. de Longueval s'éloigna avec le père Grandin, qui était enchanté de la tournure que prenaient les événements. Car, en vrai paysan normand, le rusé compère espérait beaucoup de la promenade que le gentilhomme allait faire autour de ses propriétés. La circonstance même de la charrette embourbée lui servit de préambule pour demander des réparations urgentes et pour se plaindre de l'établissement du camp qui devait, selon lui, commencer sa ruine, tandis qu'en réalité il en avait déjà tiré de grands avantages.

Tandis que le malin fermier faisait, avec sa loyauté ordinaire, l'exposé des motifs qui plaidaient en faveur

d'un rabais, Claudine conduisait Mlle de Longueval dans sa chambre.

La chambre de Claudine était située à l'une des extrémités du corps de logis de la ferme. Une des fenêtres s'ouvrait sur la cour, les deux autres regardaient sur la campagne et sur une partie du petit bois où Pierre avait passé les heures les plus douces de sa vie.

De ces deux fenêtres, l'œil découvrait une plaine immense. Cette grande étendue, qui n'avait plus pour l'animer l'ondoiement des épis d'or et des sainfoins écarlates, aurait été d'une tristesse mortelle sans les fermes, les châteaux et les villages, dont les jardins fermaient, de çà de là, de verdoyantes oasis.

Sur la droite, c'était le village de Saint-Léger et le château de Martragny, avec sa belle avenue de hêtres ; sur la gauche Brécy, Saint-Gabriel, avec ses ruines pittoresques, et Creully, avec son château féodal.

En se penchant à l'une des fenêtres, Mlle de Longueval avait cherché tout de suite l'endroit où les régiments, venant de Caen, devaient déboucher sur la hauteur. Elle demeura quelques instants rêveuse, les yeux fixés sur la route où elle espérait voir étinceler bientôt les armes de l'avant-garde.

Un cri de Claudine l'arracha tout à coup à sa rêverie.

— Tenez, mademoiselle, lui dit la jeune paysanne qui se penchait à l'autre fenêtre, voilà les officiers de campement qui placent les sentinelles !

— En effet, dit Isaure de Longueval, on pose des sentinelles et les fourriers tendent des cordeaux, étiquetés d'étoffes rouges pour désigner l'emplacement des tentes. Mais je ne vois pas qu'il y ait là pour nous une raison de nous tant réjouir.

— Quoi! mademoiselle, reprit Claudine, vous ne voyez pas que le régiment de Champagne va camper tout près de nous, devant la ferme ?

— Non, fit Mlle de Longueval surprise. A quoi donc reconnaissez-vous cela ?

— Mais, à la couleur de l'uniforme des sentinelles ! Les soldats qu'on vient de placer devant nous ont l'habit blanc et la veste rouge, tandis que ceux qu'on place un peu plus loin, sur la gauche, ont la veste bleue. La différence de l'uniforme indique la place de chaque régiment. Et celui qui se trouvera le plus près de nous, c'est le régiment de Champagne !

— Vous êtes bien au courant des uniformes de l'armée ! dit Mlle de Longueval en souriant.

— Je ne connais que celui du régiment de Champagne.

— Il vous intéresse donc particulièrement ?

Claudine baissa les yeux, et sa confusion répondit pour elle.

— Je parierais, reprit gaiement Mlle de Longueval, que ce soldat, qui vient de traiter votre père si familièrement, est le maître d'école qui vous a si bien instruite ?

— Oh ! mademoiselle, fit Claudine d'un air offensé, ne me faites pas l'injure de croire que je pense à cet homme-là !

— Tiens ! tiens ! fit Mlle de Longueval, est-ce que vous le détesteriez par hasard ?

— Il m'est trop indifférent pour cela ! Seulement, je le crains, à cause des projets que mon père a sur lui.

— Vous supposez qu'il voudrait en faire son gendre ?

— J'en suis sûre, hélas !

— Votre cœur en aime donc un autre ?

— Oui, mademoiselle : un brave garçon, qui n'a guère que son travail pour toute fortune... Et dire que mon père ne me permettra d'épouser qu'un homme riche !... Il avait d'abord pensé à Dominique, le fils de Mme Françoise, de l'auberge du *Grenadier de Champagne*. Mais, comme il s'est imaginé que cette espèce d'employé aux approvisionnements de l'armée a plus d'argent que Dominique, c'est à lui qu'il pense à présent !... Ma mère a déjà eu plus d'une scène pour cela avec mon père.

— Si votre mère vous est favorable, vous pouvez avoir de l'espoir.

— Aucun, mademoiselle. Pierre, ce brave garçon que j'aime, est maintenant soldat. Dans un moment de désespoir il s'est engagé, et il aura six ans de service à faire !... Ah ! si je n'avais qu'à attendre ! Malheureusement, j'ai tout à craindre de mon père. S'il trouve un gendre riche qui me prenne sans dot, il faudra céder ou m'échapper de la maison... Il a déjà frappé ma mère. Si elle doit encore être battue à cause de moi, eh bien, je renoncerai à Pierre, et j'épouserai le gendre que mon père voudra !... Vous voyez, mademoiselle, si je suis malheureuse !... On ne peut pas l'être davantage !

La pauvre fille se tut, car les sanglots étouffaient sa voix. Mlle de Longueval était elle-même très émue. Entraînée par un sentiment de compassion irrésistible, elle oublia son rang et la distance qui la séparait de la fille du fermier. Ne voyant plus en elle qu'un pauvre cœur qui souffrait, elle lui prit les mains, l'attira près d'elle et l'embrassa chaleureusement, comme une sœur qu'elle aurait voulu consoler.

— Moi aussi, j'aime ! dit-elle à Claudine, et par ce que vous souffrez en ce moment, je comprends ce que j'aurais souffert moi-même si mon père avait eu le cœur aussi dur que le vôtre. Parlez, je vous en prie, dites-moi tout. Ce que je pourrai faire pour vous, je le ferai !... Ne craignez pas de m'ennuyer : les plus petits détails

sont quelquefois les plus utiles. Parlez, Claudine ! je vous écoute.

— Oh ! mademoiselle, s'écria Claudine, que vous êtes bonne !

Et, toute rouge d'émotion, elle fit un mouvement, aussitôt retenu, pour s'élancer vers Mlle de Longueval. Celle-ci comprit son désir et lui ouvrit les bras. Elles s'embrassèrent alors, comme deux anciennes amies qui se retrouvent.

Ce fut un spectacle touchant que celui de ces deux jeunes filles, séparées par l'éducation et la naissance, et cependant rapprochées tout à coup par un élan spontané du cœur. Plus forte que les conventions sociales, la nature avait fait tous les frais de ce rapprochement. Une communauté de pensées, ou plutôt de sentiment, avait réalisé un instant cet idéal de fraternité rêvé par les poètes et prédit par les philosophes.

Ainsi encouragée, Claudine raconta dans les plus petits détails toutes les péripéties de ses amours avec Pierre : la timidité du pauvre garçon, leur première rencontre, leurs entretiens, la complicité dévouée de la mère de Claudine, le billet de loterie, les soupçons injustes du jeune homme, son désespoir, son engagement volontaire, son départ pour l'armée, son arrivée prochaine au camp de Vaussieux.

Isaure avait écouté la fille de son fermier avec une attention scrupuleuse. A la fin du récit, elle ne put retenir une joyeuse exclamation.

— Avais-je raison, lui dit-elle, de vous demander beaucoup de détails ?... Je suis sûre à présent de vous rendre votre ami Pierre !

— Serait-il vrai, mademoiselle ? s'écria Claudine, que l'émotion avait fait pâlir.

— Rien de plus certain ! reprit Isaure. Ne m'avez-vous pas dit que Pierre, après son engagement au régiment de Champagne, avait été incorporé dans la compagnie du caporal Graindorge ?

— Oui, mademoiselle.

— Eh bien, continua Mlle de Longueval dont les yeux avaient une expression indicible de bonté, le capitaine de votre ami Pierre n'est rien autre que le chevalier André de Guillebon, mon fiancé !... Le chevalier, sur ma prière, trouvera certainement un moyen qui permettra à votre ami de se faire remplacer à l'armée... Ce ne sera probablement qu'une affaire d'argent.

Claudine eut un cri de joie.

— S'il ne faut que de l'argent, dit-elle, pour abréger les six années de service que Pierre doit au roi, il sera bientôt de retour au pays ! car je travaille depuis longtemps à sa délivrance.

Tout en parlant, Claudine prit une tire-lire en terre, qu'elle brisa sur le pavé de la chambre. Les pièces de monnaie, de cuivre ou d'argent, s'éparpillèrent en roulant.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Isaure.

— Le produit de mon métier à dentelles, dit Claudine d'un air triomphant. Dès le matin, je me mets à l'ouvrage et le soir, quand je sais mon père endormi, j'allume la chandelle que vous voyez derrière ce globe en verre, rempli d'eau. C'est à la lueur de cette veilleuse, que les fuseaux de mon métier courent entre mes doigts. Chaque sou gagné ainsi me rapproche du jour où Pierre sera libre !

— Combien donc vous faut-il pour racheter votre ami Pierre ?

— Au moins trois fois le prix de son engagement. Je dois avoir déjà plus de la moitié de la somme... Vous allez voir !

Claudine se baissa plusieurs fois pour ramasser les pièces de monnaie qui avaient roulé dans la chambre. Comme elle achevait de compter son petit trésor sur un coin de la table, elle poussa un cri de surprise.

— Soixante-quinze livres ? fit-elle en rougissant de plaisir et d'émotion... C'est impossible ! Je ne puis pas avoir autant que cela. Je me serai trompée !

— Voulez-vous que je compte à votre place ? demanda Mlle de Longueval. Il arrive souvent qu'en recommençant son calcul, on commet plusieurs fois la même erreur. Laissez-moi faire !

Et, prenant les piles d'écus les unes après les autres, elle les vérifia avec le soin scrupuleux d'un caissier qui cherche une erreur.

— Vous avez raison, dit-elle quand elle eut achevé le compte. Il y avait une erreur. Je trouve quatre-vingt-quinze livres !

— Quatre-vingt-quinze livres ! répéta Claudine avec stupéfaction... Oh ! il y a là quelque chose d'incompréhensible !

— Peut-être un miracle ! fit Isaure en souriant... Je puis d'ailleurs avoir mal calculé. Comptez encore vous-même.

Claudine recommença son compte.

— Ceci vous apprendra à placer votre argent dans une tire-lire ! disait Mlle de Longueval en suivant des yeux les mouvements de la jeune fille, qui faisait glisser les pièces entre ses doigts. On ne peut vérifier son compte de temps à autre, et l'on se trouve, un beau jour, ou plus pauvre ou plus riche qu'on ne le croyait !

— Mais il y a un louis d'or ! fit tout à coup Claudine en montrant une pièce de vingt livres à Mlle de Longueval;

voilà la cause de l'erreur... Le marchand, auquel j'ai vendu ma dentelle, se sera trompé à ses dépens !

— Ce serait un cas bien rare ! fit remarquer Mlle de Longueval en dissimulant avec peine son envie de rire.

— Suis-je assez sotte ! dit Claudine en s'excusant de ne pas avoir compris plus tôt... Je vous suis bien reconnaissante, mademoiselle. Mais je ne peux accepter ; car c'est avec le produit de mon travail que je veux acheter la liberté de Pierre.

En même temps elle rendait la pièce d'or à Mlle de Longueval.

— Gardez-là ! dit Isaure en repoussant la main que lui tendait la jeune fille. Si elle n'est pas encore à vous, elle vous appartiendra bientôt. Car vous ne m'empêcherez pas — je l'espère -- de vous faire une avance sur le prix d'un ouvrage que je vais vous commander. Je tiens absolument à avoir de vous un travail en dentelle, que je porterai le jour de mon mariage avec M. André de Guillebon.

Claudine pleurait de joie.

— Comment reconnaître tant de bontés? s'écria-t-elle.

— En vous mettant à l'ouvrage le plus tôt possible ; car mon mariage est prochain. M. André de Guillebon doit bientôt m'offrir les bijoux qu'on exposera, dans le salon de notre château de Sommervieu, le soir de la signature du contrat. Les parures que m'offre le chevalier sont d'anciens diamants, qui ont appartenu à sa mère. Beaucoup de ces bijoux avaient besoin d'être réparés, et M. de Guillebon, en passant à Caen, les a confiés à l'un des plus habiles joailliers de la ville. Aussitôt qu'ils seront prêts, il les enverra chercher par le caporal Graindorge et un de ses soldats.

— Le caporal Graindorge ? fit Claudine en fronçant les sourcils.

— On croirait que ce brave soldat vous inspire de la défiance ? dit Isaure avec étonnement. Mon père, qui l'a eu longtemps sous ses ordres, l'estime beaucoup.

— Je ne doute pas de l'honnêteté du caporal, reprit Claudine, mais je ne l'aime pas !

— C'est juste ! fit Mlle de Longueval en souriant. N'est-ce pas lui qui a décidé votre ami Pierre à se faire soldat? Eh bien, vous pouvez lui pardonner. Car votre fiancé va bientôt vous être rendu.

On entendit au loin un bruit de tambours et de musiques militaires.

Les deux jeunes filles coururent à la fenêtre.

— Tenez ! dit Mlle de Longueval en allongeant le bras dans la direction du village de Saint-Léger.

— Les voilà ! s'écria Claudine tout émue.

Un nuage de poussière s'élevait à cet endroit de la route, laissant apercevoir entre ses tourbillons l'éclair des baïonnettes que frappait un rayon de soleil.

Au même instant un grand mouvement se fit dans la plaine, à trois cents pas environ de la ferme. Le major, qui avait marqué le camp, commanda un roulement de tambour prolongé. A ce bruit, tous les officiers de campement accoururent ; les capitaines reçurent l'ordre d'aller au-devant des brigades, les lieutenants ou sous-lieutenants durent se porter au-devant des équipages.

Tandis que cette manœuvre s'opérait sous les yeux des deux jeunes filles, le corps d'armée, tout étincelant d'or et d'acier, serpentait avec ses longs anneaux brillants sur la grande route de Caen à Bayeux. A mesure que la colonne avançait, on voyait au loin s'agiter les chapeaux et les mouchoirs qui saluaient les troupes à leur passage. Et déjà l'on entendait, comme une vague rumeur, l'ensemble des cris qui partaient des rangs de la foule enthousiasmée.

Vingt-cinq mille hommes environ, infanterie, cavalerie et artillerie, remplissaient de bruit et de mouvement la route qui conduisait aux premières maisons de Vaux-sur-Seulles. L'infanterie était composée de quatre divisions, dont les régiments portaient, dans leur uniforme, certaines couleurs éclatantes qui servaient à les distinguer entre eux. Six régiments de dragons, commandés par le comte d'Egmont, quarante pièces de canon, dont les artilleurs étaient sous les ordres du fameux de Gribeauval, formaient la partie la plus imposante et la plus bruyante de l'armée qui approchait.

On admirait surtout les splendides uniformes des officiers d'état-major et des nombreux aides-de-camp, qui passaient le long des troupes, au galop de leurs chevaux, avec la rapidité et l'éclat de brillants météores.

Tandis que les spectateurs se poussaient en tous sens pour tout voir, les deux jeunes filles, penchées à leur fenêtre, ne cherchaient, dans toute cette foule armée, qu'un seul régiment, et, dans ce régiment, l'une un officier, l'autre un soldat.

Lorsque l'infanterie approcha du camp, les tambours battirent aux champs, et les soldats portèrent les armes. Puis chaque bataillon se mit successivement en bataille.

Isaure et Claudine virent ainsi défiler devant elles, non sans impatience, les régiments de La Marck, de Royal-Bavière, de Forez, du Roi, d'Aunis, en un mot tous ceux qui allaient prendre leurs positions dans les parties les plus éloignées du camp. Par une sorte de malice des choses, le régiment de Champagne, qui devait occuper la tête du camp, du côté de la route royale, arriva le dernier.

Mlle de Longueval aperçut la première son cher chevalier, monté sur un magnifique cheval. Claudine, moins heureuse, ne put découvrir son ami Pierre au milieu des rangs serrés des fantassins. Elle n'en agita pas moins son mouchoir à la fenêtre, comme l'avait fait sa noble voisine. Si elle ne voyait point, elle espérait être vue.

Lorsque l'armée fut rangée en bataille dans la plaine, tous les officiers mirent pied à terre et se placèrent, l'épée à la main, à la tête de leurs divisions. Seuls, les brigadiers, les colonels et tous les officiers de l'état-major restèrent à cheval jusqu'à ce que le camp fût tendu.

Alors on assista à un spectacle vraiment extraordinaire. De ces vingt-cinq mille hommes, rangés en bataille devant le front de bandière, se détachèrent en même temps les bas officiers de chaque compagnie pour planter les faisceaux à la place marquée. Après eux, les porte-drapeaux, sortant des rangs, s'avancèrent pour fixer leurs étendards vis-à-vis le centre de leur bataillon.

Tandis que ces manœuvres s'exécutaient, les chevaux, qui portaient les tentes, étaient amenés devant les compagnies. Chaque escouade déploya ses tentes. Puis un tambour, qui se tenait au centre de chaque bataillon, sur un ordre donné par le major, fit entendre un roulement. A ce signal, répété sur le front de l'armée, toutes les tentes s'élevèrent à la fois.

Ce fut un coup-d'œil saisissant. Toute une ville en toile, dont les murailles blanches flottaient au vent, se dressa tout à coup, comme par enchantement, dans l'immensité de la plaine, entre les villages de Vaux-sur-Seulles, Esquay, Vienne et Saint-Gabriel.

Sans être indifférentes à la beauté d'un tel spectacle, Claudine et Isaure essayaient surtout de découvrir leurs fiancés au milieu de l'agitation du camp. Malheureusement cette journée, si pleine de promesses, se termina par une déception pour l'une des deux jeunes filles. Grade oblige, et le jeune capitaine, André de Guillebon, dut accompagner son colonel pour surveiller les derniers travaux de campement.

Pierre, plus favorisé, se voyait placé dans une des escouades que des fusiliers conduisaient au bois, à l'eau et à la paille. Grâce à la connaissance qu'il avait du pays, le jeune paysan fut consulté par le chef de l'escorte sur le lieu où l'on trouverait les approvisionnements nécessaires. Point n'est besoin d'ajouter qu'il s'empressa de désigner la ferme du père Grandin.

Et c'est ainsi que Claudine put revoir, le soir même, son bien-aimé Pierre, tandis que Mlle de Longueval dut attendre au lendemain pour souhaiter la bienvenue à

son fiancé. Le sort a parfois de ces compensations pour les petits. Mlle de Longueval avait trop de cœur pour ne pas se réjouir de la bonne fortune qui arrivait à son amie. La vue du bonheur de Claudiue l'aida même à se consoler des petites méchancetés du hasard.

Elle était sûre d'ailleurs de prendre bientôt sa revanche.

III

Le complot

Quelques jours après l'arrivée des troupes au camp de Vaussieux, deux cavaliers s'arrêtèrent un matin à la porte de l'auberge du *Grenadier de Champagne*. Ce fut Mme Françoise qui aperçut la première le caporal Graindorge et Pierre, montés tous les deux sur de magnifiques chevaux.

— Vous voilà donc maintenant dans la cavalerie ? dit-elle d'un air surpris au caporal, qui venait de sauter à terre en même temps que son compagnon.

— Cré mille sabretaches ! Mme Françoise, s'écria le grognard, voilà une supposition que je ne pardonnerais pas à une autre !

Comme beaucoup de fantassins le caporal professait, à l'égard de la cavalerie, un mépris que ce corps lui rendait d'ailleurs avec usure. Aussi, quand il abandonna son cheval au garçon d'écurie, il lui jeta les brides avec l'air dédaigneux d'un grand seigneur qui donne son chapeau à son valet de chambre.

— Accompagne-le ! dit-il à Pierre. Tu es un nouveau, toi ; ça te regarde ! Va et reviens promptement ; nous n'avons que peu de temps pour déjeuner.

— Où allez-vous donc ? lui demanda Mme Françoise.

— A Caen, pour chercher les bijoux de notre capitaine, M. André de Guillebon.

— On vous reverra alors dans la journée ?

— On nous verra passer au galop devant l'auberge ! Car on nous attend ce soir à Sommervieu, au château de M. de Longueval. Notre capitaine est impatient d'offrir ces bijoux à Mlle Isaure. Car, vous savez, c'est pour la corbeille de mariage.

— Je m'en doute bien ! fit Mme Françoise d'un air contrarié.

Elle réfléchit un instant, puis elle ajouta :

— J'aurais voulu vous parler, caporal.

— A vos ordres, Mme Françoise. Parlez.

— Pas ici ! dit la mère de Dominique. Venez.

Suivie du caporal, elle entra dans la cuisine, pour y

prendre l'encrier qui servait à écrire la dépense faite par les voyageurs. La servante, qui observait sa maîtresse, accourut aussitôt auprès de Mme Françoise et lui proposa ses services. Comme l'aubergiste ne savait ni lire ni écrire, c'était habituellement Félicité ou Dominique qui faisaient les comptes.

— Occupez-vous de l'auberge ! dit brutalement Mme Françoise à la servante. C'est au caporal que j'ai affaire !

Elle sortit, espérant avoir en partie dissimulé son trouble à l'aide d'une brusquerie. Mais Félicité avait tout de suite compris qu'il s'agissait d'elle et qu'on voulait lui cacher quelque chose.

Mme Françoise introduisit le caporal dans sa chambre par une porte qui ouvrait sur la cour de l'auberge. Lorsqu'elle fut seule avec l'ancien frère d'armes de son mari, elle ne fit plus d'efforts pour retenir ses larmes.

— Ah ! mon bon Graindorge, dit-elle, je ne suis pas heureuse !

— Je suis sûr, dit le caporal, que c'est encore ce coquin de Dominique qui vous cause du chagrin ?

— Hélas ! il est plus à plaindre qu'à gronder ; car il a le malheur d'aimer Félicité.

— La servante de l'auberge ? fit le caporal avec un large sourire, qui lui fendit la bouche d'une oreille à l'autre. Eh bien, le drôle ne me paraît pas si à plaindre. Cré mille sabretaches ! c'est une jolie fille !

— Trop jolie ! Car il veut absolument l'épouser !

— Ça, fit le caporal, c'est des bêtises !... Il prétend donc l'épouser malgré vous, Mme Françoise ?

— Pas tout à fait, puisque j'ai eu la faiblesse de lui accorder un délai de quatre mois : le temps de prendre des informations sur cette fille...

— Et ces informations sont mauvaises ?

— Non ; et c'est bien ce qui me désespère !

— Pourquoi vous désoler inutilement, Mme Françoise ? Si vous n'avez rien à reprocher à Félicité, ma foi ! que votre fils l'épouse ! Croyez-vous donc qu'il sera plus malheureux avec elle qu'avec une autre ?

— Oui ! s'écria Mme Françoise avec une sombre énergie. Je ne connais pas le passé de cette fille. Cependant j'aime trop mon fils pour que mon cœur me trompe. Et mon cœur m'avertit que Dominique court à sa perte. Je n'ai aucune preuve contre Félicité ; eh bien, pour vous dire toute ma pensée, caporal, je suis sûre que c'est une coquine !

Le sentiment du danger qui menaçait son fils avait grandi Mme Françoise de toute la hauteur de son amour maternel. La vigueur de son geste, la flamme de ses

yeux n'avaient pas moins d'éloquence que la fermeté concise de sa parole. Le caporal subit l'entraînement de cette conviction.

— Puisque c'est là votre idée, dit-il à la veuve de son frère d'armes, savez-vous ce que je ferais à votre place?

— Parlez, mon brave ami.

— Eh bien, je dirais au caporal Graindorge, qui fut le camarade du grenadier Thomas : « Fais pour moi ce qu'aurait fait en pareil cas mon mari, s'il vivait encore! »

— Qu'aurait donc fait mon mari selon vous, caporal ?

— Il aurait parbleu f.... cette gueuse-là à la porte !

— Et vous croyez que mon fils ne la suivrait pas ? dit Mme Françoise d'un ton douloureux.

— En ce cas, nom de...! jura le caporal, arrangez-vous toute seule... Je ne comprends rien à toutes ces manigances-là !... Et, puisque je ne puis vous être bon à rien, je m'en vais !

Mme Françoise retint le caporal au moment où il allait ouvrir la porte.

— Au contraire, lui dit-elle, vous pouvez m'être très utile. Un seul espoir me reste. J'ai pensé à appeler le fils que j'ai eu de mon premier mariage : M. Delalande, curé de Sommervieu. Ah ! s'il pouvait empêcher ou, au moins, retarder ce mariage!

— Enfin, que faut-il faire pour vous ? demanda le caporal.

— Ecrire sous ma dictée une lettre que vous remettrez, ce soir, à M. Delalande, à votre retour à Sommervieu... Car vous savez écrire, caporal?

— Probable! fit naïvement le grognard, puisqu'on m'a employé autrefois aux écritures de la compagnie.

— Quelques mots suffiront, dit Mme Françoise en faisant asseoir le caporal devant la table où était l'encrier. J'aurais voulu aller moi-même à Sommervieu. Mais mon départ aurait été remarqué de Félicité. Comme cela, elle ne se doutera de rien.

. . . .

Vers la fin de la journée, Barthélemy Luro entra dans la salle de l'auberge. En passant à côté de la servante, il se pencha à son oreille et lui dit quelques mots à voix basse. Félicité devint très pâle. Mais, après avoir réfléchi un instant, elle prit soudain une résolution et s'approcha de Dominique qui venait de déposer des bouteilles sur une table.

— Tenez, dit-elle en lui montrant Barthélemy Luro, voici cet employé aux fourrages qui devait m'apporter des nouvelles de mon frère.

— De mauvaises nouvelles sans doute ? fit Dominique en remarquant l'air troublé de la servante.

— Je le crains, répondit Félicité. Aussi m'est-il impossible d'avoir une explication avec cet homme au milieu des buveurs. Pouvez-vous me remplacer? Je ne m'éloignerai que de quelques pas sur la route ; vous n'auriez qu'un signe à me faire, et j'arriverais.

Au moment de sortir, la servante revint sur ses pas.

— Un mot encore, dit-elle au jeune homme. Votre mère, subitement indisposée, a été obligée de se coucher. Si elle me demandait, dites-lui que je reviendrai bientôt, mais ne lui parlez pas de mon absence.

— Je vous assure que vous vous défiez trop de ma mère, répondit Dominique. C'est demain que finit le délai au bout duquel elle doit donner son consentement à notre mariage. Vous verrez qu'elle tiendra parole !

— Espérons-le ! fit la servante avec un long soupir.

Et elle alla rejoindre Barthélemy Luro qui l'attendait sur la route.

Tous les deux marchèrent quelque temps l'un à côté de l'autre, sans se dire une parole.

Barthélemy Luro rompit le premier le silence.

— Plus d'arrière-pensée, dit-il à Félicité, plus de trahison entre nous ! Voici, pour ce qui me concerne, toute la vérité. Le père Grandin est aussi défiant qu'avare. Lorsque je lui ai demandé formellement la main de Claudine, il m'a fait beaucoup de remerciements, mais sans rien promettre. « Nous parlerons de cela, m'a-t-il dit, quand vous aurez touché les sommes qui doivent vous revenir de votre succession. » Il faut que tu saches que, pour l'allécher, je lui avais affirmé que je venais de faire à l'étranger un riche héritage.

— Maladroit ! interrompit la servante, ne pouvais-tu te contenter du commerce de fourrages ? Il était si facile d'en exagérer les bénéfices !

L'ancien coupeur de bourses haussa les épaules.

— Tu ne connais pas le bonhomme ! dit-il. Nous ne sommes que des enfants à côté de ce compère !... On n'en obtiendra rien sans argent comptant.

— Tout est perdu, je le vois ! s'écria la servante en serrant les poings ; car j'ai, de mon côté, les plus mauvaises nouvelles à t'apprendre. Mme Françoise — et cela je le sais pour l'avoir entendu de mes propres oreilles — Mme Françoise va faire venir son fils aîné, le curé de Sommervieu, pour décider Dominique à renoncer à ses idées de mariage avec moi. Dominique m'aime, seulement c'est un garçon si faible! On attirera Claudine chez Mme Françoise, et le père Grandin, ennuyé de ne pas voir arriver ta succession, se décidera à donner sa fille à Dominique !... Nous sommes joués !

La servante avait rompu une branche, qui pendait

sur le chemin ; et elle en arrachait violemment les feuilles.

— Pas de colère inutile, et raisonnons ! reprit Barthélemy Luro. Quand une succession ne vient pas à vous, on va au-devant d'elle.

— Hé ! fit la servante avec impatience, le père Grandin est trop rusé pour croire à cette invention !

— Il croira à l'argent, quand il le tiendra dans sa main.

— Mais cet argent, où espères-tu le trouver ?

— Là ! dit laconiquement le malfaiteur.

Et il indiquait de la main un groupe doré d'officiers de l'état-major, qui venaient de s'arrêter devant l'auberge de Mme Françoise.

— Vois comme cette auberge est richement achalandée ! ajouta Barthélemy Luro avec un singulier sourire. Grâce au voisinage du camp, ces représentants des plus riches familles de France y jettent quelque menue-monnaie en passant. Mais il en est d'autres, non moins riches, que la nécessité oblige à passer la nuit au *Grenadier de Champagne*. Suppose, par exemple, que quelque grand seigneur, à son réveil, ne trouve plus la valise où étaient ses valeurs. Grand émoi chez Mme Françoise ! On court, on cherche, et l'on découvre qu'une vitre a été brisée, et que la valise a passé, la nuit, par la fenêtre, au lieu de sortir naturellement par la porte, le soir... Eh bien, je dis qu'il y a là une occasion unique, et dont je saurais profiter, si j'avais, comme toi, la chance d'habiter une auberge si bien fréquentée !

— C'est un jeu à se faire pendre ! murmura la servante.

— Rien n'est plus facile que d'éviter la corde, reprit le coupeur de bourses. D'ailleurs je serai là pour t'aider. Pesons bien toutes les chances. Il y a cent à parier contre un que nous réussirons sans éveiller les soupçons. Il n'y a qu'à bien choisir sa proie, pour ne pas avoir à recommencer...

Tandis que son ancien amant parlait, la jeune femme, les yeux fixés sur la poussière du chemin, paraissait absorbée dans une sombre méditation. Elle rougissait et pâlissait tour à tour, en proie à une agitation indescriptible.

Puis la servante, si réservée, si digne depuis qu'elle s'était imposé un rôle, ressuscita tout à coup, par un geste cynique, l'ancienne gourgandine, la coureuse de barrières, la maîtresse de gens sans aveu.

— Tu as raison ! dit-elle à son complice en lançant un regard plein de flammes du côté de l'auberge. Il faut que je me venge de la vieille, il faut que j'épouse son fils et que tu te maries avec Claudine !... La fête alors sera complète !

Elle eut un rire amer.

— Mais ta combinaison ne vaut rien, ajouta-t-elle. J'ai mieux que cela. Aujourd'hui même une occasion unique se présente. Profitons-en. Il n'y a pas une minute à perdre.

Et dans un langage aussi rapide que cynique, l'ancienne gourgandine raconta à Barthélemy Luro comment le caporal Graindorge et Pierre avaient été chargés d'aller chercher à Caen les bijoux que leur capitaine y avait laissés à réparer chez un joaillier. Elle eut soin d'ajouter que les deux soldats devaient nécessairement, pour retourner à Sommervieu, passer de nouveau devant l'auberge. Il s'agissait donc d'épier leur retour et de leur tendre une embuscade. Jamais la fortune ne leur procurerait une occasion pareille. Il y aurait là, si le coup réussissait, cent mille livres au moins à se partager !

A ce chiffre, les yeux de l'escroc étincelèrent. Mais son enthousiasme fut de courte durée. Il pensait aux dangers de l'expédition.

— Aurais-tu peur? fit la servante étonnée.

— Non ! balbutia timidement Barthélemy Luro, honteux de se sentir moins résolu qu'une femme ; j'ai peur seulement de ne pas réussir. S'il nous faut attaquer deux hommes armés, et surtout un homme comme le caporal, nous nous ferons tuer pour rien !

Félicité haussa les épaules.

— Hé ! fit-elle, qui te parle d'un combat? La meilleure arme en pareil cas, c'est la ruse... Mais il est temps de nous séparer. Je rentre à l'auberge. Toi, reste ici en observation. Si, par hasard, tu apercevais les deux cavaliers, tu viendrais m'avertir !

A ces mots, le terrible couple se sépara.

IV

Les conséquences d'un retard

Les événements sont quelquefois les complices involontaires des gredins qui combinent un guet-apens. Par un hasard malheureux, lorsque le caporal et son compagnon arrivèrent à Caen, les bijoux, qu'on avait donnés à réparer, n'étaient pas tout à fait prêts. Comme tous les fournisseurs pris en défaut, l'orfèvre jura ses grands Dieux qu'il n'en avait plus que pour une toute petite heure.

Le caporal et Pierre supportèrent assez aisément un retard qui, en somme, ne devait pas leur causer un préjudice sérieux. Mais la petite heure passée, on demanda une demi-heure, puis un quart d'heure, puis quelques minutes.

Ces quelques minutes durèrent si longtemps qu'à huit heures du soir les deux soldats attendaient encore la livraison des bijoux.

Tant pour se désaltérer que pour tromper les ennuis de l'attente, le grognard fit de fréquentes stations dans les cabarets du voisinage. Pierre lui tint tête quelque temps, puis l'engagea à visiter avec lui les monuments de la ville. Mais, comme il n'y avait guère à voir que des églises, le caporal préféra rester au cabaret.

Après une courte promenade, Pierre rentra chez le joaillier et y acheta, de ses dernières économies, un *Saint-Esprit* qui imitait merveilleusement les beaux *bijoux normands* montés en or et garnis de pierres précieuses. Au lieu d'être en diamants, les pierres étaient tout simplement en cailloux du Rhin; et la colombe, qui représentait le Saint-Esprit, portait à son bec un rameau dont les feuilles, en émeraudes ou en rubis dans les bijoux vrais, étaient figurées dans celui-ci par de simples verres de couleur.

On devine à qui était destiné ce bijou. C'était le premier présent que Pierre osait offrir à Claudine.

Peu d'instants après, l'orfèvre fit aux deux soldats la livraison des bijoux qu'il avait réparés. Les bracelets, ceintures, colliers, croix, médaillons, épingles à cheveux, aigrettes et boucles d'oreilles furent soigneusement empaquetés et placés dans la valise, qui portait le chiffre du chevalier André de Guillebon. Ce long sac de cuir se fermait à clef. Le caporal mit la clef dans sa poche et se chargea lui-même du précieux dépôt. Lorsqu'il l'eut attaché à la croupe de son cheval, il poussa même la précaution jusqu'à tirer plusieurs fois sur les courroies, pour s'assurer de leur solidité.

Cela fait, il sortit ses pistolets de leur fonte et en renouvela la poudre d'amorce. Sur son ordre, Pierre dut prendre les mêmes précautions. On voit que le vieux grognard, malgré les libations qu'il avait faites dans la journée, n'avait pas perdu la raison. Il buvait comme il allait au feu, sans broncher.

Lorsque les deux soldats sortirent de la ville, il faisait nuit complète. Quelques étoiles seulement brillaient à la voûte du ciel, comme des clous d'or sur une tenture sombre. Malgré l'épaisseur des ténèbres, le caporal lança vigoureusement son cheval.

— A vous voir galoper comme ça, lui dit Pierre en souriant, on croirait que vous avez peur de faire une mauvaise rencontre.

— Peur ? s'écria le grognard. Voilà un propos qui te ferait embrocher comme une alouette, mon petit, si tu pensais un seul mot de ce que tu viens de dire... Tu

dois savoir que ma seule crainte c'est de manquer à la consigne.

— On ne nous a pas fixé d'heure pour notre retour, reprit l'amant de Claudine.

— Trouves-tu que nous allons trop vite ?

— Au contraire.

— Eh bien alors de quoi te plains-tu ? Que demandes-tu ?

Le jeune homme hésita à répondre. Il se sentait rougir et, bien que protégé par l'épaisseur des ténèbres, il craignait que l'on ne devinât son trouble.

— Ventre de bière ! s'écria le caporal, qui n'aimait pas les réticences, est-ce qu'il faut t'extraire les paroles à la pointe du sabre?... Pourquoi voudrais-tu aller plus vite?

— Pour avoir le temps de nous arrêter un peu, auprès du camp...

— C'est bien le moment de se reposer, s'écria le caporal, quand on a six heures de retard !... Ne sais-tu pas que le capitaine nous attend à Sommervieu ?

— Oui, mais je sais aussi que nos chevaux n'iraient pas jusque-là tout d'une traite sans être fourbus.

Lorsqu'on arriva sur le haut d'une côte, d'où l'on apercevait, comme des feux follets dans la plaine, la lueur des premiers postes du camp de Vaussieux, Pierre insista de nouveau pour faire halte.

— Je vous assure, dit-il, que mon cheval demande grâce. Je le sens fléchir. D'ailleurs il n'est pas si tard que vous le croyez... Ecoutez !

On entendit en effet sonner neuf heures à une église du voisinage.

— Le capitaine nous attend ! répéta le caporal.

— Je suis sûr qu'il ne pense guère à nous en ce moment ! poursuivit le jeune homme, qui jouait un peu le rôle de l'esprit tentateur. M. André de Guillebon passe la soirée au château de M. de Longueval, et la présence de Mlle Isaure...

— Lui fera oublier notre absence ! acheva le caporal avec un rire retentissant... Tu as peut-être raison, mon petit. Car tu sais ce que c'est que d'être amoureux. Je m'aperçois bien que tu penses toujours à Claudine... Epouse-là donc !... Ça ferait une jolie cantinière pour le régiment de Champagne !

A ce moment, le cheval du caporal fit un faux pas.

— Diable ! Je crois que ma bête, comme la tienne, en a assez ! dit le grognard. Il faut ralentir notre train.

— Mieux vaudrait faire reposer tout à fait les chevaux, dit Pierre enchanté.

— Où ? demanda le caporal. Les paysans sont couchés, le camp est endormi, l'auberge de Mme Françoise sera fermée.

— Vous vous trompez. Il me semble voir, là-bas, sur la route, une traînée de lumière.

— Je ne vois rien !

— Mes yeux sont plus jeunes que les vôtres, caporal ; et je vous affirme qu'il y a de la lumière chez Mme Françoise.

Lorsqu'on approcha de l'auberge, le caporal aperçut à son tour un pâle rayon de lumière, qui s'échappait par la porte entr'ouverte. Sur le seuil, on découvrait déjà la silhouette d'un homme qui fumait sa pipe.

Lorsqu'ils arrivèrent devant l'auberge, les cavaliers n'allaient plus qu'au pas.

— Eh bien ! les amis, leur cria l'homme qui fumait, on passe comme cela tout droit, sans s'arrêter ?

— Hâtez-vous, messieurs ; car on va fermer ! dit la servante de l'auberge en accourant.

— Hé parbleu ! c'est la voix de Félicité ! fit le vieil habitué du cabaret, déjà ébranlé par ce mot engageant : « On va fermer ! »

Lorsque les cavaliers traversèrent la traînée lumineuse qui éclairait la route, la perfide servante s'écria à son tour, comme frappée de surprise :

— Tiens ! c'est le caporal ! Vous voilà dans un bel état !... Les pauvres bêtes ! elles sont en nage !... Est-il raisonnable de traiter des animaux comme cela !... Ah ! caporal, on voit bien que vous êtes habitué à commander des hommes !

Cette boutade mit le caporal en belle humeur.

— Pendant que vous allez boire un coup, dit Félicité, on va conduire ces bêtes-là à l'écurie.

— Inutile ! s'écria le vieux soldat en mettant pied à terre. Nous ne resterons pas ici longtemps.

— Je l'espère bien ! répondit la servante avec aplomb. Nous sommes tous morts de fatigue, et j'ai bonne envie de me coucher. Cependant, pour vous, je veux bien faire une exception... Tout le monde dort... Mais voici un habitué de la maison qui voudra bien m'aider. Pendant que je vous servirai, il donnera l'avoine aux chevaux.

Et se tournant du côté de l'homme qui fumait sa pipe :

— Venez-vous, M. Barthélemy ?

Celui-ci s'empressa d'accourir.

— A la bonne heure ! dit Félicité. J'aime les gens complaisants !

En même temps, elle jetait les brides des chevaux aux mains de l'homme complaisant.

— Une minute ! s'écria le caporal en retenant son cheval. J'ai là quelque chose à prendre.

Il déboucla la valise et la mit précieusement sous son bras.

La servante se mordit les lèvres.

— Avez-vous peur qu'on ne vous vole vos hardes ? dit-elle au caporal en plaisantant.

Le grognard éclata de rire et, frappant joyeusement sur la valise :

— Mes hardes ! répéta-t-il d'un ton railleur... On voit bien que vous ne savez pas ce qu'il y a là-dedans.

De peur d'éveiller les soupçons, la servante n'insista pas et s'empressa de servir à boire aux deux soldats.

Le caporal s'assit à une table, le coude appuyé sur la précieuse valise, en face de Pierre. Le jeune soldat buvait silencieusement, après avoir choqué son verre contre celui de son supérieur. Il était visiblement préoccupé.

— Tu as le vin triste, toi ! fit le caporal, qui commençait à greffer une nouvelle ivresse sur l'ancienne... Si tu ne parles pas, chante-nous au moins quelque chose !

— Je n'ai pas le cœur à cela ! soupira le jeune homme.

— A quoi donc penses-tu ?

— A la maison de Claudine, qui n'est pas à dix minutes de l'auberge.

Et, regardant le caporal d'un air suppliant, Pierre ajouta :

— Si vous y consentiez, vous me rendriez bien heureux !

— Consentir à quoi ?

— A me laisser porter ceci à Claudine.

Et, tout rouge de confusion, Pierre détacha le *Saint-Esprit*, qu'il avait acheté chez l'orfèvre, et le présenta au caporal.

— Ça ? dit le grognard en faisant sauter le bijou dans le creux de sa main... Et c'est pour cette bêtise-là que je t'autoriserais à manquer à la consigne ?

— Je serais si peu de temps absent, caporal ! reprit le jeune homme avec instance. Dix minutes pour aller à la ferme de Claudine et autant pour vous rejoindre à travers champs, au carrefour du chemin d'Esquay.

Le caporal haussa les épaules.

— Les amoureux sont tous les mêmes, dit-il en riant; de vrais fous ! Ainsi, tu me laisserais tout seul conduire les deux chevaux ?

La servante, l'oreille au guet, avait tout entendu. Elle intervint tout à coup dans la discussion par un éclat de rire prolongé.

— Eh bien, fit le caporal étonné, qu'est-ce qu'elle a celle-là ?

— J'ai grande envie de me moquer de vous, caporal, dit hardiment Félicité. Est-ce que vous auriez peur la nuit?

— Peur ? cré mille tonnerres ! s'écria le caporal d'un ton furieux... Ah ! si vous n'étiez pas une femme !...

— Là ! là ! là ! calmons-nous ! dit la perfide créature

en caressant de la main l'épaule du grognard, comme on caresse un boule-dogue, tout hérissé, pour l'apaiser. Je n'avais pas l'intention de vous offenser ; car tout le monde sait que le caporal Graindorge est la bravoure même... Et c'est tout justement parce que je vous sais brave que je m'étonnais de vous voir prendre tant de précautions. Quoi ! vous n'auriez à faire tout seul qu'un quart de lieue sur une route fréquentée, aux abords d'un camp de trente mille hommes, où il y a des sentinelles et des patrouilles, et vous n'accorderiez pas un quart d'heure de congé à ce pauvre garçon, pour embrasser son amoureuse ?... Mais, vous n'avez donc jamais été amoureux, vous, caporal ?

En même temps la sirène laissait tomber sur le vieux soldat un regard endiablé.

— Cré mille-sabretaches ! fit l'ivrogne en saisissant la servante par la taille : vous rallumeriez mes vingt ans !

— A bas les pattes ! dit la jolie fille en se défendant... Ah ! caporal, vous oubliez que vous êtes chez Mme Françoise, la veuve du grenadier Thomas !

Ces quelques mots produisirent plus d'effet que les chiquenaudes les mieux appliquées. Le caporal, un peu honteux, empoigna vivement son verre et le vida d'un trait comme s'il eût voulu y éteindre ses ardeurs intempestives.

Félicité riait sans pitié.

— Je me doutais bien, dit-elle, qu'il y avait encore du feu sous les cendres... Après ce que vous venez de faire, caporal, vous ne pourrez plus refuser à cette jeunesse d'aller voir un instant sa promise !

— A quoi bon ? dit le caporal en résistant mollement; il ne trouvera personne. Claudine doit dormir à cette heure.

— Non, non ! dit vivement Pierre en se levant. Je connais ses habitudes, et je suis sûr qu'elle travaille à son métier à dentelles. Je vous demandais vingt minutes, caporal ; je vous en demande seulement quinze. Le temps de la voir et de lui donner ce petit bijou.

— Allons, cœur de roc, fit la servante en plaisantant, te laisseras-tu toucher?... Il te demande seulement quinze minutes !

— Quinze minutes, dit le caporal, à la montre des amoureux, ça s'appelle une demi-heure.

— Pardonnez-moi, caporal, reprit le jeune homme d'un air sérieux, dans quinze minutes je serai au carrefour du chemin d'Esquay. Vous savez que ce que je promets, je le tiens !

— Je le reconnais, dit le grognard. Eh bien, va !

— Merci ! s'écria Pierre tout joyeux.

Et il sortit en courant.

— Voyez-vous ces égoïstes d'amoureux ! dit le caporal, il me laisse boire tout seul. Moi qui ai cela en horreur !

— Consolez-vous, lui dit la servante avec un singulier sourire ; voilà de la compagnie qui vous arrive !

C'était Barthélemy Luro qui rentrait de l'écurie.

V

La valise aux bijoux

Les deux complices échangèrent un rapide regard. Les yeux de Félicité semblaient demander : « Est-ce fait ? » Un signe de tête de Barthélemy Luro répondit : « Tout est prêt ! »

Enchanté de trouver un compagnon, le soldat remplit le verre que Pierre avait abandonné et le tendit à Barthélemy Luro. D'un air anxieux, celui-ci avait observé le caporal. Le verre était rempli jusqu'aux bords, et cependant pas une goutte du liquide ne fut répandue. La servante eut la même pensée que son complice ; car elle déposa bientôt sur la table un nouveau flacon. Elle connaissait, par expérience, l'effet foudroyant des mélanges sur le cerveau des buveurs.

Après deux nouvelles rasades, Barthélemy Luro tira sa montre de son gousset, d'un air indifférent. Mais, à peine eut-il considéré le cadran qu'il se leva précipitamment.

— Diable ! diable ! fit-il en jouant la surprise, si tard que cela !... Et il faut que je sois debout demain, dès trois heures du matin !

Avant de quitter la table, il tendit la main au caporal et sortit.

Félicité l'attendait dans le corridor pour lui raconter ce qui venait de se passer : le départ de Pierre, la nécessité pour le caporal de conduire seul les deux chevaux jusqu'au lieu du rendez-vous, en un mot tout ce qui pouvait modifier leur plan primitif.

Cela fait, elle ouvrit avec précaution une porte, et le malfaiteur disparut dans la nuit.

Lorsque la servante rentra dans le cabaret, le caporal se préparait au départ. Sa parole était légèrement embarrassée ; mais il marchait à peu près droit, en serrant sous son bras la précieuse valise.

— Il est de fer ce gredin-là ! pensa la terrible fille en jetant sur le soldat un regard furieux.

Et, comme elle ne paraissait plus s'occuper du caporal, celui-ci lui demanda si Dominique allait lui amener les chevanx.

— Dominique ? répéta Félicité en haussant les épaules, il y a longtemps qu'il dort !

— Ah ! çà, fit le grognard mécontent, c'est donc la maison de la Belle au bois dormant, ici ?

— Je vous conseille de vous plaindre ! répliqua la servante avec mauvaise humeur... Pendant que vous buvez, vous, nous travaillons, nous autres ! Dominique est mort de fatigue ; car nous avons eu beaucoup de monde aujourd'hui ; et, par malheur, sa mère est tombée malade !...

— Mme Françoise est malade ? demanda vivement le caporal d'un air inquiet.

— Ce ne sera rien, je l'espère ; mais cela ne va pas m'empêcher de passer une partie de la nuit auprès d'elle.

— Ah ! vous êtes une brave fille, vous ! s'écria le caporal, dont l'alcoolisme se condensait en larmes d'attendrissement... Je le dirai à Mme Françoise, qui n'est pas tendre pour vous ! Je lui dirai comment vous lui rendez le bien pour le mal.

— C'est bon ! dit brusquement la servante. En attendant, suivez-moi !

Elle précéda le soldat avec une lanterne et le conduisit à l'écurie. Les chevaux étaient restés sellés. Le caporal n'eut qu'à attacher sa valise à la croupe du cheval qu'il montait. Félicité voulut lui éviter cette peine. Mais, si l'ivrogne n'avait pas toutes ses jambes, il avait encore toute sa tête, et il ne consentit pas à confier cette besogne à des mains étrangères.

Le caporal sortit de la cour de l'auberge, tenant de la main gauche les rênes du cheval qu'il montait et, de la main droite, celles du cheval qui n'avait plus de cavalier. Tout alla bien d'abord. Mais le cheval de Pierre, ne se sentant plus retenu suffisamment, commença à lancer des ruades. De la révolte du cheval et de l'inexpérience du vieux fantassin, il résulta que l'on mit beaucoup de temps à descendre la côte, au bas de laquelle on entendait déjà le tic-tac du moulin du bonhomme Gervaise.

A cet endroit, le caporal quitta la grande route pour s'engager dans un chemin ombragé, qui suivait le cours de la rivière. C'était au bout de ce chemin, dans un carrefour, que Pierre avait promis d'attendre le caporal.

Effrayé par le bruit du déversoir du moulin, le cheval sans cavalier fit un écart et se retourna si brusquement que les courroies de sa bride se trouvèrent mêlées d'une manière inextricable avec celles de l'autre cheval. Le caporal s'emportait, frappait, jurait, joignant à ses imprécations le nom de Pierre, qu'il envoyait au diable, avec l'entrain et le style d'un prédicateur de la Ligue.

Au plus fort de cette tempête de blasphèmes, une forme blanche traversa le chemin et sauta à la tête des chevaux.

— Attendez, camarade ! dit en même temps une voix qu'on cherchait à déguiser en la grossissant ; attendez ! on va vous tirer d'embarras !

L'homme obligeant, qui arrivait là si à propos, était coiffé d'un bonnet de coton et portait une blouse blanche. Sa figure enfarinée ne pouvait laisser le moindre doute sur sa profession.

— Merci, meunier ! dit le caporal. Vous arrivez bien ! car j'aimerais mieux conduire tout un régiment d'infanterie que ces gueux d'animaux-là !

Tandis que le vieux fantassin trouvait le moyen d'exprimer tout à la fois, en si peu de mots, sa reconnaissance pour l'aide qu'on lui donnait, et sa haine pour tout ce qui lui rappelait la cavalerie, le prétendu meunier se hâtait de démêler les rênes. Déjà le caporal tendait la main pour les recevoir, lorsque, tout à coup, l'inconnu mit le pied à l'étrier, enfourcha vivement le cheval qu'il avait dégagé et partit au galop.

Tout cela s'était passé si rapidement que le soldat, stupéfait, se trouva distancé avant d'avoir eu le temps de prendre une décision. Quand il reconnut qu'il avait affaire à un voleur, il donna un coup d'éperon furieux dans les flancs de son cheval et s'élança à la poursuite du faux meunier.

— Arrête ! cria le caporal dès qu'il fut à quelques pas de son voleur, arrête ! ou tu es mort !

En même temps, il s'armait d'un des pistolets attachés à l'arçon de la selle. Comme le voleur, sans tenir compte de la menace, continuait de galoper, le caporal l'ajusta et fit feu. Le cavalier se contenta de hausser les épaules en excitant l'ardeur de son cheval.

— Stupide ivrogne ! se dit le caporal avec conviction, tu as trop bu, et tu as visé de travers !

Tout en s'adressant ces reproches, le soldat sortait des fontes le deuxième pistolet.

Le second coup de feu n'eut pas plus de succès que le premier. Le voleur fuyait toujours. Alors, dans un accès de colère indescriptible, le caporal tira son épée et, avec une voix de tonnerre, fondit sur le malfaiteur comme s'il eût exécuté une charge de cavalerie.

Au moment où il allait atteindre l'homme qui fuyait, le soldat arrêta brusquement son cheval avec un cri d'épouvante.

— Grand Dieu ! fit-il... la valise !

Il venait en effet d'entendre derrière lui la chute du sac de cuir, qui était tombé sur le chemin.

— Au diable le cheval et son voleur ! dit-il en sautant à terre. Il faut que je retrouve la valise ; elle ne doit pas être loin.

La nuit, quoique sombre, n'était pas si épaisse que l'on ne distinguât, à quelques pas devant soi, la ligne grise du chemin. Cependant, malgré la rapidité fiévreuse de ses recherches, le caporal ne put rien découvrir dans la poussière. Et comme il ne pouvait se résigner à quitter l'endroit où il supposait que la valise était tombée, il jeta des cris désespérés. Au même instant, une voix lui répondit au loin.

C'était Pierre qui accourait. Arrivé depuis quelques minutes au carrefour, où il devait attendre le caporal, le jeune homme, en entendant les deux coups de pistolet, avait pensé avec effroi qu'on venait peut-être d'attaquer le soldat. Aussitôt il s'était élancé en courant dans la direction du bruit.

En route, il avait rencontré le malfaiteur qui fuyait sur le cheval volé. L'amant de Claudine prouva en ce moment que la timidité n'a rien d'incompatible avec la bravoure. Sans hésiter il se jeta à la tête du cheval et se fit traîner dans la poussière. Mais le cavalier, pour se donner le temps de s'échapper, sortit les pistolets des fontes et, à bout portant, lâcha les deux coups. Pierre, étourdi, se crut frappé.

Cette minute d'hésitation suffit au malfaiteur pour s'approcher d'un petit bois, qui bordait le chemin, et disparaître dans les taillis.

Pierre l'y aurait suivi sans le cri désespéré du caporal. Il pensa que le vieux soldat était blessé et qu'il l'appelait à son secours.

VI

Le meurtre inutile

Tandis que le jeune homme abandonnait la poursuite du malfaiteur, celui-ci, réfugié sous les arbres, se dépouillait de sa blouse blanche et la jetait, avec le bonnet, dans les broussailles. Puis, tout en essuyant avec son mouchoir la farine qui lui couvrait le visage, il sortit du bois et s'échappa à travers champs.

Malgré cette transformation, qui aurait dû lui donner quelque sécurité, Barthélemy Luro courait à toutes jambes, comme s'il avait eu la maréchaussée à ses trousses. Ce n'était pas seulement la peur qui lui conseillait de mettre la plus grande distance possible entre lui et le lieu du guet-apens. Il désirait surtout avoir des nouvelles de sa complice. Car s'il s'était avantageusement acquitté de son rôle, Félicité, d'après leur plan, avait été chargée du dénouement.

Avait-elle réussi à couper les courroies qui attachaient

la valise à la croupe du cheval ? Avait-elle eu le temps de ramasser le sac de cuir et de l'emporter sans être vue ? Ces questions n'étaient pas les seules que se posât le malfaiteur. Car il avait une telle confiance dans sa complice qu'il se demandait, non sans inquiétude, si elle ne prendrait pas autant de soin de l'éviter qu'elle mettrait d'empressement à échapper aux recherches de la justice.

Tout en courant, Barthélemy Luro tenait à la main un pistolet de poche, arme chargée celle-là, avec laquelle il se serait débarrassé de celui qui aurait eu l'audace de s'opposer à sa fuite. A peu de distance de l'auberge, il sauta sur la route et s'approcha de la porte du cabaret.

Le cœur lui battait si fort qu'il n'entendait plus que cela dans le silence sinistre de la nuit. Il avança les mains dans l'ombre et, en tâtonnant, s'aperçut que la porte était fermée. Il frappa deux fois. Ce signal fut compris.

— Est-ce toi ? demanda-t-on à voix basse de l'intérieur.

— Oui ! répondit-il avec les mêmes précautions.

On tira les verroux. Le malfaiteur entra furtivement et la porte se referma derrière lui sans bruit.

Une chandelle, qu'on avait eu le soin de poser sur le pavé, dans un des angles de la pièce, éclairait seule de sa flamme fumeuse la salle du cabaret. La lumière ainsi placée ne jetait quelques reflets que sur les meubles bas, laissant dans une ombre vague le sommet des tables et, dans une obscurité presque complète, les parties hautes de la salle. Les deux complices pouvaient à peine distinguer leurs traits.

— Eh bien ? fit Barthélemy Luro en entrant.

Pour toute réponse, Félicité se contenta d'indiquer du doigt un long sac de cuir, qui faisait comme une énorme tache noire sur le bois blanc d'une table.

Les yeux de l'escroc étincelèrent.

— Et l'on ne t'a pas vue ? demanda-t-il à voix basse.

— Non, répondit Félicité sur le même ton. Le caporal a cru que la valise était tombée naturellement. Avant qu'il n'ait pu m'apercevoir, j'ai eu le temps de la ramasser et de disparaître. Je parierais qu'à cette heure il cherche encore la valise sur la route. Il la croit seulement perdue.

— Parfait ! Tu as été adroite, car il n'était pas facile de déboucler les courroies.

— Aussi ai-je employé un moyen plus expéditif ! reprit la servante en souriant.

Elle tira d'une des poches de sa robe un couteau de cuisine dont la lame, très large auprès du manche, allait en se rétrécissant jusqu'à la pointe.

— Voilà comment je tranche les questions! dit-elle en posant doucement le couteau sur la table. Et toi, tu n'as pas été reconnu, j'espère?

— Non, mais j'ai eu du mal à me débarrasser de cet enragé Pierre. Il voulait absolument me poursuivre, et j'ai dû lui tirer deux coups de pistolet.

— Diable! un meurtre?

— Il n'est pas même blessé. Je me suis contenté de lui faire peur, pour me donner le temps de m'échapper.

— Je devine! Tu auras tiré avec les pistolets d'arçon, dont tu avais ôté les balles dans l'écurie, avant le départ du caporal?

— L'expédition ne pouvait mieux réussir! Justement, mais il s'agit à présent de ne pas se faire pincer!

En disant cela, le bandit jetait autour de lui un regard inquiet.

— Nous sommes mal ici, reprit-il. Pourquoi ne pas traverser la cour et porter la valise dans une des remises, ou dans le cellier?

— Parce que, dit Félicité, les chiens, en aboyant, réveilleraient toute l'auberge.

— Je n'y avais pas songé, fit Barthélemy Luro. Mais nous pourrions monter le sac de cuir dans ta chambre ou dans la mienne?

— Encore une sotte idée! fit la servante en haussant les épaules. Ne sais-tu pas que l'auberge est pleine de monde et que Dominique, qui couche près du corridor, peut être réveillé d'une minute à l'autre par un voyageur qui voudra se mettre en route? Ici seulement nous serons tranquilles et nous entendrons venir les gens de loin. Et puis, autre considération: il faut se débarrasser de la valise dès ce soir, après en avoir tiré ce qu'elle contient. Pour cela, tu devras sortir sans bruit et la jeter dans quelque fossé. Car il est important de laisser supposer que le vol a été commis dans les champs. Et, pour sortir sans réveiller personne, tu n'auras qu'à tirer les verrous de cette porte, qui s'ouvre sur la route. L'opération faite, tu reviendras te coucher tranquillement. Et du diable! si la justice y verra quelque chose!

Barthélemy Luro écoutait attentivement, mais en hochant la tête.

— Tout cela serait parfait, dit-il, si Mme Françoise ne couchait pas dans la pièce voisine.

Et le bandit tourna ses regards vers la porte vitrée, dont les rideaux se détachaient sur la noirceur des murs comme un large panneau de peinture blanche.

— Nous n'avons rien à craindre du côté de Mme Françoise, dit la servante. Elle nous sert au contraire. Elle

est malade, et l'on sait que je dois passer la nuit près d'elle. Ma présence ici est donc tout naturellement expliquée.

— Elle pourrait nous entendre ?

— Non. Elle dort profondément: je m'en suis assurée.

— Rien ne prouve qu'elle ne se réveillera pas. Si elle allait nous écouter ?

— Elle n'entendrait rien ; car nous parlons trop bas.

— Elle peut se lever ?

— Le bruit qu'elle ferait en quittant son lit nous avertirait.

— Cependant, si, par hasard, elle nous surprenait?...

— Eh bien, quoi de plus naturel qu'un voyageur descende la nuit de sa chambre pour appeler, ou se mettre en route ?

— Tu as réponse à tout !

— Ce qui ne m'empêche pas d'agir aussi ! dit Félicité. Assez de bavardage. Vite à la besogne !

Elle saisit le couteau et en promena la pointe d'un bout à l'autre du sac de cuir.

— Quand je n'ai pas de clé, dit-elle en enfonçant une seconde fois la lame dans l'incision déjà faite, voilà comment j'ouvre les serrures !

Son complice écarta les deux bords de l'ouverture, pendant qu'elle plongeait les mains dans l'intérieur de la valise. En moins d'une minute, le sac fut complètement vidé.

Toutes les parures, soigneusement placées dans de riches écrins, formèrent bientôt sur la table un précieux amoncellement.

La servante ne put résister au désir d'ouvrir quelques-unes des boîtes pour en voir le contenu.

Un des écrins renfermait des épis de blé en or, que les élégantes portaient alors dans les cheveux.

Dans une boîte longue et étroite, la curieuse découvrit une paire de petits souliers brodés d'or, de perles et de diamants.

Un grand écrin en maroquin rouge contenait une magnifique collection de croix, de camées et de médaillons, ornés de diamants et de pierres précieuses.

La servante dévorait des yeux ces bijoux qui étincelaient dans l'ombre. Son complice était ébloui.

— C'est une fortune ! murmurait-il. Mais assez, assez comme cela, Félicité !

Et il refermait les boîtes et les écrins. Mais, tandis qu'il les refermait, la jolie fille en ouvrait d'autres.

Elle venait de tirer, de leur enveloppe de cuir parfumé, des boucles d'oreille d'une merveilleuse richesse. Le corps des boucles était composé d'un simple nœud en or,

au bas duquel pendait un superbe diamant taillé en forme de poire, et qui jouait au moindre mouvement. Malgré les observations de son ancien amant, la servante ne put résister au désir de suspendre un instant à ses oreilles l'admirable bijou.

Entre les feux des diamants, le visage de Félicité avait une beauté étrange. La flamme noire de son regard faisait un contraste sinistre avec les étincellements bleus et rouges des pierres précieuses. La redoutable créature était ainsi éblouissante. Pour mieux l'admirer, son ancien amant ramassa le flambeau, qu'on avait eu la prudence de poser à terre, le souleva et en promena par deux fois la lumière devant le visage de la jolie fille. Celle-ci, souriant, lui renvoyait l'éclair de ses yeux avec celui des diamants.

Tout à coup le visage de Barthélemy Luro exprima la plus vive terreur. Il jeta même un cri, aussitôt étouffé.

Toute pâle, mais les traits empreints d'une résolution farouche, la terrible fille s'était levée subitement comme un fauve, que l'approche d'un danger fait bondir.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-elle à voix basse, mais avec un accent qui faisait frémir.

Le malfaiteur, tout tremblant, ne put trouver que ce seul mot :

— Là !

Et il désignait de la main la porte vitrée.

La servante allongea la tête par-dessus la table et regarda avidement dans la direction indiquée.

— Je ne vois rien ! dit-elle.

— Oui, mais j'ai vu, moi ! fit Barthélemy Luro en retrouvant la voix. J'ai vu remuer le rideau !

— Peureux ! c'est le vent sans doute.

— Le vent n'a pas de main.

— Une main ! fit la servante en devenant livide, tu as vu une main?... Tu en es sûr ?

— Aussi sûr que je te vois.

— Eh bien, il n'y a pas à hésiter ! dit Félicité d'un ton bref

Elle saisit le flambeau et marcha d'un pas rapide vers la petite porte vitrée.

— Tu ne viens pas ? dit-elle à son complice qui restait immobile à sa place.

— Que veux-tu faire ? demanda celui-ci en quittant la table.

— La tuer parbleu ! répondit laconiquement la servante.

— Tu crois donc qu'elle nous a espionnés ? demanda Barthélemy Luro avec une certaine hésitation.

Car le misérable n'avait pas même la bravoure du crime.

— Ah ! ça, fit la servante avec un air de souverain

mépris, te crois-tu devant un juge pour essayer de mentir ?... Il ne s'agit pas ici de me tromper, ni de se tromper... Oui ou non, as-tu vu une main ?

— J'ai vu une main écarter le rideau.

— En ce cas, reprit la servante, il faut avoir le courage d'aller jusqu'au bout !... La curiosité l'aura perdue, comme tant d'autres !

Et, d'une main ferme, mais avec précaution, elle ouvrit la porte vitrée.

Suivie de son complice, elle entra dans la chambre de Mme Françoise. A quelques pas du lit, ils s'arrêtèrent pour écouter.

Ils n'entendirent que la respiration haletante et précipitée de la malade.

— Puisqu'elle dort, dit Barthélemy Luro à voix basse, elle n'a pas dû descendre de son lit. Je me serai trompé. J'aurai cru voir remuer le rideau.

— Et la main ? fit la servante d'un ton ironique. Comment expliqueras-tu cela ?

Et, montrant la pauvre femme, dont la poitrine soulevait les couvertures par bonds inégaux, elle ajouta avec un sourire de pitié :

— Tu crois à cette comédie du sommeil, toi ?

— On voit mal quand on a peur ! dit Barthélemy Luro. Le rideau a pu remuer sans qu'elle se soit levée. Soumettons-la à une épreuve. Pas de meurtre inutile ! Si nous la tuons, il faudra fuir. Et, lorsqu'on fuit en pareil cas, on échappe rarement à la justice.

Cette considération fit réfléchir la servante. Si elle fuyait, adieu ses projets de mariage avec Dominique ! Au lieu d'une vie honorée et paisible, elle recommencerait avec son complice une existence d'aventures, à laquelle le bourreau seul mettrait fin ! Cela valait bien la peine de prendre quelques précautions.

— Cache-toi au pied du lit, dit-elle au malfaiteur. Si elle est réellement endormie, il ne faut pas qu'en se réveillant elle t'aperçoive.

Barthélemy Luro se blottit à l'endroit qu'on lui avait indiqué.

Changeant aussitôt d'attitude, la redoutable comédienne s'approcha du lit avec les précautions tendres d'une fille qui veille auprès de sa mère malade.

— Est-ce que vous m'avez appelée, Mme Françoise ? demanda-t-elle en se penchant sur l'oreiller. J'ai cru vous entendre. Voulez-vous boire quelque chose ?

La pauvre femme ne répondit pas. Seulement le mouvement de sa respiration parut plus précipité. On entendait distinctement battre son cœur.

La servante passa deux fois la flamme de la chandelle

devant le visage de Mme Françoise. Les paupières restèrent immobiles. Alors Félicité éleva la voix et interrogea de nouveau la malade. Toujours le même silence !

— Il faut vraiment qu'il se soit trompé ! murmura la servante, un peu rassurée.

Elle se rapprocha de son complice, et, à voix basse, en se penchant à son oreille, elle lui ordonna de quitter la chambre sans bruit. Elle voulait rester seule avec la malade, afin de la soumettre à une dernière épreuve.

Tandis que Barthélemy Luro sortait de sa cachette, Félicité se plaça au bord du lit, en face de Mme Françoise, de manière à lui cacher, dans le cas où elle se réveillerait, l'homme qui s'éloignait.

Un léger cri échappé au bandit la fit tressaillir.

— Qu'y a-t-il encore ? fit-elle en se retournant avec effroi.

Dans la demi-obscurité de la chambre, elle aperçut quelque chose de blanc que Barthélemy Luro lui présentait de loin. Elle s'approcha avec précaution, sur la pointe des pieds.

— Son bonnet de nuit ! murmura-t-elle en reconnaissant le bonnet qu'elle avait noué, le soir même, sous le menton de la malade.

Et, d'une voix sourde qui laissait deviner une violente colère :

— Où as-tu trouvé cela ? demanda-t-elle.

— Là ! fit Barthélemy Luro, à mes pieds.

— Au bas de la porte vitrée ?

— Oui.

— Ah ! la gueuse ! fit la servante en montrant le poing à la malade, comme elle nous jouait ! Elle a tout vu, tout entendu ! Ce bonnet, perdu près de la porte où elle est venue nous épier, le prouve clairement. Et elle croit encore nous tromper en ayant l'air de dormir !

L'œil étincelant, le poing fermé, Félicité s'élança vers le lit.

Les traits décomposés par la terreur, Mme Françoise ouvrit la bouche, comme si elle eût voulu appeler au secours.

— Inutile ! lui dit Félicité avec un affreux sourire, on ne t'entendra pas !

— Laisse-moi la vie et pars ! balbutia la malheureuse femme en joignant les mains Je ne dirai rien !

— Si je partais, je n'épouserais pas ton fils ! dit l'abominable fille.

— Oh ! s'écria la mère avec horreur.

La servante avait saisi le flambeau.

— Va ! je t'éclaire ! dit-elle à son complice.

Et, de sa main restée libre, elle appuya un mouchoir

sur la bouche de Mme Françoise pour l'empêcher de crier. Le visage de la pauvre vieille devint pourpre et, de pourpre, violet. Cependant ses yeux ne regardaient pas la servante qui l'étouffait. Démesurément grandis par la terreur, ils restaient fixés sur l'assassin qui venait de paraître à côté de la servante.

Mme Françoise fit un bond effroyable et réussit à dégager un de ses bras, dont elle se couvrit le visage comme pour se garantir.

La servante, étonnée, retourna la tête et vit Barthélemy Luro qui ajustait la victime avec un pistolet.

— Imbécile ! s'écria-t-elle en lui arrêtant le bras, veux-tu réveiller toute la maison ?

— Je voulais seulement la menacer.

— Cela ne suffit pas. Il faut nous en débarrasser, et sans bruit. Maintiens-là !

Elle rentra un instant dans la salle de l'auberge.

Quand elle revint, elle tenait à la main le couteau de cuisine, à lame aigue, qui lui avait servi à fendre la valise.

— Voilà ! dit-elle en remettant le couteau à son complice... Dépêche-toi !... Pendant cela, j'écouterai.

Elle se rapprocha en effet de la porte, et, un pied dans la chambre, l'autre dans la salle du cabaret, elle prêta l'oreille, tout en tournant la tête du côté du lit où devait s'accomplir l'horrible drame.

Le meurtrier avait relevé violemment la couverture du lit. Avant de frapper, pour assurer son coup, il avait posé la pointe du couteau sur la poitrine de la malheureuse.

Un son rauque, étouffé, comme un cri d'animal qui râle, sortit du mouchoir qu'on serrait contre la bouche de Mme Françoise. Puis il se fit un silence absolu.

— Est-ce fait ? demanda la servante.

Et, comme elle voyait que son complice restait immobile, la pointe du couteau suspendue sur la poitrine de sa victime :

— Enfonce donc ! lui cria-t-elle d'un ton irrité.

Au lieu d'écouter ce conseil atroce, le meurtrier laissa tomber son couteau au pied du lit.

— Que fais-tu donc ? s'écria la servante en accourant. Es-tu fou ?

Barthélemy Luro paraissait en proie à une émotion extraordinaire. Il ne quittait pas des yeux la malheureuse qu'il avait été sur le point d'égorger. Et ce qu'il voyait devait être bien horrible ; car ce misérable, qui avait l'habitude du crime, tremblait. De son front livide, la sueur roulait sur ses joues.

La servante l'écarta brusquement, pour regarder. Elle ne put retenir un cri d'effroi.

La tête renversée en arrière sur l'oreiller, dans la position où l'avait surprise une folle terreur, Mme Françoise était sans mouvement. Sa bouche, agrandie transversalement, était humectée d'une salive épaisse. La lèvre supérieure se relevait, laissant à nu les dents. Le menton se portait du côté droit, comme s'il eût suivi la contorsion de la bouche. C'était l'apparence d'un rire convulsif, inextinguible.

Et, comme contraste affreux avec ce rire stéréotypé, le haut de la figure avait conservé l'expression de la terreur. Un des yeux, dévié en dehors et invariablement fixe, se dilatait sans pouvoir tourner dans l'orbite, tandis que l'autre œil restait fermé avec une grimace sinistre des paupières.

Dans la bouche, toujours ouverte, la langue, roide, recourbée vers la pointe, paraissait aussi privée de tout mouvement.

Le premier moment de surprise passé, la servante ne songea qu'au danger qu'elle courait avec son complice.

— Elle est morte? lui dit-elle avec une froide curiosité.

— Paralysée par la peur!

— Cela durera ?... Ce n'est pas une comédie, cette fois ?

— Une comédie ! répéta le bandit d'un ton sinistre. Celle-là, on ne la joue que la veille de sa mort !

— Ainsi, tu penses qu'elle sera morte demain ?

— Dans huit jours peut-être, ou dans un mois... comme l'autre !

Rien ne saurait donner une idée de l'accent avec lequel fut prononcé ce mot. Livide, frissonnant, le malfaiteur ne pouvait détacher ses yeux de ce visage inerte.

— Quel souvenir ! murmurait-il en essuyant la sueur froide qui perlait sur son front... C'est cela ! c'est lui, c'est tout à fait lui !

Félicité observait son complice, avec un sourire sardonique.

— Est-ce que, dans tes voyages, lui dit-elle, tu aurais déjà expérimenté un meurtre par la terreur?

— Ne m'interroge pas ! fit Barthélemy Luro en la repoussant.

— Oh ! je ne suis pas curieuse. Seulement, ajouta-t-elle en désignant la paralytique, je désire savoir si, dans un cas pareil, le malade peut guérir, et parler surtout.

— Parler ? jamais ! fit le malfaiteur. Vois comme sa langue est roide et insensible.

— C'est vrai ! dit l'atroce fille après s'être assurée elle-même de la vérité de l'observation... Mais il ne faut pas non plus qu'elle parle par signes.

— Je le lui défends bien ! fit Barthélemy Luro. Vois plutôt !

Il souleva les bras de la paralytique, qui retombèrent, inertes et lourds, sur la couverture du lit.

— Alors, dit Félicité en prenant la lumière, nous pouvons la laisser sans crainte ?

— Sans crainte ! répéta laconiquement le malfaiteur, dont l'esprit paraissait encore très frappé par le souvenir d'un terrible rapprochement.

La servante remit tout en ordre dans la chambre.

— Nous pouvons partir maintenant, dit-elle en ouvrant la porte vitrée. On croira demain à un cas foudroyant de paralysie.

VII

La paralytique

Lorsque les deux complices furent rentrés dans la salle du cabaret, Félicité fit un paquet des boîtes et des écrins qui renfermaient les bijoux.

— Débarrasse-nous vite de cela ! dit-elle ensuite à Barthélemy Luro en lui présentant la valise vide.

Celui-ci s'empara du sac de cuir éventré et le cacha sous ses vêtements. Il allait sortir pour le porter dans les champs et le jeter dans quelque fossé. Mais, au moment où il tirait les verrous de la porte extérieure, il s'interrompit tout à coup, un bras tendu du côté de la pièce comme pour commander le silence à sa complice, et la tête penchée comme s'il eût prêté l'oreille à un bruit qui venait du dehors.

— Eh bien ? fit la servante en accourant.

Elle écouta à son tour et devint très pâle.

— Ce sont des chevaux qui montent la côte au grand trot ! murmura-t-elle.

— Des hommes d'armes du prévôt sans doute ! fit Barthélemy Luro en tremblant. Nous sommes perdus !

— Poule mouillée ! dit Félicité d'un ton méprisant. Comment veux-tu qu'on nous soupçonne ? Il faut seulement tout prévoir. Ces cavaliers vont peut-être demander à coucher à l'auberge. Prenons donc nos précautions.

Elle courut d'abord souffler la chandelle.

— Ecoutons maintenant, dit-elle à son complice.

On entendait déjà distinctement le bruit que font les armes des cavaliers en frappant contre les flancs de leur monture. Lorsqu'ils arrivèrent devant l'auberge, les chevaux s'arrêtèrent simultanément. Un des cavaliers sauta à terre et vint, avec un juron bien connu, frapper violemment contre la porte.

— C'est le caporal ! murmura Félicité.

— Ils ont donc des soupçons? fit Barthélemy Luro avec terreur. N'ouvrons pas !

— Au contraire, reprit la servante.

— C'est de la folie !

— C'est toi qui perds la tête, malheureux ! dit l'énergique créature à voix basse, mais d'un ton impérieux... Tais-toi et obéis !

Elle prit son complice par le bras et l'entraîna auprès de la table. Puis, après avoir cherché dans l'obscurité le paquet qui renfermait les bijoux, elle le remit à Barthélemy Luro.

— Maintenant, lui dit-elle, suis-moi pas à pas, sans bruit.

On entendait toujours le caporal frapper contre la porte extérieure. Les planches sonores faisaient, en vibrant sous ses coups, une sorte de base à l'harmonie ascendante de ses jurements. Cependant le vieux soldat s'interrompit un instant pour regarder par le trou de la serrure.

— Il n'y a pas de lumière, dit-il en recommençant son tapage.

— C'est qu'ils sont tous couchés, répondit une voix que la servante reconnut pour être celle de Pierre.

A ce moment, Félicité traversait le corridor et gagnait l'escalier.

Son complice la suivait silencieusement, avec la soumission des gens faibles qui ne demandent pas mieux de rendre justice, au moment du danger, à la supériorité des caractères bien trempés.

Lorsqu'ils furent arrivés tous les deux au haut de l'escalier, Félicité chercha dans l'ombre la porte de la chambre qu'occupait Barthélemy Luro.

— Il y a dans ta chambre, dit-elle en ouvrant la porte, un placard dont la dernière planche ne sert jamais parce qu'elle est trop élevée. En montant sur une chaise, tu pourras y atteindre. Hâte-toi d'y cacher la valise. Avant de quitter l'auberge, au point du jour, tu reprendras le sac de cuir pour le jeter dans les champs.

— Compris ! fit Barthélemy Luro. Maintenant, je vais me coucher et dormir, au moins pour la forme ?

— Et maintenant, lui dit la servante, donne-moi le paquet qui contient les bijoux. Je m'en charge.

Barthélemy Luro eut un instant d'hésitation.

— Allons, vite ! dit Félicité en lui arrachant le paquet. Te défierais-tu de moi ? Laisse-moi te sauver puisque tu crains tant la maréchaussée !

Elle se sépara de son complice et se glissa dans sa mansarde. Dès qu'elle y fut entrée, elle courut à son lit et cacha son précieux paquet dans la paillasse. Cela fait, elle se déshabilla à moitié et se coucha.

En bas, sur la route, le vacarme prenait des propor-

tions extraordinaires. Ce n'était plus de l'impatience, c'était de la fureur. Le bruit devint tel qu'on entendit plusieurs voyageurs se plaindre dans leurs chambres et jurer contre les gens qui troublaient leur sommeil.

Félicité n'était pas couchée depuis cinq minutes, qu'on frappa discrètement à la porte en l'appelant. Elle reconnut la voix de Dominique.

— Vous n'entendez donc pas le bruit qu'on fait en bas, lui demanda le jeune homme.

— Quoi ? qu'y a-t-il ? fit la rusée créature en bâillant, comme une personne qu'on vient de réveiller brusquement.

— Ne vous dérangez pas, dit le bon Dominique. Je verrai ce qu'il y a.

— Je vous rejoins ! cria la servante à travers la porte. Seulement le temps de m'habiller.

Elle avait peu de chose à faire pour être prête. Mais, pour plus de vraisemblance, elle resta quelque temps dans sa mansarde, comme si elle avait dû s'habiller complètement.

Elle n'était pas fâchée, d'ailleurs, de laisser à Dominique le soin d'essuyer le premier feu de la colère du caporal. Avant de paraître, elle voulait aussi se donner le temps de se composer un visage et de préparer un récit qui semblât naturel.

Lorsqu'il fut descendu dans la salle du cabaret, Dominique tira promptement les verrous.

— Est-il permis, nom d'un tonnerre ! de dormir comme ça ! s'écria le caporal en se précipitant comme un furieux dans la salle.

Il tenait encore à la main un pistolet qu'il avait retiré des fontes pour frapper contre la porte.

Dominique recula d'abord, épouvanté, comme s'il avait cru à l'irruption d'une bande d'assassins. Mais il se rassura en reconnaissant la bonne figure du caporal.

— Hé, bon Dieu, fit-il avec surprise, que pouvez-vous faire à pareille heure sur les grands chemins ?

— Ce qu'on y fait parbleu ! répondit le soldat, lorsqu'on n'est pas soi-même un coupeur de bourses !.. Je me suis fait voler !

— Armé comme vous voilà !

— Ah bien oui ! fit le caporal en jetant avec humeur le pistolet sur une table. Des pétards qui font plus de bruit que de besogne !

— Que vous est-il donc arrivé ?

— On nous a volé notre valise, une valise pleine de bijoux ! C'est à en perdre la tête !... Je n'y comprends rien !... Mais assez de bavardage... Donne-moi vite une lanterne, mon garçon.

— C'est donc pour cela, dit Dominique d'un air mécontent, que vous avez fait tant de tapage ?

— Ça en vaut bien la peine, reprit le caporal. Je vais retourner à l'endroit où la valise est tombée. Car j'espère encore que le brigand n'en voulait qu'à mon cheval. La valise n'est peut-être que perdue. Mais avec cette nom de...! d'obscurité, impossible de rien voir... Pierre a cependant découvert quelque chose, lui !

A cet instant, Félicité entra dans le cabaret.

— Que voulez-vous ? dit-elle à Dominique qui semblait chercher quelque chose sur le manteau de la cheminée.

— Une lanterne ?

— Les lanternes sont dans la cuisine.

— C'est bien, dit Dominique, j'y vais.

Lorsque le complaisant garçon fut sorti, Félicité feignit d'apercevoir le caporal pour la première fois.

— Tiens ! fit-elle avec une surprise admirablement jouée, c'est donc vous qui faisiez tant de bruit ? C'est gentil !... vous avez réveillé toute la maison !

— Cré mille sabretaches ! s'écria le caporal, je vous conseille de vous plaindre ! C'est à nous, qu'on a volés, de jeter les hauts cris.

Et le caporal raconta, avec plus de détails, ce qui s'était passé.

— C'est un vol d'une audace incroyable ! fit la servante du ton le plus naïf.

Puis, hochant la tête :

— Il y a là quelque chose de louche ! ajouta-t-elle d'un air mystérieux... Le vol n'a pu être commis que par un homme du pays.

— Vous croyez ? fit le caporal.

Et, comme s'il eût été frappé d'une idée subite :

— Pierre, cria-t-il en se tournant vers la porte extérieure qui était restée ouverte, laisse les chevaux un instant et apporte le paquet.

L'amant de Claudine exécuta immédiatement l'ordre de son supérieur.

— Voilà ! dit-il en déposant sur la table un petit paquet de vêtements.

Le caporal défit le paquet, qui se composait d'une blouse blanche et d'un bonnet de coton.

Aussitôt, la servante recula de surprise en joignant les mains.

— Est-il possible ! s'écria-t-elle... Ce sont les vêtements du père Gervaise !

— Qui ça, le père Gervaise ? demanda le caporal.

— Le meunier du bas de la côte.

— Ah ! voilà pourquoi on ne nous a pas répondu au moulin, quand nous y avons frappé pour avoir de la lumière ! dit le caporal en se retournant du côté de Pierre.

— Tout s'explique maintenant, ajouta le jeune homme. Le vieux coquin, en fuyant devant moi, se sera débarrassé en route de ses vêtements pour ne pas être reconnu par les gens du pays.

— C'est bon ! fit le caporal... Suffit !

Il saisit la lanterne que venait de lui apporter Dominique, et ordonna à Pierre de reprendre le paquet. Puis tous les deux remontèrent à cheval et partirent au grand trot.

En les voyant s'éloigner, Félicité poussa un long soupir de soulagement. Elle se réjouissait de l'heureuse tournure que prenaient les événements. Grâce au déguisement de son complice, les soupçons se dirigeraient, avec une vraisemblance écrasante, sur le vieux meunier. Comme le père Gervaise avait déjà subi une condamnation, il était très présumable que son passé amènerait dans l'esprit des juges la conviction de sa culpabilité. Une nouvelle erreur judiciaire assurerait donc aux vrais coupables, avec l'impunité, le bénéfice de leur crime !

C'est à cela que rêvait la terrible fille, en écoutant sur la route le trot des chevaux qui s'éloignaient. Une voix, pleine de douceur, interrompit ses réflexions.

— Rentrez, lui dit Dominique. La nuit est froide.

En même temps le jeune homme attirait la jolie servante, qui était restée sur le seuil de l'auberge. Quand il eut refermé la porte, il conduisit la jeune fille au milieu de la salle et, lui serrant les mains avec émotion :

— Je bénis ce hasard, dit-il, qui me permet de vous parler à une heure où personne ne nous dérangera. Savez-vous, Félicité, que nous sommes à la veille d'un grand jour ? C'est demain que finit le délai, au bout duquel ma mère doit donner son consentement à notre mariage. C'est demain que nous pourrons nous aimer ouvertement. C'est demain que nous serons heureux !

Félicité baissa la tête. Une expression de découragement se répandit sur tous ses traits.

— C'est ainsi, dit Dominique surpris, que vous apprenez cette bonne nouvelle ? Auriez-vous changé d'idée ? Ne m'aimez-vous plus ?

— Pouvez-vous avoir une telle pensée ! dit la jolie fille d'un air offensé. Je suis triste, parce que je doute de mon bonheur. Votre mère...

— Pourquoi vous défier de ma mère ? interrompit le naïf garçon. Avec le temps, elle apprendra à vous aimer.

— Je veux bien l'espérer avec vous, Dominique. Car j'ai tout fait pour mériter son affection.

— Oui ! vous lui avez toujours rendu le bien pour le mal !

— Vous exagérez !

— Non ! s'écria le jeune homme. Je sais ce que vous avez fait pour elle, qui se montrait parfois si dure pour vous !... Tenez ! aujourd'hui même, quand elle s'est trouvée malade, je vous ai vue la soigner !... et je vous admirais !... Et cette nuit, qu'avez-vous fait ? Je le sais, allez... Vous ne pouvez le nier !

A cette singulière révélation, malgré sa présence d'esprit, la servante se troubla et pâlit. Mais, en amoureux convaincu, Dominique ne vit dans ce trouble que la preuve d'une modestie exagérée.

— Oui, continua-t-il, je vous ai observée, écoutée ! Car ce n'est pas cette nuit, la veille d'un si grand jour, que j'aurais pu dormir ! Vous êtes rentrée très tard dans votre chambre ! Pourquoi ? Je vais vous le dire. C'est que vous étiez en bas, au chevet du lit de ma mère malade. Et, comme si vous aviez fait une mauvaise action, lorsque vous êtes remontée, vous marchiez à petits pas, sans bruit, comme font les voleurs pour ne pas être surpris. Mais j'ai tout deviné, moi !... Ma mère saura ce que vous avez fait pour elle. Je le lui dirai, soyez-en sûre. Et, quand elle saura ce que vous êtes, elle n'hésitera plus. Elle voudra vous appeler sa fille !

Tandis que le jeune homme parlait, Félicité avait baissé les yeux, comme si elle eût redouté d'y laisser voir le reflet des inquiétudes qui l'agitaient. D'abord attérée, croyant naturellement à la perfidie chez les autres, elle avait craint que Dominique n'eût découvert l'horrible vérité ; et elle s'était imaginée qu'avant de la frapper, il voulait la complimenter ironiquement.

Mais ce doute affreux s'évanouit, et la sincérité du jeune homme lui apparut dans toute sa naïve profondeur. La passion de Dominique lui sembla même si aveugle qu'elle comprit immédiatement tout le parti qu'elle en pouvait tirer. Rien ne lui serait plus facile en cet instant, pensa-t-elle, que de donner à une des conséquences de son crime l'apparence d'un événement naturel.

— Ah ! fit-elle tout à coup comme si elle eût été frappée d'une idée douloureuse, ne me parlez plus de mon dévouement pour votre mère... J'aurais dû rester auprès d'elle toute la nuit... Enfin, je ne pouvais pas prévoir ce qui est arrivé !

Tout en parlant ainsi d'une voix saccadée, la sinistre comédienne prit le flambeau sur la table.

— Que craignez-vous donc ? lui demanda Dominique effrayé.

— Vous vous rappelez ce bruit, ce tapage infernal ? reprit-elle d'un air égaré. Dieu veuille que votre mère n'ait rien entendu !... Seule, au rez-de-chaussée, près

de la route, votre mère a pu croire que des assassins venaient pour l'égorger !

— C'est vrai ! dit Dominique tout tremblant. Nous aurions dû songer à cela !

Il précéda la servante et ouvrit devant elle la porte vitrée.

— J'espère m'être trompée ! dit l'atroce fille en suivant Dominique, qui venait d'entrer dans la chambre de sa mère.

Dominique avait couru au lit de la malade. A quelques pas de lui, Félicité, en allongeant le bras, éclairait de loin la figure de Mme Françoise.

Subitement, le visage de la paralytique sortit de l'obscurité, et présenta son horrible grimace aux regards du malheureux jeune homme.

Dominique poussa un cri déchirant et tomba évanoui au pied du lit. La servante craignit d'avoir tout compromis par sa cruelle imprudence. Mais elle fut bientôt rassurée. Le jeune homme, qu'elle avait relevé, reprit connaissance dans ses bras.

— Ma mère; ma mère ! s'écria alors le pauvre garçon en tombant à genoux au chevet de la paralytique.

Malgré sa perversité, la servante ne put s'empêcher d'être émue. Elle détourna même la tête, comme si elle eût voulu échapper au regard de la paralytiqne, qui semblait arrêté fixement sur elle.

— Il n'y a pas de temps à perdre ! dit-elle en entraînant le pauvre garçon qui sanglotait. Il faut voir un médecin au plus vite.

— Croyez-vous qu'il y ait de l'espoir ? balbutia Dominique.

— Je ne sais ; mais nous devons tout tenter !

— Oh ! oui ! fit Dominique en sortant de la chambre, je ferai tout au monde pour la sauver !

Comme il ouvrait une porte qui conduisait dans la cour de l'auberge, Félicité le retint par le bras.

— Où allez-vous ? lui demanda-t-elle.

— A l'écurie, prendre un cheval pour chercher un médecin à Bayeux.

— Ce serait du temps perdu, reprit Félicité. A dix minutes d'ici, au camp de Vaussieux, vous trouverez un des chirurgiens, de service pour la nuit... Vous expliquerez le malheur qui vous arrive... On ne vous refusera pas.

— C'est juste ! dit Dominique. Je n'aurais jamais pensé à cela ; car je perds la tête !... Mais vous, Félicité, vous avez autant d'intelligence que de cœur... Vous êtes l'ange de la maison !

Et le pauvre garçon, si affreusement trompé, partit avec des larmes de reconnaissance dans les yeux.

L'abominable fille profita de l'absence de Dominique pour monter à sa mansarde. Le bruit ayant cessé, tous les voyageurs s'étaient rendormis. Elle était donc seule, à l'abri de tout espionnage. Alors elle tira du fond de la paillasse le paquet qui renfermait les parures volées.

Après avoir ouvert plusieurs écrins, elle mit de côté quelques bijoux qu'elle avait particulièrement remarqués et admirés. Pensant, non sans raison, que son complice ne s'apercevrait pas de la disparition de ces objets, elle espérait peut-être s'en parer plus tard, après son mariage avec Dominique, lorsque le souvenir du vol de la valise serait effacé de la mémoire des gens du pays.

Après avoir caché ce petit trésor dans le fond de la paillasse, elle sortit de sa mansarde avec le paquet ainsi allégé, et frappa légèrement à la porte de la chambre de Barthélemy Luro.

— Voilà ! dit-elle à son complice en lui remettant le produit du vol. Je puis te le livrer maintenant sans crainte ; mais pars de grand matin, et n'oublie pas de jeter la valise dans les champs. Je te quitte ; il ne faut pas qu'on nous voie ensemble. Ainsi, adieu et bonne chance !

Elle s'esquiva d'un pied léger, descendit au rez-de-chaussée et s'installa comme une garde-malade au chevet de la paralytique.

— Elle n'a pas remué ? demanda Dominique lorsqu'il rentra dans la chambre de sa mère avec le chirurgien qu'il était allé chercher au camp.

-- Hélas ! soupira Félicité d'un air accablé.

Le chirurgien, qui avait commencé à examiner la paralytique, se retourna alors du côté de la servante et d'un geste brusque lui imposa silence.

— Prenez garde ! lui dit-il. Elle entend encore, et la moindre émotion peut la tuer.

Lorsque le chirurgien eut quitté la chambre, il fut accablé de questions par la servante et par Dominique.

— Est-ce qu'elle parlera ? demanda Félicité avec un intérêt qu'on pouvait mettre sur le compte d'une affection dévouée.

— Jamais, à moins d'un miracle, répondit le praticien. A peine pourra-t-elle pousser des cris, des gémissements ; et ce sera tout !

— La conserverons-nous au moins telle qu'elle est ? dit Dominique avec anxiété.

— Je l'espère, répondit le chirurgien avant de sortir. Demain, je commencerai un traitement avec des stimulants. C'est tout ce que je puis vous promettre.

— Elle parviendra bien à faire quelques mouvements, des signes ? demanda encore la servante.

— Ne vous faites pas d'illusions, répondit le chirurgien. Si elle vit, ce sera comme une morte vivante !

Et le chirurgien s'éloigna.

VIII

Une idylle dans le drame

Dominique était bon fils. Malgré les difficultés qui s'étaient élevées entre lui et sa mère au sujet de ses projets de mariage, il avait conservé pour elle une si profonde tendresse qu'il ne voulut pas la laisser un seul instant dans l'isolement. Après avoir obligé Félicité à prendre du repos, il s'assit au chevet de la malade pour y passer le reste de la nuit.

L'expiation la plus cruelle des scélérats est peut-être moins dans le châtiment qui peut les frapper que dans les inquiétudes constantes qui les assiègent depuis la perpétration de leur crime.

Rentrée dans sa mansarde, la servante, épuisée par tant de secousses, se jeta sur son lit et s'endormit. Mais, dans son sommeil interrompu et fiévreux, elle croyait toujours voir la paralytique se soulever et se pencher à l'oreille de son fils pour lui murmurer le nom de ses bourreaux. Elle l'entendait désigner les meurtriers qui ne l'avaient épargnée que pour la livrer à une mort d'autant plus affreuse qu'elle serait plus lente.

Pour échapper à ces horribles cauchemars, Félicité, de grand matin, sauta à bas de son lit et descendit au rez-de-chaussée.

Dominique veillait toujours auprès de la paralytique. Quand il aperçut Félicité, il ne put s'empêcher de lui adresser de doux reproches. Mais, au fond, il était bien heureux. Car il prenait pour un effet du plus pur dévouement, ce qui n'était que le résultat de transes inavouables. Rassuré sur le sort de la malade qu'il croyait abandonner à une surveillance attentive, il se décida à prendre du repos à son tour.

A peine était-il sorti, que la servante quitta la chambre de la paralytique. Le trot d'un cheval, qui passait devant l'auberge, avait attiré son attention. Elle ouvrit précipitamment la porte du cabaret, fit quelques pas sur le chemin et aperçut son complice qui galopait sur la route de Caen.

Au même instant, elle entendit le galop d'un cheval qui venait du côté de Bayeux.

— Serait-il poursuivi ? pensa-t-elle en frissonnant.

Cependant elle ne tarda pas à être rassurée. En parais-

sant au sommet de la côte, le cavalier lui montra la figure bien connue de Pierre, l'amant de Claudine.

— Votre cheval est dans un bel état! dit-elle au jeune soldat qui venait de sauter à terre ; l'écume lui sort de la bouche ; il est capable d'en mourir !... Pourquoi aller si vite ?

— C'est que, répondit Pierre, j'ai un ordre de notre capitaine à porter au Prévôt du camp.

— A cause de l'affaire de cette nuit ? demanda la servante en pâlissant légèrement.

— Justement. La lanterne que vous nous aviez prêtée ne nous a servi qu'à perdre notre temps. Recherches inutiles : nous n'avons rien trouvé. La valise a été certainement volée ! Aussi, comme nous avons été reçus, à notre retour à Sommervieu, par M. de Guillebon, notre capitaine ! Songez donc ! il avait attendu toute la soirée pour présenter ces bijoux à Mlle de Longueval, qu'il doit épouser !... Nous voilà dans de beaux draps, le caporal et moi!... D'abord, pour commencer, à chacun de nous, deux mois de prison !

— Pauvre garçon! fit la servante avec une compassion hypocrite.

Et elle ajouta en souriant :

— Cependant vous êtes encore en liberté ?

— Pas pour longtemps. Nous serons mis en prison, dès que nous aurons servi de guides aux cavaliers du Prévôt. C'est nous qui les mènerons sur le lieu du crime, puis de là chez le meunier, qu'on va arrêter.

— Le pauvre diable ! fit la servante... A son âge !... Je regrette maintenant d'avoir tant parlé hier soir... Il est peut-être innocent !

— On le verra bien ! dit Pierre. Mais, en attendant, vous pourriez bien nous plaindre aussi. Car je ne verrai plus Claudine qu'après mes deux mois de prison... Et dire qu'hier soir je n'ai pas pu lui remettre le bijou que j'avais acheté pour elle à Caen ! Je ne m'en consolerai jamais !

— De quel bijou voulez-vous donc parler? demanda la servante d'un air étonné.

— Hé ! parbleu ! celui que je vous ai montré hier, dans la soirée.

— Je l'avais oublié, reprit Félicité. J'ai été si troublée par les événements de cette nuit !

Le jeune homme présenta à la servante le *Saint-Esprit*, qu'il portait suspendu à son cou.

— Il est joli, lui dit-il avec la satisfaction d'un homme qui croit avoir fait un bon marché ; et cependant il ne m'a coûté que douze livres.

— Pas possible ! s'écria la servante. Ces pierres-là

brillent comme des diamants. On dirait que c'est du vrai!

— Et vous croyez que cela fera plaisir à Claudine ?

— Elle en sera folle de joie !... Tenez, tenez, comme cela va bien !

Tout en parlant, elle avait passé le cordon à son cou, et elle faisait sauter avec le doigt sur sa poitrine le charmant bijou.

— Et dire que vous ne remettrez cela à Claudine que dans deux mois ! murmurait-elle en jouant toujours avec le bijou. C'est dommage !

Pierre soupira. Et il ajouta bientôt d'un ton suppliant :

— Ah ! si vous y consentiez, Félicité... Vous avez déjà fait beaucoup pour moi... Mais, aujourd'hui, vous pouvez me rendre le plus heureux des hommes !

— Comment cela ?

— En m'aidant à voir Claudine ce matin. Je suis venu si vite que j'ai une avance de vingt minutes. C'est tout ce qu'il me faut pour aller chez Claudine, avant de porter mon ordre au Prévôt. Laissez-moi mettre mon cheval à l'écurie : je gagne la ferme à travers champs, puis je reviens ici sans être aperçu... Y consentez-vous ?... Oui, je le vois dans vos yeux !... Ah ! merci !

— Ne perdez pas votre temps à me remercier, dit la servante, et menez vous-même votre cheval à l'écurie. Je ne puis m'éloigner, à cause de Mme Françoise, qui est malade. Allez ! vous me retrouverez ici.

Tandis que Pierre s'éloignait, Félicité, au lieu d'entrer dans la chambre de la malade, monta précipitamment à sa mansarde.

Lorsque l'amant de Claudine revint de l'écurie où il avait attaché son cheval, il retrouva la servante qui l'attendait à la porte de l'auberge.

— Bonne chance ! dit Félicité en lui rendant le Saint-Esprit qu'elle avait gardé suspendu à son cou.

Pierre partit aussitôt en courant dans la direction de la ferme du père Grandin.

Depuis qu'il était arrivé avec son régiment au camp de Vaussieux, Pierre n'était plus le garçon timide que nous avons connu au commencement de ce récit. Autrefois il se défiait de lui-même, parce qu'il craignait de ne jamais réussir à se faire aimer de Claudine. Maintenant qu'il avait reçu des preuves non équivoques de l'affection de la jeune fille, et qu'il se savait appuyé par la mère de Claudine, il ne prenait plus la fuite comme autrefois à la seule vue du redoutable fermier.

Il avait même su — tant l'amour est ingénieux ! — il avait su se faire un ami du père Grandin. En lui procurant les fournitures de paille de sa compagnie, le jeune soldat avait pris l'avare par son faible. De plus, toutes

les fois que l'on commandait des hommes pour aller aux provisions dans le voisinage, Pierre indiquait la ferme de M. de Longueval. Ainsi, grâce au service du camp, il se ménageait ses grandes et petites entrées chez le père de Claudine.

Ce matin-là, Pierre, après avoir traversé la cour de la ferme sans rencontrer personne, frappa à la porte de la pièce sombre qui servait à la fois de cuisine et de salle à manger.

Marianne, la mère de Claudine, vint elle-même lui ouvrir.

— Ah! c'est vous, Pierre? lui dit l'excellente femme. Je suis bien aise de vous voir avant le retour de mon mari.

— Il est donc sorti ? fit le jeune homme avec joie.

— Ne vous réjouissez pas tant, reprit Marianne. Car j'ai à vous gronder.

— Moi ? Et pourquoi ?

— A cause de votre imprudence d'hier soir... Ne le niez pas ! C'est vous qui avez jeté du sable dans les fenêtres de Claudine, qui travaillait à son métier à dentelles... Vous avez même eu la maladresse de l'appeler.

— Oui ! fit Pierre, et elle ne m'a pas répondu !

— Sur mon conseil, dit Marianne ; car j'ai dû avertir Claudine que son père pouvait vous entendre. Si Grandin vous eût trouvé sous les fenêtres de sa fille, Dieu sait ce qu'il serait arrivé ! Il fallait être fou pour venir chez nous à cette heure-là !

— Pardonnez-moi! dit Pierre. Mais j'avais une si grande envie de voir Claudine!... Dans la journée, j'avais acheté à Caen un joli bijou que je voulais lui remettre le soir même.

Et, présentant le bijou à la fermière :

— Le voilà ! ajouta-t-il. M'autorisez-vous à le donner devant vous à Claudine ?

— Je ne sais, reprit Marianne en hésitant ; car ça me paraît bien trop beau pour elle. Son père ne pourra croire qu'elle l'a acheté elle-même avec ses économies. Il aura des soupçons !

— Rassurez-vous, dit Pierre; ce Saint-Esprit m'a coûté peu de chose. Tout ce qui brille n'est pas or, vous savez !... D'ailleurs, si vous craignez votre mari, Claudine en serait quitte pour ne pas porter le bijou devant son père... Voulez-vous que je lui en parle ?

Et, sans attendre l'autorisation, Pierre courut au pied de l'escalier pour appeler sa fiancée. Celle-ci descendit aussitôt.

— Vous voilà, mauvais sujet ! dit-elle à Pierre en entrant dans la cuisine.

C'était une allusion au tapage que le jeune homme

avait fait, la veille au soir, sous les fenêtres de Claudine.

— Vous ne me gronderiez pas si vous saviez ce que je vous apportais, répondit Pierre joyeusement.

A ces mots, il passa rapidement le cordon du bijou au cou de Claudine, comme s'il eût voulu prendre la jolie fille au lacet.

Ce fut une scène gracieuse et touchante. Claudine, toute rouge d'émotion, baissait les yeux sur sa poitrine, pour regarder les éclairs rouges et bleus des pierreries. La colombe, qui figurait le Saint-Esprit, jetait des feux comme un oiseau-mouche et suivait les ondulations de son sein agité par une douce surprise.

Tout près d'elle, Pierre jouissait de son triomphe et admirait la beauté de sa fiancée. Marianne, fière de sa fille et heureuse de sa joie, portait ses yeux de Claudine à Pierre et les unissait déjà dans sa pensée.

— C'est pour moi cela ? demanda Claudine en adressant au jeune homme un délicieux sourire.

— Oui, murmura Pierre. Etes-vous contente ? Ai-je bien choisi ?

— Trop bien !... Vous avez fait là une folie !

Et la jeune fille s'interrompit pour admirer de nouveau le bijou.

— Vous ne pouviez me faire plus de plaisir ! ajouta-t-elle avec un regard qui valait tous les remerciements. A mon tour, maintenant !

En même temps Claudine demandait, des yeux, à sa mère une muette autorisation.

— Oui, dit simplement Marianne.

Claudine disparut et revint bientôt avec une tire-lire en terre qu'elle brisa.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Pierre avec une surprise où il y avait un peu de mécontentement.

— Cela ? fit Claudine en réunissant les pièces de monnaie qui s'étaient éparpillées sur la table, c'est votre liberté ! Vous m'avez donné votre premier cadeau de fiancé. Mais, pour nous marier, il faut qu'on vous trouve un remplaçant à l'armée... Je n'accepte votre présent qu'à la condition que vous accepterez le mien.

— Ah ! Claudine ! s'écria Pierre en versant des larmes de joie.

Et les deux fiancés tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Ce fut pour Marianne Grandin, la pauvre sacrifiée, un instant délicieux. La joie de ces deux jeunes gens, qui se parlaient librement sous sa surveillance maternelle, lui faisait oublier les lourds ennuis de son existence. Elle revivait par sa fille une vie nouvelle. Son cœur, pétrifié avant l'âge, battait vivement comme aux beaux

jours de sa jeunesse. Avec sa fille elle espérait et, par sa fille, se sentait heureuse.

Les deux jeunes gens profitèrent largement de la liberté qui leur était donnée. L'heure, qui sonna à l'horloge, put seule interrompre leurs confidences.

— Grand Dieu ! s'écria Pierre, dont le visage devint tout à coup sérieux, j'oubliais le Prévôt du camp !

En peu de mots, avec une vivacité émue, il raconta aux deux femmes les événements de la nuit, la colère de son capitaine lorsqu'il avait appris la perte de sa valise, et la punition qui lui avait été infligée.

— Que ces deux mois de prison ne vous désolent pas trop, Claudine ! dit-il en voyant la fâcheuse impression que ces nouvelles avaient faite sur l'esprit de sa fiancée. Notre bonheur n'est que retardé.

— Dieu le veuille ! fit Claudine avec tristesse. Tout ce que vous venez de m'apprendre m'effraie !

Avant de sortir, Pierre rassembla les pièces de monnaie qui étaient sur la table et les apporta à Claudine.

— J'accepte ! lui dit-il avec une vive émotion. Mais le moment n'est pas venu d'employer cet argent. Gardez-le jusqu'à mon retour.

— En ce cas, répondit Claudine, moi, de mon côté, je ne porterai le bijou, que vous m'avez donné, que lorsque vous aurez achevé votre peine.

— Promettez-moi au contraire de le porter souvent, dit Pierre. Vous penserez à moi en le regardant.

Lorsque Pierre fut parti, Claudine se jeta dans les bras de sa mère en pleurant. De noirs pressentiments l'assiégeaient. Il lui semblait qu'elle venait de voir son fiancé pour la dernière fois.

IX

Le curé et sa gouvernante

Malgré les terribles événements de la nuit, le caporal Graindorge n'avait pas oublié la commission dont Mme Françoise l'avait chargé. Dès le matin, avant d'accompagner son capitaine à Vaussieux sur le théâtre du guet-apens, le grognard porta au presbytère de Sommervieu le billet qu'il avait écrit la veille, sous la dictée de la veuve de son ancien compagnon d'armes. Comme M. Delalande était déjà sorti pour visiter des malades, le soldat remit la lettre entre les mains de Dorothée, la vieille servante du presbytère.

Mme Dorothée, qui était curieuse, avait essayé en vain d'interroger le caporal. Après avoir refermé la grille du jardin avec humeur, elle revint vers la maison en tour-

nant et retournant sur tous les sens le mystérieux billet, qu'elle plaça sur la table de la salle à manger où son maître ne devait pas tarder à prendre son premier repas.

Le presbytère de Sommervieu était alors une petite maison de médiocre apparence, qui contrastait singulièrement avec le luxe du château voisin, où les évêques de Bayeux venaient séjourner pendant la belle saison. Si la différence était grande entre les deux habitations, l'opposition n'était pas moins frappante entre la vie du modeste desservant et celle du prélat, qui occupait à cette époque le siège épiscopal de Bayeux.

Monseigneur de Cheylus, ancien aumônier de la comtesse d'Artois, était le type de l'évêque grand seigneur du dix-huitième siècle. Disposant d'un revenu de plus de 200,000 livres, investi dans ses baronnies du droit de haute justice, il se délassait des soins de l'administration en consacrant ses loisirs au jeu et aux réceptions.

Tout entier aux exigences de son ministère pieux, M. Delalande donnait à l'étude le temps qui lui restait quand il avait secouru ses pauvres et visité ses malades. Nature tendre et passionnée, il ne se contentait pas d'accomplir un devoir ; il vivait de la vie des autres et souffrait de leur souffrance.

On s'épuise vite à cette œuvre de charité où l'on paie constamment de sa personne. Aussi M. Delalande avait-il vieilli avant l'âge. A ne considérer que son front sans rides et ses yeux brillants, on aurait pu le croire encore à cette époque de la vie où l'homme jouit de toute l'énergie de ses forces morales et physiques. Mais ses longs cheveux, presque blancs, qui descendaient le long de ses tempes et retombaient en boucles sur le cou, annonçaient une sorte de vieillesse précoce.

Lorsqu'il rentra au presbytère, à l'heure ordinaire de son déjeuner, M. Delalande, en s'asseyant à table, trouva le billet que le caporal avait apporté le matin.

Il l'ouvrit et lut, non sans émotion, les quelques lignes suivantes :

« Mon cher fils, je suis désespérée ! Malgré mes conseils, malgré mes prières, ton frère veut réaliser le malheureux projet dont je t'ai parlé. Il aime la servante de l'auberge et prétend l'épouser. Ce sera son malheur et la honte de notre famille ! Je ne sais plus que faire ! Pour gagner du temps, j'avais fixé à Dominique un délai de quatre mois. C'est demain que Dominique exigera mon consentement. Viens à mon secours, mon cher fils !... Dominique te croira peut-être mieux que moi. Conseille-lui un autre mariage. Il y a à Vaussieux une charmante fille qui ferait une femme excellente. C'est Claudine Grandin. Elle est si jolie que Dominique devra

l'aimer facilement. Il s'agirait d'abord de se débarrasser de la servante. Elle partie, tout s'arrangerait. Malheureusement, j'ai promis mon consentement à Dominique. Et, au dernier moment, je ne veux plus le donner. Quelque chose me dit que cette femme ferait le malheur de Dominique ! Viens, mon cher fils ! Tu as de l'autorité sur ton frère ; dis-lui que ce mariage serait la cause de ma mort. Oui ! je sens que j'en mourrais ! J'aime mieux manquer à ma parole que de céder... C'est là ma dernière volonté ! Viens ! »

Un post-scriptum avertissait M. Delalande que le billet avait été écrit, sous la dictée de Mme Françoise, par un ami sûr, le caporal Graindorge.

— Dorothée, dit le curé à sa vieille gouvernante, la personne qui t'a remis ce billet a-t-elle demandé à me parler ?

— Oui, monsieur. C'était le caporal Graindorge, ce vieux soldat qui fait les commissions de M. le chevalier André de Guillebon, le capitaine au régiment de Champagne qui doit épouser Mlle de Longueval.

— Le caporal m'a-t-il attendu ?

— Ah ! monsieur, vous attendre ! C'est un salpêtre, ce vieux-là ! Et, avec ça, on ne peut pas lui arracher deux paroles. J'ai su seulement que son capitaine l'attendait, qu'il allait, je crois, à Vaussieux, et que la discipline...

— Bien ! cela suffit, dit M. Delalande.

Et, d'un air sombre, il ouvrit de nouveau le billet qu'il relût lentement comme pour en peser chaque mot.

Après cette seconde lecture, il froissa le papier dans ses doigts, le jeta sur la table et baissa la tête, comme un homme accablé sous le poids d'une lourde préoccupation.

A deux pas de lui, Mme Dorothée trottinait dans la salle à manger, rangeant un meuble par ci, donnant un coup de balai par là, mais s'appliquant surtout à épier sur le visage de son maître les phases diverses de son abattement.

Ces yeux fixes, ce silence prolongé, cette lettre, dont les feuillets frémissaient encore comme s'ils eussent conservé quelque chose de l'agitation de celui qui les avait froissés, tout cela ne laissait pas de causer à la vieille un vif sentiment d'inquiétude, compliqué d'un sentiment non moins vif de curiosité.

Comme M. Delalande ne paraissait pas le moins du monde disposé à satisfaire la curiosité de Mme Dorothée, celle-ci crut devoir s'approcher de son maître et lui rappeler, par un procédé ingénieux, qu'il y avait un témoin qui s'intéressait à sa douleur. Elle prit donc quelques assiettes sur la table et les choqua si rudement que le

prêtre tressaillit, comme si on l'eût arraché à un mauvais rêve.

— Qu'est-ce que cela? fit-il avec une certaine impatience.

— Rien, monsieur! répondit la vieille en venant se placer devant le mystérieux billet, qu'elle regarda fixement. C'est probablement l'émotion. Car ça fait pitié de vous voir si triste. Il faut qu'il y ait sur ce papier-là quelque chose qui vous fait de la peine!

— Tu as bien deviné, Dorothée; il y a là de mauvaises nouvelles!

— De qui, monsieur?

— De mon frère.

— Il est malade?

— Hélas non!

Le menton appuyé sur les mains, qu'elle tenait croisées à l'extrémité du manche de son balai, la vieille attendait.

— Je ne sais, reprit le curé en hésitant, si je dois t'instruire de...

— Oh! monsieur, interrompit Mme Dorothée, si c'est un secret, ce n'est pas moi qui demanderai à le connaître!... Vous n'ignorez pas que je ne suis point curieuse.

Cette réflexion dérida un instant le visage soucieux de M. Delalande, qui connaissait si bien le défaut capital de sa domestique.

— Je sais au moins que tu es discrète, dit-il en souriant. D'ailleurs tu es presque de la famille, et il faut que je te mette au courant de ce qui arrive. Tu pourras peut-être me donner un bon avis... Assieds-toi là, Dorothée.

Comprenant tout l'intérêt que promettait un entretien qu'on faisait précéder de pareilles formalités, la vieille s'empressa de s'asseoir auprès de son maître.

— Voilà bientôt vingt ans, dit celui-ci, que tu es à mon service. Lorsque j'entrai dans ce presbytère, je t'y trouvai et t'y gardai près de moi. J'ai donc toute confiance en toi et je veux faire appel à ton expérience.

— Hélas! monsieur le curé, je ne suis qu'une pauvre ignorante!

— Les gens simples qui ont vécu honnêtement, reprit le prêtre, ont reçu de Dieu je ne sais quel mystérieux instinct, à l'aide duquel ils jugent quelquefois plus sainement les choses de la vie que les docteurs les plus renommés... D'ailleurs, tu es née au village de Vaussieux. Tu en connais depuis longtemps les principaux habitants, et je compte sur toi pour me donner certains renseignements dont j'aurais besoin.

Alors, comme s'il eût parlé à l'un des membres de sa famille, M. Delalande la mit au courant des préoccupa-

tions de Mme Françoise. Il lui parla surtout du mariage projeté avec Claudine. Car c'était là le motif principal qui l'avait décidé à demander l'avis de sa gouvernante.

— Que penses-tu de la famille des Grandin ? lui demanda-t-il.

— Dame ! monsieur le curé, il faudrait réfléchir à cela !

— Claudine aurait-elle une mauvaise réputation ?

— Elle ?... Oh ! non.

— Alors, ce seraient les parents ?...

— Je ne dis pas cela !

— Explique-toi enfin !

— Ce n'est pas facile, monsieur le curé. Seulement, je dois le dire : la femme ne me plairait que de sorte !

— Selon toi, elle ne serait pas sans reproches ?

— Non, mais elle a épousé un homme trop âgé pour elle... Si Grandin avait eu du cœur, il n'aurait pas pris une femme si jeune !

— Est-ce que son ménage en aurait souffert ?

— Je mentirais si je disais cela, monsieur le curé ! car Marianne fait son devoir... Seulement Grandin a eu des torts, et s'il avait eu de la parole, je ne serais pas maintenant à votre service !

En achevant cette révélation inattendue, Mme Dorothée baissa les yeux, pour ne pas rencontrer sans doute ceux de son maître. Celui-ci ne put s'empêcher de sourire en pensant à ce volcan éteint, qui grondait encore sous les cendres.

— Ainsi, dit M. Delalande sous forme de conclusion, tu n'as rien de plus à reprocher aux Grandin ?

— Rien, monsieur le curé, répondit Mme Dorothée, encore un peu troublée.

— Leur fille est bien élevée ?

— Très bien. Claudine est une brave fille, seulement un peu niaise. Elle tient cela de sa mère !

— Bon ! répondit laconiquement le curé, comme s'il n'eût pas remarqué la petite vengeance de sa gouvernante. Appelle Jacques et dis-lui de seller le cheval. Je pars immédiatement pour Vaux-sur-Seulles.

— Déjà ? fit Dorothée, sans déjeuner ?

— Je mangerai pendant qu'on sellera le cheval. Avertis le petit domestique.

— J'y vais, monsieur ! dit la vieille en revenant sur ses pas... Monsieur espère peut-être décider son frère ?...

— Je vois bien, dit M. Delalande en faisant un mouvement pour se lever, qu'il faut que j'y aille moi-même !

— Ne vous dérangez pas, monsieur ! J'y cours ? reprit Dorothée en gagnant lentement la porte de la salle à manger.

Lorsqu'elle fut arrivée sur le seuil, elle se retourna.

— Vous empêcherez le mariage avec Félicité, n'est-ce pas monsieur le curé ? dit-elle en rentrant d'un pas dans la salle à manger.

Au mouvement d'impatience que fit son maître, la vieille comprit qu'il fallait enfin se décider à partir. Elle sortit donc et se mit à appeler Jacques de toute la force de ses poumons sexagénaires. Mais, comme Jacques ne donnait pas le moindre signe de vie, elle dut, à son grand regret, traverser le jardin du presbytère pour se rendre à l'écurie, où elle surprit le petit domestique dans une situation telle qu'il lui eût été impossible de répondre à un appel encore plus pressant.

M. Jacques prenait son repas du matin en compagnie du cheval et du chien de la maison. Rien jusque là de bien extraordinaire. Mais si le cheval, se conduisant en convive honnête, n'empiétait pas sur la part du voisin, il n'en était pas de même du chien qui semblait professer, en matière de communauté de biens, les opinions les plus subversives. En propriétaire prudent, M. Jacques, pour mettre sa portion à l'abri, n'avait trouvé rien de mieux que de se montrer aussi vorace que son compagnon de table. Aussi, lorsque la voix de Mme Dorothée se fit entendre, le petit domestique avait-il entassé dans sa bouche une telle réserve de victuailles qu'il ne pouvait répondre que par un sourd grognement.

Irritée de ce silence prolongé, Mme Dorothée renfonça d'un coup de poing les fâcheuses proéminences qui donnaient, aux joues tendues et colorées du petit glouton, la physionomie de deux pommes de pigeonnet. Après lui avoir administré cette correction, Mme Dorothée donna ses ordres au petit domestique, qui se mit aussitôt en besogne. Et, comme son maître traversait le jardin, elle s'avança à sa rencontre.

— Monsieur le curé, dit-elle, a peut-être tort de monter son nouveau cheval.

— Tu le crois trop vif?

— Je ne dis pas cela. Mais rien ne m'ôtera de l'idée que monsieur n'aurait pas dû acheter un ancien cheval de cavalerie. Ces bêtes-là reviennent toujours du régiment avec quelques défauts. Monsieur ferait mieux de le faire atteler à la voiture. Ce serait plus prudent. Monsieur pourrait m'emmener avec lui et, comme cela, je serais rassurée... Autrement, je serai dans l'inquiétude jusqu'à son retour !

La vieille ne disait pas qu'elle mourait d'envie de voir le camp de Vaussieux, dont elle avait entendu raconter des merveilles par la femme de chambre de Mlle de Longueval.

Par malheur, M. Jacques, qui avait sorti le cheval de

l'écurie, vint se placer maladroitement au milieu de la supplique de Mme Dorothée.

— Le cheval est prêt, monsieur, dit le petit domestique.

— Puisqu'il en est ainsi, dit M. Delalande à sa servante, ce sera pour une autre fois. Aujourd'hui, j'irai seul à Vaussieux.

A ces mots, il mit le pied à l'étrier, enfourcha le cheval et sortit du jardin, tandis que Mme Dorothée, déçue dans ses espérances, lançait au malheureux Jacques un regard gros d'orages.

X

Les deux frères

Comme il l'avait promis dans la nuit, le chirurgien du camp revint le lendemain à l'auberge, pour essayer sur la paralytique l'emploi des stimulants que l'on applique en pareil cas. L'état de la malade n'avait pas changé : toujours la même mutité, le même regard fixe, le même visage horriblement grimaçant.

Il était visible pour tout le monde que le chirurgien ne faisait que remplir un devoir, sans conserver la moindre espérance. Dominique cependant ne cessait de le questionner, pour obtenir de lui quelques-uns de ces mots auxquels les vraies affections se raccrochent comme à une planche de salut. On ne lui refusa pas cette menue-monnaie de l'espérance que les médecins laissent tomber, comme une aumône, par un pur sentiment de compassion.

Tandis que le pauvre garçon, dans la sincérité de sa douleur, acceptait sérieusement ces banales consolations professionnelles, Félicité était restée au chevet de Mme Françoise. Sous ce prétexte, assez justifié d'ailleurs, que les hommes n'entendent rien aux soins à donner aux malades, elle avait refusé l'aide de Dominique, pour appliquer les vésicatoires apportés par le chirurgien.

Quand elle se vit bien seule dans la chambre, la servante se mit à la besogne en accompagnant chacun de ses mouvements des mots les plus cruels.

— Attends ! ma petite maman, disait-elle à la pauvre paralytique qui avait conservé le sens de l'ouïe, attends ! on va joliment travailler à ta guérison !

Et, souriant d'un sourire infernal, elle appliquait en même temps le vésicatoire avec une maladresse préméditée, pour que le remède ne donnât aucun résultat. Elle se disait que, lorsqu'on lèverait l'appareil, on s'en expliquerait l'inefficacité par l'intensité même de la paralysie.

En commettant cet acte de méchanceté, plus hideux peut-être que sa tentative de meurtre, l'abominable fille ne songeait pas seulement à se venger. Elle voulait encore s'assurer l'impunité. Dans sa terreur d'être découverte, cette coquine ne se fiait à rien, pas même à la science du médecin qui déclarait la guérison impossible. Elle prenait donc ses mesures contre tout réveil de la sensibilité chez la paralytique.

Un bruit de voix avait tout à coup attiré l'attention de l'infâme garde-malade. Comme cette rumeur lui semblait partir de la cour de l'auberge, Félicité courut à la fenêtre de la chambre et en écarta vivement les rideaux.

Ce qu'elle vit alors lui causa assez de surprise, et peut-être d'inquiétude, pour lui arracher un cri.

Dominique s'était jeté en pleurant dans les bras d'un prêtre, dont le visage était profondément bouleversé par la douleur.

— Ah ! tu venais empêcher mon mariage ? grommela Félicité en menaçant du poing le curé de Sommervieu, qu'elle avait reconnu. Eh bien, il est trop tard ! La vieille ne pourra plus s'entendre avec toi pour me mettre à la porte... A nous deux maintenant !

Dans la cour, à quelques pas de la redoutable fille, Dominique recevait les chaudes consolations de son frère. Car, telle était la force d'âme de M. Delalande qu'après le premier saisissement, qu'il éprouva en apprenant la maladie de sa mère, il trouva assez de ressort en lui-même pour aider Dominique à supporter courageusement leur malheur commun.

Lorsque la servante vit les deux frères se diriger vers la chambre de la paralytique, elle quitta subitement son poste d'observation et revint auprès du lit de Mme Françoise. Son plan était simple. Par une habile comédie de dévouement, il s'agissait pour elle de se faire un ami de celui qui arrivait dans la maison avec des sentiments de défiance et peut-être de colère.

Lorsqu'il entra, Dominique aperçut la servante qui se penchait sur la paralytique, comme pour lui donner des soins. Félicité était si absorbée dans son œuvre de charité qu'elle ne parut pas entendre les nouveaux venus.

— La vois-tu ! fit Dominique avec admiration, en montrant la servante à son frère. C'est toujours comme cela ! Elle ne quitte pas le chevet de notre pauvre mère !

Ils s'avancèrent tous les deux dans la chambre.

Comme si elle eût aperçu M. Delalande pour la première fois, Félicité leva les bras au ciel.

— Ah ! monsieur le curé ! s'écria-t-elle, comment a-t-on eu l'idée de vous amener ici !... C'est affreux cela !... Vous

ne connaissiez pas l'état dans lequel est votre pauvre mère!

Et, se tournant vers Dominique, elle ajouta avec une douce gronderie :

— Votre douleur vous rend fou, Dominique !... Est-ce que vous n'auriez pas dû prendre quelques précautions?

Elle se tenait, en parlant ainsi, devant la paralytique de manière à bien montrer qu'elle voulait épargner au curé de Sommervieu un spectacle horrible.

— J'étais prévenu, lui dit M. Delalande en s'approchant du lit. D'ailleurs je ne suis que trop habitué à voir des malades.

Cependant, malgré cette triste expérience qu'il avait des souffrances humaines, le prêtre, en apercevant tout à coup les traits affreusement grimaçants de sa mère, ne put retenir un cri de pitié et d'effroi.

— Ah ! ma pauvre mère ! fit-il en pleurant.

Il tomba à genoux, et resta absorbé dans une ardente prière.

Lorsqu'il se releva, son visage, quoique profondément triste, était calme. Alors, il trouva dans sa résignation le courage d'examiner la paralytique avec la fermeté du médecin qui cherche, sans s'attendrir, à se rendre compte de l'étendue du mal.

L'exercice dévoué de son ministère avait donné à M. Delalande une grande expérience des maladies qui peuvent atteindre l'organisme humain. Quand il eut achevé ses observations, le prêtre entraîna son frère hors de la chambre. La servante les suivit aussitôt dans la cour.

— Eh bien ? fit Dominique.

— Je n'ai pas voulu parler devant elle, répondit M. Delalande d'une voix émue ; car elle entend encore. Et ce que j'ai à te dire aurait pu la tuer, si elle nous eût écoutés.

— Il n'y a donc plus d'espoir? balbutia Dominique.

— Je n'ai jamais vu de cas si épouvantable de paralysie! répondit le prêtre. A moins d'un miracle, notre mère ne parlera jamais!...Quoique vivante, elle est morte pour nous!

— Me voilà donc seul ! fit Dominique avec un sombre désespoir.

— Je tâcherai de la remplacer, dit M. Delalande avec tendresse... Viens. J'ai déjà à te parler en son nom.

La servante comprit qu'elle ne pouvait imposer sa présence plus longtemps et laissa les deux frères s'éloigner.

Lorsque Dominique eut conduit le curé de Sommervieu dans la chambre qu'il occupait sous le toit, M. Delalande mit sous les yeux de son frère la lettre que Mme Françoise lui avait fait porter par le caporal.

— Ce billet, lui dit-il, peut être considéré comme le testament de notre pauvre mère. Ne semble-t-il pas

qu'en le dictant elle ait obéi à une sorte d'avertissement du ciel ? Comme si elle avait pressenti le malheur qui devait bientôt la frapper, elle a consigné dans ces quelques lignes ses dernières volontés.

— Mon malheur est plus grand que je ne le croyais ! s'écria Dominique en pâlissant. Car si ma mère avait pu avoir une explication avec toi, elle n'aurait pas conservé ses soupçons injustes. Que pouvait-elle reprocher à Félicité ? Rien. La pauvre fille a supporté sa mauvaise humeur sans se plaindre. Tu viens de la voir ! Jamais garde-malade n'a été plus dévouée. Si ma mère pouvait parler maintenant, je suis sûr qu'elle reconnaîtrait ses torts, je suis sûr qu'elle consentirait à mon mariage avec Félicité. Elle me l'avait promis d'ailleurs. Après quatre mois de recherches, si elle ne trouvait aucun reproche sérieux à faire à Félicité, elle devait nous accorder son consentement.

— Ses dernières volontés sont cependant formelles, dit M. Delalande.

— Si je dois m'y conformer, je t'en laisse juge ! dit Dominique d'un ton douloureux. Car tu connais mieux que moi quels sont mes devoirs. Mais, s'il faut que je renonce à Félicité, j'en mourrai de chagrin !

Et le pauvre garçon pleura abondamment.

Le curé de Sommervieu, très ému lui-même, n'hésita pas à déclarer à son frère qu'il n'approuvait pas complètement la manière de voir de la pauvre paralytique. Il appuya toutefois sur ce fait que, à côté du sacrifice qu'elle demandait à son fils, Mme Françoise lui proposait une douce compensation. Il attendit que son frère fût plus calme pour développer cette dernière pensée.

— Tu conviendras, dit-il, que notre mère a fait pour toi un choix heureux. Car il paraît que Claudine est une brave et honnête fille ?

— Ça, c'est vrai.

— Et bonne ?

— Un cœur d'or !

— Et jolie ?

— Plus belle peut-être que Félicité... Mais, ça n'empêche pas, je sens que je ne l'aimerai jamais !

— Tu es bien jeune pour parler ainsi ! dit M. Delalande avec un sourire triste. Jamais ? voilà un mot bien fier pour d'humbles gens comme nous, qui disposons à peine du présent. Sais-tu ce que le temps, ce grand auxiliaire de Dieu, peut avoir d'influence sur nos sentiments ? Ton cœur est neuf d'ailleurs et, le jour où il a aimé pour la première fois, il a cru aimer pour toujours. Prends garde ! As-tu fait quelque comparaison autour de toi ? Non. A tout instant tu avais devant toi l'aimable visage

de Félicité ; elle était seule dans la familiarité de la vie en commun et, en l'aimant, tu as cru n'aimer jamais qu'elle. Mais aimer, c'est préférer. Et où est ici la comparaison qui mène à la préférence ? Si tu avais eu constamment sous les yeux, à côté de Félicité, quelque autre jeune fille, oserais-tu affirmer que ton cœur n'aurait pas préféré celle-ci à celle-là ?

Dominique avait écouté son frère avec une attention respectueuse.

— Hélas ! fit-il douloureusement, je vois bien qu'on veut me soumettre à une nouvelle épreuve !

— Je ne te le cache pas, mon cher Dominique, dit M. Delalande. Car il n'est pas d'autre moyen de concilier ta liberté personnelle avec les devoirs que m'imposent les dernières volontés de notre mère. C'est à moi de la remplacer et de te protéger contre les égarements de ton cœur. Mais, rassure-toi : je ne dépasserai pas les exigences qu'elle aurait eues elle-même. Comme mère, elle avait le droit d'avoir des défiances, quand il s'agissait de ton bonheur ; mais elle aurait peut-être fini par céder, parce qu'elle t'aimait... Je te promets de ne pas être plus sévère que ne l'aurait été notre chère malade.

— Merci ! dit Dominique en tendant la main à son frère.

Et il ajouta, en fondant en larmes :

— Fais de moi ce que tu voudras !

Nature sans énergie, Dominique se laissait facilement dominer par la volonté d'un autre. Brisé d'ailleurs par les événements affreux, qui venaient de se succéder avec tant de rapidité, il n'avait plus en lui le moindre ressort. Une main de fer qui l'aurait saisi, dans ce moment de lâcheté morale, l'aurait fait plier à son gré.

Mais son frère aîné était une âme loyale, incapable de profiter d'une heure de faiblesse pour arracher un consentement. Il n'était point de ceux qui vous font une loi d'accepter leurs idées et qui ne permettent pas aux autres d'être heureux à leur manière.

M. Delalande avait d'ailleurs une trop grande expérience de la vie pour donner complètement raison aux défiances de sa mère. Il savait que les parents ont quelquefois des préventions injustes et qu'ils prennent pour de la prudence ce qui n'est que le résultat de leur manière particulière de voir.

Toutefois, avant de prendre une résolution définitive, le prêtre se décida à faire une démarche auprès de la famille de Claudine.

XI

Une mère qui défend sa fille

Malgré le conseil que donne un proverbe bien connu, le père Grandin, depuis longtemps, chassait deux lièvres à la fois. En un mot, pour parler sans métaphore, il se ménageait les moyens de choisir entre les deux gendres auxquels il avait fait des promesses.

Séduit d'abord par les propositions de Mme Françoise, le rusé paysan, selon son habitude, s'était bien gardé de répondre affirmativement. Il avait seulement laissé entendre à la mère de Dominique que celui-ci lui paraîtrait un gendre excellent si l'on n'exigeait point que Claudine apportât une dot en se mariant.

On se rappelle comment, sur ces entrefaites, Barthélemy Luro, qui se faisait passer pour un fournisseur de l'armée de Vaussieux, réussit à se concilier les bonnes grâces du père de Claudine par de brillantes promesses. Mais le fermier n'était pas homme à se payer de telle monnaie. Sans dire oui ni non, il garda un prudent équilibre entre les deux prétendants, prêt à pencher vers celui qui lui apporterait le plus d'espèces sonnantes.

Dans les derniers temps Barthélemy Luro, pour décider le père Grandin à lui accorder sa fille, avait annoncé qu'il devait bientôt recueillir à l'étranger une riche succession. Mais, comme cette fortune ne se montrait pas sous la forme de beaux écus, le père Grandin commença, sinon à se défier de l'aventurier, au moins à ne plus le regarder comme un prétendant sérieux.

C'est dans cette disposition d'esprit que M. Delalande trouva le père Grandin lorsqu'il rencontra le paysan dans la cour de la ferme.

En allant payer ses fermages à M. de Longueval, le père Grandin avait eu plus d'une fois l'occasion de voir le curé de Sommervieu. Quand il aperçut le prêtre, qui traversait la cour de la ferme pour venir à lui, le fermier soupçonna immédiatement le but de cette visite inattendue. Il ne douta plus qu'on ne vînt lui faire officiellement la demande de Claudine, de la part de Mme Françoise. Et, tout d'abord, quoiqu'il fût bien convaincu qu'il s'agissait d'une demande en mariage, il s'efforça de laisser croire qu'il était à mille lieues de supposer le vrai motif de la démarche qu'on faisait auprès de lui.

— Oh ! mon Dieu ! fit-il en jouant la frayeur, monsieur le curé de Sommervieu ici, chez moi !... Est-ce que monsieur le curé apporterait de mauvaises nouvelles ? M. de Longueval, mon excellent maître, est-il malade ? Serait-il arrivé malheur à Mlle Isaure ?

— Rassurez-vous, lui dit M. Delalande, tout le monde va bien, à Sommervieu du moins... Et ici, chez vous ?

— Monsieur le curé est bien bon. Claudine et ma femme se portent bien.

— Elles sont ici ?

— Oui. Monsieur le curé voudrait-il les voir ?

— Plus tard. Pour le moment, je voudrais avoir avec vous un entretien confidentiel.

— Rien de plus facile. Entrons dans la cuisine. Là, personne ne nous dérangera. Car les domestiques travaillent aux champs, et ma femme et ma fille sont en train de compter du linge dans le grenier.

Tout en parlant, le fermier avait conduit le prêtre dans la grande pièce sombre, où nous avons déjà introduit le lecteur. Puis il invita M. Delalande à s'asseoir devant la longue table où les gens de la ferme, maîtres et domestiques, se rangeaient parallèlement des deux côtés pour prendre leurs repas.

Comme s'il eût voulu réserver la meilleure place au curé de Sommervieu, le paysan eut soin de le faire asseoir en face de la seule fenêtre qui éclairât la pièce, tandis qu'il tournait le dos au jour qui venait du dehors.

C'est une manœuvre commune aux coquettes, qui commencent à se faner, et aux intrigants, qui discutent une affaire ; celles-là ont des rides à dissimuler, ceux-ci ont à cacher des jeux de physionomie qui pourraient trahir leurs secrètes pensées.

— Ma mère a dû plus d'une fois vous parler de Claudine ? dit M. Delalande.

— Oui, monsieur le curé, oui ! Mme Françoise m'a fait souvent l'honneur de m'en parler. Elle la trouvait très gentille.

— Elle ne vous a pas caché, sans doute, qu'à son avis Claudine serait une femme de ménage accomplie ?

— Ça se pourrait bien, monsieur le curé !

— Vous vous rappelez aussi qu'elle a parlé, à ce propos, de Dominique ?

— C'est vrai !... Seulement, je ne sais plus ce que cette brave Mme Françoise voulait au juste.

— Mais, elle avait voulu obtenir votre consentement au mariage de Claudine avec mon frère.

— C'est ça, vous avez raison, monsieur le curé, c'est ça même !... Je me souviens très bien maintenant que Mme Françoise avait eu des idées sur la petite... Mais — ce que c'est que de vieillir ! — je n'ai plus de mémoire !...

— Je croyais cependant, interrompit M. Delalande, qui commençait à deviner les petites ruses du bonhomme,

que ma mère vous avait positivement demandé la main de Claudine pour son fils ?

— A peu près, monsieur le curé, à peu près !... Mais il n'y a eu rien de fixé... Et — vous le comprenez bien, monsieur le curé ? — sans l'argent, il n'y a pas moyen de marier sa fille !... On me croit riche — je ne sais pas pourquoi ! — et c'est ce qui fait tout le mal. On pense alors que ma fille aura une grosse dot... Mais c'est une erreur, monsieur le curé !... Autrefois, j'aurais pu faire quelque chose pour elle. Maintenant, impossible !... Depuis qu'on a établi le camp de Vaussieux, c'est une ruine pour les pauvres fermiers comme moi !... Les vivres sont d'un prix !... On ne sait comment nourrir les domestiques ! Et puis, les soldats vont à la maraude. C'est un vrai pillage !... C'est au point que je crains de ne pas pouvoir payer mon maître cette année !

Le paysan parlait avec une telle vivacité qu'il n'y avait pas lieu de placer un mot entre ses plaintes. M. Delalande, qui l'observait, l'écoutait en souriant.

— J'aurais pensé au contraire, dit-il au paysan quand celui-ci eut achevé de crier famine, que l'établissement d'un camp aurait dû faire la fortune des cultivateurs du pays... Mais, n'insistons pas sur ce point, Claudine peut se passer de dot. Car ma mère n'y attache aucune importance. Ce qu'elle aime dans Claudine, c'est sa douceur, c'est sa bonté, c'est son amour du travail !... Voilà, à ses yeux, la vraie richesse !

— Mme Françoise a bien raison, monsieur le curé ! C'est une fortune qu'une fille qui a le goût de l'ordre et du travail ! D'autres ont déjà pensé comme elle. Car, pour obtenir Claudine, il y a un garçon qui m'a offert tout ce qui allait lui revenir d'un magnifique héritage !

Dès qu'il se fut aperçu qu'on n'exigerait rien de lui, le vieux paysan résolut de voir si, au lieu de donner, il ne lui serait point possible de recevoir. Il se servait de Barthélemy Luro, ce prétendant douteux, comme on se sert, dans un marché, des offres déjà faites par un autre amateur.

— Si vous avez déjà engagé votre parole, dit M. Delalande, je n'ai plus qu'à me retirer.

Et il fit un mouvement comme pour se lever.

— Restez, monsieur le curé ! dit le père Grandin qui craignit de s'être montré trop exigeant. Je n'ai rien promis, Dieu merci !... Et je dois vous l'avouer là, le cœur sur la main : à fortune égale, je donnerais la préférence à Dominique. Car c'est un brave garçon, que j'aime bien !

— Réfléchissez encore, reprit M. Delalande. Si mon frère peut offrir à Claudine une position solide, il est loin d'être assez riche pour rivaliser avec un prétendant qui promet un gros héritage.

— Ah ! ah ! ah ! fit le paysan en riant : il ne faut pas faire les gens plus pauvres qu'ils ne le sont !... Dominique ne sera pas à plaindre plus tard... Mme Françoise a un joli magot ! Seulement, elle le fera attendre longtemps ! Dame ! elle a raison : on ne peut pas demander aux parents de s'en aller comme ça, pour vous faire plaisir !...

D'un geste, le curé de Sommervieu imposa silence au fermier et se leva.

Le père Grandin regardait le prêtre d'un air stupéfait. Il ne comprenait rien à cette indignation, qui lui paraissait aussi étrange qu'inattendue.

— Je ne saurais entendre parler ainsi de ma mère, dit M. Delalande avec beaucoup de dignité, surtout au moment où Dieu va peut-être la rappeler à lui !

Décrire l'impression de surprise, d'inquiétude, et de joie hélas ! qui se peignit sur le visage du paysan, serait impossible.

— Quoi ! fit-il en balbutiant, Mme Françoise...?

Le fermier paraissait si sincèrement étonné que le prêtre lui pardonna, en reconnaissant l'innocence relative des propos qu'il venait de tenir.

— Vous ne saviez donc pas, dit-il, que notre mère a été frappée de paralysie cette nuit ?

— La pauvre Mme Françoise ! fit le père Grandin avec une compassion qui, cette fois, n'avait rien de feint... Et comment cela est-il arrivé ?

En peu de mots, M. Delalande raconta les terribles événements de la nuit. Le fermier l'écoutait religieusement, laissant échapper de temps à autre des exclamations. Ses premières marques de pitié n'eurent rien d'hypocrite ; il plaignait sincèrement Mme Françoise. Mais chez l'avare le naturel, un instant chassé par un sentiment d'humanité, revint au galop.

Lorsque le prêtre eut cessé de parler, le père Grandin l'interrogea sur les suites de l'accident, avec une curiosité qui pouvait passer pour de l'intérêt, mais qui n'était, en réalité, que le résultat d'un calcul inavouable.

— Vous croyez donc, monsieur le curé, demanda-t-il, que cette pauvre dame ne guérira pas ?

— Je le crains ! fit M. Delalande d'un air accablé.

— Cette pauvre Mme Françoise !... Dire qu'hier encore je lui ai parlé comme je vous parle aujourd'hui, monsieur le curé !... Elle avait une mine superbe... On lui aurait donné trente ans à vivre !... Ah ! mon Dieu, ce que c'est que de nous !

— Oui, murmura le prêtre : nous sommes bien peu de chose entre les mains de Dieu !

— Mais enfin, monsieur le curé, on la conservera peut-être encore longtemps, telle qu'elle est ?

— Hélas ! soupira M. Delalande, nous n'avons pas même cette triste consolation. L'attaque a été si violente que ma mère n'a peut-être pas deux mois à vivre !

— C'est affreux ce que vous m'apprenez-là, monsieur le curé !... Et que va devenir ce pauvre Dominique ? C'est un brave garçon, un brave cœur ; mais il a besoin d'un appui... Comment fera-t-il pour se passer de sa mère ?

— J'ai déjà réfléchi à sa triste situation, reprit M. Delalande ; et c'est pour cela que je suis venu vous trouver. La veille de l'accident, ma mère m'avait fait écrire quels étaient ses projets. Comme si elle avait eu le pressentiment de son malheur, l'excellente femme avait déjà pensé à assurer le sort de mon frère en le mariant à Claudine. Je regarde maintenant ses instructions comme les dernières volontés d'une mourante ; et je les exécuterai, si toutefois vous ne vous opposez pas au mariage projeté.

— Après ce que vous venez de m'apprendre, s'écria le fermier avec une émotion bien jouée, je serais un homme sans cœur si je faisais des difficultés... Ça change bien les choses, tout ce qui est arrivé !... Et, puisque Mme Françoise avait encore l'idée de ce mariage, puisqu'elle y tenait, eh bien ! ça se fera !... Ce n'est pas moi qui aurai le courage de refuser !

Et, le bras étendu vers M. Delalande, comme s'il eût conclu un marché :

— Touchez-là, monsieur le curé ! fit-il en présentant sa large main. C'est une affaire entendue !

— Avant de décider ce mariage, dit le prêtre, il nous reste quelque chose à faire.

— Quoi donc ? fit le paysan étonné.

— Il nous reste à demander le consentement de votre fille et de votre femme.

Le père Grandin eut un éclat de rire naïf. Louis XIV n'aurait pas paru plus surpris si on lui eût dit que, pour disposer d'une province, il lui fallait d'abord l'autorisation d'un de ses valets de chambre.

Cependant, comme il voyait que M. Delalande tenait à cette formalité, il ajouta en hochant la tête :

— Après tout, puisque cela vous fait plaisir !

Alors il ouvrit une porte intérieure et, faisant de ses mains, qu'il appliqua contre sa bouche, une sorte de porte-voix, il appela sa femme et sa fille de toute la force de ses poumons.

Aussitôt on entendit le pas précipité des deux femmes qui descendaient l'escalier. L'empressement, qu'elles mettaient à obéir au vieux paysan, aurait indiqué au plus superficiel observateur le rôle despotique que jouait le père Grandin dans sa famille.

Lorsque Claudine entra avec sa mère, le prêtre fut frappé de la beauté de la jeune fille et surtout de la grâce, pleine de modestie, qui accompagnait chacun de ses mouvements.

Dès qu'elle aperçut le curé de Sommervieu, Claudine montra une grande joie. Car elle s'imagina qu'on lui apportait des nouvelles de Mlle de Longueval. On venait sans doute lui annoncer, de la part d'Isaure, que celle-ci avait intercédé en faveur de Pierre et obtenu, du chevalier de Guillebon, quelque adoucissement à la peine disciplinaire qui avait été infligée au jeune soldat.

Malheureusement, les premières paroles de M. Delalande furent pour elle une déception. Avant d'aborder le sujet qui l'amenait, le prêtre crut devoir mettre la mère et la fille au courant des malheurs qui venaient de frapper sa propre famille. Ce fut un double cri de surprise et de douleur. Puis, Marianne et Claudine, d'un commun élan, proposèrent leurs services pour donner des soins à la paralytique. C'était la douleur qui agit, qui porte secours. Rien d'artificiel dans ce dévouement spontané. La voix, le geste, tout était la traduction fidèle d'un chagrin sincèrement ressenti, d'une assistance qui s'offrait sans arrière-pensée.

Les yeux humides de larmes, le prêtre les remercia. Il songeait à son frère et se disait avec joie qu'au moment où il perdait l'appui de sa mère, Dominique allait trouver la solide affection d'une femme dévouée.

Cependant le père Grandin, qui se sentait peu de goût pour les scènes de sentiment, commençait à s'impatienter. Comme personne ne se hâtait d'entamer la véritable affaire, il l'aborda résolûment. La façon brutale dont il expliqua le but de la visite de M. Delalande jeta les deux femmes dans un trouble extraordinaire. La mère devint pensive et baissa la tête ; et, au lieu de rougir, comme on aurait pu s'y attendre, la fille pâlit.

M. Delalande attribua d'abord leur attitude embarrassée à la maladresse du fermier qui, sans préambule, avec la grossièreté d'un rustre, avait nettement posé devant elles la question de mariage. Il imposa alors silence au père Grandin, et s'efforça d'effacer la mauvaise impression que ce début avait laissée dans l'esprit de Claudine et de sa mère.

Le curé de Sommervieu avait l'éloquence simple des gens qui ont du cœur. Il rappela, en termes émus, l'horrible isolement dans lequel Dominique allait se trouver, les derniers vœux exprimés par la pauvre paralytique et l'affection que celle-ci avait conçue depuis longtemps pour Claudine.

Lorsqu'il eut cessé de parler, M. Delalande fut très

étonné du silence que l'on gardait autour de lui. Celui de Claudine s'expliquait par un trouble bien naturel en pareil cas ; mais Marianne, la mère, n'avait pas les mêmes excuses. On aurait dit qu'un malheur subit venait de la frapper.

De son œil pénétrant, M. Delalande observait Marianne et cherchait à deviner quelle était la cause du drame intime qui se jouait au fond de sa conscience. Il soupçonnait déjà un mystère, connu seulement des deux femmes qui devaient le cacher au chef de famille.

Le père Grandin ne paraissait rien comprendre à l'attitude de Marianne et de Claudine. Ses sourcils se fronçaient et ses petits yeux gris commençaient à lancer de sombres éclairs. A bout de patience, il s'approcha tout à coup de sa femme, dont il secoua violemment la chaise.

— Répondras-tu enfin ! s'écria-t-il. Monsieur le curé te fait l'honneur de demander Claudine en mariage pour son frère Dominique.

— C'est bien de l'honneur vraiment ! balbutia la pauvre femme, toute troublée, en s'inclinant devant M. Delalande.

Elle ne put en dire davantage, et ses yeux se tournèrent vers sa fille, comme ceux de la victime qui veut puiser une nouvelle force dans la vue de la personne pour qui elle va se sacrifier.

Il était évident maintenant pour M. Delalande qu'un secret existait entre les deux femmes. En homme loyal, il ne voulut pas insister davantage. Il songeait donc à se retirer lorsque le père Grandin s'approcha de sa femme et lui saisit brutalement le poignet.

— Ne vois-tu pas, lui cria-t-il, que monsieur le curé n'attend que ta réponse pour s'en aller ? Dis-lui donc que tu le remercies et que tu acceptes.

Claudine jeta du côté de sa mère un regard suppliant. Ses beaux yeux bleus, tout humides de larmes, semblaient demander à Marianne de trouver le courage de résister. Marianne comprit cette muette prière.

— Excusez-moi, monsieur le curé, dit-elle à M. Delalande. Je n'ai jamais eu l'intention de vous offenser, ni personne de votre famille. J'aime et je respecte Mme Françoise ; je sais que son fils est un brave garçon... Et c'est un grand honneur que vous nous faites en demandant Claudine en mariage pour Dominique... Mais, ce mariage-là n'est guère possible...

— Pas possible ! répéta une voix furieuse.

Et le père Grandin saisit sa femme par le bras et l'arracha de sa chaise.

Claudine, en voyant ainsi maltraiter sa mère, fondait en larmes.

— Dis que tu consens ! fit le fermier en tenant toujours sa femme par le bras, ou...

Il n'acheva pas la phrase; mais le sens menaçant en était suffisamment indiqué par sa main levée, prête à frapper.

— C'est indigne ce que vous faites-là ! s'écria le prêtre en obligeant le paysan à lâcher le bras de sa femme.

Il rapprocha lui-même la chaise de Marianne et l'engagea doucement à se rasseoir. Puis, s'adressant d'un air sévère au fermier :

— Rappelez-vous bien, lui dit-il, que je ne veux pas d'un consentement arraché par la violence. Votre femme est libre de refuser la demande que je lui ai faite, et je ne songerai même pas à m'en offenser.

Encore menaçant, le paysan ne cessait de répéter :

— Pourquoi refuserait-elle, cette gueuse-là ?

Et, se croisant les bras devant elle avec cette attitude de provocation familière aux gens du peuple :

— Il y a donc une amourette là-dessous? lui dit-il d'un air furieux. On me trompait ? On me cachait quelque chose ?

Claudine était toute tremblante ; elle craignait que sa mère ne trahît leur secret. Mais Marianne avait compris les angoisses de sa fille et, d'un long regard maternel, elle la rassura.

Le père Grandin ne cessait de harceler la pauvre femme.

— T'expliqueras-tu enfin ? lui criait-il ; parle, ou je croirai que tu manigances quelque chose avec la petite... Allons! explique-toi, et vite!... Monsieur le curé attend !

— Je vous répète, dit sévèrement M. Delalande, que je ne ferai pas à votre femme l'injure de lui demander le motif de son refus. Il ne me reste plus qu'à me retirer.

En disant cela, il fit deux pas vers la porte.

— Par pitié pour moi, dit la mère en joignant les mains devant le prêtre, ne partez pas avant de m'avoir entendue. Si vous ne consentiez pas à m'écouter, Grandin serait capable...

La malheureuse n'acheva pas ; mais la terreur, qui se peignait sur ses traits, laissait deviner suffisamment les violences qu'elle redoutait. Le prêtre comprit qu'il ferait œuvre de charité en restant.

Avant de s'expliquer, Marianne invita Claudine à se retirer. Celle-ci, en sortant, adressa à sa mère un dernier regard, que M. Delalande surprit et dont il devina le sens. Tout ce qu'on allait lui dire était destiné à détourner les soupçons du chef de famille. La cause réelle du refus était dans le secret qui existait entre la mère et la fille.

— On m'oblige à parler, monsieur le curé, dit la pauvre femme lorsque Claudine fut sortie. Sans cela, je n'aurais jamais osé vous dire des choses qui vont peut-être vous faire de la peine... Dominique est certainement un

honnête garçon. Tout le monde l'estime, et moi aussi. J'ai toute confiance en lui... Mais, pour ce qui est du mariage !... Croyez-moi, monsieur le curé, Claudine est mon bien le plus précieux... Je voudrais, en la mariant, être sûre qu'elle sera heureuse... Vous ne m'en voulez pas ? Vous me comprenez, monsieur le curé ?

— Parfaitement. Vous croyez que Claudine ne pourrait aimer Dominique ?

— Je ne sais pas. Seulement, je crois qu'elle aurait tort de l'aimer.

— Et pourquoi aurait-elle tort ? demanda le père Grandin en montrant le poing... Explique-toi !

Pour la première fois peut-être, Marianne osa regarder son tyran en face. L'esclave, qui fléchissait tant qu'il ne s'agissait que d'elle-même, trouvait enfin dans son amour maternel le courage de se mettre ouvertement en révolte.

— Oui, je vais m'expliquer ! dit-elle avec résolution. C'est que j'aime ma fille pour elle-même, non pour moi ! Le mariage de Claudine, moi vivante, ne sera pas un marché, mais un moyen de la rendre heureuse ! Et le mari que je lui veux, ce n'est pas un homme riche, mais un garçon capable de l'aimer, de la protéger. Dominique est bon, honnête. Cela ne suffit pas. Il est faible. Et je sais qu'il en aime une autre !

— Ah ! des bêtises ! fit le père Grandin en haussant les épaules. Est-ce qu'il faut s'occuper de ses amourettes avec Félicité ?... Une servante, ce n'est pas gênant !... On la mettrait à la porte la veille du mariage.

— Je connais Dominique, reprit Marianne avec énergie. Si on lui donne le conseil d'épouser Claudine, il cédera. Mais que, le lendemain, la servante l'appelle, il la suivra !... Non, non ! Claudine serait avec lui la plus malheureuse des femmes !... Je vous demande pardon de vous dire cela, monsieur le curé ; mais Dominique ne saura pas résister à une fille comme Félicité !

M. Delalande avait écouté Marianne sans l'interrompre. La résistance de la mère lui paraissait trop légitime pour qu'il songeât à s'en offenser ; dans sa pensée il lui donnait raison et renonçait à l'idée du mariage de Dominique avec Claudine. Les dernières paroles de Marianne entraînèrent même son esprit dans une autre direction. Il s'agissait maintenant de savoir s'il aurait à défendre son frère, dont on lui faisait connaître la faiblesse, contre les séductions d'une aventurière.

— Est-ce que vous regardez cette servante comme une fille dangereuse ? demanda-t-il à la mère de Claudine.

— On n'a rien à lui reprocher, répondit Marianne. Seulement on sait que Dominique lui fait la cour, et...

— Et ça fait jaser ! interrompit le père Grandin avec

un air de pitié. Des propos de commères, voyez-vous, monsieur le curé ! Il n'y a pas dans tout cela de quoi fouetter un chat !... Ma femme n'a pas le sens commun !... Mais, vous savez ce que je vous ai dit, monsieur le curé. Je n'ai qu'une parole, et c'est moi qui commande ici !

Comme il parlait d'un ton menaçant, le vieux fermier s'entendit appeler dans la cour. Il y alla et trouva un enfant d'une douzaine d'années qui lui apportait un billet. Le père Grandin, avec l'aide de l'enfant, qui savait un peu lire, parvint à déchiffrer l'avis mystérieux.

Tandis que cette petite scène se passait moitié dans la cour, moitié sur le seuil de la porte, M. Delalande parlait à voix basse à la mère de Claudine.

— Rassurez-vous, dit-il en lui serrant la main, je vous ai comprise et je vous approuve. Dominique tâchera de trouver son bonheur ailleurs.

Lorsque le prêtre fut sorti, le père Grandin s'approcha de sa femme d'un air tout réjoui.

— Tu lui as refusé Claudine? dit-il; eh bien, tu as bien fait !... Je t'écouterai une autre fois. Car il faut croire que les femmes ont un fameux instinct !... Sans toi, c'était bâclé ! Et nous aurions manqué une bonne affaire !

Et, après ce court préambule, il donna le billet à Marianne. Celle-ci lut ce qui suit :

« Petit papa beau-père, vous ne vouliez pas croire à ma succession. Eh bien, je vais la chercher. Dans quinze jours au plus tard, je vous apporterai vingt mille livres en espèces sonnantes ! J'espère que, cette fois, avec de pareilles preuves, vous voudrez bien croire à la sincérité de mon affection pour Claudine.

« Barthélemy Luro. »

A cette révélation foudroyante, la pauvre mère jeta un cri et tomba évanouie.

Le vieux paysan n'eut que le temps de la recevoir dans ses bras.

— C'est étonnant comme la joie peut faire mal ! dit-il à Claudine, qui venait d'accourir en entendant le cri de sa mère.

XII

Le mariage

Grâce à son heureuse physionomie, grâce surtout à son habile comédie de dévouement, Félicité avait fait tout d'abord la conquête de M. Delalande. Homme charitable s'il en fut, le curé de Sommervieu aimait à rencontrer chez les autres une vertu qu'il pratiquait lui-même avec ardeur. Car rien ne nous attire plus sûrement vers

une personne que l'aspect d'une qualité où nous semblons nous retrouver nous-mêmes.

La première impression que produisit la servante sur l'esprit de M. Delalande fut donc excellente. De ce point de départ le prêtre arriva peu à peu, par une suite de raisonnements, à un doute sérieux sur le jugement que sa mère avait porté. Ce qui, dans les dernières volontés de Mme Françoise, lui avait paru d'abord de la prudence prit bientôt à ses yeux le caractère d'une animosité aveugle.

Qui sait s'il n'y avait pas là, pour un homme loyal, une injustice à réparer?

Tout en réfléchissant ainsi, M. Delalande avait pris le chemin qui conduisait au presbytère de Vaux-sur-Seulles. Il voulait voir son confrère, le consulter et surtout le questionner au sujet de la servante de Mme Françoise. Les renseignements furent satisfaisants. Aussi, en quittant son confrère, M. Delalande était-il bien persuadé que la pauvre paralytique, dans toute cette affaire, avait beaucoup plus consulté ses préjugés que les vrais intérêts de son fils.

En rentrant à l'auberge, il voulut tenter une dernière épreuve auprès de la malade. Par un pieux sentiment filial il tenait, quoiqu'il fût sans espoir, à essayer d'interroger sa mère, ou du moins à l'informer de ce qu'il allait faire. La paralytique, ayant conservé le sens de l'ouïe, pourrait apprendre le refus de la mère de Claudine et l'impossibilité, par conséquent, de donner suite au projet de mariage qu'elle avait formé.

M. Delalande trouva Félicité, toujours veillant, dans la chambre de sa maîtresse. L'habile comédienne offrit au prêtre de se retirer pour le laisser seul avec sa mère. M. Delalande eut un instant l'idée d'accepter; mais, après réflexion, il engagea la jeune fille à rester.

— Demeurez ici, fit-il avec une grande expression de douceur. Je n'ai rien à dire à ma pauvre mère que vous ne puissiez entendre. Car, par votre dévouement, vous êtes déjà devenue un des membres de la famille.

La joie du triomphe illumina le regard sombre de l'aventurière. M. Delalande lui était donc favorable! Ainsi, ce mariage tant souhaité, cette position honorable, cette fortune solide, cette vie paisible et respectée, ce plan qu'elle avait si patiemment préparé et dont elle avait même assuré la réussite par un crime, ce beau rêve allait enfin se réaliser!

Comme si elle eût obéi à un sentiment de discrétion, Félicité s'éloigna un instant du prêtre et lui céda sa place au chevet de la malade.

M. Delalande se pencha à l'oreille de la paralytique et,

prenant dans ses mains, tremblantes d'émotion, la main inerte de Mme Françoise :

—Ma mère, lui dit-il, j'ai à vous parler de Dominique.

Il regarda le visage de la malade, comme s'il eût espéré y trouver quelque trace de sensibilité, ne fût-ce que dans le tressaillement d'un muscle. Mais sur cette figure, affreusement grimaçante, rien ne bougea. L'immobilité dans l'horrible !

— Vous avez désiré vivement le mariage de Dominique avec Claudine, continua le prêtre. Eh bien, je me suis fait un devoir de m'assurer moi-même des intentions de la famille Grandin. Il ne faut plus songer à ce projet. Claudine a le cœur occupé ailleurs, et sa mère ne consentirait jamais à ce mariage. Quant au père, qui vous avait donné sa parole, je viens d'apprendre au dernier moment qu'il ne faut plus compter sur lui. Il a dû trouver pour sa fille un parti plus avantageux. Vous le voyez, ma mère : j'ai respecté fidèlement vos intentions, j'ai même essayé de leur donner un commencement d'exécution. Mais une volonté étrangère s'oppose maintenant à la vôtre. Dominique doit renoncer à la main de Claudine... Il y a là, peut-être, un secret avertissement de Dieu !... Vous le savez ; Dominique voyait son bonheur dans une autre union. Votre prudence a pu se tromper, et, d'un autre côté, la passion a pu mieux raisonner que votre expérience. Qui sait, maintenant que vous avez vu avec quel dévouement vous avez été soignée par celle-là même que votre défiance condamnait...

M. Delalande s'interrompit tout à coup, épouvanté, et cependant plein d'espoir.

La paralytique était toujours sans mouvement. Mais, aux derniers mots prononcés par son fils aîné, celui de ses yeux qui était resté ouvert se dilata subitement, sans pouvoir tourner dans l'orbite. En même temps des plaques rouges marbrèrent le visage violacé de la paralytique.

La vie commençait-elle à revenir? M. Delalande le crut un instant. Penché sur le lit, il interrogeait avidement du regard les traits de la malade. Son cœur battait vivement ; car, en fils dévoué, il attendait peut-être un miracle, qu'il demandait au ciel dans une ardente prière.

Derrière lui, une émotion violente remuait le second témoin de cette scène. Félicité avait eu autant de crainte que le prêtre avait eu d'espoir. Mme Françoise allait-elle retrouver ses facultés ? Parlerait-elle ? Un mot, un seul mot, sorti de sa bouche, aurait suffi pour dénoncer le crime et en signaler l'auteur !

Les joues livides, le front couvert d'une sueur froide,

l'aventurière observait, dans l'immobilité de la stupeur, ce qui se passait sur le visage horrible de la paralytique.

Cet agrandissement extraordinaire de la prunelle, qui avait excité ici tant d'épouvante, là tant d'espoir, n'eut que la durée d'un éclair. L'œil resta plus ouvert, mais invariablement fixe.

Malgré ce résultat, la servante vit dans ce phénomène un sinistre avertissement. Il n'y avait là, sur ce lit, que l'apparence d'un cadavre; la vie y persistait, menaçante! L'atroce fille maudit alors intérieurement son complice qui s'était refusé à donner le coup de grâce à leur victime.

Dès qu'elle eut retrouvé sa présence d'esprit, Félicité, hypocrite jusque dans sa terreur, recommença sa comédie de garde-malade dévouée. En effet, comme le prêtre se penchait de nouveau à l'oreille de la paralytique, elle le saisit vivement par le bras et l'attira dans la chambre.

— Arrêtez! lui dit-elle. Il est temps de cesser cette épreuve. Le médecin nous a avertis qu'une émotion suffirait pour la tuer.

M. Delalande ne vit dans cet acte de vivacité qu'une nouvelle preuve de l'intérêt que portait la servante à sa maîtresse.

— Vous ne savez pas, monsieur, continua Félicité, à quel point Mme Françoise me détestait. Mais moi, qui connais sa haine et qui en souffre, moi qui lui pardonne à cause de son fils, je n'ai pas voulu l'exposer à entendre dire du bien de moi. Vous l'auriez tuée, monsieur, en lui laissant voir que mon mariage avec Dominique ne vous paraissait pas une chose impossible... Je n'ai écouté que son intérêt... Et c'est pour cela que je me suis permis de vous arracher du chevet de la malade... Mais vous me pardonnerez, monsieur le curé; vous m'excuserez à cause de l'intention!

Et l'hypocrite versait des larmes.

On ne pouvait être plus habile. Ce trait d'audace ne la préservait pas seulement du danger de l'heure présente. En effrayant M. Delalande, elle s'assurait l'avenir. Car elle pensait que le prêtre n'oserait plus faire à sa mère des confidences qui la mettraient à deux doigts de la mort. D'ailleurs, tout en condamnant la paralytique à une ignorance absolue des événements de famille qu'elle prévoyait, elle se donnait, aux yeux de M. Delalande, le rôle d'une fille charitable qui pratiquait héroïquement le pardon des injures.

Cette comédie eut un succès complet. Prévenu en faveur de Félicité par ce qu'il avait observé lui-même, le curé de Sommervieu ne douta plus que sa mère n'eût mal jugé la jeune fille qui était à son service.

Lorsque M. Delalande apprit sa décision à Dominique, celui-ci se jeta dans les bras du prêtre en versant des larmes de joie. Et le curé de Sommervieu put regagner son presbytère en se réjouissant d'avoir réparé une grosse injustice et assuré le bonheur de son frère.

Peu de temps après les scènes que nous venons de raconter, les cloches de l'église de Vaux-sur-Seulles firent entendre un joyeux carillon. Ce n'était pas un dimanche, et cependant l'église se remplissait de paysans, accourus au bruit formidable que faisait le sonneur dans la tour.

A grands coups de marteau, celui-ci exécutait les airs les plus variés de son répertoire. Et, de fait, il avait été encouragé, dès la veille, par une première gratification ; ce qui ne s'était jamais vu encore, de mémoire de carillonneur. Mais il s'agissait du mariage de Félicité avec Dominique ; et l'ambitieuse servante avait voulu que son triomphe se manifestât de cent manières.

Dominique, esclave de ses moindres volontés, avait fait largement les choses. Le pauvre garçon avait bien quelques remords de tout ce bruit, quand il pensait à sa pauvre mère, toujours étendue sans mouvement sur son lit de douleur. Mais, comme on ne pouvait danser à sa noce à cause de la maladie de sa belle-mère, la servante, dans sa vanité de parvenue, avait résolu de prendre sa revanche avec tout le luxe que comporterait la cérémonie du mariage. Dominique aurait désiré moins d'éclat ; cependant il céda sur tous les points, trop heureux pour refuser.

Le matin du fameux jour Félicité lui apparut si belle sous ses vêtements de mariée qu'il ne put retenir, en la voyant, un cri d'admiration. Les parents et les amis, qui l'attendaient dans la grande salle de l'auberge pour l'accompagner à l'église, furent frappés aussi de l'éclat extraordinaire de la beauté de Félicité.

Quant à sa toilette, elle était assez riche pour attirer l'attention et éveiller la jalousie des femmes qui la regardaient. On remarquait sa petite coiffe à longues pattes, faite d'une gaze légère et les épis de blé, en imitation, qui entraient comme une flèche d'or dans l'épaisseur de ses cheveux. Mais ce qui attirait particulièrement l'attention, c'étaient ses petits souliers brodés à hauts talons, comme on n'en avait jamais vu encore à Vaux-sur-Seulles !

Lorsque la mariée entra dans l'église, déjà toute remplie d'invités et de curieux, ce fut un long murmure du premier jusqu'au dernier banc de la nef.

Ne trouvant rien à critiquer dans cette toilette, qui encadrait si gracieusement une fille d'une beauté incontestable, les femmes chuchotaient et rappelaient, en

haussant les épaules, l'origine de celle qui étalait un si grand luxe. Quant aux hommes, ils admiraient sincèrement, et ceux même, qui avaient tout d'abord blâmé le mariage, commençaient à avouer que Dominique n'était guère à plaindre et que le gaillard n'avait pas si mal choisi !

La joie de la servante eût été sans mélange si elle n'avait pas aperçu, en traversant la nef, la figure sinistre de Barthélemy Luro.

A qui s'adressait le méchant sourire de cet homme ? Venait-il faire un scandale au dernier moment ? S'opposerait-il à son mariage ? Cette pensée la fit pâlir. Mais sa frayeur fut dissipée par une réflexion rapide. Quel intérêt son complice aurait-il à la trahir ? Ce n'était pas d'elle qu'il se raillait sans doute, mais de ce pauvre Dominique dont il pouvait seul, dans l'assemblée, comprendre le ridicule et le malheur.

La cérémonie s'accomplit en effet sans le plus léger trouble apparent.

C'était le curé de Sommervieu qui disait la messe. Tout en accomplissant sa tâche d'officiant, le prêtre ne pouvait s'empêcher de songer à la responsabilité qu'il avait prise en mariant Dominique contre le vœu exprimé formellement par sa mère.

Non moins troublée de son côté, Félicité, rayonnante au-dehors, employait toute son énergie à combattre les craintes de toute nature qui empoisonnaient son triomphe.

Dans son amour naïf, Dominique était le seul qui goûtât une joie complète.

Lorsque tout fut achevé, lorsque Félicité se vit enfin la femme de Dominique, lorsqu'elle fut certaine d'avoir une existence honorable et respectée, un long soupir de soulagement s'échappa de sa poitrine. Le regard qu'elle promena sur la foule, au moment où elle se retourna du côté des assistants, ce regard semblait défier ses ennemis, désormais impuissants. S'appuyant sur le bras de son mari, elle semblait prendre possession de Dominique comme d'une place forte, d'où elle repousserait toutes les attaques.

Parmi les parents, amis, ou simples curieux qui remplissaient l'église, deux femmes semblaient profondément remuées par la gravité de la cérémonie qui venait de s'accomplir. C'était Marianne Grandin et Claudine.

Celle-ci, touchée jusqu'aux larmes, pensait à son bien aimé Pierre et demandait au ciel de hâter le jour où elle pourrait, comme Félicité, s'agenouiller devant le prêtre qui consacrerait leur union ; celle-là remerciait Dieu qui, en permettant le mariage de Dominique, la délivrait des persécutions que son mari lui aurait encore fait subir pour l'établissement de Claudine.

A la sortie de l'église, Félicité fut saluée par une bruyante décharge de coups de fusil. Suivant l'usage de la campagne, les jeunes gens du pays brûlaient leur poudre en l'honneur des nouveaux mariés.

Félicité fut entourée et complimentée. Puis le cortège se forma pour traverser le cimetière qui s'élevait, comme une terrasse, depuis le portail de l'église jusqu'au bord du chemin.

L'église était située sur une petite hauteur, d'où l'on domine le riant vallon de la Seulles. Au pied du mur du cimetière passait une route qui se bifurquait un peu plus loin pour conduire, d'un côté au village d'Esquay, de l'autre à l'immense plateau sur lequel on avait dressé les tentes du camp de Vaussieux.

Au moment où la mariée, qui tenait la tête du cortège, mettait le pied sur la première marche de l'escalier qu'on trouvait à la sortie du cimetière, plusieurs cavaliers passèrent sur le chemin. C'étaient des gens d'armes du Prévôt qui conduisaient au camp deux malfaiteurs enchaînés.

Félicité, qui les aperçut la première, jeta un cri et s'arrêta subitement, ce qui fit dans la foule une longue ondulation, comme il s'en produit dans le mouvement des flots, lorsqu'une première vague repousse celles qui la suivent.

Dans les deux soldats enchaînés que conduisaient les cavaliers, elle venait de reconnaître Pierre et le caporal Graindorge.

Il n'y avait pas de place pour le remords dans l'âme atroce de la servante. Après le premier saisissement, causé par la surprise, elle retrouva vite son sang-froid. Elle avait cependant sous les yeux le spectacle de deux innocents, arrêtés sans doute parce qu'on les croyait les auteurs d'un vol qu'elle avait accompli avec l'aide de son ancien amant ! Mais l'abominable fille ne vit dans cette arrestation qu'un gage de sécurité. L'impunité ne lui serait-elle pas assurée définitivement par cette nouvelle méprise de la justice ?

Dominique à son tour venait de reconnaître les deux soldats. Il devint tout pâle. Félicité comprit aussitôt qu'elle ne pouvait plus longtemps rester indifférente.

— C'est donc vrai ? lui dit-elle avec une émotion bien jouée... Tu les as reconnus aussi ? C'est bien Pierre ? C'est bien le caporal ?... Je ne voulais pas le croire !... Oh ! c'est affreux !... Voilà mon bonheur gâté !

— Oui ! balbutia Dominique, dont les traits étaient bouleversés... Qu'est-ce que cela nous annonce, dans un pareil jour ?... Hier ma mère, demain !...

Le brave garçon n'eut pas le temps d'achever. Un cri

déchirant, parti du milieu de la foule, lui fit oublier ses propres inquiétudes.

Après ce cri il y eut un long silence, comme il s'en fait devant une maison mortuaire au moment de la levée du corps.

La foule s'écartait respectueusement devant un groupe douloureux.

C'était Marianne, qui portait sa fille évanouie dans ses bras. Le père Grandin les suivait, en demandant d'un air presque menaçant : « Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que c'est donc ? » Le rustre songeait moins à s'informer du malaise de Claudine qu'à chercher à deviner le mystère qu'il flairait.

La robe de Claudine effleura en passant la robe de la nouvelle mariée.

— Pauvre fille ! murmura Félicité d'une voix plaintive.

Mais le visage donnait un démenti à l'intonation de la voix; Félicité avait l'air impassible et l'œil sec.

— Pauvre Claudine ! fit Dominique à sa jeune femme... elle aura vu Pierre enchaîné.

Et des larmes abondantes s'échappèrent de ses yeux.

XIII

Plaidoyer de jeunes filles

Voici ce qui s'était passé.

Deux jours après le guet-apens des cavaliers de la maréchaussée, commandés par un sous-brigadier, avaient cerné le moulin du bonhomme Gervaise. Saisi et garrotté, le meunier fut ensuite conduit à la prison de Bayeux.

La mauvaise réputation du meunier, ses condamnations antérieures, ses vêtements, retrouvés par Pierre sur le lieu de crime et reconnus le soir même par la servante du *Grenadier de Champagne*, tout semblait alors désigner le bonhomme Gervaise comme l'auteur du vol de la valise, qui renfermait les bijoux destinés à Mlle de Longueval.

Comme l'affaire était d'importance, le prévenu, dès son arrivée à Bayeux, fut interrogé par le Juge chargé de l'instruction. Ses protestations indignées ne produisirent naturellement aucun effet sur l'esprit du magistrat; mais la confrontation, qui suivit l'interrogatoire, eut, pour le bonhomme Gervaise, un résultat plus favorable.

Les premiers témoins qu'on mit en présence du meunier furent le caporal Graindorge et Pierre. Incapables de mentir, les deux soldats, malgré les instances du juge, affirmèrent à plusieurs reprises qu'il leur était impossi-

ble non-seulement de reconnaître les traits de l'accusé, mais encore de se rappeler s'il y avait quelque rapport entre sa taille et celle du malfaiteur qui les avait attaqués.

Ces deux témoignages laissèrent le magistrat instructeur si indécis qu'il demanda au procureur du roi de nouvelles conclusions, afin d'obtenir une sentence de torture.

On sait que la *question préparatoire*, qui précédait le jugement, avait pour but d'obtenir de l'accusé l'aveu de sa culpabilité. A cette époque la question, dans le ressort du bailliage de Bayeux, était donnée en serrant les pouces du malheureux, ou en lui versant de l'huile bouillante sur les pieds.

Quand ce choix terrible lui fut offert, le bonhomme Gervaise faillit se trouver mal. Mais la terreur qu'il éprouva eut cela de bon qu'elle surexcita chez lui la faculté de la mémoire. Un nom de témoin, qui pouvait prouver son innocence, nom qu'il n'avait entendu qu'une fois et auquel il n'avait pas alors attaché d'importance, ce nom lui revint subitement à l'esprit.

C'était le salut ! Grâce à cet homme, qui fut immédiatement recherché, le vieux meunier parvint à démontrer, d'une manière évidente, qu'il était à une trop grande distance de Vaussieux au moment du crime pour en être l'auteur.

Cet alibi valut au pauvre diable sa mise en liberté immédiate.

Cependant, pour le juge, au lieu de s'éclaircir l'affaire se compliquait.

Où étaient les vrais coupables ?

Tandis que la justice informait à Bayeux, à Sommervieu cette même affaire de la valise volée troublait les épanchements de deux jeunes cœurs qui s'aimaient.

Ce jour-là Mlle de Longueval se promenait avec son fiancé sous les grands arbres du parc, qui entourait le château qu'elle habitait avec son père. Tout à coup, au milieu de sa promenade, elle s'arrêta pour montrer au chevalier de Guillebon le château des évêques de Bayeux, dont on apercevait au loin, entre les feuilles, quelques fenêtres grillées extérieurement.

— Voilà, lui dit-elle avec un accent mélancolique, le seul nuage qu'il y ait à notre bonheur ! Car c'est là, n'est-il pas vrai, c'est dans cette prison de l'Officialité que vous avez fait enfermer provisoirement le caporal et ce pauvre Pierre ?

— Isaure, dit le capitaine André de Guillebon avec une certaine nuance de mécontentement, avant de plaindre ces drôles vous devriez bien avoir quelque pitié de celui

qui a le plus à souffrir de leur impardonnable négligence. Deux mois de prison, c'est bien peu en vérité pour les punir de s'être laissé surprendre et voler si audacieusement. Ne m'implorez pas, Isaure ; car, si vous me demandiez un adoucissement à leur peine, je serais obligé, pour la première fois, de vous refuser. Ils n'ont pas seulement commis un acte d'indiscipline : ils m'ont privé de la joie de vous voir parée des bijoux que ma mère aimait !

Avec un geste plein de grâce, Mlle de Longueval attira l'attention du chevalier sur sa toilette, qui se faisait remarquer par une élégante simplicité.

— Pour vous plaire, lui dit-elle avec un adorable sourire, ai-je donc besoin de tant de diamants, de perles et de rubis ?

Elle était si jolie que le jeune capitaine ne put retenir un cri d'admiration.

— Ce n'est pas de bonne guerre ce que vous faites-là, Isaure, dit-il en souriant. Comment trouverais-je une réplique à de pareils arguments ?

— C'est que justement, continua la jeune fille, je ne veux pas que vous en trouviez. Il ne s'agit pas ici de raisonner, mais de sentir. La valise est volée, ou perdue. Qu'y faire ? C'est soixante ou quatre-vingt mille livres de moins dans ma corbeille de mariage. Eh bien ! cela ne me cause aucun chagrin. Seriez-vous moins désintéressé que moi, André ?

— Non, répondit le jeune capitaine ; mais, puisque vous faites appel au sentiment, vous voudrez bien m'accorder que j'ai le droit de déplorer la perte de ces bijoux de famille. Ce n'est pas leur valeur vénale qui en faisait le prix à mes yeux. Dès mon enfance je les avais vu porter par ma mère. En vous en voyant parée à votre tour c'eût été comme un trait d'union entre hier et aujourd'hui, comme un gage de bonheur prochain, affirmé par un bonheur dont j'avais été témoin. Car mon amour est sérieux, Isaure. Je ne vous aime pas seulement parce que vous êtes belle, mais aussi parce que vous me rappelez les vertus domestiques du foyer où j'ai été élevé. C'est pourquoi je me faisais une fête de vous donner ces anciens bijoux. Ce n'est pas seulement une perte pour moi, c'est une vraie douleur !

La voix du chevalier de Guillebon était tremblante d'émotion.

— Je vous comprends et je vous remercie ! lui dit Mlle de Longueval en lui serrant les mains. Mais croyez-moi, quels que soient vos regrets, n'oubliez pas d'être juste. Ne faites pas sentir à ces pauvres soldats le poids de votre mécontentement.

— Ne les plaignez pas tant, Isaure ! reprit le chevalier d'un air sombre... Ils sont peut-être plus coupables que vous ne le pensez !

— Plus coupables ? répéta Mlle de Longueval avec une surprise où il y avait de l'épouvante. Vous ne parlez sans doute, André, qu'au point de vue de la discipline militaire ?... Car, si vos soupçons allaient au-delà, ce serait affreux !

— Affreux en effet ! dit le jeune capitaine en baissant la tête.

— André, André ! s'écria la jeune fille : vous me cachez quelque chose ?

— Je l'avoue ! répondit le chevalier, et je ne me sens plus assez de courage pour garder ce secret. Hier, j'ai appris que le meunier, accusé du vol de la valise, a été mis en liberté après une dernière confrontation, qui ne permettait plus de douter de son innocence. Quels sont alors les auteurs du crime ? Le juge-instructeur se le demandait, et je me le demande encore !

Une vive rougeur colora le visage de Mlle de Longueval.

— Et parce qu'un prévenu a été mis en liberté, dit-elle avec feu, vos soupçons iraient jusqu'à chercher des criminels dans les victimes mêmes du guet-apens ?... Ah ! André, André, je ne reconnais plus là ni la justesse de votre esprit, ni la droiture de votre cœur !

— Ne m'accusez pas de légèreté, reprit le chevalier avec tristesse. J'ai réfléchi profondément à ce qui s'est passé. Eh bien, les plus graves soupçons me sont venus. J'ai eu beau essayer de repousser les preuves qui s'élevaient contre le caporal et son compagnon d'armes, elles me revenaient sans cesse à l'esprit, comme un cauchemar qui vous obsède !

— Ainsi, fit la jeune fille avec un étonnement où il y avait quelque chose d'indigné, vous croyez le caporal coupable ?

— Je le crains du moins !

— Vous changeriez vite d'opinion si vous consultiez mon père. Il vous dira lui, l'ancien colonel du caporal, ce qu'il pense de cet homme, l'honneur, la loyauté mêmes ! Mon père l'a vu cent fois au feu, il l'a vu à ses côtés dans toutes les campagnes qu'il a faites. Partout le caporal s'est montré le soldat le mieux discipliné, le plus intrépide !... Vous-même, André, dans votre campagne de Corse, vous avez eu le caporal sous vos ordres... Que pouvez-vous en dire, si ce n'est du bien ? J'en appelle à votre propre témoignage. N'est-ce pas l'un des soldats les plus braves de l'armée ?

— J'en conviens, répondit le jeune capitaine. Mais la bravoure est une qualité qui peut malheureusement

s'associer aux pires défauts...Mandrin était brave aussi!

— Ah! c'est trop fort! s'écria Mlle de Longueval... Comparer le caporal à un bandit!... Mon père ne vous pardonnera pas cela, André!... Enfin soit! vous avez des doutes... Mais vous conviendrez bien avec moi que si le caporal a commis le vol, il n'a pu le commettre seul. Eh bien, allez-vous soupçonner aussi ce malheureux Pierre, ce garçon si honnête, l'ouvrier le plus estimé, le plus respecté de son village? Il est incapable de commettre une mauvaise action. Croyez-vous donc qu'il soit le complice du caporal?

— Je ne sais! répondit le chevalier de Guillebon.

— Vous ne savez, dites-vous? Eh bien, moi j'affirme! Oui, j'affirme que Pierre ne s'est pas fait le complice d'un voleur!... Et la preuve, la preuve? Je n'en veux pas d'autre que l'affection que lui porte Claudine. Claudine est une honnête fille et elle ne peut aimer qu'un honnête homme!

Le chevalier eut un sourire triste.

— Je voudrais vous croire, dit-il; mais la justice n'admettra pas ces raisonnements du cœur!

— La justice aura tort! s'écria Mlle de Longueval, car ce sont quelquefois les plus sûrs... Ainsi tous les témoins les plus recommandables, tous les magistrats les plus éclairés se réuniraient pour vous accuser, vous, André, eh bien, je leur dirais: « Non! vous vous trompez! Le chevalier de Guillebon, celui-là que j'aime, que j'ai choisi, celui-là ne peut être qu'un honnête homme! » Me donneriez-vous tort, André?

La parole de Mlle de Longueval était irrésistible. Comme s'il se fût agi réellement d'entraîner la conviction d'un tribunal, elle avait le geste et l'attitude d'un orateur qui domine son auditoire de toute la hauteur d'une conviction sincère.

S'apercevant du trouble favorable qu'elle avait fait naître dans l'esprit de son fiancé, la jeune fille acheva son plaidoyer en faveur des deux soldats par une question qui devait lui assurer un triomphe définitif.

— André, dit-elle en levant sur le jeune homme des yeux suppliants, m'aimez-vous?

— En pouvez-vous douter? fit le jeune capitaine en s'emparant de la main, que lui abandonnait Isaure, et en la portant ardemment à ses lèvres.

— Eh bien, continua Mlle de Longueval, puisque vous m'aimez, prouvez le moi en chassant ces soupçons absurdes. Le caporal et Pierre peuvent avoir commis une faute grave contre la discipline; et, sur ce point, je ne demande pas leur grâce. Mais, pour ce qui est du vol de la valise, je suis sûre de leur innocence! Vous m'offenseriez en

ne partageant pas mon opinion à cet égard. Tout entre nous ne doit-il pas être commun désormais : la joie comme le chagrin, les idées comme les sentiments ? Voyons, André, un bon mouvement ! Dites-moi que ces mauvaises pensées ne laissent plus de trace dans votre esprit ! Dites-moi qu'elles ne viendront pas assombrir la joie que nous promet la fête où nous nous rencontrerons ce soir, au château de Vaussieux !

— Lorsque vous me retrouverez ce soir, dans les salons du maréchal de Broglie, répondit le jeune capitaine avec émotion, vous pouvez être certaine, Isaure, que votre plaisir ne sera pas troublé par ma tristesse. Je sens déjà que vous avez eu sur moi une heureuse influence et que mes doutes commencent à se dissiper.

Comme il disait ces mots, il aperçut, à l'extrémité de l'allée, M. de Longueval qui lui faisait des signes comme pour l'engager à venir. Tout dans l'attitude de l'ancien colonel semblait annoncer un incident, sinon grave, au moins important.

Isaure, très inquiète, voulut accompagner son fiancé.

Quand elle arriva auprès de son père, celui-ci essaya de la congédier ; mais la jeune fille avait déjà découvert ce qu'on s'efforçait de lui cacher. Un groupe qui se tenait sur la route, près de la grille du parc, lui avait fait pressentir la triste vérité.

Un officier et deux hommes, qui portaient le costume civil, parlaient entre eux à voix basse en se promenant lentement de long en large, comme des gens qui attendent qu'on vienne les rejoindre. A peu de distance, on apercevait un carrosse attelé de deux chevaux et escorté par cinq cavaliers de la maréchaussée.

— Je suis sûre qu'on vient arrêter ces malheureux soldats ? s'écria Isaure en pâlissant.

— Je le crains ! fit le chevalier d'une voix émue. La justice aura eu comme moi des soupçons.

— Ils sont innocents, reprit Isaure avec feu. Sauvez-les !

— Je me souviendrai de votre prière, répondit le jeune capitaine, même en faisant mon devoir.

— Allez donc, André ! dit M. de Longueval en séparant les deux fiancés. Ces Messieurs semblent s'étonner qu'un soldat les fasse attendre.

En même temps il prit le bras d'Isaure, qu'il entraîna sous les grands arbres.



XIV

L'interrogatoire du caporal

Le chevalier de Guillebon se trouva bientôt en présence du procureur du roi du Bailliage de Bayeux, qui avait instruit l'affaire de Vaux-sur-Seulles. Ce magistrat était accompagné d'un greffier et du Prévôt général de l'armée de Vaussieux.

— J'ai eu déjà l'honneur de recevoir votre déposition, dit le procureur du roi au chevalier. Depuis ce jour on a mis en liberté le meunier, soupçonné à tort d'être l'auteur du vol de la valise. Saviez-vous cela, Monsieur ?

— Je viens de l'apprendre, et je souhaite que la justice mette enfin la main sur le vrai coupable.

— Vous pourriez dire sur les vrais coupables, reprit le procureur du roi ; car ils sont deux.

— Deux ? répéta le chevalier en pâlissant.

— Nous n'avons plus seulement des soupçons, mais une certitude. Le rôle de la justice civile est à peu près achevé ; il ne me reste plus qu'à remettre l'instruction de l'affaire entre les mains de la justice militaire.

— Les coupables appartiennent donc à l'armée ?

— A votre compagnie même, Monsieur le chevalier, dit le Prévôt de l'armée.

— Que m'apprenez-vous là ! s'écria le jeune capitaine avec un accent douloureux.

— Et ces deux soldats sont d'autant plus coupables que vous les honoriez de votre confiance, reprit le procureur du roi. Est-il besoin d'ajouter qu'il s'agit de Pierre Boivin et du caporal Graindorge ?

Le trouble du chevalier de Guillebon ne pouvait échapper au petit œil perçant du procureur du roi.

— Je comprends, lui dit ce magistrat, ce qu'il y a de pénible pour un cœur généreux à poursuivre des serviteurs auxquels on s'était attaché. Mais nous ne saurions vous éviter cette poignante besogne ; les ordonnances sont formelles. C'est à vous, capitaine de la compagnie à laquelle appartiennent les deux prévenus, c'est à vous de porter plainte. Et c'est sur votre requête que le Major du régiment procédera à l'information.

— Je suis à vos ordres, Monsieur ! dit le chevalier d'un ton bref.

Sur un signe du procureur du roi, le cocher avança la voiture, et celle-ci partit, escortée par les cavaliers de la Prévôté. On arriva bientôt devant une grille en fer, d'un travail admirable, placée entre deux sauts de loup qui fermaient l'entrée de la cour, au fond de laquelle on apercevait le château de Sommervieu.

Après avoir traversé la cour, la voiture s'arrêta à l'extrémité d'un pont de pierre, jeté sur les fossés pleins d'eau qui entouraient la maison de campagne des évêques de Bayeux.

Le procureur du roi descendit le premier. Il introduisit le Prévôt et le chevalier dans une vaste pièce, qui servait de bibliothèque, où ils les fit asseoir, à ses côtés, devant une longue table couverte d'un tapis vert. Puis il donna l'ordre au greffier d'aller chercher le caporal Graindorge.

Lorsqu'il entra, le vieux soldat eut un tressaillement en se trouvant tout à coup en face de ce juge et de ces deux officiers, qui semblaient composer une sorte de conseil de guerre.

Le visage froidement impénétrable du magistrat, le coup d'œil scrutateur du Prévôt et, surtout, l'air sombre et sévère de son capitaine produisirent sur le caporal une impression douloureuse. Il eut comme un instant d'hésitation, que le juge civil dut interpréter défavorablement ; car il adressa à chacun de ses assesseurs un regard qui voulait dire : « Son trouble est-il assez visible ? N'a-t-il pas l'attitude d'un coupable ? »

Cependant le vieux soldat, qui n'avait rien à se reprocher, triompha aisément de son émotion et s'avança d'un pas ferme jusqu'auprès de la table.

— D'après une de vos dépositions, lui demanda le procureur du roi, un homme, vêtu d'une blouse blanche, se serait emparé malgré vous du cheval que vous conduisiez à côté du vôtre ?

— Oui, Monsieur, répondit le caporal. L'homme a sauté vivement sur la bête, puis il est parti au galop.

— Vous avez cru d'abord que le malfaiteur ne voulait voler que le cheval. Et vous l'avez poursuivi ?

— Très vivement, Monsieur ?

— Assez pour le rattraper ?

— Même pour le toucher presque de la main.

— Comment se fait-il alors que vous ne l'ayiez pas tué ?

— Tué, Monsieur !

— Votre étonnement est singulier. Est-ce que vous n'aviez pas déclaré, dans vos précédentes dépositions, que vous aviez tiré un coup de pistolet sur le voleur ?

— Deux, Monsieur.

— Voilà un aveu dont vous ne prévoyez pas sans doute les conséquences. Une première fois, à la rigueur, vous auriez pu manquer l'homme que vous visiez ; mais la seconde fois, au moment où, suivant votre propre expression, vous le touchiez presque de la main, comment ne l'avez-vous pas tué ou, au moins, blessé ? Une pareille

maladresse s'expliquerait encore chez un homme qui n'a pas l'habitude des armes. Mais, de la part d'un soldat, c'est incompréhensible ! Ces Messieurs en seront sans doute frappés comme moi.

Ces derniers mots s'adressaient au Prévôt et au chevalier de Guillebon. Le Prévôt y répondit par un hochement de tête qui avait une éloquence terrible. Cette pantomime aurait pu se traduire ainsi : « C'est clair ! Ma conviction est faite ! »

Quant au chevalier, son visage trahissait les plus violentes émotions. Pour lui cette conclusion du juge, nette, d'une logique brutale, avait illuminé un coin de cette sombre affaire. Cependant il voulait encore espérer, et il se disait que le caporal aurait peut-être une de ces réponses qui font éclater l'innocence avec un seul mot parti du cœur. Mais son espoir fut cruellement déçu. L'attitude du caporal n'était pas celle d'un homme qui se sent injustement accusé. Il n'osait regarder ses juges, il courbait la tête et restait sans voix.

Le caporal était pourtant innocent. D'où venait son trouble alors ? D'une cause bien simple, mais terrible dans ses conséquences. Le pauvre diable était sincère et ne pouvait s'expliquer lui-même son inconcevable maladresse.

Il ne savait pas ce qui s'était passé dans la soirée du crime, avant l'heure du guet-apens. Tandis qu'il buvait dans la salle du cabaret, un homme s'était introduit dans l'écurie de l'auberge. Cet homme, qui n'était autre que Barthélemy Luro, s'était approché des chevaux et avait sorti les pistolets de leurs fontes ; puis, il avait eu le soin d'extraire les balles, de manière à ne recevoir, dans l'attaque qu'il préparait, que des coups de pistolet inoffensifs.

Le caporal ignorait cette circonstance. Quand il manqua par deux fois le malfaiteur, il crut que son bras avait tremblé. Et cette supposition lui parut toute naturelle, après les nombreuses stations qu'il avait faites dans les cabarets de Caen et à l'auberge de Mme Françoise. Plusieurs fois, depuis le vol de la valise, il s'était fait, à ce sujet, d'amers reproches.

Ce souvenir lui revint à l'esprit au moment où le juge le pressait de questions ; mais l'idée d'avouer sa faiblesse devant le magistrat et les deux officiers, cette idée le remplit de confusion.

Il n'avait qu'une faute à se reprocher, et cependant ces trois hommes, qui épiaient son trouble pour l'interpréter, voyaient déjà dans son embarras la preuve d'un crime ! La vie est ainsi pleine de malentendus sinistres.

Comme le caporal restait toujours silencieux, le juge perdit patience.

— Vous ne répondez pas? lui dit-il brusquement. La vérité ne se fait pas attendre si longtemps. Est-ce que vous chercheriez un mensonge?

— Un mensonge! s'écria le vieux soldat avec indignation... Un mensonge? moi, moi, Graindorge!

Son visage était pourpre; le sang avait envahi le blanc de ses yeux. Les veines de son cou de taureau étaient gonflées et tendues comme des cordes qui vont se rompre. Il était visible qu'il faisait un effort surhumain pour rester respectueux.

— Je vois, balbutia-t-il, que le moment est venu d'avouer tout. J'aurais dû le faire plus tôt... On ne m'aurait pas accusé de mentir... Oui! mon capitaine, ajouta-t-il en s'adressant au chevalier de Guillebon, oui! j'ai commis une grande faute!... Vous m'aviez chargé d'aller chercher les diamants; j'étais le chef, j'aurais dû garder ma tête... Mais, voyez-vous, on nous a fait attendre si longtemps à Caen!... Le joaillier n'était pas prêt... Pour tuer le temps, j'ai bu avec des camarades!... Voilà la cause de tout le mal... Car, sans cela, je n'aurais pas manqué ce gredin-là à bout portant... Punissez-moi, mon capitaine!... J'ai été une fois dans ma vie un mauvais soldat!

Le procureur du roi haussa les épaules.

— Nous connaissons cela! dit-il d'un ton méprisant. L'excuse de l'ivresse!... Quand il y aura lieu, le tribunal appréciera!

— Ce sera l'affaire du Conseil de guerre, ajouta le Prévôt; car je suppose que M. de Guillebon n'hésitera plus maintenant à déposer sa plainte entre les mains de son colonel.

Le pauvre chevalier était plus pâle qu'un mort. Son émotion était si grande qu'il ne put trouver une parole et se contenta de répondre par un signe de tête affirmatif.

Tout entier à l'humiliation qu'il venait de subir, le caporal n'avait pas compris le sens redoutable des paroles qu'on venait de prononcer. Il ne croyait pas subir un interrogatoire, mais simplement être entendu comme témoin.

— Lorsque vous avez été attaqué auprès du moulin, lui demanda encore le juge, vous étiez seul?

— Oui, Monsieur; je conduisais par la bride, à côté du mien, le cheval de mon camarade.

— Pierre vous avait donc quitté?

— Pour aller à Vaussieux. Je ne le laissai partir que parce qu'il m'avait promis de me rejoindre bientôt, près du château.

— Et pourquoi votre camarade allait-il à Vaussieux?

— Ah! cela, je ne peux pas le dire!

Le magistrat se retourna d'un air triomphant vers les deux officiers.

— Est-ce assez clair ? leur dit-il.

Puis, questionnant de nouveau le caporal :

— Pourquoi, lui demanda-t-il, refusez-vous d'éclairer la justice sur ce point ?

— Parce que, Monsieur, mon camarade m'a fait promettre de lui garder le secret.

— C'est bien ! On va vous reconduire à la prison ; votre complice répondra peut-être à votre place.

— Mon complice ! fit le caporal terrifié. Mais, Monsieur se trompe sans doute !

— La justice ne se trompe jamais ! dit le procureur du roi d'un ton glacial. Sachez qu'elle vous demandera compte, à vous et à votre complice, du vol de la valise.

Ce fut une commotion épouvantable. Pour la première fois de sa vie le caporal perdit ses couleurs. On le vit pâlir, et des larmes jaillirent de ses yeux. De ses mains tremblantes il dut, pour ne pas chanceler, chercher un appui sur la table qui le séparait du magistrat.

— Ainsi, moi, dit-il d'une voix brisée, moi j'aurais volé ?... Oh ! voilà un mot qui me brûle la langue !... Volé, moi, Graindorge ! Et volé quoi ? les bijoux que mon capitaine devait donner à sa fiancée, à la fille de mon ancien colonel !... Oh ! mais, on se trompe ici, ou on veut me tromper !... Ça n'est pas possible, cela !

Le caporal fut interrompu par la voix du magistrat qui ordonnait au greffier de reconduire le prévenu. Mais, lorsque le greffier s'approcha de lui, le vieux soldat lui jeta un regard si terrible que l'homme de loi eut un moment d'hésitation.

Le caporal profita de ce court répit pour s'élancer vers le chevalier de Guillebon.

— Je ne connais rien à la justice, moi ! s'écria-t-il en joignant les mains devant le jeune officier... Je ne connais que mon capitaine... Est-ce que mon capitaine me croit coupable ?

A cette interpellation le chevalier de Guillebon se sentit profondément troublé.

— Calmez-vous, dit-il au caporal. On vous soupçonne seulement ; le Conseil de guerre décidera.

— Le Conseil de guerre ! s'écria le soldat avec terreur... Oh ! Je sais ce que c'est alors !... Moi, je n'ai pas peur de la mort ; je crois l'avoir prouvé... N'importe ! J'espérais finir autrement !

Être pendu comme un coquin, c'est dur pour un soldat ! Mais, ça ne fait rien, mon capitaine : ce n'est pas ça qui me donne le plus de chagrin... Je pense à ce pauvre Pierre qui est tout jeune et qui n'a pas vu le

feu... Ah ! moi, qu'on me tue s'il faut quelqu'un au bourreau ; je ne ferai pas de résistance !... Mais celui-là, ce pauvre garçon, je ne veux pas qu'on y touche !... Songez-y, mon capitaine, c'est moi qui l'ai décidé à s'engager, c'est moi qui l'ai fait soldat !... C'est moi qui le protège, ce petit ! C'est comme mon enfant à moi, qui n'en ai pas ! Au régiment il y a des parentés comme ça, qui valent mieux souvent que les autres... Si le bourreau me prenait Pierre, voyez-vous, je me regarderais comme son meurtrier... Je croirais que j'ai tué mon fils !... Est-ce que Monsieur le Juge ne pourrait pas se contenter de moi ? Si on me dit que Pierre sera sauvé, qu'on ne lui fera rien, eh bien, mon capitaine, je suis prêt à avouer ce qu'on voudra... Pour cela je vous promets de mentir, mon capitaine, mais pour cela seulement !

— Reconduisez-donc cet homme à son cachot ! dit le procureur du roi au greffier.

Celui-ci fit entrer deux cavaliers de la Prévôté qui entraînèrent le caporal.

On entendit quelque temps encore les cris du malheureux qui ne cessait de répéter :

— Sauvez Pierre, mon capitaine, sauvez-le !

XV

L'arrestation

Le chevalier de Guillebon faisait de grands efforts pour retenir ses larmes. Cet appel déchirant de son vieux soldat l'avait profondément remué.

— Ce n'est pas là pourtant l'attitude d'un coupable ! dit-il au procureur du roi. Il ne songe pas à se défendre lui-même, il ne pense qu'à l'autre !

— Vous êtes jeune, chevalier ! fit le procureur du roi avec un sourire qui rencontra une approbation dans les yeux du Prévôt.

Le procureur du roi, qui avait la défiance en quelque sorte professionnelle, n'était pas homme à lâcher facilement sa proie. Avant d'abandonner l'instruction à la justice militaire, il voulut s'assurer du concours énergique de l'officier qui devait porter plainte.

— Je vois, dit-il au chevalier, que vous n'êtes pas encore convaincu de la culpabilité des deux soldats. Vous voulez des preuves accablantes ? Eh bien, ces preuves je vais vous les fournir à l'instant.

— Comment ? demanda le chevalier d'une voix émue.

— En interrogeant Pierre, le complice du caporal. S'il se refuse, comme son camarade, à expliquer le motif de

son absence à l'heure du guet-apens, que penserez-vous de son silence ? Il me semble qu'il y aurait là une preuve certaine d'une entente criminelle entre les deux soldats ?

Le jeune capitaine baissa la tête ; car il se sentait désarmé par la logique de ce raisonnement.

L'huissier d'ailleurs venait d'introduire l'amant de Claudine.

— Le soir du guet-apens, lui dit immédiatement le procureur du roi, vous vous êtes arrêté avec le caporal Graindorge à l'auberge du *Grenadier de Champagne ?*

— Oui, Monsieur, répondit Pierre.

— Vous avez quitté l'auberge avant le caporal. Où êtes-vous allé ?

— A Vaussieux.

— Il fallait sans doute un motif grave pour vous décider à manquer à vos devoirs militaires.

— Le caporal a pensé que je pouvais m'absenter un instant.

— La justice voudrait savoir ce que vous avez fait pendant cette absence.

Pierre n'osait s'expliquer. En révélant le motif de sa visite à la ferme de Vaussieux, il eût compromis le repos des deux femmes qu'il aimait le plus au monde. S'il parlait, le père Grandin ne tarderait pas à être averti des projets de mariage entre les deux jeunes gens et de la complicité de sa femme. Que de malheurs pourraient résulter de son indiscrétion ! Il voyait Marianne maltraitée, Claudine obligée peut-être de se marier contre son gré !

Le pauvre garçon ne savait donc comment répondre à la question qu'on lui posait. Il se taisait, trop loyal pour inventer un mensonge, trop discret pour dire la vérité.

Le procureur du roi et le prévôt tiraient, de son attitude embarrassée, les conséquences les plus terribles. Quant au chevalier de Guillebon, il détournait les yeux pour éviter le regard railleur du magistrat qui semblait lui dire : « L'entente est-elle assez claire ? Avais-je raison ?

— Qu'avez-vous fait pendant cette absence ? répéta le procureur du roi d'une voix plus sévère.

— Je ne puis le dire, Monsieur ! répondit Pierre en rougissant.

— C'est bon ! fit brusquement le magistrat. La justice se chargera de le dire à votre place.

Et il ordonna de reconduire le prévenu dans son cachot.

Tandis qu'on exécutait ses ordres, le procureur du roi donna ses dernières instructions au prévôt et au chevalier de Guillebon.

— Ma tâche est finie, leur dit-il, et celle de la justice militaire commence. Avant de nous séparer, permettez-moi cependant de vous dire quelles sont mes impressions. Des deux interrogatoires que nous venons d'entendre, il résulte pour moi que l'affaire prend une face nouvelle. A mon avis, il n'y a pas eu de guet-apens ; et les deux soldats ont imaginé une comédie, dont ils ont été à la fois les auteurs et les acteurs.

Ici le magistrat s'arrêta un instant pour jouir de l'effet qu'il venait de produire sur l'esprit de ses auditeurs.

— Voici, continua-t-il, comment, selon moi, les rôles auraient été distribués. Au lieu de se rendre à Vaussieux, comme il l'a dit, Pierre, en quittant l'auberge, a couru au moulin dont il savait le meunier absent. Dans une petite pièce dont la porte, suivant un témoignage recueilli, reste toujours ouverte, il a trouvé quelques vêtements de travail du meunier. Attendre l'arrivée du caporal, simuler une attaque, puis se débarrasser des vêtements en les jetant dans un endroit où la justice les découvrirait facilement, tel a été le rôle de Pierre. Quant au caporal, il aura tiré des coups de pistolet en l'air pour faire croire à la poursuite d'un malfaiteur imaginaire. Les deux scélérats espéraient ainsi mettre la justice sur une fausse piste. Et leur plan était parfaitement imaginé. D'un côté, le meunier, trois fois condamné pour vol, de l'autre deux soldats ayant des états de service excellents. L'un des deux, par exemple, le caporal Graindorge, compte plus de quinze campagnes et a été mis plusieurs fois à l'ordre du jour pour actions d'éclat !... Qui donc, en présence d'un tel passé, aurait pu concevoir les moindres soupçons ? Qui donc, avant examen plus approfondi, n'aurait pas cru d'abord à la culpabilité du meunier de Vaux-sur-Seulles ? Mais l'infortuné n'a pas longtemps souffert ! Bientôt rendu à la liberté, il a pu voir comment la justice sait découvrir le fil des intrigues tramées dans l'ombre, confondre l'imposture et venger l'innocence !

S'échauffant de plus en plus, le procureur du roi se croyait à l'audience et arrondissait ses phrases avec amour. Il fut interrompu par une exclamation d'une éloquence plus simple et, par suite, plus vraie.

Ce cri avait été arraché au chevalier de Guillebon par l'indignation qu'il ressentit en découvrant qu'il avait été si longtemps dupe de la perfidie de deux coquins. Ces sortes de réveils violents sont le propre de la jeunesse. Cet âge, étant sincère, croit difficilement au mensonge. Mais, quand il a la certitude d'avoir été trompé, il ne connaît plus de mesure et va plus loin dans la répression que les esprits plus défiants.

Dès qu'il fut convaincu de la culpabilité des deux soldats, le chevalier saisit une plume et rédigea, séance tenante, sous l'inspiration de la colère, la plainte qu'il devait déposer entre les mains du colonel de son régiment.

Tandis qu'il écrivait, le prévôt prenait les dispositions nécessaires pour conduire les prévenus au camp de Vaussieux, où le procès devait s'instruire.

Quelques minutes après, M. de Guillebon se faisait amener son cheval et se mettait lui-même, avec le prévôt, à la tête de l'escorte.

Lorsqu'on arriva au camp de Vaussieux, le caporal et Pierre furent enfermés dans la grande baraque en planches qui servait de prison.

L'instruction fut menée avec une rapidité toute militaire. Aussitôt que le chevalier eut déposé sa plainte, le colonel fit appeler le Major du régiment et lui donna l'ordre de procéder à l'information.

D'après les formalités prescrites par les ordonnances, il fallait que la procédure fût parfaite en deux fois vingt-quatre heures au plus. Aussi le Major procéda-t-il immédiatement à l'interrogatoire des accusés.

En même temps, des cavaliers de la Prévôté, expédiés par lui dans toutes les directions, se mettaient à la recherche de témoins qui devaient être confrontés avec les prisonniers.

Les gens du Prévôt, lorsqu'on les vit entrer dans plusieurs maisons de Vaux-sur-Seulles, excitèrent une vive curiosité à laquelle se joignait un certain sentiment de crainte. On sut bientôt que le bonhomme Gervaise, le meunier qui avait été relâché, comparaîtrait cette fois comme témoin devant la justice militaire.

Cette nouvelle à éclat pâlit toutefois devant le grand événement du jour.

On apprit en effet que Félicité et Dominique, les nouveaux mariés, avaient reçu tout à coup, au milieu de leur repas de noces, la visite des cavaliers de la Prévôté, qui leur apportaient l'ordre de comparaître devant le Major chargé d'instruire l'affaire des soldats.

On se racontait que cet incident avait jeté un grand trouble parmi les convives. Félicité serait devenue plus pâle que sa robe blanche de mariée, et Dominique, tout tremblant, aurait dit plusieurs fois avec un geste de désespoir : « C'est une malédiction !... J'en mourrai de chagrin ! »

XVI

Un gendre bien choisi

Le pays était enfiévré. De tous côtés on allait aux nouvelles ; les routes étaient pleines de gens qui commentaient les événements. Aux abords du camp, le nombre des sentinelles avait dû être doublé pour repousser les curieux qui menaçaient d'envahir les terrains où se trouvait la prison de la Prévôté.

Une seule maison avait gardé ses habitants.

C'était la ferme du père Grandin.

Au rez-de-chaussée, dans la cuisine, le vieux fermier avait un long et confidentiel entretien avec Barthélemy Luro. Celui-ci avait apporté, à l'appui de sa demande en mariage, les preuves en espèces sonnantes de la prétendue succession qu'il avait recueillie à l'étranger.

Le paysan suivait de l'œil tous les mouvements du malfaiteur, qui rangeait complaisamment sur la table ses piles de louis. La vue de cet or le fascinait. Il ne pouvait en détacher les yeux.

— Ainsi, dit-il en soupirant, ma fille va sortir de la misère !

— Vous plaisantez, petit papa beau-père ! dit Barthélemy Luro, en frappant familièrement sur l'épaule du fermier. A quoi bon vous faire pauvre devant moi, puisque je ne vous demande pas un sou de dot en épousant Claudine ? Ce que je désire, ce n'est pas votre argent, mais votre fille ; car, à mon avis, elle vaut à elle seule un trésor !

— Vous ne vous trompez pas ; c'est bien ce que j'ai de plus précieux à la maison. Malheureusement, je ne peux pas en disposer sans sa permission.

— Hélas ! si cela ne dépendait que de vous, il y a longtemps que nous serions mariés. Mais j'aurai de la patience, et je crois que Claudine finira par m'aimer. Car je ne suis pas plus mal qu'un autre !

— Un homme n'est jamais laid quand il a de l'argent ! dit le fermier avec conviction. Il est toujours sûr de réussir auprès des filles.

— Pas toujours, petit papa beau-père, puisque Claudine avait refusé Dominique. Je ne suis pas fâché cependant de voir ce garçon-là marié. C'est un prétendant de moins !

— Vous croyez donc qu'il y en a d'autres ?

— Ah ! faites donc l'ignorant ! dit Barthélemy Luro d'un ton ironique. A qui ferez-vous croire qu'un rusé compère, tel que vous, n'a pas deviné depuis longtemps ce qui se passe entre Pierre et Claudine ?

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire ! fit le paysan d'un air étonné... Mais, dans tous les cas, il ne peut plus être question de ce garçon-là. Le voilà en prison... Claudine n'est pas fille à épouser un voleur de grand chemin !

— Elle y pense cependant ! reprit Barthélemy Luro. Car je l'entends encore gémir là-haut.

A travers le plancher on entendait en effet des plaintes qui partaient de la chambre de Claudine.

— Ça se passera ! dit le fermier. La petite a été effrayée ce matin, quand elle a vu Pierre enchaîné. On ne peut pas lui en vouloir. Moi-même, quand j'ai aperçu le pauvre diable entre les archers du prévôt, je me suis senti remué ! Dame ! voyez-vous, quand on a du cœur, ça vous suit partout ; et ma fille tient ça de moi !

Tout en cherchant à excuser Claudine, le paysan tâtait une pile de louis, qu'il redressait avec le dos de la main. Devant ce précieux métal, il ne croyait pas devoir laisser déprécier celle qu'il allait offrir en échange.

— Vous êtes un malin, papa beau-père, reprit Barthélemy Luro ; mais vous ne réussirez pas à me tromper. Je sais tout. Claudine s'est évanouie ; et, dès qu'elle a eu repris connaissance, elle a pleuré sans vouloir être consolée. C'est de l'amour cela, ou je ne m'y connais pas. Eh bien, mon avis à moi c'est que cet amour là ne cessera que faute d'amoureux !

En prononçant ces derniers mots, le malfaiteur eut un sourire sinistre, dont le sens dut être compris par le fermier ; car celui-ci pâlit.

— Quoi ! fit-il à voix basse, vous croyez que Pierre ?...

— Je ne crois pas, je suis sûr que Pierre aura son compte !

— Les juges auront pitié de son âge ; on ne le condamnera pas à mort, lui !

— Vous ne connaissez pas les conseils de guerre, petit papa beau-père !... J'ai de l'expérience, moi ; j'ai vécu longtemps à l'armée, et je peux vous dire sûrement ce qui arrivera... En deux fois vingt-quatre heures l'affaire sera bâclée : interrogatoires, récolement de témoins, jugement et exécution !... Ainsi, dans deux jours, Pierre sera pendu à quatre ou cinq cents pas de la ferme !

— Le pauvre garçon ! s'écria le père Grandin en levant les bras au ciel.

Dans son trouble, qui cette fois était sincère, il laissa retomber ses poings de tout leur poids sur la table. Les piles de louis ébranlées chancelèrent et rendirent en vibrant un son métallique prolongé.

Au même instant, Barthélemy Luro, dont les traits

étaient bouleversés par la peur, se précipita sur l'or et le ramassa vivement de son bras recourbé, comme un banquier de jeux qui fait râfle des mises avec son râteau ; puis il le fit disparaître dans un sac de cuir qu'il portait en bandoulière.

Le fermier, qui tournait le dos à la fenêtre, ne pouvait rien comprendre au trouble de son futur gendre. Celui-ci venait de voir entrer dans la cour de la ferme deux cavaliers du Prévôt.

Que penseraient ces agents de la force publique en trouvant en sa possession une somme aussi considérable ! Les plus graves soupçons pourraient les conduire à faire une enquête. Et il avait tout à redouter du regard investigateur de la justice ! Aussi s'était-il empressé de cacher le prix de son crime.

— Votre argent n'aurait pas été perdu chez moi ! fit observer le père Grandin un peu froissé. Il n'y a que des honnêtes gens ici !

Comme il achevait ces mots, on entendit résonner sur le pavé le sabre des cavaliers du Prévôt.

— C'est bien ici que demeure un fermier appelé Grandin ? dirent les gens d'armes en pénétrant dans la cuisine.

— Oui, Messieurs, répondit le vieux paysan à moitié rassuré ; Grandin c'est moi.

— On nous a assuré, continua l'un des cavaliers, que nous trouverions chez vous un nommé Barthélemy Luro ?

A cette question, qui lui semblait grosse de périls, le malfaiteur pâlit et regarda autour de lui, comme un homme traqué qui cherche une issue.

— Voilà celui que vous demandez, avait déjà répondu le fermier en désignant le gendre de son choix.

— Très bien ! fit un des cavaliers en cherchant un papier dans son portefeuille.

Et il remit à Barthélemy Luro une feuille manuscrite avec en-tête imprimé.

Le malfaiteur la reçut d'une main tremblante et y jeta vivement les yeux. Le père Grandin observait tout ce qui se passait avec un commencement d'inquiétude.

— C'est une assignation, lui dit le prétendu commerçant en fourrages, pour comparaître aujourd'hui devant le Major qui instruit le procès des deux soldats.

— Vous connaissez donc quelque chose ? dit le fermier étonné.

— Moi ? rien du tout ! fit le malfaiteur.

Et, s'adressant aux deux cavaliers du Prévôt :

— Je ne comprends même pas, leur dit-il, qu'on m'appelle comme témoin dans cette affaire. J'ai seule-

ment aperçu, le soir du crime, les deux accusés qui buvaient à une table de l'auberge de Mme Françoise. Ma déposition n'apprendrait rien à la justice.

— Vous vous expliquerez au camp, répondirent les cavaliers.

Et ils sortirent de la cuisine.

Le malfaiteur eut un moment d'hésitation. Il restait assis, la tête appuyée dans les mains comme un homme qui réfléchit profondément.

— A quoi pensez-vous donc ? lui demanda le fermier.

— A cela ! fit Barthélemy Luro en frappant sur le sac de cuir qu'il portait en bandoulière, croyez-vous que ce soit prudent de promener cet or là partout avec soi ! Voilà le malheur d'être dans le commerce et de ne pas avoir de domicile fixe. Quand on couche au camp, dans des fermes ou dans des auberges, on n'ose pas se séparer de son argent. Et cependant, à voyager comme cela, cet or est bien exposé à être volé ou perdu. D'ailleurs, je ne peux pas me présenter avec ça devant la justice. Cependant, je ne peux pas non plus le laisser à la porte du tribunal... Tenez, père Grandin, il me vient une idée : vous devriez me garder cela ?

— Moi ! fit le paysan dont les yeux étincelaient.

— Oui, vous... Cet or là vous appartient à peu près, puisqu'il est destiné à votre fille ; c'est à vous de le mettre à l'abri. Quand le mariage sera fait, vous n'aurez que la peine de le remettre entre les mains de Claudine.

— Mais, si le mariage n'avait pas lieu ?

— Eh bien, vous me le rendrez !... Allons, petit papa beau-père, débarrassez-moi de ça !

Et, tout en parlant, le malfaiteur remit le sac de cuir entre les mains du fermier.

— Vous savez, dit celui-ci, que je ne peux pas vous donner de reçu, puisque je ne sais pas écrire ?

— Plaisantez-vous, fit Barthélemy Luro. Est-ce que je ne vous connais pas ? Ah ! si vous me vendiez un cheval, je me défierais, parce que ce serait du commerce... Mais, pour le reste, vous n'êtes pas capable de me faire du tort !

— Touchez-là ! dit le paysan enchanté en présentant ses mains à Barthélemy Luro ; vous m'avez compris, vous ! et vous êtes bien le gendre qu'il me faut !

Lorsqu'il eut quitté son futur beau-père, le malfaiteur se dirigea à pas lents vers le camp. Il s'applaudissait d'avoir mis son argent en sûreté. Grâce à la précaution qu'il avait prise, le produit de son vol ne l'exposait plus aux soupçons.

De ce côté il était rassuré. Mais, en même temps, les doutes les plus poignants l'assaillaient. Etait-il réelle-

ment assigné comme témoin ? N'y aurait-il point là un piége tendu par la justice pour s'assurer sans lutte de sa personne ? N'avait-il pas à craindre qu'appelé comme témoin, il ne fût retenu comme accusé ? Sa conscience de coquin lui faisait voir, dans chaque branche qui avançait horizontalement sur la route, un bras de potence menaçant.

Ses appréhensions furent un instant si vives qu'il tourna tout à coup le dos au camp. Il pensait à rentrer à la ferme et à reprendre son or, pour quitter sans bruit le pays.

Mais le hasard voulut qu'il rencontrât sur son chemin Félicité et Dominique, qui rentraient chez eux, après avoir été entendus en témoignage.

Dès qu'elle aperçut son complice, Félicité quitta le bras de son mari et s'approcha vivement de Barthélemy Luro.

— J'ai su, lui dit-elle à voix basse, que tu étais assigné comme témoin, et j'aurais voulu m'entendre avec toi. Profitons de cette bonne rencontre. Voici ce que tu auras à faire : insister surtout sur ce point que Pierre s'est séparé de son compagnon au moment du crime. Là est le nœud de l'affaire. C'est ce qui les perdra tous deux. Et, tu le sais, en se perdant, ils nous sauvent !

Les deux complices se séparèrent.

Cette rencontre, jeu du hasard, eut pour conséquence immédiate de rassurer le malfaiteur. Au lieu de fuir avec son or, comme il en avait eu l'idée, il reprit le chemin du camp.

XVII

Un cœur héroïque

Lorsqu'elle eut repris ses sens après la scène terrible du cimetière, Claudine regagna péniblement la ferme en s'appuyant au bras de sa mère. A peine arrivée dans sa chambre, la pauvre fille se trouva mal une seconde fois. Marianne l'étendit tout habillée sur le lit et essaya de la rassurer sur le sort de Pierre, comme si elle n'avait eu elle-même aucune appréhension sérieuse.

Mais la malade, prenant les fantômes de son imagination pour de terribles réalités, croyait toujours voir passer devant elle Pierre enchaîné, conduit au camp entre deux cavaliers de la Prévôté.

Marianne se désespérait ; car elle craignait que sa fille ne devînt folle.

Vers la fin de la journée, cette crise se renouvela avec

une violence qui épouvanta la pauvre mère. Claudine s'était subitement dressée sur son séant. L'œil ardent, la main étendue vers la fenêtre, elle s'écria :

— Je les entends !... Je les vois !... Ils viennent ! Ce sont eux ! Regarde !

Marianne s'approcha de la fenêtre, moins pour regarder que pour satisfaire la fantaisie de la malade. Mais elle n'eut pas plutôt écarté les rideaux qu'elle aperçut en effet deux cavaliers du Prévôt qui entraient dans la cour.

— Que t'avais-je dit ? s'écria Claudine devinant, avec les étranges facultés que donne la fièvre, les pensées qui agitaient sa mère.

En même temps elle fit un effort pour s'élancer du lit.

Marianne épouvantée accourut.

— Où vas-tu ? lui dit-elle.

— Délivrer Pierre !

Marianne était arrivée trop tard. Sa fille, en perdant l'équilibre, était tombée la tête en avant sur le pavé de la chambre.

Au cri jeté par la mère, le fermier accourut. D'un coup d'œil rapide il vit ce qui se passait et entra, pour aider sa femme à replacer Claudine sur le lit.

Dans sa chute, la jeune fille s'était fait une blessure à la tête. Son sang coulait ; et cet accident, qui avait d'abord épouvanté Marianne, fut le salut de Claudine. Car lorsque sa blessure eut été pansée, la pauvre fille, pour la première fois depuis l'émotion du cimetière, s'endormit d'un bon et calme sommeil.

Assise au chevet du lit, Marianne ne quittait pas des yeux Claudine. Mais elle se levait au moindre bruit qui se faisait dans la maison, pour défendre contre tous le repos de sa fille.

Il y eut un instant où le galop d'un cheval, qui passait sur la route, lui arracha un cri d'impatience. Ce bruit cessa tout à coup, comme si le cheval et son cavalier s'étaient arrêtés devant la ferme. Et l'on entendit bientôt l'écho d'une discussion très vive qui avait lieu au rez-de-chaussée.

Marianne descendit précipitamment et trouva dans la cuisine deux hommes qui se parlaient avec animation : son mari d'une part et, de l'autre, un domestique couvert d'une riche livrée qui tenait une lettre à la main.

— Moins haut ! dit-elle en s'approchant ; vous allez réveiller ma fille.

— Alors comment se faire comprendre de votre mari ? dit le domestique. J'ai beau lui répéter que je ne dois remettre cette lettre qu'entre les mains de Mlle Claudine, il ne veut pas m'écouter !

— Qui vous a donc chargé d'apporter cette lettre ? demanda Marianne.

— Mlle Isaure de Longueval. Elle m'a recommandé de ne donner ce billet qu'à Mlle Claudine. J'ai été soldat moi, et je ne connais que ma consigne !

— Vous avez raison, reprit Marianne. Seulement ma fille est malade. Donnez-moi le billet ; je le lui remettrai.

Après une minute d'hésitation le domestique se décida à confier la lettre à la mère.

Lorsque Marianne rentra dans la chambre de Claudine, celle-ci venait de se réveiller.

— Mlle Isaure vient de t'envoyer ce billet, dit la fermière. Tu as les yeux fatigués. Veux-tu que je le lise ?

La mère prenait cette précaution pour supprimer, s'il s'y en trouvait, les passages de la lettre qui auraient pu causer quelque surprise douloureuse à sa fille. Elle lut ce qui suit :

« Ma chère Claudine,

« Tu connais probablement le grand malheur. On a arrêté ce matin le caporal Graindorge et ton pauvre ami Pierre. Mais rassure-toi. Il est impossible que l'innocence des deux soldats n'éclate pas dès le début de l'instruction. Il y a là une méprise cruelle de la justice. En attendant, je travaille à la délivrance de ces pauvres gens. Ce qu'il y a d'abord à faire c'est de gagner du temps. Il faut que la procédure traîne en longueur.

« Sur ce point les circonstances nous favorisent. Ce soir même, il y a au château de Vaussieux un grand bal donné par le maréchal de Broglie. J'hésitais à y aller ; mais je suis maintenant bien résolue à n'y point manquer. Il y aura là tous les officiers supérieurs du camp, c'est-à-dire tous ceux qui peuvent avoir sur le procès une influence décisive. Je leur parlerai de mes protégés, et je te promets de les défendre comme si j'étais moi-même en cause.

« Mon père a eu longtemps dans son régiment le caporal Graindorge. Il ne peut pas le croire coupable. Et tu comprends que, le caporal une fois reconnu innocent, Pierre, son prétendu complice, ne restera pas longtemps sous les verrous.

« Ainsi, ma bonne Claudine, espère et sèche tes larmes. Ton cher ami Pierre te sera bientôt rendu ! »

— Pierre est sauvé ! s'écria Claudine avec une expression de joie indicible... Il est sauvé puisque Mlle Isaure s'occupe de lui !

Ces bonnes nouvelles eurent la meilleure influence sur la force et la santé de Claudine. Elle se remit à vue d'œil. Et, vers le soir, elle put se lever et s'asseoir près de la fenêtre, d'où l'on apercevait les feux du camp dans la plaine de Vaussieux.

Quoique profondément triste, elle paraissait si calme que Marianne pensa pouvoir descendre dans la cuisine, où elle avait cru reconnaître la voix de Barthélemy Luro qui parlait au fermier.

— Je n'ai rien de bon à vous apprendre, disait le prétendu employé aux fourrages... Les prisonniers sont au secret le plus rigoureux... Ça prend une mauvaise tournure !

— Ils sont innocents cependant ! fit Marianne en s'approchant des deux hommes.

— J'en suis convaincu comme vous, dit Barthélemy Luro. Et la preuve c'est que, dans ma déposition, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour leur être utile... Mais on ne peut pas sauver les gens malgré eux... Et Pierre s'est mal défendu. Il se perd par sa faute.

— Par sa faute ? s'écria Marianne stupéfaite.

— Oui ; car il ne suffit pas d'être innocent ; il faut en avoir l'air. Et malheureusement l'attitude de Pierre le condamne. On m'a affirmé qu'il ne veut pas répondre à une question qui est, dit-on, tout le nœud de l'affaire.

— Qu'est-ce qu'on lui demande donc ? fit le père Grandin très intrigué.

— On lui demande ce qu'il a fait le soir du crime, après son départ de l'auberge. L'accusation prétend que, d'accord avec le caporal, il se serait rendu, pendant ce temps-là, dans le chemin creux pour y attendre son complice et simuler une attaque. On ajoute même qu'il aurait jeté dans un taillis les vêtements dérobés au meunier, afin de détourner les soupçons.

— Fiez-vous à l'eau qui dort ! s'écria le fermier. Ce Pierre n'avait-il pas l'air d'un petit saint ?... Faut pourtant qu'il soit coupable puisqu'il ne peut pas dire ce qu'il a fait cette nuit-là !

Marianne n'osait prendre la défense du malheureux ; car elle croyait avoir deviné la cause de son silence héroïque. Le brave garçon avait craint sans doute, en parlant, de nuire à la réputation de Claudine et de l'exposer à la colère de son père.

— Ce qu'il a fait, reprit Marianne en rougissant légèrement, le bon Dieu seul le sait ; car lui seul lit dans les cœurs. Et il y a des gens qu'on accuse qui valent mieux quelquefois que ceux qui les soupçonnent.

Comme elle achevait ces mots, Claudine entra précipitamment dans la cuisine. Une flamme ardente brillait dans les yeux de la jeune fille, et la vive coloration de ses joues indiquait qu'elle était en proie à une émotion violente.

— Oui ! j'écoutais ! dit-elle à sa mère qui l'interrogeait du regard. C'était bien mon droit, puisque j'ai entendu qu'il s'agissait de Pierre.

Et s'approchant de Barthélemy Luro :

— Vous croyez, lui demanda-t-elle, que Pierre serait mis en liberté, si l'on expliquait ce qu'il a fait en sortant de l'auberge ?

— C'est du moins, répondit l'aventurier, ce que j'ai entendu dire au camp.

— Et Pierre s'obstine à garder le silence devant les juges ?

— Impossible de lui arracher un mot !

— Eh bien, fit Claudine, il sera sauvé malgré lui !

— Par qui ? demanda le père Grandin.

— Par moi ! répondit Claudine.

Le fermier haussa les épaules.

— Comment feras-tu ? reprit-il d'un air ironique.

— Je parlerai à sa place.

— Tu sais donc où il était cette nuit-là ?

— Oui, puisqu'il était sous mes fenêtres !

— Claudine ! s'écria Marianne en joignant les mains.

Et par ce geste suppliant, elle engageait sa fille à se taire.

— Ne me conseille pas la prudence ! dit Claudine à sa mère ; car je ne veux pas rester au-dessous de Pierre. C'est beau ce qu'il a fait là ! Mais, en croyant me sauver, il nous perdait tous les deux. A moi d'agir !... Je parlerai non seulement devant mon père, devant vous, mais devant les juges, devant tout le pays s'il le faut !

Le père Grandin, furieux, avait saisi le bras de Claudine. Mais celle-ci lui échappa et alla s'enfermer dans sa chambre.

Toute la colère du brutal retomba sur sa malheureuse femme.

— Ah ! coquine ! s'écria-t-il en la secouant rudement ; c'est comme cela que tu essayais de marier notre fille sans mon consentement ?... Ah ! le joli choix que tu as fait : un drôle qui n'a pas le sou ! un voleur de grand chemin !

S'irritant de plus en plus devant l'air résigné de sa victime, le père Grandin leva la main comme pour la frapper.

Barthélemy Luro, qui voulait gagner les bonnes grâces de la mère de Claudine, intervint pour la protéger et arrêta le bras du fermier. Le vieux paysan prit sa revanche en accablant sa femme d'invectives.

Il ne s'interrompit qu'en voyant entrer Claudine, qui venait de s'habiller comme pour une fête.

Sur son jupon rose, la jeune fille portait une veste de drap à grandes basques. Une petite coiffe de batiste, à longues pattes, était jetée coquettement sur ses beaux cheveux blonds. Sous son tablier, garni sur les bords et

aux poches, on apercevait le bout de son pied finement chaussé. Quelques bijoux en imitation complétaient sa toilette.

Tout cela était charmant, gracieux. Mais on oubliait vite le costume pour admirer la beauté de celle qui le portait. Les émotions de la journée avaient pâli les joues de Claudine. Et, sous l'or de sa chevelure, la jeune fille avait la blancheur d'une madone de marbre.

— Deviens-tu folle ? cria le père Grandin à sa fille. Te voilà habillée comme pour aller à la danse !

— Je vais en effet à une fête, répondit Claudine en se dirigeant vers la porte.

— Ah ! ça, te moques-tu de nous ? fit le vieux paysan en se jetant devant elle.

— N'essayez pas de me retenir ! dit Claudine avec un regard presque menaçant.

Le fermier eut un instant de stupéfaction. Il n'aurait jamais cru Claudine capable d'une telle hardiesse.

— Où vas-tu à cette heure ? cria-t-il brutalement.

— Au château de Vaussieux.

— Chez le maréchal de Broglie ? dit le père Grandin, stupéfait. Tu ne sais donc pas qu'il y a un grand bal, ce soir, au château ?

— C'est pour cela que je suis sûre d'y trouver Mlle de Longueval, répondit Claudine d'un air résolu. Il faut qu'elle apprenne ce que Pierre a fait dans la nuit du crime. Puisque Pierre a eu la générosité de se taire, c'est à moi de parler !... Je dirai qu'il est venu, ce soir là, pour me voir.

— Tu diras cela, toi ? s'écria le père Grandin en serrant les poings.

— Certainement, je le dirai à Mlle Isaure et, si cela est utile à Pierre, devant tous les invités du bal !

— Tu nous déshonores ! fit le vieux paysan avec fureur.

— Non, répliqua Claudine ; car une honnête fille peut bien avouer hautement qu'elle aime un honnête garçon.

— Honnête ! répéta le fermier en écumant de rage... Et on l'accuse d'avoir commis un crime ?

— Je vous quitte justement pour donner la preuve de son innocence.

A ces mots Claudine ouvrit résolument la porte.

— Rentre ! cria le fermier en lui saisissant le bras.

— Si vous m'obligez à rentrer, lui dit la jeune fille avec un regard farouche, je me tue là, sous vos yeux !

Le paysan lâcha le bras qu'il serrait, et Claudine en profita pour s'enfuir.

A cet instant, à travers les larmes qui l'aveuglaient, Marianne aperçut une forme blanche qui passait au dehors devant la fenêtre.

— C'est donc vrai ? murmura-t-elle ; elle part !
Elle ne fit qu'un bond pour s'élancer dans la cour de la ferme.
Et on l'entendit plusieurs fois crier :
— Claudine, Claudine, attends-moi !

XVIII

Une soirée chez le Maréchal

Le château de Vaussieux appartenait alors au marquis d'Héricy, maréchal-de-camp, qui l'avait mis gracieusement à la disposition du commandant en chef de l'armée de Vaussieux.

Le maréchal de Broglie avait accepté cette noble hospitalité, et établi son quartier général dans la vaste construction qu'on voit encore aujourd'hui à l'entrée du parc que traverse la Seulles. Les tentes étaient déployées dans le parc et, le soir, des musiques militaires se faisaient entendre sous les grands arbres, éclairés par des verres de couleurs. Quand il y avait bal ou concert, les paysans des environs venaient souvent assister de loin à ces fêtes somptueuses, où le maréchal affichait le luxe d'un souverain.

C'était bien en effet une sorte de roi entouré d'une petite cour. A tout instant des officiers généraux accouraient de divers points de la Basse-Normandie pour lui rendre leurs devoirs ou prendre ses ordres. Les nécessités du service devenaient ainsi des occasions de fêtes. La soirée, commencée par un dîner officiel, se terminait souvent par un bal.

Mais, à côté de ces réunions improvisées, il y avait les jours de grande réception, où l'on conviait au château de Vaussieux tout ce que le pays renfermait de familles nobles et de hauts dignitaires.

C'est à l'une de ces fêtes que devait assister ce soir-là Mlle de Longueval. Lorsqu'Isaure entra au bras de son père dans les salons du maréchal de Broglie, sa tristesse attira l'attention des personnes qui la connaissaient. Sa préoccupation fut surtout remarquée par la princesse de Beauveau, qui habitait Sommervieu depuis l'installation du camp de Vaussieux.

Le prince de Beauveau, lieutenant-général de la première division d'infanterie du camp, occupait en effet, à Sommervieu, le château des évêques que Mgr de Cheylus avait mis avec courtoisie à sa disposition. Depuis qu'elle avait quitté la cour pour rejoindre son mari, la princesse avait donné fréquemment des bals et des dîners à la no-

blesse du pays. Mais, après ces grandes réunions, elle se plaisait à voir quelques voisins dans l'intimité.

C'est ainsi qu'elle avait connu Mlle de Longueval, pour qui elle se sentit une soudaine amitié. Amitié de surface assurément, qui permettait à la femme de cour, saturée de plaisirs, de s'initier un instant à la vie simple des gentilshommes campagnards de la province.

La princesse de Beauveau avait appris dans la matinée l'arrestation des deux soldats et le départ précipité du chevalier de Guillebon pour le camp. Dès qu'elle aperçut sa petite protégée, elle s'empressa de traverser la foule des invités pour la rejoindre et saluer familièrement M. de Longueval.

Ce trajet, si court qu'il fût, ne s'opéra pas sans quelque difficulté. Car la princesse, mise à la dernière mode, portait un échafaudage de cheveux si élevé que son visage paraissait être aux deux tiers du corps.

— Eh bien, ma petite amie, dit-elle en serrant les mains d'Isaure, est-ce que vous êtes souffrante ? Une femme de cour peut manquer de couleur, mais vous, une fleur des champs, ce n'est pas excusable !

— On a quelquefois la migraine à la campagne, dit Isaure assez contrariée.

— Oh ! la migraine ! reprit la princesse de Beauveau avec un sourire. On se sert donc aussi de ces mensonges-là au pays de l'églogue ?... Pour combattre ce mal terrible il suffirait de l'arrivée de celui que vos yeux cherchent inutilement dans les salons du maréchal !

— Vous vous trompez, princesse. Je ne cherche pas le chevalier de Guillebon ; je souhaite même qu'il vienne ici le plus tard possible !

— Nous sommes donc tout à fait fâchés ?

— Complètement.

— J'ajouterai même, dit M. de Longueval d'un ton légèrement ironique, qu'Isaure prétend rompre avec le chevalier si les deux soldats sont condamnés sur sa plainte.

— Ah ! ah ! ah ! fit la princesse avec un rire prolongé qui découvrit toutes ses dents ; mais, c'est une querelle de ménage avant la lettre... de part !... Voyons, que pourrais-je bien faire pour vous raccomoder, vous et le chevalier ?

— Rien assurément, dit Isaure d'un ton résolu, si vous n'obtenez pas la grâce de ces deux malheureux.

— Eh bien, reprit la princesse avec feu, je l'obtiendrai !... Si mon mari...

A ce mot, Isaure interrompit subitement sa haute protectrice.

— Que vous êtes bonne d'y avoir pensé ! fit-elle avec

un rayonnement d'espérance dans les yeux. Comme lieutenant-général de la première division d'infanterie, le prince de Beauveau n'a-t-il pas sous ses ordres le régiment de Champagne dont les deux accusés font partie ?... Avec lui, et par vous, nous obtiendrons en peu de temps l'élargissement des deux prisonniers !

— Mauvaise diplomate ! dit la femme de cour en riant. Vous saurez plus tard que lorsqu'il s'agit de solliciter, il ne faut jamais compter sur les maris. C'est à d'autres qu'il est prudent de s'adresser : au maréchal par exemple... Justement le voilà qui entre dans le second salon... Laissez-moi faire. Je vais lui parler !

Et, pour satisfaire une fantaisie plutôt que pour se rendre utile, la jolie mondaine quitta subitement M. de Longueval et sa fille.

Mais elle revint aussitôt sur ses pas.

— Quel contre-temps ! dit-elle en montrant de loin à Isaure le duc de Broglie, que plusieurs officiers entouraient. Voilà le maréchal aux prises avec M. de Mesnil-Durand, le comte de Guibert et le colonel Dumouriez. Ils parlent stratégie ! Ils discutent les deux éternels systèmes de *l'ordre mince* et de *l'ordre profond*.... Maudit ordre, qui n'en mettra pas dans nos affaires !... Le moment serait bien choisi de parler d'apaisement à des gens qui vont peut-être se prendre aux cheveux !

Elle hésitait ; mais, avec la rapidité d'évolution d'une femme qui a plus de caprices que d'idées, elle se dirigea subitement vers le groupe d'officiers généraux.

La princesse n'eut pas fait trois pas dans le salon que Mlle de Longueval se sépara de son père pour la rejoindre.

— Suis-je étourdie ! fit Isaure en arrêtant la princesse. Au moment où vous allez solliciter en faveur de mes protégés, j'oublie de vous donner les preuves de leur innocence !

Un rire clair et sonore accueillit cette confidence.

— Elle est adorablement naïve ! dit la princesse en montrant Isaure à M. de Longueval qui s'était rapproché. Croiriez-vous qu'elle voudrait m'apporter des pièces à l'appui de la demande que je vais faire au maréchal ?

Et, s'adressant à Isaure, qui paraissait très surprise :

— Il n'est pas besoin, lui dit-elle gaiement, de me faire la biographie de vos deux soldats. Ce seraient les deux plus grands coquins du monde que, pour vous être agréable, je n'en ferais pas moins d'efforts pour obtenir leur grâce.

La princesse tourna les talons et s'éloigna en riant, laissant Isaure profondément étonnée.

— A la cour, lui dit M. de Longueval en souriant, on

ne s'occupe guère de défendre le bon droit, mais seulement de prouver son influence. Aujourd'hui le hasard veut que la princesse accorde sa protection à de pauvres diables qui la méritent. Elle est habile et toute puissante ; laissons-la faire et attendons.

Et, prenant le bras de sa fille, il lui fit faire une promenade dans les salons, splendidement éclairés et peuplés d'un monde de jolies femmes.

La fête était d'autant plus belle qu'il y avait comme un assaut de toilettes entre la noblesse de Versailles et la noblesse de province. La présence d'un grand nombre de femmes de la cour était l'occasion de véritables joûtes de luxe, favorisées d'ailleurs par les excentricités de la mode du temps.

On ne voyait que vêtements chamarrés d'or et d'argent, diamants, plumes d'autruche mouchetées d'yeux de paon, coiffes de velours noir brodées de paillettes d'or. Entre les parures étincelantes des femmes et les broderies des officiers de toutes armes, il y avait comme un échange de scintillements et d'éclairs.

C'était pour les officiers surtout que se livrait ce grand combat de coquetterie. Car les salons du maréchal étaient remplis des représentants les plus célèbres de l'armée.

Comme Isaure était toujours préoccupée, son père, qui connaissait admirablement tout son personnel militaire, essaya de la distraire en lui nommant les principaux officiers qu'ils rencontraient dans les salons.

Il y avait là le comte de Rochambeau, déjà connu par sa belle conduite à la bataille de Klostercamp et qui devait bientôt s'illustrer dans la guerre d'Amérique ; le baron de Besenval qui joua plus tard un rôle important lors des premières émeutes de la Révolution ; le fameux ingénieur de Gribeauval, qui avait perfectionné l'artillerie.

Dans un groupe on voyait le fameux comte de Guibert et le baron de Mesnil-Durand, les deux tacticiens qui défendaient alors, par le livre et par la parole, l'un *l'ordre mince* et l'autre *l'ord e profond.*

Guibert soutenait qu'on devait manœuvrer sur trois rangs seulement et que la formation en colonnes ne pouvait être qu'une mesure exceptionnelle. M. de Mesnil-Durand prétendait au contraire que les colonnes, habituellement pleines, ne devaient se déployer que pour faire feu.

C'est à cette occasion que le gouvernement avait résolu d'assembler une armée de trente mille hommes dans les plaines de Vaussieux. On voulait, disait-on, faire l'expérience des avantages et des inconvénients des deux systèmes.

Mais cet essai de grandes manœuvres cachait un but politique. Sous le prétexte de former un camp d'études en Basse-Normandie, Louis XVI, qui venait de signer un traité d'alliance avec les Etats-Unis insurgés, se proposait d'inquiéter l'Angleterre par un rassemblement considérable de troupes qui pourrait lui faire craindre une descente sur ses côtes.

Parmi les invités du maréchal, il en était un qui connaissait particulièrement les motifs secrets de l'établissement d'un camp dans les plaines de Vaussieux. Lorsque ce personnage fit son entrée dans le salon où se trouvaient M. et Mlle de Longueval, il y excita une curiosité extraordinaire.

L'homme, sur lequel se fixaient ainsi tous les regards, était un vieillard encore droit et vigoureux, vêtu d'un long habit brun sans ornements. Sa tête, intelligente et fière, était encadrée par de longs cheveux blancs, rares au sommet, mais descendant en boucles épaisses des deux côtés du visage jusque près des épaules. Ses yeux, pleins de finesse, brillaient sous de larges verres de lunettes.

Il y avait dans son maintien la dignité froide d'un homme qui a conscience de sa supériorité, et dans l'expression générale de ses traits un singulier mélange de ruse et de bonhomie. C'était une sorte de paysan du Danube endimanché.

Un tel personnage était comme un bibelot rare dans la collection d'élégants qui meublaient les salons. Aussi se le montrait-on curieusement en se demandant : « Quel est donc ce vieux paysan qui a l'air si noble ? »

Et ceux qui avaient eu la bonne fortune de le rencontrer à Paris répondaient : « C'est le fameux Franklin ! Mais n'en dites rien : il paraît qu'il veut garder ici l'incognito. »

Le renseignement était exact. Franklin venait de quitter secrètement sa retraite de Passy, près Paris, d'où il ne sortait que pour remplir les devoirs de sa place de ministre plénipotentiaire des Etats-Unis.

Depuis qu'il avait obtenu du gouvernement de Louis XVI la reconnaissance des provinces insurgées d'Amérique, il semblait que son rôle de diplomate fût terminé. Et le fin négociateur laissa croire en effet qu'il avait oublié la politique pour vivre complètement dans le monde des savants.

Mais le rusé diplomate n'avait jamais été plus préoccupé de l'avenir de sa patrie qu'au moment même où il paraissait absorbé par son commerce scientifique avec les membres de l'Académie.

Le départ de la Fayette pour l'Amérique ne lui suffi-

sait pas. Il voulait une diversion sérieuse ; il croyait à la nécessité d'une démonstration armée qui menacerait l'Angleterre et l'obligerait à garder, dans le voisinage de la France, une partie de ses forces navales.

Avec sa finesse ordinaire, Franklin profita de la célèbre et oiseuse discussion sur *l'ordre mince* et *l'ordre profond* pour conseiller l'établissement d'un camp d'essais sur les côtes de la Basse-Normandie. Il laissa tomber l'idée, qui fut recueillie par d'autres sans qu'on se doutât dans le public de l'influence occulte du fameux américain.

Le résultat prévu par Franklin se manifesta dès les premiers jours de l'installation du camp. De nombreuses frégates anglaises rôdèrent le long des côtes de Normandie, pour épier l'armée rassemblée dans les plaines de Vaussieux.

C'est alors que Franklin résolut de juger par lui-même des forces de l'armée du maréchal de Broglie, et de l'importance de la flotte anglaise.

Mais, pour faire ce voyage, dont il tenait à cacher le but, il lui fallait trouver un prétexte. La science le lui fournit.

Comme savant Franklin avait des correspondances avec le monde entier. Il recevait même souvent, de la part de tous les faiseurs de projets, machines et systèmes, les communications les plus bizarres et les plus chimériques. Parmi ceux qui lui soumirent ainsi leurs idées ou le résultat de leurs travaux, se trouvait un physicien passionné, on pourrait dire fanatique.

C'était un certain abbé de Thoury, père de l'Oratoire, qui prétendait guérir certaines maladies au moyen de l'électricité. En 1773, ce savant obscur, qui faisait partie de l'Académie de Caen, avait écrit à Franklin une longue lettre sur ses applications de l'électricité à la médecine.

Franklin, dont les puissantes facultés gardaient le souvenir des petites aussi bien que des grandes choses, se rappela fort à propos cette communication du physicien bas-normand. Il lui annonça son arrivée prochaine à Caen et le désir qu'il avait d'assister à ses expériences.

Lorsqu'il apprit qu'il aurait l'honneur de donner l'hospitalité à l'illustre savant, le bon abbé ressentit à cette nouvelle une joie sans bornes. Sa maison, sa bourse, son temps, tout ce qui lui appartenait, fut mis à la disposition du rusé américain.

Celui-ci, comme on le devine aisément, manifesta plus d'une fois le désir de visiter le camp de Vaussieux et ses environs.

Une des grandes joies du bon abbé de Thoury, ce fut le vœu qu'exprima Franklin d'assister à quelques-unes des fêtes que donnait le maréchal de Broglie. Introduire

Franklin dans les salons du château de Vaussieux, se montrer à côté de cet illustre savant avec toutes les apparences de l'intimité, n'était-ce pas pour lui un triomphe inespéré ?

Ce soir-là, quand il fit son entrée dans les salons avec son célèbre compagnon, l'érudit de province, avec son riche embonpoint, qui annonçait qu'il avait aussi la science de la table, semblait se gonfler comme la grenouille de la fable.

Une chose cependant manquait à son bonheur. Il ne pouvait se consoler de la fâcheuse idée qu'avait eue Franklin de garder l'incognito. Il aurait voulu crier à tous les invités de sa grosse voix retentissante : « Vous voyez bien cet homme vêtu si modestement et qui n'a l'air de rien du tout ? Eh bien, c'est Franklin, le célèbre physicien, l'illustre représentant des Etats-Unis, qui m'a fait l'honneur de descendre chez moi et d'assister à mes expériences de physique ! »

Le fait est que, pour dissimuler le plus possible le but de son voyage, Franklin avait eu la pensée de le faire, sous le nom de Monsieur Richard, en souvenir probablement du *bonhomme Richard*, son fameux almanach qui avait eu tant de succès en Amérique.

Mais la popularité, que Franklin s'était faite en France, devait bientôt rendre sa précaution inutile. Ses portraits en médaillons, ses bustes, ses estampes se voyaient partout ; on le portait en bagues, en bracelets, sur les cannes, et, parmi les vieux gentilshommes, qui peuplaient les salons, il s'en trouvait peut-être plus d'un dont la tabatière, pour se conformer à la mode, était ornée du portrait de Franklin.

Et c'est ainsi que le diplomate américain fut promptement reconnu, à la grande satisfaction de l'obscur savant qui lui servait de cornac.

XIX

Une querelle avant le ménage

La princesse de Beauveau, bien décidée à gagner la cause des protégés de Mlle de Longueval, s'était assise dans le voisinage du groupe d'officiers qui entouraient le maréchal. Le regard tourné vers la foule des invités, l'oreille tendue du côté des officiers qui discutaient, elle attendit l'occasion d'intervenir et d'adresser sa supplique.

Grand partisan du système de *l'ordre profond*, le maréchal semblait présider à la discussion. L'arrivée de Franklin, qui vint saluer le duc de Broglie, donna un

nouvel intérêt à la polémique. Chacun des adversaires, s'honorant d'avoir un tel juge, redoubla ses efforts.

Après avoir écouté une réplique spirituelle du comte de Guibert, le maréchal crut devoir demander son avis à Franklin.

Avec sa prudence ordinaire, l'américain répondit que les deux ordres lui paraissaient bons ; mais qu'ils ne devaient point s'exclure et que c'était au génie du général à les adopter selon les localités et les occasions.

Il ajouta en souriant qu'il ne voyait d'ailleurs aucun inconvénient à adopter l'avis de celui qui avait battu les Prussiens à Soudershausen et à Berghen.

Le nom des deux batailles, qui honoraient le plus la carrière militaire du duc de Broglie, arrivait là si naturellement, que la flatterie fut accueillie par d'unanimes applaudissements dans le groupe doré des officiers d'Etat-Major.

Le visage du maréchal s'épanouit dans la joie du triomphe.

La princesse de Beauveau, qui avait tout entendu, pensa que jamais moment plus favorable ne se présenterait pour demander une grâce au maréchal. Elle quitta sa place et, le sourire aux lèvres, le regard étincelant d'esprit, elle s'approcha des officiers, qui s'écartèrent galamment pour lui faire place.

— Avez-vous assez parlé de l'art d'égorger votre prochain ? leur dit-elle en riant.

Puis s'adressant au comte de Guibert, l'auteur de la fameuse *Tactique* :

— Avez-vous donc oublié, lui dit-elle, les beaux vers que M. de Voltaire a écrits pour vous ?

> L'homme, avec ses dix doigts, sans armes, sans défense,
> N'a pas été formé pour abréger des jours
> Que la nécessité rendait déjà si courts.

Tout en disant ces vers, la jolie solliciteuse s'avançait vers le maréchal, qu'elle salua avec une grâce exquise.

— S'il n'y avait encore que la guerre pour tuer les gens, dit-elle au maréchal, je lui pardonnerais à cause de vous. Mais, à côté du canon qui, en somme, ne fait de mal qu'à nos ennemis, il y a la potence qui prive quelquefois le roi de ses meilleurs serviteurs.

— Vous êtes un philosophe, princesse ! dit le duc de Broglie en souriant. Si vous voulez supprimer la peine de mort, ce n'est pas à moi qu'il faut vous adresser. Chacun son métier. Vous parliez tout à l'heure de M. de Voltaire. Puisque vous désirez faire des réformes, voilà votre homme !

— Il ne s'agit pas ici de systèmes philosophiques, répliqua vivement la jolie femme, mais hélas ! de deux pauvres diables qu'on va pendre maladroitement.

— Qu'y puis-je ? fit le maréchal.

— Vous pouvez tout et vous devez même tout faire pour les sauver, reprit la princesse de Beauveau avec feu ; car, si vous n'intervenez pas, le bourreau va stupidement vous enlever les deux meilleurs soldats de votre armée.

— Diable ! fit le maréchal en réfléchissant, c'est autre chose cela !... Vous connaissez donc ces deux soldats ?

— Pas le moins du monde. Mais des personnes dignes de foi m'en ont dit beaucoup de bien.

— Qui donc ?

— M. de Longueval et sa fille.

— De Longueval, l'ancien colonel de Champagne ?

— Justement. L'un des soldats qu'on va pendre a servi sous ses ordres.

— Ah ! si de Longueval s'y intéresse, c'est une affaire à examiner, conclut le maréchal.

Et, promenant les yeux autour de lui, il ajouta en voyant les danseurs prendre place au milieu du salon :

— Nous sommes bien mal ici pour parler de choses sérieuses.

— Descendons au parc, dit résolûment la princesse de Beauveau.

— Quoi ! fit le maréchal en souriant, vous auriez le courage de renoncer à ce menuet ?

— Qui pourrait manquer de bravoure en vous suivant ? répondit la princesse.

Pour la remercier de ce compliment, le maréchal lui prit la main et y déposa galamment un baiser. Puis il offrit son bras à la jolie solliciteuse, traversa avec elle les salons et descendit l'escalier d'honneur, qui conduisait au parc entre une avenue d'orangers toute resplendissante de lumière.

Nous avons laissé M. de Longueval faisant remarquer à sa fille les personnages importants qui passaient devant eux dans les salons. Isaure écoutait son père d'un air distrait. Toute son attention était concentrée sur la princesse de Beauveau.

Lorsqu'elle vit la princesse sortir du salon au bras du général en chef de l'armée de Vaussieux, Isaure donna les signes de la plus vive préoccupation.

— Pourquoi te tourmenter ? lui dit M de Longueval. Le départ du maréchal avec la princesse ne peut avoir qu'une heureuse signification ; car s'il ne s'intéressait pas aux malheureux qu'on vient de lui recommander, il n'aurait pas consenti à en entendre parler plus longtemps.

— Vous avez peut-être raison, dit Isaure très agitée ; mais je ne serai rassurée que lorsque j'aurai revu la

princesse de Beauveau. Voulez-vous que nous la suivions ? Je ne serai pas fâchée d'ailleurs de faire un tour de parc ; la vue de tous ces gens qui s'amusent me fait mal. Un peu de solitude et de grand air me remettra.

M. de Longueval céda au caprice de sa fille et la conduisit dans le parc.

L'air était tiède et, malgré le voisinage de la rivière, on sentait à peine la fraîcheur qui sort ordinairement la nuit du sol des prairies. Des guirlandes de verres de couleurs, suspendues sous les grands arbres, répandaient sur le sable des allées une douce lumière, tandis que, plus loin, dans des lointains sombres, on apercevait les feux de bivac des tentes du quartier général.

La nature semblait vouloir concourir à l'éclat de la fête ; car la voûte du ciel était parsemée d'étoiles qu'on aurait dit continuer, dans les espaces infinis, les illuminations du parc.

De temps à autre, du fond des bosquets, partaient les fanfares d'une musique militaire.

En dehors du château, sur la route, ce spectacle avait attiré une foule nombreuse de paysans qui se pressaient contre les grilles de la cour d'honneur.

Isaure de Longueval avait espéré découvrir facilement, dans la solitude du parc, les deux personnes qu'elle cherchait. Mais le désert était habité. De nombreux promeneurs circulaient dans les allées, les uns fuyant simplement la chaleur des salons, les autres voulant échanger de douces confidences, quelques-uns demandant à la beauté de la nuit l'occasion d'une rêverie.

Après avoir longtemps et inutilement cherché la princesse, Isaure, un peu lasse, voulut se reposer. Mais tous les bancs et siéges mobiles du parc étaient occupés.

Cependant, à quelque distance des grilles contre lesquelles se pressait la foule du dehors, Isaure signala à son père une chaise qui paraissait libre. Lorsque M. de Longueval s'en approcha pour la prendre, il s'aperçut qu'un officier, assis dans le voisinage, s'appuyait sur l'un des barreaux du siège comme sur un tabouret. La tête basse, les bras croisés sur la poitrine, le jeune homme paraissait dormir ou s'abandonner à une sombre rêverie. Au bruit que fit M. de Longueval, l'officier redressa subitement la tête. Et ce fut aussitôt un double cri de surprise.

— André ? s'écria l'ancien colonel en reconnaissant le fiancé de sa fille.

A ce nom, Isaure accourut.

— Ah ! chevalier ! fit-elle avec un douloureux étonnement, je vous croyais retenu au camp ! Comment supposer que, me sachant dans les salons du maréchal, vous

auriez passé votre soirée à rêver sous les arbres du parc ?

André de Guillebon baissa la tête.

Les apparences me condamnent, dit-il. Me permettez-vous cependant de me justifier ?

— Je ne désire que cela, sans trop l'espérer, répondit Isaure.

— Avez-vous donc oublié, demanda le jeune homme, la recommandation que vous m'avez faite ce matin, à Sommervieu, avant l'arrivée du prévôt et de ses cavaliers ?

— Je n'attache pas assez d'importance à mes paroles pour en garder si longtemps le souvenir !

— Moi, reprit le chevalier d'une voix émue, je retiens précieusement tout ce que vous me dites, même les mots cruels, dont j'emporte avec moi la blessure.

A ce reproche, délicatement adressé, Isaure sentit que des larmes arrivaient à ses yeux. Mais, ne voulant pas laisser voir son trouble, elle détourna la tête.

M. de Longueval s'était quelque peu éloigné, comme s'il eût voulu garder une sage neutralité dans cette petite guerre d'amoureux. Avec sa longue expérience, le brave homme n'ignorait pas que ces sortes de querelle se terminent heureusement ; elles sont en effet si peu redoutables que ceux qui y prennent part seraient souvent tentés de les faire naître, rien que pour avoir ensuite le plaisir de se raccommoder.

— Ce que vous m'avez dit, poursuivit le chevalier, je vais vous le répéter mot pour mot. Toute ma justification est là... Lorsque je vous parlais des soupçons qui m'étaient venus au sujet des deux soldats, vous vous êtes écriée : « Dites-moi que ces mauvaises pensées ne laissent plus de trace dans votre esprit ! Dites-moi qu'elles n'assombriront pas la joie que nous promet la fête où nous nous rencontrerons, ce soir, au château de Vaussieux ! »... Or, si j'ai hésité à entrer dans les salons du maréchal, où je savais vous trouver, c'est que je craignais de manquer à ma parole. Je ne voulais pas me présenter devant vous avec un front soucieux.

-- Vous n'avez donc pas renoncé à vos pitoyables soupçons ?

— Ces soupçons hélas ! sont devenus une certitude. Les interrogatoires, que Pierre et le caporal viennent de subir, ne permettent plus de douter de leur culpabilité.

Mlle de Longueval haussa légèrement les épaules.

— Les innocents, dit-elle avec vivacité, se condamnent quelquefois eux-mêmes par la naïveté de leurs réponses... J'ai la ferme conviction que la justice est sur le point de commettre une sanglante erreur.

Le chevalier avait l'air accablé.

— Ah ! fit-il en soupirant, vous voulez donc me mettre dans cette alternative affreuse de manquer à mon devoir ou de vous déplaire ?

— Il y a longtemps que votre choix est fait ! dit Mlle de Longueval avec une certaine dureté. Entre mes raisons et celles que vous a données le procureur du roi de Bayeux, vous n'avez pas hésité. C'est un homme, habitué par profession, à voir des coupables partout, que vous avez cru... Eh bien, fort heureusement, j'ai trouvé des protecteurs puissants qui sauveront ces malheureux, malgré vous... En ce moment même la princesse de Beauveau doit parler au maréchal en faveur des deux soldats. Elle sera mieux écoutée que moi — je l'espère du moins. Peut-être réussira-t-elle à vous arracher ces deux victimes !

— Vous êtes sans pitié ! s'écria André de Guillebon... Me prenez-vous donc pour un homme avide de sang ? On dirait que je suis pour vous quelque chose comme le bourreau !

— C'est être son complice que de lui procurer si légèrement des victimes.

— Légèrement ! répéta le chevalier !... Ah ! vous m'outragez !

— N'exagérons rien, reprit Mlle de Longueval avec feu : je tiens seulement à vous avertir que je ne veux pas donner pour préface à notre mariage un supplice !... Ceci bien entendu, faites ce qu'il vous plaira !...

Et lentement, elle se rapprocha de son père. Le chevalier la suivit en lui adressant d'ardentes paroles.

— Ainsi, lui disait-il, vous m'ordonnez d'agir contre ma conscience et de participer à l'élargissement d'inculpés, dont le crime me paraît certain ? Eh bien, Isaure, non ! Je peux tout vous sacrifier, tout, sauf l'estime de moi-même. Appelé par mes devoirs de capitaine à me prononcer dans cette affaire, je me mépriserais si je formulais un avis contraire à ma conviction. Je ne veux pas faire violence à vos sentiments, moi ! Puisque vous ne m'aimez plus, je me retirerai, le cœur blessé, mais la conscience intacte... Adieu, Isaure, adieu !...

XX

L'aveu de Claudine

André de Guillebon s'éloigna en gémissant. Tout-à-coup un rire sonore, comme une ritournelle gaie qui terminerait un air lugubre, partit d'une allée voisine. Se croyant surpris et persiflé, le jeune capitaine se retourna vivement. Et le geste indigné qu'il avait commencé finit par un respectueux salut.

Il avait devant lui un groupe de quatre personnes, composé du maréchal de Broglie, qui donnait le bras à la princesse de Beauveau, et de Franklin, toujours accompagné de son fidèle compagnon, l'abbé de Thoury.

La princesse avait, de loin, aperçu la fin de la scène, dont elle devinait le commencement.

— Croyez-moi, mon cher M. de Guillebon, dit-elle au chevalier en faisant des efforts pour garder son sérieux, vous n'avez rien de ce qu'il faut pour jouer le rôle de Chevalier de la Triste figure. Ne cherchez pas de rochers dans le parc pour vous y rouler en désespéré ; vous n'y en trouveriez pas plus que d'infidèles. Car je suis bien convaincue que Mlle de Longueval, que j'aperçois là-bas avec son père, ne demande qu'une occasion de signer la paix. Toute cette querelle se terminera, soyez-en sûr, par un bon mariage !

— Ne me donnez pas de fausses espérances, princesse, dit André de Guillebon encore tout ému : cela était tout à fait sérieux... J'y suis bien résolu d'ailleurs : je renonce à me marier !

— J'interviendrai s'il le faut ! observa le maréchal en souriant. Et j'espère bien, capitaine, que vous ne refuserez pas de m'obéir, si je fais de tout cela une question de discipline.

Franklin lui-même intervint, avec cette bonhommie spirituelle qui lui était familière.

— Fiez-vous à mon expérience, jeune homme, dit amicalement l'illustre vieillard. Il ne faut pas se condamner légèrement au célibat. « Le mariage, après tout, est l'état naturel de l'homme. Un garçon n'est pas un être humain complet : il ressemble à la moitié dépareillée d'une paire de ciseaux qui n'a pas encore trouvé son autre branche, et qui, par conséquent, n'est pas même à moitié aussi utile que les deux pourraient l'être ensemble. »

Le pauvre amoureux maltraité ne demandait qu'à se laisser convaincre.

— Permettez-moi d'achever sa conversion, dit la princesse de Beauveau au maréchal.

Et, quittant le bras du duc de Broglie, elle prit celui

du chevalier, qu'elle conduisit malgré lui auprès de Monsieur et de Mlle de Longueval.

— Vous aussi ! fit la princesse en remarquant les traits bouleversés de sa petite amie : des yeux rougis, des larmes à peine essuyées !... Ah ! ça, grands enfants que vous êtes, allez-vous passer votre temps à démolir mon œuvre ? Pendant que vous vous disputiez si bien, moi, je travaillais à vous rapprocher et à tout pacifier. Car — je n'en doute pas — ce sont encore ces deux soldats qui faisaient le sujet de votre querelle. Eh bien apprenez que le maréchal est maintenant bien disposé à leur égard.

— Ah ! permettez, princesse, permettez ! dit le maréchal qui venait d'entendre, en s'approchant du groupe, les dernières paroles de Mme de Beauveau. Je vous ai promis de m'intéresser à vos deux protégés ; mais à une condition, c'est qu'ils méritent mon indulgence.

— Maréchal, dit le chevalier avec loyauté, quelque chagrin qui puisse en résulter pour moi, je dois vous avertir, dans l'intérêt de la justice, que l'un des inculpés a refusé d'expliquer l'emploi de son temps à l'heure du crime.

— Cela équivaut presque à un aveu, fit le maréchal en devenant soucieux.

Et, se tournant vers la jolie femme qui avait essayé de le tromper :

— Ah ! princesse, ajouta-t-il, comme vous avez abusé de votre éloquence !

— Je l'emploierai cependant encore, répondit Mme de Beauveau, pour vous demander la grâce de ces malheureux, si l'on a la cruauté de les condamner.

Mlle de Longueval serra chaleureusement les mains de la princesse dans les siennes.

— Merci ! lui dit-elle, tout en jetant un regard irrité du côté du chevalier ; vous, du moins, vous me comprenez !...

En s'entendant si mal juger, le jeune capitaine se sentit douloureusement atteint. Peut-être allait-il essayer de se justifier, de convaincre ou du moins d'attendrir Mlle de Longueval. Mais un tumulte extraordinaire, qui se fit tout à coup parmi les curieux qui assiégeaient les grilles du parc, attira son attention et celle du groupe brillant dont il faisait partie.

Il y eut une longue ondulation dans les rangs de la foule, et l'on entendit le bruit des grilles que l'on secouait violemment. L'un des battants s'ouvrit même avec fracas, comme si la serrure eût cédé sous la pression des assaillants.

Ce fut une irruption. Un flot de curieux se précipita

dans la première allée du parc et menaça de l'envahir. Après de longs efforts, les domestiques de service parvinrent à repousser sur la route ce débordement humain. Mais deux femmes, plus audacieuses ou plus agiles, avaient réussi à pénétrer jusqu'au pied du château.

L'une de ces femmes, rattrapée par un domestique, était ramenée, malgré ses cris, vers la grille, tandis que l'autre prenait une forte avance sur le laquais qui la poursuivait.

Irrité de se voir dépassé par une femme et surexcité par les huées de la foule, qui prenait parti contre lui, le valet fit un suprême effort pour atteindre la fugitive. Il était à craindre que cet homme, blessé dans son amour-propre, ne fît supporter à la malheureuse le poids de sa mauvaise humeur.

— Allez donc voir ce qu'il y a, capitaine, dit le maréchal au chevalier de Guillebon.

Le chevalier exécuta rapidement l'ordre qu'on venait de lui donner. Mais, si vite qu'il eût couru, il n'arriva pas assez tôt pour empêcher les premières brutalités du valet, qui s'était déjà jeté sur la fugitive.

— Laissez-là ! cria impérieusement le capitaine en obligeant le laquais à se retirer.

Encore tout émue de la lutte qu'elle venait de soutenir, la jeune paysanne essayait de remettre un peu d'ordre dans sa toilette.

— Comment me présenter en cet état devant Mlle de Longueval ! murmurait-elle en se désespérant.

— C'est donc à Mlle de Longueval que vous désiriez parler ? lui demanda le chevalier avec étonnement. Qui a pu vous apprendre qu'elle était ici ?

— Mlle Isaure elle-même.

— Vous la connaissez ?

— Je suis la fille de son fermier de Vaussieux.

— Ah ! fit le chevalier en examinant curieusement la jolie paysanne, c'est vous sans doute qu'on appelle Claudine ? Mlle de Longueval m'a souvent parlé de vous. Venez, elle vous recevra avec plaisir.

Soit émotion, soit fatigue de la lutte qu'elle avait soutenue avec le laquais, la pauvre fille était très pâle. Le chevalier s'empressa de la conduire vers le groupe élégant qui les attendait.

De loin Mlle de Longueval avait reconnu sa protégée. Elle accourut au devant d'elle les bras ouverts.

— Claudine ! s'écria-t-elle en embrassant la petite paysanne. Que venais-tu faire ici ?

— Vous apporter la preuve de l'innocence de Pierre, Mademoiselle !

La princesse de Beauveau, qui s'était approchée des deux jeunes filles, écoutait leurs rapides confidences.

— Elle est vraiment charmante ! fit-elle après avoir observé la fille du fermier.

Et, marchant résolûment vers le commandant de l'armée de Vaussieux, qui s'entretenait avec M. de Longueval et Franklin.

— Voyons, maréchal, dit-elle, un bon mouvement ! Vos victoires ont fait tuer assez de monde pour que vous deviez une petite réparation à l'humanité. Ayez pitié de cette pauvre fille, et sauvez les deux soldats dont elle demande la grâce.

— Je vois bien, lui répondit le duc de Broglie, qu'il y a dans tout ceci un petit roman qui vous intéresse. Mais la justice ne peut aller à la remorque du sentiment. Tout ce que je puis vous promettre c'est de commuer la peine des deux accusés s'ils sont condamnés.

— Condamnés ! s'écria Claudine en s'échappant des bras de Mlle de Longueval.... Que dit-on là ?... Pierre n'est pas coupable. Il ne peut pas, il ne doit pas être condamné... Il est innocent ; j'en suis sûre !

Le maréchal eut pitié de cette douleur si profonde, si sincère.

— Ma chère enfant, dit-il avec bonté, je voudrais pouvoir vous donner quelque espérance. Mais le jeune soldat, auquel vous vous intéressez, a refusé, paraît-il, d'expliquer l'emploi de son temps à l'heure du crime. Ce silence le condamne.

—Eh bien, moi, je viens parler à sa place! dit Claudine d'un air résolu.

La foi qu'elle avait dans l'innocence de son fiancé lui donnait tant d'assurance, qu'elle n'éprouvait aucun embarras à s'expliquer devant une réunion de personnes, dont le rang l'aurait, en toute autre circonstance, profondément intimidée.

— Vous savez donc où était Pierre au moment du crime ? demanda le maréchal très surpris.

— Oui, maréchal ! dit Claudine en baissant les yeux, mais d'une voix ferme. Il était avec moi !

— Où cela ?

— A Vaussieux, sous les fenêtres de ma chambre.

— A cette heure avancée de la nuit?

— Je dois l'avouer. Il venait m'apporter un bijou qu'il avait acheté pour moi à Caen, dans la journée.

Et Claudine, en même temps, indiqua du doigt le Saint-Esprit, orné de brillants, qui était suspendu à son cou.

— Ce bijou, dit-elle, le voici !

Le maréchal sourit.

— Pierre, demanda-t-il, serait donc ?...

— Mon fiancé, maréchal, interrompit vivement Claudine, en rougissant sous la pâleur qui couvrait ses joues.

— Si Pierre est votre fiancé, reprit le maréchal, on ne s'explique guère qu'il ait hésité à faire cet aveu à la justice. Il n'aurait compromis personne en racontant son entrevue avec vous. En parlant, il révélait une simple faute contre la discipline ; en se taisant, il s'exposait à être regardé comme l'un des auteurs du crime.

Claudine demeura un instant confuse. Mais, comme elle vit que son silence commençait à être mal interprété, elle reprit courage et, redressant fièrement la tête :

— Il ne faut pas reprocher à Pierre, dit-elle, ce qui lui fait honneur. C'est parce qu'il a plus de cœur qu'un autre qu'il n'a pas voulu parler devant les juges. Il craignait pour mon repos, pour celui de ma mère. Car le moment est venu de tout avouer. J'aime Pierre et j'en suis aimé. Nous nous voyons en secret. Car Pierre sait que mon père me tuerait plutôt que de consentir à notre mariage. Il a eu peur pour moi. Et voilà pourquoi il n'a pas voulu parler ! Oh ! croyez-moi : il est innocent ! C'est un loyal garçon. Il n'a jamais menti ; il n'a jamais nui à personne. Et, ce que je vous dis là, je le dirai demain devant les juges. Mon père essaiera bien de me retenir ; mais je lui échapperai, comme ce soir !

Avec son accent convaincu, avec son air de candeur et d'honnêteté, Claudine fit une impression profonde sur ses auditeurs. M[lle] de Longueval triomphait du succès de sa petite protégée.

— Me croirez-vous une autre fois, Monsieur ? dit-elle au chevalier de Guillebon. Allez ! je devrais...! Mais, à cause de Claudine, dont le bonheur prochain me réjouit, je veux bien tout oublier et vous accorder votre pardon.

A ces mots, elle tendit la main au jeune capitaine. Celui-ci s'en empara et la porta à ses lèvres.

Ce fut un moment de douce expansion. Chacun de ces hauts personnages voulut voir de plus près Claudine, cette brave fille qui venait de montrer tant de résolution. La princesse de Beauveau surtout la complimenta et lui fit raconter son histoire.

Quant à M[lle] de Longueval, elle ne cessait de vanter Claudine au chevalier et de la lui représenter comme la cause de leur réconciliation. Elle proposa même à la fille de son fermier de passer une partie de la soirée au château. Mais Claudine refusa.

— Ma mère serait si inquiète ! dit-elle.

— Je vais l'envoyer chercher à la ferme ! reprit Isaure.

— On ne l'y trouverait pas, dit Claudine ; ma mère est à quelques pas d'ici, dans la foule, à la grille du parc.

— Et tu ne le disais pas ? s'écria M[lle] de Longueval.

Et, s'adressant au chevalier de Guillebon :

— André, lui dit-elle, si vous voulez m'être agréable, allez chercher la mère de Claudine.

— Oh ! la bonne idée ! s'écria la princesse de Beauveau. Il faut que la fête soit complète !... Nous souperons avec Claudine et sa mère !

La jolie mondaine, pour qui tout était prétexte à s'amuser, courut en riant au maréchal.

— Vous m'approuvez, n'est-ce pas maréchal ? lui dit-elle d'un ton plaisant ; vous m'autorisez à faire des invitations chez vous ?

On trouva l'idée très originale ; et le chevalier fut immédiatement envoyé à la recherche de la mère de Claudine.

Lorsqu'il revint avec la fermière, on conduisit les deux paysannes dans la grande salle à manger du château pour leur offrir des rafraîchissements.

Comme elles paraissaient intimidées, Mlle de Longueval s'assit entre ses deux protégées et prit part à leur repas improvisé. Le chevalier de Guillebon, enchanté d'avoir obtenu son pardon, se tenait debout derrière la chaise d'Isaure et se penchait de temps en temps pour dire un mot aimable à sa fiancée.

Claudine, encore troublée mais pleine d'espoir, avait retrouvé quelques couleurs. Elle était si jolie, si gracieuse, qu'elle ne paraissait point déplacée dans le milieu opulent où le caprice des événements l'avait introduite.

Quant à sa mère, la bonne et dévouée Marianne, sans cesse rougissante et gênée dans tous ses gestes, elle se faisait aussi petite que possible, comme si elle avait eu l'espoir, en se pelotonnant, de passer inaperçue.

Tout en parlant avec Claudine, Mlle de Longueval avait remarqué l'élégance du bijou qui brillait sur la poitrine de sa petite amie.

C'était ce Saint-Esprit que Pierre avait acheté à Caen pour Claudine et qu'il lui avait donné le lendemain du guet-apens.

— C'est vraiment charmant ! dit Isaure.

Après avoir invité Claudine à pencher la tête, elle enleva le cordon auquel était suspendu le bijou.

— C'est sans doute, dit-elle en examinant de plus près le Saint-Esprit, ce cadeau que Pierre t'a fait ?

— Oui, Mademoiselle, répondit Claudine en rougissant.

— Eh bien, il a eu la main heureuse ! reprit Mlle de Longueval en approchant le bijou d'une lumière... Ces pierres ont un éclat vraiment extraordinaire.

— Ce ne sont pourtant, m'a-t-on dit, que de faux grenats.

— Cette petite colombe avec son rameau au bec n'en

est pas moins un travail parfait, continua Mlle de Longueval.

Elle se renversa un peu sur sa chaise et présenta le bijou au chevalier de Guillebon, qui se tenait toujours debout derrière elle.

— Examinez-moi cela, chevalier, lui dit-elle. Vous êtes un connaisseur. Donnez-moi votre avis. Moi, je trouve cela délicieux !

Le chevalier jeta d'abord un coup d'œil assez indifférent sur le bijou, qu'il regardait beaucoup moins que la main qui le lui offrait.

— C'est un Saint-Esprit, dit-il, un bijou très commun ou très rare, selon la matière des pierres ou le fini du travail.

— Je ne vous demande pas un cours d'orfèvrerie en général, fit observer Isaure en riant. Je vous demande votre avis particulier sur ce bijou. Ne le trouvez-vous pas, comme moi, d'une élégance extraordinaire pour une imitation.

— Puisque vous l'exigez ! fit le chevalier.

Et il prit le bijou qu'il examina avec attention.

— En effet, disait-il tout en le retournant entre ses doigts, c'est d'un travail étonnant !... Voilà même de la fausse émeraude qu'on prendrait volontiers pour de l'émeraude du Brésil !... Et ces petites pierres d'un rouge cramoisi, elles ont, en vérité le brillant du rubis oriental !

Conduit de surprise en surprise à un examen plus attentif du bijou, le chevalier l'approcha de la flamme d'une bougie.

Tout à coup on le vit pâlir et chanceler.

Mlle de Longueval se leva précipitamment et, d'une voix anxieuse, interrogea son fiancé.

— Vous ne vouliez pas croire à la culpabilité des deux soldats ? répondit le chevalier en approchant le bijou de la flamme d'une bougie... Eh bien, en voici la preuve trop évidente ! Ce n'est pas de l'imitation, cela... Ce sont des pierres précieuses du plus bel éclat. Je les reconnais parfaitement... Car ce bijou est un de ceux qui ont appartenu à ma mère, et qui se trouvaient dans la valise volée !

— J'espère encore que vous vous trompez ? dit Mlle de Longueval en pâlissant à son tour.

— Je le voudrais comme vous ! fit le chevalier d'un air sombre. Mais ce bijou, je le reconnaîtrais entre mille ! Il porte sur lui la trace d'un fait qui se rattache à mon enfance... J'en appelle à la bonne foi de tous ceux qui m'écoutent !

A cet appel, plusieurs personnes accoururent et formèrent un cercle autour de M. de Guillebon. Claudine,

oudroyée par ces révélations, était tombée évanouie entre les bras de sa mère. Mais on n'avait d'yeux et d'oreilles que pour le chevalier.

— Vous voyez bien ce bijou, disait-il en montrant le Saint-Esprit aux spectateurs les plus rapprochés de lui. On lui a donné la forme d'une colombe qui tient dans son bec un rameau d'or, dont les feuilles sont représentées par des émeraudes. De ce côté une perle fine enchâssée dans la tête de l'oiseau, figure son œil. Regardez maintenant l'autre côté : la perle n'y est plus. Eh bien, je vais vous faire l'histoire de sa disparition.

Tout le monde était suspendu aux lèvres du chevalier. Jamais récit ne fut écouté avec plus de passion ; car ce qu'il allait dire devait entraîner le déshonneur, peut-être la mort de plusieurs personnes.

— Il y a là, continua M. de Guillebon, un souvenir d'enfance profondément gravé dans ma mémoire : le souvenir d'une première faute suivie du premier pardon de ma mère. J'avais pris ce bijou et, après l'avoir bien retourné sur tous les sens, pour savoir comment il était fait, selon l'usage des enfants je commençai à le démolir et j'en arrachai une perle fine. Cette perle ne fut pas retrouvée ; en femme intelligente, ma mère eut l'idée de ne pas la remplacer pour se servir du bijou mutilé comme d'un avertissement. Il suffisait de me le montrer pour m'empêcher de faire une sottise... Je tenais tant à ce souvenir qu'en donnant les anciennes parures de ma mère à réparer, j'avais recommandé à l'orfèvre de ne pas remplacer la perle qui manquait. L'orfèvre de Caen a tenu parole, comme vous le voyez. Et, grâce à cette singulière circonstance, les auteurs du vol de la valise seront confondus. Ce bijou, que je reconnais, que je reconnaîtrais entre tous, a été donné par Pierre à Claudine. Où Pierre l'a-t-il pris ? Il était chargé avec le caporal de rapporter la valise qui renfermait mes bijoux. La valise est volée. Par qui ? La réponse est facile maintenant !

Comme il arrive toujours aux gens suspects, un large cercle, qui les isolait, s'était fait autour de Claudine et de sa mère. On jetait sur elles des regards malveillants en échangeant à voix basse des propos dont le sens était facile à deviner. Mlle de Longueval s'indigna.

— Il me semble qu'on soupçonne cette malheureuse enfant ? dit-elle en montrant Claudine. On aurait dû cependant réfléchir à ceci qu'elle ne peut pas être complice du vol de la valise. Si elle avait participé au crime, serait-elle venue ici avec un des objets volés ? Se serait-elle dénoncée elle-même ?

Cet argument de bon sens, auquel personne n'avai

songé, frappa tous les assistants. On avait cru à une arrestation. Quand on vit que le drame n'aurait pas le dénouement attendu, on se retira peu à peu dans les salons voisins.

— Enfin nous voilà seuls ! s'écria Mlle de Longueval.

Elle serra affectueusement les mains de Claudine et, par de douces paroles, essaya de la consoler. Mais la malheureuse ne paraissait pas comprendre. Les yeux hagards, terrifiés, elle balbutiait des mots incohérents, et, comme une enfant qui a peur, se blottissait contre sa mère en se cachant le visage.

— Elle ne vous comprend pas, Mademoiselle ! fit Marianne désespérée... La tête n'y est plus !... C'est la deuxième fois que ça lui arrive aujourd'hui !

Mlle de Longueval s'approcha de son père et lui parla à l'oreille. L'ancien colonel sortit et deux minutes après on entendit le bruit d'une voiture, qui s'arrêtait devant le perron du château.

Isaure sortit avec les malheureuses femmes et les conduisit auprès du carrosse.

— Montez avec votre fille, dit Mlle de Longueval en obligeant la fermière à entrer dans la voiture.

— Oh ! mademoiselle, fit Marianne Grandin avec des larmes dans la voix, que vous êtes bonne !

— Je ne vous reconduis pas à la ferme, lui dit Isaure en s'asseyant à côté de son père au fond de la voiture. Pour que Claudine retrouve la raison, il faut l'éloigner du camp de Vaussieux. Je vous amène toutes les deux chez moi, à Sommervieu.

XXI

Chez le Major

Le chevalier de Guillebon, qui avait accompagné Mlle de Longueval jusqu'à sa voiture, en reçut au départ un salut presque glacial.

— Je n'ai pourtant fait que mon devoir ! murmura le jeune capitaine avec tristesse.

Il ne voulut pas rentrer dans les salons. Le bruit de la fête l'exaspérait. Nerveux, agité par de sombres pressentiments, il tourna le dos aux fenêtres éclairées et s'enfonça dans celle des allées du parc qui lui parut la plus déserte.

Sans cesse il se rappelait la sécheresse des adieux de Mlle de Longueval. Par un effort de mémoire, il cherchait à reconstituer, pour les interpréter, les jeux de physionomie qu'il avait observés chez la jeune fille. Que pen-

ser de ce pli du front ? Les yeux n'étaient-ils pas plus irrités que caressants ?

Le chevalier était vraiment à plaindre, car il aimait Mlle de Longueval, et il pensait, non sans crainte, que son bonheur était attaché à l'issue d'un procès criminel qui menaçait de se terminer d'une manière sanglante.

Alors il se mit à réfléchir sur les incidents de la soirée. Et plus il cherchait à tirer la conséquence des faits nouvellement découverts, plus il restait convaincu de la culpabilité des deux soldats.

Mais, d'un autre côté, quand il consultait son cœur, quand il se rappelait l'obstination de Mlle de Longueval à croire à l'innocence de l'amant de Claudine, il se sentait singulièrement troublé, indécis.

Toujours marchant, toujours rêvant, le chevalier était arrivé à l'extrémité du parc. A cet endroit, le temps, qui fait souvent plus de ravage que le canon, avait pratiqué une large brèche dans le mur du clôture. Par cette ouverture on apercevait, à quelque mille pas de là, les premiers feux du camp.

Ce fut pour le jeune capitaine l'occasion d'une soudaine détermination. Comme s'il eût monté à l'assaut, il s'élança sur les ruines de la muraille, franchit ce qui en restait debout et sauta sur le chemin.

Quant il fut arrivé au camp, il se fit reconnaître des sentinelles et se dirigea en toute hâte vers la tente du Major, qui était chargé de l'information du procès. A la veille du conseil de guerre, il était probable que l'officier instructeur devait encore veiller, pour mettre en ordre les pièces de la procédure.

Comme il l'avait prévu, le chevalier trouva le Major occupé à classer les dernières dépositions des témoins entendus dans la journée.

— Je vous croyais au bal du maréchal, dit le vieil officier en tendant la main au jeune homme.

— J'en viens en effet, répondit M. de Guillebon d'une voix émue.

Depuis qu'il était entré sous la tente du Major, le chevalier se sentait profondément troublé. La vue de ce dossier, où étaient accumulées les preuves contre les accusés, lui avait rappelé tout à coup les devoirs austères que la justice impose à ceux qui doivent parler en son nom. Devant ces pièces, impitoyablement logiques, les conseils du sentiment semblaient s'évanouir comme les fantômes de nos rêves à la clarté du jour.

— Eh bien, fit le Major qui, entre deux traits de plume, avait levé les yeux sur son nocturne visiteur, vous ne paraissez pas gai ? Est-ce qu'on s'est ennuyé à ce bal ? Cela me ferait moins regretter de n'avoir pu y aller...

Au moins là on danse, on joue, on rit et l'on ne fait pas de procédure criminelle !

— C'est ce qui vous trompe ! dit le jeune capitaine avec un sourire triste. Ce maudit procès me poursuit partout, jusque dans mes plaisirs !

— Ah ! bah ! fit le Major avec étonnement. Est-ce que l'on s'est occupé de nos deux soldats à la fête du Maréchal ?

— Oui, et je vous apporte du nouveau.

— Tant pis ! dit le Major comme l'abbé de Vertot ; mon siége est fait.

— Nous savons maintenant, poursuivit le chevalier, où Pierre s'est rendu en sortant de l'auberge de Mme Françoise.

— Vraiment ?

— Il n'était pas sur le lieu du crime.

— Mais alors, c'est un acquittement cela !... Cet alibi sauve au moins l'un des accusés.

— Malheureusement il y a autre chose qui le condamne.

— Quoi donc ?

— Ceci !

Et M. de Guillebon présenta à l'officier le bijou que portait Claudine et qu'il avait gardé comme pièce de conviction. En même temps il raconta tous les détails de la scène dramatique qui venait de se passer dans une des salles du château.

Lorsque ce récit fut achevé, le Major, qui l'avait écouté avec la plus religieuse attention, s'approcha du jeune capitaine dont il serra les mains avec une cordialité émue.

— Je vous remercie, lui dit-il, de l'empressement que vous avez mis à m'apporter ces nouvelles. Cela me fait du bien, cela soulage ma conscience !

— Que voulez-vous dire ? demanda M. de Guillebon surpris.

— Je veux dire une chose bien simple, et qu'un homme de cœur comme vous comprendra facilement. Dans les conclusions que je dois lire devant le conseil de guerre, je demandais la condamnation à mort des deux soldats. Eh bien, vous l'avouerais-je, la rigueur de cette peine me troublait. J'aurais souhaité que les lois militaires m'eussent permis d'être moins dur. Car un doute me tourmentait. Il me semblait que, dans cette affaire, à côté des présomptions les plus graves, on manquait d'une preuve matérielle. Cette preuve, qui me rassure, vous me l'apportez. Et voilà pourquoi je vous remercie.

Le chevalier baissait la tête et gardait le silence.

— Hé ! fit brusquement le Major, vous voilà tout abattu comme s'il pouvait rester encore quelques doutes

dans votre esprit ?... Vous êtes jeune, capitaine, et je comprends que la jeunesse croie difficilement au mal. Mais, morbleu ! il faudrait être aveugle pour ne pas voir maintenant des criminels dans ces deux soldats. Qu'ils vous aient inspiré tout d'abord de la pitié, je me l'explique. Le caporal avait de longs et honorables états de service, et la jeunesse de son complice pouvait mériter quelque commisération. Mais je vous avoue à présent que ce qui semblait plaider en leur faveur aggrave singulièrement leur situation. Ne faut-il pas en effet une perversité sans nom pour abuser, comme ils l'ont fait, de la confiance qu'ils vous inspiraient. A votre place, ce ne serait pas seulement de l'indignation que j'éprouverais ; ce serait presque de la haine ! Ne vous ont-ils pas dérobé de précieux bijoux de famille ?

— C'est vrai ! dit le chevalier d'un air sombre. Et, cependant, je donnerais trois fois la valeur des diamants qu'on m'a volés pour les savoir innocents.

— C'est un sacrifice que vous n'aurez pas à faire ! fit le Major d'un ton brusque.

Et, pour clore un débat qui lui semblait inutile, il se remit au travail. Le brave homme ne pouvait en effet deviner les secrets motifs d'indulgence, que le chevalier puisait dans la crainte qu'il avait de déplaire à sa fiancée.

Le jeune capitaine se rapprocha de la table sur laquelle le Major écrivait.

-- C'est demain, lui demanda-t-il, que le conseil de guerre se réunit ?

— Après demain matin, répondit le vieil officier en continuant de faire courir sa plume sur le papier. J'écris même en ce moment au colonel de *Champagne* pour l'avertir que le procès est en état et qu'il ait, en conséquence, à ordonner sans délai la tenue du conseil.

— Pourquoi tant de précipitation ? reprit le chevalier.

— Parce que la loi exige qu'en pareil cas la procédure soit parfaite en deux fois vingt-quatre heures au plus.

— Et quand ces malheureux seront-ils informés de la découverte qu'on vient de faire de l'un des bijoux volés ?

— Demain.

— Ainsi, répliqua le chevalier en s'animant, cette nouvelle charge introduite au débat, et qui les perdra certainement s'ils n'ont pas les moyens d'y répondre, ils ne la connaîtront que la veille de leur jugement ? Pour préparer une nouvelle défense, ils n'auront qu'un jour à peine ! Comment feront-ils entendre des témoins, si ces témoins demeurent à une certaine distance du camp ? Ah ! c'est affreux, cela, Major !

— Que voulez-vous que j'y fasse ? C'est la loi !

— Eh bien, soyons plus humains que la loi ! fit M. de Guillebon avec feu.

Dans un élan plein de fougue généreuse, le fiancé de Mlle de Longueval s'empara d'une des mains du Major, qu'il serra avec une vive émotion.

— Ecoutez-moi ! lui dit-il. Ce n'est plus au Major qui instruit le procès, au représentant de la loi, que je m'adresse en ce moment. C'est à l'homme de cœur, c'est à son frère d'armes, que le capitaine de Guillebon fait appel. Vous ne refuserez pas de lui rendre un service ?

— Non certes ! répondit le vieil officier.

Et, posant sa plume sur la table, il prêta une oreille attentive.

— Ce que je vous demande n'a rien de contraire aux réglements, continua le chevalier. Je demande à être introduit cette nuit, à l'instant même, auprès de l'un des prisonniers. Accompagnez-moi et vous verrez qu'il ne se passera rien qui puisse nuire aux intérêts de la justice. Vous parliez tout à l'heure de votre conscience ; la mienne aussi a besoin d'être rassurée. J'ai un devoir à accomplir envers le fiancé de Claudine. Ce malheureux garçon est entré depuis peu de temps dans ma compagnie. Il est inexpérimenté et je lui dois jusqu'au dernier moment aide et appui. Je veux lui apprendre ce qui vient d'arriver et savoir s'il peut appeler quelques témoins pour sa justification. S'il est innocent, je puis, en le prévenant, contribuer à son acquittement ; s'il est coupable, je ne me repentirai pas d'avoir fait une démarche qui n'aura porté aucun préjudice à la vérité.

Le jeune capitaine n'avait pas achevé sa requête que le Major avait déjà jeté un manteau sur ses épaules.

— Vous venez ? lui dit le chevalier avec joie ; vous consentez à me conduire auprès du prisonnier ?

— Parbleu ! répondit le vieil officier. Je n'ai pas le cœur tout à fait rouillé, Dieu merci ! Et vous m'avez rappelé les bons mouvements de ma jeunesse !

Les deux officiers sortirent de la tente et traversèrent une partie du camp pour gagner la prison de la Prévôté.

Le Major se fit reconnaître du geôlier et lui ordonna de le mener au cachot du plus jeune des soldats, accusés du vol de la valise. Lorsque les deux officiers furent entrés dans la cellule où Pierre était renfermé, le geôlier se retira après avoir laissé sa lanterne au Major. On l'entendit bientôt refermer la porte à double tour.

XXII

Dans le cachot

Lorsqu'ils se furent habitués à la demi-obscurité du cachot, les deux officiers s'aperçurent que Pierre dormait.

Le corps étendu sur un lit de paille, la tête appuyée sur son coude replié, le jeune soldat dormait d'un sommeil aussi paisible que profond.

Il dormait, et sa pensée, prenant la revanche de son corps enchaîné, devait errer en liberté dans quelque lieu familier, auprès de personnes aimées. Car une sorte de sourire se dessinait au coin de ses lèvres.

— Un coquin ne dormirait pas comme cela ! dit le chevalier très ému au Major.

Le vieil officier hocha la tête.

— L'expérience de la vie, dit-il, vous apprendra que rien ne ressemble plus à un honnête homme qu'un scélérat. J'ai vu des assassins dormir de ce sommeil-là dans la nuit qui précédait leur exécution.

Et il se pencha, pour secouer le dormeur.

— Oh ! pas encore ! fit André de Guillebon. Ce serait une cruauté de l'arracher à son rêve.

— Hé que diable ! s'écria le Major impatienté, vous avez vos nerfs, comme une jolie femme ! Nous faudra-t-il donc attendre son réveil !

Il se baissa et remua fortement le jeune soldat.

Lorsqu'il se retrouva tout à coup entre les murs sombres de son cachot, lorsqu'il aperçut la figure énergique du Major, qu'éclairait vivement le foyer de la lanterne, le prisonnier poussa un cri de terreur. Il crut qu'on venait lui annoncer l'heure de son exécution.

— Allons ! du calme, du calme ! dit le Major qui était lui-même plus touché qu'il ne le voulait paraître. Quelqu'un, qui s'intéresse à vous, vient vous apporter des nouvelles.

Le Major tourna la lanterne du côté de M. de Guillebon, dont le visage fut subitement éclairé.

A cette vue, Pierre éprouva une indicible émotion.

— Mon capitaine ! s'écria-t-il en joignant les mains.

Il se souleva et se traîna sur les genoux, autant que ses chaînes le lui permirent.

— Mon capitaine ! répéta le malheureux d'une voix déchirante, délivrez-moi ; je suis innocent ! J'ai toujours été honnête, comme mes parents, qui n'ont jamais fait de tort à personne... Et puis, mon capitaine, vous avez toujours été si bon pour moi !... Ah ! si j'avais dû mal tourner, si j'avais dû voler quelqu'un, vous auriez été le dernier, mon capitaine, à qui j'aurais fait du tort !

Le pauvre garçon s'arrêta, interrompu par les sanglots qui l'étouffaient. Mais il reprit bientôt d'un air suppliant :

— Ah ! si vous étiez venu seul, mon capitaine, il y a une chose que je vous aurais dite !... Cette chose-là, je ne l'ai pas avouée à la justice, parce qu'elle aurait pu nuire à une personne que j'aime plus que la vie... Et si vous ne pouvez pas me sauver, mon capitaine, si je dois mourir innocent, je ne veux pourtant pas que vous me croyiez coupable !... Oh ! non ! il me semble que je deviens fou quand je pense que vous me supposeriez capable d'avoir volé vos diamants ! Puisque je ne peux pas vous dire cela tout de suite, mon capitaine, promettez-moi de ne pas me laisser mourir sans me demander mon secret... Car je sais que vous le garderez, vous !

Le chevalier était sous le coup d'une émotion si vive qu'il demeura un instant sans parole. Le Major, qui l'observait, devina sa pensée.

— J'ai toute confiance en vous, dit-il en frappant contre la porte pour appeler le geôlier : et je ne vois pas d'inconvénient à vous laisser seul avec le prisonnier.

M. de Guillebon remercia le vieil officier par un serrement de main. Lorsque la porte du cachot se fut refermée derrière le Major qui sortait, il interrogea le prisonnier.

— Nous voilà seuls maintenant, lui dit-il ; vous pouvez parler sans crainte. Car je vous donne ma parole de ne rien révéler de ce que vous allez me confier.

— Dans mes interrogatoires, commença Pierre d'une voix tremblante, on m'a plusieurs fois laissé entendre que je serais sauvé si je disais où je suis allé en sortant de l'auberge de Mme Françoise. Eh bien, ce que je n'ai pas voulu avouer devant la justice, de peur de compromettre une jeune fille que j'aime, je vais vous le dire à vous, mon capitaine. J'étais sous les fenêtres de Claudine, et...

A sa grande surprise, le pauvre garçon fut interrompu par M. de Guillebon.

— Le secret que vous croyez me livrer, dit le chevalier, est déjà connu de la justice.

— C'est impossible ! s'écria Pierre en pâlissant. Il n'y a que moi à le connaître et deux personnes, dont je suis sûr.

— C'est justement l'une de ces personnes, c'est Claudine elle-même qui a livré ce secret.

— Claudine ! fit Pierre avec stupeur.

— Elle a tout avoué devant moi et devant plusieurs autres personnes. Il y a plus. Elle a remis entre mes mains cet objet.

A ces mots, le chevalier, plus tremblant que le pri-

sonnier lui-même, mit brusquement sous les yeux de Pierre le bijou qu'il avait apporté. Il attendait avec anxiété le résultat de ce coup de théâtre qu'il avait préparé, pour éprouver la sincérité du jeune soldat.

A la vue du bijou, Pierre jeta un cri et porta vivement la main à son cœur, comme un homme qui se sent mortellement frappé.

— Qui vous a donné cela, capitaine ? fit-il avec angoisse.

— Claudine.

— Elle n'a pu se séparer volontairement de ce bijou. Il faut qu'on le lui ai pris !... La justice sans doute l'aura accusée injustement, comme moi... Oh ! c'est affreux !... C'est à en devenir fou !

Le malheureux avait soulevé ses bras chargés de chaînes, et serrait sa tête entre ses mains. Il chancela et retomba à moitié sur son lit de paille.

Le chevalier le souleva et le remit doucement sur son séant.

— Calmez-vous ! lui dit-il. Sur ma parole de gentilhomme et de soldat, je vous jure que Claudine n'a pas été arrêtée. Personne ne l'a même soupçonnée. Elle est libre !

— Ah ! merci, capitaine ? soupira Pierre...Vous me rendez la vie !

Généreux jusqu'au bout, M. de Guillebon lui donna le temps de se remettre, avant de continuer son interrogatoire.

— Vous avez donc reconnu ce bijou ? demanda le chevalier.

Et il attendit la réponse avec anxiété. Car c'était là, à son idée, une épreuve décisive. Si Pierre avouait tout loyalement, il serait difficile de ne pas croire à son innocence.

— Comment ne l'aurais-je pas reconnu ? dit le prisonnier. C'est le premier cadeau que j'ai osé faire à Claudine !

— Ainsi, fit le chevalier avec joie, vous ne niez pas avoir donné ce Saint-Esprit à Claudine !

— Puisque Claudine a fait elle-même publiquement l'aveu de nos relations, je ne vois plus d'inconvénient à avouer que j'avais acheté ce bijou pour elle.

M. de Guillebon fronça le sourcil.

— Acheté ? répéta-t-il. Vous prétendez avoir acheté ce bijou ?

— Oui, mon capitaine.

— Où cela ?

— A Caen, chez le joaillier à qui vous aviez donné vos bijoux à réparer.

Cette réponse fut faite du ton le plus naturel, avec le plus grand calme. C'était la naïveté de l'innocence, ou l'habileté cynique du crime.

— Et combien avez-vous payé ce bijou ? continua le chevalier.

— Douze livres, mon capitaine.

— Douze livres seulement ?... Mais vous ne savez donc pas quelles sont les pierres qui y sont enchassées ?

— Pardon, mon capitaine : ce sont des grenats.

— Hé ! malheureux, ce sont des rubis et des émeraudes de la plus grande rareté !

— Le marchand se sera donc trompé ? dit Pierre avec surprise.

— Singulièrement trompé ! fit le chevalier avec un sourire amer, car il vous aurait vendu du vrai pour du faux ! Mais cette explication n'est pas admissible. Car ce bijou, je l'ai parfaitement reconnu. C'est un bijou que ma mère a porté, c'est un de ceux que contenait la valise qu'on vous avait confiée.

Le jeune capitaine arrêta un regard scrutateur sur le visage du prisonnier. Il s'attendait à le voir pâlir, comme un criminel qui se sent confondu.

Mais, au lieu de se montrer accablé, Pierre manifesta un contentement extraordinaire.

— Mon capitaine, demanda-t-il vivement, vous êtes sûr que ce bijou est un de ceux que vous aviez confiés au joaillier de Caen ?

— Je n'en suis que trop certain !

— Quel bonheur ! s'écria Pierre.

Et il frappa dans ses mains. Le chevalier crut un instant qu'il devenait fou.

— Quel bonheur de penser, continua Pierre, que ces bijoux, auxquels vous teniez tant, n'ont pas été tous perdus, mon capitaine ! En voilà un au moins de sauvé ! Et je puis dire que c'est moi qui en ai été la cause. Si je n'avais pas eu l'idée d'acheter un bijou pour Claudine, tout cela ne serait pas arrivé. La valise ayant été volée, il ne vous serait rien resté de vos bijoux de famille !

La voix, les gestes, la physionomie du pauvre garçon avaient une apparence de franchise irrésistible.

— On ne joue pourtant pas la comédie comme cela ! se dit le chevalier ébranlé. Ce garçon-là est sincère, ou il ne faut plus croire à rien !

Des doutes cependant lui restaient.

— Comment a-t-on pu vous vendre ce bijou ? demanda-t-il au détenu. Le joaillier savait qu'il m'appartenait.

— Sans doute, mon capitaine ; et c'est justement cela qui m'explique ce qui est arrivé. Quand nous sommes

entrés, le caporal et moi, dans la boutique de l'orfèvre, les bijoux n'étaient pas prêts ; on nous fit attendre. Tandis que l'orfèvre achevait son travail, moi, je regardais les belles choses dans ses vitrines. C'est alors que j'aperçus un *Saint-Esprit* tout pareil à celui-là. Le prix était marqué au bas...Douze livres seulement!... C'était tout ce que je possédais, mes économies de deux années !... Mais je songeai à la joie de Claudine et je demandai à acheter le bijou... Tandis que le marchand le retirait d'une vitrine, deux personnes entrèrent. Elles se disaient pressées ; l'orfèvre dut les servir et déposa mon bijou sur la table où étaient placés ceux qu'il réparait pour vous... Cependant, le caporal, voyant qu'on ne s'occupait plus de nous, s'impatienta et se mit à jurer. L'orfèvre perdait un peu la tête. Il revint bien vite à sa table et, tout en commençant à remplir la valise, il mit mon Saint-Esprit dans une petite boîte en carton et me le donna contre mes douze livres... Eh bien, mon capitaine, voici l'idée qui m'est venue... Le bijou que voici, et qui est du vrai, ressemblait tout à fait au mien, qui était du faux... Dans sa précipitation, l'orfèvre se sera trompé... Il aura mis le bijou de mon capitaine dans la boîte en carton, et le mien dans la valise. Tant pis pour les voleurs et tant mieux pour vous, puisque vous aurez ainsi retrouvé un des bijoux auxquels vous tenez tant.

Ce récit si simple, si vraisemblable et qui se terminait par un complet oubli de soi-même, toucha le chevalier jusqu'aux larmes.

— Je ne vous cacherai pas, dit-il au prisonnier, qu'en entrant ici je vous croyais coupable ; mais les explications que vous m'avez données, m'ont convaincu. Il ne s'agit plus que de faire partager cette conviction à vos juges ; et j'espère que le témoignage de l'orfèvre vous sauvera.

— Hélas ! soupira Pierre, cet homme sera-t-il averti à temps !

— Dans deux heures au plus tard, dit M. de Guillebon.

— Cette nuit, mon capitaine ?... C'est impossible !

— Pour la justice, oui ; mais pour moi, c'est autre chose !

— Quoi ! fit Pierre avec joie, vous vous chargeriez d'envoyer quelqu'un à Caen, pour prévenir l'orfèvre ?

— Je n'y enverrai personne, répondit M. de Guillebon, parce que j'irai moi-même.

— Oh ! mon capitaine ! s'écria Pierre en joignant les mains devant son bienfaiteur.

Il ne trouvait pas une parole ; mais ses larmes parlaient pour lui.

En sortant du cachot, le chevalier retrouva le Major qui l'attendait.

— Eh bien? fit le vieil officier en l'interrogeant du regard.

— Je ne me pardonnerai jamais d'avoir écrit une plainte contre lui ! répondit M. de Guillebon... Le pauvre diable est innocent !

— Vous en êtes sûr? demanda le Major d'un ton singulièrement sceptique.

— Certainement, et vous partagerez bientôt ma conviction.

— Vous me permettrez d'attendre pour cela des preuves.

— C'est justement ce que je vais chercher.

— Où donc?

— A Caen.

— C'est là que vous trouverez ces fameuses preuves?

— Oui ! et je vous les rapporterai demain, dès le matin, sous la forme d'un orfèvre dont la déposition fera mettre immédiatement en liberté ce malheureux.

— Vous partez donc cette nuit?

— A l'instant ! le temps seulement de faire seller mon cheval. Bonsoir Major.

Et le brave chevalier s'élança en courant dans une des rues du camp qui conduisait à sa tente.

— Oh ! la jeunesse ! la jeunesse ! s'écria le vieil officier qui le suivit quelque temps des yeux avec un sourire ironique. Pas pour deux liards de raison ! C'est toujours le sentiment qui la guide !

On l'aurait bien étonné si on lui eût prouvé, l'histoire en main, que la justice n'a commis trop souvent des erreurs sanglantes que pour avoir dédaigné d'écouter les inspirations du cœur.

XXIII

La découverte du meunier

Comme il s'y était engagé, le chevalier de Guillebon, dès le lendemain matin, rentra au camp avec le joaillier, dont la déposition devait, selon ses espérances, changer complètement la face de l'affaire.

En présence de cet état de choses, le Major se vit obligé de commencer une nouvelle procédure. Sur son ordre les principaux témoins, qui avaient été déjà confrontés avec les accusés, durent se rendre, le jour même, aux prisons de la Prévôté.

A l'heure indiquée par l'assignation, Félicité, l'ancienne servante du *Grenadier de Champagne*, aujourd'hui mariée à Dominique, le père Grandin, le bonhomme Gervaise et plusieurs autres personnes se trouvèrent réunies au camp de Vaussieux, devant la Prévôté.

En attendant qu'on les introduisît dans la pièce où se faisait l'instruction, plusieurs de ces témoins parlaient de l'affaire des deux soldats. Le plus animé d'entre eux était le vieux meunier, d'abord prévenu, avant d'être témoin. D'une voix indignée il racontait ses malheurs au père Grandin, qui l'écoutait en ricanant. Car le malin fermier, qui connaissait à fond tout son personnel de Vaussieux et des environs, n'ignorait pas que le bonhomme aurait été bien capable de faire le mauvais coup pour lequel on l'avait arrêté à tort.

Par sa pâleur et par son silence, Félicité faisait un contraste frappant avec les autres témoins. S'appuyant sur le bras de son mari, elle paraissait accablée. En effet des inquiétudes mortelles l'assiégeaient. Pourquoi cette nouvelle assignation ? Pourquoi tant d'hésitations ? La justice militaire allait habituellement plus vite. Pourquoi l'appelait-on une seconde fois ?

Tout ce mystère l'effrayait. Elle n'avait certes pas de remords. Mais le voisinage de cette prison, où deux innocents attendaient la condamnation capitale qui devait lui assurer à elle l'impunité de son crime, ce voisinage lui faisait peur. Elle avait des frissons et dissimulait mal son trouble.

L'orfèvre fut naturellement le premier des témoins appelés.

Lorsqu'il entra dans la pièce où se faisait l'instruction, le Major achevait d'interroger Pierre, qui n'était séparé du juge que par une table. A l'un des bouts de cette table, un greffier, penché sur son papier, écrivait les demandes et les réponses.

Cette scène empruntait une sorte de gravité sinistre à l'absence même de tout apparat. La justice, ici, faisait son œuvre, sans éclat et sans bruit, dans une salle en planches meublée seulement de quelques chaises de paille et d'un banc pour les témoins.

Assises derrière le Major, deux personnes assistaient aux interrogatoires. C'étaient le chevalier de Guillebon et son futur beau-père, M. de Longueval.

Après avoir ramené l'orfèvre au camp, le chevalier s'était lancé, au galop de son cheval, sur la route de Sommervieu. L'affaire de Pierre semblait prendre une si bonne tournure, qu'il avait tenu à annoncer le plus tôt possible cette heureuse nouvelle à Mlle de Longueval et à son père.

— C'est la guérison de cette pauvre Claudine que vous nous apportez ! lui dit Isaure avec un regard qui dédommagea le chevalier de toutes les peines qu'il s'était données.

Claudine, restée malade à Sommervieu, avait reçu une

assignation pour témoigner au sujet du bijou retrouvé. Pour l'excuser M. de Longueval résolut d'aller lui-même au camp avec le chevalier. Et c'est ainsi qu'il assista à l'interrogatoire de Pierre.

Cet interrogatoire avait produit la meilleure impression.

Et comme M. de Longueval manifestait son contentement au chevalier, celui-ci lui dit :

— Attendez ! voici un témoignage décisif qui va vous convaincre tout à fait !

André de Guillebon venait en effet d'apercevoir l'orfèvre qu'on avait introduit dans la salle.

Le joaillier était un petit homme trapu, dont la physionomie ouverte annonçait la plus entière franchise.

D'un bout à l'autre de sa déposition, il se montra très disposé à reconnaître la vraisemblance de l'erreur qu'il avait dû commettre. Il se rappela parfaitement, comme l'avait dit Pierre, qu'il avait été plusieurs fois dérangé par des acheteurs, au moment où il emballait les bijoux. La substitution d'un bijou à l'autre lui paraissait toute naturelle, car les deux *Saint-Esprit* ne différaient que par la valeur des pierres enchâssées.

— Tout me porte à croire, dit-il en achevant sa déposition, que ce malheureux jeune homme a été victime d'une erreur que j'aurai commise.

Tandis que le joaillier traversait la salle pour gagner le banc réservé aux témoins, le chevalier de Guillebon serrait chaleureusement la main que lui tendait son futur beau-père, M. de Longueval. Ces deux braves cœurs se réjouissaient du triomphe de la vérité.

Pierre ne quittait pas des yeux son capitaine. Sa joie fut immense quand il s'aperçut que M. de Guillebon lui souriait, Il se crut sauvé.

Plusieurs témoins furent appelés après l'orfèvre. La déposition du bonhomme Gervaise, le meunier, eut peu d'intérêt. Il montra toutefois une grande animosité contre les prévenus.

— Ce sont eux qui m'ont fait arrêter ! s'écria-t-il en levant les bras au ciel... Un homme de mon âge en prison !

Il revenait sans cesse sur ce thème. Le Major, qui était au courant de son passé judiciaire, le renvoya en souriant au banc des témoins, et donna l'ordre d'introduire Félicité.

— Reconnaissez-vous ceci? dit brusquement l'officier instructeur à l'ancienne servante en lui présentant le *Saint-Esprit* qu'on avait saisi sur Claudine.

A cette question, qu'elle était loin de prévoir, la femme de Dominique se troubla. Ne sachant rien de ce qui s'était dit dans les précédents interrogatoires, elle se figu-

rait qu'on lui tendait un piége et qu'on était sur les traces du crime qu'elle avait commis avec son ancien amant.

L'infernale machination qu'elle avait inventée, pour que les soupçons se portassent sur le pauvre Pierre, allait-elle donc, par un juste retour, devenir la cause de sa perte ?

Lorsque le brave garçon tout joyeux, sans défiance, lui avait montré le présent qu'il destinait à Claudine, l'aventurière avait été frappée de la ressemblance de ce bijou avec l'un de ceux qu'elle avait cachés dans la paillasse de son lit. Et, profitant de la courte absence du jeune homme, elle s'était hâtée de substituer le bijou vrai au Saint-Esprit sans valeur que Pierre avait acheté à Caen pour sa fiancée.

— Comme Félicité hésitait à répondre, le Major s'impatienta.

— Je ne comprends rien à votre silence, lui dit-il. Ce bijou ne doit pas vous être inconnu, puisque l'accusé, ici présent, vous l'a montré. Il a même affirmé que vous l'aviez admiré.

— Cela se peut bien ! répondit Félicité d'un air indifférent.

— La justice ne saurait se contenter d'une réponse aussi évasive, reprit le Major d'un ton sévère. Je dois vous rappeler que le faux témoignage ne consiste pas seulement à mentir, mais à cacher une partie de la vérité. J'exige donc que vous répondiez catégoriquement à cette question : « Est-ce bien le même bijou que celui que l'accusé vous a montré ? »

Un silence extraordinaire s'était fait dans la salle ; le juge, l'accusé et les témoins, qui avaient assisté aux précédents interrogatoires, sentaient l'importance de la question et attendaient impatiemment la réponse.

Quant à Félicité, elle se faisait cette réflexion : « Puisqu'il s'agit de deux bijoux, je ne dois reconnaître que le bijou vrai, c'est-à-dire celui qui perdra Pierre ! »

— Il me semble bien reconnaître le bijou, dit-elle au Major ; cependant je crois qu'il était plus brillant que celui-là. Je me rappelle même à présent que je fis remarquer à l'accusé combien j'étais étonnée de l'éclat des pierres. J'ai dû lui dire : « On jurerait que c'est du vrai ! »

Félicité pensa qu'elle avait porté le coup de grâce à l'accusé. Mais elle eut bientôt un réveil terrible.

Le Major, en effet, venait d'ordonner à l'accusé de se lever.

— Reconnaissez-vous comme vraies les dernières paroles du témoin ? lui demanda-t-il.

— Oui, mon capitaine, répondit Pierre.

— Vous rappelez-vous qu'elle vous ait dit : « On jurerait que c'est du vrai ! »

— Oui, mon capitaine, répondit encore l'accusé.

Félicité se sentait toute déroutée et ne comprenait plus rien à ce qui arrivait. Elle avait cru que l'accusé la contredirait avec énergie, et il se trouvait que, pensant le perdre, elle venait de témoigner en sa faveur.

Lorsqu'elle vint s'asseoir au banc des témoins, elle eut bientôt l'explication de ce mystère. En interrogeant ses voisins, elle apprit que le témoignage de l'orfèvre avait complètement changé la face de l'affaire et préparé l'acquittement du jeune soldat.

Cette nouvelle la frappa de terreur. Après l'acquittement, qu'allait faire la justice ? Sur qui se porteraient ses soupçons ? Cette pensée la faisait pâlir. Absorbée dans de sombres réflexions, elle ne prêtait qu'une attention distraite aux interrogatoires qui continuaient.

Tout à coup ses yeux étincelèrent et son visage se colora d'une vive rougeur. Mais elle avait une si grande puissance sur elle-même que, malgré la violence des sentiments qui l'agitaient, elle sut se contenir et paraître calme. Ce fut même d'un ton presque indifférent qu'elle interrogea la personne qui avait été la cause inconsciente d'un si grand trouble.

— Tiens ! dit-elle au bonhomme Gervaise qui était assis à ses côtés sur le banc des témoins, qu'est-ce que vous tournez et retournez comme cela dans le creux de votre main ?

— Oh ! fit le meunier, pas grand chose de bon sans doute ! Car je ne crois pas beaucoup à la valeur des choses qu'on jette.

— Où avez-vous trouvé cela ?

— Dans ma cour, en remuant le fumier. Quelqu'un en passant près du moulin, aura jeté cela par dessus la haie, pour s'en débarrasser.

— Vous m'étonnez ; car c'est un bijou cela.

— Oh ! du faux pardine !

— Ça ne l'empêche pas de briller.

— Tout ce qui brille n'est pas or ! dit le meunier en hochant la tête.

— N'importe ! reprit Félicité d'un air convaincu. A votre place, je ferais examiner cela par un connaisseur... Hé parbleu ! n'avez-vous pas sous la main l'homme qu'il vous faut !

— Qui donc ?

— Le témoin qui est là-bas, à l'autre bout du banc.

— Le joaillier de Caen ?

— Sans doute ; montrez-lui ce que vous avez trouvé. Il ne refusera pas de vous donner son avis. Et, dans tous les cas, ça ne coûtera rien.

— Vous avez, ma foi ! raison ! dit le meunier en se levant. C'est une fière idée !

Félicité suivit du regard les moindres mouvements du bonhomme Gervaise.

Un instant, le bonhomme s'arrêta hésitant. Une pensée lui était venue. S'il montrait l'objet trouvé au joaillier et que cet objet eut de la valeur, ne l'obligerait-on pas à le rendre? Cette perspective ne faisait point son affaire.

Pendant ce temps-là Félicité maugréait intérieurement contre le meunier et ses lenteurs. Enfin le bonhomme Gervaise se décida. Il s'approcha de l'orfèvre et, après un court préambule, lui présenta l'objet qu'il avait trouvé.

De sa place, Félicité observait ce qui se passait à l'autre bout du banc. Quand elle vit l'attention du joaillier s'éveiller et croître au fur et à mesure qu'il examinait le bijou, Félicité eut un sourire sinistre.

Tout à coup l'orfèvre jeta un cri de surprise, et, quittant précipitamment son banc, accourut auprès de la table devant laquelle se tenait le père Grandin, qui répondait aux questions du Major.

— Pardon si je vous interromps ! mon officier, dit l'orfèvre d'une voix émue. Mais voilà un événement extraordinaire. Un des témoins vient de me remettre un bijou qu'il a trouvé dans sa cour. Et ce bijou, je l'ai parfaitement reconnu, c'est le Saint-Esprit que j'ai vendu à l'accusé !

Un silence extraordinaire se fit dans la salle ; car chacun comprenait l'importance de l'incident et tâchait de ne rien perdre des paroles qui allaient être prononcées.

Le chevalier avait pâli et adressé à son voisin, M. de Longueval, un regard anxieux. L'ancien colonel n'était pas moins ému que son futur gendre. Tous les deux avaient compris qu'un grave événement se préparait.

Pierre était le seul qui ne parût pas comprendre l'importance de la découverte du bijou. Comme toutes les consciences droites, il puisait son calme dans le sentiment de son innocence.

Après avoir curieusement examiné le *Saint-Esprit*, le Major le rendit à l'orfèvre.

— Voyez-le encore ! lui dit-il. Ne craignez pas de lasser notre patience ; prenez votre temps. Votre erreur aurait des conséquences terribles.

— Un examen plus long serait inutile, répondit l'orfèvre. Je reconnaîtrais ce bijou entre mille ; car c'est moi-même qui l'ai réparé et vendu à l'accusé.

Cette affirmation causa une vive sensation parmi les assistants.

— Quand vous a-t-on remis ce bijou ? continua le Major.

— A l'instant.

— C'est un des témoins, ici présents, qui vous l'a montré ? Savez-vous son nom ?

— Non, Monsieur ; mais je puis le désigner. Le voici.

Et, se retournant vers le banc des témoins, le marchand indiqua du doigt le bonhomme Gervaise.

— C'est bien moi, mon président, cria le meunier de sa place.

Le Major ne put s'empêcher de sourire ; car ce mot : « mon président » trahissait des habitudes d'audience que le meunier avait contractées à ses dépens devant les tribunaux criminels.

— Approchez, dit le Major au meunier.

A la vue du bonhomme Gervaise, qui traversait la salle, une sourde rumeur se fit entendre. Tout le monde comprenait que ce témoin tenait entre ses mains le sort des accusés.

— C'est vous qui avez trouvé ce bijou ? dit le Major en lui présentant le Saint-Esprit.

— Oui, mon président.

— Vous avez été entendu déjà comme témoin, un autre jour ?

— C'est vrai.

— Pourquoi n'avez-vous pas alors parlé de la découverte de ce bijou, qui peut avoir tant d'importance au procès ?

Le bonhomme Gervaise, à cette question, eut un véritable accès d'hilarité.

— Hé ! hé ! mon président, fit-il, en reprenant difficilement son sérieux, pouvais-je parler, il y a deux jours, d'un bijou que j'ai trouvé ce matin ?

— Racontez-nous en ce cas comment vous l'avez découvert.

— Je vas vous dire, mon président !... J'étais à remuer, sauf votre respect, le fumier qui est dans la cour du moulin. J'en chargeais ma brouette, pour porter ça dans notre plant d'asperges. Mais v'lan ! qu'est-ce que je vois ? Quelque chose qui brille dans le noir !... J'ai cru un instant que c'était un bel écu blanc... Je me jette là-dessus, je nettoie un peu la chose... Mais bah ! ce n'était qu'un affûtiau

— Vous n'en avez pas moins ramassé l'objet ? fit observer le Major en souriant.

— Histoire seulement de le faire examiner quand j'irais à la ville !... Mais je n'ai pas eu le temps. Quand vous m'avez renvoyé au banc où étaient les autres, j'ai appris qu'il y avait là un orfèvre. Alors j'ai pensé que ce Monsieur là pourrait me donner son avis. Et je lui ai montré le bijou... Voilà, mon président.

— C'est tout ?

— Tout ce que je sais, mon président.

— Et vous ne voyez pas la conséquence que peut avoir votre découverte ?

— Ma foi non !

— Tant mieux. Le renseignement que j'ai encore à vous demander tirera de votre ignorance une autorité plus forte. Vous m'avez dit que vous avez trouvé ce bijou dans votre fumier. Comment croyez-vous qu'il soit venu là ?

— Pardine ! fit le meunier à qui cette question parut drôle, il n'est pas tombé du ciel ! M'est avis qu'on l'aura jeté là, pour s'en débarrasser.

— Ce motif n'est guère vraisemblable, puisque ce bijou, quoique faux, a une valeur de douze livres.

— Douze livres ! s'écria le meunier.

Et il y eut comme des regrets dans le regard tendre que le bonhomme Gervaise laissa tomber sur le bijou qui restait, sur la table, au pouvoir de la justice.

— Votre fumier est-il loin de la route qui passe près du moulin ? demanda le Major.

— A quelques pas seulement, mon président.

Le Major renvoya le meunier au banc des témoins. Puis, d'une voix sévère, il ordonna à l'accusé de se lever.

— Vous avez entendu, lui dit-il, la déposition du dernier témoin ?... Que pensez-vous de la découverte qu'il a faite ?

— Je pense, Monsieur, répondit Pierre sans se troubler, que le bijou ainsi découvert aidera la justice à retrouver les valeurs de la valise.

— C'est aussi mon opinion, reprit froidement le Major.

L'air assuré de l'accusé lui paraissait être une marque de cynisme.

— Je crois même, ajouta-t-il d'un ton ironique, que la justice n'aura pas beaucoup d'efforts à faire pour découvrir les coupables. La découverte de ce bijou nous prouve deux choses : d'abord que la valise a été volée, en second lieu que les malfaiteurs ont imaginé de jeter l'un des bijoux volés dans la cour du moulin pour achever de compromettre le meunier, dont ils avaient déjà pris les vêtements. Mais, par un heureux hasard, le bijou n'a été retrouvé que plus tard, au moment où l'orfèvre de Caen nous apprenait la méprise qu'il avait faite en emballant les diamants de M. de Guillebon. Cette erreur, par une sorte de dessein providentiel, va aider la justice à découvrir la vérité. Et ce plan abominable, inventé pour perdre un innocent, se retournera contre ses auteurs... N'est-ce pas là aussi votre avis, accusé ?

— Oui, Monsieur, répondit Pierre avec une simplicité et un sangfroid qui frappèrent tous les assistants d'étonnement, et je suis le premier à m'en réjouir!

— Impudent coquin! s'écria une voix furieuse dans l'auditoire.

On vit alors le vieux meunier quitter le banc des témoins et s'approcher en montrant le poing à l'accusé.

— Vous auriez dû attendre qu'on vous appelât, dit le Major au bonhomme Gervaise; mais, puisque vous voilà, parlez si vous avez quelque chose de nouveau à apprendre à la justice.

Pierre commençait à comprendre qu'il était menacé d'une nouvelle et redoutable complication.

— Je crois bien que j'ai quelque chose à vous apprendre, mon président! s'écria le bonhomme Gervaise... D'abord, je n'avais rien compris à cette affaire du bijou. Mais, depuis, je vous ai bien écouté, mon président, et je commence à deviner ce qui s'est passé... Ah! les gueux! Ah! les scélérats!... Est-il possible d'imaginer une manigance pareille, pour perdre un pauvre vieillard comme moi... Je n'en veux pas tant au caporal, qui ne me connaît pas, qu'à ce jeune coquin qui fait la sainte nitouche... Car il est du pays, mon président, et c'est lui, lui seul qui a pu avoir l'idée de prendre une de mes blouses...

— Voilà un abominable mensonge! fit Pierre en se levant.

— Asseyez-vous! dit l'officier instructeur, et n'interrompez plus le témoin.

Pâle et tremblant, le pauvre Pierre retomba sur son siége. Et alors, comme s'il eût cherché un protecteur dans la salle, il dirigea ses yeux du côté du chevalier de Guillebon. Mais celui-ci, qui semblait si bien disposé pour lui au début, détourna la tête. Son capitaine allait-il donc aussi l'abandonner? L'infortuné eut comme le pressentiment d'un affreux malheur.

Cependant le bonhomme Gervaise, qui avait sa revanche à prendre, continuait sa déposition contre le fiancé de Claudine.

— Mon président, disait-il en montrant l'accusé du doigt, n'est-ce pas cet effronté qui a prétendu avoir vu le soi-disant voleur de la valise cacher une blouse dans les buissons? Et c'est lui, lui-même, qui l'avait prise chez moi pour me perdre!... Et la preuve, c'est qu'il a eu l'audace de la montrer dans la nuit même à une femme du pays!

— Cette femme est-elle ici? demanda le Major.

— Oui, mon président, c'est Félicité, l'ancienne servante du *Grenadier de Champagne*, aujourd'hui la femme de Dominique Descourtilles.

Le Major se tourna vers le banc des témoins :

— Femme Descourtilles, dit-il, levez-vous et répondez de votre place. L'accusé, ici présent, vous a-t-il montré, dans la nuit du crime, la blouse du meunier ?

— J'ai beau avoir pitié de ce malheureux garçon, répondit hypocritement Félicité, je suis bien obligée de dire la vérité. Je dois l'avouer : Pierre avait apporté à l'auberge un paquet, qui se composait de la blouse et du bonnet du meunier.

— Vous avez reconnu ces vêtements ?

— Parfaitement. Je dis même avec étonnement : « Tiens, c'est la blouse du bonhomme Gervaise ! »

— L'accusé parut-il surpris ?

— Pas trop !

A cet instant, Pierre eut un cri d'indignation.

— Ah ! Félicité ! s'écria-t-il en s'adressant à l'ancienne servante de l'auberge, je n'aurais pas cru ça de vous ! Voilà un mot qui peut me perdre !

Le Major frappa violemment sur la table.

— N'essayez pas d'influencer les témoins ! dit-il d'un ton menaçant à l'accusé, ou je vous fais sortir de la salle.

Puis, après avoir adressé des félicitations à l'ancienne servante sur la manière courageuse dont elle avait déposé, il interrogea de nouveau l'accusé.

— Qui, de vous ou du caporal, lui demanda-t-il, a lancé le bijou dans la cour du moulin ?

— Ni moi, ni le caporal ! répondit Pierre avec un accent désespéré.

— Cependant, insista le Major, le choix qu'on a fait du meunier, pour attirer sur lui les soupçons de la justice, prouve évidemment que cette infernale combinaison n'a pu être imaginée que par un homme du pays. Etant né à Vaussieux, vous deviez être au courant du passé judiciaire du sieur Gervaise. Vous saviez certainement que ledit meunier avait déjà subi deux condamnations ?...

— Mon président, réclama le bonhomme Gervaise en se levant, permettez-moi de vous expliquer le malheur qui m'est arrivé...

Inutile ! interrompit le Major en souriant. Seulement je comprends que ce que j'ai à dire soit un peu dur à entendre pour vous... Je vous autorise donc à sortir de la salle.

Le bonhomme Gervaise gagna la porte en se retournant plusieurs fois pour protester.

— Les condamnations subies par le meunier, reprit le Major en s'adressant à l'accusé, ces condamnations rendaient vraisemblable l'abominable calomnie, que vous aviez inventée pour le perdre !...

A ce mot, Pierre, tout à l'heure si pâle, rougit de honte et de colère.

— Condamnez-moi ! s'écria-t-il, si les apparences sont contre moi !... Mais qu'on ne dise pas que j'ai essayé de me sauver en accusant un innocent !

Des sanglots étouffèrent un instant sa voix. Puis, les mains suppliantes, il se tourna vers le banc des témoins.

— Mais parlez-donc, vous autres qui me connaissez ! s'écria-t-il... Allez-vous m'abandonner en un pareil moment ? Vous savez bien que je n'ai jamais menti, que je n'ai jamais fait de tort à personne. Quel n'est pas celui d'entre vous qui m'aurait confié sur parole tout son argent ? Est-ce vrai ce que je dis là ?... Que celui qui peut dire que je mens se lève !... Et vous, Félicité, vous qui vouliez me marier avec Claudine, est-ce que vous auriez consenti à donner un coquin pour mari à une fille que tout le monde estime dans le pays ?... Vous ne me croyiez donc pas capable alors de voler, de calomnier surtout !... Est-ce que vous avez changé d'avis ?...

Et, tandis qu'il parlait, des larmes roulaient sur ses joues.

— Ou ce garçon-là est innocent, ou c'est un comédien de la pire espèce ! dit M. de Longueval en se penchant à l'oreille du chevalier de Guillebon.

— J'ai bien peur que ce ne soit un monstre ! répondit le jeune capitaine, qui commençait à croire qu'il avait été la dupe d'un abominable hypocrite.

Cependant, dès qu'il eut retrouvé la voix, Pierre protesta encore avec énergie de son innocence.

— Assez ! lui dit le Major d'un ton sec. Vous vous expliquerez demain devant le Conseil de guerre.

Et il leva la séance au milieu de l'émotion générale.

XXIV

Le Conseil de guerre

Le soir même, le colonel du régiment de *Champagne* désigna les officiers qui devaient faire partie du Conseil de guerre. Ces officiers avaient été choisis parmi les capitaines de divers régiments d'infanterie du camp. Ils étaient au nombre de six.

Le lendemain, à huit heures du matin, le Major et les six capitaines désignés se rendirent à la tente du colonel du régiment de *Champagne*. Conformément aux ordonnances, ils étaient tous à jeun et portaient le hausse-col et les guêtres.

Le colonel, qui devait présider le Conseil, ne prit que le temps de reconnaître les officiers et sortit avec eux,

pour entendre la messe qui fût dite par un des aumôniers de l'armée de Vaussieux.

Au retour de la messe, le Conseil se réunit dans une des grandes salles de la Prévôté. Le colonel de *Champagne* présidait et les autres membres du Conseil s'assirent, à sa droite et à sa gauche, par rang d'ancienneté. Le Major occupait une place à part, en face du président.

Lorsque les juges furent assis et couverts, le président déclara la séance ouverte et ordonna de laisser entrer les personnes qui avaient reçu l'autorisation d'assister à l'audience. Ce public restreint se composait du chevalier de Guillebon et de quelques officiers subalternes de *Champagne*.

La publicité des audiences, l'une des plus précieuses garanties que notre droit moderne offre à l'accusé, n'était pas encore pratiquée. Et, chose plus grave, on ne voyait ni témoins, ni avocats. Tout devait se passer directement entre les juges et les accusés, dans une sorte de huis clos terrible.

Lorsque les quelques personnes étrangères au Conseil furent entrées, le président prit la parole.

Deux soldats de *Champagne*, dit-il, sont accusés d'avoir porté une atteinte grave à l'honneur du régiment en volant une valise qui renfermait des bijoux. Ce vol est d'autant plus condamnable qu'il aurait été commis par des inférieurs au préjudice de leur chef. Je ne préjuge rien. C'est à vous, Messieurs, de voir si le crime est suffisamment prouvé. On va vous donner connaissance des pièces de la procédure... La parole est au Major.

Le Major fit la lecture des pièces du procès, depuis la requête jusqu'au dernier interrogatoire. Puis il lut ses conclusions. Dans ce document, où les derniers incidents de la procédure étaient groupés avec une méthode inflexible, Pierre devenait l'auteur principal du crime, tandis que le caporal passait au rang de simple complice.

Le rendez-vous sous les fenêtres de Claudine, qui ne permettait guère de supposer que Pierre eût participé au crime, cet incident, qui l'avait d'abord blanchi, servait maintenant à le noircir. Aux yeux du rapporteur, ce rendez-vous était devenu une odieuse comédie, imaginée par l'accusé pour se créer une apparence d'alibi.

Et ce qu'il y avait d'affreux dans tout cela, c'est que cette interprétation prenait un air de vraisemblance qui frappait les esprits les plus droits et les plus sincères.

Au fur et à mesure que le Major lisait, on voyait que la conviction se faisait chez les juges. Le rapporteur exerçait sur le tribunal une influence d'autant plus dangereuse qu'il croyait lui-même loyalement à l'évidence des preuves qu'il apportait.

Tandis que leur sort se décidait ainsi sans qu'une voix amie s'élevât en leur faveur, les deux accusés étaient conduits sous bonne escorte devant le Conseil de guerre.

Lorsque le caporal et Pierre furent introduits devant le tribunal, on leur retira leurs chaînes, et on les fit asseoir sur la *sellette*, en face de leurs juges.

Cette formalité avait quelque chose de cruel ; puisqu'elle ne laissait plus de doute aux malheureux sur l'issue probable du procès. La *sellette* était en effet un siége de bois sur lequel on faisait asseoir l'accusé, lorsque les conclusions du juge-instructeur demandaient contre lui l'application d'une peine capitale.

En prenant place sur ce siége fatal, les deux soldats échangèrent un regard où se peignait la vivacité de leurs impressions ; celui du pauvre Pierre annonçait la terreur, celui du caporal une profonde pitié pour son jeune compagnon.

Les malheureux étaient à peine assis que le Major recommença en leur présence une seconde lecture de la procédure.

Pendant cette formalité, on put remarquer sur les traits du plus jeune des accusés l'expression affaiblie du drame qui se jouait dans sa conscience. La surprise, le désespoir, la colère contractaient son visage. Ses poings se serraient d'une manière convulsive, et l'on devinait les efforts qu'il faisait pour se taire.

C'est que le pauvre Pierre supportait en ce moment la plus atroce torture qu'il soit possible à l'homme d'endurer. Sincère et loyal, il s'entendait traiter d'imposteur ; innocent, il voyait tous les faits, qui auraient dû démontrer son innocence, présentés de telle façon qu'ils ne permettaient plus de douter de sa culpabilité.

Aussi, lorsque le Major eut achevé sa lecture, lorsque le Président demanda à Pierre s'il avait à dire quelque chose pour sa justification, ce fut comme une explosion d'indignation.

— Si j'ai quelque chose à dire ! s'écria le jeune homme en bondissant. Mais c'est tout, tout que j'ai à nier ! Dans tout ce qu'on vient de lire il n'y a pas un mot de vrai !

— Respectez vos juges, interrompit le Président d'un ton sévère, ou je vous retire la parole.

— Je demande pardon à celui de mes juges que j'aurais offensé sans le vouloir, reprit le loyal garçon. Mais je n'ai pas étudié moi, et je ne sais comment on doit parler aux grandes gens... Je ne sais que dire la vérité, et je vois qu'il y a bien des mensonges contre moi !... Je suis allé voir Claudine le soir du crime, parce que je l'aime, et parce que je voulais lui remettre le bijou que j'avais acheté pour elle à Caen... Et c'est tout !

— Non, ce n'est pas tout, interrompit le Président. Car l'accusation soutient et prouve que vous n'avez fait cette visite à la ferme de Vaussieux que pour vous créer un alibi. Car on sait que vous n'avez passé qu'un court instant sous les fenêtres de votre fiancée ; que le bijou, acheté à Caen, ne lui a été remis que le lendemain, non dans la soirée ; en un mot que vous avez rejoint le caporal pour participer au crime que vous aviez combiné avec lui. Il y a deux questions enfin auxquelles vous n'avez jamais pu répondre : « Qui a ouvert la valise ? Qui a jeté le bijou dans la cour du moulin ? »

— Hé ! fit Pierre avec désespoir, comment répondre à une chose dont je ne connais pas le premier mot ?

— Le Conseil appréciera, reprit le Président. Les accusés nient ; c'est l'usage. Mais il y a des faits qui parlent pour eux et contre eux. Quel était le mobile du crime ? Là est tout le procès. Eh bien, il saute aux yeux que désirant épouser une fille que son père ne voulait accorder qu'à un homme riche, Pierre a trouvé le moyen de s'enrichir en peu de temps en volant la valise qu'on lui avait confiée.

— Moi ! s'écria Pierre, voler pour épouser Claudine ?... Ah ! vous ne connaissez pas Claudine ! Elle m'aurait repoussé avec horreur !

Et le malheureux éclata en sanglots.

— Vous voyez l'accusé à l'œuvre ! dit le Président à ses assesseurs. Tel il vous apparaît, tel il a été pendant tout le cours de l'instruction. On a eu d'abord pitié de sa jeunesse et de ses larmes. Mais cette comédie est usée. On le connaît, et ses chagrins hypocrites, au lieu de vous attendrir, vous conseilleront la sévérité.

Ainsi la douleur de ce pauvre garçon se retournait cruellement contre lui ; ses larmes même devenaient criminelles !

A cet instant, le Major qui venait de feuilleter les pièces du dossier, demandait au président l'autorisation de soumettre une observation aux membres du Conseil.

— Messieurs, dit-il, je découvre dans la procédure un témoignage négligé qui donne une grande force à l'observation faite par l'honorable président. C'est une déposition d'une certaine Félicité, autrefois servante de l'auberge du *Grenadier de Champagne*. Suivant ce témoin, Pierre, quelque temps avant le crime, avait acheté un billet de loterie, dans l'espoir de gagner un lot qui lui permettrait d'épouser la fille du fermier Grandin. Un instant, par suite d'une erreur commise dans une gazette, on a cru dans le pays que l'accusé avait gagné un gros lot. Il n'en était rien. Mais ce fait vous démontre suffisamment que Pierre était déjà obsédé de la tentation de s'enrichir afin d'épouser Claudine !

Ce coup inattendu était mortel.

— Comme je ne dois pas lasser la patience du Conseil, dit le président à l'accusé, il ne me reste plus qu'à vous demander si vous avez des complices ?

— Comment aurais-je des complices, s'écria Pierre avec une sombre énergie, puisque je n'ai pas commis de crime !

Sans tenir compte de la protestation du jeune soldat, le président ordonna à l'officier de l'escorte de l'emmener pendant qu'on interrogerait le caporal.

Lorsque Pierre fut sorti, avant de procéder à l'interrogatoire du caporal Graindorge, on obligea celui-ci à prêter serment de dire la vérité. L'ancien droit espérait ainsi contraindre la conscience de l'accusé et le forcer à se charger lui-même, par l'intimidation religieuse du serment.

— Vous avez bien suivi la lecture des pièces de la procédure ? demanda le président au caporal.

— Oui, mon colonel, répondit le caporal d'une voix ferme.

Le vétéran était debout, roide, immobile, comme s'il eût été sous les armes. Un seul signe, connu de ses camarades, indiquait qu'il y avait chez lui une forte commotion intérieure. Les poils de sa grosse moustache se hérissaient comme ceux d'un bouledogue qui va se fâcher.

— Vous avez entendu, continua le président, quelle part l'accusation vous attribue dans l'exécution du crime ?

— Oui, mon colonel.

— Qu'est ce que vous avez à dire pour votre justification ?

— Rien, mon colonel.

— Rien ? fit le président étonné. Alors, contrairement à votre système qui consistait à nier tout dans vos précédents interrogatoires, vous reconnaîtriez maintenant que l'accusation a raison ?

— Sur un point seulement, mon colonel.

— Que reprochez-vous donc au rapport ?

— De me donner un complice.

— Vous auriez donc commis le crime tout seul ?

— Tout seul, mon colonel !

— Ce n'est guère vraisemblable. Pierre a dû avoir avant vous l'idée du crime.

— Mon colonel me regarde donc comme un imbécile ? dit le caporal d'un air offensé.

— Je crois que vous avez dû être entraîné par d'odieux conseils.

Des larmes coulèrent sur les joues du vétéran.

— Ah ! merci, mon colonel ! s'écria-t-il ; vous avez encore de l'estime pour le vieux Graindorge !... Ça fait

du bien ça ! Et ça m'aidera mieux qu'un billet de confession, à passer dans l'autre monde !... Oui ! j'ai été un scélérat... Ça, c'est vrai... Mais ça n'a duré que le temps de faire la chose !... Après...

— Si vous avez eu des remords, interrompit le président, pourquoi, dès votre premier interrogatoire, n'avez-vous pas fait d'aveux ?

— Pourquoi, mon colonel ?... Vous allez me comprendre !... J'ai fait dix campagnes, j'ai reçu quinze blessures, j'ai été mis trois fois à l'ordre du jour de l'armée... J'ai nié, parce que je ne voulais pas salir mon uniforme !

Ce mot fut prononcé avec une émotion profonde. C'était ce qu'il y avait de vrai dans le généreux mensonge du caporal. Car, à cet instant, le vieux soldat faisait un sacrifice héroïque.

Il connaissait par expérience la rapidité et la sévérité des jugements militaires. Après la lecture du rapport, il avait vite compris qu'ils seraient tous les deux, Pierre et lui, victimes d'une inextricable et infernale combinaison de faits qui les accablaient. Pour lui, la mort ce n'était rien. Mais la honte d'une condamnation l'avait quelque temps rendu indécis.

Toutefois, lorsqu'il fut bien convaincu qu'il serait condamné avec Pierre, ce cœur simple, mais héroïque, n'hésita plus. Et ce raisonnement se fit dans son esprit : « Si Pierre n'avait pas été soldat, il n'aurait pas été compromis dans cette atroce affaire. S'il est soldat, c'est par ma faute ! Je dois donc le tirer de là en prenant tout sur mon compte ! »

Il n'y avait qu'un inconvénient à tout cela : c'est que le caporal, obligé d'improviser une sorte d'accusation contre lui, se trouvait beaucoup moins habile à mentir qu'à se dévouer.

— Puisque vous prétendez être le seul auteur du crime, lui dit le président, racontez au Conseil comment vous l'avez conçu et exécuté.

— Ça, c'est facile, mon colonel ! reprit le vétéran avec assez d'assurance... L'idée du crime m'est venue au moment où le petit — c'est Pierre que je veux dire — sortit de l'auberge pour aller chez Claudine. Je partis aussitôt avec les deux chevaux... Au bas de la côte, près du moulin, il faisait très sombre... Je coupai avec mon couteau les courroies de la valise, et je tirai deux coups de pistolet pour faire croire à une attaque de malfaiteurs. Puis je vidai le sac, et je jetai un des bijoux dans la cour du moulin... Ça, c'est ce que j'ai fait de plus mal !... Et je vous jure, mon colonel, ajouta le caporal en rougissant, que, si je n'avais pas été ivre, je n'aurais jamais pensé à cela... J'en demande aujourd'hui pardon au

pauvre meunier que j'ai pu compromettre !...

— Soit ! interrompit le président. Je veux bien admettre, pour un instant, la sincérité de votre récit. Expliquez-nous maintenant ce qui vous a déterminé à commettre le vol.

— C'est bien simple, mon colonel : je voulais m'enrichir.

— L'envie de devenir propriétaire vous est venue bien tard ! reprit le président avec un sourire. Vous ne passiez pas au régiment pour aimer l'argent ?

— J'aimais à boire, mon colonel !

L'excellent cœur mettait autant de peine à se trouver des défauts que d'autres en mettent à les cacher.

— On ne vole pas cinquante ou soixante mille livres de diamants pour boire ! fit observer le président. Le conseil ne saurait se contenter de cette explication... Voyons ! puisque vous êtes sur la pente des aveux, ayez le courage d'aller jusqu'au bout.

Il y avait quelque chose de sublime et de comique à la fois dans l'embarras de cette brave et simple nature, qui cherchait à rendre son crime vraisemblable, afin de dissimuler son dévoûment.

— Cré mille nom de... d'imbécile ! murmurait le caporal entre ses dents... Je ne trouve plus rien !

Tandis qu'il cherchait une réponse, le président renouvelait ses questions.

— Quel intérêt aviez-vous à ce crime ? disait-il. Quel bénéfice vouliez-vous en tirer ? Que pensiez-vous faire avec tant d'argent ?

— Me marier ! dit tout à coup le vétéran.

L'âge du caporal, sa figure étrange, couperosée et labourée de cicatrices, donnaient à sa prétention quelque chose de si burlesque que la plupart des juges ne purent s'empêcher de sourire.

— On a l'air de douter de ma parole, reprit le vieux soldat d'un air étonné. Je dis pourtant la vérité. J'ai eu l'idée de quitter le régiment, comme l'a fait mon ancien camarade, le grenadier Thomas Descourtilles. Je me serais marié comme lui et, comme lui, j'aurais acheté une auberge.

— C'est bien, fit le président ; admettons que vous ayiez commis le crime dans le but que vous indiquez. Il ne vous reste plus qu'un devoir à remplir : c'est de dire au Conseil ce que vous avez fait des bijoux volés. Les avez-vous vendus ? Les avez-vous cachés ?

Le brave caporal, que cette question prit au dépourvu, ne sut que répondre et balbutia quelques mots inintelligibles.

Le président insista.

— Après le remords que vous avez manifesté, dit-il à l'accusé, votre ignorance sur ce point devient incompréhensible. Elle ne peut s'expliquer que si vous avez un complice.

— Un complice ? s'écria le caporal. Je n'en ai pas !... Ça, je vous le jure, mon colonel, sur l'honneur !

Et le vétéran, grave et convaincu, leva la main comme pour prêter serment.

Le Conseil me paraît maintenant suffisamment éclairé, lui dit le président. Asseyez-vous.

Et il ordonna de faire rentrer Pierre, qui reprit sa place sur la sellette.

Il y eut alors comme une vague rumeur parmi les assistants. Tout le monde était anxieux. On sentait qu'on touchait au dénoûment du drame judiciaire.

— Je viens d'interroger votre complice, dit le président au plus jeune des accusés. Il avoue tout.

— Il avoue ! s'écria Pierre en levant les mains au ciel.

Sa surprise fut si grande, sa terreur si profonde, que le malheureux eut une sorte de vertige. La salle, les juges, les assistants, tout semblait tourner autour de lui.

— Le caporal avoue, continua le président, mais je dois ajouter qu'il prétend être le seul auteur du crime.

— Il vous trompe ! s'écria Pierre.

— Voudriez-vous dire qu'il avait un complice ? Seriez-vous enfin décidé à faire des aveux ?

— Je n'ai pas d'aveux à faire, puisque je suis innocent. Et le caporal n'est pas plus coupable que moi.

— Il avoue cependant !

— C'est qu'il est devenu fou ! dit Pierre avec désespoir.

Et il se retourna vers son compagnon d'armes, comme s'il eût pensé découvrir chez lui quelque signe extérieur d'un dérangement de l'esprit. Mais le visage du vieux soldat était impassible. Les bras croisés, les yeux fixes, le front haut, faisant face au tribunal, dans une attitude à la fois respectueuse et digne, le caporal supporta l'examen de son prétendu complice avec un flegme imperturbable.

— Caporal, caporal, lui dit Pierre à plusieurs reprises, je croyais que vous n'aviez jamais menti ?

Le vétéran ne bougea pas.

Il s'était donné la consigne de se dévouer, de sauver Pierre en s'offrant seul à la justice comme une victime expiatoire. Et, comme la moindre émotion pouvait le trahir, il s'était promis de garder le plus rigoureux silence.

— Caporal, répéta Pierre avec insistance, pourquoi

vous dites-vous coupable, puisque je sais que vous êtes innocent ?

Le vieux soldat ne répondit pas. Alors Pierre se pencha un peu de son côté, pour lui parler de plus près. Le visage du vétéran restait toujours impassible ; ses muscles ne le trahissaient pas. Seulement une larme, mal retenue, perlait au coin de la paupière.

— Ah ! fit Pierre avec un cri d'admiration, je comprends maintenant !... Ah ! le brave cœur !... qui aurait pu deviner ça ?...

Et se tournant vers les juges auxquels il montra le caporal :

— Il vous trompait, Messieurs ! s'écria Pierre. Car il se perdait, dans l'espoir de me sauver !

Le vieux soldat se leva aussitôt, sans attendre l'ordre du président.

— Ne le croyez pas, mon colonel ! s'écria-t-il en accompagnant ces mots d'un formidable juron... Il n'y a de vrai que ce que j'ai dit !

— Asseyez-vous ! lui dit le président.

Et, s'adressant aux membres du Conseil, il ajouta :

— Chacun des accusés persiste dans son système : l'un avoue, l'autre nie. Je pense qu'il est inutile de continuer, et qu'un plus long interrogatoire n'aurait pour résultat qu'une perte de temps regrettable.

Après avoir consulté du regard ses assesseurs, qui lui répondirent par un signe d'assentiment, le président ordonna à l'officier de l'escorte de reconduire les accusés à la prison.

Au moment de sortir de la salle, Pierre avait cherché des yeux son capitaine. Il eut un frissonnement lorsqu'il vit que le chevalier de Guillebon avait évité son regard.

— Il me croit donc coupable ? pensa le malheureux.

Et il eut alors les plus tristes pressentiments.

Après le départ des accusés, le président lut aux juges l'ordonnance qui devait leur servir de règle pour le cas dont il s'agissait ; puis le Major prit la parole.

Les conclusions qu'il lut réclamaient l'application de la peine de mort. Elles renfermaient toutefois un éloge de la carrière militaire du caporal.

« Brave devant l'ennemi, disait le rapporteur, il l'a été jusque devant le bourreau ; car, pour sauver la vie de son jeune complice, il n'a pas craint d'accepter pour lui seul la responsabilité du crime. Lorsqu'on se trouve en présence d'un tel caractère, on voudrait que la loi permît au juge de faire fléchir la rigueur du châtiment ; mais la loi vous le défend ! »

Suivant les prescriptions des ordonnances, le Major

ajouta, en terminant, que « bien que son avis fût tel, ce n'était pas une raison pour que les juges s'y conformassent. »

Alors commencèrent les formalités du jugement.

Le plus jeune des capitaines qui composaient le Conseil, ayant ôté son chapeau, se leva pour donner son avis à voix haute. Il déclara que, trouvant les deux accusés convaincus du vol de la valise, il les condamnait, comme le voulait la loi, à être pendus.

Puis, après avoir ainsi formulé son opinion, il l'écrivit au bas des conclusions du Major et la signa.

Les six autres capitaines et le président, en dernier lieu, opinèrent de la même manière, debout, la tête découverte. Tous déclarèrent les deux soldats coupables et votèrent pour la peine de mort.

Lorsque ce résultat fut connu, il se fit un long frémissement dans le groupe des personnes qui avaient assisté aux débats.

En proie à la plus vive émotion, le chevalier tendit silencieusement la main à M. de Longueval. Il n'avait pas la force de parler. Ses yeux seuls semblaient interroger son futur beau-père.

— Ce que je pense ? dit l'ancien colonel de *Champagne* en répondant à la question du chevalier, c'est qu'un homme comme le caporal n'est pas capable de commettre un tel crime... Je l'ai eu longtemps dans mon régiment, et il n'a pas dû changer depuis.

— Si vous aviez raison, fit le jeune capitaine d'un air désespéré, ce serait affreux !

— D'autant plus horrible, reprit M. de Longueval, que ces malheureux ne seront pas seuls frappés. Il y aura une autre victime !

— Oui, fit le chevalier d'une voix brisée : Claudine !

— La pauvre fille ! ajouta M. de Longueval. Elle n'aurait pu guérir qu'en apprenant la mise en liberté de son fiancé. Le jugement, qui tue Pierre, la condamne en même temps à rester folle !

Silence ! dit le greffier.

A cet instant, le président du Conseil prononçait la sentence.

— Considérant l'énormité du crime, dit-il en terminant, et la nécessité de faire un exemple, le Conseil décide que, par exception et contrairement aux réglements, qui veulent que le condamné soit exécuté dans la journée, les nommés Graindorge, caporal au régiment de *Champagne* et Pierre Boivin, fusilier audit régiment, seront pendus demain, 21 septembre, jour de grandes manœuvres, en présence du régiment de *Champagne* et de détachements des autres régiments du camp.

TROISIÈME PARTIE

LA SCIENCE JUSTICIÈRE

I

Deux voyageurs mal logés

Tandis que le Conseil de guerre délibérait, une foule énorme se pressait aux abords du camp. Aux habitants de Vaux-sur-Seulles, arrivés les premiers, se joignaient sans cesse de nouveaux venus accourus de villages plus éloignés. Parmi ceux qui paraissaient le plus impatients de connaître le résultat du procès, on remarquait les principaux témoins qu'on avait vus déjà figurer dans l'affaire. Le plus important, Félicité, n'était pas là, et son absence donnait lieu à mille commentaires.

Dès le matin, l'ancienne servante de Mme Françoise avait été en proie à une agitation extraordinaire. Elle courait de pièce en pièce dans l'auberge, s'asseyait, puis repartait, ne pouvant rester en place.

Félicité avait la fièvre que donne la peur. Car c'était de son sort que le Conseil de guerre allait indirectement décider. S'il condamnait les soldats, grâce à ces deux innocents sacrifiés, qui lui serviraient de paratonnerre, elle n'aurait plus à redouter les foudres de la justice. Aussi attendait-elle avec impatience le résultat du procès sans oser toutefois aller aux informations. Car elle ne craignait rien tant que de laisser deviner ses angoisses.

— Tu souffres ? lui dit Dominique en remarquant sa pâleur... Oh ! je devine !... Ce sont ces malheureux qu'on juge en ce moment, n'est-ce pas ?... C'est cela ?

Comme si elle eût été incapable de trouver une parole, Félicité répondit par un long soupir.

— N'exagérons rien, Félicité ! reprit Dominique en essayant de consoler sa femme.

— Je n'exagère rien : si Pierre est condamné, c'est mon témoignage qui l'aura tué !

— Tu n'as fait que ton devoir en disant la vérité.

— J'aurais mieux fait de me taire ! Ce pauvre garçon est peut-être innocent !

— Tout semble prouver qu'il est coupable.

— J'aurais dû penser à Claudine... Je vois d'ici le dé-

sespoir de la malheureuse fille ! Sa raison est déjà dérangée... Si Pierre est exécuté, elle deviendra folle !

— C'est, dans ce cas-là, fit Dominique, ce qui pourrait lui arriver de mieux.

— Oui ! mais la mère ? la pauvre Marianne ?... J'y songe maintenant... Elle doit être revenue à la ferme ; et il ne faut pas la laisser seule dans cette terrible matinée. Ce n'est pas le père Grandin qui la consolera... Je t'en prie, Dominique, permets-moi d'aller trouver cette malheureuse !

— Quel brave cœur tu fais ! s'écria Dominique en embrassant la jeune femme. Va ! je ne te retiens plus, quoique l'auberge soit pleine de monde... Je ferai la besogne tout seul. Va chez les Grandin, et ne reviens que lorsqu'on n'aura plus besoin de toi.

Félicité sortit précipitamment. Ce qu'elle voulait, c'était un prétexte pour se rapprocher du camp sans avoir l'air d'aller aux nouvelles.

En arrivant à la ferme, elle y trouva la mère de Claudine, qui avait quitté la veille au soir Sommervieu, où elle avait confié sa fille aux bons soins de Mlle de Longueval.

Tandis que la redoutable aventurière jouait sa comédie de dévouement auprès de la mère de Claudine, l'auberge était comme prise d'assaut par une foule de voyageurs qui voulaient y louer des chambres pour la nuit et la journée du lendemain.

Voici quelle était la cause de cette affluence. Jusqu'à ce jour, les troupes du camp n'avaient fait que des exercices de peu d'importance. Mais on avait annoncé pour le 21 septembre des manœuvres extraordinaires. Il s'agissait du passage de la Seulles, qui était supposée défendue par l'ennemi.

Dans cette journée, on allait faire, sur une grande étendue de terrain, l'expérience des deux fameux systèmes : *l'ordre mince* et *l'ordre profond*, qui divisaient alors les officiers supérieurs et les auteurs de tactiques.

On allait avoir le spectacle d'une guerre en miniature. Bataille sans larmes, où le public était admis à suivre les deux armées, à applaudir le vaincu aussi bien que le vainqueur.

On devine quel effet produisit ce programme attrayant. Tous ceux à qui leurs loisirs et leur fortune permettaient de s'assurer une bonne place s'empressèrent, dès la veille, de chercher un gîte aux environs du camp, qui dans un château, qui dans une modeste maison de campagne, qui dans une ferme, qui sous un misérable toit de chaume.

L'auberge du *Grenadier de Champagne* était admira-

blement située pour la circonstance. Placée sur une hauteur, à l'une des extrémités du camp, elle avait une façade d'où l'on pouvait dominer, des fenêtres du premier étage, toute l'étendue du champ de manœuvre où devait se déployer l'armée. Aussi fut-elle littéralement assiégée par tous les amateurs de spectacles militaires.

Lorsque sa femme fut partie, Dominique se trouva seul pour répondre aux nombreuses demandes des voyageurs. Il fallait montrer les chambres, discuter le prix, improviser des lits sur les planchers pour les familles nombreuses.

Au moment où l'on venait de louer la dernière chambre, une voiture s'arrêta devant l'auberge, Dominique ouvrit la portière et aperçut la figure épanouie d'un gros abbé, qui remplissait de sa rotondité tout le devant de la voiture, dont le fond était occupé par un vieillard. Celui-ci était mis avec simplicité ; mais ses traits indiquaient autant d'intelligence que de distinction.

— Si c'est une chambre que vous désirez, Messieurs, leur dit Dominique, ne vous donnez pas la peine de descendre.

— Il n'y a donc plus de place ? demanda l'abbé, dont la mine annonçait un vif désappointement.

Et, se retournant vers son compagnon de voyage :

— Quel contre-temps ! fit-il. Nous serons obligés de demander l'hospitalité au Maréchal !

— Il ne faut pas y penser, répondit le vieillard : ce serait tout à fait inutile. Car le château de Vaussieux est situé au fond de la vallée de la Seulles ; et, des fenêtres les plus hautes, on apercevrait à peine les premières tentes du camp.

— Que faire alors ? reprit le gros abbé.

— Chercher un gîte ailleurs, ne fût-ce qu'une cabane, d'où nous pourrons voir l'ensemble des manœuvres.

— Vous vous donnerez une peine inutile, Monsieur, fit observer Dominique. Tout ce qu'il y a d'habitable dans les environs doit être loué maintenant.

— En ce cas, logeons ici ! dit le vieillard à l'aubergiste. Vous avez bien encore quelque place ?

— Oh ! pas pour des gens de qualité comme vous, Messieurs ! fit Dominique.

— Nous ne sommes pas difficiles, continua le vieillard.

— Je n'oserai jamais vous proposer ce qui me reste ; ce serait bon tout au plus pour des domestiques, ou des ouvriers.

— Ce n'est pas un obstacle pour moi, dit le vieillard avec un fin sourire. J'ai été ouvrier autrefois, et cela me rappellera les années de ma jeunesse... Votre avis, cher abbé ?

— Un humble savant comme moi, répondit le gros ecclésiastique avec une modestie suspecte, n'a pas le droit de se montrer plus difficile que... Monsieur Richard..

En prononçant ce nom, l'abbé sourit comme s'il y avait eu une entente mystérieuse entre les deux voyageurs.

L'un était le fameux Franklin, qui voulait assister aux grandes manœuvres du lendemain, l'autre l'abbé de Thoury, cet académicien de province qui s'honorait tant de la visite de son hôte illustre.

— Je vous assure, Monsieur, reprit Dominique, qui n'avait rien du caractère de l'aubergiste, je vous assure que vous avez tort d'insister. Je n'ai plus que deux mansardes, et ce n'est pas à votre âge que je voudrais vous loger sous les toits !

— Raison de plus ! fit gaiement le vieillard, c'est à mon âge qu'on se rapproche du ciel !

Et il descendit le premier de voiture, sans vouloir accepter la main que lui présentait l'abbé.

Tout en précédant les voyageurs pour leur montrer le chemin, Dominique ne cessait de se lamenter sur l'insuffisance du logement qu'il allait leur offrir.

A peine entré dans la mansarde, dont on venait de lui ouvrir la porte, le vieillard se dirigea vers la lucarne. Par cette petite fenêtre, située au deuxième étage de la maison, on apercevait les tentes du camp, puis, au delà, une immense étendue de terrain, dont les derniers horizons étaient bornés par la ligne bleue de la mer.

— Nous ne pouvions rien trouver de mieux ! dit l'illustre savant en appelant l'abbé. D'ici l'œil embrasse tout le champ de manœuvre.

— Avec cette bonne lunette, dit l'abbé de Thoury en braquant une longue-vue qu'il venait de tirer de son étui, nous ne perdrons pas un seul des mouvements de l'armée. Voyez plutôt.

Et il passa l'instrument à Franklin, qui l'essaya à son tour.

— C'est merveilleux ! dit l'illustre vieillard après avoir regardé. Avec cette lunette et de cette fenêtre, si bien située, il n'y a plus de distance...Tout est pour le mieux dans le meilleur des logements possibles !

— Hélas ! soupira Dominique, qui était le plus sincère des aubergistes, Monsieur n'a encore vu que la fenêtre... Mais le reste ?

— Le reste n'est pas grand en effet, dit Franklin après avoir jeté un rapide coup d'œil autour de lui. Mais vous nous aviez parlé, je crois, d'une seconde mansarde ?

— Oui, Monsieur, il y en a une seconde à côté, tout aussi laide que la première !

— Si un lit peut y tenir, c'est tout ce qu'il me faut, dit l'abbé de Thoury.

— On y mettra facilement un lit, répondit Dominique ; et, si ces Messieurs le désirent, on pourrait même faire communiquer les deux pièces. Il y a là dans le mur un placard qui servait de porte autrefois. Je pourrais le faire ouvrir.

— Faites ! dit l'abbé ; votre idée est bonne.

— Et nous vous laisserons tout le temps de la mettre à exécution, ajouta Franklin ; car nous sortons à l'instant et nous ne reviendrons que ce soir, pour coucher... Venez-vous, l'abbé ?

— Je vous suis, dit l'abbé de Thoury à Franklin, qui descendait déjà l'escalier.

Mais, avant de descendre, il recommanda à l'aubergiste de prendre le plus grand soin de sa précieuse lunette.

— Si Monsieur craint quelque accident, dit Dominique, il y aurait une chose bien simple à faire.

Et, tout en parlant, il ouvrit la porte du placard.

— Vous voyez bien cette dernière planche ? ajouta-t-il en montrant à l'abbé le haut de l'armoire ; on peut faire communiquer les deux mansardes sans l'enlever. Voulez-vous qu'on y place votre longue-vue ? Elle y sera en sûreté.

— Ce serait une bonne précaution, répondit le professeur de physique.

Aussitôt il démonta la lunette et l'apporta à Dominique, qui l'attendait debout sur une chaise. L'aubergiste prit la longue-vue et la fit glisser sur la planche. Mais un obstacle, qu'on ne pouvait apercevoir d'en bas, arrêta la lunette et l'empêcha d'avancer. Alors Dominique se dressa sur la pointe des pieds, allongea le bras et ramena un long objet qu'il remit à l'abbé, sans le regarder.

Uniquement préoccupé de sa chère longue-vue, le professeur de physique jeta ce qu'on lui donnait dans un coin de la mansarde, pour suivre des yeux les mouvements de Dominique. Et il ne se décida à partir que lorsqu'il eut entendu refermer la porte du placard.

II

Un objet compromettant

Après avoir reconduit les voyageurs jusqu'à la porte de l'auberge, Dominique remonta à la mansarde, pour aviser aux moyens de rétablir la communication entre les deux pièces.

Le premier objet qu'il aperçut en rentrant, ce fut un long sac de cuir qui se détachait vivement sur le fond blanc des pavés de la chambre.

— Tiens ! fit-il avec étonnement, une valise qui aura été oubliée par quelque voyageur ?

Il se baissa pour la ramasser et, à sa légèreté, reconnut qu'elle était vide. Puis il découvrit, en l'examinant de plus près, qu'elle avait été fendue dans toute sa longueur par un instrument tranchant. La serrure, restée fermée, était intacte. On avait dû éventrer la valise pour s'emparer des valeurs qu'elle contenait.

Un nom gravé sur une plaque de cuivre attira tout à coup l'attention de Dominique ; c'était celui du chevalier André de Guillebon !

Dominique fut si troublé par cette découverte qu'il n'aperçut pas d'abord tout ce que cette pièce de conviction pouvait entraîner de conséquences, favorables ou accablantes, pour les deux soldats que jugeait le Conseil de guerre. Mais, lorsqu'il eut repris l'usage de ses sens, ce fut la première idée qui le frappa. Ou cette valise retrouvée allait confirmer la culpabilité de Pierre et du caporal, ou elle allait faire éclater leur innocence. Il devait y avoir là quelque chose qui éclairerait définitivement les juges.

En loyal garçon qu'il était, Dominique ne vit que cela. Il ne pensa pas un instant à la responsabilité qu'il pourrait encourir plus tard comme aubergiste. Il n'eut devant lui, pour seule perspective, que deux innocents à arracher au bourreau. Et il partit, en courant, la valise sous le bras.

Tandis qu'il descendait quatre à quatre l'escalier, il faillit renverser une femme qui arrivait en sens inverse.

C'était Félicité.

— Où cours-tu ainsi ? dit celle-ci en le retenant.

— Ne m'arrête pas ! répondit Dominique.

— Mais enfin, où vas-tu ?

— Au Conseil de guerre, sauver peut-être deux innocents !

— Il est trop tard ! dit froidement la terrible fille, dont les yeux étincelèrent dans la demi-obscurité de l'escalier.

— Trop tard ! répéta Dominique en pâlissant. Le jugement est donc prononcé ?

— Oui.

— Et ils sont condamnés ?

— A la peine de mort !

— Ah ! mon Dieu ! fit Dominique d'une voix altérée.

Et, dans son épouvante, il laissa tomber la valise qu'il portait sous le bras.

Félicité se baissa pour la ramasser, et, en la reconnaissant, ne put retenir un cri d'effroi.

En se trouvant tout à coup en face de ce muet accusateur, de ce sac qu'elle croyait jeté dans les champs, l'énergique créature avait, pour la première fois, manqué de sang-froid.

La première question que lui adressa Dominique n'était pas de nature à la rassurer.

— Tu as donc reconnu cette valise ? lui demanda son mari avec une curiosité anxieuse.

— Hé ! pourquoi pas ? dit Félicité en jetant sur Dominique un regard pénétrant, qui cherchait à lire au plus profond de sa pensée.

Ce regard avait quelque chose de dur et de froid comme l'acier. La terrible aventurière était décidée à sacrifier le pauvre garçon à sa sécurité. Mais il ne lui fallut pas beaucoup de temps pour s'apercevoir que le naïf était à mille lieues d'incriminer les actes ou les paroles de la femme qu'il aimait.

Cette découverte lui rendit toute son assurance.

— Comment n'aurais-je pas reconnu cette valise ? reprit-elle avec un naturel parfait. N'ai-je pas aidé moi-même le caporal, dans la soirée du crime, à boucler les courroies du sac ?

A son tour elle interrogea son mari et se fit expliquer comment il avait trouvé le sac de cuir.

— Comme je suis arrivée à propos ! lui dit-elle avec un air de profonde commisération, quand Dominique eut achevé son explication. Sans moi, tu allais porter cette valise au Conseil de guerre ?

— Sans doute, c'était un devoir.

— C'était une sottise, et une sottise qui pouvait nous coûter cher ! Cette valise, trouvée dans une de nos chambres, indique suffisamment que le voleur, ou les voleurs, ont dû séjourner dans l'auberge... Eh bien, crois-tu que cela aurait donné un beau renom à notre maison ? Ajoute à cela ce que n'auraient pas manqué de dire les bonnes langues du pays. Il s'en serait trouvé certainement pour répandre le bruit que nous aurions bien pu avoir notre part du magot... Et la justice ? est-ce qu'elle n'aurait pas eu des soupçons ? Elle nous aurait peut-être inquiétés. Et il ne fait pas bon passer dans ses rouages. Quand on n'y perd pas la vie ou l'un de ses membres, on y laisse sa réputation !

— Tu as peut-être raison, dit Dominique ; mais si je savais sauver deux innocents, je n'hésiterais pas, malgré tout, à porter la valise aux juges.

— C'est d'un brave garçon, ça ! reprit Félicité en accompagnant cette louange équivoque d'une caresse. Mais

ton dévoûment serait maintenant inutile. Le jugement du Conseil de guerre est sans appel. Rien ne saurait empêcher l'exécution qui aura lieu demain. Un ordre exprès de Sa Majesté pourrait seul la retarder..

— Eh bien, reprit Dominique avec un rayonnement d'espoir dans les yeux, cet ordre, on l'obtiendrait peut-être à la suite de la découverte que je viens de faire ?

— Pour cela, répondit Félicité d'un air narquois, il faudrait trouver un courrier qui ferait deux fois en douze heures le chemin de Versailles, c'est-à-dire quelque chose comme cent-quarante lieues en une nuit !

Dominique baissa la tête, comme un homme accablé.

— D'ailleurs, ajouta la terrible raisonneuse, en quoi la découverte de cette valise prouve-t-elle l'innocence des deux soldats ? Ne peuvent-ils pas avoir un troisième complice, qui aura logé ici après le crime ?...Supposons même qu'ils n'aient pas de complice. Est-ce que Pierre et le caporal ne venaient pas souvent à l'auberge ?... Le caporal, par exemple, s'y arrêtait presque tous les jours... Tiens ! une idée qui m'arrive !... Le lendemain du crime, dans la matinée, Pierre est entré à l'auberge, avant d'aller à la ferme du père Grandin. Je me rappelle même que j'ai dû le laisser seul un instant pour aller auprès de ta pauvre mère... Pendant mon absence, est-ce qu'il ne lui a pas été facile de monter rapidement l'escalier et de cacher la valise dans l'armoire où tu l'as trouvée ?... Je ne dis pas qu'il ait fait cela... Mais enfin il est permis de le supposer... L'innocence des condamnés ne m'est donc pas le moins du monde prouvée... Et puis, avons-nous le droit de nous croire plus forts que les juges ?... Laissons la justice faire sa besogne, et occupons-nous de nos affaires !... Pour moi, à ta place, je ne dirais rien de ce qui est arrivé.

— Que ferons-nous alors de la valise ? demanda Dominique, qui ne trouvait plus rien à répliquer.

— Nous la détruirons.

— Comment ?

— Oh ! si cela t'embarrasse, je m'en charge !

A ces mots, Félicité arracha la valise des mains de son mari.

— Où vas-tu la porter ? demanda de nouveau Dominique.

— Dans mon ancienne chambre de jeune fille, dit Félicité ; elle y sera en sûreté, puisque personne n'entre dans cette mansarde, qui me rappelle tant de souvenirs !

— Oui ! fit Dominique avec émotion, c'est là que nous nous sommes aimés, c'est là que tu m'as dit pour la première fois que tu m'aimais !

— J'entends appeler ! dit Félicité en interrompant son

mari. Ce sont des voyageurs. Va ! je te rejoins bientôt.

Elle se sépara brusquement de Dominique et monta d'un pas rapide à l'étage supérieur ; car elle avait hâte de dérober à tous les regards la redoutable pièce de conviction.

Son ancienne mansarde était restée dans l'état où elle l'avait quittée avant son mariage. Les meubles occupaient toujours la même place ; rien n'avait été changé. Elle seule avait la clé de cette pièce ; elle seule y entrait.

Elle s'y enferma en poussant le verrou de la porte.

— Cette brute de Barthélemy Luro ! fit-elle aussitôt avec colère en jetant la valise dans un coin... Sans ma présence d'esprit et la bêtise de Dominique, nous étions perdus !... Il faut que ce lâche, au moment d'emporter la valise, ait eu quelque peur absurde !

Elle s'avança ensuite vers le lit.

Et brusquement, comme pour échapper à ses regrets par la rapidité de l'exécution, elle enleva couvertures, draps et matelas. Puis elle se pencha sur la paillasse et, plongeant ses bras par une des ouvertures, elle en ramena une poignée de bijoux.

C'était — on se le rappelle — la part des objets volés que Félicité s'était attribuée sans en parler à son complice. Elle avait mis ces brillants de côté, soit pour les vendre dans le cas où elle serait obligée de fuir, soit pour en porter quelques-uns, lorsque le souvenir du vol aurait été effacé dans la mémoire des habitants du pays.

Car la jolie fille aimait passionnément la toilette. Plus d'une fois, après s'être enfermée dans la mansarde, elle avait tiré du fond de la paillasse une des parures, pour en orner ses cheveux ou ses oreilles. Et elle prenait alors plaisir à se regarder dans la glace. C'était donc une vraie douleur pour elle d'être obligée de se séparer d'un pareil trésor !

— Allons ! n'y pensons plus ! murmurait-elle en admirant les diamants dont elle ne pouvait détacher son regard... Ce serait trop imprudent ! Si, par malheur, Dominique venait à les trouver, après la découverte de la valise, ce serait ma perte ! Il faut se résigner à les jeter ou à les détruire !

Les détruire ? Ce n'était pas chose facile, et, d'ailleurs, il en resterait toujours des débris. Les jeter ? Félicité savait, par expérience, que les objets que l'on croit le mieux cachés se retrouvent quelquefois, et deviennent un danger sérieux.

Plus elle réfléchissait, moins elle trouvait la solution du problème. Enfiévrée, la tête en feu, elle s'approcha de la fenêtre pour exposer son front à la brise rafraîchissante. Le coude appuyé sur la barre de bois qui ser-

vait de balcon, elle laissait errer son regard sans songer à l'arrêter sur aucun objet. Sa pensée était ailleurs et ne suivait pas la direction de ses yeux.

Tout à coup elle eut un tressaillement de joie.

— J'ai mon affaire ! dit-elle en quittant subitement la fenêtre.

III

L'Accident

Voici ce qu'elle venait de découvrir.

A peu de distance de la fenêtre, sous le toit, elle avait aperçu un de ces trous que les maçons ménagent dans les murs en construction pour y passer les montants horizontaux de leurs échafaudages. Au fond de cette ouverture, étroite et inaccessible, elle pourrait cacher son trésor. Mais comment y arriver sans être vue ?

L'ouverture se trouvait dans le voisinage d'une lucarne. Au fronton de cette lucarne une barre de fer tournée en volute soutenait une poulie, à l'aide de laquelle on montait d'en bas le foin et la paille qu'on emmagasinait dans le grenier.

En saisissant d'une main les deux côtés de la corde, il était facile à une personne, agile et hardie, d'avancer assez le corps pour enfoncer l'autre main dans le trou de la muraille.

Ce n'était pas l'audace qui manquait à la redoutable aventurière. Dès qu'elle eut reconnu qu'elle pouvait tout à la fois conserver ses bijoux et les dérober aux recherches, elle n'hésita plus.

Après avoir caché les bijoux au fond de son tablier, elle sortit de la mansarde.

Elle n'eut que trois ou quatre pas à faire dans le corridor pour arriver à la porte du grenier, qu'elle referma derrière elle. Puis elle courut à la lucarne.

Avant de saisir la corde de la main droite, elle prit dans sa main gauche tout ce que celle-ci pouvait contenir de bijoux ; et elle laissa le reste sur l'aire du grenier. Cela fait, elle s'approcha du bord de la lucarne. Mais, avant de se risquer au dehors, elle regarda dans la cour de l'auberge pour s'assurer que personne ne la voyait.

Et, comme la cour était déserte, elle empoigna vigoureusement la corde et se pencha au niveau du toit.

Ainsi qu'elle l'avait prévu, sa main gauche pénétra facilement jusqu'au fond du trou. Mais, en retirant la main, elle ramena involontairement un des bijoux au bord de la cachette. C'était un de ces épis de blé en or que les élégantes portaient alors dans les cheveux.

Comme elle essayait de le renfoncer le bijou lui échappa et tomba, traversant l'air comme une petite flèche d'or.

Au même instant, au rez-de-chaussée, une porte s'ouvrait et un homme, qui entrait dans la cour, vit passer devant lui un objet brillant. Instinctivement, il leva la tête pour s'assurer d'où cela venait.

A la vue de cette femme, qui se tenait suspendue dans le vide, il poussa un cri d'épouvante.

C'était Dominique qui avait reconnu Félicité.

Effrayée, celle-ci se rejeta vivement en arrière pour ramasser les bijoux, qui étaient restés dans le grenier, et les reporter dans la paillasse de la mansarde. Cet effort devait la perdre. Au moment où, de la main gauche, elle saisissait la maçonnerie de la lucarne pour faciliter sa rentrée dans le grenier, sa main droite se détendit inégalement, et l'une des cordes lui échappa. Et ce fut une chute rapide.

En voyant ce corps qui traversait l'espace, Dominique jeta un second cri, un cri terrible qui fit sortir plusieurs personnes de l'auberge.

Tandis que la corde descendait entraînée par le poids de Félicité, l'autre extrémité, munie d'un crochet de fer, remontait. A la hauteur du premier étage le crochet, en se balançant, rencontra la barre d'un balcon et s'y fixa.

Félicité, malgré cette secousse violente, eut assez d'énergie pour rester un instant suspendue. Cela donna le temps de jeter quelques bottes de foin qui formèrent un matelas suffisant pour amortir sa chute.

— Je t'ai crue morte ! disait Dominique qui s'était précipité au devant de la jeune femme. Mais tu vis, grâce à Dieu ! Et si tu n'es que blessée, ce ne sont pas les soins qui te manqueront !

Et alors, s'adressant au garçon d'écurie qui était accouru avec plusieurs autres personnes :

— Attelle vite un cheval, mon garçon, et va chercher un médecin à Bayeux.

— Inutile ! lui dit Félicité. Ça ne sera rien. Je me trouve beaucoup mieux, je t'assure !... Vois ! je peux même me passer de ton bras !

Elle essaya de se lever. Mais, lorsqu'elle voulut marcher, une vive douleur la saisit dans une jambe. Malgré toute son énergie, elle fléchit, chancela, et retomba sur le foin.

Le cri qui lui échappa fut pris par tout le monde pour un cri de douleur ; mais, en réalité, c'était surtout un cri de rage. Elle se voyait dans l'impuissance d'agir, et elle se demandait ce qui arriverait si son mari avait l'idée de se rendre compte de la manière dont l'accident était arrivé.

Son ancienne mansarde était ouverte, le lit défait. Des débris de paille attestaient que la paillasse avait été fouillée. Dans le grenier voisin, c'était bien autre chose ! Une poignée de bijoux était restée sur l'aire, près de la lucarne.

Que penserait Dominique de cette découverte venant si peu de temps après celle de la valise ? Qui sait jusqu'où pourraient aller ses soupçons ?

A tout prix, il lui fallait dérober ces objets aux regards de son mari. Mais comment parvenir aux mansardes avant lui ? Elle ne pouvait plus marcher !

Tout allait se découvrir ! Etait-ce déjà l'heure de l'expiation ?

Eh bien, non ! la terrible fille ne se déclarait pas encore vaincue. Si ses pieds refusaient de l'y porter, elle irait aux mansardes sur les genoux !... Restait toujours cette difficulté : comment être seule ? comment éloigner Dominique ?

Quand il vit retomber sa jeune femme, celui-ci la crut blessée sérieusement. Il la souleva dans ses bras comme une enfant et l'emporta d'un pas rapide.

Lorsque Félicité le vit se diriger vers la chambre qu'occupait la paralytique au rez-de-chaussée, elle eut un frémissement d'horreur.

— Où vas-tu ? lui demanda-t-elle.

— Au plus près, pour t'éviter toute fatigue. Provisoirement je te mettrai sur le lit, à côté de ma mère.

— Tu es fou ! dit la jeune femme en frissonnant.

— Puisque cela te fait tant d'effet, reprit Dominique, je vais tout de suite te monter dans notre chambre.

Le pauvre garçon etait fou en effet, fou d'inquiétude. Il n'avait pas songé à ce qu'il y avait d'horrible à placer sa jeune femme sur le lit de la paralytique, près de ce corps rigide et grimaçant. Il n'avait vu qu'une fatigue à épargner à celle qu'il croyait dangereusement blessée.

Tenant toujours Félicité dans ses bras, il traversa une partie de la cour, entra dans le vestibule de l'auberge et monta au premier étage. Arrivé dans la chambre qu'il occupait depuis son mariage, il posa doucement la jeune femme sur le lit.

— Tu souffres bien ? fit-il en l'embrassant.

— Oh ! oui ! dit Félicité Je regrette bien à présent de t'avoir empêché de demander un médecin.

— Rassure-toi, reprit Dominique. Je vais envoyer chercher un chirurgien au camp.

— Au camp ? fit la blessée. Ce serait moins loin qu'à Bayeux. Mais on fera peut-être des difficultés... Il y aura des retards... Et je souffre tant !... Si tu allais au camp toi-même ?

Comment résister à cette prière? Dominique partit précipitamment.

A peine avait-il quitté la chambre que Félicité s'assit sur le lit, et prêta l'oreille. Quand elle crut son mari assez éloigné, elle mit les pieds à terre et essaya de se tenir debout.

La douleur persistait; mais elle fut plus forte qu'elle. En s'aidant des meubles, sur lesquels elle s'appuyait, elle gagna assez facilement la porte.

Le palier qu'elle eut à traverser lui coûta beaucoup d'efforts. Elle dut s'asseoir, pour se reposer, sur la première marche qu'elle rencontra. Quand elle voulut monter plus haut, il lui fut impossible de se tenir debout. Elle dut se traîner sur les genoux jusqu'à la porte du grenier. Tout cela lui avait pris beaucoup de temps. Comme elle essayait d'ouvrir la porte, un bruit de pas se fit entendre au premier étage.

— C'est Dominique! pensa-t-elle avec terreur. Déjà! Il me cherche! Ne me trouvant pas dans notre chambre, il va venir!

Il fallait donc vaincre la douleur pour arriver jusqu'aux bijoux, les cacher, ou, au moins, les jeter provisoirement dans le coin le plus sombre du grenier.

Malheureusement l'espace qui la séparait des bijoux était large; et il n'y avait point de mur pour s'appuyer. Néanmoins elle s'élança. Mais, au deuxième pas, une douleur atroce l'arrêta. Elle fléchit et tomba lourdement, les bras étendus, les mains crispées.

Les pas se rapprochaient, on montait précipitamment.

Alors, avec des mouvements de reptile qui rampe, elle essaya d'avancer. L'extrémité de ses doigts touchait presque aux bijoux.

Elle n'eut pas le temps de les saisir. Dominique, après avoir ouvert la porte de la mansarde voisine, revint désespéré à celle du grenier. Il entra et, voyant sa femme auprès de la lucarne, il se précipita sur elle avec un grand cri.

Une pensée affreuse lui était venue. S'imaginant que la chute de Félicité dans la cour avait été le résultat d'un suicide, il crut qu'elle essayait une seconde fois de se donner la mort.

— Malheureuse! s'écria-t-il, tu voulais te tuer?

Il aperçut en même temps les bijoux dont les pierres précieuses, enflammées par un rayon de soleil couchant, jetaient des éclairs rouges dans la demi-obscurité du grenier.

Félicité, qui avait suivi la direction de son regard, se vit perdue. Sa terreur fut si vive qu'elle s'évanouit.

Dominique la souleva et la porta dans sa chambre de jeune fille.

Le lit était défait, la paillasse bouleversée. Lorsque Dominique étendit Félicité sur le lit, son attention fut attirée par le scintillement d'un petit diamant, oublié entre les brins de paille, qui brillait comme une goutte de rosée sur un épi.

Comme ceux qu'il venait de voir près de la lucarne du grenier, ce bijou avait été caché dans le fond de la paillasse. Tous provenaient d'un vol, et sans doute du vol de la valise.

Ce fut un moment horrible ! un trait de lumière aveuglant comme un éclair !

Le visage du malheureux était décomposé.

— Oh ! fit-il ; c'est à en devenir fou !

Il regardait Félicité qui était couchée, la tête renversée en arrière, les cheveux épars, les joues livides, les yeux à demi fermés.

— Non, non ! s'écria Dominique après avoir contemplé ce visage charmant, dont la beauté idéale semblait garantir celle de la conscience... Non, non ! ce n'est pas possible !... Et cependant...

Des images atroces passaient devant ses yeux troublés. Entre lui et la figure pâle de Félicité évanouie, il voyait les contorsions de deux soldats, que le bourreau venait de lancer dans le vide. C'était dans sa tête un douloureux tourbillonnement d'idées. Il ne savait plus d'où partait le coup ; mais il se sentait frappé. Et une seule chose restait claire. C'était son bonheur perdu !

IV

L'Explication

Comme s'il avait eu l'espoir d'échapper aux terribles visions qui le poursuivaient, le malheureux se couvrit le visage de ses mains.

Toujours étendue sur le matelas, les yeux à demi fermés, Félicité l'observait.

— Il pleure ? pensa la terrible créature. Il ne m'a pas chassée, jetée à la porte ? C'est donc qu'il ne me croit pas coupable !

A cet instant la porte s'entr'ouvit et deux têtes curieuses, inquiètes, s'avancèrent pour regarder dans la mansarde.

C'étaient les domestiques de l'auberge qui venaient voir ce que devenait leur jeune maîtresse.

— Laissez-nous seuls ! s'écria Dominique. Si l'on a besoin de vous, on vous appellera.

Et il referma violemment la porte.

De cet acte d'énergie, si rare chez Dominique, Félicité

tira une conclusion qui la remplit d'espoir. Puisqu'on prenait tant de précautions avec les domestiques de la maison, c'est qu'on voulait tenir l'affaire secrète.

Dominique revint auprès du lit d'un pas chancelant. Son visage était livide, et la sueur perlait sur son front. Il avait une question sur les lèvres, et cette question, il n'osait la poser tant il craignait qu'on y répondît. C'était sa destinée qui se jouait dans cette terrible minute. Car, s'il trouvait sa femme coupable, il était décidé à se tuer pour échapper à la honte et au désespoir.

Enfin, après un effort suprême, le malheureux se décida à parler.

— Félicité, dit-il d'une voix presque éteinte, qui a porté ces bijoux dans le grenier ?

— Moi ! répondit bravement la jeune femme.

A cette réponse si nette, un changement subit se fit dans l'attitude et la physionomie de Dominique. Il n'avait plus l'air sombre d'un juge qui va prononcer une condamnation. Et il y eut sur ses traits bouleversés une sorte d'apaisement.

Instinctivement Félicité avait senti qu'en niant elle se perdait.

— Ah ! fit Dominique, avec un long soupir, j'aime mieux cela !

— Est-ce que tu croyais que j'aurais menti, comme font les coupables ? demanda audacieusement Félicité... Tu me soupçonnais donc ?

Ce fut une véritable scène de douleur et de rage. Elle se couvrit le visage de ses mains et fondit en larmes.

— Oh ! mon Dieu ! murmurait-elle entre chaque sanglot : il a tué notre bonheur !

— Le bonheur ? répéta Dominique avec amertume, n'en parlons pas... Il ne peut plus en être question après ce qui s'est passé !... Je ne demande plus qu'à pouvoir estimer encore celle que j'ai aimée... Voyons, Félicité ! qui t'a donné ces bijoux ?

— Celui qui a volé la valise que tu as retrouvée, dit la jeune femme en baissant la tête.

— Tu connais donc ce misérable ?

— Oui !

— Alors, fit Dominique d'une voix à peine distincte, s'il n'était pas ton complice, cet homme...

— Ne m'interroge pas !... Il y a là un secret... Et c'est mon devoir de me taire !

— Ton devoir ? s'écria Dominique.

— Pense de moi ce que tu voudras, reprit Félicité... Je suis résignée à tout maintenant !... Mais voici la vérité... Pour éviter cette scène atroce, j'ai voulu me

tuer... Je n'ai pas réussi!... Tant pis pour moi! Je subirai ma destinée!

— Tu as voulu te tuer?

— Oui. La première fois que je suis montée au grenier, c'était pour cacher les bijoux; la seconde fois, après ma chute, lorsque j'ai vu que tout allait se découvrir, c'était pour me précipiter volontairement par la fenêtre... Je voulais mourir pour échapper à tes soupçons, pour n'avoir pas à rougir devant toi... Maintenant j'ai échoué, je vis contre mon gré!... Profite de l'occasion! Je suis sans défense! Tu peux m'interroger et me torturer, puisque tu me crois coupable!

— Coupable? Je n'en sais rien encore, reprit Dominique d'un ton désespéré... Mais ce que je devine maintenant avec horreur, c'est que tu as trompé la justice!

— Moi? Je n'ai dit dans mes témoignages que ce que je savais.

— Les faux témoins ne sont pas seulement ceux qui mentent. Il y a ceux qui ne disent pas tout ce qu'ils savent!... Puisque tu connaissais le vrai coupable, pourquoi ne l'as-tu pas dénoncé?

— Je ne le pouvais pas!

— Alors, c'est que tu n'as pas de cœur!

— Dominique, Dominique, écoute-moi, je t'en prie!

— Il n'y a pas d'excuse pour celle qui a laissé condamner deux innocents... Va! je ne te connais plus!

Félicité se tordait les mains et se frappait la tête contre le bois du lit.

— C'est trop souffrir! s'écria-t-elle... J'avais le courage de mourir; je n'aurai pas celui de vivre en me sentant méprisée par toi... Tu veux mon secret?... Eh bien, je vais te le livrer!... Si je n'ai pas nommé le coupable... c'est que... c'est que je ne pouvais pas dénoncer mon frère!

— Ton frère! dit Dominique avec stupeur.

Et, les bras inertes, la tête penchée sur la poitrine, il tomba sur la chaise qui était restée au pied du lit.

Il y eut un long silence que Félicité interrompit la première.

— Ecoute-moi, reprit-elle après avoir bien combiné son mensonge, je vais tout te dire; car j'ai trop souffert pour m'être tue... Mon frère — tu te le rappelles — m'avait déjà poussée à un acte de désespoir. Se tuer, c'est peu de chose, et je lui avais pardonné. Mais aujourd'hui, je le maudis!... Car il m'a exposée à ton mépris!...

— Quoi! s'écria Dominique, ce serait lui?...

Félicité baissa la tête sans répondre, comme accablée sous le poids de la honte. Puis elle reprit:

— Quelques jours après le vol de la valise, mon frère vint me trouver. Il me montra quelques bijoux... ceux que tu as vus dans le grenier — Malheureux ! lui dis-je, d'où peut te venir un pareil trésor ? — Veux-tu, oui ou non, me sauver la vie ? dit-il d'un accent farouche... Et alors il me raconta le vol avec détails. Puis il m'avoua qu'il avait vendu une partie des bijoux que la valise renfermait. Mais, après les poursuites que la justice avait commencées, il n'osait plus ni les garder, ni essayer de vendre ceux qui lui restaient.

Et il me priait de les lui garder... Comme je refusais de m'associer ainsi en quelque sorte à son crime, il me menaça.

— Réfléchis ! dit-il d'un air sombre : c'est une affaire de vie ou de mort pour moi. Je suis déjà signalé à la justice. Des archers du prévôt rôdent dans le voisinage de l'auberge. Si je suis pris, je serai pendu. Et tout ne sera pas fini avec moi. Mon sang t'éclaboussera, ton nom sera flétri... Et que deviendront alors tes projets ? Car je suis au courant de tout. Je sais que tu aimes le fils de Mme Françoise ; je sais que tu espères en être aimé et devenir sa femme. Mais renonce à tout cela. Dominique, malgré son amour, ne consentira pas à épouser la sœur d'un criminel qu'on aura pendu à quelques pas de l'auberge !... Voyons ! je sais que je suis un gredin, et que tu peux bien ne pas avoir pitié de moi. Mais songe à ton intérêt ! Qu'est-ce que je te demande après tout ? rien de difficile : me garder quelque temps ces bijoux, les cacher, les détruire même, si cela te plaît ! Car ce qu'il faut, c'est qu'on ne les trouve pas sur moi, quand je vais sortir de l'auberge.

L'habile comédienne s'interrompit, comme si elle eût succombé à l'émotion ; mais, en réalité, elle avait voulu voir quel effet son récit avait produit sur le faible Dominique.

Celui-ci était toujours assis au pied du lit, la tête cachée dans ses mains.

— Mon frère me faisait horreur, continua Félicité ; mais mon cœur me disait que je ne pouvais livrer au bourreau celui que ma mère avait tenu tout petit sur ses genoux, à côté de moi !... Et puis le malheur qu'il m'avait prédit : la honte, la ruine de mes espérances !... Tout cela me décida et je cédai... Oui ! Dominique, je cédai parce que je t'aimais !... Qu'aurais-tu fait à ma place ? J'en appelle à ton cœur ! Dis ! est-ce que tu aurais consenti à épouser la sœur d'un brigand qu'on aurait exécuté à quelques pas de ta maison ?

— Pour cela, non ! murmura Dominique.

Il garda la même attitude accablée et ne leva même pas les yeux sur la jeune femme.

— Tu le vois, Dominique, reprit Félicité : tu es bien obligé toi-même d'approuver ma conduite ?

— J'y trouve seulement une excuse ! répondit le fils de Mme Françoise d'un air froid.

Comme sa mère, il avait une loyauté que rien ne pouvait ébranler. Par ses séductions, par ses adroits mensonges, Félicité avait eu jusque-là sur Dominique un empire absolu. Mais elle devait échouer contre sa droiture.

— Ainsi, reprit l'aventurière d'un air offensé, tu me blâmes ?

— Je te blâme en effet d'avoir manqué de confiance en moi. Après notre mariage, tu n'avais plus rien à craindre, et tu devais tout m'avouer... Il est dangereux de garder seule un secret si terrible... Je t'aurais conseillée... Mais enfin, il est peut-être temps encore de réparer ta faute, ton crime même ?... Car c'est un crime de laisser la justice condamner un innocent !

— Ainsi, tu me conseilles de dénoncer mon frère ? s'écria Félicité avec horreur.

— Non. Mais un autre peut le faire à ta place.

— Qui donc ?

— Moi.

— Je te le défends ! dit Félicité d'une voix impérieuse. C'est un secret que je t'ai confié à toi, à toi seul... Tu n'as pas le droit d'en abuser !

— Je serais un homme sans cœur si je t'écoutais ! reprit Dominique. C'est demain matin que ces deux malheureux doivent être exécutés. Il n'y a pas une minute à perdre... Je cours au camp, et j'avoue tout !

— Tout ? répéta Félicité avec terreur.

Et, se laissant glisser du lit, elle se traîna jusqu'à son mari.

— Dominique ! Dominique ! s'écria-t-elle en levant sur lui ses yeux baignés de larmes.

Elle voulait encore essayer la puissance de son regard. Mais son mari se montra inflexible.

— Tu ne vois donc pas, aveugle, continua-t-elle, qu'en dénonçant mon frère, tu me perds avec lui !

— Tu n'es pas coupable, je suppose ? fit Dominique avec épouvante... Tu n'as pas un nouvel aveu à me faire ?

— Non ! tu sais bien que non, puisque je n'ai à me reprocher dans tout cela qu'une imprudence !... Mais la justice ne verra pas les choses comme nous... Elle ne peut sonder les cœurs... Et, si tu lui avoues tout ce que je viens de t'apprendre, sais-tu ce qu'elle pensera ?...

Sais-tu, malheureux, ce qu'elle fera de ta femme?... Une recéleuse !

— Ah ! fit Dominique douloureusement.

— Oui, une recéleuse ! continua Félicité. Car, pour la justice, toutes les apparences seront contre moi... J'ai procuré un refuge à l'auteur du vol, j'ai caché une partie des objets volés. Pourquoi? Evidemment pour me les approprier!...Je parle ici comme parlera la justice... Et tu auras beau te repentir de ton imprudence, me défendre devant les juges, on ne t'écoutera pas !... Il sera trop tard !... Tu auras la honte de me voir sur la sellette des accusés, à côté de mon frère !...

Dominique était atterré ; car il sentait ce qu'il y avait de vrai sous l'exagération des craintes exprimées par la jeune femme. Tout d'abord ne l'avait-il pas soupçonnée lui-même? Pouvait-il donc espérer que la justice se montrât plus indulgente que lui ? Et il ne cessait de répéter avec terreur ce mot qui l'obsédait : « Recéleuse ! recéleuse ! »

Avec son audace ordinaire, Félicité saisit la dernière planche de salut qui lui était offerte.

— Il y aurait peut-être un moyen d'arranger les choses, dit-elle en regardant Dominique ; mais je n'ose te l'indiquer.

— Parle au contraire ! s'écria le malheureux garçon. Car je ne sais plus que faire, moi !... Je n'ai plus une idée... Il me semble que je deviens fou !

— Ecoute-moi alors ! reprit Félicité... Tu veux sauver Pierre et le caporal ?

— Oui, oui ! c'est ce que je veux avant tout !

— Je pense que tu veux aussi m'épargner les dangers d'une accusation capitale ?

— Sans doute !

— Eh bien, voici ce qu'il y aurait de mieux à faire... Il faudrait me laisser le temps de voir mon frère.

— Ce misérable est donc encore dans le pays ?... Eh bien, soit, tu verras ton frère... Et après ?

— Après, tu irais au camp demander le prévôt, et tu lui apprendrais que tu connais le véritable auteur du vol de la valise.

— Je le nommerais alors ?

— Pas avant de lui avoir laissé le temps de s'échapper.

— De s'échapper ? fit Dominique... Ce serait se moquer de la justice !

— Peut-être ; mais tu sauverais ainsi deux innocents, tout en évitant le scandale d'un procès criminel qui me compromettrait.

— Non, non ! pas cela ! fit Dominique dont la franchise

et la loyauté se révoltaient... Ce serait d'ailleurs inutile ; on me prendrait pour un imposteur ou pour un fou... Et l'exécution aurait lieu !

— Cherche mieux alors ! dit Félicité.

— Hélas ! soupira le pauvre Dominique qui était en proie à une agitation douloureuse, je ne trouve rien, rien !... Et cependant il faut que je sauve le caporal et Pierre !... Ça, je le veux, je le dois !

Félicité eut un geste de dépit ; car elle se sentait vaincue par l'honnêteté de cette faible, mais loyale nature.

— Voilà ! fit tout à coup Dominique comme se parlant à lui-même. Je m'étonne de ne pas avoir pensé à cela plus tôt.... Il n'y a en effet que lui qui puisse me tirer de là !

— De qui parles-tu ? demanda Félicité.

— De mon frère.

— Le curé de Sommervieu ! s'écria l'aventurière avec terreur.

Elle connaissait la grandeur d'âme du prêtre et sa vive intelligence. Et elle comprit que si Dominique lui racontait tout, elle serait vite devinée, confondue ! Aussi fit-elle un suprême effort pour retenir son mari.

— Laisse-moi ! fit celui-ci en la repoussant. Il faut que je parte !

Sans un mot de plus, peut-être dans la crainte de perdre en restant l'énergie dont il avait besoin, il ouvrit vivement la porte de la mansarde et se précipita dans l'escalier.

Lorsqu'il fut sorti, le visage de Félicité prit une expression atroce de haine et de colère.

— J'aime autant cela ! fit-elle avec une rage sourde. Va, benêt, va trouver ton frère à Sommervieu !... Pendant ton absence, j'agirai de mon côté !

V

La Confession

Après avoir quitté sa femme, Dominique descendit dans la cour de l'auberge et entra dans l'écurie. Il sella son cheval, l'enfourcha et partit au grand trot, suivi longtemps des yeux par les domestiques, étonnés de cet acte de vigueur.

Dominique connaissait sa faiblesse ; et c'est pour cela que, dans une circonstance d'une gravité exceptionnelle, il avait voulu se mettre promptement en route avant de réfléchir aux difficultés de l'entreprise.

La distance qui le séparait du village de Sommervieu n'était pas grande, et son cheval l'emportait avec entrain.

C'est ainsi qu'il arriva, sans avoir eu le temps d'hésiter, devant la grille du presbytère, au moment où le jour tombait.

Au coup de sonnette, Mme Dorothée, la vieille servante, parut au fond du jardin, une lanterne à la main.

— Qui est là ? demanda la vieille de loin.

Elle se faisait en même temps avec la main une sorte d'abat-jour, comme si elle eût cherché à distinguer la silhouette sombre que formaient le cheval et le cavalier.

— Moi ! s'écria Dominique en se faisant connaître.

— Ah ! Sainte Vierge Marie ! fit joyeusement la gouvernante : C'est le frère de Monsieur !

Elle appela Jacques, le petit domestique, traversa le jardin avec lui et ouvrit un des battants de la grille.

— Ce bon Monsieur Dominique ! dit la vieille, qu'est-ce qui peut donc bien vous amener si tard à Sommervieu ?... Enfin, ça ne fait rien... Monsieur le curé sera bien content de vous voir !...

Puis, s'interrompant pour gourmander le petit domestique :

— Fais donc attention, Jacques ! lui cria-t-elle. Tu vois bien qu'on te présente les guides. Allons ! conduis le cheval à l'écurie, au lieu d'écouter curieusement ce qu'on dit.

Et, marchant à côté de l'aubergiste, avec sa lanterne, elle l'accabla de questions auxquelles elle répondait elle-même.

— Et ça va bien chez vous, M. Dominique ? lui disait-elle. Il n'y a pas de malheur ?... Oh ! non, car vous n'auriez pas quitté l'auberge... Et puis, vous avez tout ce qu'il vous faut chez vous, depuis qu'on a installé un camp à Vaussieux... Comme c'est commode tout de même !... Si on a quelqu'un de malade, on n'a pas loin pour trouver un chirurgien... Et pourquoi n'avez-vous pas amené votre jeune femme, M. Dominique ?... J'ai tant envie de la connaître !... On m'a dit qu'elle est jolie.... Voilà une jeune femme que je ne verrai peut-être pas avant de mourir, si ça continue !... Monsieur le curé m'avait pourtant promis de me conduire à Vaussieux. Mais voilà !... Monsieur a acheté un ancien cheval de cavalerie, et il n'ose pas encore l'atteler !... Vous verrez que cette bête-là lui jouera quelque méchant tour !... Mais entrez, entrez donc, M. Dominique !... donnez-vous la peine d'entrer.

Les propos de l'infatigable bavarde les avaient en effet conduits jusque sur le seuil du presbytère.

Dominique, toujours sombre et silencieux, pénétra dans le corridor et suivit machinalement la vieille, qui le conduisit au premier étage dans une chambre, dont

son maître faisait tout à la fois son cabinet de travail et sa bibliothèque.

— J'ai peut-être fait une sottise ! dit-elle à Dominique qui venait de s'asseoir... J'aurais dû vous laisser en bas dans la salle à manger. Vous auriez soupé avec Monsieur.

— Non, non ! fit tout à coup Dominique comme un homme qui se réveille : nous serons très bien ici, puisque j'ai à parler à mon frère.

— En ce cas je vous laisse. Monsieur le curé montera quand il sera rentré.

— Il est donc sorti ? demanda Dominique.

Cette nouvelle semblait lui causer une sorte de satisfaction. Il se leva et fit quelques pas vers la porte.

— C'est que je n'ai pas le temps de l'attendre, reprit-il.

En proie à une véritable torture morale, le pauvre garçon s'emparait de ce prétexte au moment décisif, pour se retirer avant d'avoir fait la confidence qui l'effrayait.

— Quoi ! s'écria Mme Dorothée très suprise, à peine arrivé vous vous en iriez comme cela, sans voir Monsieur le curé ?

Elle n'insistait ainsi que parce qu'elle espérait avoir sa part de la grosse nouvelle qu'elle flairait.

— Je ne comprends pas que Monsieur ne soit pas encore rentré ! ajouta-t-elle. Car il est à deux pas d'ici, à l'église ; et le catéchisme doit être fini.

Dominique n'écoutait plus la vieille bavarde. Il s'était approché d'une fenêtre et laissait errer au dehors son regard, triste et inquiet.

Devant lui, dans un horizon très rapproché, il venait d'apercevoir la tour de l'église, qui se détachait sur l'azur assombri du ciel. Une vague lumière posait encore quelques reflets sur les parties élevées du monument. Mais plus bas, ce demi-jour s'éteignait. Ce n'était plus le crépuscule, c'était déjà la nuit.

— Mais, asseyez-vous donc, Monsieur Dominique ! dit Mme Dorothée qui continuait de faire tous les frais de la conversation. Asseyez-vous en attendant Monsieur le curé.

— Je trouve plus sûr d'aller au devant de lui, dit tout à coup Dominique, qui venait de prendre une résolution.

Et il sortit brusquement de la chambre.

Quelques minutes après, Dominique entrait dans l'église de Sommervieu. La nef était déjà plongée dans l'obscurité. Au fond, dans le chœur, un reste de jour descendait des fenêtres gothiques et glissait sur les dalles qu'il blanchissait.

Dominique éprouvait une émotion si vive que le bruit

de ses pas sur le pavé lui causait une sorte d'effroi. Il lui semblait même que les battements de son cœur allaient trahir le secret poignant qui l'étouffait.

Irait-il plus loin ? Aurait-il le courage d'accomplir sa résolution ? Il hésitait ; mais ce qu'il vit, en arrivant dans le transept, le décida. Dans une des chapelles il venait d'apercevoir la masse noire d'un confessionnal, qui se détachait vigoureusement sur le fond gris de la muraille. Il s'approcha et il entendit un vague murmure de voix. Puis, lorsque ses yeux se furent habitués à l'obscurité, il remarqua une femme agenouillée près du confessionnal.

— Mon frère est là ! pensa-t-il. Si je prenais la place de cette femme, je pourrais tout avouer sous le sceau de la confession. Mon frère ne me reconnaissant pas, je n'aurais pas à rougir devant lui. De plus, il serait tenu de garder le secret, et j'obtiendrais ainsi un conseil utile sans compromettre Félicité.

Comme il se livrait à ces réflexions, la femme agenouillée quitta sa place et sortit de la chapelle. De son côté, se croyant à la fin de sa tâche, le prêtre entr'ouvrit la porte du confessionnal. Ce mouvement décida Dominique, qui s'agenouilla avec bruit sur le banc de bois où s'humiliaient les pénitents.

La confession fut longue, entremêlée de sanglots. On entendit bientôt la voix sévère du prêtre qui ordonnait, et les pleurs du pénitent qui résistait. Ce fut une véritable lutte, longue et opiniâtre, qui se termina par un cri.

M. Delalande sortit précipitamment du confessionnal et releva par quelques bonnes paroles le courage du malheureux.

Dès que son frère fut en état de marcher, il lui donna le bras et sortit avec lui de l'église. Pendant le trajet de l'église au presbytère, les deux hommes n'échangèrent pas une seule parole.

— Ah ! vous voilà enfin Monsieur le curé ! dit la vieille servante quand elle vit rentrer son maître. Il y a du nouveau ici !... M. Dominique est arrivé ce soir pour parler à Monsieur. Il n'est peut-être pas heureux en ménage ; car il a l'air bien triste... Je suppose...

— Tu n'as rien à supposer, dit M. Delalande, puisque je viens d'avoir un long entretien avec mon frère... Tu ne vois donc pas qu'il me suit ?

— Hélas ! c'est vrai ! soupira Dorothée toute honteuse... Pardonnez-moi, M. Dominique ; je ne vous avais pas vu... Je crois bien que ma vue baisse... Il faudra que Monsieur me conduise à Bayeux pour acheter des lu-

nettes... ou au camp de Vaussieux ; car on dit qu'on y trouve de tout.

Tout en bavardant, la vieille avait ouvert la porte de la salle à manger.

— Ces Messieurs peuvent entrer, dit-elle : le souper est prêt.

— Je ne mangerai pas ce soir, dit M. Delalande d'un ton bref.

Et il invita son frère à le suivre.

— Qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-ce qu'il y a donc ? murmura la vieille en regardant d'en bas les deux hommes qui montaient au premier étage. Monsieur est pâle, et son frère a les yeux rouges comme s'il avait pleuré.

Lorsque M. Delalande eut fait entrer son frère dans son cabinet, il le fit asseoir et s'assit lui-même, si près de lui que leurs genoux se touchaient.

— Ecoute-moi bien, dit-il en serrant les mains du jeune homme dans les siennes ; ce n'est plus le prêtre qui te parle, mais ton frère, ton frère aîné qui te doit un dernier conseil. Il y a un instant, au nom de ton salut, je t'ordonnais de faire des révélations à un magistrat. Maintenant, je te le demande au nom de notre honneur !... Eh bien !... tu ne réponds pas ?

— Tu dois me trouver bien lâche ? dit Dominique avec un accent douloureux.

— Non, mais je te crois faible, bien faible, mon pauvre Dominique ! Car si tu avais la moindre énergie, tu n'aurais pas attendu mon conseil pour agir. Ton devoir est clair : il faut dénoncer immédiatement le véritable auteur du vol de la valise.

— Je n'aurais pas hésité, balbutia Dominique, sans l'horrible soupçon que tu as eu !... Oh ! c'est affreux cela ! Si une pareille idée a pu te venir à toi, que penseront les juges ?

— Tu n'as pas à te préoccuper de cela, reprit sévèrement M. Delalande... Que cette femme soit ou ne soit pas complice, tu n'as pas le droit de t'abstenir... Si tu n'avertis pas la justice, tu commets un crime.

— Un crime ! répéta Dominique avec épouvante.

— Un crime aux yeux de ta conscience ! Un crime aux yeux de tous les gens de bien qui te mépriseront !... Laisseras-tu exécuter deux innocents, lorsqu'un mot de toi peut les sauver ?... Allons ! Dominique, sois homme !

Dominique se leva, le visage couvert de larmes.

— Tu as raison ! dit-il à son frère. Je vais avertir la justice.

— Ah ! fit le prêtre en se jetant au cou de Dominique : je te retrouve enfin !

Et, après l'avoir embrassé, il le conduisit vers la porte de son cabinet.

— Que je ne te retienne pas plus longtemps, dit-il à son frère. Les minutes sont précieuses. Cours vite au camp, demande le Prévôt et livre-lui le nom du coupable.

— Oui, fit Dominique, j'irai au camp ; mais il faut d'abord que je rentre un instant à l'auberge.

— Pourquoi ? demanda M. Delalande inquiet.

— Pour voir si Félicité a fait avertir son frère.

— Tu veux donc favoriser l'évasion du coupable ? s'écria le prêtre d'un ton indigné.

— Non, balbutia Dominique en rougissant ; mais je veux chercher à tout concilier : l'intérêt de Félicité et celui des deux condamnés.

— Et si Félicité n'a pas vu son frère, que feras-tu ?

Dominique baissa la tête.

— Ah ! s'écria M. Delalande, je vois bien qu'il ne faut pas compter sur toi !... Tu sais pourtant que je ne peux pas agir, moi ! J'ai les mains liées, la bouche fermée !... Le secret de la confession est là qui met un obstacle invincible entre moi et ces deux innocents... Va, malheureux, va, et tâche de faire ton devoir... Si tu ne le fais pas d'ailleurs, je ne te reverrai jamais !

VI

Chez l'évêque

Il faut renoncer à peindre l'étonnement de la vieille servante lorsqu'elle vit Dominique descendre précipitamment l'escalier, passer comme un fou devant elle et courir, en trébuchant comme un homme ivre, dans la direction de l'écurie.

Que s'était-il donc passé entre les deux frères ? Dorothée n'espérait pas l'apprendre de son maître ; car M. Delalande avait une manière si sévèrement polie de repousser les indiscrets, que la vieille curieuse tremblait rien qu'à l'idée de l'interroger dans une circonstance si grave.

Elle aima mieux suivre Dominique pour le questionner. Mais elle n'arriva que pour le voir partir, emportant avec lui le secret qu'elle désirait tant connaître.

Dorothée ne se tint pas pour battue et rentra au presbytère. Elle monta au premier étage avec plus d'agilité qu'on n'aurait pu en attendre de ses vieilles jambes, vouées aux rhumatismes, et s'approcha de la porte de la chambre où son maître s'était enfermé. Un silence de mort régnait dans la pièce.

Ce silence extraordinaire inquiéta la vieille. Elle n'osa entrer, mais elle regarda à travers le trou de la serrure.

Devant la table où gisaient, pêle-mêle et entr'ouverts, de grands livres à tranches rouges, elle aperçut le prêtre qui lisait, les coudes appuyés, le front étroitement serré entre les mains.

Le visage de M. Delalande était profondément altéré ; on eût dit que toute la vie s'était concentrée dans le regard. Ses yeux couraient avidement de ligne en ligne avec une rapidité fiévreuse. Le reste du corps gardait une immobilité complète.

Tout à coup le prêtre interrompit sa lecture. Et, levant la tête, il répéta à haute voix quelques mots qui avaient particulièrement frappé son attention. C'était un fragment d'un casuiste ; mais la vieille servante, qui ne pratiquait même pas le latin de cuisine, trouva que c'était de l'hébreu pour elle.

— Que c'est donc bête les livres ! murmura-t-elle en quittant à regret son poste d'observation ; ça ne peut pas dire les choses comme tout le monde !...

Voici ce qui se passait dans la conscience du prêtre. La lâcheté de son frère l'avait épouvanté. Il ne comptait plus sur la vague promesse que Dominique avait faite en partant ; et il se disait qu'il n'y avait plus qu'un homme capable d'avertir la justice et de sauver les deux soldats.

Et cet homme, c'était lui ! Mais alors se présentait un obstacle : le secret de la confession !

Il voulut se rendre compte de l'étendue de ses devoirs et, sans perdre une minute, consulta les livres de théologie où il était particulièrement traité de ce cas de conscience.

Après une recherche ardente, il rencontra, dans un casuiste, un passage qui le remplit d'espoir.

Ce latin, qui avait désespéré Dorothée, produisit sur son maître un effet tout opposé. Un instant, M. Delalande pensa avec joie qu'il avait trouvé le moyen de rester fidèle à ses devoirs professionnels, tout en écoutant le cri d'humanité qui s'élevait du fond de sa conscience d'honnête homme.

Malheureusement la théologie a des détours qui ne pouvaient être facilement suivis par la droiture de M. Delalande. Une opinion d'auteur, combattue par vingt autres, suffisait-elle pour permettre de s'écarter du grand et inviolable principe du secret de la confession ?

Plutôt que de trahir ce secret, des prêtres avaient enduré des supplices, subi la mort !

Le curé de Sommervieu avait une trop haute idée de ses devoirs pour se contenter d'une interprétation isolée. Avant de se décider, avant d'agir, il voulut mettre sa loyauté de croyant à l'abri des reproches de sa cons-

cience. Et, avec une ardeur dévorante, il continua ses recherches. En quelques heures, toute sa bibliothèque y passa.

Mais, de cette lecture passionnée, il sortit découragé, plus irrésolu qu'auparavant.

A ce moment, l'horloge de l'église sonna. M. Delalande compta les heures avec anxiété. Il était minuit !

Et c'était le lendemain, à six heures du matin, que les deux soldats devaient être exécutés devant les troupes du camp !

Une sueur froide perlait sur les tempes du prêtre, brisé par la fatigue d'un travail excessif, et torturé surtout par les angoisses de l'indécision.

— Je ne peux pas cependant laisser mourir ces deux hommes ! murmura-t-il en se levant.

Debout auprès de la table, il réfléchit encore ; puis, brusquement, il referma le dernier livre qu'il avait consulté.

— Je ne trouverai rien là-dedans ! fit-il d'un ton désespéré. Cette solution est au-dessus des forces de mon intelligence !

Il marcha de long en large dans la chambre, toujours s'interrogeant, toujours méditant.

— Je donnerais volontiers ma vie pour les sauver ! murmurait-il... Mais je ne peux pas m'exposer à commettre un sacrilège !... Que faire ?

Et il ajouta aussitôt à haute voix :

— Il n'y a qu'un supérieur qui puisse m'éclairer !... C'est cela, c'est cela même !... Il faut aller consulter mon évêque !

M. Delalande sortit précipitamment de la maison, traversa le jardin, entra dans l'écurie, sella lui-même son cheval et se lança au galop sur la route de Bayeux.

Lorsque M. Delalande arriva devant le palais épiscopal, plusieurs fenêtres étaient encore éclairées.

— Monseigneur travaille sans doute ! se dit le prêtre en pensant qu'il pourrait voir le prélat avant son coucher.

Des domestiques parlaient sous la voûte d'un large vestibule. L'un d'eux, qui allait souvent au château de Sommervieu, reconnut M. Delalande. Pour que le curé de Sommervieu vînt à l'évêché à une pareille heure, il lui sembla qu'il devait apporter à son maître quelque nouvelle pressante, concernant les propriétés que Monseigneur de Cheylus possédait dans cette paroisse. Il s'offrit donc spontanément à l'introduire auprès du prélat.

L'évêché de Bayeux était alors un vaste assemblage de constructions de différentes époques, où tous les styles

étaient représentés, depuis le roman jusqu'à la renaissance. Le XVIIe et le XVIIIe siècle y avaient aussi apporté leurs retouches. Mais, si les appartements modernes étaient moins curieux que les anciens, ils rachetaient cette infériorité par le luxe des décorations et la splendeur du mobilier.

Monseigneur de Cheylus, qui disposait d'un revenu de plus de 200,000 livres — somme énorme pour le temps — avait fait de l'évêché une habitation princière.

Lorsque le curé de Sommervieu fut arrivé au premier palier d'un large escalier de pierre, le domestique l'introduisit dans une galerie ornée des portraits des évêques de Bayeux et de peintures, qui avaient la prétention de reproduire les traits des Saints originaires du diocèse.

Le valet invita le prêtre à s'asseoir et s'éloigna.

— Monseigneur consent à recevoir Monsieur le curé, dit-il en revenant chercher M. Delalande.

De la galerie on passa dans un salon élégant, où des bougies brûlaient dans des candélabres à sept branches. Cependant, malgré ce luxe d'éclairage, cette pièce, comme la galerie, était déserte.

Le domestique ouvrit une seconde porte et, s'effaçant pour le laisser passer, annonça à haute voix le curé de Sommervieu.

Dans un vaste salon carré, M. Delalande aperçut une nombreuse et brillante réunion. Des femmes en grande toilette, des officiers supérieurs du camp de Vaussieux en uniforme, des gentilshommes en habit de cérémonie et quelques abbés mondains étaient assis autour d'une table ovale, couverte d'un tapis vert.

Au centre de cette table, un homme de soixante ans environ, aux traits fins et distingués, vêtu d'une soutane et d'un camail de soie, semblait présider la réunion.

C'était Monseigneur de Cheylus.

Ancien premier aumônier de Mme la comtesse d'Artois, conseiller du roi, commandeur des ordres royaux, militaires et hospitaliers de Notre-Dame du Mont-Carmel et de Saint-Lazare de Jérusalem, Monseigneur de Cheylus avait toutes les habitudes d'un grand seigneur. Ami de la représentation et du luxe, il recherchait surtout les émotions du jeu.

Au moment où le curé de Sommervieu était introduit, l'évêque battait les cartes en qualité de banquier, dans une partie brûlante de baccarat. Les joueurs, appelés *pontes*, étaient en train de mettre devant eux la somme qu'ils voulaient risquer. L'or brillait, éclairé par le reflet des bougies. En attendant que les mises fussent ache-

vées pour donner à couper, le prélat jeta un coup d'œil sur M. Delalande qui venait d'entrer.

— Asseyez-vous,curé! dit-il en remarquant l'air embarrassé de son inférieur.

Puis il donna à couper, brûla les cartes qu'il avait annoncées et distribua les autres à ses invités. Le curé de Sommervieu s'était assis à l'écart et ne cessait de regarder la pendule.

Cependant l'évêque, qui faisait la banque, ramassait les enjeux de tous ceux qui avaient un point inférieur au sien. Les joueurs, silencieux jusque-là, s'animaient et commençaient à parler. Et M. Delalande s'imagina que c'était la fin du jeu, lorsqu'il fut interpellé par Monseigneur de Cheylus qui recommençait à battre les cartes.

— Eh bien, curé, vous n'êtes pas des nôtres ? dit-il en l'invitant à prendre place à la table de baccarat.

M. Delalande se leva, tout ému.

— Je suis très honoré, dit-il, de l'offre que Monseigneur veut bien me faire... Mais...

Il ne put en dire davantage. On ne l'écoutait plus. Le jeu recommençait.

Alors toute son attention se porta sur la pendule, une pendule Louis XIII, dont le sujet représentait le Temps avec sa faulx. Cette image avait, dans la circonstance, quelque chose de sinistre. Les heures en effet étaient meurtrières ; chaque minute, que marquaient les aiguilles, rendait plus certaine l'exécution de deux innocents.

Il était deux heures du matin.

La partie recommençait, ardente, fiévreuse. Le gagnant était alléché par le succès ; les perdants espéraient une revanche.

M. Delalande attendait toujours, les yeux fixés sur les aiguilles. A chaque sonnerie il tressaillait, et sa pensée le portait au camp de Vaussieux. Il lui semblait entendre le bruit lointain du marteau des ouvriers qui dressaient l'échafaud.

A quatre heures du matin, la partie de baccarat durait encore !

Le timbre de la pendule retentit aux oreilles de M. Delalande comme un glas funèbre. Ce sinistre avertissement le glaça de terreur. Deux heures seulement le séparaient du moment de l'exécution. Il ne pouvait plus attendre. A tout prix il lui fallait une solution.

Pâle, tremblant, il se leva et s'approcha du fauteuil de l'évêque.

Monseigneur de Cheylus ne tenait plus la banque et regardait son successeur donner les cartes.

— Monseigneur ? balbutia M. Delalande au milieu du silence général.

Cette voix émue, suppliante, surprit l'évêque. En se retournant il aperçut le curé de Sommervieu qui s'inclinait respectueusement devant lui.

— Tiens ! fit-il avec étonnement, c'est vous, curé ? Je vous croyais parti ou endormi. Que faisiez-vous donc là-bas tout seul dans votre coin ?

— J'attendais, Monseigneur.

— Quoi donc ?

— Que votre Eminence voulût bien m'écouter et m'accorder une audience...

L'évêque avait déjà tourné le dos à M. Delalande pour ramasser les cartes que le banquier venait de distribuer. L'insistance du prêtre lui fit froncer le sourcil.

— Que Monseigneur veuille bien me pardonner ! dit M. Delalande en joignant les mains. Ce n'est pas pour moi que je l'implore ! Il s'agit de sauver la vie à deux innocents !

— Une requête ? fit l'évêque... Je l'examinerai demain.

— Il serait trop tard, Monseigneur... Dans deux heures le bourreau aura fait son œuvre !

— Hé ! je n'ai pas le droit de grâce, moi ! dit Monseigneur de Cheylus avec impatience. Je ne puis rien dans cette affaire !

— Pardon, Monseigneur ; vous pouvez tout pour ces malheureux. Car vous seul avez l'autorité qu'il faut pour m'accorder la permission de parler !

— Il me semble, dit l'évêque d'un ton railleur, que c'est une permission dont vous savez à l'occasion vous passer... En deux mots enfin, que demandez-vous ?

— Un conseil, Monseigneur, pour éclairer ma conscience. On vient de me révéler, dans une confession, un secret qui prouve l'innocence de deux condamnés à mort. Puis-je, par humanité, transgresser la règle qui m'oblige au silence ?

— Cela dépend ! répondit Monseigneur de Cheylus. Il s'agit ici d'un cas de conscience. Cela ne me regarde pas.

Ce mot avait paru si formidable au pauvre curé de campagne, qu'il resta un instant sans voix, comme un homme frappé de stupeur.

— A qui m'adresser alors, Monseigneur ? demanda-t-il timidement.

— Je m'étonne que vous ne le sachiez pas ! répondit séchement l'évêque. Avez-vous donc oublié que j'ai commis, dans mon église cathédrale, un pénitencier qui a pour fonctions d'absoudre en ma place de certains péchés... Allez le trouver... allez !

Ce mot était un congé définitif, accentué d'un ton sec, impérieux.

M. Delalande salua. Mais, avant de sortir, la pensée lui vint que le pénitencier, à cette heure avancée de la nuit, lui refuserait peut-être l'entrée de sa maison sans un ordre écrit de l'évêque.

Et, d'une voix humble, il fit cette dernière demande.

— Accompagnez-le ! dit Monseigneur de Cheylus à un jeune abbé qui était assis à la table de jeu. Je ne m'en débarrasserai pas sans vous.

L'abbé se leva, très mécontent.

Et, d'un pas rapide, sans oublier de lui faire supporter en route tout le poids de sa mauvaise humeur, il conduisit le curé de Sommervieu chez le chanoine qui exerçait la fonction de pénitencier.

Au troisième coup de sonnette, une fenêtre s'ouvrit au premier étage de la maison habitée par le théologien.

— Qui est là ? cria une voix endormie.

— Moi, dit l'abbé en se faisant connaître. Je vous amène, par ordre de Monseigneur, un curé qui veut recourir immédiatement à votre ministère... Bonsoir !

Et, après s'être ainsi raillé du dormeur si cruellement troublé dans son repos, le jeune abbé partit en courant pour rejoindre le tapis vert de Monseigneur de Cheylus.

VII

Un cheval de dragons

Quatre heures et demie venaient de sonner à l'horloge de la cathédrale. Et c'était à six heures du matin que devait avoir lieu l'exécution !

M. Delalande maudissait la lenteur du chanoine, dont il voyait l'ombre se dessiner sur les rideaux blancs de la chambre du premier. Enfin des pas se firent entendre dans l'escalier, accompagnés de ce bruit particulier que font des savates dont le quartier est rabattu.

On tira les verrous, la porte s'ouvrit et M. Delalande se trouva en face d'un petit homme trapu, dont le ventre arrondi s'avançait, en soulevant la soutane, comme une avant-garde.

Le visage rubicond du pénitencier ne semblait pas annoncer que le théologien, malgré sa réputation de savant, eût pâli sur les livres.

— Tiens ! fit-il en reconnaissant M. Delalande qu'il avait quelquefois rencontré au château des évêques à Sommervieu, tiens ! tiens ! c'est vous ? Hé ! juste Dieu !

quel gros péché avez-vous donc commis pour me faire réveiller à une pareille heure ?

Un peu maussade au moment de son réveil, le pénitencier avait promptement retrouvé sa bonne humeur ; car c'était un joyeux caractère, qui portait très allègrement son bagage de théologie.

— Je vous demanderai la permission de vous faire entrer dans la salle à manger, dit-il en ouvrant une porte devant le curé de Sommervieu... Allons ! asseyez-vous, cher confrère, et dites-moi ce qui vous amène. Je vous écoute.

Tandis que M. Delalande, d'une voix brisée par l'émotion, racontait ce qui lui était arrivé dans la soirée, le brave chanoine posait sur la table une bouteille de vin et deux verres, qu'il remplit jusqu'aux bords.

— Vous devez avoir eu froid cette nuit ? dit-il en offrant un des verres à M. Delalande.

— Merci ! répondit le curé de Sommervieu en repoussant le verre. J'ai été si troublé par ces cruelles incertitudes qu'il me serait impossible de prendre quelque chose.

— Ah ! mon cher curé, dit le pénitencier en souriant, que n'êtes-vous venu me trouver plus tôt ? Je vous aurais épargné tout ce tourment.

— Quoi ! s'écria M. Delalande, vous penseriez, d'après ce que je viens de vous dire, que je ne serais pas obligé au secret de la confession ?

— Mais, pas le moins du monde ! Vous vous êtes fait du mal bien inutilement.

— Ainsi, je puis divulguer le secret qui m'a été confié dans le tribunal de la pénitence ?

— Parfaitement.

— Je le peux sans sacrilège, selon vous ?

— Selon moi et selon tous les auteurs qui ont leur bon sens.

— J'ai pourtant ce soir consulté tous les livres de ma bibliothèque ! dit M. Delalande avec un naïf étonnement. Et tous, tous m'ont paru m'interdire de révéler ce fatal secret !

— Ou vous n'aviez pas la tête à vous, reprit le brave pénitencier, ou vous avez pris les textes à la lettre. C'est l'esprit qui vivifie au contraire... Et la théologie en a beaucoup d'esprit ! ajouta le joyeux chanoine en se versant un second verre de vin.

Et comme M. Delalande interrogeait avec anxiété les aiguilles de la pendule, le pénitencier s'empressa de le rassurer.

— Je ne serai pas long, lui dit-il, puisque ce n'est pas un sermon que j'ai à vous faire... Le grand principe,

c'est le secret de la confession. Mais à ce principe, il y a des exceptions. Donc, distinguons! Dans notre espèce, le pénitent a-t-il voulu se confesser? Evidemment non. Ce qu'il voulait c'était prendre conseil de vous... Or, l'obligation qui en résulte pour vous est bien différente de celle de la confession. Vous rentrez ici dans le cas du secret naturel qui peut, en de certaines circonstances, être violé. Suivant Navarre et plusieurs autres auteurs, vous n'êtes pas lié sacramentellement, mais humainement. Et le secret ainsi promis n'oblige point, quand il s'agit de l'intérêt de la religion, ou du bien public. Vous avez d'ailleurs pour vous cette parole de Saint-Ambroise : *Non semper promissa omnia solvenda sunt!*

M. Delalande fit encore quelques objections; car c'était une conscience droite et qui avait le sentiment de tous ses devoirs.

— Ce que je vous ai dit ne vous suffit donc pas? reprit le gros chanoine étonné. Seriez-vous scrupuleux par hasard? Le scrupule est une maladie de l'âme fâcheuse. Que craignez-vous d'ailleurs? Je suis délégué par l'évêque pour trancher ces difficultés, et vous devez me croire!

M. Delalande ne demandait qu'à se laisser persuader. Il n'avait plus d'ailleurs une minute à perdre s'il voulait arriver au camp avant l'heure de l'exécution.

— Ainsi, dit-il en prenant congé du pénitencier, je peux proclamer publiquement l'innocence des deux soldats?

— J'ajouterai même que vous le devez, répondit le chanoine.

Les premières lueurs du jour commençaient à blanchir le sommet des clochers et, malgré cette heure matinale, une grande animation régnait dans la ville. Des voitures, des cavaliers et des piétons encombraient les rues. A l'une des portes, la foule était si compacte que M. Delalande perdit quelques minutes précieuses avant de pouvoir sortir de l'enceinte fortifiée.

Il traversa les faubourgs au trot, avec l'espoir de lancer son cheval, quand il aurait gagné la campagne. Mais cet espoir fut encore déçu. Plus il avançait, plus la foule, au lieu de diminuer, paraissait augmenter. C'est qu'aux personnes venant de Bayeux, s'ajoutaient les habitants des villages qui débouchaient de tous les côtés sur la grande route. A tout instant le prêtre était obligé de ralentir l'allure de son cheval.

Un double spectacle attirait cette multitude au camp de Vaussieux.

C'était dans cette journée que devaient avoir lieu les

grandes manœuvres, depuis longtemps annoncées. On savait que toute l'armée y prendrait part. On se disait que les troupes, séparées en deux corps, allaient combattre comme dans une guerre véritable. Les mieux informés annonçaient qu'on assisterait au passage de la rivière, sur laquelle on jetterait un pont construit par les troupes du génie.

Et ce n'étaient pas seulement les brillantes promesses de ce programme qui excitaient la curiosité. On avait appris que la petite guerre, cette parodie des combats où le sang coule, aurait pour préface l'exécution de deux soldats, condamnés à mort par le Conseil de guerre. On savait qu'avant les manœuvres, dans un coin du camp, le régiment de Champagne formerait le carré autour de deux potences, dressées dans la nuit.

Aussi se pressait-on pour arriver à l'heure et s'assurer les meilleures places.

Lorsque M. Delalande eut dépassé l'auberge du *Grenadier de Champagne*, il aperçut tout à coup les deux potences et, sur l'une d'elles, le bourreau, monté au haut de l'échelle pour faire ses préparatifs.

Cette vue lui arracha un cri. Et, craignant d'arriver trop tard, il donna un vigoureux coup de cravache à son cheval. Ce fut dans la foule un tonnerre d'imprécations. On se jeta à la tête du cheval pour le retenir, et des mains s'avancèrent pour désarçonner le cavalier.

— Laissez-moi passer ! s'écria le prêtre avec désespoir. Il s'agit de la vie de deux innocents !

Mais on ne l'écoutait pas. Au même instant un escadron de dragons, commandé pour les manœuvres, passait dans la plaine, et une brillante fanfare se fit entendre. Lorsqu'il entendit cet air entraînant, exécuté par des instruments de cuivre, le cheval que montait M. Delalande dressa les oreilles. Les naseaux au vent, l'œil enflammé, il hennit ; puis, d'un bond prodigieux, en se cabrant, il s'élança du côté de la fanfare.

Deux hommes furent renversés par l'élan irrésistible du cheval. La foule crut qu'il avait pris le mors aux dents et se rangea sur son passage avec terreur.

La place était libre maintenant ! Le cheval traversait la plaine au galop, emportant son cavalier.

M. Delalande regarda cet incident comme un bienfait. Grâce au caprice de sa monture, ancien cheval de cavalerie qu'il avait acheté au camp, il allait peut-être arriver assez tôt pour empêcher l'exécution.

Le cheval en effet allait comme le vent. Le bruit des trompettes semblait le rendre fou. Mais, lorsqu'il eut rejoint le corps de cavalerie, il ralentit subitement le

pas. Et, malgré les efforts du prêtre, il prit rang dans l'escadron à côté d'un des dragons.

Ce fut parmi les cavaliers un éclat de rire général. Pour les soldats, la situation du curé entraîné malgré lui par son cheval avait quelque chose d'irrésistiblement comique ; pour M. Delalande, c'était une situation poignante.

Les manœuvres de l'escadron le rapprochèrent du terrain où l'exécution se préparait. En se dressant sur les étriers le prêtre put apercevoir, au centre du carré que formait le régiment de Champagne, Pierre et le caporal, qu'un des aumôniers du camp conduisait au pied de la potence.

Il cria. Mais sa voix se perdit dans le bruit d'un commandement. Et tout à coup l'escadron, faisant volte-face, s'élança dans la plaine, en tournant le dos au théâtre de l'exécution.

M. Delalande versait des larmes de désespoir et faisait de vains efforts pour retenir le cheval. Celui-ci ne sentait plus le mors. Heureux de se retrouver dans les rangs, il était comme affolé par le bruit des trompettes.

Les dragons passèrent, aux abords du camp, à quelques pas d'une foule énorme, qui remplissait la route. Quand on aperçut ce prêtre mêlé aux cavaliers, ce fut parmi les spectateurs, des quolibets, des huées et des éclats de rire inextinguibles.

M. Delalande avait la mort dans l'âme. Cet incident ridicule, absurde, comme en crée le hasard, allait causer la mort de deux innocents !

Il arriva cependant qu'une des manœuvres ramena encore l'escadron auprès du lieu de l'exécution.

Au haut de l'échelle, qui était dressée contre une potence, le bourreau allongeait la main vers le premier des condamnés, que son aide faisait monter.

En bas, l'autre condamné à mort, les mains liées, la corde au cou, attendait son tour.

A cette vue, M. Delalande n'hésita plus. Il saisit la crinière du cheval, se laissa glisser et sauta à terre. C'était une imprudence héroïque, car il fut précipité avec tant de violence qu'il roula sous les pieds des chevaux.

Lorsque le nuage de poussière, soulevé par l'escadron, se fut dissipé, le prêtre resta étendu sans mouvement dans le creux d'un sillon.

Personne n'avait remarqué sa chute. Tous les regards étaient dirigés sur le bourreau qui, d'un coup de genou, venait de lancer le patient dans le vide.

VIII

Un aveu imprévu

Après avoir confié sa fille malade aux bons soins de Mlle de Longueval, Marianne avait quitté Sommervieu pour revenir à la ferme.

Barthélemy Luro, qui voulait conquérir les bonnes grâces de la pauvre mère, lui avait promis de lui apporter le premier des nouvelles du Conseil de guerre. Mais, tandis qu'on jugeait les deux soldats, Marianne se montra si agitée que le père Grandin craignit un malheur. C'était assez de Claudine ! La pauvre enfant avait perdu la raison. Que deviendrait le vieux paysan, que deviendrait la ferme, si Marianne tombait malade à son tour ?

Aussi fit-il bonne garde autour de la malheureuse, qui attendait, dans une fièvre ardente, les nouvelles qu'on lui avait promises.

Dès qu'il vit arriver Barthélemy Luro, le père Grandin s'élança à sa rencontre.

— Je devine à votre air que c'est fini ! dit-il à voix basse. Ils sont condamnés, n'est-ce pas ?

— Tous les deux, à mort !

— Ah ! ce pauvre Pierre ! fit le vieux paysan vraiment ému... Dire que je l'ai vu pas plus haut que ça !... Il est coupable sans doute, puisqu'on l'a condamné... Mais n'importe ! ça fait quelque chose !

Et le fermier s'essuya les yeux avec la manche de sa blouse.

— Je suis venu au-devant de vous, dit-il au gendre de son choix, pour vous empêcher d'entrer à la ferme... Il ne faut pas annoncer ça tout de suite à Marianne... Vous comprenez ! si ça fait de l'effet sur un dur à cuire comme moi, pour elle ce serait terrible ! Car elle n'a pas la tête forte. Eloignez-vous ; je me charge de lui apprendre la nouvelle à ma manière.

Le fermier se crut fort habile en cachant à sa femme la moitié du malheur. Il ne lui parla en effet que de la condamnation à mort du caporal, et lui laissa croire que la peine de Pierre serait commuée par le roi.

Bien qu'amorti, le coup n'en était pas moins cruel. Et la mère de Claudine ne put trouver un peu de sommeil que vers le milieu de la nuit. Ses yeux gonflés par les larmes se fermèrent. Elle commença à s'assoupir.

Tandis qu'elle se trouvait dans cet état mixte qui n'est plus la veille sans être encore le sommeil, elle entendit au loin des coups répétés qui la firent tressaillir. Et le bruit augmenta au fur et à mesure que la nuit avançait.

Impatientée, elle ouvrit la fenêtre. Le camp était plongé dans l'obscurité ; on y apercevait seulement, de çà de là, de petits points lumineux formés par la lanterne des postes. La fermière était habituée à ce spectacle et n'y prit point garde ; mais ce qui frappa son attention, comme une chose inusitée, ce fut une sorte de rassemblement de lumières, qui s'agitaient comme des feux follets dans le même cercle. Elle ne pouvait en apercevoir les porteurs, lorsque tout à coup la lune sortit d'un nuage et éclaira vivement un vaste terrain qui formait une sorte de place devant les tentes du régiment de Champagne. Les feux avaient pâli, noyés dans les reflets argentés de l'astre, et l'on commençait à distinguer les hommes qui portaient les lanternes.

Ce ne fut pas cela que vit Marianne. Ce qu'elle aperçut, c'étaient deux potences, dont les silhouettes se détachaient en noir sur le fond gris du ciel.

Ainsi le bruit qu'elle avait entendu, c'étaient les coups de marteau des ouvriers qui préparaient les instruments du supplice. Suivant l'indication expresse du jugement, deux potences avaient été construites ; et les corps des suppliciés devaient y rester suspendus sans sépulture, pour servir d'exemple, jusqu'à la levée du camp de Vaussieux.

— Grandin m'avait trompée ! se dit la malheureuse mère avec épouvante. Ils seront exécutés tous les deux !

Alors sa pensée se reporta avec terreur vers sa fille.

— Claudine en mourra de chagrin ! pensa-t-elle, ou restera folle !

Tandis que Marianne faisait cette atroce découverte, le Major, qui avait instruit l'affaire, entrait dans la prison de la Prévôté.

Il se fit ouvrir le cachot des deux soldats et, comme le voulait la loi, leur donna lecture de la sentence du Conseil de guerre. Le caporal entendit sans sourciller le jugement qui le condamnait à mort. Il était résigné ; car, en s'avouant coupable, il avait cru sauver, par un héroïque mensonge, son jeune camarade.

En apprenant qu'il allait mourir, mourir innocent, Pierre au contraire jeta des cris de désespoir. Tout ce qu'il y avait en lui de force et de jeunesse se révolta. Il fit des gestes menaçants, secoua ses chaînes, insulta ses juges. Puis, passant du paroxysme de la colère à une sorte d'abattement, il joignit les mains, supplia le geôlier, demanda Claudine et éclata en sanglots.

Cependant le bourreau entra avec l'un de ses aides pour faire la toilette des condamnés. Quand cette toilette fut achevée, deux aumôniers de l'armée vinrent offrir aux malheureux les consolations de la religion.

Pierre tomba en pleurant dans les bras du prêtre. Il avait perdu toute force morale et physique. Il n'avait même plus l'énergie de l'indignation. Les joues livides, les yeux ensanglantés, il regardait sans voir.

Quand on le fit entrer dans la charrette amenée à la porte de la prison pour le conduire au lieu du supplice, son anéantissement était si grand qu'il ne reconnut pas le caporal, qui montait derrière lui, le front haut, le pas ferme, comme s'il allait au feu.

Cependant lorsque le vieux soldat se trouva aux côtés de Pierre, dont les traits étaient comme décomposés par la terreur, tout son courage sembla l'abandonner. Il chancela, perdit l'équilibre et n'évita une chute qu'en s'appuyant sur le bras que le bourreau lui présentait. Au même instant, le caporal crut remarquer un sourire qui creusait un pli railleur au coin des lèvres de l'exécuteur.

— Cré mille sabretaches ! s'écria-t-il avec un froncement de sourcil terrible, penses-tu me faire peur !... Ah ! triple insolent, si mes mains n'étaient pas liées, nom de.... !

Le blasphème fut interrompu par l'admonestation pieuse de l'aumônier, qui exhortait le caporal à la patience en lui rappelant qu'il allait bientôt comparaître devant Dieu.

— Dieu est notre général en chef à tous ! répondit le vieux soldat. Et je ne veux pas qu'on dise que j'ai tremblé devant lui quand je n'ai jamais tremblé devant les autres !... Voyez-vous, mon père, voilà ce qui m'a donné un instant l'apparence d'un lâche !... C'est ce malheureux innocent, que je ne m'attendais pas à voir là !

Et ses yeux, qui lançaient des éclairs, s'étaient tournés du côté de Pierre, dont la tête s'affaissait, livide, sur sa poitrine.

— Je croyais que les juges auraient eu pitié de sa jeunesse, continua le caporal... Est-ce que ma vieille carcasse ne leur suffisait pas ?... Il leur fallait donc deux victimes ?... Ah ! mais, puisque le petit va sauter le pas comme moi, ça ne se passera pas comme ça... Je réclame, moi !

Les cris et les claquements du fouet du charretier, qui chassait son cheval, couvrirent la voix du grognard qui se vit obligé, par les affreux cahots de la voiture, à faire mille efforts pour se maintenir debout et conserver son attitude digne et courageuse.

Des cavaliers de la Prévôté escortaient la charrette, qui passait entre une double haie de soldats.

La physionomie calme et triste des troupes contrastait étrangement avec l'attitude tumultueuse de la foule, accourue des villes et villages voisins.

Lorsque la charrette arriva sur le lieu du supplice, tout le régiment de Champagne était déjà placé au centre du terrain où l'on avait dressé les potences. Un silence glacial régnait dans les rangs.

Impassibles sous les armes, les soldats assistaient avec un masque d'indifférence au dénouement de ce drame judiciaire. Mais le deuil était au fond de leurs cœurs. Il n'en était pas un parmi ces braves qui ne crût à l'innocence du caporal.

Chez les chefs, les sentiments étaient divers. Les uns, partisans à outrance de l'obéissance passive, acceptaient l'arrêt sans le discuter; d'autres pensaient, avec un morne désespoir, que le Conseil de guerre s'était trop hâté de faire un exemple.

Parmi ces derniers, le chevalier de Guillebon était celui qui souffrait le plus des angoisses du doute. Lorsqu'il entendit arriver la charrette, il détourna la tête pour ne pas voir les condamnés. Dans la foule, un des curieux fit même remarquer à son voisin que le jeune capitaine pleurait.

Lorsque la charrette pénétra sur le lieu de l'exécution, les troupes portèrent les armes et les tambours battirent aux champs.

A ce bruit succéda un silence sinistre. Alors on vit s'avancer le greffier du Conseil de guerre, qui publia à haute voix un ban portant défense, sous peine de la vie, de crier grâce.

Cette formalité remplie, on fit descendre les condamnés de la charrette.

Lorsqu'ils furent arrivés au centre du régiment, où ils avaient leurs anciens frères d'armes, on les obligea à se mettre à genoux. Le caporal fit d'abord quelque résistance, mais il se résigna et obéit, pour éviter que la main du bourreau ne s'appesantît sur lui. Quant à Pierre, on le soutint sur les genoux pour la forme, tandis que le Major lisait solennellement la sentence du Conseil de guerre.

Au moment où le Major allait se retirer, il s'entendit appeler par son nom.

C'était le caporal qui, d'un geste suppliant, l'invitait à s'approcher.

— Avant de mourir, lui confia le vieux soldat, j'aurais quelque chose à dire à mon capitaine.

Croyant que le condamné voulait faire des aveux, le Major s'empressa d'accorder la faveur qu'on lui demandait. Et il alla lui-même chercher le chevalier de Guillebon.

Celui-ci arriva bientôt, tremblant, livide. Auprès du caporal, qui avait conservé toute la richesse de son teint

d'ivrogne, c'est lui qu'on aurait pris pour l'homme destiné à mourir.

Le vétéran se pencha à l'oreille du jeune capitaine et lui parla à voix basse. Tandis qu'il parlait, ses yeux brillaient du plus vif éclat et son visage respirait la plus noble fierté.

Quand le vieux soldat eut achevé sa confidence, on vit son capitaine lui sauter au cou et l'embrasser avec effusion. Un frisson passa aussitôt dans les rangs des soldats et dans la foule des curieux ; et du milieu du régiment s'échappèrent des sanglots qu'on cherchait à étouffer.

Lorsque son capitaine se fut éloigné, le caporal se retourna vers ses compagnons d'armes. Il avait la tête haute et l'air martial.

— Mes vieux camarades, cria-t-il, ce n'est pas une confession que je viens de faire à notre capitaine ; car je n'ai rien à cacher. Vous voyez bien ce malheureux garçon qui va mourir avec moi ? Il est innocent. Pour le sauver, j'avais dit au Conseil de guerre que j'étais le seul coupable. Mais, puisque le petit a été condamné aussi, je n'ai plus besoin de mentir... La vérité, c'est que je suis innocent comme lui !... Voilà ce que j'ai dit à mon capitaine, pour conserver son estime. Et voilà ce que je vous dis, pour que vous parliez de moi au bivouac sans rougir... Tâchez de mourir d'une balle, vous autres... Ça vaut mieux !

Il se tut, en voyant approcher le bourreau. Et, docilement, il présenta sa tête à l'exécuteur, qui lui passa trois cordes au cou. Les deux premières, de la grosseur du petit doigt, et qu'on nommait *tortouses*, avaient chacune un nœud coulant. La troisième, appelée le *jet*, ne servait qu'à jeter le patient hors de l'échelle.

— Puisque c'est moi qui passe le premier, dit le caporal au bourreau, tâche que le petit ne voie rien !

Et, fier, le front haut, comme s'il eût pris part à une parade militaire, il emboîta le pas derrière le bourreau qui le menait à la potence.

Au même instant, une scène étrange se passait, à quelque soixante pas de là, parmi les spectateurs qui assistaient à l'exécution. Un homme sortit tout à coup de la foule, traversa en courant l'espace vide qui le séparait des troupes et, s'approchant d'une compagnie du régiment de Champagne, supplia les soldats de le laisser passer.

— Laissez-moi parler à votre chef, criait-il en se débattant entre les mains des sentinelles qui voulaient l'arrêter... Il ne faut pas qu'on pende ces malheureux, puisque j'apporte la preuve de leur innocence !

Le chevalier de Guillebon venait de reprendre le commandement de sa compagnie. Le brave cœur éprouvait un trouble indescriptible. Depuis l'aveu du caporal, il était sûr moralement de l'innocence de son ancien soldat. Mais quelles preuves fournir ? D'ailleurs il était trop tard. Le bourreau ne lâcherait pas sa proie ; car il ne pouvait être sursis à l'exécution d'un Conseil de guerre sans un ordre exprès du roi.

Le front couvert de sueur, la main fiévreusement appuyée sur son épée, le généreux jeune homme se désespérait et maudissait son impuissance.

C'est à cet instant qu'il s'aperçut de la lutte qui venait de s'engager entre l'homme et les sentinelles. Il n'eût point attaché d'importance à cette scène sans le dernier cri qui frappa son oreille : « Ils sont innocents ! »

Ce mot semblait si bien répondre à sa propre pensée, que M. de Guillebon s'approcha vivement de l'inconnu.

— Vous dites qu'ils sont innocents ? lui demanda-t-il.

— Je le jure, mon capitaine ! répondit l'homme.

— Cela ne suffit pas !....La preuve ?

— Je n'ai plus le temps de la donner... Tenez ! le bourreau lui fait monter l'échelle.

Et, le visage bouleversé par la terreur, le paysan allongeait le bras dans la direction du gibet.

Le chevalier regarda à son tour et aperçut le bourreau qui attachait les cordes au bras de la potence.

— Il n'y a plus qu'un moyen de les sauver, n'est-ce pas ? dit l'homme au chevalier d'une voix déchirante... Il faut que j'avoue que je suis le coupable ?

— Vous ? s'écria le jeune capitaine... Et comment voulez-vous qu'on vous croie ?

— Tenez ! dit l'homme.

Après avoir fouillé dans sa poche, il présenta une clé à l'officier.

— Voici la clé qui ouvre l'armoire de ma chambre, dit-il d'une voix brisée par l'émotion. On y trouvera la valise volée et le reste des bijoux, qui n'ont pas été vendus !

Le chevalier n'eut pas le temps de répondre, car il venait d'apercevoir le bourreau qui lançait dans le vide le corps du caporal.

Aussitôt il courut au pied de l'échafaud, et, s'élançant au haut de l'échelle, comme s'il eût monté à l'assaut, il trancha d'un coup d'épée la corde qui retenait le supplicié.

Tout cela s'était fait si rapidement que personne ne put s'opposer à cette violation audacieuse d'un arrêt de la justice.

Une fois la corde coupée, le jeune capitaine sauta à

terre et se précipita sur le corps du supplicié pour desserrer le nœud coulant.

Le visage du pauvre diable tournait déja au violet. Mais le caporal avait un tempérammeni de fer. Dès qu'il put respirer, il retrouva complètement l'usage de ses sens. En rouvrant les yeux, il aperçut le chevalier de Guillebon, qui tenait encore à la main le bout de corde terminé par le fatal nœud coulant.

— Ah ! quel hausse-col, mon capitaine ! murmura le vétéran.

— Mon brave Graindorge ! fit amicalement le jeune officier en admirant le sang-froid du soldat.

Il sentit alors une main lourde qui s'appesantissait sur son épaule. C'était le bourreau qui venait lui disputer sa proie.

En même temps des officiers accouraient, suivis d'une escouade de fantassins. On entendait des cris, et, par dessus tout, l'immense rumeur de la foule où l'émotion de cette scène avait soulevé des tempêtes.

Le colonel du régiment de Champagne commandait lui-même l'escorte qui entoura le chevalier.

— Quoi ! s'écria-t-il en reconnaissant le jeune capitaine, c'est vous M. de Guillebon ? C'est vous qui, devant votre compagnie, donnez l'exemple d'un acte d'indiscipline aussi grave ? N'avez-vous pas entendu le ban qui portait défense, sous peine de la vie, de crier grâce ?

— Je n'ai pensé qu'à une chose, répondit le chevalier, c'est qu'on allait exécuter deux innocents... Et je n'ai pas hésité à les délivrer !

Alors, avec l'éloquence du cœur, il dit les raisons qui l'avaient décidé à interrompre violemment l'exécution.

Sur l'ordre du colonel on alla chercher l'homme qui avait déclaré être le seul auteur du vol de la valise. Avant de surseoir à l'exécution, on voulait s'assurer que le chevalier n'avait pas été la dupe d'un fou ou d'un mauvais plaisant.

L'homme persista dans ses aveux et indiqua d'une manière précise l'endroit où l'on retrouverait les bijoux volés.

Le lieu désigné, c'était l'auberge du *Grenadier de Champagne*, et l'homme qui avouait, c'était Dominique.

Depuis la veille le malheureux avait été poursuivi sans cesse par les dernières paroles de son frère. Il entendait toujours à ses oreilles ce mot : « Tu es un lâche ! »

Il hésita cependant, il hésita toute la soirée, toute la nuit. Devant le spectacle des deux potences dressées, il hésita encore. Il hésita même à la vue de ces deux hommes qu'il avait connus, et que l'on conduisait au supplice.

Mais quand le bourreau attacha le nœud coulant au caporal, Dominique sortit de son état de stupeur et eut sa minute d'héroïsme. Comme il n'avait plus le temps de s'expliquer, comme il fallait trouver un aveu assez puissant pour arrêter l'exécution, il eut l'idée de se déclarer coupable. Il ne vit pas probablement le danger auquel il s'exposait. Etant innocent, il lui sembla que la vérité se découvrirait plus tard. L'important, c'était de sauver la vie des deux soldats, c'était de ne pas être renié par son frère ! Le spectacle navrant qu'il avait sous les yeux, à quelques pas de lui, l'affermit d'ailleurs dans sa résolution.

Dans un des angles du carré, formé par les soldats, il aperçut les deux condamnés qui attendaient avec anxiété l'issue de la délibération des officiers supérieurs. Une main sur chacun de ces malheureux, le bourreau, humilié de son échec, se disposait à prendre sa revanche.

Une minute d'hésitation pouvait causer la mort immédiate de ces deux innocents. Dominique le comprit et compléta ses aveux.

Lorsque le pauvre garçon eut fourni les indications dont la justice avait besoin, le Major, qui avait instruit le procès, monta à cheval et partit au galop, escorté de plusieurs cavaliers de la Prévôté. Il emportait avec lui la clé, que Dominique avait remise au chevalier de Guillebon, pour s'assurer de la sincérité des aveux de celui qui se déclarait l'auteur du crime. Si l'on trouvait les objets volés à l'endroit indiqué, les deux condamnés seraient ramenés à la prison, où on les retiendrait jusqu'à ce que la justice eût achevé une nouvelle procédure.

Ce fut pour tout le monde une attente anxieuse. Malgré le nombre énorme de spectateurs qui entouraient le lieu du supplice, il se fit un silence si grand qu'on entendait au loin la voix des chefs qui commandaient les manœuvres dans la plaine.

Bientôt, à ce silence succéda une immense clameur. On venait de signaler le retour du Major et de son escorte.

La valise volée et les bijoux avaient été retrouvés dans l'auberge et le Major, qui les rapportait, les remit entre les mains du colonel du régiment de Champagne. Celui-ci les soumit immédiatement à l'examen du chevalier de Guillebon, qui les reconnut sans hésitation.

Le doute n'était plus possible. Dominique avait dit vrai. Les deux soldats devaient être innocents. Pierre et le caporal, délivrés de leurs liens, furent conduits à la prison, entre une double haie de curieux qui applaudissaient.

Les yeux pleins de larmes, le chevalier André de Guillebon assistait à ce triomphe de la vérité, dont il pouvait se croire le principal auteur, lorsqu'une voix bien connue le fit tressaillir.

— Pardonnez-moi, lui disait le Major d'un air triste ; mais mon devoir m'oblige à vous rappeler que vous avez enfreint le ban qui porte défense d'interrompre une exécution.

— C'est juste ! dit le chevalier. Que dois-je faire ?

— Vous rendre vous-même à la prison de la Prévôté pour vous y constituer prisonnier. Car je ne vous ferai pas l'injure de vous y faire escorter.

— Merci ! dit le chevalier en donnant une poignée de main au Major... J'y vais.

— Attendez ! lui cria le vieil officier en le rappelant ; il y a encore une formalité... Votre épée ?

— Ah ! c'est dur cela ! fit M. de Guillebon en se mordant les lèvres.

Et, avec une profonde émotion, il remit son épée au Major.

— Je passerai donc devant un Conseil de guerre ? demanda-t-il.

— Je ne peux vous le dissimuler.

— Eh bien, puisque la loi ne sait pas pardonner aux gens de cœur, reprit le chevalier avec tristesse, rappelez-vous, Major, la recommandation que je vais vous faire. Cette épée m'est plus chère maintenant que si elle avait tué dix ennemis, car elle a sauvé la vie à deux innocents ! Elle honorera ma mémoire et, dans le cas où il m'arriverait malheur, je vous prie de la donner à Mlle Isaure de Longueval... Ce sera pour elle un précieux souvenir de famille !

IX

Un savant obstiné

La veille de l'exécution, dans la soirée, deux hommes, qui sortaient du château de Vaussieux, s'engagèrent lentement en causant dans le chemin creux où le caporal avait été attaqué par Barthélemy Luro.

C'étaient Franklin et son inséparable compagnon, le plantureux abbé de Thoury.

Une discussion s'était élevée entre les deux savants à propos du traitement des maladies par l'électricité. L'abbé, convaincu et passionné, croyait que l'électricité dirigée sur le corps humain pouvait triompher radicalement des maladies les plus invétérées. Avec son génie, tout composé de patience et de bon sens, Franklin se

raillait agréablement des exagérations de son compagnon.

Tous les deux, en parlant, regagnaient à pied l'auberge du *Grenadier de Champagne* où ils devaient passer la nuit, pour assister le lendemain aux grandes manœuvres du camp de Vaussieux.

Au moment où nous les rencontrons, l'inventeur du paratonnerre était en train de jeter amicalement un peu d'eau froide sur le chaleureux enthousiasme de l'académicien de province.

— Voulez-vous en un mot connaître toute ma pensée ? disait Franklin Après de nombreuses expériences faites en Pensylvanie sur des paralytiques, ma conviction profonde est qu'on n'obtiendra jamais de guérison complète.

— Jamais ! s'écria l'abbé d e Thoury en bondissant. Ce mot-là m'étonne, sortant de votre bouche, mon cher confrère ! Car vous savez, mieux que personne, que la science n'a pas de limites.

Franklin sourit et ajouta :

— Celui qui a dit à la mer : « Tu n'iras pas plus loin ! » a dû aussi poser des bornes au champ de l'investigation humaine... Mais je m'arrête, car j'aurais l'air de faire un sermon ! Et ce n'est pas à moi, mon cher abbé, de vous rappeler au respect de la théologie.

— Oh ! fit l'athlète en soutane, je respecte tant la théologie que je vous avouerai, entre nous, que j'y touche le moins possible. Revenons donc à la physique.

— Volontiers, reprit Franklin... Voici ce que j'ai observé sur plusieurs paralytiques traités par l'électricité. Un malade qui, le premier jour, aurait été incapable de lever la main au-dessus de son genoux, pouvait le lendemain la soulever à quatre ou cinq pouces, le troisième jour encore plus haut. Le cinquième jour enfin il se trouvait en état d'ôter son chapeau, quoique avec un mouvement faible et tremblant.

— Vos propres expériences me donnent donc raison ! interrompit l'abbé de Thoury avec feu.

— Attendez, attendez ! fit le vieillard en souriant. Ce n'est pas fini ou, plutôt, tout est fini là ! Car, à partir du cinquième jour, j'ai remarqué que, malgré ces brillantes promesses, les malades retombaient peu à peu dans leur premier état.

— Et, vous en concluez ?...

— J'en conclus naturellement que le traitement par l'électricité ne donne pas de résultats durables.

— Je ne suis qu'un pauvre petit professeur de physique au Collège du Bois de l'Université de Caen, reprit le colosse avec toutes les apparences de la modestie ;

mais s'il est permis, comme le dit Virgile, de comparer les petites choses aux grandes, laissez-moi vous parler de mes propres expériences. Sur soixante malades que j'ai électrisés cette année, il n'y en a que deux ou trois à qui le traitement n'ait fait ni bien ni mal. Tous les autres ont été ou guéris, ou presque guéris !

— En ce cas je vous plains ! dit Franklin avec une douce raillerie, car vous allez ameuter contre vous la Faculté de médecine et toute la corporation des apothicaires !

— Je suis de taille à leur résister ! fit l'énorme abbé. Et il le faut ; car j'ai la prétention de guérir sans eux tous les cas de paralysie.

— Tous ? dit Franklin ; c'est beaucoup !... Croyez-vous donc qu'on puisse obtenir une guérison dans le cas d'une paralysie générale ?

— Certainement ! s'écria l'abbé de Thoury... Il n'y a que le sujet qui m'ait manqué !...

La discussion avait insensiblement conduit les deux savants jusqu'au seuil de l'auberge, où les domestiques allaient et venaient sans méthode, répondant à tous et ne servant personne à propos. La direction leur manquait : Dominique était à Sommervieu, Félicité sur le lit de la mansarde.

L'abbé de Thoury pénétra le premier dans l'auberge, pour faire faire place à l'illustre vieillard qui le suivait. Devant le colosse on s'écartait avec le respect qu'on accorde généralement à la force. Comme il avait hâte d'échapper au tapage du cabaret, le professeur de physique alla droit à la première porte qui s'offrit à sa vue.

— On n'entre pas ici ! cria de loin une voix mécontente... C'est la chambre de la paralytique !

A ce mot, l'abbé de Thoury éprouva une si vive émotion que son visage, naturellement épanoui, devint pourpre. Sans tenir compte de l'avertissement, il ouvrit la porte vitrée et pénétra dans la chambre de Mme Françoise. Il s'approcha rapidement du lit, où la malade reposait, dans une immobilité plus effrayante que la rigidité de la mort.

Mais le spectacle de cette figure, sur laquelle la paralysie avait fixé une grimace sinistre, remplit le savant d'admiration. Dans son enthousiasme, il appela Franklin, et, lui montrant les traits hideux de la paralytique :

— Je ne pouvais pas espérer mieux que cela ! lui dit-il avec joie. Tenez ! c'est complet !

Et, prenant successivement les bras de la pauvre femme, il les leva et les laissa retomber sur la couverture du lit.

— Voilà, dit-il, un cas de paralysie générale comme

on n'en trouverait pas deux dans tout le royaume !... Quelle chance !

Une servante, qui accourut, le surprit inspectant la figure de la malade, dont il essayait de faire jouer les paupières. Elle crut à une profanation et l'apostropha d'un ton indigné.

— Retirez-vous, Monsieur ! lui dit-elle. C'est abominable ce que vous faites-là !

— Ce qui est abominable, répondit le colosse en se redressant, c'est la conduite des parents de cette malheureuse. Comment ! on la laisse comme cela sans soins ? On n'essaie pas de la guérir ?

— Tous les médecins ont renoncé à la soigner, fit la servante.

— La médecine n'est pas heureusement le dernier mot de la science, dit l'abbé de Thoury. Dans les cas de paralysie on a, depuis longtemps, reconnu son impuissance. Mais, ce que les médecins ne peuvent faire, un physicien comme moi peut l'essayer !

— Monsieur est donc un savant ? fit naïvement la servante en examinant de haut en bas le colosse.., Je vous demande bien pardon de vous avoir traité comme cela !... Je ne savais pas que Monsieur voulait guérir cette pauvre dame Françoise... C'est sans doute notre maître qui a fait venir Monsieur ?

— Ce n'est pas ton maître, reprit l'abbé, mais le hasard... Je m'étonne même que, me sachant ici, on ne m'ait pas appelé auprès de cette malheureuse. Les guérisons que j'ai obtenues à Caen par le moyen de l'électricité ont pourtant fait quelque bruit dans le pays !

— Voilà ce que c'est que la gloire, mon cher abbé ! dit Franklin avec une aimable ironie... Nous nous croyons célèbres, connus du monde entier, et, à deux ou trois lieues de la ville que nous habitons, on ignore même notre nom !

— Ça, c'est bien vrai ce que dit le vieux Monsieur ! reprit la servante en retournant sans le savoir le poignard dans la blessure qu'elle avait faite. Je ne sais pas le nom de Monsieur, et je le prierai de me le dire. Car il faut que j'avertisse notre maître, quand il rentrera.

— Tu diras tout simplement à ton maître que je l'attends ici. Car voilà une cure admirable à faire !

— Admirable en effet ! dit Franklin. Si vous réussissez, mon cher abbé, je me déclare battu et j'accepte votre théorie les yeux fermés !

Et il sortit avec la servante, qui le conduisit à la chambre où il devait passer la nuit.

Quant au brave abbé, sans se laisser décourager par l'incrédulité de son illustre collègue, il se mit à exami-

ner de nouveau, avec le plus grand soin, le sujet qui devait, selon ses espérances, lui ouvrir à deux battants les portes de l'Académie des Sciences. Et, comme s'il eût voulu déjà en prendre possession, il s'installa auprès de la malade.

Lorsqu'il rentra à l'auberge, Dominique, tout ému encore des scènes qui avaient eu lieu au presbytère de Sommervieu, s'empressa de monter à la mansarde où il avait laissé sa jeune femme blessée.

Tout son courage l'avait abandonné. Se voyant méprisé par son frère, privé de l'appui de sa mère, sans guide dans cette crise terrible, il avait perdu le peu d'énergie qui lui restait ; il était prêt à toutes les faiblesses.

Si Félicité avait pu deviner l'état de son âme, elle eût repris en un instant possession complète de son mari. Mais se croyant perdue, retenue d'ailleurs sur son lit par une douleur qui l'empêchait de marcher, l'aventurière n'avait pensé, depuis le départ de Dominique, qu'au moyen de voir son ancien complice. Elle voulait l'avertir des dangers qui les menaçaient tous les deux, se concerter avec lui, examiner les chances de salut qui leur restaient. Elle s'empressa donc d'envoyer un de ses domestiques à la recherche de Barthélemy Luro ; mais celui-ci était introuvable.

Ce contre-temps exaspéra la jeune femme. Lorsqu'elle vit rentrer Dominique dans la mansarde, au lieu de l'accueillir avec des paroles caressantes, elle le reçut avec des invectives. Elle le menaça, lui reprocha sa faiblesse et sa lâcheté.

C'était la deuxième fois dans cette soirée que ce mot frappait les oreilles du malheureux. Après son frère, sa femme ! C'était trop pour ce caractère sans énergie.

Dominique sortit de la mansarde, la mort dans l'âme. Il se voyait seul, abandonné de tout le monde, insulté, méprisé. C'est à ce moment qu'une domestique lui apprit qu'un savant médecin, qui guérissait les paralytiques, l'attendait dans la chambre de Mme Françoise.

— Oh ! ma mère, ma mère ! s'écria le malheureux garçon, qui s'accrocha à cette espérance comme à une planche dans le naufrage ; si tu pouvais guérir !

Et, quittant brusquement la servante, il courut à la chambre de Mme Françoise. Dès qu'il aperçut l'abbé de Thoury, qui était assis au chevet du lit, il s'élança au-devant du lui en joignant les mains.

— C'est donc vous, Monsieur, lui dit-il, qui avez promis de guérir ma mère ? Oh ! guérissez-là, rendez-là moi, et je vous bénirai !

— Je veux bien essayer de guérir votre mère, répondit le professeur de physique. Mais il vous faudra du

calme, et surtout de la patience ; car le traitement ne durera pas moins de trois à quatre mois.

— Quatre mois ! fit Dominique avec accablement... Ma pauvre mère ne parlera donc pas avant cela ?

— Peut-être Mais je n'ose rien affirmer. Tout dépend du sujet. J'ai obtenu quelquefois des guérisons partielles avec une rapidité surprenante. C'est ce qui est arrivé à un garçon barbier que j'ai traité par l'électricité. Ce malheureux avait la bouche toute du côté droit, sans pouvoir rien prononcer ; l'œil gauche était fermé, la paupière de l'œil droit paralysée. Eh bien ! à ma grande surprise, c'est la mutité qui a disparu la première après quelques jours de traitement. Peut-être en sera-t-il de même pour votre mère ; car il y a de grandes analogies entre son état et celui du pauvre garçon dont je vous parle. Je ne dois pas cependant vous dissimuler que la paralysie de votre mère est la plus complète que j'aie encore observée... Il ne faudra pas moins de deux cents commotions par jour pour venir à bout de son mal... Vous comprenez qu'un pareil traitement me coûtera beaucoup d'efforts...

— Oh ! n'épargnez rien, Monsieur ! s'écria Dominique. Je suis assez riche, Dieu merci ! pour payer la guérison de ma mère !

L'abbé de Thoury sourit.

— Il ne s'agit pas de paiement, dit-il ; je fais de la science et non pas de la médecine.

— Vous ne prenez rien pour guérir le monde ? reprit Dominique avec un étonnement profond.

— Rien ! répondit le professeur en s'amusant de la surprise de l'aubergiste. Tout ce que je vous demande, c'est de me confier votre mère. Il faudra que je la fasse transporter à Caen, où je l'installerai dans mon cabinet de physique.

Dominique eut un instant d'hésitation.

— Eh bien ! que décidez-vous ? demanda le savant.

— C'est que je ne me suis jamais séparé de ma mère, reprit Dominique. Et ça me fait quelque chose de penser qu'elle sera si loin.

— Si loin ? répliqua l'abbé de Thoury, et Caen n'est qu'à trois ou quatre lieues de l'auberge !... Vous viendrez voir votre mère quand vous voudrez... Allons ! c'est entendu, n'est-ce pas ?

— Eh bien ! oui, Monsieur, puisque cela vous plaît... Quel jour commencerez-vous le traitement ?

— Dès demain... Seulement je dois vous avertir que je ne prends jamais chez moi de malade sans un consentement écrit des parents.

— A quoi bon, Monsieur ? fit Dominique. Comment

n'aurais-je pas confiance dans l'homme qui me promet de guérir ma mère ?

Le professeur demeura ferme dans sa résolution. Il tenait tant à son *sujet* qu'il voulait s'assurer légalement le droit de faire sur lui des expériences jusqu'à parfaite guérison.

— Vous avez confiance en moi, dit-il ; c'est très bien. Mais d'autres pourraient ne pas penser comme vous. En affaires il faut tout prévoir. Que vous mouriez cette nuit, demain, des héritiers avides auraient peut-être quelqu'intérêt à s'opposer à un traitement qui amènerait la guérison de votre mère. Prenons donc nos précautions.

— Vous avez raison, répondit Dominique convaincu. Que faut-il faire ?

— Ecrire un billet que je vous dicterai.

Dominique s'assit devant une table et traça le billet suivant, sous la dictée de l'abbé :

« Je soussigné, autorise l'abbé de Thoury, professeur de physique au collége Du Bois de l'Université de Caen, à soumettre ma mère paralytique à un traitement par l'électricité. M. de Thoury se chargera de transporter ma mère à Caen et la gardera dans son cabinet de physique jusqu'à parfaite guérison. Telle est ma volonté formelle ; et je défends à qui que ce soit d'y apporter des empêchements, dans le cas où je ne serais pas là pour en favoriser l'exécution. »

Dominique signa le billet et le remit à l'abbé de Thoury, qui le serra précieusement dans son portefeuille.

— Ainsi, dit-il au professeur, j'entendrai bientôt parler ma mère ?

— N'en doutez pas ! répondit le savant avec conviction.

Dominique enthousiasmé courut au lit de la malade et se pencha à son oreille.

— Vous guérirez, ma mère ! s'écria-t-il en versant des larmes de joie.

L'abbé de Thoury était déjà sorti pour aller prendre du repos. Il s'endormit heureux et content, sûr maintenant d'avoir pour ses expériences un sujet exceptionnel.

X

Les terreurs de Félicité

Tandis que l'honnête savant goûtait un sommeil paisible, à quelques pas de sa chambre, Félicité était en proie à une fièvre ardente. Toute la nuit pour elle se

passa dans une cruelle agitation. Elle comptait les heures.

Lorsque le moment de l'exécution approcha, elle descendit de son lit et se traîna jusqu'auprès de la fenêtre de la mansarde. Les premières lueurs du jour commençaient à peine à éclairer la campagne. Dans cette demi-obscurité, elle devina plutôt qu'elle n'aperçut la masse énorme des curieux qui se pressaient déjà aux abords du camp.

Ce n'est pas cela que son regard cherchait. Plus loin, au-dessus de la foule, elle sondait les profondeurs encore sombres de la plaine, dans l'espoir d'y découvrir l'instrument du supplice.

N'apercevant rien encore, elle pensa qu'il fallait attendre que les rayons du soleil eussent entièrement dissipé l'ombre. Mais elle reconnut bientôt, avec une amère déception, que des arbres voisins lui masquaient le lieu où l'on avait dressé les potences. Elle ne pouvait surveiller ce qui allait se passer là ! Et cependant, c'était là que la main du bourreau devait lui assurer l'impunité !

Le coude appuyé sur la barre de bois qui servait de balcon, elle regardait devant elle et interprétait les moindres agitations de la foule. Toute sa vie s'était concentrée dans les sens de la vue et de l'ouïe ; car elle suppléait par ce qu'elle entendait à ce qu'elle ne pouvait voir.

Quand elle entendit les tambours battre aux champs, elle ressentit une joie féroce.

— Ils arrivent au pied de la potence ! pensa-t-elle.

Elle se pencha à la fenêtre, en prêtant l'oreille.

Un grand silence, un silence effrayant, venait de se faire dans la foule. C'était évidemment le moment suprême. Cela toutefois lui parut bien long. Et elle s'impatientait contre le bourreau, qui lui semblait trop lent !

A ce silence succéda bientôt une immense clameur, une sorte de mugissement prolongé.

— C'est fait ! s'écria l'abominable fille avec un éclair de triomphe dans les yeux.

Et, se débarrassant par un long soupir du poids qui l'oppressait, elle ajouta :

— M'avait-il fait peur cet animal de Dominique avec ses scrupules ! En fin il a eu le bon esprit de se taire... Le tour est joué !

Elle resta à la fenêtre et regarda passer dans la plaine les troupes, qui prenaient leurs positions pour les grandes manœuvres.

— C'est singulier ! murmura-t-elle au bout d'un instant.

Elle avait remarqué que la foule, au lieu de se disperser après l'exécution, se maintenait toujours à la même place, comme si elle eût été insensible au spectacle des manœuvres qui commençaient.

Elle n'avait pas achevé cette réflexion qu'elle tressaillit. Elle avait entendu le galop de chevaux qui passaient dans le voisinage de l'auberge. Puis, ce bruit cessa tout à coup, comme si chevaux et cavaliers eussent disparu dans un abîme.

Quelques minutes après, des pas lourds, accompagnés d'un bruit d'armes, retentirent dans l'escalier de l'auberge. Félicité, devenue très pâle, traversa la chambre en boîtant.

— Qu'y a-t-il ? se dit-elle avec inquiétude en entr'ouvrant la porte, pour écouter.

Une servante affolée entra précipitamment dans la mansarde.

— Madame, Madame, dit cette fille avec les marques de la plus vive terreur, ce sont des soldats et un officier du camp qui m'ont obligée à les conduire dans la chambre de notre maître !... Ils ont une clef, et ils veulent ouvrir l'armoire de chêne... Je n'ai eu que le temps de monter ici, pour vous avertir.

Félicité devint livide.

— Tu dis qu'ils ont la clef de l'armoire ? balbutia-t-elle.

— Oui, Madame.

— Mais, ce sont peut-être des voleurs déguisés ! reprit Félicité... Ah ! si je pouvais descendre !... Vas-y, toi qui peux marcher et oppose-toi, de ma part, à ce qu'on emporte quelque chose !

La servante descendit et remonta bientôt.

— Madame, les voilà qui sortent de la chambre ! dit-elle... Voyez ce qu'ils emportent !

Félicité se pencha sur la rampe et aperçut un officier qui sortait de la chambre de Dominique avec des bijoux dans la main. Un des soldats qui l'accompagnaient tenait une valise déchirée sous le bras.

Félicité avait reconnu le Major qui lui avait fait subir un interrogatoire. Cette vue la glaça d'épouvante. Elle n'osa ni descendre, ni crier.

— Que peut-il être arrivé ? se demanda-t-elle avec épouvante.

Elle chancela et la servante dut la porter sur le lit de la mansarde.

— Maudite douleur qui me cloue-là ! s'écria l'aventurière en se tordant de rage. Et dire que je ne puis rien faire !... Qu'est-il arrivé à Dominique ?... Il faut pourtant que je sache quelque chose, ou je deviendrai folle !

Puis, s'adressant à la domestique :

— Va aux informations, lui dit-elle. Je ne veux pas rester une minute de plus sans nouvelles... Va !

— Mais, Madame, fit observer la servante, je suis seule ici. Tous les autres domestiques sont à l'exécution Je ne peux pas abandonner l'auberge !

— Hé ! Je me moque bien de l'auberge ! s'écria la jeune femme en haussant les épaules... Pars et ramène-moi mon mari... Lui seul peut me rassurer.

Elle craignait les plus grands malheurs. Que penser de cette descente de justice au moment même de l'exécution ? Dominique avait-il fait des aveux, livré son secret ? Mais alors son prétendu frère, Barthélemy Luro, serait arrêté. On ferait un second procès. Son mensonge ne tarderait pas à être découvert, et la justice ne se montrerait pas aussi crédule que Dominique. On appellerait de nouveaux témoins, et l'on découvrirait bientôt que Barthélemy Luro n'avait aucun lien de parenté avec elle. D'ailleurs n'avait-elle pas tout à craindre du caractère de Barthélemy Luro ? Il n'était pas de ces coquins déterminés qui nient jusqu'au bout. Il était lâche et, au dernier moment, quand il se sentirait perdu, il voudrait se venger. Il dirait tout, tout !

A cette idée, elle se roulait comme une folle furieuse, sur les draps qu'elle déchirait avec les dents.

Ce fut une minute terrible et qui pouvait compter, dans cette vie de coquine, pour une première expiation !

Dans ses intervalles de colère, elle prêtait l'oreille au moindre bruit, espérant toujours que la servante allait lui ramener Dominique. Tout à coup des pas précipités retentirent dans l'escalier ; la porte s'ouvrit et un homme entra dans la mansarde.

C'était Barthélemy Luro.

A la vue de son ancien complice, Félicité eut un cri de joie.

— Enfin te voilà ! s'écria-t-elle. Je t'ai assez fait chercher !

— Ne te réjouis pas ! fit le malfaiteur d'un air sombre. Je ne t'apporte pas de bonnes nouvelles.

— Qu'y a-t-il donc ?

— Il y a que nous sommes fichus ! répondit Barthélemy Luro en se laissant tomber sur une chaise.

Puis, s'apercevant que Félicité restait étendue sur le lit :

— Que fais-tu là ? lui dit-il brusquement. Serais-tu malade ?

— Ce ne sera rien, fit la jeune femme en rougissant légèrement : une chute ! Je me suis un peu blessée à la jambe, et je boîte.

— Tant pis ! reprit le malfaiteur avec un sourire iro-

nique : tu as mal choisi le moment ; car il nous faudra probablement décamper.

— Pourquoi ?

— Parce que, si l'on se blesse en tombant, comme tu l'as fait, on se tue en montant... avec l'aide du bourreau !

— Que veux-tu dire, juste Dieu ?

— Que nous sommes menacés de prendre la place des deux soldats !

— Comment ! l'exécution ?...

— Ratée ! fit laconiquement le malfaiteur... Ah ! je ne m'attendais pas à un pareil coup de théâtre !... Je n'y puis rien comprendre encore !

Alors, en quelques mots rapides, il raconta les événements extraordinaires auxquels il venait d'assister : le cri de Dominique qui avait arrêté l'exécution en se déclarant coupable ; puis le départ du Major pour l'auberge, d'où il était revenu avec la valise de M. de Guillebon et quelques-uns des bijoux volés.

— La triple brute ! s'écria Félicité en maudissant son mari. La vue de ces deux innocents qu'on allait exécuter lui aura fait perdre la tête !... Il sauvera sa peau, lui, puisqu'il n'a rien fait... Mais nous ?

Et, jetant sur son complice un regard haineux :

— Il y a cependant quelqu'un de plus absurde que Dominique, reprit-elle. C'est celui qui a eu la bêtise, en partant de l'auberge, d'oublier la valise qu'il devait jeter dans les champs... C'est cette maudite valise, retrouvée hier par Dominique, qui nous perdra !

— Oh ! oh ! oh ! fit le malfaiteur avec un ricanement sinistre : soyons juste, Mlle Félicité, et faisons la part de chacun dans les maladresses commises. Si j'ai oublié la valise, qui est-ce qui a laissé traîner des bijoux ?

Félicité se mordit les lèvres et détourna la tête.

— Tu as pensé sans doute, en prenant ces bijoux, que nous étions mariés sous le régime de la communauté ? continua Barthélemy Luro d'un ton goguenard.

— Eh bien oui ! fit la jeune femme impatientée, je les avais gardés sans t'en parler... Après ?

— Après ? reprit le malfaiteur, je te pardonne puisqu'il ne faut pas perdre son temps à se faire des reproches... La justice aura bientôt l'œil sur nous. Que faut-il faire ?

— D'abord quitter le pays ! répondit Félicité d'un air désespéré.

Elle prit sa tête dans ses mains et pleura.

— Avoir conduit si bien sa barque jusque-là ! dit-elle tout à coup en frappant du poing contre la muraille... J'étais mariée, j'avais devant moi un avenir honorable, tranquille !

Elle réfléchit un instant. Puis, s'adressant à son complice :

— Ecoute-moi bien, lui dit-elle. Tu me parlais de nos droits communs sur le produit du vol ? Eh bien, je t'abandonne ma part. Emporte tout, fuis et passe à l'étranger.

— Et toi, fit Barthélemy Luro d'un air soupçonneux, que deviendras-tu ?

— Je resterai.

— Mais, on t'empoignera, on te fera ton procès ?

— Du tout. Toi disparu, le crime te sera imputé. On ne saura pas que tu avais une complice.

— Ainsi, tu mettrais tout sur mon compte ?

— Qu'importe, puisque tu ne seras pas inquiété ?

Et Félicité ajouta en riant :

— Est-ce que tu aurais peur de laisser derrière toi un nom déshonoré ?

— Je crains seulement de laisser en route ma personne entre les mains de la maréchaussée... Le plan que tu viens d'imaginer n'est pas maladroit... pour toi, qui ne cours aucun risque !

— Il nous sauve tous deux, toi le premier ! reprit Félicité avec feu... Tu crains, dis-tu, l'éloignement de la frontière ? Mais la mer est à quelques lieues d'ici. Songe que c'est une fortune que tu emporteras avec toi ! Lorsque tu seras arrivé en Angleterre, tu en jouiras à ton aise !

— Il s'agit précisément d'y arriver ! dit Barthélemy Luro en hochant la tête.

Félicité prit les mains de son complice dans les siennes et les serra avec une sombre énergie.

— Pour assurer ta fuite, lui dit-elle, je vais te livrer mon secret. Tu croiras peut-être à ma bonne foi, quand tu connaîtras la dernière ressource que je me réservais !... Ecoute-moi donc !... J'ai été autrefois servante dans une ferme de Saint-Pierre-du-Mont, petit village situé près de Grandcamp. Là, j'ai connu un des plus hardis contrebandiers de la côte. C'est un marin dont la grosse barque pontée prend du poisson le jour et porte de la fraude la nuit. Pour des raisons, qu'il est inutile de t'expliquer, cet homme m'est complètement dévoué. Une fois sur son bateau, tu n'auras plus rien à craindre, et, pour quelque argent, il te débarquera sur la côte anglaise.

— Son nom ? demanda le malfaiteur.

— Il s'appelle Morgan ; mais son nom t'importe peu. Voici ce que tu auras à faire. Sur le bord de la falaise se trouve un petit sentier taillé à pic dans le rocher. C'est là que tu te rendras la nuit, à l'heure où les va-

gues se brisent contre le bas de la falaise. Tu t'approcheras tout à fait du bord en tournant le dos au village et en faisant face à la mer. Alors, tu tireras un briquet de ta poche, et six fois — tu entends bien ? — six fois, tu feras jaillir des étincelles. Cela fait, tu descendras le sentier que les pêcheurs appellent *l'échelle* de Saint-Pierre-du-Mont. C'est comme un escalier taillé dans le roc. Vers le milieu il y a un endroit où les marches manquent ; mais on y a attaché une corde ; tu te suspendras à la corde et te laisseras glisser jusqu'à ce que tu trouves le roc sous ton pied... Quand tu seras arrivé au bas de la falaise, un canot s'approchera et mettra un homme à terre. Le matelot t'interrogera et tu lui répondras par ces mots : « Félicité, la ferme aux trois tours ! »

— Cela suffira ? dit Barthémy Luro.

— Parfaitement. Le canot te conduira au large. Lorsqu'on aura abordé la grosse barque pontée, tu présenteras au capitaine le petit mot que je vais t'écrire.

Félicité se fit apporter alors par son complice un crayon et un cahier qui se trouvaient sur la table. Elle écrivit quelques mots sur une des pages, déchira le feuillet et le remit à Barthélemy Luro.

— Je vois que tu penses à tout, dit celui-ci après avoir lu le billet.

— J'ai trop d'intérêt à ta fuite, répondit Félicité, pour ne pas en assurer le succès. Tu n'as plus maintenant qu'à partir, et le plus vite possible.

Barthélemy Luro paraissait soucieux.

-- Je ne comprends pas ton hésitation, lui dit vivement Félicité. Je t'offre le salut pour nous deux. Refuserais-tu ?

— Non certes ! répondit le malfaiteur ; mais c'est ce maudit argent qui m'ennuie !... J'ai cru bien faire en le confiant au père Grandin. Comment le lui réclamer maintenant sans éveiller ses soupçons ?

— Tu as un moyen bien simple, dit Félicité. Pierre sera bientôt mis en liberté. Empare-toi de ce prétexte et fais une scène de jalousie. Déclare brutalement à ton futur beau-père que tu ne veux pas rester en concurrence avec un rival et que tu aimes mieux te retirer.

— Excellente idée ! fit Barthélemy Luro en donnant une poignée de main à Félicité. Je suivrai ton conseil... Adieu !

— Embrasse-moi donc, imbécile ! dit la jeune femme en présentant la joue à son ancien amant. Il est bien probable que nous ne nous reverrons plus... Allons ! bonne chance, et pas de maladresse !... Je ne serai tranquille que lorsque je te saurai en Angleterre. Va !

Et les deux complices se séparèrent avec l'émotion que peuvent éprouver des coquins menacés du même danger.

XI

Le départ de la paralytique

Le plan de Félicité ne manquait pas d'habileté. Après le départ de son complice, elle le dénoncerait comme l'auteur du vol de la valise. La fuite de Barthélemy Luro après l'exécution suspendue, les trente mille livres qu'il emportait avec lui, la valise retrouvée dans la chambre qu'il avait occupée à l'auberge, tout rendrait sa culpabilité vraisemblable.

Quant à Dominique, il sortirait bientôt de prison avec la réputation d'un homme héroïque, qui avait arraché deux innocents à la mort au prix de sa liberté.

Tout s'arrangeait donc pour le mieux et Félicité, moins troublée, laissa retomber sa tête sur l'oreiller pour chercher dans le sommeil un repos réparateur.

Elle commençait à s'endormir lorsque le bruit de la porte, qu'on poussait avec violence, la réveilla en sursaut.

— Madame! Madame! s'écria la servante de l'auberge en accourant auprès du lit.

Cette fille était si émue qu'elle pouvait à peine trouver une parole.

— On ne me laissera donc pas un instant de tranquillité ! s'écria Félicité avec humeur... Que me voulez-vous ? Qu'y a-t-il encore ?

— Madame, c'est le savant... le savant qui veut emporter Mme Françoise.

— Qui ça le savant ?... Expliquez-vous mieux, ou je vous croirai folle !... De quel savant parlez-vous ?

— Mais du gros abbé, qui est professeur à Caen, et qui est venu louer deux chambres hier avec un vieux monsieur... Il paraît qu'il guérit les malades.

— C'est donc un médecin ? dit Félicité très inquiète.

— Non, madame, c'est pas ça. Il ne donne pas de médicaments. Seulement on dit que, lorsqu'il y a de l'orage, il met du tonnerre en bouteille... Et c'est avec ça qu'il guérit les paralytiques.

— Il guérit les paralytiques ! répéta Félicité d'un ton railleur.

Mais sa pâleur faisait un contraste étrange avec cette gaîeté mal feinte.

— Cet homme s'est moqué de vous, continua-t-elle ; on n'a jamais guéri de paralytiques de cette manière là.

— Il dit que si pourtant.

— Alors c'est un charlatan, et on ne doit pas lui confier des malades qu'on aime.

— Oh ! madame, il n'attend pas qu'on les lui confie... Il les enlève !... Car il est plus fort qu'un Turc !

— Comment ! il les enlève ? reprit Félicité avec colère. Est-ce qu'il se serait permis de toucher à ma belle-mère ?

— Ah ! bien oui, y toucher ? Il a fait mieux que cela !... Malgré moi, il s'est approché du lit de Mme Françoise et l'a portée dans une voiture attelée.

— Et vous l'avez laissé faire, tas de brutes ? s'écria Félicité avec colère.

— Le moyen de l'en empêcher ?... Il nous aurait tous assommés !

— Et la voiture est partie ?

— Pas encore.

— Tu en es sûre ?

— Oui, dit la servante en jetant un coup d'œil par la fenêtre. J'aperçois encore la voiture dans la cour.

Félicité sauta vivement à bas du lit et, malgré sa douleur, courut en boîtant à la fenêtre.

Ce qu'elle aperçut lui arracha un cri de rage.

Au milieu de la cour se trouvait une charrette, prête à partir. Un homme en habit ecclésiastique, un vrai colosse, était monté sur un des bras de la voiture et posait des oreillers sous la tête de Mme Françoise qui était étendue sur d'épais matelas. De là, tout en entourant son précieux sujet de coussins pour le préserver des cahots, le savant répondait par des menaces aux invectives des gens de l'auberge, qui s'opposaient à son départ.

D'un coup d'œil Félicité avait tout vu.

— Ton bras ! dit-elle à la servante.

— Madame va descendre ?

— Il le faut bien ! dit la complice de Barthélemy Luro d'une voix sourde en s'appuyant sur la servante.

Elle n'avait pas prévu ce nouveau danger parce qu'elle le croyait impossible. Tous les médecins, qui avaient examiné ou soigné Mme Françoise, avaient jugé son mal incurable. Ce savant, étranger à la médecine, serait-il donc plus fort que les gens du métier ? En toute autre occurrence, l'intelligente coquine aurait ri des prétentions du professeur de physique. Mais, en ce moment, tout lui semblait sérieux, parce que tout l'inquiétait.

Que deviendrait-elle en effet si la paralytique parvenait à balbutier quelques mots ? Et, dans le cas où elle ne retrouverait pas la parole, peut-être réussirait-elle à se faire comprendre par des signes !

Au moment où Félicité arrivait dans la cour de l'auberge, l'abbé de Thoury venait de prendre place sur un banc à côté du conducteur de la voiture. Car le savant ne voulait confier à personne la garde de la paralytique ; c'était lui qui veillait sur elle, comme un avare sur son trésor.

— Arrêtez ! s'écria Félicité en se plaçant devant le conducteur qui faisait déjà claquer son fouet. Je vous défends d'emmener ma belle-mère sans mon autorisation !

— Ah ! fit l'abbé avec étonnement, vous êtes la belle-fille de cette pauvre dame ?

Et, se tournant vers les gens de l'auberge qui assistaient, bouche béante, à cette scène singulière :

— Ah ! ça, vous autres, leur dit-il en les grondant, pourquoi ne m'avertissiez-vous pas que votre maîtresse était dans l'auberge ? Je l'aurais mise au courant de ce qui s'est passé.

— Je m'inquiète peu de ce qui s'est passé, reprit Félicité qui était loin de se calmer ; mais je m'oppose formellement à ce que vous voulez faire maintenant.

— Comment ! dit le gros abbé d'un air ironique, vous ne consentez pas à ce que l'on essaie de guérir votre parente ?

— Guérir ! fit la jeune femme en haussant les épaules. Tous les médecins ont déclaré le mal incurable. Est-ce que vous vous imaginez que je confierai comme cela ma belle-mère au premier venu ?

A ce mot, l'énorme abbé fit un mouvement comme pour sauter à terre. Mais il réussit à se contenir.

— Je vous pardonne, dit-il. Car vous ne m'auriez probablement pas insulté si vous aviez su qui je suis.

— Quand je vous connaîtrais, répondit brutalement Félicité, cela ne changerait rien à l'affaire. En l'absence de mon mari, je ne souffrirai pas que vous enleviez sa mère sans son consentement.

Le gros abbé tira de sa poche un portefeuille dans lequel il prit un billet.

— Lisez-moi cela ! dit-il à Félicité.

C'était le billet par lequel Dominique avait autorisé l'abbé de Thoury à conduire sa mère à Caen, pour la soumettre à un traitement par l'électricité.

— Vous voyez que je suis en règle ! reprit le professeur de physique en s'amusant de l'air profondément découragé de la jeune femme.

Bien qu'elle fût très habile à dissimuler, Félicité ne put cacher son trouble. Car cette autorisation la laissait désarmée en face du plus grand danger qu'elle eût couru.

Comme elle s'aperçut qu'on l'observait d'un air railleur, elle fit un effort suprême pour retrouver son sang-froid.

— Vous me voyez bien surprise ! dit-elle au savant.

— Même bouleversée ! ajouta l'abbé, devenu narquois.

— J'en conviens, reprit-elle ; car je vois qu'on va encore faire souffrir cette malheureuse femme pour rien !

— Que votre bon cœur soit rassuré ! dit l'abbé en souriant. La paralysie de votre belle-mère est si complète que les traitements les plus douloureux la laisseraient insensible. D'ailleurs avec l'électricité on n'a rien de tel à craindre. La guérison se fera sans douleur.

— Elle se fera ? demanda Félicité d'une voix tremblante.

— Je l'espère du moins, dit le savant.

— Ce sera long alors ?

— Trois ou quatre mois.

— Et elle parlera ?

— Pour cela, je n'ose le promettre. Mais je crois qu'au bout de cinq ou six jours, j'obtiendrai déjà quelques mouvements.

— Vraiment !... Je serais curieuse de voir cela ?

— J'espère bien, conclut l'abbé, que vous me ferez plus d'une fois l'honneur d'assister à mes expériences. En venant à Caen, pour constater les progrès de la cure que j'entreprends, vous aurez le plaisir de voir souvent votre belle-mère, dont l'éloignement paraît beaucoup vous coûter.

Ceci fut dit d'un ton moitié sérieux, moitié plaisant. L'abbé avait-il des soupçons ? Ce maudit savant possédait-il aussi le don de lire dans les consciences ?

Félicité n'en croyait rien, mais elle était cruellement inquiète. Aussi jugea-t-elle prudent de dissimuler son dépit. Après s'être opposée violemment au départ de la voiture qui emportait la paralytique, elle se montra très reconnaissante du service que l'abbé de Thoury se proposait de rendre à sa famille.

— Oubliez ma vivacité, lui dit-elle. Si j'avais été mieux informée, je vous aurais remercié comme vous le méritez.

Et, jetant un regard sur la paralytique qui était couchée au fond de la voiture, elle ajouta :

— Je regrette surtout, à cause de ma belle-mère, de ne pas avoir été avertie plus tôt. Les hommes s'entendent mal à donner les soins qu'il faut aux malades. Si j'avais été là, ce matelas aurait été mieux disposé. Tenez ! il manque là un oreiller... Sa pauvre tête est à peine soutenue !...

Et elle ordonna en même temps à la servante d'aller chercher des oreillers.

— Non, non ! dit vivement le savant qui avait hâte de faire des expériences sur son merveilleux sujet. Je vous assure qu'elle sera très bien comme cela. J'ai tout arrangé moi-même. Elle n'aura pas le moindre cahot à craindre.

— Vous croyez ? insista Félicité avec les marques de la plus vive sollicitude.

— J'en suis sûr ! dit l'abbé de Thoury.

— En ce cas, reprit la jeune femme, je vous permets de partir.

Et elle s'écarta, pour laisser passer la voiture.

— A bientôt ! lui dit le professeur de physique. Je compte sur votre prochaine visite.

— Je vous arriverai peut-être plus tôt que vous ne le pensez ! lui cria Félicité avec un sourire étrange.

Lorsque la paralytique passa devant Félicité, celle-ci laissa tomber un regard froid comme l'acier sur le visage immobile de Mme Françoise.

— Si tu guéris, murmura-t-elle entre ses dents, malheur à toi !

XII

La folle

On se rappelle la scène terrible qui avait eu lieu au château de Vaussieux. Claudine, en croyant sauver son fiancé, avait aggravé sa situation.

Ce coup de théâtre atroce avait ébranlé la raison de la pauvre fille, que Mlle de Longueval avait eu la bonne pensée de recueillir chez elle, au château de Sommervieu. Isaure ne voulait pas que sa protégée restât dans le voisinage du camp ; car elle espérait que l'éloignement et le temps parviendraient à triompher d'un mal qu'elle regardait comme passager.

Ses espérances furent d'abord confirmées par le médecin qu'elle fit appeler.

— Je n'ai remarqué aucun phénomène morbide dans la situation de cette pauvre enfant, dit le vieux praticien. C'est le chagrin seul qui a troublé son intelligence. Il serait inutile d'essayer un autre traitement que l'emploi de moyens moraux.

A partir de cette première visite du médecin, Mlle de Longueval passa ses soirées au chevet de Claudine, lui faisant la lecture et essayant de la faire sourire. Dans la journée elle lui donnait le bras et se promenait avec elle à l'ombre des grands arbres du parc.

Pour assurer le succès du traitement, Isaure exigea que Marianne s'établît au château. La vue de sa mère devait, pensait-elle, puissamment contribuer à ramener le calme dans l'esprit de Claudine.

Mlle de Longueval ne s'était pas trompée. En voyant constamment sa mère auprès d'elle, Claudine sembla oublier les causes qui la tenaient éloignée de la ferme. Son système nerveux s'équilibrait peu à peu. Elle ne divaguait plus que sur un point. Elle croyait toujours

entendre le bruit des armes des soldats qui venaient l'arrêter.

Cependant, par une coïncidence étrange, son état s'aggrava subitement le matin du jour où devait avoir lieu l'exécution.

Mlle de Longueval avait-elle laissé deviner ses angoisses? Ou bien Claudine s'était-elle inquiétée de l'absence de sa mère, partie pendant la nuit et qu'elle ne retrouvait plus, comme d'habitude, à son réveil? Nul n'aurait pu le dire. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à la suite d'un accès de délire, des désordres graves se manifestèrent dans son intelligence.

Ces perturbations étaient accompagnées d'une vive coloration du visage, de larmes, d'oppressions.

— Ah! les misérables! criait Claudine en se débattant sur son lit, ils me serrent le cou; ils m'étouffent!

Mlle de Longueval fut si effrayée qu'elle ordonna au cocher d'atteler et de ramener, de Bayeux, le médecin qui avait déjà donné des soins à Claudine.

Lorsque le praticien entra, la jeune paysanne était en proie à une crise épouvantable. Tous ses sens restaient fermés au monde extérieur. Étrangère à ce qui se passait autour d'elle, le regard fixe, la figure injectée, elle ne semblait plus soumise qu'aux incitations d'une terreur qui la dominait.

— Oh! Pierre, Pierre! s'écriait-elle..., ils nous étranglent tous deux!

Ses traits s'altérèrent. Avec un long soupir, elle retomba épuisée, pâle et sans mouvement sur l'oreiller.

Mlle de Longueval la crut morte.

— Rassurez-vous, lui dit le docteur qui n'avait cessé de consulter le pouls de la malade. Cette crise pouvait la tuer; mais je réponds de sa vie maintenant. Son état d'abattement est l'incident le plus heureux qui pût survenir... Il ne faut pas de bruit dans sa chambre. Sortons, et ne laissons que la garde-malade auprès d'elle. J'ai d'ailleurs à vous parler.

Lorsqu'on fut sorti de la chambre, Isaure ne put retenir ses larmes.

— Ah! docteur, dit-elle, quelle scène atroce!... Quand je pense que cette crise a coïncidé avec l'exécution de ce pauvre Pierre!... Comment expliquer cela?... N'y a-t-il pas là quelque chose à confondre l'esprit, à devenir fou comme cette malheureuse fille?

— C'est en effet, dit le vieux médecin, le cas de délire le plus extraordinaire que j'aie encore observé. Mais je me rappelle cependant un exemple, presque aussi remarquable, de l'influence de l'imagination sur l'organisme. Une mère avait vu une porte en fer se refermer

brusquement sur son enfant ; elle s'imagina aussitôt qu'il avait dû avoir la cheville brisée, ce qui n'était pas. Mais cette pensée lui causa une terreur si vive qu'elle sentit presque aussitôt à la cheville, correspondante à celle qu'elle croyait avoir dû être écrasée chez l'enfant, une douleur violente. Cette douleur fut même assez forte pour rendre son retour chez elle extrêmement pénible. Lorsqu'elle arriva, son pied était enflé. Elle fut obligée de garder le lit pendant plusieurs jours.

— La mère dont vous parlez avait au moins vu l'accident, dit Mlle de Longueval, tandis que Claudine ignore tout ; car nous lui avons caché avec le plus grand soin l'issue fatale du procès. Elle ne savait donc pas que l'exécution devait avoir lieu ; et, cependant, c'est à cette heure là même qu'elle a ressenti cette crise horrible !... Comment expliquer cela ?

— Un charlatan seul oserait le tenter ; mais un médecin sérieux, devant de tels mystères, suspend son jugement.

— Votre franchise me plaît et m'encourage à vous interroger. Un savant, qui reconnaît des limites à la science, n'est pas homme à donner de fausses espérances... Que pensez-vous de Claudine ?

— J'allais précisément vous le dire ; car je ne vous ai demandé de sortir de la chambre que pour vous parler librement.

Mlle de Longueval ne put s'empêcher de pâlir ; ce début ne paraissait rien promettre de bon.

— Rassurez-vous, s'empressa de lui dire le médecin : votre petite amie n'est pas frappée mortellement. Elle vivra.

— Est-ce vivre que de ne plus avoir sa raison ? dit Isaure avec tristesse.

— Sur ce point hélas ! fit le docteur en hochant la tête, je ne veux ni vous décourager ni vous donner d'espérances. L'avenir seul décidera. A un état violent va succéder maintenant une disposition à la langueur et à la tristesse. Il serait aussi dangereux de laisser persister cet état que de le combattre trop brusquement. Puisque vous êtes assez bonne, mademoiselle, pour vous intéresser au sort de cette pauvre fille, protégez-la contre toute émotion forte. Une nouvelle heureuse même ne devrait lui être annoncée qu'avec les plus grands ménagements.

— Hélas ! soupira Mlle de Longueval, ce n'est pas ce genre d'émotion qui est à craindre pour Claudine.

— Allons, du courage ! fit le vieux médecin de la famille en serrant amicalement les mains de la jeune fille dans les siennes.

A cet instant, Isaure, qui s'était approchée d'une fenêtre, aperçut dans une des allées du parc une femme qui courait précipitamment vers le château. Elle la reconnut. C'était Marianne, la mère de Claudine, qui apportait sans doute des nouvelles du camp de Vaussieux. Aussitôt elle quitta le docteur pour aller à la rencontre de la malheureuse femme.

— Marianne, Marianne ! s'écria Mlle de Longueval en ouvrant ses bras à l'infortunée.

Haletante, presque suffoquée, la mère de Claudine avait à peine la force de se soutenir. Mlle de Longueval la fit asseoir sur une des chaises du jardin, et tâcha de lui apporter quelques consolations.

— Il ne me reste plus qu'à pleurer avec vous, lui disait-elle ; car ils sont morts martyrs ?

— Sauvés ! balbutia Marianne d'une voix presque éteinte.

— Sauvés ! répéta Mlle de Longueval en joignant les mains... Est-ce possible, grand Dieu ?... Je n'ose le croire encore... Je vous voyais si défaite que je pensais au contraire qu'il n'y avait plus d'espoir... Qu'est-il donc arrivé ?... Expliquez-vous !... Ne me laissez pas dans une pareille incertitude !

Dès qu'elle avait vu l'exécution interrompue et les condamnés reconduits à la prison, Marianne, dans l'élan de sa joie, n'avait plus songé qu'à porter la grande nouvelle à sa fille. Seule, à pied, elle s'était mise en route pour Sommervieu. Comme elle croyait apporter avec elle la guérison de Claudine, elle courait sans s'apercevoir de la fatigue. Et c'est ainsi qu'en arrivant au château, elle tomba épuisée dans les bras de Mlle de Longueval.

Après quelques instants de repos, la fermière retrouva assez de voix pour raconter à Mlle de Longueval les scènes dramatiques qui venaient de se passer au camp de Vaussieux.

L'arrestation du chevalier de Guillebon, qui avait de sa propre autorité interrompu l'exécution, arracha à la jeune fille un cri d'effroi. Mais, après cette première impression, elle ne trouva que des éloges pour la conduite courageuse de son fiancé.

— C'est admirable ce qu'il a fait là ! dit-elle avec un noble orgueil. Permettez-moi, Marianne, de vous quitter un instant pour que j'apprenne à mon père la belle conduite du chevalier.

M. de Longueval ne sut pas cacher les inquiétudes que lui causèrent ces nouvelles. Il baissa la tête et son visage s'assombrit.

— Le chevalier court donc un véritable danger ? demanda Isaure en pâlissant.

L'ancien colonel attira sa fille dans ses bras.

— Espère ! murmura-t-il à son oreille ; nous le sauverons.

— Comment ! nous le sauverons? s'écria la jeune fille. Est-ce que sa vie serait menacée ?

— Oh ! non, non ! s'empressa de répondre M. de Longueval. Mais il ne faut pas se dissimuler que les Conseils de guerre ont de grandes sévérités pour les actes d'indiscipline, surtout quand ils ont été commis par un officier.

— André n'a fait que son devoir cependant ! dit Isaure avec feu. Pouvait-il laisser exécuter ces deux soldats au moment même où on lui donnait la preuve de leur innocence? Moi, je le trouve digne d'admiration.

— Les officiers qui le jugeront l'admireront comme toi, tout en le condamnant.

— Ce serait révoltant ! s'écria Isaure. Chez André l'homme et l'officier ne font qu'un, et je n'admets pas que ce qui honore l'un puisse dégrader l'autre !

— Tu ne connais rien aux lois militaires, ma chère fille ! dit M. de Longueval avec un sourire triste.

— J'en rends grâce au ciel ! répliqua Isaure avec indignation ; car elles me semblent souverainement injustes !

— Calme-toi, reprit l'ancien colonel : tout s'arrangera certainement pour le mieux, si le nouveau procès criminel vient confirmer l'innocence des deux soldats... Dans ce cas le chevalier serait rendu à la liberté ; mais il perdrait son grade.

— J'accepte fièrement cette humiliation pour lui ! dit Isaure avec une hauteur de sentiment remarquable... Un homme de cœur peut se consoler d'être condamné par un tribunal, quand il a pour lui l'admiration de la femme qui l'aime !

— Tu serais capable, dit M. de Longueval à sa fille, de me faire renier tous mes vieux préjugés militaires ! Perdre son rang dans l'armée me semblait un malheur. Maintenant je ne plains plus le chevalier. Car rien ne peut être comparé à la joie d'être aimé d'une femme comme toi !

On frappa à la porte, et une domestique avertit M[lle] de Longueval qu'on l'attendait dans la chambre de la malade.

— Est-ce que Claudine serait plus mal? s'écria-t-elle.

Quand elle entra dans la chambre de sa petite amie, elle aperçut le docteur qui se tenait debout au pied du lit, de manière à observer de loin l'attitude de la malade.

Assise au chevet de sa fille, Marianne tenait une des mains de Claudine dans les siennes et faisait de vains efforts pour retenir ses larmes. M[lle] de Longueval craignit tout d'abord que la fermière n'eût appris trop brus-

quement à Claudine les événements heureux de la matinée. Mais le docteur, en quelques mots, la mit au courant de ce qui venait de se passer.

Une insensibilité complète avait remplacé, chez Claudine, la violence des crises précédentes. Et ce fut avec un sourire d'incrédulité qu'elle accueillit la nouvelle de la délivrance de Pierre.

Dès qu'elle aperçut Isaure, Marianne l'appela à son secours d'une voix désespérée.

— Claudine ne veut pas me croire, lui dit-elle en versant des larmes ; elle prétend que je cherche à la tromper..... Venez, mademoiselle... vous serez peut-être plus heureuse que moi !

Isaure s'approcha du lit, et se penchant sur son amie :

— Ce n'est pas bien ce que tu fais-là, Claudine ! dit-elle en grondant doucement la malade. Tout ce que ta mère t'a raconté est parfaitement vrai !

— Croyez-vous ? murmura Claudine avec un sourire triste.

— Je te répète que Pierre vit, que Pierre t'aime toujours et qu'il sera bientôt remis en liberté !

Claudine n'avait pas une larme dans les yeux, tandis qu'auprès d'elle Marianne étouffait difficilement ses sanglots.

— Je vois bien que vous vous êtes entendue avec ma mère pour me dire cela, reprit Claudine en jetant sur son amie un regard éteint... Vous faites cela pour le bien. Vous espérez ainsi me préparer à apprendre la terrible nouvelle. Mais c'est inutile, voyez-vous ; je suis calme, je suis résignée, je ne pleure plus !

— C'est bien là ce qui m'effraie, dit Mlle de Longueval qui ne put retenir ses larmes... Claudine, je t'en prie, pleure, pleure avec moi !

L'ardente fille se pencha sur le lit en enveloppant la malade dans ses bras par une étreinte passionnée. Cet élan avait quelque chose de si touchant, que le docteur, habitué aux scènes les plus émouvantes, se détourna pour essuyer une larme.

Par un mouvement nonchalant, Claudine repoussa son amie et laissa retomber sa tête sur l'oreiller.

— Il n'y a plus besoin de me consoler, murmura-t-elle... Je ne sens plus rien... C'est fini !

— Non ! ce n'est pas fini ! s'écria Mlle de Longueval... Si tu voulais m'écouter, tu apprendrais une bonne nouvelle, une nouvelle qui te guérirait !...

— Me guérir moi ? fit Claudine avec un ricanement singulier... Mais, vous perdez la raison... Je suis morte, moi !

— Mon Dieu ! fit Isaure avec désespoir, elle ne sait plus ce qu'elle dit !

— Si, je le sais ! reprit Claudine avec la terrible logique des malheureux qui ont une idée fixe... J'ai été étranglée !

Et, prenant la main de Mlle de Longueval, elle la promena autour de son cou.

— Sentez-vous la place de la corde ? Tenez ! c'est là !

Mlle de Longueval se releva épouvantée. Marianne se tordait de désespoir au chevet du lit.

— Ah ! fit Isaure en attirant la malheureuse mère dans ses bras, c'est vous maintenant qu'il faut consoler !

Tandis que les deux femmes pleuraient dans les bras l'une de l'autre, le docteur s'était rapproché de la malade.

Claudine restait toujours dans la même indifférence, dans la même immobilité. Son visage était pâle ; ses yeux avaient quelque chose de terne.

Après un examen scrupuleux, le médecin constata que le pouls se ralentissait, que la circulation du sang était entravée et que les extrémités se refroidissaient.

— La sauvera-t-on ? demanda tout à coup Marianne au docteur. Oh ! vous la guérirez n'est-ce pas, Monsieur ? Vous me rendrez ma fille ?

— Je l'espère ! répondit le médecin en détournant la tête pour cacher son émotion.

— Vous reviendrez, Monsieur ? vous reviendrez ? s'écria Marianne en prenant la main du docteur, qu'elle baisa avec la foi d'un fidèle qui implore l'image d'un saint vénéré.

— Je vous le promets ! répondit le vieux médecin. Restez auprès de la malade pendant que je donnerai mes instructions à Mlle de Longueval.

Et, faisant à la jeune fille des signes d'intelligence, il l'invita à le suivre.

Isaure sortit immédiatement avec le docteur.

— Eh bien ? demanda-t-elle d'une voix anxieuse.

— Je vous sais assez courageuse, dit le médecin, pour pouvoir entendre toute la vérité.

— Oh ! mon Dieu ! fit Isaure avec effroi, vous la croyez perdue ?

— Oui, si cet état d'indifférence et d'hébétement se prolonge !

— Y a-t-il un remède ?

— La médecine n'en connaît pas.

— En ce cas, que pouvez-vous encore espérer ?

— Qu'une émotion lui rende ce qu'une autre émotion lui a pris. C'est une grande douleur qui a fait naître son mal ; c'est une grande joie qui peut le combattre.

— Je comprends ! dit vivement Isaure. La grande joie qui pourrait la sauver, ce serait la mise en liberté de son fiancé ?

— Justement.

— Eh bien, la guérison est sûre ! s'écria Mlle de Longueval, puisque Pierre sortira bientôt de prison.

Le docteur hocha la tête.

— Ma chère enfant, dit-il, vous ne connaissez pas les lenteurs de la justice. S'agit-il de faire arrêter un homme, elle court comme le lièvre ; s'agit-il de le rendre à la liberté, elle va comme la tortue !... Et le mal qui mine Claudine n'a pas le temps d'attendre. Il n'y a pas une minute à perdre, si l'on veut sauver sa raison.

— Que faire donc ? que faire ? se demanda Mlle de Longueval avec désespoir.

Et elle s'absorba dans une recherche passionnée. De son côté, le docteur réfléchissait, mais sans trouver de solution.

— Docteur, dit tout à coup Isaure en s'emparant des mains du vieux médecin qu'elle serra avec effusion, je crois que j'ai trouvé ce qu'il nous faut !

— Ah ! voyons, ma chère enfant, dit le vieux praticien d'un ton légèrement incrédule.

— Si la justice marche aussi lentement que vous l'avez dit, n'y aurait-il pas un moyen de prendre les devants ?

— Qu'entendez-vous par là ?

— J'entends qu'on agirait à sa place.

— Oh ! impossible ! à moins que vous n'ayez des protections puissantes, celle du roi par exemple.

— J'ai mieux que cela ! dit Isaure en souriant : j'ai celle d'une jolie femme.

— Vous pourriez bien alors avoir raison, reprit le vieux docteur. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les rois règnent et que les femmes gouvernent. Essayez !

— Je suis immédiatement votre conseil ! dit Isaure en prenant congé du médecin.

XIII

Les fantaisies d'une jolie femme

Mlle de Longueval entra aussitôt dans sa chambre, fit un peu de toilette et, accompagnée d'une domestique, se dirigea à grands pas vers l'avenue qui conduisait au château des évêques de Bayeux.

Monseigneur de Cheylus, comme nous l'avons déjà dit, avait gracieusement mis son habitation de Sommervieu à la disposition du prince de Beauveau, lieutenant-général commandant la première division d'infanterie de l'armée de Vaussieux. La princesse, lorsqu'elle quitta la cour pour rejoindre son mari, se trouva ainsi la plus proche voisine de Mlle de Longueval.

Le lecteur se rappelle que cette grande dame eut de fréquentes relations avec Isaure, qu'elle se plaisait à appeler sa petite amie. Il n'a pas oublié non plus dans quelle circonstance elle avait été mise au courant des amours de Pierre et de Claudine.

Lors du grand bal donné par le duc de Broglie, nous l'avons vue en effet se déclarer hautement la protectrice de la petite paysanne, qu'elle avait invitée avec sa mère à prendre des rafraîchissements dans la salle à manger du château. Tout cela avait été pour elle un jeu plutôt qu'une œuvre de charité. Ce roman en action l'amusait.

Toutefois la scène tragique, qui eut lieu dans la soirée même, surprit désagréablement la jolie désœuvrée. Depuis, elle n'avait pas pardonné à Pierre d'avoir précipité, par une condamnation à mort, le dénoûment d'une intrigue qu'elle aurait voulue plus longue.

Mlle de Longueval avait trop d'intelligence pour n'avoir pas deviné vite le caractère de la femme qui lui vouait une amitié de passage. Elle savait que pour en obtenir quelque chose il fallait avant tout la distraire et frapper son imagination. Aussi était-elle bien résolue, dans l'intérêt de Claudine, à effleurer seulement la question de sentiment.

Lorsqu'Isaure entra dans le salon, Mme de Beauveau dormait à demi sur un livre entr'ouvert.

— Vous savez sans doute la grande nouvelle ? dit-elle en allant tendre la main à la princesse.

— Je n'ai rien appris du tout, répondit la jolie mondaine en jetant son livre sur un canapé ; mais je vous trouve très gentille de m'apporter quelque chose de nouveau. Car je m'ennuie atrocement ici, et je souhaite fort que le camp vienne à décamper... Voyez à quoi j'en suis réduite dans ce château des évêques ! Pour toute bibliothèque de la théologie, ou du droit canon ! Celui-ci peut convenir à la rigueur à la femme d'un militaire. Mais cela me tente peu. Et je relisais pour la troisième fois le même roman !

— Pauvre chère madame et amie ! fit Mlle de Longueval. Que je suis heureuse de vous apporter une distraction !

— Au fait, reprit la princesse, vous avez quelque chose à me dire ? Est-ce intéressant ?

— Oui ; c'est un roman inédit.

— Quelle bonne fortune !

— Et inachevé !

— Inachevé ?... C'est donc un manuscrit que vous m'apportez ?... Vous écrivez donc ?... Ah ! ce serait charmant !... Voyons cela !... Vous venez me demander des conseils ?

— Plus que cela. Je viens vous demander de me trouver un dénoûment heureux à l'histoire la plus tragique qui se soit jamais vue!... Car je tiens à un dénoûment heureux.

Et, jugeant qu'elle avait suffisamment intrigué sa puissante amie, Mlle de Longueval interrompit ce marivaudage, pour commencer le récit des graves événements qu'elle venait d'apprendre.

— Votre roman est en effet des plus intéressants, dit la princesse de Beauvéau quand la jeune fille eut terminé son récit. On ne reprochera pas à vos personnages d'être en carton. Ils sont bel et bien en chair et en os!... Mais, comment voulez-vous que je trouve un dénoûment à cette intrigue? Je n'y puis rien. D'ailleurs, d'après ce que vous m'avez dit, il me semble que les choses s'arrangeront pour le mieux dans la meilleure des églogues possible. Pierre ne peut tarder à être mis en liberté. Et, dès qu'il sera sorti de prison, qu'est-ce qui l'empêchera d'épouser sa jeune bergère?

— La maladie de Claudine, répondit Mlle de Longueval en devenant sérieuse. La pauvre fille est dans un état désespéré!

Alors elle rappela à la princesse l'entretien qu'elle avait eu avec le vieux médecin.

— Vous êtes donc persuadée que je puis concourir à la guérison de Claudine? dit la jolie femme en souriant. Ce n'est pourtant pas une robe de docteur que je porte!

— C'est tout justement pour cela que je m'adresse à vous, reprit Mlle de Longueval, qui comprenait, malgré sa tristesse, la nécessité de traiter les choses sérieuses légèrement. Après les médecins, qui se déclarent impuissants, il n'y a qu'une femme d'esprit qui puisse être plus forte que la science.

— *Détestables flatteurs!* fit la princesse sur le ton d'une tragédienne qui déclame.

— Je n'exagère rien, reprit Mlle de Longueval. C'est parce que je connais votre cœur et votre esprit que je vous ai demandé d'intervenir dans la pièce dont Pierre et Claudine sont les héros. Il me semble d'ailleurs que vous ne sortirez pas trop de vos habitudes en prenant le rôle d'une fée bienfaisante.

— Voyons d'abord votre plan, dit la princesse.

— Mon plan est très simple. Claudine n'a perdu la raison que parce qu'elle a cru à la mort de son fiancé. Il faudrait que, avec une mise en scène habile, on réussît à la ramener par la pensée aux jours heureux où elle a connu Pierre. Supposez, chère amie, que, par votre influence, on obtienne du maréchal un ordre qui autoriserait le prisonnier à sortir provisoirement de son cachot.

Surveillé de loin par des gardes, il entrerait librement dans le petit bois qui avoisine la ferme du père Grandin. On conduirait Claudine près du puits, devant lequel elle s'asseyait autrefois pour travailler à son métier à dentelles. Puis, à un moment donné, on verrait s'agiter le feuillage de l'autre côté du chemin...

— Parfait ! parfait ! interrompit la princesse en frappant dans ses mains, c'est adorable ce que vous avez imaginé là !... C'est un véritable troisième acte d'opéra-comique !... A un signal donné, Pierre paraît, Claudine pousse un cri de joie. Ils tombent dans les bras l'un de l'autre... La toile tombe aussi !... Mais, c'est tout à fait délicieux cela !... On pourrait appeler votre pièce *l'amour-médecin*... Cela m'amusera étonnamment !... Et moi qui ne savais comment employer ma matinée !... Comme je vous dois de la reconnaissance, ma petite amie !

Elle sauta au cou de Mlle de Longueval et l'embrassa plusieurs fois.

Isaure se réjouissait déjà de l'heureux résultat de sa démarche, lorsqu'elle vit s'assombrir le visage de la jolie mondaine.

— Qu'avez-vous ? demanda-t-elle d'un ton inquiet.

— Tout est manqué ! fit la jeune femme d'un air découragé... Je n'avais oublié qu'une chose : c'est que je ne puis disposer de mon temps. C'est aujourd'hui que l'armée de Vaussieux, divisée en deux partis ennemis, doit essayer sur un vaste terrain l'application des deux systèmes de *l'ordre mince* et de *l'ordre profond*. Et j'ai promis à ma bonne amie, la comtesse d'Haussonville, de suivre avec elle dans sa voiture les différentes manœuvres des troupes.

Mlle de Longueval, désespérée, baissa la tête.

— Consolez-vous, ma chère enfant, lui dit vivement la princesse. Ce n'est que partie remise. Demain, je serai à votre disposition.

— Demain ? murmura Isaure en soupirant... il sera peut-être trop tard ! le médecin a déclaré que, si l'on n'y portait remède, le mal pourrait en quelques heures devenir incurable.

— Eh bien, dit la jolie femme en changeant tout à coup d'avis, comptez sur moi pour aujourd'hui... Je n'y tiens pas tant d'ailleurs à ces grandes manœuvres... J'en ai tant vu à Paris et à Versailles !... Votre petit opéra-comique m'amusera beaucoup plus.

Et, pirouettant sur ses hauts talons rouges, elle se retourna du côté de la glace, où elle donna un coup d'œil tout en tirant le cordon de la sonnette.

Une domestique accourut.

— Faites atteler ! dit la princesse.

En même temps elle disparut dans une pièce voisine. Lorsqu'elle rentra, elle était habillée pour sortir.

— Oh ! merci ! dit Mlle de Longueval en allant au-devant de la princesse, merci pour cette pauvre fille, qui vous devra sa guérison !

Puis, devenant tout à coup soucieuse, elle ajouta :

— Croyez-vous trouver le maréchal avant son départ pour les manœuvres ?

— Je l'espère, dit la princesse en mettant ses gants.

— Dans le cas où vous obtiendriez du maréchal la grâce que nous sollicitons, vous me feriez connaître immédiatement cette bonne nouvelle ?

— Inutile, puisque je vous amène avec moi dans ma voiture.

— Mais je ne peux pas abandonner Claudine et sa mère en un pareil moment.

— Nous les prendrons en passant chez vous.

— Vous voulez donc les présenter au maréchal ?

— Du tout ; nous laisserons les deux femmes à la ferme de Vaussieux, avant d'aller au château.

A ces mots, la princesse invita sa petite amie à prendre place à ses côtés au fond de la voiture. Deux chevaux, aussi vigoureux qu'élégants, conduisirent en moins de cinq minutes le carrosse au pied du perron de l'habitation de Mlle de Longueval.

Celle-ci descendit et courut prévenir Marianne.

— Vous me remercierez une autre fois, dit-elle à la malheureuse mère, qui pleurait d'attendrissement en voyant ce que sa jeune maîtresse allait faire pour sa fille.

Les apprêts furent vite achevés, et le carrosse repartit, emportant rapidement protecteurs et protégés dans la direction de Vaussieux. Lorsqu'on arriva auprès de la ferme du père Grandin, la princesse fit arrêter la voiture, d'où Marianne descendit avec Claudine ; puis elle ordonna au cocher de les conduire au château du duc de Broglie.

Là une déception les attendait. Le maréchal était parti, une heure auparavant, pour les manœuvres à la tête d'un brillant état-major. Isaure se désespérait. Son amie la consola en riant.

— Nous retrouverons le maréchal, lui dit-elle d'un ton décidé. Tenez ! j'entends l'artillerie : la bataille est engagée... Nous avons aussi notre victoire à remporter. Eh bien, comme des généraux rompus au métier, marchons au canon ! Le maréchal doit être là !

Elle se pencha à la portière et ordonna au cocher de lancer ses chevaux dans la direction d'où partait le bruit

de l'artillerie. L'ordre était plus facile à donner qu'à exécuter ; car les routes étaient remplies de curieux qui suivaient les mouvements de l'armée.

La princesse, qui supportait difficilement ces retards, commanda impérieusement au cocher de fouetter ses chevaux, sans tenir compte des murmures et des menaces de la foule. Le domestique obéit passivement. Mais plus on approchait de l'endroit où la petite guerre était commencée, plus les rangs de la multitude devenaient épais. Il y eut même un moment où quelques personnes furent froissées par les roues de la voiture. Alors, il y eut dans la foule un soulèvement d'indignation. Des hommes s'élancèrent à la tête des chevaux, tandis que d'autres se précipitaient aux portières pour obliger les voyageuses à descendre.

Les deux femmes allaient être victimes des représailles d'une troupe de furieux, lorsqu'il se fit tout à coup un grand vide autour de la voiture. En même temps on entendit les cris perçants de femmes et d'enfants qui fuyaient. Puis le sol trembla sous le pied des chevaux ; et un régiment de dragons, le sabre au poing, passa, au milieu d'un nuage de poussière, à quelques pas de la voiture.

C'était une charge de cavalerie.

En se penchant à la portière, la princesse de Beauveau aperçut plusieurs officiers d'état-major qui s'avançaient de son côté, en suivant avec des longues-vues les manœuvres de la cavalerie.

— M. de Noailles ? cria-t-elle en reconnaissant un des officiers.

Et elle agita son mouchoir.

En voyant une voiture arrêtée au milieu de la route et comme en détresse, le jeune homme ainsi interpellé pensa qu'un accident était arrivé pendant la charge de cavalerie, et qu'on appelait au secours. Il se détacha du groupe des officiers et poussa son cheval dans la direction du carrosse. Lorsqu'il arriva près de la portière, il reconnut la princesse de Beauveau.

— Vous n'avez pas eu à souffrir du passage de nos dragons ? demanda-t-il en saluant.

— Au contraire ! répondit la jolie femme. Ces braves gens nous ont épargné les brutalités de la foule... Je ne vous ai appelé que pour vous demander où est le maréchal.

— Vous désirez donc voir un général en chef dans l'exercice de ses fonctions ?

— Nullement. Je veux lui demander une audience.

— Voilà bien les fantaisies d'une femme d'esprit ! dit le jeune officier avec un sourire qui achevait le compli-

ment. Ce n'est pas en vain, madame, que vous passez pour la personne la plus originale de la cour.

— Ne perdons pas notre temps à bavarder, reprit la jolie femme. Où trouverai-je le maréchal ?

— Au château de Creully. Il doit assister de là aux mouvements de l'armée. Mais, si vous tenez absolument à le voir, hâtez-vous ; car la bataille engagée sur ce point va bientôt changer de place... Adieu, madame, et succès complet !

A ces mots, le jeune officier s'éloigna en saluant.

— Vite au château de Creully ! dit la princesse au cocher.

— C'est de la folie ! pensait Mlle de Longueval avec tristesse : le maréchal ne nous recevra pas dans un pareil moment !

Elle regardait en même temps les hauteurs de Bazenville et de Villiers-le-Sec, qui se couvraient de soldats et d'où partaient sans cesse des feux de peloton, dont le bruit aigu se mêlait au tonnerre de l'artillerie.

Au moment où la voiture s'arrêtait à l'entrée de la petite forteresse féodale de Creully, un mouvement décisif s'opérait dans les deux armées qui étaient aux prises. L'ennemi, représenté par les troupes du comte d'Egmont et du baron de Luckner, était délogé des collines de Villiers-le-Sec.

— Nous arrivons bien ! dit la princesse de Beauveau à Mlle de Longueval.

— Pourquoi donc ? demanda Isaure, un peu incrédule.

— Parce que le succès de la journée se décide en faveur du plan adopté par le maréchal. L'armée attaquante, qui exécutait son mouvement sur quatre colonnes, rapprochées suivant le système de *l'ordre profond*, vient d'assurer la victoire au duc de Broglie en chassant l'ennemi des hauteurs.

La princesse de Beauveau, qui était connue de tous les officiers supérieurs de l'armée, n'eut aucune peine à se faire ouvrir les portes de la forteresse. Sur sa demande, on la conduisit, à travers des escaliers étroits et obscurs, jusqu'à la plate-forme d'où le duc de Broglie suivait, avec sa longue-vue, les opérations des deux armées.

Lorsque les deux femmes arrivèrent au sommet de la tour, l'action engagée avait un intérêt si puissant, que personne ne s'aperçut tout d'abord de leur présence.

C'est qu'en effet l'armée ennemie battait en retraite par Sainte-Croix, et passait la rivière sur un pont jeté par les troupes du Génie.

— Bravo ! s'écria le maréchal de Broglie.

Et, passant sa lunette au baron de Mesnil-Durand, défenseur de *l'ordre profond* et adversaire de Guibert :

— Voyez, lui dit-il, nous triomphons! Guibert est enfoncé!

On applaudit derrière le maréchal. Celui-ci se retourna et aperçut la figure souriante de la princesse de Beauveau, qui battait des mains.

— Trahison! fit le vieux capitaine en riant, qui a laissé entrer l'ennemi dans la place?

— Vous aurais-je fait peur? demanda la princesse de Beauveau en marivaudant. En ce cas, rassurez-vous, maréchal. Je ne viens pas vous surprendre, mais m'associer à votre succès. Par vos ordres, sur le champ de bataille, l'intelligence triomphe. Il faut aussi que le sentiment ait sa part dans cette belle journée. Et c'est cette faveur que je sollicite. Pendant que leurs compagnons d'armes assurent le succès de votre plan, il y a deux soldats qu'on retient prisonniers au camp malgré leur innocence. L'un d'eux a une fiancée, qui deviendra folle si son amant n'est pas aujourd'hui même rendu à la liberté... C'est cette grâce que je vous demande, Maréchal. Donnez-moi un ordre qui m'autorise, sous ma responsabilité, à faire sortir provisoirement ce malheureux des prisons de la Prévôté!

-- Je ne saurais rien vous refuser! répondit galamment le Maréchal.

Et, prenant un crayon des mains de son aide de camp, il écrivit un ordre qu'il remit, après l'avoir signé, à la jolie solliciteuse.

XIV

Comme autrefois!

Mlle de Longueval monta gaîment dans la voiture qui les attendait à la porte du château de Creully. Car elle était tout heureuse du succès inespéré qu'on venait d'obtenir. Le plus difficile était fait; il ne s'agissait plus que de préparer la mise en scène de ce que la princesse de Beauveau avait appelé l'opéra-comique de Mlle de Longueval.

— Aux prisons de la Prévôté! dit la princesse au cocher.

Les chevaux partirent au grand trot. Et, cette fois, ils ne rencontrèrent plus l'obstacle de la foule, pour ralentir leur marche: tous les curieux avaient suivi le mouvement des troupes et se dirigeaient du côté de Courseulles, où l'armée vaincue battait en retraite.

Plus on approchait du camp, plus Mlle de Longueval montrait d'inquiétude; car elle craignait les résultats de l'épreuve à laquelle elle voulait soumettre Claudine.

— Quelle petite pessimiste vous faites ! lui dit la princesse en riant. Est-ce le moment de perdre courage? Votre plan — je vous le répète — est une invention admirable. Puisque vous n'avez pas la force de l'exécuter, laissez-moi faire. Tout marchera à merveille ! Allons, souriez-moi, la belle taciturne !

La jolie mondaine, à qui rien ne résistait d'ordinaire, était d'ailleurs parfaitement convaincue que le mal de Claudine disparaîtrait à son commandement. Quelle étonnante aventure à raconter à son retour à Versailles ! Et, en attendant, comme tout cela allait l'amuser !

Avec le triple prestige qui s'attachait alors à un grand nom, à une grande fortune et à une grande beauté, la princesse se fit ouvrir sans difficulté les prisons de la Prévôté.

Nous n'essaierons pas de peindre la surprise et la joie du pauvre Pierre quand il vit entrer dans son cachot les deux femmes qui lui apportaient la liberté. L'idée qu'il allait bientôt voir Claudine lui avait causé une émotion si forte, qu'il en avait presque perdu la parole.

La princesse de Beauveau le fit monter dans sa voiture et, en route, lui expliqua ce qu'il avait à faire et ce qu'on attendait de lui. La leçon terminée, elle fit arrêter devant la chaumière que le jeune paysan avait héritée de ses parents. Lorsque Pierre fut descendu, la princesse lui recommanda de se hâter et d'être fidèle au rendez-vous.

Quelques minutes après, le carrosse s'arrêtait auprès de la ferme du père Grandin. Au bruit de la voiture, Marianne, toute tremblante, était accourue.

— Comment va Claudine ? lui dit Isaure.

— Ni mieux, ni pis ! fit la mère avec tristesse.

— J'aime à croire qu'elle n'aura pas refusé de reprendre ses anciens vêtements de travail ? demanda la princesse de Beauveau.

-- Elle a consenti à faire tout ce que m'a recommandé Madame, répondit la fermière. Mais, pour ce qui est du métier à dentelles, Claudine n'a jamais voulu s'en approcher. Elle est restée assise dans sa chambre auprès de la fenêtre, les yeux toujours fixés sur les tentes du camp.

— Il ne faut pas qu'elle reste là ! dit Mlle de Longueval... Cette vue peut lui rappeler des événements terribles.

-- C'est bien ce que je pensais, fit Marianne en pleurant. Mais j'ai eu beau essayer de la tirer de là, elle y revenait sans cesse !

— Je serai peut-être plus heureuse que vous, dit Isaure. Conduisez-moi près d'elle.

Et s'adressant à la princesse, Mlle de Longueval ajouta :

— Je ne vous engage pas à venir avec moi ; car dans l'intérêt de Claudine, il est nécessaire que je sois seule avec elle.

Lorsque Marianne eut fait entrer Mlle de Longueval dans la cuisine de la ferme, elle éclata en sanglots.

— Oh ! voyez-vous, Mademoiselle, fit la pauvre femme, c'est fini !... bien fini maintenant ! Claudine ne retrouvera jamais la raison ! Tout ce que vous aurez la charité de faire pour elle ne lui profitera pas. Ce sera seulement du mal pour vous... Dieu nous abandonne !

— Ne le croyez pas ! dit Isaure... Au moment où vous désespériez, la Providence veillait sur vous... Car c'est un vrai miracle d'avoir pu obtenir la mise en liberté de Pierre dans les circonstances extraordinaires où nous l'avons demandée !

— Pierre serait libre ? s'écria Marianne.

— Au moins pour quelques heures. Il n'y a donc pas une minute à perdre.

A ces mots, Mlle de Longueval monta rapidement l'escalier qui conduisait à la chambre de Claudine.

A l'aspect de cette pauvre fille, dont le regard fixe, et comme vide, annonçait un état mental incurable, Mlle de Longueval eut un affreux serrement de cœur.

Tandis qu'elle se désolait, tout à coup, elle aperçut une tirelire en terre qui était placée sur la cheminée. Cette vue réveilla aussitôt dans sa pensée un ancien souvenir.

C'était une tirelire, pareille à celle-là, que Claudine avait brisée autrefois sous les yeux de Mlle de Longueval, après avoir expliqué comment, avec cette petite somme, produit de son métier à dentelles, elle espérait acheter un remplaçant au pauvre Pierre, qui s'était fait soldat dans un moment de dépit.

Elle se rappela aussi qu'elle avait joint un louis au petit trésor de la jeune fille, et que celle-ci n'avait consenti à l'accepter qu'à la condition de faire un ouvrage en dentelles pour Mlle de Longueval.

Mlle de Longueval eut alors une soudaine inspiration. Elle se dit qu'un fait matériel, figurant cette petite scène des jours heureux, pourrait peut-être arracher la pauvre fille à son idée fixe, en la ramenant vers un passé moins sombre.

Alors elle saisit la tirelire et la jeta violemment sur le pavé de la chambre.

A ce bruit, Claudine étonnée se retourna. En voyant les pièces d'argent qui roulaient dans tous les sens, elle se baissa instinctivement pour en ramasser quelques-unes.

— Que faites-vous donc là, Mlle Isaure ? dit-elle en se relevant.

— Vous le voyez, répondit Mlle de Longueval en montrant une pièce d'or : je me rembourse !

— Je ne comprends pas ! fit Claudine en reprenant son regard terne.

Pour ne pas lui laisser le temps de retomber dans sa fatale atonie, Mlle de Longueval saisit Claudine par le bras avec force.

— Vous ne comprenez pas ? s'écria-t-elle en feignant une vive irritation. Rappelez-vous que vous n'aviez accepté ce louis qu'à la condition de me faire en échange un ouvrage en dentelle. Or cet ouvrage n'est pas achevé. Vous me l'aviez promis cependant... Je devais le porter le jour de mon mariage !... Ah ! Claudine, pourquoi m'avoir trompée ?... Pourquoi m'obliger à vous dire que ce louis n'est qu'une avance ?... Seriez vous devenue paresseuse ? Le travail vous ferait-il peur ? Que faites-vous de votre métier à dentelles ? Il reste là dans un coin de votre chambre ; il se couvre de poussière... Ah ! Claudine, Claudine, ne m'obligez pas à reprendre cette pièce d'or ! Travaillez, retournez à votre cher métier !

Mlle de Longueval observait avec anxiété le visage de Claudine. Elle attendait que cette figure, immobilisée par l'indifférence, donnât des signes extérieurs du réveil de l'intelligence.

Les yeux fixés sur la pièce d'or qui brillait au milieu de la table, Claudine demeura d'abord sans mouvement. Mais bientôt son front se contracta comme si elle eût fait un violent effort de mémoire. Puis elle porta vivement une main à l'une de ses tempes comme si elle eût cherché, par cet acte matériel, à venir en aide au travail qui s'opérait dans son cerveau.

Le sang apparut sous la pâleur marboréenne de ses joues, et elle rougit légèrement.

— Ah ! oui, oui ! fit-elle, je me souviens maintenant !... Oh ! certe, c'est bien mal, Mlle Isaure !... Je vous ai oubliée !... Pardonnez-moi, pardonnez-moi ! car je n'ai pas eu de mauvaise intention... Je vous promets de rattraper le temps perdu... Vous aurez votre dentelle, vous l'aurez bientôt !... Demain, peut-être demain !

Tout en parlant, Claudine s'était rapprochée de son métier. Elle s'assit devant, et l'on entendit le bruit des fuseaux de buis qui glissaient entre ses doigts.

Isaure voulut lui parler, l'interroger ; mais, le cou penché, la jeune ouvrière continuait silencieusement son travail.

Mlle de Longueval ne put en obtenir que ces seuls mots :

— Demain, demain !... Ce sera fini demain !

Etait-ce l'aurore de la guérison ? Fallait-il se réjouir ? Mlle de Longueval était plutôt sur le point de pleurer. Il lui semblait que la folie de Claudine avait seulement pris une autre direction. Quoique n'étant plus la même, sa pensée avait toujours le caractère d'une idée fixe.

Lorsqu'Isaure rentra dans la cuisine de la ferme, elle y trouva la princesse de Beauveau qui faisait la leçon à Marianne pour la petite scène qu'elle avait préparée.

— Je comprends bien, disait Marianne ; mais il y a un grand empêchement à tout cela : c'est que Claudine ne veut plus toucher à son métier à dentelles.

— Elle y travaille ! fit Isaure en s'approchant.

— Quel bonheur ! s'écria la mère... C'est à vous, Mlle Isaure, que nous devons cela ! Vous êtes un ange envoyé par le bon Dieu !

— Si j'étais ce que vous prétendez, reprit Mlle de Longueval en souriant, votre fille serait déjà guérie.

— Puisqu'elle travaille, elle est sauvée ! fit Marianne avec des larmes de reconnaissance.

— Ce premier succès doit nous encourager, dit la princesse de Beauveau. Pour achever notre œuvre, il faut que Marianne décide sa fille à porter son métier à dentelles devant la grille, comme elle avait l'habitude de le faire. De notre côté, nous allons agir.

A ces mots, la princesse prit le bras d'Isaure et sortit avec elle de la ferme.

Pendant ce temps-là Marianne, très émue, entrait dans la chambre de Claudine pour jouer le rôle qu'on lui avait tracé.

— Ton père est sorti, dit-elle à sa fille ; profite de son absence pour travailler dehors, près de la grille. Le temps est magnifique ; tu seras mieux que dans cette chambre.

Marianne n'avait rien inventé. Il lui suffisait de se rappeler ce qu'elle faisait autrefois, lorsqu'elle avertissait Claudine du départ de son père. A sa grande joie, la jeune fille n'eut pas une minute d'hésitation. On eût dit qu'elle rentrait tout naturellement dans sa vie passée, comme si rien n'eût été brisé dans l'enchaînement de ses anciennes habitudes.

— Hâtons-nous alors, ma mère, dit-elle en emportant son métier à dentelles.

Marianne la suivit avec la petite table, ou *bancelle*, qui servait à supporter le métier. Puis, en traversant la cuisine, elle y prit une chaise qu'elle porta à l'entrée de la ferme, près du vieux puits couronné de lierre.

Claudine se remit aussitôt à l'ouvrage.

— Tu te fatigueras ! lui dit doucement Marianne. A quoi bon tant te presser ?

— Je suis en retard, répondit Claudine tout en agitant les fuseaux et en piquant les épingles. Mlle Isaure attend sa dentelle.

Et elle travaillait, travaillait sans lever les yeux, agitant les fuseaux d'une main et, de l'autre, piquant ses épingles.

Marianne se cacha derrière un des piliers de la grille, d'où elle pouvait surveiller sa fille sans en être aperçue. La malheureuse mère était tout à la fois remplie d'espoir et d'inquiétude. Ce qui la rassurait, c'est que Claudine, ramenée par le travail vers un passé tranquille, semblait avoir oublié les événements terribles des derniers jours. Ce qui l'effrayait, c'est que Claudine lui paraissait encore trop faible pour supporter la grande émotion qu'on lui avait préparée.

Au moment où elle faisait ces réflexions, de l'autre côté du chemin, dans le petit bois qui était situé en face de la ferme, on entendit une sorte de craquement de bois mort ou de branches rompues.

Claudine tressaillit. Pour la première fois elle leva les yeux et regarda devant elle, du côté des arbres. Puis elle baissa la tête sur son métier, comme si elle eût voulu cacher la rougeur qui envahissait ses joues.

Et ses doigts coururent alors avec une agilité fiévreuse entre les fuseaux.

Cependant le même bruit se fit entendre de nouveau ; et, de nouveau, Claudine leva les yeux.

Mais, cette fois, elle n'inclina plus la tête sur son métier. Elle était devenue toute pâle. Et si les doigts agitaient les fuseaux, c'est qu'ils se dirigeaient par la force de l'habitude. Car la pensée de Claudine n'était plus à son ouvrage.

Le regard fixe, les lèvres blêmes, les joues décolorées, elle ressemblait à une personne qui est sous l'impression d'une vive terreur.

A quelques pas d'elle, au plus épais du feuillage, une main venait d'écarter les branches. Et une tête d'homme parut, se dessinant vaguement sous l'ombre des taillis.

Claudine se leva en poussant un cri. C'était comme un cri de détresse, qui fit tressaillir Marianne ; car la pauvre femme crut un instant que sa fille tomberait, foudroyée par la peur.

Au moment où elle s'élançait pour recevoir Claudine dans ses bras, un deuxième cri — cri de joie celui-là — vint soulager les angoisses de la mère.

Le visage de Pierre, vivement éclairé par un rayon de soleil, avait été reconnu.

C'était Pierre, non plus en uniforme, mais couvert de ses vêtements de paysan, tel enfin que Claudine l'avait vu lors de leur première rencontre auprès de la fontaine du village.

Les jeunes gens se jetèrent dans les bras l'un de l'autre avec des exclamations de joie, entremêlées de larmes.

Marianne croyait sa fille sauvée. Mais une douloureuse pensée assombrit tout à coup les joies de l'heure présente.

Au tournant de la route, elle venait d'apercevoir son mari et Barthélemy Luro qui se dirigeaient du côté de la ferme.

L'aventurier, le premier, avait reconnu les deux jeunes gens. En voyant Pierre en liberté, il fut tout d'abord comme saisi de terreur. Mais il retrouva bientôt son sang-froid et ne songea plus qu'à faire servir à ses projets le spectacle inattendu qu'il avait sous les yeux.

— Les voyez-vous ? dit-il au père Grandin en lui montrant Pierre et Claudine, qui se pressaient dans les bras l'un de l'autre.

Le vieux fermier ne pouvait en croire ses yeux. Mais comment douter ? C'était bien Pierre, Pierre en simple paysan, tel qu'il était avant son engagement dans le régiment de Champagne.

En voyant accourir son mari, Marianne comprit qu'une scène de colère se préparait, scène funeste qui pouvait compromettre la guérison de Claudine.

Alors elle s'avança à la rencontre du fermier. Ce n'était plus la timide créature, habituée à trembler devant son tyran domestique. Son attitude avait quelque chose de décidé, même de menaçant. C'était la mère résolue à défendre sa fille et à sacrifier tout pour elle.

— Ah ! la coquine !... la gueuse !... criait de loin le père Grandin.

Et il faisait tourner son bâton, qui sifflait en fendant l'air.

— Arrête ! lui dit Marianne.

Le vieux paysan repoussa rudement sa femme.

— Tu étais donc d'accord avec elle ? s'écria-t-il d'une voix furieuse. Nous verrons bien si tu la marieras malgré moi avec un échappé de prison !

— Tais-toi ! fit Marianne en mettant une main devant la bouche de son mari ; ne prononce jamais ce mot là devant elle !

— Avec ça que je vais me gêner pour traiter ce drôle-là comme il le mérite ! reprit le paysan.

Et il voulut écarter Marianne qui lui barrait le chemin.

Mais la mère, qui ne pensait qu'à défendre sa fille, se jeta résolûment sur le fermier.

— Tu m'étrangles, misérable ! s'écria le paysan en hurlant de douleur.

XV

Le Dépôt

Au moment où il espérait épouser Claudine, Barthélemy Luro avait confié au père Grandin, son futur beau-père, l'argent qu'il avait retiré de la vente des bijoux volés. Le coquin avait craint en effet que, si on le trouvait porteur d'une somme aussi considérable, cette circonstance n'éveillât les soupçons de la justice.

Il dormait donc tranquillement sur les deux oreilles, lorsque les suites de l'exécution interrompue vinrent inopinément troubler son repos. La position n'était plus tenable. Autant dans son intérêt que dans celui de sa complice, il était urgent de fuir. Félicité l'avait si bien compris qu'elle lui avait fait l'abandon de sa part dans le produit du vol, à la condition qu'il partirait en toute hâte.

Dès qu'il eut quitté sa complice, Barthélemy Luro se mit à la recherche du père Grandin, pour lui demander la restitution du dépôt qu'il lui avait confié.

L'avarice du fermier était si extraordinaire que ce jour là — jour de fête où tout le monde assistait aux grandes manœuvres de l'armée — le père Grandin était resté seul à son travail. Le malfaiteur le trouva dans l'un de ses champs occupé à labourer et faisant, à lui seul, la besogne de l'homme qui tient le manche de la charrue et celle du valet, qui mène les chevaux.

— Tiens ! vous voilà ? fit le vieux paysan avec étonnement, quand il aperçut le gendre de son choix. Vous n'êtes pas à la fête ?

— Non, parce que j'aime mieux, comme vous, m'occuper de choses sérieuses.

— Et c'est pour cela que vous venez me trouver ?

— Justement.

— Ah !... Et de quoi s'agit-il ?

— Entre nous, il ne peut guère s'agir que de Claudine.

— Ah ! ah ! ah ! fit le vieux renard avec un gros rire, je vois que vous en tenez toujours pour la petite ?

— Je ne le nie pas ; car elle est jolie fille... Seulement... je ne vous cacherai pas que son état m'inspire des inquiétudes...

— Oui !... Je sais... Elle a la tête un peu drôle. Mais, ça se passera comme c'est venu.

— En êtes-vous bien sûr ?

Il y eut un moment de silence.

— Je ne voudrais pas vous faire de la peine, reprit le malfaiteur ; mais je crois, pour être franc, que le mal de Claudine, c'est ce qu'on appelle la folie !...

Barthélemy Luro commençait à trouver que le dialogue traînait en longueur. Mais il n'osait aller droit au but ; car il craignait, en réclamant trop brusquement son argent, de faire naître quelques soupçons dans l'esprit du fermier. Il n'aurait pas vu sans inquiétude que le paysan fit un éclat à propos d'un dépôt pour lequel il lui eût été désagréable de faire en justice un établissement de propriété.

— La folie est un mal dont on guérit, reprit le vieux fermier.

— Je le souhaite ! fit Barthélemy Luro ; mais Claudine sera toujours folle de Pierre.

— Oh ! ben oui ! fit le rusé bonhomme en fouettant son attelage, c'est une vieille histoire ça ! Est-ce que Pierre n'est pas en prison ?

— Il en sortira !

— Ce ne sera pas demain, dans tous les cas !

— Rien ne le prouve !

— Eh bien, quand ça serait ?... Est-ce que je ne suis pas là pour défendre ma fille ?... Est-ce que je lui permettrais jamais de se marier avec un drôle qui a été condamné ? Est-ce que je ne suis pas maître au logis, moi ?

— Pas tant que vous le croyez ! Si Pierre sort de prison, Claudine l'épousera... malgré vous.

— Je la tuerais plutôt ! s'écria le vieux paysan en allongeant un furieux coup de fouet à ses chevaux.

— Ah ! bien oui ! fit Barthélemy Luro avec une incrédulité moqueuse... Un père dit cela d'abord, et pardonne après... Pour moi, je ne tiens pas à être joué. Puisque ces deux jeunes gens s'aiment, je ne me sens pas de force à m'opposer à leur bonheur. Je préfère me retirer et céder la place à Pierre.

— Vous ne parlez pas sérieusement sans doute ? dit le père Grandin d'une voix sourde.

— Si sérieusement que je vous serai très obligé de me rendre aujourd'hui même le dépôt que je vous ai confié...

Le père Grandin pâlit et, pour la première fois, interrompit son travail. Il lâcha le manche de la charrue ; et les chevaux continuèrent à marcher sans qu'il songeât à les retenir.

— Je n'aurais pas cru ça de vous ! soupira le paysan anéanti.

Il resta un instant silencieux. Puis, comme s'il se fût raccroché à quelque espérance, il reprit d'une voix plus assurée :

— Vous serez peut-être le premier à vous repentir de ce que vous faites-là... Venez avec moi jusqu'à la maison... Nous y causerons plus tranquillement... Et puis je ne vous le cacherai pas — je tiens à consulter ma femme !

Le mot était extraordinaire dans la bouche du père Grandin. La vérité c'est qu'il espérait gagner du temps.

Au moment où il criait pour arrêter les chevaux, qui s'éloignaient en tirant derrière eux la charrue abandonnée, le fermier aperçut un de ses valets qui revenait de la fête. Ce fut pour lui l'occasion de décharger sa colère sur quelqu'un.

— Fainéant ! propre à rien ! lui cria-t-il, va donc rattraper les chevaux. Tu ne vois donc pas que ces bêtes-là t'attendent !

Et il se décida, en maugréant, à suivre le gendre qui lui échappait, avec le dépôt si doux à garder.

Lorsqu'on arriva auprès de la ferme, ce fut Barthélemy Luro qui aperçut le premier Pierre et Claudine. Cette scène, bien inattendue, justifiait trop les craintes qu'il venait d'exprimer pour qu'il ne profitât pas de la circonstance.

Et le lecteur n'a pas oublié comment il désigna les deux jeunes gens à la colère du père de famille.

Au moment où le père Grandin, après s'être débarrassé de l'étreinte de Marianne, se précipitait, le bâton levé, sur les fiancés, deux femmes lui barrèrent subitement le passage.

Le fermier s'arrêta court, tout honteux de sa violence ; car il venait de reconnaître avec stupéfaction M[lle] de Longueval, la fille de son maître, qui était accompagnée de la princesse de Beauveau.

L'accueil que lui fit Isaure n'était pas de nature à le rassurer. D'un ton fier et indigné, la jeune fille lui ordonna de se retirer.

— Malheur à vous, lui dit-elle, si vous maltraitez ces jeunes gens ! Je connais depuis longtemps les persécutions que vous faites subir à votre fille. Mais je ne souffrirai pas que vous compromettiez sa guérison par vos brutalités !

Et, montrant les bâtiments de la ferme :

— Cette maison m'appartient, ajouta-t-elle, et, sous peine d'en être chassé pour toujours, je vous défends d'y mettre les pieds aujourd'hui !... Vous n'y rentrerez que lorsque j'en sortirai moi-même, pour ramener Claudine et sa mère à Sommervieu.

Elle tourna le dos au paysan. Puis, se rapprochant des deux jeunes gens, elle les conduisit elle-même dans l'intérieur de la ferme, suivie de la princesse de Beauveau qui avait pris la mère sous sa protection.

Le père Grandin était resté immobile au milieu du chemin, les bras ballants, la bouche entrouverte, le cou tendu, dans l'attitude d'un idiot qui regarde sans comprendre.

— Eh bien, lui dit tout à coup Barthélemy Luro en lui frappant sur l'épaule, avais-je raison ?

Le vieux paysan tressaillit et poussa un long gémissement.

— Misère de Dieu ! murmura-t-il, qui aurait jamais cru cela ?

— Moi, dit le malfaiteur, moi qui avais deviné et prévu ce qui arrive ! Il fallait être aveugle pour ne pas voir que Claudine aimait Pierre !

— C'est possible ! dit le père Grandin d'une voix désespérée... Mais qui aurait supposé que Mlle de Longueval allait m'enlever ma fille ?

— Ça, reprit le malfaiteur d'un air ironique, c'est ce qu'on appelle une complication. Je ne m'en plains pas pour mon compte. Car ça rend la situation plus claire. Vous n'êtes plus maître chez vous, mon bonhomme, et l'on dispose de votre fille... Or, point de mariage, point de dot !... Tout est rompu ! Et il ne vous reste plus qu'à me rendre mon argent.

— Qu'on a bien raison de dire qu'un malheur ne vient jamais seul ! soupira le paysan.

— On dit avec autant de sagesse : « Qui paie ses dettes s'enrichit ! »

— Après le coup qui vient de me frapper, reprit le fermier, vous auriez dû me laisser respirer un peu !... Vous êtes donc bien pressé ?... Il faudra attendre pourtant ; car vous voyez bien qu'on m'a défendu de rentrer à la ferme !...

— Je ne me paie pas de cette monnaie-là ! fit Barthélemy Luro, qui commençait à devenir inquiet... Votre hésitation me surprend... Auriez-vous donc disposé d'une somme qu'on vous a confiée sur parole ?

Le vieux paysan rougit légèrement.

— Pour ça non ! fit-il en montrant un certain embarras... Mais vous comprenez bien qu'il faut de la prudence... La somme en valait la peine... Et notre ferme est isolée, près d'un bois... Je vous avoue que ça me tourmentait...

— Quoi ! s'écria le malfaiteur en montrant la ferme... l'argent n'est pas là ?

Très pâle, il était partagé entre la crainte et la colère. Le fermier baissait la tête avec confusion.

— Qu'avez-vous fait de mon argent? dit Barthélemy Luro en saisissant le fermier au collet et en le secouant furieusement.

— Je l'ai mis en sûreté, balbutia le père Grandin.

— Où cela ?

— A Bayeux.

— Chez un notaire ?

— Chez un parfait honnête homme, que je connais depuis longtemps. Vous n'avez rien à craindre. Si vous voulez votre argent, vous l'aurez.

— Certainement je le veux, et à l'instant ! conclut le le malfaiteur. Bayeux n'est pas loin. Partons. Vous me conduirez chez votre homme d'affaires.

Et il se mit en marche, suivi du vieux paysan qui allongeait moins le pas que la mine.

Le parfait honnête homme, que le père Grandin avait choisi pour lui confier l'argent, était un usurier bien connu des petits industriels et des ouvriers de Bayeux, auxquels il prêtait à la petite semaine.

Pour rien au monde le fermier n'eût touché à un rouge liard de la somme qu'il avait reçue en dépôt. Mais il ne lui parut pas que sa conscience dût lui interdire de tirer quelque parti d'un tel capital, au lieu de le laisser improductif dans un coin de son armoire.

Si facile que fût cette morale du père Grandin, elle pouvait passer pour de la haute probité à côté des principes financiers de l'homme d'affaires chez qui il conduisit Barthélemy Luro.

Le sieur Dulac, surnommé la *Petite providence* par les mauvais payeurs et les fils de famille trop pressés de jouir de leur patrimoine, demeurait dans un des faubourgs de Bayeux, en dehors des fortifications. La rue étroite qu'il habitait, sombre dans le jour, absolument noire la nuit, permettait aux emprunteurs honteux de glisser chez lui sans être vus.

La maison, vieille construction de bois, semblait en ruines. Mais, comme le constata Barthélemy Luro en y entrant avec son guide, les portes et les fenêtres en étaient solidement protégées à l'intérieur par des barres ou des plaques de fer.

Non sans émotion, le père Grandin frappa timidement à la porte du bureau, qui était situé au premier étage.

— Entrez ! dit une voix rauque.

La pièce où entrèrent les deux hommes n'était éclairée que par une étroite fenêtre à petits carreaux, enchâssés dans du plomb. Elle était si obscure que le fermier heurta violemment plusieurs chaises avant d'arriver au bureau, derrière lequel l'homme d'affaires disparaissait, ployé en deux sur un énorme registre.

— Tiens ! c'est vous, Grandin ? dit l'usurier en levant la tête.

Et il se remit à écrire, sans s'excuser, pour achever son travail. Cependant, tout en écrivant, il ajouta :

— Vous venez sans doute pour les intérêts ?

— Non, monsieur, répondit le paysan avec un embarras visible.

Et, comme s'il eût craint que l'usurier ne parlât trop, il se hâta d'ajouter :

— Je vous amène mon dépositaire... Vous savez ?

L'homme d'affaires ne savait rien du tout. Mais il était trop rusé pour ne pas deviner immédiatement la petite exploitation dont le dépositaire annoncé avait été victime.

— Bon ! pensa-t-il en jetant sur le père Grandin un regard oblique : tu es en défaut, mon bonhomme ! quoi qu'il arrive, je te tiens !

Et il ajouta, en s'adressant à Barthélemy Luro :

— Monsieur vient sans doute emprunter ?

— Je viens au contraire, répondit le malfaiteur, retirer l'argent que j'avais confié à votre client, ici présent.

L'usurier, cette fois, redressa la tête et regarda curieusement Barthélemy Luro. Mais son visage demeura impassible.

Il avait de grosses lèvres et des joues arrondies sans couleur ; ses mains étaient grasses, et son ventre commençait à le tenir éloigné de son bureau. Tout cet embonpoint flasque restait immobile, comme la physionomie glacée d'un diplomate. Rien ne parlait dans cet ensemble terne et sans vie. Toute l'intelligence s'était réfugiée dans les yeux que, par prudence, on avait eu le soin de dérober à l'examen en les cachant sous des verres de lunettes à reflets bleuâtres.

— Il vous les faut donc aujourd'hui ces trente mille livres ? demanda l'usurier.

— A l'instant ! répondit le malfaiteur d'un ton impérieux.

Le financier véreux se croisa les bras et hocha la tête comme un homme qui s'apprête à tancer quelqu'un vertement.

— Ah ! ça ! fit-il d'un air furieux en s'adressant au père Grandin, vous ne pouviez donc pas m'avertir plus tôt, vous ?... Est-ce que vous croyez par hasard qu'on trouve comme cela trente mille livres d'une minute à l'autre ?... Est-ce que l'argent est fait pour rester en place ? Est-ce que, par sa forme même, il n'est pas destiné à rouler ?

Le vieux paysan baissait la tête et ne savait que répondre. Mais Barthélemy Luro, qui craignait d'avoir la maréchaussée à ses trousses et qui ne pouvait passer à

l'étranger sans son argent, Barthélemy Luro parla pour lui.

— Ainsi, dit-il d'un ton menaçant à l'usurier, vous refusez de me rembourser ?

— Je ne refuse pas, répondit l'homme d'affaires ; seulement je suis dans l'impossibilité de vous les rendre avant trois jours.

— Trois jours ? s'écria le malfaiteur ; et je dois partir dès demain matin !

— Que voulez-vous que j'y fasse ! dit l'usurier en se levant. Vous voyagerez un peu plus tard. La nécessité fait loi !

— La loi ? fit Barthélemy Luro qui commençait à se fâcher. Osez-vous bien parler de la loi, vous qui disposez d'un dépôt qu'on vous a confié ? Car enfin cet argent est sorti d'ici, et votre devoir était de le garder... Quelle mine feriez-vous si j'allais maintenant chercher un magistrat qui vous obligerait à me rembourser, séance tenante ?

— Je ne serais pas plus gêné que cela ! répondit effrontément l'usurier en allant ouvrir la porte d'une lourde armoire de chêne.

Dans l'intérieur de l'armoire, un deuxième compartiment, cuirassé de lames de fer, servait de caisse. L'homme d'affaires tira de sa poche une seconde clef et l'introduisit dans la serrure qui fermait ce compartiment. Puis, regardant Barthélemy Luro d'un air de défi :

— Ah ! vous me menacez, vous ? lui dit-il. Eh bien, voyez si je suis en règle !

Et, après avoir ouvert la petite porte de la caisse, il y plongea les mains à plusieurs reprises. Il en retira chaque fois des poignées d'or, dont il fit un monceau.

— Il y en a encore autant au fond de l'armoire, dit-il d'un ton ironique. Vous voyez donc bien que je ne suis pas à sec ?

Et, repoussant l'or au fond de la caisse, il en referma la double porte et remit tranquillement les deux clefs dans sa poche.

— Si vous ne me remboursez pas, reprit le malfaiteur, c'est donc de la mauvaise volonté ?

— Peut-être ! fit l'homme d'affaires. Cela vous apprendra à faire le méchant !

— Ma réclamation n'était-elle pas juste ?

— Très juste, si vous ne m'aviez pas menacé d'un magistrat.

Et il ajouta avec un singulier sourire :

— Me menacer de la visite d'un magistrat ? Moi, qui respecte tant la magistrature que j'ai pris toutes mes précautions pour ne jamais l'obliger à se déranger !

Barthélemy Luro eut beau s'excuser, prier, supplier, l'usurier se montra inflexible et déclara que l'argent ne serait rendu au déposant que dans le délai de trois jours. Et, comme les deux hommes insistaient, il les mit sans plus de façon à la porte.

L'usurier payait d'audace ; c'était souvent sa manière de s'acquitter avec ses clients.

Une fois arrivés dans la rue, le fermier et son déposant ne se séparèrent pas sans avoir échangé des injures. Le père Grandin désespéré reprit tristement le chemin de Vaussieux, tandis que le malfaiteur restait à Bayeux, pour essayer, dès le lendemain matin, une nouvelle démarche auprès de l'homme d'affaires.

A sa grande surprise, Barthélemy Luro trouva l'usurier beaucoup plus poli que la veille. Il déclara même qu'il espérait être en état de livrer la somme avant le délai fixé. Et, comme le malfaiteur se plaignait d'un retard qui le mettait en souffrance, l'usurier lui proposa de lui avancer, s'il en avait besoin, un peu d'argent. Et, sans attendre la réponse, il remit à Barthélemy Luro une centaine de livres.

Le malfaiteur, après avoir empoché l'argent, sortit, un peu rassuré, et passa le reste de la journée à se promener dans les rues de Bayeux.

Au moment où il traversait la place, où se tenaient les foires et marchés de la ville, un gamin, qui sortait d'un cabaret, courut après lui.

— Voici ce qu'on m'a chargé de vous remettre, dit-il en lui présentant un billet.

L'enfant partit et disparut au tournant d'une rue.

Le malfaiteur ouvrit promptement le billet mystérieux et lut ce qui suit :

« Imprudent ! pourquoi rôder dans les rues de la ville ! Tu ne sais donc pas ce qui arrive ? J'aurais voulu t'avertir moi-même ; mais il ne faut pas qu'on nous voie ensemble... Dominique a tout avoué. Il t'a dénoncé comme l'auteur du vol de la valise et a donné ton signalement. On te recherche. Je ne puis m'expliquer le retard que tu as mis à fuir. Je te croyais arrivé déjà à l'endroit convenu. Il n'y a plus une minute à perdre, ni pour toi, ni pour moi. Cache-toi jusqu'au soir, et pars avant le jour ! »

Le billet n'avait pas, bien entendu, de signature. Mais celui qui devait le lire pouvait s'en passer. L'avis était clair et venait évidemment de sa complice.

Glissant prudemment le long des maisons, Barthélemy Luro sortit en toute hâte de la ville. Puis il se cacha dans une sorte de grange abandonnée qu'il rencontra sur son chemin à l'extrémité d'un faubourg.

Là, en attendant la nuit, il put réfléchir à ce qui venait d'arriver.

— Elle s'étonne de ma lenteur! se dit-il. Mais je ne peux pourtant pas gagner le bord de la mer et passer en Angleterre sans avoir touché mon argent!... Le réclamer une troisième fois ce serait perdre son temps... Et cependant je ne peux plus attendre. Il me faut cet argent ce soir, cette nuit au plus tard!

Il réfléchit longtemps.

— J'ai trouvé enfin! fit-il avec joie.

Il avait trouvé en effet un moyen prompt et sûr de rentrer en possession de son argent avant le délai fixé. C'était de pénétrer chez l'usurier par la fenêtre au lieu d'y entrer par la porte.

Dans les deux visites qu'il avait faites chez l'homme d'affaires, l'ancien coupeur de bourses, par instinct ou par habitude, s'était rendu compte de la façon dont la maison était protégée contre les tentatives des voleurs. Au rez-de-chaussée, rien à faire. L'énorme porte, fermée par une barre de fer, défiait l'adresse des plus habiles. Mais, au premier étage, Barthélemy Luro avait deviné, en stratégiste accompli, le défaut de la cuirasse.

La fenêtre, qui éclairait la pièce où se trouvait la fameuse armoire, avait bien des contrevents doublés de tôle; seulement en un endroit, que le malfaiteur avait tout de suite aperçu, le fer était rongé par la rouille. Rien ne serait plus facile que d'y pratiquer une ouverture pour y passer le bras. Le reste ne serait plus qu'un jeu pour un homme qui avait déjà tant de fois fait ses preuves.

Jusqu'à la nuit, Barthélemy Luro réfléchit à son plan et le perfectionna. Dès que l'obscurité lui permit de se hasarder dans les rues, il lui donna un commencement d'exécution. Et d'abord il se munit des instruments les plus nécessaires : une échelle pour monter à la fenêtre, un vilebrequin pour percer le contrevent, un levier pour forcer la porte de l'armoire.

Comme il lui fallait aussi préparer sa fuite, il se rendit chez un loueur de chevaux à qui il loua un cheval en lui laissant pour garantie, comme il n'était pas connu, une cinquantaine de livres.

Lorsqu'il pensa que les habitants de la rue, où demeurait l'usurier, étaient depuis longtemps endormis, il s'approcha de la maison, après avoir eu la précaution d'attacher son cheval à quelque vingt pas de là.

La nuit était très sombre et favorisait singulièrement son projet. Barthélemy Luro appliqua son échelle contre le mur et monta lestement, comme un homme qui n'en est pas à son coup d'essai. La mèche du vile-

brequin commençait à grincer, en rencontrant la plaque de fer qui servait de blindage, lorsque le malfaiteur s'interrompit pour prêter l'oreille.

Il avait cru entendre du bruit au rez-de-chaussée. C'était peu de chose. Mais il lui sembla qu'on avait ouvert une porte.

Immobile, muet, retenant sa respiration pour mieux écouter, il attendit. Rien ne bougea, ni dans la maison, ni au dehors. Le silence ne fut troublé que par l'horloge de la cathédrale, qui sonnait une heure du matin.

— Une heure ! pensa Barthélemy Luro avec effroi. Je devrais déjà être sorti de la ville... Dépêchons-nous !

Et il se remit activement à la besogne. Comme il l'avait prévu, la tôle rouillée offrit peu de résistance. Par le trou pratiqué il enfonça le bras et enleva le crochet qui fermait le contrevent. Puis, avec un diamant de vitrier, il détacha un carreau et ouvrit la fenêtre.

Une fois entré dans le bureau, il prêta de nouveau l'oreille. Et, comme il n'entendait aucun bruit, il se décida à allumer une petite lanterne dont il avait eu soin de se munir.

Au moment où il se disposait à faire une pesée avec son levier pour ouvrir la première porte de l'armoire de chêne, il s'aperçut avec joie qu'on avait oublié de fermer cette porte. La caisse seule était fermée à clé.

Le malfaiteur, très exercé, n'eut aucune peine à crocheter cette seconde serrure. Dès que la caisse fut ouverte, il y enfonça le bras jusqu'au coude, mais sa main ne rencontra que le vide.

— Il faut donc qu'il y ait un double fond ! se dit Barthélemy Luro désappointé.

Il prit sa lanterne et en dirigea le foyer sur l'intérieur de la caisse.

— Rien !... pas un rouge liard !... Et point d'autre compartiment !

Barthélemy Luro retint difficilement un cri de colère.

— Le rusé coquin ! murmura-t-il en faisant en peu de mots le portrait le plus exact du détenteur de ses fonds... Cette caisse est comme un miroir aux alouettes, destinée à éblouir les clients qui viennent là dans la journée... Mais, la nuit, c'est autre chose... On met l'argent en sûreté dans un autre coin... Pas bête notre homme ! Mais je ne sortirai pas d'ici sans avoir déniché le magot !... C'est une affaire de vie ou de mort pour moi !

Il s'approcha alors d'une porte, qui devait faire communiquer le cabinet de l'homme d'affaires avec une des chambres de la maison. Il l'ouvrit avec précaution et entra dans la chambre.

Cette chambre était habitée ; car on entendait le ronflement d'une personne qui dormait.

— Diable ! cela devient sérieux ! se dit le malfaiteur... Il est bon de prendre ses précautions !

Il tira un poignard de sa poche et, afin d'avoir les mains libres pour fouiller les meubles, il le tint serré entre ses dents. Puis il s'avança à petits pas, les mains en avant. Malheureusement, sous ses pieds, une lame du plancher cria et réveilla le dormeur.

— Qui va là ? dit une voix menaçante.

En même temps on entendit le bruit de la batterie d'un pistolet qu'on armait. Une flamme éclaira le fond obscur de la chambre, et une forte détonation fit aussitôt résonner les vitres de la fenêtre.

Comme le lui avait souvent reproché Félicité, sa complice, Barthélemy Luro n'était pas brave. Dès qu'il vit qu'il avait affaire à des armes à feu, il pirouetta vivement sur les talons, rentra dans le bureau, enjamba la fenêtre, se laissa glisser le long de l'échelle plutôt qu'il n'en descendit, et courut à son cheval.

En route, il essuya toutefois un nouveau coup de pistolet, qu'on lui tira de la fenêtre.

Laissons le fuir et rentrons dans la maison de l'usurier ; car on n'apprendra pas sans intérêt ce qui s'y était passé avant l'arrivée de Barthélemy Luro.

Vers minuit, l'homme d'affaires était entré dans la pièce qui lui servait de bureau et s'était approché de l'armoire où il renfermait ses valeurs. Alors, après avoir rempli plusieurs sacs de tout l'or et de tout l'argent qu'elle contenait, il fit glisser le tout dans une forte valise dont il garda la clef.

Tout cet or allait prendre avec lui le chemin de l'étranger. Car l'usurier avait jugé que jamais il ne retrouverait si bonne occasion de dire adieu aux affaires. Sa caisse n'avait jamais réuni tant de capitaux à la fois !

Notre homme avait tout préparé avec soin pour son voyage et s'était armé de deux pistolets, qu'il cachait sous son manteau.

Lorsque tout fut prêt, lorsqu'il eut placé la valise sous son bras, il sortit du bureau et descendit, sans lumière, sous la porte cochère. Après avoir tiré les verrous et enlevé la barre de fer, il entrebâilla la porte avec précaution pour s'assurer que la rue était déserte.

C'est à cet instant qu'il entendit le bruit singulier que faisait la mèche du vilebrequin contre la plaque de fer du contrevent. Inquiet, il avança un peu la tête dans la rue, pour écouter et regarder. Quoique la nuit fût obscure, le corps du malfaiteur, perché sur le haut de l'échelle, dessinait sa silhouette noire sur le fond gris du ciel.

Cette découverte, qui aurait effrayé tout autre propriétaire, causa une véritable joie à l'usurier.

— Quelle chance ! pensa-t-il.

Une inspiration lui était venue. Il se rejeta aussitôt en arrière et rentra chez lui. C'est alors qu'il fit, en refermant la porte, le bruit léger qui avait suffi pour inquiéter un instant le malfaiteur.

Avec les plus grandes précautions, il traversa son bureau et gagna la porte de sa chambre, qu'il referma derrière lui.

Une fois arrivé là, il attendit la fin de l'aventure, l'œil collé au trou de la serrure, pour observer ce qui allait se passer.

Il serait difficile de peindre la surprise qu'éprouva l'usurier, lorsque, dans le voleur qui venait de pénétrer chez lui, il reconnut l'homme aux trente mille livres, le soi-disant dépositaire amené par le père Grandin.

Sans chercher à s'expliquer ce mystère, il ne songea qu'à profiter de cette circonstance extraordinaire. Jamais en effet banqueroutier, sur le point de filer avec les capitaux qu'on lui a confiés, ne rencontra un prétexte plus vraisemblable pour mettre sur le compte d'autrui la responsabilité d'un vol depuis longtemps prémédité.

Au lieu de se sauver piteusement, laissant derrière lui une réputation perdue, l'usurier tout en gardant les capitaux de ses clients, pourrait demeurer tranquillement chez lui. Il se trouverait même des gens pour compatir à son malheur. Et c'est lui-même qui, le front haut, porterait sa plainte aux juges en les suppliant d'envoyer la maréchaussée à la recherche du coupable !

La figure épanouie du drôle aurait été curieuse à voir en ce moment. Accroupi derrière la porte, il assistait, en se tordant de rire, aux efforts que faisait le malfaiteur pour crocheter la serrure d'une caisse vide.

Après avoir ri de la déception du voleur volé, l'usurier se retira au fond de sa chambre lorsqu'il vit que le malfaiteur se disposait à y entrer.

Afin de mieux tromper son visiteur nocturne, il imita d'abord le bruit que fait un homme qui ronfle. Puis, quand il jugea que le moment d'agir était venu, il tira un des pistolets de sa ceinture et lâcha le coup.

Le malfaiteur s'enfuit épouvanté. En cela il avait grand tort ; car l'usurier était trop fin pour lui faire le moindre mal. Son intérêt était de favoriser sa fuite. Car, pour accuser cet homme d'avoir dérobé les valeurs que l'usurier voulait s'approprier, celui-ci devait lui donner le temps de s'échapper. De cette manière, si l'on arrêtait plus tard le malfaiteur, les juges pourraient supposer, avec quelque vraisemblance, que le produit du vol avait été dépensé, ou caché.

Le second coup de pistolet, tiré de la fenêtre, était destiné à réveiller les voisins et à donner plus d'éclat à l'affaire.

En effet, après le départ du malfaiteur, quelques fenêtres s'ouvrirent timidement dans les maisons du voisinage. Des têtes se montrèrent, étonnées ou effarées, à côté de la flamme d'une chandelle, qui tremblait moins que la main qui la tenait.

L'usurier ne cessait de crier au voleur. Il ne s'interrompit que pour entamer un colloque, d'une fenêtre à l'autre, avec son voisin le plus rapproché. Alors, avec force gémissements, il lui raconta l'horrible vol dont il venait d'être victime.

Lorsqu'on sut que le malfaiteur s'était enfui, on descendit bravement dans la rue. Et l'usurier tout en larmes, escorté de ces héros, alla réveiller un magistrat pour déposer sa plainte et hâter les poursuites.

XVI

Une lettre fâcheuse

Nous avons vu comment Félicité avait averti son complice du danger qui le menaçait. Connaissant depuis longtemps la lâcheté de Barthélemy Luro, elle pensait bien qu'après cet avertissement il ne resterait pas une minute de plus dans une ville où il savait maintenant que la justice s'occupait de lui.

Après avoir achevé les commissions qui n'avaient servi qu'à dissimuler la vraie cause de son voyage à Bayeux, elle se fit reconduire en voiture à l'auberge du *Grenadier de Champagne*. Elle souffrait encore de son entorse ; mais cette douleur physique n'était rien auprès des angoisses morales qu'elle endurait.

Pendant plusieurs jours, elle ne cessa de penser à son complice. Avait-il réussi à gagner le bord de la mer? Etait-il en sûreté maintenant? De son salut dépendait le sien ! Aussi, était-elle en proie à des inquiétudes cruelles.

Les habitués de l'auberge attribuèrent sa tristesse à la terrible situation dans laquelle se trouvait son mari. Mais si ces bonnes âmes naïves avaient pu pénétrer au fond de sa conscience, elles auraient bien vite reconnu que le sort de Dominique, renfermé dans un cachot comme auteur présumé du vol de la valise, entrait pour peu de chose dans les préoccupations de sa femme.

Cependant un dimanche, jour où le père Grandin venait fidèlement boire sa bouteille de cidre dans le clos de pommiers de l'auberge, Félicité apprit une nouvelle qui la rassura. Le vieux paysan lui raconta, avec les

plus grands détails, le vol singulier dont l'usurier de Bayeux venait d'être victime.

Plus fine encore que le rusé compère, Félicité interrogea le fermier avec autant d'habileté qu'elle fut bientôt au courant de tout ce qui s'était passé. Elle ne douta plus que le vol n'eût été commis par son ancien complice, qui n'avait pas trouvé de moyen plus expéditif de rentrer en possession des trente mille livres, avec lesquelles il devait passer à l'étranger.

Ce qui la remplit de joie surtout, ce fut l'assurance qu'on lui donna que la justice, malgré les plus actives recherches, n'avait pu mettre la main sur l'auteur du vol commis à Bayeux.

Selon toute vraisemblance, Barthélemy Luro avait réussi à gagner la mer et à s'embarquer. De ce côté donc, plus d'inquiétude ! Son ancien complice serait probablement condamné par contumace, comme auteur du vol des diamants. Dominique sortirait de prison. Et une vie tranquille et honorable commencerait enfin pour elle !

Comme elle se réjouissait, une servante de l'auberge lui apporta une lettre.

Félicité, tout en plaisantant avec le fermier, rompit le cachet et parcourut tout d'abord les premières lignes d'un air distrait. Mais, au fur et à mesure qu'elle avançait dans sa lecture, une pâleur livide envahissait son visage. Son émotion fut même si forte que ses jambes fléchirent et qu'elle tomba anéantie sur le banc, à côté du père Grandin.

La lettre fatale, un instant abandonnée sur la table, demeurait toute grande ouverte devant le fermier. En sortant de sa première stupeur, Félicité s'en aperçut et retira vivement le billet, qu'elle cacha dans une des poches de son tablier.

La précaution était bien inutile ; car le vieux paysan ne savait pas lire. Mais la nouvelle était si grave que Félicité avait perdu tout son sang-froid. Voici en effet ce qu'elle venait de lire :

« Madame,

« L'état de votre malheureuse belle-mère s'améliore. Malgré la gravité de son mal, il est probable maintenant qu'on arrivera à la guérir. Après huit jours de traitement, j'ai déjà obtenu le retour de la sensibilité dans les mains. Le reste viendra, n'en doutez pas... Comme je connais le vif intérêt que vous portez à votre belle-mère, j'ai tenu à ce que vous appreniez avant tout le monde cet heureux résultat. Votre belle-mère est en effet un sujet admirable, qui fera le plus grand honneur à la science.

Dans quelque temps sa guérison retentira aux quatre coins du monde savant. Toutefois, avant qu'on en parle dans les Académies de Paris et de l'étranger, j'ai eu l'idée de convoquer demain une réunion des membres les plus distingués de l'Université de Caen.

« Ce qui donnera une importance plus grande à la séance qui aura lieu dans mon cabinet de physique, c'est qu'elle précédera la fête que le Collège du Bois prépare pour la réception solennelle du nouvel Intendant de la Généralité de Caen.

« A cette occasion les écoliers dudit Collège représenteront *Daniel*, tragédie française avec intermèdes. Par une flatterie, dont je me sens indigne, mes élèves, pour perpétuer le souvenir du nouveau succès que je viens d'obtenir, ont eu l'idée d'introduire dans la pièce un intermède français intitulé : *Mercure opérateur*.

« J'espère, Madame, que vous voudrez bien honorer de votre présence les expériences qui précéderont cette représentation. »

Suivait la signature de l'abbé de Thoury, professeur de physique au collège du Bois, à Caen.

Le lecteur peut se faire une idée maintenant de la frayeur qu'éprouva Félicité à la lecture de cette lettre. Si le savant ne se faisait pas d'illusions, la guérison de Mme Françoise paraissait certaine. Dans deux mois, dans un mois, dans quelques jours peut-être, la morte ressusciterait ! La muette parlerait ! La paralytique étendrait le bras vers elle pour la désigner à la vengeance des lois !

Avec tous les médecins, Félicité avait cru jusque-là le mal de Mme Françoise inguérissable. Et les essais du professeur de physique la portaient plutôt à rire qu'à s'inquiéter.

Son réveil fut terrible. A sa fausse sécurité succédèrent de cruelles appréhensions. Après avoir douté, elle crut tout possible. Elle pensa avec effroi que la guérison, au lieu de procéder par degrés, pourrait bien se faire instantanément, à la manière des miracles.

Un moment étourdie par la violence du coup qui venait de la frapper, l'énergique créature prit subitement une résolution. Elle n'attendrait pas la séance publique qu'on lui annonçait ; elle agirait avant !

La figure de l'aventurière dut avoir à cet instant quelque expression tragique.

— Eh bien, qu'est-ce qui vous prend donc ? lui dit le père Grandin qui l'observait. Vous pâlissez, vous rougissez, vous passez en une minute par toutes les couleurs ? Vous avez donc reçu de bien mauvaises nouvelles ?

— Oh ! ce n'est rien ! fit-elle en s'éloignant, ce n'est

rien ; une perte d'argent !... Il faut que je consulte là-dessus mon mari.

Avant de rentrer dans l'auberge, elle passa à l'écurie pour ordonner au domestique d'atteler la voiture. Puis elle alla s'enfermer dans sa chambre.

Elle ouvrit l'armoire, prit tout l'argent qui s'y trouvait et le réunit dans une large bourse, qu'elle enfonça dans une de ses poches.

— Si les choses tournent mal, murmura-t-elle, j'aurai là de quoi payer les premiers frais de route.

Avant de quitter sa chambre, elle promena autour d'elle un long regard sur les meubles, sur tous ces objets familiers qui lui rappelaient tant de souvenirs.

— Je ne reverrai peut-être plus rien de tout cela ! fit-elle avec amertume... J'aurais pu vivre tranquille ici, sans cette gueuse-là !

Elle eut alors un geste effrayant.

— Enfin, ajouta-t-elle, nous verrons !

Elle sortit de la chambre, monta au grenier et, avec ses ciseaux, coupa un bout de corde qui servait à étendre le linge.

La corde était mince, mais aussi solide que flexible. Félicité la graissa avec un savon qu'elle avait eu le soin d'apporter. Puis elle fit un nœud coulant.

— Parfait ! murmura-t-elle avec un sourire atroce ; cela fonctionne sans bruit.

Elle descendit rapidement l'escalier et entra dans la cuisine, où elle donna un ordre à la domestique pour l'éloigner. Quand cette fille fut partie, elle choisit, parmi les couteaux, celui qui lui parut le plus solide et le mieux affilé.

Elle revint ensuite dans la salle de l'auberge et annonça son départ aux domestiques. Le prétexte de ce voyage était facile à trouver. Elle raconta aux gens de la maison qu'elle venait d'être appelée auprès de son mari et qu'elle ne pouvait savoir à quelle heure de la nuit elle rentrerait.

Lorsqu'elle arriva dans la cour, elle y trouva la voiture tout attelée, qui l'attendait.

— J'ai changé d'idée, dit-elle au garçon d'écurie : je n'irai pas en voiture. Dételez et sellez le cheval.

Elle avait réfléchi en effet que le second crime qu'elle préméditait, l'obligerait peut-être à prendre la fuite. Dans ce cas une voiture serait embarrassante. Mieux valait un cheval, avec lequel elle pourrait au besoin se sauver à travers champs.

XVII

Le cabinet de physique

Le collège Du Bois — le plus ancien de l'Université de Caen — se composait alors de trois corps de logis qui formaient les trois côtés d'une cour, dont le quatrième était fermé par une grille.

La rivière de l'Odon passait au pied des constructions qui s'élevaient parallèlement à la rue St-Sauveur. C'est dans cette partie du collège qu'était situé le cabinet de physique, dont l'une des portes communiquait avec la chambre à coucher de l'abbé de Thoury, cet électricien fanatique qui ne pouvait se consoler de n'avoir pas su faire partager son enthousiasme à Franklin. Réservé comme tous les grands chercheurs, l'illustre savant avait répondu au bon abbé qu'il resterait incrédule jusqu'à ce qu'on lui eût guéri radicalement un paralytique désespéré.

Ce paralytique abandonné par les médecins, ce sujet admirable, le brave physicien croyait enfin l'avoir découvert dans la personne de Mme Françoise. Aussi, depuis qu'il avait obtenu l'autorisation d'amener la pauvre femme chez lui, nul ne saurait dire les soins dont il l'entoura. Une mère n'est pas plus dévouée pour un enfant malade.

Pour que la paralytique ne souffrît point de transports répétés, l'abbé lui avait fait dresser un lit dans son cabinet de physique. De cette manière il pouvait, dès qu'il avait un instant, la soumettre à l'action des courants électriques.

Doué d'une force rare, le digne professeur n'était pas obligé de recourir à des aides pour faire ses expériences quotidiennes. Il soulevait la paralytique sur ses bras et la faisait passer doucement de son lit sur le tabouret où il la plaçait pour l'électriser.

Pour lui éviter toute fatigue, l'excellent homme avait même construit un isoloir avec dossier, contre lequel Mme Françoise pouvait s'appuyer.

Au moment où nous introduisons le lecteur dans le cabinet de physique, l'abbé était en train d'apporter encore des perfectionnements à son appareil. Près du conducteur de la machine il avait disposé une bouteille de Leyde d'une capacité double de celle qu'il avait employée jusque-là. De plus il venait de préparer un système de chaînes, qui permettaient de soumettre la malade à un courant électrique non interrompu.

Tout en travaillant, le brave homme chantonnait d'un air heureux, comme quelqu'un qui se sent tout voisin

d'un succès. Dans la matinée en effet, avec des appareils moins puissants, la paralytique avait pu déjà soulever la main à cinq pouces de son genou.

Quand la machine électrique fut prête, l'abbé s'approcha de la cheminée pour allumer le feu. Car il était nécessaire que l'atmosphère de la pièce fut maintenue à un état de sécheresse très élevé.

Tandis que le professeur, agenouillé devant le foyer, soufflait sur les tisons, la paralytique entendait le bruit des préparatifs qu'on faisait pour elle. Car, par une de ces bizarreries que la médecine constate sans les expliquer, elle avait conservé, dans le naufrage de ses autres facultés, le sens de l'ouïe.

La tête penchée sur l'oreiller, dans la position où venait de la laisser son expérimentateur, elle pouvait apercevoir une partie des appareils qui peuplaient le cabinet de physique. Si sa guérison devait s'opérer là, c'était bien le cadre qui convenait à une expérience qui tiendrait du merveilleux.

Le cabinet rappelait en effet l'aspect que l'on prête aux antres des sorciers. Des instruments de forme bizarre, polis et brillants comme de l'or, couvraient les tables ou attendaient, sur des tablettes, la main de l'opérateur. Des serpents empaillés étaient suspendus au plafond; un squelette montrait son arcature osseuse dans une armoire vitrée entre deux hiboux couverts de poussière. Le chat lui-même — cet inséparable compagnon des sorcières — était représenté par plusieurs peaux suspendues aux murs, d'où on les arrachait pour électriser des tubes de verre ou des plateaux de cire. Non loin de là, de petits animaux, très vivants, renfermés dans une cage grillée, attendaient, auprès d'une machine pneumatique, l'occasion de mourir pour le triomphe de la science. La flamme du foyer, ravivée par les efforts du savant, posait des reflets brillants sur sur les instruments de cuivre.

A cet instant on frappa à la porte.

— Entrez ! fit brusquement l'abbé, qui n'aimait pas à être troublé dans ses travaux.

— C'est une femme qui demande à parler à Monsieur l'abbé, dit un domestique.

— Je n'y suis pas ! cria le savant d'une voix de tonnerre.

— Mais, Monsieur, reprit le domestique embarrassé, cette femme me suit, et elle vous aura entendu.

— Hé ! que diable ! peut-elle me vouloir, cette... ?

Le reste de la phrase s'arrêta heureusement entre les dents du professeur qui était hérissé comme un bouledogue.

— Tout ce que je sais, reprit le domestique intimidé, c'est qu'elle vient pour sa belle-mère... pour la *paraclitique*, je crois...

— Fais entrer alors ! dit le professeur en s'apaisant.

Tout en essuyant le plateau de sa machine électrique, l'abbé leva les yeux et aperçut Félicité qui venait d'entrer.

— Je vois, Madame, que vous avez reçu ma lettre, dit-il sans interrompre son travail, mais vous vous êtes trompée de jour.

— Pardon, Monsieur? répondit l'ancienne servante de l'auberge d'un ton décidé. C'est avec intention que je suis venue avant le jour fixé.

— Ah ! vraiment ? fit le professeur de physique en continuant de frotter le plateau de la machine.

— J'ai pensé qu'en ma qualité de belle-fille de la paralytique, j'avais le droit d'assister, avant tout le monde, à vos expériences.

— Vous ne pouviez arriver plus à propos, dit le savant. Car je vais essayer à l'instant même un nouvel appareil.

L'abbé de Thoury se dirigea vers le lit de la paralytique.

— Venez donc ! cria-t-il à la jeune femme... Votre belle-mère a été privée longtemps de votre présence ; elle aura plaisir à vous voir.

Malgré sa répugnance, Félicité s'approcha du lit.

— Aidez-moi à la transporter sur le tabouret, lui dit le professeur.

Au moment où elle s'inclinait pour passer ses bras sous la tête de la paralytique, Félicité laissa échapper un cri de terreur. Elle avait vu la main de Mme Françoise s'agiter et se fermer, comme si la malade avait voulu la menacer. Le reste du corps n'avait pas bougé et gardait sa roideur cadavérique.

— Vous en avez été témoin ! s'écria le savant enthousiasmé : elle a remué les doigts, elle a fermé la main !... Qu'on nie maintenant l'influence du moral sur le physique !... C'est grâce à vous, Madame, que ce phénomène est arrivé ! Ravie de vous voir, la malade a voulu vous tendre la main. Mais les membres, encore alourdis par la paralysie, n'obéissent pas tout à fait à sa pensée... Le moment ne fut jamais plus favorable pour la soumettre à un courant électrique... Dieu sait quel merveilleux résultat nous allons peut-être obtenir !

Alors il s'aperçut que la jeune femme s'était éloignée, toute pâle et toute tremblante.

— Je comprends votre émotion, lui dit-il, et je vois que vous n'êtes pas en état de m'aider. Mais je m'en tirerai bien tout seul.

A ces mots il enleva la paralytique sur ses bras, la transporta doucement près de la machine électrique et la fit asseoir sur le siège à pieds de verre qui servait d'isoloir.

Ce fut un spectacle vraiment effrayant que celui de cette malheureuse femme, qui gardait la pose qu'on lui avait donnée avec la roideur cadavérique d'un sujet d'anatomie.

Le visage de Mme Françoise n'avait pas changé depuis la nuit du crime. La bouche dessinait une sorte de rire convulsif. Et, comme contraste affreux avec ce rire stéréotypé, le haut de la figure avait conservé l'expression de la terreur.

Pâle et immobile, Félicité jetait de loin sur la paralytique un regard où se peignaient à la fois le dégoût, la peur et la haine.

Quant au professeur, il continuait ses préparatifs avec autant de sangfroid que de rapidité. Après avoir attaché successivement les chaînes métalliques au conducteur de la machine et à la doublure de la bouteille de Leyde, il mit les pointes de deux excitateurs en contact avec le bras droit de la malade. Puis il se mit à tourner le plateau de la machine, pour charger la bouteille de Leyde.

On vit bientôt les cheveux de la paralytique se dresser. Ce mouvement de la chevelure donna une sorte d'apparence de vie au visage, qui pourtant restait immobile. L'illusion fut un instant si forte que Félicité, épouvantée, se sentit prête à s'évanouir.

— Ce ne sera rien : rassurez-vous ! lui cria en riant le professeur. Votre malaise s'explique aisément. On a vu des personnes très nerveuses se trouver mal, rien que pour avoir eté quelque temps dans l'atmosphère d'une chambre où l'on électrisait.

Le brave homme ne pouvait deviner qu'il s'agissait là d'une angoisse morale.

Cependant Félicité, dans son trouble, s'était appuyée sur le dossier du tabouret qui servait d'isoloir.

— Juste Dieu ! s'écria l'abbé de Thoury, vous allez tout faire manquer, si vous approchez ainsi du sujet électrisé !

Il saisit la jeune femme par le bras, et la fit asseoir sur une chaise à quelques pas de la paralytique.

Tout cela fut l'affaire de quelques secondes, et l'opérateur était déjà retourné à sa machine.

— Vous ne savez donc pas, disait-il en remettant le plateau en mouvement, qu'il faut écarter soigneusement du malade tout ce qui pourrait en soutirer l'électricité. Vos doigts, vos coudes, vos pieds, sont autant de pointes qui empêchent l'état électrique !

Félicité n'entendait pas un mot des explications que le naïf savant voulait bien lui donner. Elle observait avec épouvante les résultats produits par les courants sur la malade.

— Ça marche ! ça marche ! disait l'abbé de Thoury d'un air réjoui... Voilà la main qui s'agite, les doigts qui se détendent !

— Oh ! fit-elle : la main se soulève

— Ce n'est rien encore ! disait le savant avec l'accent d'un triomphateur... Hier, la main est allée à cinq pouces du genou. Mais avec l'appareil, que je viens d'organiser, elle ira — je l'espère bien — beaucoup plus haut !

Et il tournait, tournait toujours le plateau de la machine.

Le bras se souleva, lentement, mais avec un mouvement continu.

Il arriva même un moment où il se roidit, la main allongée dans la direction de l'ancienne servante du *Grenadier de Champagne*, comme pour la menacer. Ce geste avait une éloquence terrible, comprise seulement de l'atroce coquine. Il semblait dire aux juges : « La voilà ! C'est elle qui a volé les diamants !... C'est elle qui a tenté de m'assassiner pour se débarrasser du témoin de son crime !... C'est elle qui a laissé condamner à mort deux innocents ! »

Félicité, dont les oreilles bourdonnaient, croyait en effet entendre cette voix. Cette bouche, qui se tordait dans une grimace convulsive, lui parut s'animer, parler ! Et, comme elle tremblait sous le regard immobile de la paralytique, elle s'imagina que c'était l'œil qui bougeait.

L'épreuve était trop forte. Malgré son énergie, l'aventurière eut une sorte d'étourdissement et s'évanouit.

— Poule mouillée ! grommela le savant furieux : si tu crois que j'ai le temps de m'occuper de toi !

Et il continua de tourner le plateau de la machine, tout en surveillant de l'œil le bras de la paralytique, qui ne tarda pas à retomber inerte sur les genoux du sujet électrisé.

— Du diable ! si je consens jamais à admettre des femmes à mes expériences ! s'écria l'abbé. Sans cette sotte-là, qui sait jusqu'où serait allé le bras de la paralytique !

Au lieu de maudire Félicité il aurait dû peut-être la remercier. Car, dans ces cas mystérieux de paralysie, si peu connus de la médecine, un acte de volonté produit souvent plus de résultats que les tentatives les plus énergiques de la science.

Que s'était-il passé dans le cerveau de Mme Françoise à la vue de l'abominable fille ? L'indignation, la colère,

la haine ne sont-elles pas des agents plus puissants que les excitateurs électriques ?

Quand il vit qu'il était inutile de continuer l'expérience, le savant s'occupa de la jeune femme. Il prit dans un tiroir un flacon qui renfermait des sels énergiques et les lui fit respirer. Félicité ne tarda pas à se ranimer.

— Je n'ai pas parlé ? demanda-t-elle avec inquiétude, dès qu'elle eut retrouvé l'usage de la voix.

— Est-ce que vous croyez que j'avais l'esprit à écouter des bavardages de femme ? dit l'abbé de Thoury, qui n'était pas encore apaisé... C'est moi qui ai parlé pour vous dire des choses désagréables !... A-t-on, juste Dieu ! idée de se trouver mal devant un spectacle qui devrait réjouir tout le monde, vous surtout !... Car vous ne pouvez éprouver que de la joie à voir l'admirable résultat que j'ai obtenu avec mon traitement ?

— Certainement, certainement ! balbutia Félicité.

Et elle ajouta à voix basse :

— Je voudrais bien vous parler sans témoin. Car vous savez que ma belle-mère entend, malgré sa paralysie ; et ce que j'ai à vous dire pourrait lui causer une émotion qu'il est bon de lui éviter.

— A l'instant je suis à vous, répondit le professeur. Mais les malades d'abord !

Il s'approcha de la paralytique, dénoua les liens qui l'attachaient au dossier de l'isoloir, et la reporta sur le lit.

Tandis que le brave abbé s'acquittait de ces soins avec une sollicitude touchante, Félicité s'était approchée d'une porte-fenêtre qui s'ouvrait au-dessus de la rivière d'Odon. Comme une personne qui cherche à se distraire en attendant, elle écarta les rideaux. Mais la vérité c'est qu'elle voulait se rendre compte de la situation du cabinet de physique.

Cette pièce était située au rez-de-chaussée, à quelques pieds au-dessus du niveau de l'Odon, qui roulait ses eaux boueuses entre le mur du collège Du Bois et les maisons de la rue Saint-Sauveur.

Après ce rapide coup-d'œil jeté au dehors, Félicité constata que la porte-fenêtre du cabinet de physique n'était fermée que par un verrou. Au même instant, elle entendit la voix de l'abbé de Thoury qui l'appelait.

— Vous vouliez m'interroger ? lui dit le professeur en l'introduisant dans sa chambre.

— Oui, répondit Félicité qui avait repris toute son assurance : je voulais vous demander ce que vous pensez de l'état de ma belle-mère ?

— Mais, j'en pense tout le bien possible ! Il n'était pas besoin de tant de mystère ; et la malade n'aurait pu que

se réjouir de ce que j'ai à vous dire. Car je regarde sa guérison comme assurée.

— Ne vous trompez-vous point ? demanda Félicité avec un regard singulier.

Ce regard avait quelque chose de si profondément scrutateur et en même temps de si dur que l'abbé en fut un instant troublé.

— L'effet que je viens d'obtenir avec mon appareil, dit-il, est tout à fait concluant. Aujourd'hui la vie est revenue dans le bras droit ; demain elle apparaîtra probablement dans la partie du corps que je soumettrai au courant électrique.

— J'entends bien ! reprit Félicité : ma belle-mère pourra lever les bras, tourner la tête, faire quelques mouvements... Mais ce sera tout, n'est-ce pas ?

— Pourquoi douter de la science ? s'écria le professeur. Nul ne saurait sans témérité lui fixer des limites. La médecine ne fait encore que balbutier. C'est l'électricité qui est appelée à lui donner une autorité infaillible !... C'est elle qui nous révélera les mystères les plus impénétrables de la vie.

— Enfin, interrompit brusquement Félicité, ma belle-mère parlera-t-elle ?

— N'en doutez pas ! répondit le savant d'un ton convaincu.

Félicité eut un tressaillement.

— Je m'explique très bien votre émotion, reprit l'abbé. Mais n'exagérons rien et ne vous réjouissez pas trop tôt. La mutité ne disparaîtra probablement que vers la fin du traitement ; comme cela est arrivé à un paralytique que j'ai soigné autrefois.

— Quand — selon vous — la parole reviendra-t-elle à ma belle-mère ?

— Peut-être dans un mois, peut-être dans quinze jours. Je ne puis fixer aucune date avec certitude.

— Croyez-vous par exemple qu'elle soit en état de parler demain, dans la séance publique que vous avez annoncée ?

— Ce n'est pas probable, dit le professeur.

Et il ajouta aussitôt avec un petit air mystérieux :

— J'ai craint tout d'abord de vous laisser voir toutes mes espérances. Mais, devant vos questions pressantes, je n'hésite plus à vous livrer toute ma pensée... Vous avez constaté le résultat que je viens d'obtenir avec mon nouvel appareil ? Eh bien — je dois vous l'avouer — votre présence a peut-être puissamment concouru au succès. Votre belle-mère vous aura reconnue, et la joie de vous voir aura déterminé dans son organisme une secousse salutaire... Partant de cet antécédent, ne

peut-on pas supposer que la solennité d'une expérience, faite devant un public nombreux, produira des résultats plus surprenants encore ? Oui ! puisque vous désirez tant que votre belle-mère retrouve la parole, j'essaierai l'application de deux excitateurs dans le voisinage de la langue... Je soumettrai même le larynx à un courant électrique !

Les yeux de Félicité jetaient des flammes... Elle aurait voulu pouvoir poignarder le savant.

— Une idée ! fit tout à coup l'abbé en se frappant le front, si je faisais immédiatement devant vous l'expérience sur le larynx ?

— Non, non ! s'écria vivement l'aventurière... Après la séance qui vient d'avoir lieu, ce serait lasser la malade, la tuer peut-être !

— Vous avez raison, reprit le savant. Il faut d'ailleurs ménager les forces de notre chère paralytique pour la séance de demain. Je puis compter sur votre présence, Madame ?

— Assurément ! répondit Félicité avec un sourire ironique.

La jeune femme sortit, accompagnée du professeur qui voulut la reconduire jusqu'à la porte du collége Du Bois.

La cour était pleine d'ouvriers et d'élèves, qui travaillaient aux préparatifs de la fête annoncée. On dressait une longue tente destinée à servir de salle de spectacle. Et c'était dans la cour un va-et-vient continuel de gens qui apportaient des matériaux, et même de désœuvrés du voisinage qui entraient librement, regardaient et donnaient leur avis.

Félicité avait tout vu et fait son profit de ce qu'elle avait remarqué. Ce désordre inaccoutumé favorisait merveilleusement ses projets. Mais, avant de les mettre à exécution, elle eut soin de rentrer à l'auberge, où elle avait laissé son cheval, et partit devant plusieurs domestiques auxquels elle parla de la nécessité qui l'obligeait à quitter Caen avant la nuit.

Tout cela uniquement pour se créer un alibi, dans le cas où la justice aurait plus tard des soupçons. Car l'abominable fille joignait, à la cruauté qu'il faut pour commettre un crime, le sang-froid qui prévoit les moyens capables d'en assurer l'impunité.

Elle gagna la campagne pour y attendre la nuit. Lorsque l'obscurité fut complète, elle attacha son cheval à l'entrée d'une carrière et reprit à pied le chemin de la ville.

XVIII

Un savant enragé

Huit heures sonnaient à l'église Saint-Sauveur lorsque Félicité arriva devant le collége Du Bois. On y continuait aux flambeaux les préparatifs de la fête qui devait avoir lieu le lendemain. Comme dans la journée, les grilles étaient restées ouvertes, pour faciliter le passage des ouvriers.

Une demi-obscurité régnait dans la vaste cour où chacun d'ailleurs s'occupait de donner des ordres ou de les exécuter. Il était donc facile à une personne audacieuse de se glisser, sans être aperçue, au pied des bâtiments qui renfermaient le cabinet de physique et le logement de l'abbé de Thoury. Cette partie du collége, sombre et déserte, ne recevait en effet que de vagues reflets des lumières qu'on promenait dans la cour.

Félicité avait compris la nécsssité d'agir vite, pour n'avoir point à remettre au lendemain l'exécution de son projet. Qui sait s'il ne serait point trop tard alors ? Qui sait si, dans la séance annoncée, la paralytique ne retrouverait pas subitement la parole ?

Comme la porte du cabinet de physique avait été fermée à clé, elle ne put y pénétrer qu'en traversant la chambre de l'abbé de Thoury.

Elle s'approcha alors d'une fenêtre et observa ce qui se passait dans la cour du collége. Des lumières couraient çà et là dans l'ombre comme des feux-follets, éclairant la figure des travailleurs. Parmi ces derniers elle reconnut facilement le professeur de physique.

— C'est bien ! murmura la terrible fille : je n'aurai pas besoin d'attendre minuit... Et je serai peut-être rentrée à l'auberge avant que nos gens ne soient couchés !

Les mains en avant pour ne rien heurter dans l'ombre, elle se dirigea vers le lit de la paralytique.

Elle chercha dans l'obscurité la tête de la victime. Puis, avec un sang-froid horrible, elle rabattit le col de la chemise pour faire, comme le bourreau, la toilette du condamné. Elle essaya ensuite le nœud coulant et, comme tout allait bien, elle se pencha sur le lit.

A cet instant, la lumière d'une lanterne, qu'on approchait de la porte vitrée, jeta quelques reflets sur les appareils en cuivre du cabinet de physique. Puis une grosse voix, celle de l'abbé de Thoury, se mit à crier :

— Pas par là, maladroits !... Ne savez-vous pas que cette porte est fermée tous les soirs aux verroux ?

Les pas s'éloignèrent. Mais Félicité entendit bientôt qu'on ouvrait la porte de la chambre du professeur.

— M'aurait-on aperçue ? pensait-elle avec terreur en se cachant sous le lit.

Elle rampa et se blottit contre le mur. Et déjà l'abbé de Thoury venait d'entrer suivi d'une joyeuse troupe d'écoliers.

— Que faut-il prendre ? demandèrent plusieurs voix.

— Ce qu'il faut naturellement pour notre intermède du *Mercure opérateur*, répondit l'abbé. D'abord cette vieille machine électrique, puis cette bouteille de Leyde, ces chaînes et ces excitateurs... Tout cela figurera à merveille sur votre théâtre.

Quelques écoliers s'emparèrent des objets désignés et gagnèrent tumultueusement la porte.

— Attendez donc qu'on vous éclaire ! cria l'abbé en se précipitant sur leurs pas. Vous allez me briser quelque chose !

Il rentra dans sa chambre et le cabinet de physique se trouva pendant quelques minutes plongé dans l'obscurité. Les écoliers, qui y étaient restés, mirent ce temps à profit pour danser un galop tellement frénétique que plusieurs instruments de physique tombèrent sur le plancher. L'un d'eux, d'une forme sphérique, roula même jusque sous le lit.

— Eh bien, vous faites de belle besogne quand je ne suis pas là ! dit le professeur en rentrant avec la lumière. Allons ! prenez-moi encore ces balances, ce chronomètre, cette machine pneumatique... Diable !... et mes *hémisphères de Magdebourg* ? Qu'en avez-vous fait ?

L'un des écoliers apporta à l'abbé de Thoury deux sphères de cuivre jointes en forme de globe, qu'il venait de ramasser.

— Et l'autre hémisphère ? demanda l'abbé d'un ton irrité.

— Je crois bien que la boule aura roulé de ce côté, dit un des écoliers en se baissant et en allongeant le bras sous le lit.

Plus morte que vive, Félicité voyait avec terreur cette main qui s'avançait. Si on la découvrait dans cette situation, quel mensonge vraisemblable pourrait-elle imaginer ? Comment expliquer la présence du nœud coulant et du couteau qu'on trouverait sur elle en la fouillant ?

Ce fut une de ces minutes d'angoisses où le crime s'expie même avant d'avoir été commis.

— Voulez-vous de la lumière ? dit l'abbé de Thoury en voyant que l'écolier cherchait en vain.

Un trait d'audace seul pouvait sauver Félicité. Au ris-

que d'éveiller les soupçons en faisant du bruit, elle poussa la boule du côté de l'écolier.

— Tiens ! fit l'élève surpris en sentant la boule qui arrivait juste entre ses doigts, comme elle obéit au commandement !... Il y a de la sorcellerie là-dessous !

— Il y a simplement une pente, imbécile ! s'écria le professeur de physique en prenant le globe de cuivre que lui présentait l'écolier... Je croyais pourtant vous avoir suffisamment expliqué les lois de la pesanteur !... Allons, venez vite !... Car je veux me coucher de bonne heure ce soir, afin d'être frais et dispos demain matin pour une grande expérience.

Toute la bande sortit, suivie du professeur.

Félicité quitta sa retraite et s'approcha de la fenêtre. De là elle assista avec une sourde colère aux préparatifs qui se faisaient dans la cour. Car elle n'osait plus agir maintenant ; elle craignait d'être surprise.

Elle n'attendit pas trop longtemps. Vers neuf heures la cour fut abandonnée, et les travailleurs rentrèrent avec leurs lumières dans les bâtiments du collége.

Lorsqu'elle entendit arriver l'abbé de Thoury, elle se glissa de nouveau sous le lit de la paralytique et y attendit qu'il fût endormi. Alors elle sortit de sa cachette et alla épier ce qui se passait au-dehors, dans la cour du collége.

Les grilles extérieures avaient été fermées ; la cour, tout à fait déserte, était plongée dans une obscurité qu'augmentait encore la hauteur des bâtiments, dont la façade ne laissait passer aucune lumière. Quelques trous lumineux seuls traversaient les toits de ça de là. C'étaient probablement les mansardes des domestiques qui se couchaient.

Peu à peu ces derniers feux s'éteignirent.

Toutefois, avant de quitter son poste d'observation, Félicité prêta de nouveau l'oreille. Un ronflement sonore partait de la chambre voisine, résonnant dans le silence de la nuit.

C'était le professeur de physique qui dormait. Le moment d'agir était venu. Félicité bondit auprès de sa victime.

Elle souleva la tête de la paralytique, passa le nœud coulant et tira sur la corde.

Au même instant, elle sentit avec épouvante une main qui lui serrait le bras. C'était la main même de la paralytique, qui essayait une résistance inutile.

— Ah ! gueuse ! murmura l'abominable créature à l'oreille de Mme Françoise, tu ne veux pas te laisser faire ?

Avec une méchanceté infernale, elle dit encore quel-

ques mots qui devaient ajouter d'affreuses tortures morales à l'agonie de la pauvre femme.

— Sais-tu, lui dit-elle, ce qu'est devenu ton fils, cette bonne bête de Dominique, que j'ai épousé malgré toi? Eh bien, écoute!... Les soldats accusés du vol de la valise ont été reconnus innocents... La justice a dirigé ses recherches ailleurs... Et c'est ton fils qu'elle soupçonne maintenant!... Dominique est en prison... On instruit son procès... Toi seule pourrais, d'un mot, le sauver... Mais ce mot, tu ne le diras pas... Car tu vas mourir!...

Alors, repoussant la main qui lui résistait, elle serra le nœud coulant.

Mais le lit craqua sous un effort extraordinaire, et la paralytique se souleva. En même temps, il sortit de sa bouche une succession de sons discordants qui ressemblaient à un mugissement. Puis, d'une voix convulsive, elle laissa échapper ce cri : « Mon fils ! »

Saisie de terreur, Félicité s'arrêta. Mais, se sentant perdue si elle n'achevait pas immédiatement sa victime, elle se suspendit de tout son poids au bout de la corde. Elle ne lâcha prise qu'au bruit d'une porte qui venait de s'ouvrir.

C'était le professeur de physique qui sortait de sa chambre, une lumière à la main.

Lorsque Mme Françoise apprit que son fils allait mourir de la mort des criminels, il y eut en elle une commotion d'une telle violence qu'elle rompit les liens avec lesquels la maladie avait jusque-là retenu sa parole prisonnière.

Dans la paralysie, mal encore inconnu, la médecine a constaté, sans l'expliquer, que de cruelles secousses morales pouvaient rendre la vie aux organes qui en avaient été privés dans des circonstances analogues.

Ces faits, quoique extraordinaires, se sont vus. Mme Françoise en apportait un de plus à l'examen des savants. Elle avait été guérie par la force seule de son amour maternel.

Affublé de son costume de nuit, les yeux démesurément arrondis par l'étonnement, le visage épanoui par l'espoir d'un triomphe prochain, le professeur, au milieu du cadre étrange qui l'entourait, formait comme le centre d'un tableau de genre où le tragique et le comique se mêlaient à doses égales.

— Juste Dieu ! s'écria-t-il en courant au lit de la paralytique, je crois qu'elle a parlé !

Son émotion était si vive, sa préoccupation de savant si complète, qu'il ne s'aperçut pas de la présence d'une

femme qui s'était réfugiée dans la partie la moins éclairée du cabinet de physique.

Tout entier à ses espérances, il s'était précipité vers le lit d'où le cri était parti. Là un spectacle prodigieux l'attendait. Assise sur son séant, un bras étendu, le regard fixe, la paralytique remuait les lèvres, comme si elle eût fait un nouvel et suprême effort pour parler.

— Ah ! s'écria le savant ravi, je donnerais la moitié des jours qui me restent à vivre pour que Franklin fût là !... Quel succès !

Comme il approchait sa lumière du visage de la paralytique, celle-ci murmura d'une voix rauque : « Mon fils !... Elle ! »

— Elle parle ! elle parle ! fit le professeur, ivre de joie... J'avais bien entendu... Elle parle !

Et, pour se rendre compte des effets de cette merveilleuse guérison, il approcha le flambeau du visage de la paralytique.

C'est alors qu'il découvrit le nœud coulant, dont la corde était entrée profondément dans les chairs. Il l'arracha vivement et interrogea la malade.

La malheureuse ne put rien répondre ; seulement sa main roidie indiqua le fond de la pièce.

L'abbé de Thoury suivit des yeux la direction de la main, et, dans l'ombre, aperçut une forme vague qui remuait.

— Un meurtre ! balbutia-t-il avec stupeur, et l'assassin est encore là !

Il posa son flambeau sur un meuble et s'élança vers la porte contre laquelle se tenait courbée l'ancienne servante de Mme Françoise.

Dans sa précédente visite au cabinet de physique, Félicité avait constaté que cette porte, qui s'ouvrait du côté de la rivière, n'était fermée en dedans que par un verrou. Mais elle ne savait pas que la rouille avait rendu impossible le va-et-vient du fer entre ses deux crampons.

Arrêtée par cet obstacle imprévu au moment où elle croyait échapper au témoin qui venait de la surprendre, l'audacieuse coquine ne perdit pas encore tout espoir. Tandis que le professeur s'avançait de son côté, elle empoigna le manche du couteau qu'elle tenait caché au fond d'une des poches de sa robe.

— Misérable ! s'écria l'abbé en saisissant la femme par un bras, je t'aurais pardonné d'essayer de m'assassiner, moi !... Mais tuer un sujet si précieux à la science ?

Repliée sur elle-même, Félicité se redressa. Et, par un mouvement rapide comme l'éclair, elle porta un coup de couteau au visage de celui qui l'arrêtait.

L'abbé jeta un léger cri ; et le sang coula de sa joue sur la chemise qu'il rougit.

Félicité croyait l'avoir blessé mortellement ; mais le professeur, doué d'une force herculéenne, souleva l'assassin et lui arracha son arme, après l'avoir terrassé.

Puis, maintenant sous son genou la femme qui se débattait, il ouvrit tranquillement le tiroir d'un meuble et y prit un large morceau d'amadou, dont il se servit pour arrêter le sang de sa blessure.

— Ah ! vous croyiez vous débarrasser de moi ?... dit-il... Quelle folie ! Une main de femme, c'est bon pour saigner un poulet, mais pour tuer un bœuf comme moi, c'est autre chose !

Et comme l'assassin étouffait sous l'étreinte puissante de son genou, il l'aida lui-même à se relever et le conduisit dans sa chambre.

— Maintenant que vous ne pouvez plus vous échapper, dit-il en lâchant les poignets de la femme, nous allons causer un peu, s'il vous plaît.

C'est alors que, pour la première fois, le visage de l'assassin lui apparut vivement éclairé.

— Grand Dieu ! s'écria-t-il avec stupeur : la belle-fille de ma paralytique !

Félicité baissait la tête comme une personne écrasée sous le poids de la fatalité. Réduite à l'impuissance, elle sentait l'impossibilité de recourir à la force. Mais, si la vipère ne pouvait plus mordre, elle comptait encore sur une inspiration de sa méchanceté.

Elle réfléchissait et se demandait pourquoi cet homme singulier n'avait pas sonné, appelé au secours, réveillé la maison pour qu'on allât avertir la justice. Peut-être y avait-il là une planche de salut !

Aussi attendait-elle, avec anxiété, les premières paroles du professeur.

— Pourquoi vouliez-vous assassiner votre belle-mère ? demanda tout-à-coup l'abbé.

— Oh ! fit la jeune femme.

— Ne niez pas ! reprit le savant. Le nœud coulant est là qui vous accuse !... Sans moi, votre belle-mère mourait étranglée. Pourquoi cette tentative d'assassinat ? Vouliez-vous vous venger, ou hériter plus tôt ?

— Oh ! Monsieur ! fit l'habile comédienne d'un ton indigné... Pour qui me prenez-vous ?

— Mais, pour une coquine !

— Vous me jugez bien mal, s'écria l'ancienne servante de Mme Françoise en éclatant en sanglots.

Le professeur haussa les épaules.

— Vous perdez votre temps et vos peines, dit-il dure-

ment. Les larmes de drôlesses comme vous ne sont pour moi que de l'eau distillée ; rien de plus ! Je vous ordonne donc de me répondre nettement, sans pleurs de comédie.

Félicité releva sa jolie tête toute baignée de larmes et jeta un regard ardent sur l'abbé, comme si elle eût voulu essayer sur lui la puissance de sa beauté. Mais l'amour de la science avait cuirassé d'indifférence l'âme du savant. Sur ce cœur, qui ne battait que pour ses chères études, le trait lancé par la redoutable coquette s'émoussa comme sur un blindage d'acier.

— Si ce n'est pas l'argent qui a été le mobile du crime, reprit l'abbé, cela ne peut être que la vengeance.

— Vous vous trompez, Monsieur, dit Félicité, et je vais vous le prouver, si vous voulez m'écouter. J'étais depuis longtemps servante à l'auberge du *Grenadier de Champagne*, quand Dominique, le fils de Mme Françoise, m'avoua qu'il m'aimait. A partir de ce jour, Mme Françoise me prit en horreur. Et elle s'opposa à notre mariage, qui ne put avoir lieu qu'après son attaque de paralysie. Eh bien, ce qui avait fait le malheur de cette femme avait fait en même temps le bonheur de son fils... Je peux bien vous le dire maintenant, Monsieur : pour défendre ce bonheur, j'aurais été capable de tuer Mme Françoise, si j'avais su sa guérison possible !... Ce qui me rassurait, c'est que les médecins avaient déclaré son mal incurable... J'ignorais alors ce que pouvait faire la science d'un homme comme vous !

Quoique sorti de la bouche d'une criminelle, ce compliment ne parut pas déplaire au professeur de physique.

— Vous vous rappelez, Monsieur, continua Félicité, comme j'ai été émue lorsque j'ai vu remuer le bras de la paralytique. Ce que vous preniez pour de la joie, c'était du désespoir. Car je me disais : « Si cette femme, qui me déteste, guérit, ce sera la fin de notre bonheur ! » S'il n'y avait eu que moi à souffrir ! Mais Dominique, Dominique si faible et si bon !... Il croira ce que lui dira sa mère ; et notre ménage deviendra un enfer !... Ah ! ma foi ! tout cela m'a fait perdre la tête !... Et ce qui m'a décidée... Savez-vous, Monsieur, ce qui m'a décidée?

Et, en posant cette question, la rusée coquine considérait le savant avec admiration.

— Ce qui m'a décidée, c'est le mot que vous m'avez dit : « La paralytique parlera ! » Après ce que j'avais vu, je ne pouvais plus douter. Tout me semblait possible à un savant comme vous. Et, alors, ce fut un affreux désespoir !... Car si ma belle-mère parlait, que ne diraitelle pas contre moi à mon mari ?... Je pouvais bien me

résigner à être détestée de cette femme... Mais être soupçonnée par Dominique ! Ne plus en être aimée, estimée !... C'est alors, Monsieur, que l'idée du meurtre m'est venue !... Si je suis coupable, Monsieur, livrez-moi à la justice... Mon sort est entre vos mains !

Et Félicité se jeta aux pieds du savant.

L'abbé réfléchissait et paraissait tourmenté par une indécision douloureuse. Puis, tout à coup, il se leva, se promena avec agitation dans la chambre et revint se poser d'un air résolu devant la femme qui l'implorait.

— Ce n'est pas que j'aie pitié de vous ! lui dit-il brusquement, mais les intérêts de la science sont au-dessus des exigences de la justice. Qu'importe une tête de criminel dérobée au bourreau, auprès d'une découverte qui peut sauver la vie à tant de malades !... Vous êtes une coquine, quoi que vous disiez pour vous justifier, et je devrais vous dénoncer. Seulement le procès criminel, que ma dénonciation entraînerait, pourrait compromettre le sort d'une vérité scientifique. Car ma conviction profonde, c'est que la paralytique eût parlé sans l'émotion qu'elle vient d'éprouver !... La peur a pu déterminer chez elle une commotion qui a précipité les heureux effets de mon traitement... Mais ce n'a été là qu'une cause occasionnelle. La vraie, la seule cause, c'est l'électricité appliquée avec courants ininterrompus... Mes expériences doivent créer la science médicale en ce qui concerne la paralysie. Tout le monde savant voudra les répéter. Et si, au résultat obtenu, se mêlaient les incidents d'une tentative de meurtre, les envieux et les incrédules ne manqueraient pas d'attribuer la guérison à une influence toute morale, à une violente émotion... Toutes mes patientes recherches feraient misérablement naufrage en vue du succès !... S'il ne s'agissait que de moi, s'il ne s'agissait que de ma renommée, je sacrifierais certainement une vaine gloire à la justice. Mais ici c'est le progrès de la science qui est en question ; c'est l'existence même d'un grand nombre de malades !... En présence d'un intérêt si grave, il n'y a plus lieu d'hésiter !... Je vous rends la liberté.

Félicité eut un cri de joie et de reconnaissance.

— Je vous défends de me remercier ! lui dit brutalement l'abbé. Ce n'est pas moi qui vous délivre, mais la science !... Je ne vous laisse toutefois partir qu'à une condition. Un honnête homme comme votre mari ne peut pas rester associé à une coquine comme vous. Je vous défends donc de retourner au *Grenadier de Champagne*. Vous quitterez le pays en prenant les précautions nécessaires pour que l'on croie à un suicide... Et, main-

tenant que vous connaissez mes conditions, allez vous faire pendre ailleurs !

A ces mots, il saisit Félicité par le poignet, lui fit traverser rapidement le cabinet de physique et la mit violemment à la porte.

Comme il passait, en revenant, auprès du lit de la paralytique, le professeur ne put résister au désir de jeter un coup d'œil sur l'admirable sujet, qui devait lui faire un nom dans la science.

Mme Françoise avait encore un bras hors du lit. Lorsque l'abbé de Thoury s'approcha avec sa lumière, il crut remarquer un léger mouvement dans l'œil grand ouvert de la malade. Tout à coup le bras de la pauvre femme s'agita, se souleva et se roidit dans la direction de la porte, qui venait de se refermer. Puis un cri rauque, deux fois répété, sortit de sa bouche.

— Partie ! partie ! balbutia cette voix horrible.

— Admirable ! admirable ! s'écria le savant enthousiasmé.

Et, se penchant à l'oreille de son cher sujet, il lui dit avec une profonde conviction :

— Courage, Mme Françoise ! courage ! voilà le troisième mot que vous prononcez cette nuit. Et cela sans le secours de l'électricité... Que sera-ce demain ?... Je ne crois pas trop m'avancer en vous promettant que vous prononcerez une phrase tout entière... Mais, du calme, du calme, je vous en prie !... Ne compromettons pas les résultats acquis par une imprudence !

Et le brave professeur, avec les attentions caressantes d'une mère qui soigne son enfant, glissa un oreiller sous la tête de la paralytique et rentra son bras sous les couvertures.

— Dormez maintenant, lui dit-il, dormez bien !

Mais la malade, pour tout remerciement, murmura de nouveau :

— Partie ! partie !

— C'est un cauchemar que vous avez eu ! lui dit le savant en rougissant légèrement. N'y pensez plus et rendormez-vous.

XIX

La séance publique

Le professeur se recoucha, mais ne put trouver le sommeil. Ce qui le tenait éveillé, ce n'était pas le souvenir des événements dramatiques de la nuit. Il pensait au lendemain et comptait les heures avec impatience. Car chaque minute le rapprochait du triomphe qu'il attendait.

Dès le point du jour, il sauta à bas de son lit et commença à disposer les appareils avec lesquels il devait faire ses expériences.

Il n'y avait qu'une ombre à son bonheur. En passant à côté d'un miroir qui servait à démontrer certaines lois de la lumière, il venait de remarquer pour la première fois l'énorme tache que sa blessure, cicatrisée par l'amadou, avait faite sur une de ses joues. Son embarras était grand. Quelle explication donner ? Quelle origine attribuer à cette abominable balafre ?

Mais une explication toute naturelle lui vint au moment où il y songeait le moins. Est-ce que les physiciens et les chimistes ne sont pas aussi exposés dans leurs expériences que les soldats sur un champ de bataille ? Est-ce que leur laboratoire n'est pas un lieu aussi périlleux qu'une tranchée où plonge le feu de l'ennemi ?

Heureux d'avoir trouvé une justification vraisemblable, le professeur continua plus allégrement ses préparatifs. Bientôt il eut à s'occuper de ses invités qui commençaient à arriver.

A l'heure fixée pour la séance, le cabinet de physique se trouva ainsi transformé en une sorte de salle de spectacle, où l'on remarquait le recteur de la *très célèbre* Université de Caen et les professeurs des principaux collèges de la ville. Avec les manches de sa soutane relevées jusqu'au coude, le brave abbé, en se promenant entre ses instruments dont les cuivres étincelaient, rappelait un peu ces escamoteurs qui amusent le public avec des boîtes à double fond.

Cette remarque dut être faite ; car il y eut parmi les assistants quelques sourires. Rien d'étonnant à cela d'ailleurs : homme de talent, malgré son fanatisme et ses exagérations, le professeur de physique avait naturellement des envieux.

Lorsque la machine électrique fut installée avec ses bouteilles de Leyde, ses chaînes et ses excitateurs, lorsque tout fut prêt, l'abbé fit, en quelques mots, l'histoire du traitement qu'il avait essayé sur un sujet, que les médecins avaient unanimement condamné.

Cela terminé, il s'approcha du lit de la paralytique et la fit porter par deux aides sur l'isoloir. Mais, en chemin, dès qu'elle aperçut le professeur, Mme Françoise cria par deux fois : « Mon fils ! mon fils ! »

L'abbé de Thoury, furieux, maudit intérieurement la malade qui parlait avant qu'on n'eût commencé les expériences.

Il y eut une longue rumeur parmi les assistants, et l'un des malveillants se plut à faire remarquer que la paralytique avait retrouvé la voix sans le secours de l'électricité.

Mais l'abbé prit bientôt sa revanche en répétant avec succès l'expérience qu'il avait faite devant Félicité. Le bras s'agita, se leva et resta étendu, plus haut et plus longtemps que la veille. Ce fut alors dans la salle un tonnerre d'applaudissements.

Avec plusieurs excitateurs, le professeur dirigea ensuite des courants électriques à travers la bouche et les yeux de la paralytique. Pour mieux observer ce qui allait se passer, il fit tourner le plateau de la machine par un de ses élèves et vint se placer en face de l'isoloir.

Le visage de la malade demeura quelque temps impassible, malgré l'action du double courant électrique. Et ce ne furent pas les organes de la voix qui s'animèrent les premiers.

Au bout de quelques minutes, la prunelle de l'œil, resté ouvert et fixe, tourna dans l'orbite, en allant de gauche à droite, comme les yeux d'une figure fantasmagorique qui s'agitent mécaniquement. Puis le regard s'arrêta sur l'abbé de Thoury.

Au même instant, une contraction se fit dans les muscles de la bouche. Puis on entendit une succession de sons discordants, que la paralytique s'efforçait en vain de ramener au ton naturel.

Mais cet effort laborieux dura peu. Et l'on entendit bientôt clairement ce mot adressé au professeur de physique :

— Répondez !

Le savant radieux se retourna du côté des spectateurs en leur montrant, par un geste admiratif, le merveilleux sujet qui parlait. Mais son triomphe fut de peu de durée. La voix venait en effet de lui poser cette question inattendue, foudroyante :

— Qu'avez-vous fait de l'assassin ?

Le savant se troubla, comme un accusé qui voit que l'interrogatoire va le couvrir de confusion.

— De quel assassin voulez-vous parler ? balbutia-t-il.

Et la paralytique répondit, avec des pauses qui donnaient quelque chose de solennel à ses paroles :

— De cette femme... qui a voulu... m'étrangler !

L'abbé de Thoury chercha à donner des explications aux spectateurs, dont la curiosité était prodigieusement surexcitée.

— Elle aura rêvé ! leur dit-il en finissant.

— Rêvé ? répéta la paralytique, dont le regard fixe commençait à produire sur le professeur une sorte de fascination... Regardez ! Il y a des traces sur mon cou...

Plusieurs des assistants se levèrent et s'approchèrent de la paralytique.

— Elle dit vrai ! firent ces personnes avec étonnement. Le cou est rouge, comme si on l'avait fortement serré avec une corde.

Pour se donner une contenance, l'abbé de Thoury haussa les épaules.

— Allons donc ! fit-il d'un air incrédule... Est-ce qu'il n'arrive pas souvent dans le cauchemar que la personne, qui se croit frappée, est elle-même l'auteur de l'impression qui la trompe ? En dormant, la malade se sera serré le cou entre les doigts !

On sourit.

— Vous supposez bien de la force à une paralytique ? fit remarquer un des envieux de l'abbé au milieu du bruit des conversations.

Cette perfide réflexion redoubla l'embarras du pauvre homme, qui commençait à maudire le succès de son expérience. Peu s'en fallut même qu'il n'ordonnât à ses élèves d'arrêter le plateau de la machine. En interrompant les courants électriques, il aurait peut-être aussi interrompu les questions qui devenaient redoutables.

Cette précaution lui sembla inutile ; car Mme Françoise demeura quelque temps silencieuse.

— Guérison incomplète ! résultats sans durée ! murmurèrent aussitôt les envieux.

L'abbé se désolait, partagé entre la crainte d'être interrogé par la paralytique et les vœux qu'il faisait pour le succès de l'expérience. Mais voilà que tout à coup la malade retrouve la parole.

— Un cauchemar ! fit-elle.

Et il sortit de son larynx une sorte de ricanement lugubre. Puis elle ajouta :

— Est-ce un cauchemar cela ?

Joignant le geste à la parole — ce qui était un triomphe pour le savant qui l'avait soignée — elle montrait de la main l'amadou ensanglanté qui tachait la joue de l'abbé.

Celui-ci perdit tout à fait contenance et laissa voir une confusion qui surprit tout le monde.

S'animant et retrouvant peu à peu ses facultés, Mme Françoise prétendit indiquer l'origine de la balafre qui défigurait le professeur.

— Cette blessure, dit-elle, vous l'avez reçue en me défendant contre la femme qui voulait me tuer !

Le pauvre abbé ne savait que répondre.

— Ah ! ah ! fit un anonyme du fond de l'assistance, en s'adressant au professeur : pourquoi donc avez-vous attribué tout d'abord cette blessure à un accident ?

L'abbé rougit et comprit qu'il lui fallait donner, sans plus tarder, des explications vraisemblables.

— J'ai eu tort, dit-il, de ne pas vous avouer tout de suite qu'il y avait une part de vérité dans les propos de la malade... Ecoutez-moi donc. Cette nuit, au milieu de mon sommeil, j'ai été subitement réveillé par un bruit singulier. Je prends une lumière et je me précipite dans le cabinet de physique. A peine entré, j'aperçois une femme qui essayait de fuir. Je m'élance, je la saisis et l'entraîne jusqu'au milieu de la pièce. Mais l'assassin réussit à dégager une de ses mains et me frappe, au visage, d'un coup de couteau. Le sang coule et m'aveugle. Et, pendant ce temps-là, cette femme m'échappe, ouvre une porte et s'enfuit... Je pensai aussitôt à ce qu'il y aurait de ridicule pour moi dans cette sotte affaire !... Moi robuste, moi réputé pour ma force, battu par une femme !... C'est alors que, conseillé par un amour-propre coupable, j'ai eu l'idée d'attribuer ma blessure à un accident survenu dans une expérience.

Au milieu du silence, de ce silence glacial qui condamne une justification incomplète, la paralytique fit entendre une sourde protestation.

— C'est donc bien vrai qu'elle s'est échappée ? dit-elle en regardant l'abbé de son œil horriblement dilaté.

Et, tandis qu'une larme, sortie de sa paupière jusque-là desséchée, roulait sur une de ses joues, elle ajouta :

— Ah ! la gueuse !... C'est la deuxième fois qu'elle essaie de m'assassiner !

Des remords poignants commençaient à assaillir le malheureux abbé, qui baissait la tête comme un coupable. Mais la curiosité des assistants était tellement surexcitée qu'on l'avait un instant oublié, pour ne rien perdre des révélations faites par la paralytique.

— C'est elle qui a volé la valise aux diamants ! poursuivit Mme Françoise... Je l'ai surprise avec son complice... C'est pour cela qu'ils essayèrent de me tuer... Mais la terreur me frappa de paralysie... Me voyant muette, ils m'épargnèrent... Comme elle a su depuis que j'allais guérir, elle est venue cette nuit, seule cette fois... Et elle a tenté de m'étrangler !

Un cri d'horreur s'échappa de la bouche des assistants. L'abbé de Thoury était devenu livide.

— Ce n'est pas tout ! continua Mme Françoise. Pour rendre ma mort plus affreuse, elle m'a appris l'arrestation de mon fils... Dominique est en prison... On va le condamner, si je ne parle pas... Qu'on me conduise aux juges !

Ce furent les derniers mots de Mme Françoise. Comme si elle eût été épuisée par un effort surhumain, elle retomba, inerte, sur le dossier de l'isoloir.

L'abbé de Thoury eut un cri de terreur.

— Misérable que je suis ! fit-il en transportant la paralytique sur le lit, est-ce que j'aurais compromis sa guérison en croyant assurer le triomphe de la science ?

Et, repoussant les gens effarés qui l'entouraient ou voulaient lui donner des conseils, il se pencha sur la malade et lui fit respirer des sels. Au bout de quelques instants Mme Françoise commença à se ranimer.

— Rassurez-vous ! lui cria-t-il. Je parlerai aux juges avant vous, et votre fils sera sauvé !

XX

La chambre de la question

Mlle de Longueval, accompagnée de sa femme de chambre, venait de sonner à la porte du presbytère de Sommervieu.

— Comment va Monsieur le curé, ce matin ? demanda-t-elle à Mme Dorothée, la vieille servante de M. Delalande.

— Aussi bien que possible, mademoiselle... Ah ! C'est qu'il a été bien près de mourir, notre cher Monsieur !... Mais a-t-on idée aussi de monter sur un ancien cheval de cavalerie !... Je l'avais pourtant averti. Je lui avais dit que cette bête-là lui jouerait un mauvais tour... Ah, mademoiselle, quelle chute !... La tête de Monsieur, faut qu'elle soit dure tout de même pour y avoir résisté !... Si vous aviez vu ça comme moi, lorsqu'on l'a ramené du camp de Vaussieux sur une charrette ! Le pauvre homme, ça faisait pitié ! Et puis, mademoiselle, une blessure plus large que la main !.. J'ai cru que je me trouverais mal !... Mais cette affreuse blessure, avec le temps et nos bons soins, on est parvenu, comme dit le docteur, à la *quasitriser* !

— Puisque votre maître va mieux, dit Isaure en souriant, il pourra peut-être me recevoir ?

— Certainement, mademoiselle ; M. le curé sera bien heureux d'avoir l'occasion de vous remercier.

— Des remercîments ?... Votre maître sait donc que j'ai veillé quelquefois auprès de son lit dans les moments où vous étiez obligée de vous absenter ?... Ah ! Dorothée, je vous avais pourtant défendu de lui parler de cela !

— C'est vrai, mademoiselle ; mais vous n'avez pas défendu à M. le curé de deviner ce qui s'est passé.

Tout en cherchant à se justifier, la servante avait ouvert la porte et engageait la jeune fille à entrer.

— Non, non ! dit vivement Isaure. Je ne verrai M. Delalande qu'après avoir parlé au docteur. Il doit être auprès du blessé ?

— Oui, mademoiselle. Voulez-vous que je vous l'envoie au jardin ?

— Le plus tôt possible.

Lorsque la servante eut disparu dans l'intérieur de la maison, Mlle de Longueval, cessant de se contraindre, laissa voir une grande agitation. Elle n'était pas venue seulement pour prendre des nouvelles du malade ; elle voulait surtout savoir si elle pourrait tenter auprès de lui une démarche à laquelle elle attachait la plus grande importance.

Aussi, dès qu'elle aperçut le docteur, elle courut à sa rencontre.

C'était ce brave homme, cet ancien médecin de la famille de Longueval, qui avait soigné Claudine.

—Il paraît que M. Delalande est guéri? demanda Isaure au vieux praticien.

— En bonne voie de l'être au moins, répondit le docteur. Et ce résultat, nous le devons bien moins à nos remèdes qu'au moral du malade. Entre deux crises, j'eus l'idée de parler à M. Delalande des événements extraordinaires qui venaient de se passer au camp de Vaussieux. Je lui racontai comment l'exécution avait été interrompue, et j'ajoutai que les deux soldats avaient vu leur innocence proclamée par tout le monde...Cette nouvelle eut aussitôt, sur l'organisme du blessé, un effet merveilleux. La fièvre diminua ; et le soir tout symptôme de délire avait disparu !

Mlle de Longueval écoutait avidement le médecin.

— Vous n'avez pas encore parlé à M. Delalande de l'arrestation de son frère ? demanda-t-elle.

— Bien entendu, et j'ai même pris les plus grandes précautions pour que la nouvelle ne pût arriver jusqu'à lui.

Isaure baissa la tête d'un air découragé.

— Je vois bien, murmura-t-elle, que ce qui serait le salut de l'un serait la perte de l'autre... Il faut renoncer à mon projet !

— Quel était ce projet ?

— Voici, docteur. Lorsque vous avez soigné Claudine pendant son accès de folie, vous m'aviez assuré qu'une grande joie pourrait triompher du mal qu'une grande douleur avait fait naître. Grâce à la protection de la princesse de Beauveau et à la bonne volonté du maréchal de Broglie, nous avons pu mettre Claudine en présence de Pierre. Le succès fut complet. Quelques jours après cette entrevue, vous constatiez vous-même que la guérison de la pauvre fille ne serait plus qu'une question de temps. Malheureusement des ordres sévères parvinrent depuis au Prévôt du camp. Pierre se vit dès

lors refuser la permission de sortir de prison, même sous escorte. A partir de ce moment, Claudine est retombée dans une sombre tristesse. Elle travaille bien encore à son métier à dentelles, mais elle reste silencieuse ; moi-même je n'ai pu lui arracher une parole. Et comment obtenir que son fiancé soit remis en liberté ? L'aveu de Dominique, qui s'est déclaré l'auteur du vol de la valise pour arrêter l'exécution, puis ses rétractations, quand il a su que les soldats avaient été épargnés, tout cela a fait supposer aux juges du tribunal de Bayeux qu'ils pourraient bien avoir eu affaire à un fou. De là l'ordre de tenir au secret le plus rigoureux le caporal et le pauvre Pierre.

— Je comprends ! fit le docteur en hochant la tête : la justice craint de lâcher la proie pour l'ombre... Pauvre Claudine !

— Vous vous contentez de la plaindre, docteur ; mais moi, j'ai résolu de la sauver !

— Comment ?

— En obligeant les juges à remettre Pierre en liberté.

— C'est plus facile à dire qu'à faire !

— Non, si vous consentez à m'aider. Que faut-il pour délivrer Pierre ? mettre la justice sur les traces du vrai coupable.

— Et vous le pouvez ?

— Pas moi, mais M. Delalande.

— M. Delalande ? répéta le docteur avec étonnement.

— Lui-même, reprit Mlle de Longueval. Un jour que je veillais, pendant l'absence de Dorothée, au chevet du blessé, celui-ci, se croyant seul, a tout à coup parlé...

— Le délire ! interrompit le médecin... Ah ! Mlle Isaure, quel crédit pouvez-vous accorder à des propos incohérents, causés par la fièvre ?

— Ces propos avaient beaucoup plus de suite que ceux de certaines gens qui sont parfaitement éveillés. Ils m'ont appris pourquoi M. Delalande avait traversé le camp au galop furieux de son cheval... Il voulait arriver à temps sur le lieu de l'exécution pour sauver les deux soldats, qu'il savait innocents. Il voulait jeter le nom du vrai coupable aux officiers qui entouraient l'échafaud !... De qui tenait-il ce secret ? J'ai cru comprendre qu'il l'avait découvert dans une confession... Ces propos avaient une telle logique que j'en fus vivement frappée... Mais je n'ai pas osé interroger le malade ; car vous aviez absolument défendu de lui parler des événements du camp de Vaussieux.

— Tout ce que vous m'apprenez là me paraît en effet très vraisemblable, dit le docteur. Dans l'exercice de son ministère, l'excellent prêtre aura reçu des confidences,

peut-être même des aveux. Il aura essayé d'arrêter l'exécution en livrant à la justice le nom du vrai coupable. Mais un accident, qui pouvait le tuer, l'a seul empêché d'accomplir ce qu'il regardait comme un devoir. La vérité a été fort heureusement découverte sans lui, et les deux innocents ont été épargnés.

— Provisoirement hélas! fit Isaure avec tristesse. Pour les arracher à leur cachot, il ne faudrait rien moins que l'intervention de M. Delalande. Voulez-vous m'autoriser à voir notre cher blessé?

— Oui, parce que c'est vous, répondit le docteur. Nous autres médecins, nous avons la main trop lourde pour toucher aux plaies de l'âme. En pareil cas, il faut l'adresse d'une femme pour effleurer un point douloureux, sans faire crier le patient. C'est donc sur votre habileté que je compte pour interroger M. Delalande et en tirer sans secousse les renseignements dont vous avez besoin.

— Je vous remercie de votre confiance, docteur, et je m'en montrerai digne; car, si je devine bien votre pensée, on peut tout lui dire sans danger, à la condition de lui laisser ignorer que son frère Dominique est compromis dans l'affaire.

— Très bien. Je vous autorise maintenant à voir mon blessé. Allez; je vous attendrai ici.

Vingt minutes après, la jeune fille, toute rouge d'émotion, accourait en agitant triomphalement une feuille manuscrite.

— Lisez-moi cela, docteur! dit-elle en remettant le billet au brave homme.

Le médecin parcourut rapidement les lignes suivantes :

« Je viens d'apprendre que de nouvelles personnes sont inquiétées à propos du vol de la valise. Je m'empresse donc de donner à la justice les renseignements qui suivent. Une personne, dont je dois cacher le nom, m'a fait des révélations. Il en résulterait que l'auteur du vol — le seul coupable — serait le frère de Félicité, ancienne servante de l'auberge du *Grenadier de Champagne*, aujourd'hui femme de Dominique Descourtilles. Cet homme, qui se dit employé aux fourrages de l'armée, est connu dans le pays sous le nom de Barthélemy Luro.

» DELALANDE, curé de Sommervieu. »

— Que dites-vous de ma négociation? demanda Isaure au docteur.

— Je dis que les gouvernements ont grand tort de ne pas employer les femmes dans la diplomatie... Mais, vous m'aviez parlé, je crois, d'un rôle que je devais jouer dans cette affaire?

— Certainement. J'ai compté sur vous pour porter ce billet au juge du Bailliage de Bayeux, qui instruit le procès. Consentez-vous à me rendre ce service ?

— A l'instant même. Je pars pour Bayeux.

— Ah ! merci, docteur ! Votre démarche peut rendre la raison à Claudine, et Pierre lui devra peut-être la vie !

— En ce cas, c'est à moi de vous remercier, dit le docteur en souriant. Dans notre métier, il nous arrive de tuer tant de gens malgré nous, que je m'empresse de saisir l'occasion d'en sauver un volontairement !

Dès qu'il fut arrivé à Bayeux, le médecin se rendit au Bailliage.

Ce tribunal était situé alors dans la rue de la Juridiction, à laquelle il a laissé son nom. C'était un assemblage de constructions massives, qui formaient les trois côtés d'une cour, dont le quatrième était fermé par les prisons de la ville.

Le docteur était bien connu au Bailliage ; car il y était appelé souvent dans les affaires criminelles.

— Où trouverai-je le juge chargé de l'instruction de l'affaire du Camp de Vaussieux ? dit-il au concierge du tribunal.

— Dans la Chambre de la Question.

Le docteur était habitué à cette réponse, et savait quel sens terrible elle cachait. Il n'avait en effet que trop de fois assisté aux *questions préparatoires* qu'on appliquait encore, à cette époque, à de certains prévenus, dans l'espoir, souvent déçu, de leur arracher des aveux par la souffrance.

Le médecin traversa la grande cour du Bailliage, pour gagner les bâtiments de la prison. Un geôlier le reconnut et l'introduisit dans une vaste pièce voûtée, d'aspect sinistre, dont la seule fenêtre s'ouvrait sur la cour.

On y voyait un bureau pour le greffier, au-dessus duquel se dressait une sorte de stalle en chêne sculpté, où s'asseyait le juge qui instruisait l'affaire. A quelques pas de là, suspendu à la muraille dans un cadre, figurait un petit tableau de l'Evangile, sur lequel on faisait prêter serment à l'accusé de dire la vérité.

Dans le demi-jour de la pièce, on découvrait des instruments aux formes étranges : une petite machine en fer, qu'on employait dans le ressort du Parlement de Rouen pour serrer les pouces, des tenailles dentelées, des planchettes de bois de chêne munies de leurs cordes, avec les coins et le maillet qui servaient à la question qu'on donnait avec les *brodequins*.

Mais ce qui attirait d'abord le regard et donnait aux accusés le frisson de la peur, c'était l'appareil compliqué qui occupait le centre de la chambre. D'une poulie,

attachée à la clé de voûte, tombait une corde dont l'un des bouts se terminait par un nœud coulant ; l'autre bout s'enroulait sur le cylindre d'un treuil, qu'on faisait tourner au moyen de leviers. Sous le nœud coulant, on avait rangé des poids de différentes grosseurs, qu'on attachait successivement à l'un des pieds du patient, avant de l'élever en l'air.

Auprès d'une cheminée, où on allumait un grand feu pendant toute la durée de la question, un matelas attendait le malheureux auquel, dans l'intérêt de la justice, on laissait le temps de reprendre ses sens entre deux tortures.

Familiarisé avec cet horrible mobilier, le médecin passa, indifférent, sans y prendre garde ; ce qu'il cherchait, c'était le magistrat auquel il avait affaire. Il l'aperçut bientôt dans un coin sombre, où il donnait des ordres à l'exécuteur. Il s'en approcha.

— Quel zèle ! dit le juge en reconnaissant le médecin. Vous arrivez une bonne heure au moins avant votre collègue.

— C'est que j'ai à vous faire une communication qui vous permettra de saisir un grand criminel.

Se tournant vers l'exécuteur des hautes œuvres qui, pour l'essayer, faisait glisser sur sa poulie la corde de la machine à *extension*, le magistrat lui ordonna de s'éloigner un instant ; puis il s'assit devant le bureau du greffier, pour noter les points les plus importants de la déposition qu'on s'apprêtait à lui faire.

— Je tiens, lui dit le médecin en allant droit au but, à vous faire connaître d'abord le nom du véritable, du seul auteur du vol de la valise.

Il s'interrompit comme un homme qui veut jouir de l'effet que va produire une grande nouvelle qu'il apporte. Mais quel ne fut pas son étonnement, lorsqu'il s'aperçut de l'air maussade avec lequel le magistrat accueillit ses premières paroles.

Après deux instructions de la même affaire, devenues inutiles par des circonstances indépendantes de sa volonté, le juge avait mis, dans la troisième instruction qui suivit l'aveu de Dominique, tout l'acharnement d'un homme qui veut prendre une revanche. Il avait, cette fois, construit un savant échafaudage de preuves, contre lequel le désaveu de Dominique était venu se briser impuissant. En vain le malheureux avait-il expliqué qu'il ne s'était déclaré coupable que pour arracher provisoirement à la mort deux innocents ; on ne tint compte ni de ses prières, ni de ses larmes.

Et, ce qu'il y avait de plus horrible dans sa situation, c'est que le juge instructeur était sincèrement con-

vaincu. Aveuglé par la passion, il n'admettait pas la vraisemblance du sacrifice ; il ne retenait que l'aveu, arraché suivant lui, par le remords.

— Le nom de ce grand coupable ? demanda-t-il d'un ton légèrement railleur.

— C'est un certain Barthélemy Luro.

— Qu'on dit être le frère de Félicité, femme de Dominique Descourtilles ? ajouta le juge avec un sourire dédaigneux. Je sais cela et bien autre chose !

Il se leva, après avoir jeté, sur le bureau du greffier, la plume qu'il regardait maintenant comme inutile.

Et, s'approchant du médecin étonné :

— Mon cher M. Le Tourneur, lui dit-il avec un air de commisération qui n'était pas sans une certaine impertinence, à chacun son métier !... Faites de la médecine, vous vous en acquittez fort bien ; mais laissez-moi instruire les affaires criminelles. Vous croyiez m'apprendre une grande nouvelle, que je connais depuis longtemps ; car tout le système de défense de l'accusé Dominique consiste à prétendre que le vol de la valise a été commis par le susdit Barthélemy Luro. Il n'y a qu'un obstacle à cela, c'est que la justice a pris ses informations sur le prétendu coupable. Elle sait à présent que le sieur Barthélemy Luro est dans une situation de fortune qui ne permet pas de le supposer capable de faire le métier de voleur de grand chemin.

Tandis que le magistrat parlait, le médecin baissait la tête, comme un homme qui se voit obligé de renoncer à une dernière espérance. Car il ne trouvait rien à répondre à une argumentation, qui paraissait écrasante pour le protégé de Mlle de Longueval.

— Vous n'avez pas autre chose à m'apprendre ? demanda le juge.

— Hélas non !

— Ne le regrettez pas : car Dominique ne mérite pas la pitié des honnêtes gens. Au lieu de chercher à fléchir, par sa sincérité, les rigueurs de la justice, il s'obstine à nier les faits les plus évidents. C'est à ce point que j'ai dû requérir contre lui, pour essayer de lui arracher des aveux, un jugement qui le condamne à la *question préparatoire*.

Le médecin pâlit.

— Grand Dieu ! fit-il en jetant un regard sur les instruments de torture qu'on venait de mettre en état, est-ce que ce serait ce malheureux dont le supplice commencerait bientôt ?

— Oui, dans moins d'une heure.

— Et je suis l'un des médecins convoqués ?... Ah ! je ne me sens pas le courage d'assister aux souffrances

d'un pauvre diable, auquel je m'étais intéressé. Permettez-moi, Monsieur, de me faire remplacer aujourd'hui par un de mes confrères. Un mot de vous suffira.

Le juge s'assit à la table du greffier et écrivit quelques lignes sur un papier qui avait un en-tête imprimé.

— Pour un homme habitué à tremper ses mains dans le sang, dit-il en remettant le billet au docteur, vous montrez une sensibilité bien étonnante ?

— C'est que moi, répondit le vieux praticien avec malice, je ne fais souffrir les gens que dans l'espoir de les soulager.

Et sur ce mot, qui était une amère critique de l'insensibilité professionnelle avec laquelle les magistrats soumettaient les prévenus aux plus atroces tortures, le docteur prit congé du juge.

Une demi-heure après, l'infortuné Dominique était amené dans la chambre de la question. A la vue des instruments de supplice, le pauvre garçon jeta un cri de terreur.

— Ah ! mon Dieu ! fit-il en se débattant entre les mains du gardien, est-ce pour moi ?

— Ce ne sera pas pour vous, fit une voix sévère, si vous vous décidez enfin à dire toute la vérité.

Dominique leva les yeux et aperçut le juge qui se penchait, du haut de la stalle de chêne, sur la table où le greffier écrivait.

L'accusé fut aussitôt conduit devant le cadre qui renfermait un tableau de l'Evangile. Lorsqu'il eut prêté serment de dire toute la vérité, on le fit asseoir sur le banc, qu'on appelait la *sellette*.

— Depuis votre dernier interrogatoire, lui dit le magistrat, la justice a fait d'importantes découvertes. Ce Barthélemy Luro, qui devait être selon vous le frère de votre femme, n'a aucun lien de parenté avec elle.

— Félicité aurait donc menti, Monsieur ? Ça n'est pas possible. Quel intérêt aurait-elle eu d'ailleurs à se donner pour frère un criminel ?

— C'est aussi ce que la justice s'est demandé. Et voici le résultat de ses recherches. Elle a reconnu d'abord que Barthélemy Luro n'est pas le parent de votre femme ; ensuite qu'il est assez riche pour n'avoir pas eu besoin de recourir au vol, afin de se procurer de l'argent.

— Et moi, Monsieur, est-ce que je n'ai pas à la maison tout ce qu'il faut pour me contenter ? Notre auberge va bien ; je suis économe, je...

— Il ne s'agit pas de vous en ce moment, mais de l'homme sur qui vous avez espéré faire retomber tout le poids de l'accusation. Eh bien, il est clair aujourd'hui que cet homme n'a pu avoir l'idée de s'emparer des bijoux de M. de Guillebon.

— C'est pourtant lui, Monsieur, qui en avait confié une partie à Félicité.

— Votre femme le dit, mais on n'est pas tenu de la croire.

— Alors, Monsieur, d'où lui seraient venus ces bijoux ?

— De son industrie criminelle. Votre femme a eu l'infernale adresse de griser le caporal et d'éloigner Pierre, son camarade, pour vous donner le temps, à vous, de vous emparer de la valise.

— On soupçonue donc aussi Félicité ? Mais, elle est aussi innocente que moi !

— Oui, et c'est pour cela que nous avons tenu à nous assurer aussi de la personne de votre femme.

— On l'a donc arrêtée ?

— On a essayé du moins. Mais elle avait déjà pris la fuite. On ne l'a pas trouvée à l'auberge de Vaussieux.

— Ah ! tant mieux ! s'écria Dominique.

Le magistrat recommanda au greffier de noter avec soin cette dernière exclamation.

— Le cri de joie qui vient de vous échapper, dit-il ensuite à l'accusé, est d'une importance considérable au procès ; car il montre clairement combien vous redoutiez les interrogatoires de votre complice. Quand on est seul, on peut nier effrontément ; mais, à deux, les contradictions commencent. Une femme d'ailleurs se laisse intimider plus facilement qu'un homme. Avec la fuite de votre femme, ce danger disparaît. C'est cela qui vous a tant réjoui.

— Non, monsieur, ce n'est pas cela.

— Quoi donc ?

— J'ai été bien heureux d'apprendre que ma chère Félicité ne serait pas arrêtée ; car je sais maintenant, par expérience, ce que la justice peut faire souffrir à un innocent !

— Quand on est innocent, on ne fuit pas... Votre femme n'a abandonné son domicile que parce qu'elle craignait vos aveux.

— Elle a dû savoir que je n'en ai pas fait.

— Oui, mais elle a dû apprendre aussi, par une de ces indiscrétions que la justice ne peut éviter, qu'un jugement venait de vous condamner à la question préparatoire.

— La question ! balbutia le malheureux Dominique en frissonnant.

Ses yeux rencontrèrent en même temps l'exécuteur des hautes œuvres qui s'était avancé jusqu'au milieu de la pièce. Avec le calme indifférent que donne l'habitude,

le bourreau venait d'apporter près de la sellette un énorme poids en pierre.

— A votre émotion, dit le juge à Dominique, je vois qu'il sera inutile de recourir à la torture pour vous arracher des aveux. Vous n'êtes pas, Dieu merci ! de ces criminels endurcis qui savent mentir au milieu des plus atroces douleurs. Votre jeunesse d'ailleurs m'inspire une profonde pitié. Voyons ! un bon mouvement. Parlez : dites toute la vérité !

— Que faut-il donc dire ? s'écria Dominique en joignant les mains.

— Avouez que votre femme a participé au crime dont on vous accuse.

— Ce serait un affreux mensonge, Monsieur !... Je ne puis pas avoir de complice, puisque je ne suis pas coupable !

A cet instant, le bourreau interrogea du regard le magistrat.

— Faites ! dit sèchement le juge.

Quand il sentit la main de l'exécuteur s'appesantir sur lui, Dominique eut un cri de terreur.

— Tuez-moi ! murmura-t-il ; mais ne me faites pas souffrir !

Et il se cacha le visage dans les mains, pour ne pas voir l'instrument du supplice.

Cependant le bourreau l'avait saisi et le maintenait debout, tandis que le greffier lisait à haute voix l'interrogatoire que le malheureux venait de subir. Puis on lui donna lecture du jugement qui le condamnait à la question.

XXI

Ce que vit Mme Françoise

Au moment où le greffier achevait sa lecture, le magistrat agita une sonnette. A ce signal une porte s'ouvrit et deux médecins furent introduits. Après avoir prêté serment de procéder fidèlement à la visite du patient, ils s'approchèrent de celui-ci et l'examinèrent avec soin. Dominique s'évanouit dans leurs bras ; mais ils le ranimèrent en lui faisant respirer des sels énergiques. Ils déclarèrent ensuite que l'accusé n'avait aucune infirmité et qu'il leur semblait en état de souffrir *l'extension*.

Déjà deux aides du bourreau avaient enfoncé des leviers dans le cylindre du treuil, autour duquel s'enroulait la corde, dont l'autre bout descendait du plafond, après avoir passé dans la poulie.

Le bourreau, après avoir attaché une pierre à l'un

des pieds du patient, lui passa le nœud coulant sous le bras droit, à sa jonction avec l'épaule. Alors les aides pesèrent sur les leviers du treuil et roidirent la corde, mais sans soulever l'accusé et de manière seulement à le maintenir droit.

— Grâce ! grâce ! fit Dominique.

Mais sa prière ne fut pas écoutée. Habitué à cet horrible spectacle, dont il ne voyait que le côté professionnel, le magistrat demeura impassible et ordonna à l'exécuteur de faire soulever l'accusé à un pied de terre.

— Qui de vous ou de votre femme a eu la première idée du crime ? demanda-t-il alors.

— Ni moi, ni Félicité ! fit Dominique d'une voix éteinte.

Sur un signe du juge, le malheureux fut soulevé à deux pieds de terre. On lui posa aussitôt une nouvelle question, mais il ne répondit que par un gémissement. Les médecins, chargés de prévenir les accidents qui auraient pu survenir examinèrent Dominique et déclarèrent qu'il était en danger d'être étouffé s'il n'était relâché quelques instants.

Le juge enjoignit à l'exécuteur de faire asseoir le patient sur un banc, et, tandis que les médecins le ranimaient avec des eaux spiritueuses, il regardait sa montre et jetait des regards mécontents sur le pauvre diable qui s'obstinait à ne pas avouer. Peut-être était-il attendu au dehors pour un dîner ou une réunion de famille !

A peine Dominique eut-il repris ses sens, que le magistrat lui adressa de nouveau une question relative à la manière dont il avait accompli le vol de la valise. Le pauvre garçon protesta de son innocence en versant des larmes.

— Allez ! fit alors le juge au bourreau.

Très au courant des moindres formalités de l'atroce procédure, l'exécuteur ordonna à ses aides de soulever tout d'une traite le patient à la hauteur où il était, avant qu'on eût interrompu l'interrogatoire.

Le magistrat fit alors une nouvelle demande à l'accusé. Mais, avant même qu'il eût achevé sa phrase, sa voix fut couverte par un tumulte épouvantable.

Le bourreau se sentit tout à coup saisi par une main puissante, qui l'envoya rouler sur le pavé de la chambre. Détaché de l'horrible machine, Dominique se trouva en même temps transporté doucement sur le matelas, qui était étendu près de la cheminée.

Le juge s'était levé et, du haut de son estrade, laissait tomber des paroles indignées sur les misérables qui avaient osé envahir le sanctuaire de la justice. Mais quelle ne fut pas sa stupéfaction lorsqu'il vit que l'un

des principaux perturbateurs était revêtu d'une robe de prêtre !

C'était en effet l'abbé de Thoury qui avait causé tout ce scandale. Après avoir arraché le patient au bourreau, il venait de déposer Mme Françoise sur le matelas, à côté de son fils.

— Rassurez-vous, Mme Françoise, lui disait-il... Ce ne sera rien, Dominique n'a rien de brisé... Je m'y connais un peu, moi, vous savez... Je suis presque médecin !

Dominique rouvrit les yeux.

— Ma mère ! fit-il en essayant de tendre les bras.

— Mon fils ! mon Dominique ! disait Mme Françoise en promenant sa main encore lourde sur la tête et sur le front du jeune homme.

— Elle parle ! fit Dominique avec stupeur... Ce n'est pas possible... Je me suis trompé... Ce n'est pas ma mère !

— Si ! reprit le brave abbé. C'est bien votre mère, votre mère guérie... qui vient vous sauver !

— Ma mère ! murmura le pauvre garçon en versant des larmes de joie.

Et il pencha sa tête sur Mme Françoise, qui le pressait contre son cœur, en le regardant silencieusement.

Un instant attendri par cette scène émouvante, qui était son œuvre, l'abbé de Thoury eut bientôt à défendre ces deux tendresses contre de nouvelles violences; car le bourreau et ses aides voulaient reprendre leur victime Mais, quand il voulut s'adresser au juge, il s'aperçut que ce magistrat avait, en ce moment, une explication très vive avec une des personnes qui avaient pénétré violemment dans la chambre de la question.

Ce personnage n'était rien autre que le vieux médecin de la famille de Longueval. En sortant de la maison d'un client, il avait rencontré l'abbé de Thoury qui conduisait lui-même la voiture dans laquelle il avait amené la paralytique à Bayeux.

Le médecin connaissait depuis longtemps le professeur de physique de l'Université de Caen. Et, tout en faisant la part des exagérations du savant, il estimait ses travaux et faisait grand cas de son caractère. Aussi s'approcha-t-il avec empressement de la voiture, quand l'abbé de Thoury l'appela pour lui apprendre le but de son voyage.

— Je n'ai pas le temps de vous montrer ma paralytique, lui dit l'abbé, et je vous expliquerai une autre fois comment j'ai obtenu cette merveilleuse guérison. Mais, puisque vous voilà, je vais vous demander immédiatement un service, au nom de cette malheureuse

mère qui vient ici pour réclamer son fils injustement accusé. Elle apporte des preuves si évidentes de son innocence, que le pauvre prisonnier devra lui être rendu séance tenante. Seulement ni moi, ni elle, nous ne connaissons les moyens de nous faire introduire auprès du magistrat qui peut et doit écouter sa réclamation. Vous qui avez comme médecin juré vos grandes et vos petites entrées au Bailliage de Bayeux, j'ai pensé que vous ne refuseriez pas de nous y conduire.

Et il ajouta à voix basse, de manière à ne pas être entendu de Mme Françoise :

— Je viens d'apprendre, en arrivant à Bayeux, que le fils de cette malheureuse femme a été condamné à la question préparatoire. Vous comprenez qu'il n'y a pas une minute à perdre.

— Quel est donc le nom de ce pauvre diable? demanda le médecin.

— Dominique Descourtilles.

— Ah! mon Dieu! fit le brave homme en pâlissant. Il est peut-être déjà trop tard... Partons!

Il monta dans la voiture et s'assit près de l'abbé en lui recommandant de pousser vigoureusement le cheval.

Quelques minutes après, la voiture s'arrêtait devant le Bailliage de Bayeux. L'abbé de Thoury enleva la malade, la posa à terre et la porta plutôt qu'il ne l'aida à marcher. Il était précédé du médecin qui les conduisit directement à la chambre de la question. Le geôlier fit d'abord des difficultés pour les laisser entrer. Mais le vieux docteur lui montra l'assignation qu'on lui avait adressée pour assister à la question et lui enjoignit de les introduire.

On sait le reste. A peine la porte fut-elle ouverte que Mme Françoise, en apercevant Dominique suspendu à l'affreuse machine, jeta un cri terrible et tomba évanouie sur le pavé. En même temps l'abbé de Thoury s'était précipité au secours du patient. Tout cela avait été si rapide que le médecin avait assisté avec stupeur, sans pouvoir s'y opposer, aux violences de celui qu'il venait de conduire dans la chambre de la question.

L'excellent homme avait trop de cœur d'ailleurs pour désapprouver la conduite de l'abbé. Lorsque, revenu de sa première surprise, il put se rendre compte de ce qui s'était passé, il n'eut même d'autre pensée que de chercher à excuser la brutale intervention de son ami. Et c'est ainsi qu'il eut le courage d'affronter la colère du juge, auquel il raconta en peu de mots ce que nous venons nous-même d'apprendre au lecteur.

Le magistrat écoutait les explications du médecin avec un calme, qui ne se démentait que par le tremblement

involontaire des lèvres. C'était une fureur froide, concentrée, et qui ramassait au-dedans toute sa véhémence.

— C'est bien! dit-il sèchement au docteur lorsque celui-ci eut cessé de parler; vous aurez à répondre plus tard devant la justice des désordres dont vous avez été la cause.

Et, se penchant vers le greffier, il lui dicta un procès-verbal de la scène scandaleuse, qui avait interrompu l'œuvre de la justice.

A cet instant, l'exécuteur s'approcha du juge, pour lui demander des ordres.

— Eloignez la mère! lui dit-il froidement.

Il remonta sur l'estrade qui dominait la table du greffier.

L'abbé de Thoury avait entendu l'ordre et vu le mouvement du bourreau.

— Arrêtez! dit-il à l'exécuteur avec un geste impérieux.

Et, soutenant Mme Françoise, il la conduisit devant le magistrat.

— Vous permettrez bien à cette mère de défendre son fils? dit-il au juge.

Et il ajouta d'une voix douce, en s'adressant à la mère:

— Allons! du courage Mme Françoise!

La malheureuse femme tendit ses mains suppliantes vers le juge.

— Mon fils est innocent, Monsieur! dit-elle, je vous le jure!

— Vous connaissez donc les vrais auteurs du vol de la valise? demanda le magistrat d'un ton ironique.

— Oui, Monsieur. Ils sont deux. C'est d'abord Félicité, cette misérable servante que mon fils a épousée malgré moi...

— Ah! ma mère, vous aussi vous l'accusez? fit Dominique d'une voix plaintive, en se soulevant sur son matelas.

— Grand Dieu! fit Mme Françoise avec terreur, je n'avais pas pensé à cela!... Dans l'état où est Dominique, ce que j'ai à dire pourrait...

— Ne craignez rien, interrompit le magistrat; il en sait plus long que vous sur le crime de Vaussieux!

— S'il l'avait su, s'écria Mme Françoise, il n'aurait pas épousé la femme qui a tenté de m'assassiner!

— Expliquez-vous; je ne vous comprends pas.

— Dans la nuit du vol, je fus réveillée tout à coup par une vive douleur. J'allais me rendormir lorsqu'un bruit attira mon attention. Ça avait l'air de partir de la salle du cabaret, qui n'est séparée de ma chambre que par une porte vitrée. A cette heure-là cependant, l'auberge était fermée. Qui pouvait être là? Je voulus voir!... Je descendis de mon lit, je m'approchai avec précaution

de la porte, et j'écartai le rideau... Une faible lumière éclairait la grande salle. J'entrevis la figure d'un homme. En face de cet homme, une femme examinait des bijoux. C'était Félicité ! Elle souriait et semblait compter des pierres précieuses... L'idée d'un vol me vint aussitôt... J'eus peur d'être surprise. Je regagnai mon lit et je fis semblant de dormir... Mais j'avais été vue, ou entendue... Les deux coquins entrèrent dans ma chambre... On m'examina... L'homme crut que je dormais réellement... Mais la femme insista et découvrit ma ruse... Alors elle alla chercher un couteau et ordonna à son complice de me tuer... L'homme me saisit à la gorge. Quand la pointe du couteau fut sur ma poitrine, je me crus morte... Et de fait, je ne sentis plus rien !... J'étais paralysée !... La terreur m'avait rendue muette !... Ils m'ont fait grâce de la vie, parce que je ne parlerais plus !... Mieux aurait valu mourir !... Car je n'aurais pas vu plus tard, sans pouvoir parler, mon fils épouser la misérable qui avait voulu me tuer !

Des sanglots partirent du fond de la chambre de la question. C'était Dominique qui pleurait, en proie à la plus horrible des souffrances ; car à la douleur de voir son bonheur perdu se mêlait l'amertume de la honte.

— Mon pauvre enfant, comme je le fais souffrir ! dit Mme Françoise en pleurant.

Elle s'interrompit et le juge lui-même, se sentant ému, l'engagea à se reposer, avant d'achever sa déposition.

— Dieu a eu pitié de moi enfin, reprit Mme Françoise, puisqu'il m'a fait rencontrer ce savant qui m'a guérie !

Et elle adressa un regard plein de reconnaissance à l'abbé de Thoury qui la soutenait.

— Je puis raconter le reste, dit le professeur de physique en faisant asseoir Mme Françoise sur le banc ; reposez-vous. C'est à moi d'apprendre à la justice le nouveau crime dont je fus témoin.

L'abbé de Thoury fit alors le récit de la deuxième tentative d'assassinat qui avait été commise à Caen par l'ancienne servante de l'auberge.

— Je m'explique très bien la nécessité de ce second crime, dit le juge quand l'abbé eut achevé sa déposition. Félicité, ayant appris que Mme Françoise avait retrouvé la parole, avait un intérêt à faire disparaître le témoin qui pouvait la dénoncer. Ces faits nouveaux donnent raison au système de l'accusation, qui avait déjà pressenti la culpabilité de l'ancienne servante ; mais ils n'apportent aucun renseignement sur le deuxième auteur du vol de la valise. Mme Françoise elle-même est bien obligée d'avouer qu'elle n'a fait qu'entrevoir dans l'ombre l'homme qui accompagnait Félicité...

— Pardon, Monsieur, dit Mme Françoise de son banc, j'ai très bien vu cet homme, quand il s'est approché de mon lit avec un couteau...

— Cependant, reprit le juge, vous nous avez dit vous-même qu'à ce moment-là vous étiez à moitié morte de peur... On voit mal dans ces terribles circonstances, et, longtemps après, les souvenirs restent troublés.

— J'ai pourtant parfaitement reconnu cet homme, qui était venu plusieurs fois à l'auberge.

— Alors, vous savez son nom ?

— Je crois me rappeler qu'il s'appelle, ou se fait appeler Barthélemy Luro.

Le juge haussa les épaules.

— Oui, fit-il ironiquement, le prétendu frère de Félicité ?... Inutile d'insister ; cet homme n'est point parent de la femme de votre fils. La justice a d'ailleurs reçu les meilleurs renseignements sur son compte. Le commerce de cet homme est si prospère qu'il avait pu offrir à un certain fermier, dont il devait épouser la fille, une somme importante. Il faudrait être fou, dans de pareilles conditions, pour voler sur les grands chemins !

Le juge demanda au greffier quelques pièces de la procédure, qu'il feuilleta gravement. Puis, tout à coup, s'adressant de nouveau à Mme Françoise :

— Longtemps avant la première tentative d'assassinat dont vous avez été victime, lui dit-il, ne vous étiez-vous pas opposée aux projets de mariage de votre fils ?

— Oui, Monsieur... Je me défiais de Félicité. Elle ne me plaisait pas. Je dirai même qu'elle me faisait peur. Il me semblait qu'elle ferait le malheur de Dominique !

— Avez-vous eu à ce sujet des discussions avec votre fils ?

— Souvent, Monsieur... Je dois même avouer que ce pauvre Dominique aimait tant cette coquine qu'il m'a un jour manqué de respect en la défendant. Ce n'est pas moi qui lui reprocherai jamais ça ! Maintenant qu'il va m'être rendu, je ne penserai plus qu'à le consoler... Monsieur le juge va bien me permettre de le ramener à la maison ?

Le magistrat eut un sourire de pitié.

— Ce n'est pas au moment où l'instruction va suivre une nouvelle voie, dit-il, que l'on pourrait remettre votre fils en liberté.

— Quoi ! fit la mère en se révoltant, vous le croyez donc encore coupable, après ce que je vous ai dit ?... Mais, que faudrait-il faire alors pour prouver son innocence ?

— Il faudrait livrer à la justice le complice de Félicité, celui qui a tenté de vous donner un coup de couteau ;

il faudrait le reconnaître, l'obliger à avouer son crime.

La voix du magistrat fut couverte par un cri.

— Le voilà ! avait dit tout à coup Mme Françoise... Je le vois !

Les yeux fixes, les lèvres frémissantes, la mère avait tendu le bras dans la direction de la fenêtre basse qui éclairait la chambre de la question.

— C'est lui ! lui ! ajouta-t-elle.

Et elle versa des larmes de joie.

— Cette femme doit être sujette à des hallucinations, dit le juge instructeur. Elle est folle ; elle croit apercevoir ce que son imagination lui représente.

— Non, elle n'est pas folle ! s'écria l'abbé de Thoury, qui s'était élancé auprès de la fenêtre. Ce qu'elle a vu, tout le monde ici peut le voir, comme je le vois moi-même !

On accourut auprès de l'abbé, et un cri de surprise s'échappa de toutes les bouches. Au milieu de la cour intérieure du tribunal, on avait vu passer un homme enchaîné, que conduisaient deux gardes des fermes.

— C'est quelque contrebandier que l'on mène aux prisons de l'Amirauté, dit le juge en haussant les épaules. Que peut avoir de commun cet homme avec le complice de Félicité ?

Mais déjà l'abbé de Thoury avait enlevé Mme Françoise du banc où elle était assise, pour la porter auprès de la fenêtre.

— C'est bien cet homme que vous avez reconnu ? dit-il en lui montrant le prisonnier.

— Oui ! fit Mme Françoise d'un ton énergique, c'est mon assassin, c'est Barthélemy Luro !

— Vous le reconnaissez ? demanda le juge qui comprit enfin qu'un grave événement se préparait.

— Oui ! répondit Mme Françoise avec feu.

L'expression d'horreur et de haine, qui se peignit sur ses traits à la vue de ce misérable, aurait suffi déjà, avant toute autre preuve, pour ébranler les esprits les moins disposés à se laisser convaincre.

Les magistrats instructeurs sont comme les chasseurs passionnés, qui abandonnent volontiers une piste, quand ils sont sûrs de rencontrer ailleurs de plus gros gibier. Le juge donna immédiatement des ordres au greffier pour qu'on introduisît le prisonnier dans la chambre de la question.

XXII

Le faux contrebandier

Mme Françoise ne s'était pas trompée. C'était bien Barthélemy Luro qui avait traversé la cour de la prison entre deux gardes des Fermes.

Lorsque le malfaiteur entra dans la chambre de la question, la vue des instruments de torture lui arracha un cri d'épouvante.

— Je ne suis pas un criminel, moi ! dit-il aux deux hommes qui le tenaient chacun par un bras. Vous prétendez que j'ai voulu faire de la contrebande ? Mais on ne met pas à la question pour cela... Vous vous trompez ! Ce n'est pas ici que vous deviez me mener ; c'est devant le lieutenant général de l'Amirauté.

Le misérable se débattait, les membres agités par un tremblement convulsif, les traits décomposés par la peur.

A quelques pas de lui, une émotion non moins vive avait assailli une des personnes qui étaient réunies dans la chambre de la question ; seulement ce n'était plus la terreur, mais la haine. Quand elle aperçut, quand elle reconnut celui qui avait tenté de l'assassiner, celui à la place duquel son fils venait d'être torturé, Mme Françoise se leva indignée. Il fallut toute la force de l'abbé de Thoury pour la maintenir, et toute l'influence que le savant exerçait sur elle, pour qu'elle consentît à se taire et à attendre le moment où le magistrat croirait son intervention opportune.

— Faites asseoir cet homme sur le banc des accusés, dit le juge instructeur aux gardes des fermes.

A moitié paralysé par la terreur, Barthélemy Luro suivait avec une persistance inquiète les moindres mouvements de l'exécuteur et de ses aides. Il craignait que l'un de ces hommes ne s'approchât pour lui mettre les brodequins ou le suspendre à l'horrible poulie. Car le misérable n'avait que l'audace du crime ; et, comme le lui avait souvent reproché Félicité, sa complice, il était lâche et incapable d'affronter la justice avec la bravoure cynique de certains malfaiteurs.

— Racontez-moi comment vous avez arrêté cet homme, demanda le juge à celui des gardes des Fermes qui semblait exercer le commandement.

— Voilà, Monsieur, dit le soldat de la Gabelle... Mon camarade et moi nous faisions notre ronde de nuit, hier soir, sur le haut de la falaise de Saint-Pierre-du-Mont, village situé, comme vous le savez, près de Grandcamp. Il faisait très noir. Tout à coup, dans l'ombre, à quelque

cent pas, je vois briller des étincelles. J'arrête mon camarade et je lui dis d'observer comme moi ce qui allait se passer. — Bah ! fit-il ; on bat le briquet, c'est quelque pêcheur qui allume sa pipe... Moi, j'observais toujours. — Allons donc ! lui dis-je à mon tour, on ne bat pas le briquet six fois de suite, à des intervalles égaux, pour enflammer du tabac, mais pour le passer en fraude... C'est un signal ! En avant et pas de bruit !... Nous avançons. On entendait les vagues qui frappaient le bas de la falaise. C'était l'heure de la marée, le moment où il est facile d'approcher avec une barque de l'*échelle* de Saint-Pierre-du-Mont. C'est comme cela, Monsieur, que nous appelons dans le pays un sentier tracé dans les rochers à pic, par lequel les pêcheurs descendent à la mer. Et j'avais remarqué que les étincelles avaient l'air de partir de cet endroit là. Nous approchons, et je saisis au collet un homme qui avait fui jusqu'au bord de la falaise.

— Pourquoi m'arrêtez-vous ? me dit-il brusquement. Est-ce que vous me prenez pour un contrebandier ?

-- Mon Dieu oui.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que je vous ai vu faire un signal, pour avertir vos complices.

— Un signal ? Mais, je battais le briquet tout simplement.

Au même instant, d'une barque, qui approchait du pied de la falaise, partit le même signal. Il n'y avait plus moyen de nier. Alors, notre homme fouilla dans sa poche et essaya de se faire relâcher en nous offrant de l'argent. Mais, comme vous le voyez, Monsieur, il a perdu son temps. Car, après l'avoir amené au poste de Grandcamp où il a passé la nuit, nous l'avons, dès le matin, conduit à l'Amirauté de Bayeux.

— Vous avez dû fouiller cet homme, demanda le juge. Qu'avez-vous trouvé sur lui ?

— Rien qui paie les droits, mais seulement un pistolet et quelques papiers, que voici.

En même temps le garde des Fermes posa sur la table du greffier les objets saisis sur le prisonnier.

— Levez-vous ! dit alors le juge à Barthélemy Luro. Vous venez d'entendre ce qui vient d'être dit ?

— Oui, Monsieur, répondit le malfaiteur. Tout cela est vrai, sauf un point ; c'est que je ne suis pas un contrebandier.

— Que faisiez-vous donc sur le haut de la falaise ?

— Je gagnais Grandcamp à travers champs.

— Et pourquoi cachiez-vous sous vos vêtements un pistolet ?

— Parce que dans mon commerce, je suis souvent obligé de voyager la nuit. Et les routes ne sont pas sûres.

— Quel est donc votre commerce ?

— Je suis fournisseur de fourrages, attaché à l'armée du camp de Vaussieux.

— Ah ! et vous vous appelez ?

— Barthélemy Luro.

Le juge parut surpris que l'homme dénoncé par Mme Françoise ne cherchât pas à dissimuler le nom sous lequel il était connu à Vaussieux.

— Malgré les allures suspectes que vous aviez au moment où les gardes vous ont arrêté, continua le juge, soutenez-vous encore que vous n'aviez pas l'intention de faire de la contrebande ?

— Oui, Monsieur.

— En ce cas, je n'ai plus rien à vous demander sur ce point. Ce sera l'affaire des juges de l'Amirauté. Mais, avant de vous envoyer devant cette juridiction, je dois vous avertir qu'une grave accusation pèse sur vous. On prétend que vous auriez commis, ou tenté de commettre un assassinat ?

— C'est un affreux mensonge cela ! fit le malfaiteur en pâlissant.

— Cependant la plainte est formelle, et je ne vous ai fait entrer ici que pour vous obliger à répondre sur le champ à votre accusateur.

— Il est donc ici ? balbutia Barthélemy Luro en promenant dans la salle un regard anxieux.

Et il ajouta avec une sorte de bravade, mais d'un ton mal assuré :

— Ah ! Je voudrais bien le voir !

— Eh bien regarde-moi ! dit une voix de femme.

Mme Françoise venait tout à coup de s'avancer vers le malfaiteur en s'appuyant sur le bras de l'abbé de Thoury.

— Oh ! fit Barthélemy avec épouvante : elle parle !

Une pâleur livide avait envahi son visage. Il recula, terrifié, devant le bras rigide de sa victime qui le poursuivait impitoyablement. Son pied heurta une pierre et il vint tomber, à demi-évanoui, sur le treuil de l'horrible machine qui servait à donner la question.

Ce fut le bourreau qui le releva.

Le malfaiteur frissonna. Car il crut que le juge avait ordonné à l'exécuteur de lui faire subir la question.

— Grâce ! fit-il en joignant les mains, grâce ! Je ne suis pas coupable !

— Misérable ! fit Mme Françoise avec indignation... Mais je te reconnais ! C'est toi qui as essayé de me frap-

per avec un couteau dans la nuit du vol ! C'est toi, monstre ! Et si ton bras s'est arrêté, c'est que j'ai été subitement frappée de paralysie... Tu croyais que je ne guérirais pas, tu espérais que je resterais muette toute ma vie !... C'est toi-même qui l'as dit à ta complice, lorsqu'elle t'encourageait encore à me frapper.

— Cette femme doit avoir raison, dit le juge à Barthélemy Luro. Votre premier mot : « Elle a parlé ! », la terreur que vous avez montrée, et l'une des pièces qu'on a saisies sur vous donnent à son accusation un poids indiscutable. Ecoutez plutôt la lecture de ce billet, qui semble indiquer qu'après le crime vous aviez reçu de votre complice des indications pour favoriser votre fuite.

Et il lut à haute voix la note suivante :

« Arrivé sur le bord de la falaise, près de l'*échelle* de « Saint-Pierre-du-Mont, tu battras le briquet six fois, à « des intervalles égaux. De la mer, on te répondra. Aus- « sitôt tu descendras au bas de la falaise. Une chaloupe « s'en approchera. Tu crieras aux matelots : « Morgan, « la ferme aux trois tours ! » Alors, on te fera monter « dans la chaloupe, pour te conduire au bateau qui te « mènera où tu sais. »

Pendant que le juge faisait cette lecture, Barthélemy Luro avait perdu le peu d'assurance qui lui restait. En vain essaya-t-on de l'interroger. Il se renferma dans le silence le plus obstiné, ou ne répondit que par des monosyllabes, comme font les coupables qui nient sans donner de raisons, de peur de se trahir. Comme il refusait de nommer la personne qui lui avait écrit, le juge fit présenter le billet à Mme Françoise.

— Je ne sais pas lire, dit la paralytique.

— Présentez-le au fils, alors, dit le magistrat à l'huissier.

Dominique eut à peine jeté les yeux sur le billet qu'il jeta un cri.

— Ah ! fit-il avec horreur, c'est l'écriture de Félicité !

Et le malheureux garçon retomba évanoui sur le matelas où on l'avait déposé.

Le voile, qui lui avait jusque-là caché l'affreuse vérité, venait enfin d'être déchiré. Le doute n'était plus possible. Il vit, comme à la lueur d'un éclair, l'ombre sinistre de son passé. Lui si honnête, si loyal, il avait aimé et épousé une fille indigne, une voleuse, un assassin !

Ce fut une scène navrante. Mme Françoise, soutenue par l'abbé de Thoury, s'était approchée de Dominique qu'elle prit dans ses bras. Elle le soulevait, l'appuyait contre son cœur, lui pressait doucement la tête de ses

mains et lui disait de ces mots que savent seules trouver les mères. Le pauvre garçon se ranima peu à peu entre les bras de celle qui lui avait autrefois donné la vie, et qui lui donnait maintenant la force de ne pas mourir.

Tandis que la mère et le fils mêlaient ainsi leurs pleurs, le juge, heureux d'avoir enfin mis la main sur l'un des auteurs du vol de la valise, essayait d'arracher des aveux au prisonnier. Sur son ordre, le greffier donna lecture d'un article qui conférait à tous les juges indistinctement le droit de soumettre un accusé à la question préparatoire.

— Vous avez entendu ce que vient de lire le greffier, demanda le magistrat à Barthélemy Luro. Répondez et ne m'obligez pas à user immédiatement du droit que me confère l'ordonnance de 1670. Les instruments du supplice sont là, tout prêts ; l'exécuteur et ses aides n'attendent qu'un ordre pour agir. Parlez, avouez votre crime !

Barthélemy Luro était devenu livide ; il courbait la tête, anéanti, immobilisé par la peur.

Comme le malfaiteur continuait à garder le silence, le juge fit un signe au bourreau, qui vint poser sa main sur l'épaule de l'accusé.

— Pitié ! s'écria le misérable en tombant à genoux et en joignant les mains... Pitié ! ce n'est pas moi qui ai eu la pensée du meurtre !

— Ah ! fit le juge, enchanté de voir que ses menaces produisaient de l'effet, c'est donc votre complice qui vous a engagé à tuer Mme Françoise ?

— Oui ! fit Barthélemy Luro d'une voix presque éteinte. Et la preuve, c'est que je n'ai pas donné le coup de couteau à Mme Françoise, malgré les menaces de Félicité. Mme Françoise peut bien vous le dire.

— Pour cela, je dois le reconnaître ! dit la paralytique, de la place où elle était assise auprès de son fils.

— Voilà une parole qui peut vous mériter la pitié de la justice, dit le magistrat à l'accusé. Mais il faut, pour que vous obteniez cette faveur, que vous fassiez des aveux complets et que vous nous aidiez à nous saisir de votre complice. Car vous devez savoir où Félicité se cache. Etes-vous prêt à fournir à la justice les éclaircissements dont elle a besoin ?

— Oui, Monsieur, fit le malfaiteur en promenant un regard terrifié autour de lui ; mais pas ici, pas dans la chambre de la question !

— Soit ! répondit le juge en descendant de son fauteuil.

Et il sortit de la pièce sinistre, après avoir donné l'or-

dre de lui amener l'accusé dans la chambre d'instruction du Bailliage.

XXIII

Le Chasse-Marée

Après sa deuxième tentative de meurtre sur Mme Françoise, Félicité avait compris qu'il ne lui restait plus de salut que dans la fuite. Elle sortit du collége du Bois pendant la nuit et gagna rapidement l'entrée de la carrière, où elle avait attaché son cheval. Puis elle s'élança au grand trot sur la route de Bayeux.

La nuit était épaisse ; elle passa sans être aperçue au milieu des villages endormis. Lorsqu'elle arriva devant l'auberge où elle avait noué cette lente et habile intrigue, qui s'était terminée par son mariage avec le pauvre Dominique, elle ne put s'empêcher de verser des larmes de rage.

— C'est fini ! pensait-elle... Je ne reviendrai jamais là !... C'était un beau rêve pourtant, à moitié réalisé déjà ! Mais il était écrit que la vie tranquille et honorable n'est pas faite pour moi !... Eh bien, tant pis !... Et malheur à qui se mettra sur mon chemin !

Elle frappa en même temps le cheval qui prit le galop.

Au point du jour, lorsqu'elle arriva à Grandcamp, elle s'empressa de descendre sur la plage. Car elle espérait qu'à l'heure de la marée, au moment où les marins apportent le poisson pêché pendant la nuit, elle pourrait avoir quelque nouvelle du chasse-marée, qui courait des bordées devant les falaises de Saint-Pierre-du-Mont.

Elle y trouva mieux que des renseignements. La première personne qui s'offrit à sa vue parmi les marins qui abordaient avec leurs canots, ce fut le capitaine lui-même du chasse-marée, petit homme aux traits énergiques dont le regard se croisa avec le sien.

Le contrebandier accourut.

— Il y a donc du nouveau ? lui demanda-t-il.

— Oui ! fit la jeune femme d'un air sombre. Je vous parlerai à bord.

— En ce cas, montez dans le canot. Nous repartons à l'instant.

Ce fut tout. Le capitaine du chasse-marée alla à la recherche de ses hommes qui étaient aux approvisionnements, tandis que Félicité s'asseyait à l'arrière du canot. Quelques instants après, il revint avec ses matelots.

Les rameurs saisirent leurs avirons et la petite embarcation glissa rapidement sur le dos des lames.

Placé à l'arrière, le capitaine tenait la barre du gouvernail.

Félicité gardait un silence morne, et cependant il était visible pour le contrebandier que la jeune femme avait le plus vif désir de le mettre au courant de sa situation.

— Ne craignez rien, lui dit-il : vous pouvez parler sans crainte devant ces hommes ; ils ne savent pas un mot de français.

Félicité raconta alors brièvement les évènements qui l'obligeaient à passer en Angleterre. Elle n'avait rien à cacher au marin qui avait été mêlé aux épisodes les plus sinistres de sa vie. Le capitaine s'expliqua à son tour, et ce ne fut pas sans un vif dépit que Félicité apprit que son complice n'avait pas encore été aperçu au bas de la falaise.

Que pouvait-il donc être arrivé à Barthélemy Luro ? Ce n'était pas qu'elle s'intéressât à son sort ; mais elle ne voulait pas s'expatrier avant d'avoir partagé avec lui le produit de leur crime. Si elle n'était pas sans ressources, elle n'avait sur elle que l'argent qu'elle avait pu trouver dans les tiroirs de l'auberge. Ce n'était pas assez pour vivre à l'étranger.

Cependant le canot venait d'accoster le chasse-marée du contrebandier, petit bâtiment auquel un gréement particulier permettait de marcher par les plus mauvais temps.

C'était sur cette barque pontée que le capitaine Morgan apportait d'Angleterre toutes les marchandises qu'il débarquait, la nuit, au bas des falaises de Saint-Pierre-du-Mont.

Du pont du navire, un homme jeta une amarre ; le capitaine monta le premier, suivi de Félicité.

— Vous êtes chez vous ici ! dit galamment le contrebandier à la jeune femme. Seulement je dois vous avertir que nous ferons voile, à la prochaine marée, pour l'Angleterre.

Cela ne faisait pas le compte de Félicité, qui attendait anxieusement l'arrivée de son complice. Elle supplia tant le capitaine que celui-ci consentit à ne lever l'ancre que le lendemain matin.

Dès que la nuit arriva Félicité, penchée à l'arrière du navire, ne cessa de porter ses regards du côté des falaises de Saint-Pierre-du-Mont. Tout à coup un cri de joie lui échappa. Elle venait d'apercevoir au loin une gerbe d'étincelles ; et six fois, comme elle en était convenue avec son complice, le même feu brilla dans l'obscurité à des intervalles égaux.

— C'est lui ! dit-elle avec émotion au capitaine Morgan.

Celui-ci ordonna de mettre un canot à la mer et quatre matelots nagèrent de toutes les rames du côté de la falaise. Ils disparurent dans l'ombre, et ils étaient si

habitués à ces sortes d'expéditions nocturnes que le bruit de leurs avirons se confondait, pour ainsi dire, avec le clapotement léger des vagues.

Félicité, les yeux fixés vers la masse noire des falaises, attendait fiévreusement le retour du canot. Quand elle l'entendit accoster le bâtiment, elle s'élança vers les gens qui montaient à bord. Les quatre matelots revenaient seuls. Barthélemy Luro n'était pas là ! Félicité jeta un cri de rage. Les matelots affirmèrent qu'ils n'avaient trouvé personne au bas des rochers. Il leur avait semblé entendre plusieurs voix sur le haut de la falaise et le bruit d'une lutte.

— Misère ! s'écria Félicité terrifiée, pourvu qu'on ne l'ait pas arrêté !

Elle demanda qu'on remît le canot à la mer, mais le capitaine s'y opposa formellement. Il craignait une surprise et ne voulait compromettre ni ses hommes ni son honorable industrie. Sans les prières de Félicité, il aurait mis immédiatement à la voile pour l'Angleterre. Toutefois, malgré l'ascendant qu'elle avait conservé sur le contrebandier, la jeune femme ne parvint à vaincre sa résistance qu'en lui promettant une part dans la somme que devait apporter Barthélemy Luro.

Pour ne pas éveiller les soupçons, le marin crut devoir s'éloigner de la côte pendant le jour. Mais, au commencement de la nuit, il se rapprocha des falaises et vint jeter l'ancre devant l'*échelle* de Saint-Pierre-du-Mont.

Comme la veille, Félicité aperçut au milieu de l'obscurité le signal convenu. Seulement, comme le contrebandier n'était pas sans appréhensions, il résolut de se mettre en garde contre une surprise.

Il ne laissa que trois hommes sur le chasse-marée et prit lui-même le commandement de l'expédition. Avant de descendre dans le canot, le capitaine s'était armé d'un fusil. Ses cinq matelots avaient des pistolets et leurs haches d'abordage. Félicité voulut les accompagner. Elle s'était armée aussi et, dans le cas d'une lutte, elle n'aurait pas été la moins redoutable.

La nuit était sombre, le ciel couvert, et le bruissement des lames se faisait seul entendre. Tandis que le canot glissait rapidement, poussé par quatre avirons vigoureux, Félicité, qui se penchait à l'avant, aperçut une gerbe d'étincelles au bas de la falaise.

Elle fit part de sa découverte au capitaine qui tenait le gouvernail ; mais celui-ci avait déjà aperçu le signal et dirigeait l'embarcation du côté où il avait vu briller la lumière. La mer était calme et le silence de cette solitude n'était troublé que par le sourd roulement des galets

que tourmentait la dernière vague en se brisant. Le canot aborda doucement au fond d'une crique, l'avant touchant les galets, tandis que l'arrière flottait encore.

Aussitôt on entendit le froissement sec des silex qui s'écroulaient sous le pas d'un homme ; et une forme noire, qui faisait tache sur le fond moins sombre de la falaise, s'avança vers le canot.

Le capitaine tenait son fusil armé, et les matelots se penchaient sur leurs avirons, tout prêts à s'éloigner du rivage au premier ordre.

L'homme qui approchait adressa les mots suivants aux gens du canot :

— Morgan ! la ferme aux Trois Tours !

— Arrive donc ! répondit Félicité, qui avait reconnu la voix de Barthélemy Luro.

Cependant le malfaiteur semblait hésiter ; mais, après avoir promené un regard inquiet du côté des rochers, il se décida tout à coup et entra dans le canot d'un bond rapide.

Au même instant deux coups de feu partirent du fond de la crique.

Les rameurs, appuyant l'extrémité de leurs avirons sur le rivage, poussèrent vigoureusement le canot et le remirent à flot.

A peine l'embarcation eut-elle repris la mer, qu'un nuage de fumée, sillonné de traits de feu, blanchit le haut de la falaise. C'était une vive fusillade qu'on dirigeait delà sur les contrebandiers.

— Tirez-donc ! dit Félicité impatientée au capitaine qui tenait toujours son fusil armé.

— Je n'ai pas envie de perdre ma poudre comme eux ! répondit le contrebandier. Nous en aurons peut-être à faire bientôt un meilleur usage.

Et, tout en parlant, le loup-de-mer promenait un regard investigateur sur l'horizon brumeux.

S'adressant alors à son ancien complice, qui tremblait de peur à côté d'elle, Félicité l'interpella brutalement.

— Nous expliqueras-tu ce que tout cela signifie enfin ! lui dit-elle avec colère. Est-ce un piège ? Nous as-tu trahis ?

— Non, puisque nous sommes sauvés maintenant ! répondit Barthélemy Luro, qui avait repris quelque assurance en voyant qu'on s'éloignait des falaises.

Alors, en quelques mots, il raconta comment il avait été arrêté la veille et conduit aux prisons du Bailliage de Bayeux. Mais il se garda bien de dire toute la vérité. Il se contenta de laisser croire à Félicité qu'on l'avait pris seulement pour un contrebandier, et que les soldats des Fermes l'avaient obligé à faire des signaux au bord

de la falaise, afin de s'emparer de ses compagnons au moment où ils débarqueraient.

— Lorsque j'ai vu qu'on me laissait approcher de la barque sans m'accompagner, ajouta-t-il, l'idée m'est venue aussitôt de profiter de la négligence de mes gardiens pour fuir avec vous.

Félicité était trop intelligente pour supposer que tout fût terminé avec les quelques coups de feu tirés du bas et du haut de la falaise. Elle ne pouvait croire les soldats des Fermes assez niais pour avoir laissé échapper si aisément leur prisonnier. Elle craignait de nouvelles surprises, et elle fit part de ses craintes au capitaine.

— Voilà qui vous donne raison ! dit le contrebandier.

— Et il montrait deux points noirs, qu'on apercevait confusément sur la droite et sur la gauche du canot.

— Ce sont deux barques, dit-il, parties de deux criques en même temps que nous et qui nous enferment dans un angle dont mon chasse-marée est le sommet. Elles gouvernent de manière à rallier mon bâtiment, et nous n'avons que deux chances de leur échapper : ou arriver avant elles, puisque nous n'avons qu'à suivre la ligne droite, ou accepter le combat et être les plus forts !

Et, se tournant vers les hommes qui se courbaient sur les avirons :

— Allons, garçons, leur dit-il en anglais, du courage ! ou vous irez ramer sur les galères du roi !

Cet avertissement produisit sur les matelots l'effet d'un coup de fouet sur les flancs d'un cheval. Ils firent un effort prodigieux, et le canot fendit les vagues avec tant de vitesse qu'il accosta le chasse-marée avant l'arrivée des deux barques.

— Bien ! dit le capitaine aux matelots ; grâce à vous, nous sommes sauvés ; car, une fois sur le pont, nous mettons à la voile, et mon chasse-marée a des ailes de goëland !

Tout en parlant il avait saisi une amarre, qu'on venait de jeter du pont du navire. Il la présenta à Félicité.

— Honneur aux dames ! dit-il en souriant. Nous vous suivrons.

Félicité empoigna la corde et s'élança.

Au moment où elle venait de sauter sur le pont, elle se sentit le poignet serré entre des doigts de fer, qui se refusèrent à lâcher prise, malgré la plainte que lui arracha la douleur.

— On peut bien m'échapper une première fois, lui dit une voix railleuse, mais pas une seconde !

Félicité avait reconnu l'homme à la voix, avant de le reconnaître à la taille. C'était l'abbé de Thoury, le colosse qui l'avait terrassée dans le cabinet de physique du collège du Bois.

— Pas un mot, pas un cri ! lui dit le savant, ou je vous tords le cou !... Toute résistance est inutile !

— Et il lui montra les trois matelots laissés à la garde du chasse-marée, qui étaient attachés solidement au pied du grand mât. Puis il entraîna la jeune femme à l'arrière.

Cependant le capitaine Morgan sauta sur le pont de son navire avec ses hommes. Le cri de Félicité l'avait inquiété ; mais un danger plus pressant le préoccupait ; car les deux chaloupes des fermes allaient bientôt accoster le chasse-marée. Le contrebandier résolut de sacrifier son canot, et d'un coup de hache il coupa la corde qui le retenait au navire. Puis il commanda à ses hommes une manœuvre pour mettre à la voile.

Mais, à peine la première voile fut-elle hissée qu'un cri se fit entendre dans un porte-voix :

— Gargue, ou je te coule bas !

Le capitaine Morgan courut à l'autre bord et laissa échapper un cri de colère. A cent pas environ de son chasse-marée, un petit bâtiment armé de canons frappa ses yeux. Le contrebandier n'eut pas de peine à le reconnaître ; il avait dû souvent lui échapper par la ruse et la rapidité de sa course. C'était en effet une de ces *pataches*, dont l'équipage avait l'ordre d'attaquer tous ceux qui essayaient de frauder les droits de la *Ferme.*

Se sentant perdu s'il tombait entre les mains des commis de la Ferme, le contrebandier résolut d'échapper par un trait d'audace. Et il ordonna d'achever la manœuvre. Mais, au même instant, plusieurs soldats sortirent de l'entrepont. Le contrebandier et ses matelots furent couchés en joue.

— A moi ! garçons ! s'écria le contrebandier en brandissant une hache.

Et comme aucun de ses hommes n'osait le suivre :

— Lâches ! s'écria-t-il. Faites-vous pendre ; moi j'aime mieux me noyer !

Et, franchissant le bordage d'un seul bond, il se jeta à la mer.

XXIV

Un auteur dramatique

La princesse de Beauveau donnait un splendide déjeuner dans le château des évêques de Sommervieu. A la fin du repas, on entendit tout à coup les accords d'une excellente musique qui semblait partir de la cour d'honneur. On quitta la table, et les convives surpris s'approchèrent des fenêtres. Le spectacle qui frappa leurs

yeux leur arracha un cri d'admiration, et chacun se retourna vers la maîtresse de maison pour la féliciter de son heureuse idée.

Tandis que les convives sablaient les meilleurs vins, des tentes avaient été subitement dressées dans la grande avenue du château ; les unes offraient aux regards des étalages de jouets ; les autres, avec leurs bouquets de feuillage suspendu au bout d'une perche, invitaient les amis de la bouteille à venir deviser sous la toile. On voyait même jusqu'à un escamoteur et un charlatan qui vendait de la poudre pour les vers.

Sur une pelouse, qui ressemblait à un vaste tapis vert, les jeunes garçons et les jeunes filles du pays dansaient, au son d'une des meilleures musiques militaires du camp de Vaussieux.

C'était une fête de village improvisée.

La princesse de Beauveau recevait les compliments avec l'air heureux d'une personne qui a tout fait pour les mériter.

— Et maintenant, dit-elle à ses invités, que chacun de vous soit libre de son temps et suive ses goûts. Voici ma petite foire pour ceux qui aiment le tapage populaire, mes pièces d'eau pour ceux qui préfèrent les parties de barque, les jardins pour ceux qui ont la passion des fleurs, et les grands ombrages du parc pour ceux qui ont l'amour... de la solitude.

Ce dernier avertissement semblait s'adresser à un brillant officier, qui parlait confidentiellement à une jeune fille dans un coin du salon. Les deux jeunes gens s'empressèrent de suivre le conseil amical qui leur était donné. Ils sortirent avec la foule des invités et, tournant le dos à la fête, gagnèrent les premiers arbres du parc.

C'était une magnifique avenue plantée d'un double rang d'arbres séculaires. Leurs troncs rugueux s'élançaient d'un seul jet jusqu'à une grande hauteur, d'où partait une énorme tête de verdure. En se rejoignant presque à leur sommet ces masses de feuillages formaient comme la voûte d'une nef et ne laissaient voir qu'une bande étroite du ciel, fente bleue entre leurs tentures vertes.

La main dans la main, les deux jeunes gens, tout en marchant, regardaient le même point du ciel et se retrouvaient encore dans cet éloignement des espaces infinis.

— Que c'est donc beau la nature ! fit le chevalier André de Guillebon.

— Oh ! oui ! soupira Isaure de Longueval... Je n'ai jamais mieux compris qu'aujourd'hui le charme de la solitude. Mais, en même temps, je ne puis m'empêcher

de maudire la maladresse de la princesse de Beauveau. Notre bonheur serait complet si nous n'avions pas à subir la présence de tant d'invités !

— Ne soyons pas ingrats, ma chère Isaure ! J'en conviens : la princesse aime trop le monde, le bruit et la cohue des fêtes. Mais elle est si bonne ! N'est-ce pas à elle que nous devons le bonheur de nous retrouver ? N'oubliez jamais que c'est par son entremise dévouée que j'ai obtenu ma grâce. Sans elle je serais encore enfermé dans les prisons de la Prévôté du camp de Vaussieux. C'est elle qui a eu l'idée d'aller voir le roi à Versailles, pour l'intéresser à mon sort. C'est elle qui a représenté mon acte d'indiscipline sous les couleurs d'une belle action. Elle a plaidé éloquemment, et c'est grâce à cet avocat désintéressé que j'ai été mis en liberté !

— Désintéressé ? fit la jeune fille en souriant ; en êtes vous sûr ? Moi je croirais assez qu'elle a eu des honoraires. Le désir d'échapper, pour quelques jours, aux ennuis de Sommervieu l'a poussée du côté de Versailles, au moins autant que l'intention de vous obliger.

— Oh ! ma chère Isaure, que voilà de vilains sentiments ! La lecture de M. de Larochefoucauld vous aura gâtée ; vous devenez sceptique et, quand je vous dirai que je vous aime, vous ne me croirez plus.

— Je vous croirai tout à fait au contraire ! s'écria Mlle de Longueval, parce que vous êtes entièrement sincère, vous ! Et c'est même par là que vous avez tout d'abord fait la conquête de mon affection.

— Oh ! Isaure, Isaure, que vous êtes adorable ! que je me sens heureux ! s'écria le chevalier.

Il prit une des mains de la jeune fille et la couvrit de baisers. Mais Isaure retira vivement sa main.

— Vous ne voyez donc pas ? dit-elle d'un air bouleversé, en allongeant le bras du côté du château.

Le chevalier de Guillebon regarda dans la direction qu'on lui indiquait et aperçut au loin, à l'entrée de l'avenue, la silhouette de deux promeneurs qui s'étaient arrêtés subitement, comme s'ils avaient été surpris de trouver quelqu'un dans une allée qu'ils croyaient déserte.

— Ils vous auront vu ! dit Isaure en rougissant.

— Rassurez-vous, reprit le chevalier, ils sont trop loin pour nous avoir reconnus. Mais je conviens avec vous que l'arrivée de ces importuns est contrariante... Que pourrions-nous bien faire ?... Ah ! tenez, voilà un sentier qui nous permettra de les éviter.

M. de Guillebon venait en effet de découvrir un chemin, qui s'enfonçait dans des taillis parallèles à la grande avenue.

Les deux jeunes gens entrèrent dans le bois. C'était un vrai sentier d'amoureux, si étroit qu'il fallait se serrer l'un contre l'autre pour ne pas se déchirer aux ronces. Des branches dépassaient aussi à tout instant l'alignement et auraient souffleté, de leur ressort, le visage de la jeune fille, sans les soins attentifs du chevalier qui les écartait. Ce jeu les amusa d'abord. Puis il fut bientôt l'occasion de pensées plus sérieuses.

— Vous faites déjà l'apprentissage de notre vie commune, dit Mlle de Longueval avec une certaine mélancolie. Dieu veuille que vous n'ayiez jamais à me protéger contre des dangers plus graves !

— Pourquoi ces idées tristes ? demanda le chevalier. Est-ce que nous n'avons pas tout ce qu'il faut pour espérer, et, mieux que cela, tout ce qu'il faut pour être heureux ?

— Claudine et Pierre aussi s'aimaient, mon cher André, et pourtant vous voyez que le malheur est venu les visiter. C'est un hôte sinistre qui entre chez vous sans frapper !

— Ils ont été bien éprouvés sans doute. Mais le mauvais sort est enfin conjuré. Car vous savez que l'on a mis la main sur les vrais coupables. Quand le procès de ces deux criminels sera achevé — ce qui ne peut tarder — le caporal et Pierre seront aussitôt remis en liberté. Vous n'ignorez pas d'ailleurs que, depuis l'arrestation de Félicité et de son complice, l'emprisonnement de Pierre n'est plus qu'une affaire de forme. On lui ouvre tous les jours la porte de son cachot et, sous la conduite d'un geôlier, il peut aller à la ferme des Grandin pour voir sa fiancée.

Le chevalier s'interrompit tout à coup et prêta l'oreille.

— J'entends marcher sous les taillis, dit-il à Isaure ; on approche.

Au même instant, Mlle de Longueval jeta un cri de surprise qui fut bientôt suivi d'une joyeuse exclamation. Elle venait d'apercevoir, au tournant du sentier, Pierre et Claudine qui s'avançaient de leur côté.

— Pierre est donc libre ? demanda vivement Isaure.

— Libre ! définitivement libre, répondit la fille du fermier.

— Embrasse-moi ! s'écria Mlle de Longueval sans attendre une plus longue explication.

— Ah ! mon brave Pierre ! s'écria de son côté le chevalier de Guillebon.

-- Ah ! mon capitaine ! fit le jeune paysan en versant des larmes de joie.

— Il n'y a plus de capitaine ici ! lui dit M. de Guillebon en lui ouvrant les bras.

Ce fut une scène vraiment touchante et bien encadrée par ce site sauvage, où les distinctions sociales venaient de s'effacer et de se confondre dans un bon et loyal sentiment qui ramenait chacun à la vraie égalité, celle que la nature a mise dans le cœur de tout homme qui aime.

Après avoir goûté le plaisir d'être heureux du même bonheur, on s'expliqua. Pierre et Claudine étaient ces mystérieux promeneurs que le chevalier et sa fiancée avaient aperçu à l'entrée de l'avenue. Obéissant au même sentiment, les deux couples, pour rechercher la solitude, avaient eu l'espoir de s'éviter en pénétrant dans le bois où ils devaient, contre leur mutuelle attente, se rencontrer ! Et, comme Mlle de Longueval continuait d'interroger Claudine, celle-ci lui apprit que l'instruction criminelle dirigée contre Félicité et son complice, Barthelémy Luro, se terminerait certainement par leur condamnation.

— Il faut bien qu'on n'ait plus de doute, ajouta-t-elle, puisqu'il a suffi à une dame, qui nous protège, de verser une somme d'argent pour qu'on mît immédiatement en liberté Pierre et le caporal.

— Ce brave Graindorge aussi ! s'écria le chevalier de Guillebon. Ah ! que j'aurais de plaisir à le féliciter !

— Vous le verrez bientôt, mon capitaine, dit Pierre ; car il est ici, dans l'avenue du château, à boire sous les tentes avec le père Grandin.

— Mais c'est un rêve ! dit Isaure radieuse.

— Une féerie en vérité ! ajouta le chevalier.

— Et dont je devine l'auteur, dit Isaure en souriant.

Puis s'adressant à ses deux protégés :

— Et vous ne savez pas d'où ce bienfait vous est venu? Vous n'avez pas idée du nom de la fée qui a travaillé à votre bonheur ?

Claudine était trop émue pour répondre. Mais le regard reconnaissant qu'elle adressa à Mlle de Longueval était plus éloquent que le discours le mieux préparé.

— Je n'ai aucun droit à votre reconnaissance, dit Mlle de Longueval. Ce n'est pas à moi que Pierre doit sa liberté.

— Ah ! mademoiselle, reprit Claudine un peu incrédule, pourquoi ne pas avouer le bien que vous nous faites ?... Il n'y a que vous pour imaginer des choses si délicates... Figurez-vous qu'une belle voiture s'est arrêtée ce matin devant la porte de notre ferme à Vaussieux. Un domestique est entré chez nous. Il nous a dit qu'une personne qui nous protégeait, mais qui ne voulait pas être connue, avait donné l'ordre de nous conduire à Sommervieu, moi, ma mère et mon père. Là-dessus nous pensons tous qu'il s'agit de vous, made-

moiselle... On s'habille comme pour un dimanche... Au moment où j'allais monter dans le carrosse, un jeune homme en descend et m'ouvre les bras... C'était Pierre, Pierre libre ! Pierre sans liens, sans escorte ! Ah ! mademoiselle, quelle joie !... Nous voilà tous les quatre en voiture, si heureux que nous n'avons fait que pleurer tout le long du chemin ! Il est vrai que ça n'a pas duré longtemps, car les chevaux allaient trop vite !... Alors, on nous fait descendre dans l'avenue du château de Sommervieu, où il y avait des tentes comme pour une foire. La première personne que nous apercevons, c'est le caporal, qui nous attendait à l'entrée d'une tente où l'on buvait... Vous savez si je détestais autrefois le caporal, mademoiselle; car c'est lui qui avait décidé Pierre à se faire soldat ! Eh bien, j'avais tout oublié, j'étais si contente de le voir aussi en liberté que je lui ai sauté au cou !... Alors il nous dit : « Entrez vous rafraichir... C'est à moi qu'on a donné la consigne ! » On s'assit à une table et l'on trinqua. Mais Pierre et moi nous avions grande envie d'être seuls. Ma mère dit au caporal : « Est-ce que la consigne peut permettre à ces enfants-là de se promener un peu ensemble ? » — « Nom d'un tonnerre ! fit le caporal. » Puis s'adoucissant : « Ma foi, tant pis ! qu'ils sortent ! je tournerai la tête pour ne pas les voir. » Le caporal et mon père buvaient roide ; ma mère resta avec eux, ne voulant pas nous gêner. Nous voilà sortis de la tente, Pierre et moi. Nous traversons le plus vite possible la foule, qui commençait à arriver, et nous gagnons l'avenue, où il n'y avait personne. Nous l'espérions du moins...

Isaure et le chevalier échangèrent à cet instant un regard, qui fut accompagné d'un double sourire. Ils ne pouvaient penser sans rire à la frayeur que leur avait causée l'arrivée des deux jeunes paysans, et à la résolution qu'ils avaient prise, comme eux, d'entrer dans le bois.

Claudine interpréta ce sourire autrement.

— Oh ! je vois bien, fit-elle, qu'on se moque un peu de moi ici. Vous saviez parfaitement déjà tout ce que je viens de vous dire, vous Mademoiselle et M. le chevalier ?

— Pas le moins du monde ! fit Isaure en reprenant son sérieux, et, pour qu'il n'y ait plus d'équivoque entre nous, je vais, ma chère Claudine, te présenter à ta vraie bienfaitrice. C'est, à n'en pas douter, Mme la princesse de Beauveau.

Elle n'avait pas achevé ces mots qu'on entendit le bruit sec du bois mort, qui se rompt sous les pas des promeneurs. En même temps une voix rieuse cria à d'autres personnes :

52

— Par ici ! par ici !... Je vous dis que je les ai entendus parler...

Aussitôt une jeune femme richement habillée déboucha dans le sentier. Elle leva les bras en l'air, avec un geste ironique, quand elle aperçut les quatre jeunes gens, un peu intimidés de se voir ainsi découverts.

— Eh bien, ma chère amie, dit la princesse de Beauveau en s'avançant vers Mlle de Longueval, vous avez là une jolie conduite ! En retenant mes deux villageois, vous me faites manquer mon coup de théâtre !

Et, se retournant vers le caporal :

— Ne cherchez plus ! lui dit-elle. Voilà nos fugitifs !... Ah ! il fait bon vous confier des prisonniers, caporal !

— Excusez-moi, princesse ! dit le caporal qui accourut suivi timidement de Marianne et du père Grandin ; j'ai exécuté fidèlement la consigne... Tout cela, cré mille sabretaches ! c'est la faute de cet animal de cocher qui avait oublié le mot d'ordre. Mais, ces hommes de chevaux, c'est comme tout ce qui touche à la cavalerie, ça ne va pas, pour l'entendement, à la cheville d'un simple fantassin !

— Vous n'en avez pas moins fait une sottise, caporal ! reprit la jeune femme ; vous avez gâté toute ma mise en scène !

— Pardonnez-lui, Madame ! dit le chevalier de Guillebon, car vous avez tant fait aujourd'hui pour ce vieux brave, détenu injustement, qu'il est bien excusable d'avoir laissé une partie de sa mémoire au fond d'un verre !

— Mon capitaine ! s'écria le caporal, qui venait d'apercevoir pour la première fois son chef, je suis libre, mon capitaine, je suis libre !

Et il versait des larmes de joie.

— Je le sais, mon cher Graindorge ! dit le chevalier en prenant les mains du vieux soldat dans les siennes, et tu n'aurais jamais dû être soupçonné...car tu es bien le plus brave et le plus honnête soldat de l'armée !

La princesse de Beauveau paraissait assister avec plaisir à cette petite scène.

— C'est très bien ! dit-elle au chevalier. Mais tout cela aurait dû se passer, comme je l'avais combiné, au milieu d'un autre décor.

— Ah ! reprit l'officier en souriant, vous en revenez toujours à votre idée de mise en scène ?

— Certainement, chevalier, dit la grande dame fantaisiste en passant son bras sous celui d'André de Guillebon, venez ; je vous raconterai en gagnant le château comment je suis devenue auteur dramatique.

Elle entraîna le jeune homme dans l'avenue, où elle

fut suivie de Mlle de Longueval qui parlait avec Claudine, tandis que Pierre, le caporal, Marianne et le père Grandin, formaient, à quelques pas de là, un groupe ému, où l'on parlait avec animation des événements heureux de la journée.

Comme elle le lui avait promis, la princesse de Beauveau raconta au chevalier comment Mlle de Longueval l'avait arrachée, un beau jour, aux ennuis de la vie de campagne en l'intéressant aux aventures de Pierre et de Claudine.

— Vous espérez en vain dissimuler vos bonnes actions avec des mots spirituels, lui dit André de Guillebon, vous êtes devinée, et l'on vous obligera à accepter la reconnaissance que vous doivent ceux à qui vous avez rendu la liberté.

— Non, non ! reprit vivement la princesse de Beauveau, c'est moi qui ai le plus profité de tout cela. Si vous saviez comme cette petite intrigue m'a amusée, comme elle m'a aidé à passer le temps ! Je n'ai qu'un regret, c'est de voir ma pièce si tôt terminée. Car nous voilà au dénouement. Tenez ! ne dirait-on pas le dernier tableau d'un opéra-comique ?

Ils venaient en effet de sortir de la grande avenue, et la jeune femme montrait les tentes et la foule de paysans enrubanés qui remplissaient de bruit, de mouvement et de bonne humeur la grande cour d'honneur du château.

— Vous avez fait manquer la grande scène que j'avais préparée, ajouta-t-elle ; mais on ne refusera pas, j'espère, d'accepter les rôles qui me restent à distribuer.

. . . .

Peu de temps après, un double mariage était célébré dans l'église de Sommervieu par M. Delalande.

Le soir, dans les salons du château de M. de Longueval, Pierre et Claudine, se tenant par la main, ouvrirent le bal avec le chevalier André de Guillebon et Isaure.

La joie illuminait le visage de ces jeunes gens, si longtemps et si cruellement séparés.

Claudine et Pierre surtout paraissaient particulièrement heureux, car ils ne goûtaient pas seulement les délices de l'heure présente ; l'avenir aussi leur souriait.

Et ce privilège de pouvoir ainsi s'aimer sans préoccupation, ils le devaient à l'inépuisable et délicate tendresse de Mlle de Longueval. Comme cadeau de noces, elle avait imaginé de donner à ses deux protégés tout le matériel d'une ferme, située dans le village même de Sommervieu. Ainsi, elle leur procurait en même temps le moyen de commencer une fortune indépendante et de

faire à leur bonheur un nid, où ils ne seraient pas troublés par le voisinage trop immédiat d'un père qui avait été, en partie, l'instrument de leurs malheurs.

Tandis que Pierre et Claudine étaient admis à ouvrir dans les salons le bal qu'on donnait à l'occasion du mariage de Mlle de Longueval, au rez-de-chaussée, une salle à manger réunissait plusieurs convives qui ont joué des rôles importants dans cette histoire. C'était Marianne, cette mère si dévouée et si éprouvée, le père Grandin, Dorothée, la vieille servante du presbytère, et le caporal, tout rougissant de bonne humeur et de copieuses libations.

Le repas s'achevait par des chansons. Entre deux refrains on buvait. Mais le caporal, qui ne pouvait chanter, fort heureusement pour l'oreille de ses voisins, n'était pas homme à rester inoccupé Il buvait. Or il arriva que, vers la fin du dessert, le caporal se sentit si extraordinairement attendri qu'il dut chercher son mouchoir afin de faire disparaître les traces d'une émotion compromettante. Seulement la main était lourde et, au lieu de ramener le mouchoir, elle fit sortir de la poche du soldat un objet qui tomba à terre et fut ramassé par Mme Dorothée.

— Tiens ! fit la vieille servante étonnée, qu'est-ce que c'est que cela, caporal ?... Une corde ?

— Oui, oui ! une corde de pendu ! fit le caporal ; rendez-moi ça... C'est un talisman !... Je l'ai coupée hier soir au camp, lorsque le bourreau a emporté les cadavres de Félicité et de son complice. J'ai choisi la corde de Félicité... Car plus la personne exécutée a commis de crimes, plus la corde porte bonheur... surtout quand elle a dû vous servir à vous-même !

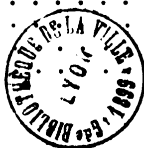
FIN



TABLE

PREMIÈRE PARTIE

LE BILLET DE LOTERIE



DEUXIÈME PARTIE

LE GUET-APENS

TROISIÈME PARTIE

LA SCIENCE JUSTICIÈRE

Imprimerie du « PROGRÈS BAYEUSAIN »



